This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY

Collection.
ed in 1884.
279

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AFFAIRE

CLÉMENCEAU

— MÉMOIRE DE L'ACCUSÉ —

ASTOIN NEW-YORK

Digitized by Google

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS FILS

Format grand in-18

LA DAME AUX CAMÉLIAS	1 vol.
LE ROMAN D'UNE FEMME	1 —
DIANE DE LYS	1 —
TROIS HOMMES FORTS	1 —
LA DAME AUX PERLES	1 —
ANTONINE	1 —
LA VIE A VINGT ANS	1 —
AVENTURES DE QUATRE FEMMES	1 —
LA BOITE D'ARGENT	1 —
LE DOCTEUR SERVANS	1 —
LE RÉGENT MUSTEL	1 —
TRISTAN LE ROUX	1 —
SOPHIE PRINTEMS	1 —
AFFAIRE CLÉMENCEAU. — Mémoire de l'Accusé (11e édition)	1 —
THÉATRE COMPLET avec préfaces inédites	3 —

CLICHY. — Imp. Maurice LOIGNON et Cie, rue du Bac d'Asnières, 12.

Digitized by Google

AFFAIRE

CLÉMENCEAU

— MÉMOIRE DE L'ACCUSÉ —

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS

ONZIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

Droits de reproduction et de traduction réservés

S.S.O.

Digitized by Google

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Digitized by Google

A MON EXCELLENT AMI

LE DOCTEUR DEMARQUAY

SOUVENIR DES ANNÉES DIFFICILES

A. DUMAS FILS.

Digitized by Google

AFFAIRE CLÉMENCEAU

— MÉMOIRE DE L'ACCUSÉ —

A Me ROLLINET

Avocat à la Cour royale.

« Puisque, à la première nouvelle de mon arrestation, sans vous demander ce qu'il y a de vrai et de faux dans les bruits contradictoires qui courent sur mon compte, vous vous êtes souvenu de nos amicales relations et que vous m'avez décidé à vivre le plus longtemps possible, au nom de mon enfant et de mon honneur, je commence aujourd'hui, je ne dirai pas seulement le mémoire des faits dont la connaissance exacte est indispensable à l'avocat qui veut bien se charger de ma cause, mais le récit confidentiel, scrupuleux, inexorable des événements, des circonstances, des pensées qui ont amené la catastrophe du mois dernier.

» L'affaire ne viendra pas avant cinq ou six se-

Digitized by Google

arrestation, et il se sera réjoui de n'avoir pas reconnu un enfant qui l'aurait traîné un jour sur les bancs de la Cour d'assises, en admettant que ma destinée eût été la même s'il s'y fût intéressé.

Jusqu'à l'âge de dix ans, j'ai fréquenté assez régulièrement un petit externat tenu par un vieux bonhomme au rez-de-chaussée de la maison contiguë à la nôtre. J'y ai appris la lecture, l'écriture, un peu d'arithmétique, d'histoire sainte et de catéchisme.

Lorsque ma dixième année fut venue, ma mère résolut de me mettre tout à fait en pension, préférant mon intérêt à venir à son bonheur présent; car se séparer de moi devait être cruel pour une femme qui n'avait que moi à aimer dans le monde.

— Tu n'as pas de père, me dit-elle à cette époque; cela ne signifie pas que ton père est mort: cela signifie que beaucoup de gens te mépriseront, t'insulteront pour un malheur qui devrait exciter leur sympathie et provoquer leur assistance; cela signifie encore qu'il ne faut compter que sur toi et sur moi qui, malheureusement ne pourrai pas travailler toujours; cela signifie enfin que, quelque chagrin que tu me causes, je suis forcée de te le pardonner. N'en abuse pas trop.

Voilà plus de vingt ans que j'ai entendu ces paroles, et je les retrouve nettes et précises comme si je les avais entendues hier. Quel effroyable don que la mémoire! De quelle faute Dieu avait-il à punir

Digitized by Google

l'homme quand il lui a imposé ce redoutable bienfait? Il est des souvenirs heureux, dit-on. Oui, tant que le bonheur nous accompagne; mais, au premier deuil ou au premier remords, tous ces souvenirs s'enfuient, et, si nous courons après eux, ils se retournent et nous frappent en plein cœur.

Je ne pouvais guère, à dix ans, m'identifier avec le sens littéral des paroles de ma mère; mais j'y démêlai, d'instinct, une souffrance pour elle et un devoir pour moi.

Je l'embrassai, c'est la première réponse des enfants émus; puis, avec un accent de résolution subite et de fermeté au-dessus de mon âge :

— Sois tranquille, lui dis-je, je travaillerai bien, et, quand je serai grand, tu verras comme je te rendrai heureuse.

Ma mère avait créé un petit commerce de lingerie et de broderie au coin de la rue de la Grange-Batelière, au deuxième étage, en face de la mairie. Première ouvrière de la célèbre Caroline, elle s'était établie à son tour, et son goût, son exactitude, son caractère, lui avaient attiré une clientèle peu nombreuse mais choisie.

Je vois encore notre modeste logement si proprement tenu, la vieille bonne, frottant dès le point du jour, et avec qui, sous prétexte de lui aider dans ce travail matinal, je venais jouer, à mon réveil; nos simples repas, durant lesquels ma mère causait avec cette même servante, habitude commune à la

Digitized by Google

petite bourgeoisie; les voisins que je rencontrais sur l'escalier, lorsque je me rendais à mon école et qui s'amusaient de mon babillage; enfin la veillée et les deux ou trois ouvrières, jeunes et rieuses, à qui ma mère distribuait de l'ouvrage après l'avoir coupé elle-même.

Ces jeunes filles me gâtaient de leur mieux. Ma position d'enfant naturel était sans doute pour elles une raison de plus de m'aimer. Les femmes, dans cette classe, ont trop souvent à souffrir d'un semblable accident, pour ne pas y compatir et ne pas le respecter chez les autres. Pendant les dernières soirées qui précédèrent mon entrée en pension, elles s'ingéniaient à me distraire et à me faire oublier l'exil prochain; car, malgré ma grande résolution de courage, l'âge reprenait ses droits, et je n'y pensais pas sans alarmes.

Enfin, la veille du grand jour, — le 1er octobre 18..! — après le dîner, ma mère me dit :

— Allons terminer nos emplettes.

Elle me conduisit d'abord chez un petit joaillier du boulevard Saint-Martin, et, là, pauvre chère femme! elle m'acheta un couvert et une timbale d'argent, en ayant encore la bonté de consulter mon goût. Je choisis le plus simple modèle, pensant que ce serait le moins cher. Elle m'embrassa; le cœur est si intelligent!

Nous revînmes ensuite tout le long des boulevards, et, comme je me plaisais à colorier des images

Digitized by Google

(c'était ma grande distraction pendant qu'elle travaillait, l'hiver), elle m'acheta une boîte de couleurs; puis ce fut une toupie, une corde à sauter, que sais-je! tous les petits jouets destinés à atténuer le chagrin du lendemain en occupant mon jeune esprit de mes plaisirs accoutumés.

Quand nous rentrâmes à la maison, il était tard, les ouvrières étaient parties. La lampe, aux trois quarts baissée, nous attendait sur l'établi. Toutes mes petites affaires terminées étaient rangées avec soin. Chacun de ces objets représentait une somme d'argent péniblement acquise, une veille prolongée dans la nuit, quelquefois jusqu'au matin. L'homme qui rend mère une fille pauvre, et qui laisse le travail de cette femme pourvoir seul aux besoins de son enfant, a-t-il conscience de ce qu'il fait?

Ma mère s'assit, me prit sur ses genoux, je posai ma tête sur son épaule, et nous restâmes ainsi près d'une heure sans parler, elle rêvant au passé, sans doute, moi ne pensant à rien, qu'à me trouver bien où j'étais.

— Veux-tu être gentille, petite maman? lui dis-je lorsqu'il fut temps de me coucher; laisse-moi dormir avec toi.

J'étais très-délicat dans ma première enfance. Ma mère, qui m'avait nourri, me couchait avec elle. Cette habitude s'était prolongée pour moi jusqu'à l'âge de six ans. C'était devenu ensuite une récompense ou une compensation lorsque j'avais été excep-

Digitized by Google

tionnellement sage, ou qu'un plaisir m'avait été promis, et que, pour une raison de travail ou d'économie, il avait fallu m'en priver. Alors, je demandais à ma mère la permission de reposer auprès d'elle, et, le soir venu, je courais dans sa chambre, je me coulais dans son lit, je m'y retournais en frétillant comme un poisson qu'on rejette dans l'eau, et je m'endormais de ce sommeil plein qui n'appartient, hélas! qu'à l'enfance. Sa besogne achevée, ma mère se glissait tout doucement à mon côté, et, le lendemain, je me retrouvais toujours dans la même attitude, tenant son bras entre les miens, contre mes lèvres. De ce réveil, surtout, je me faisais une fête; je me mettais alors à jouer avec elle, je la décoiffais. Nous riions ensemble, et, me pressant avec énergie dans ses bras, elle me disait :

— Comme je t'aime, mon cher enfant!

II.

Voilà bien des détails inutiles à la cause, n'est-ce pas? Mais, je vous le répète, je n'écris pas seulement pour mon défenseur, j'écris pour moi-même: car il me serait impossible de raconter tout de suite la seconde partie de ma vie sans faire une halte dans la première. J'ai besoin de courage. Où le trouver, sinon

Digitized by Google

dans le rappel de ces premières années si calmes et si douces?

III.

Le lendemain, à sept heures du matin, j'étais dans le cabinet du chef d'institution, à qui ma mère me recommandait pour la centième fois : « Je ne l'avais jamais quittée; j'avais besoin des plus grands ménagements; on obtenait tout de moi par la douceur; si j'étais malade, il fallait l'envoyer chercher tout de suite; du reste, elle ne demeurait pas très-loin du pensionnat, elle viendrait, pendant les premiers temps, tous les jours à l'heure de la récréation, etc., etc. » La cloche sonna, elle m'embrassa une dernière fois, et je restai seul.

Comme presque tous les hommes, vous avez eu cette minute-là dans votre enfance. Vous savez ce qu'elle contient.

M. Frémin me dit, du ton affectueux d'un père habitué à ne pas brusquer cette première souffrance dont il était souvent le témoin :

— Venez, mon ami.

Et il me conduisit au milieu de mes nouveaux camarades.

En me mettant en pension au lieu de me mettre

Digitized by Google

au collége, ce qui eût été plus simple et moins coûteux, ma mère avait pris une de ces demi-mesures que le cœur ingénieux accepte pour amortir le choc de certaines nécessités. Puis cette institution, située dans un quartier sain, dans le voisinage des jardins de Tivoli, semblait offrir tous les avantages possibles d'hygiène et d'éducation. C'était en effet, mais à tort, un des établissements les plus renommés de Paris. Il comptait près de trois cents élèves appartenant pour la plupart à la haute finance, au grand commerce ou à la noblesse récente.

Ma mère, comme toutes les personnes auxquelles l'instruction a manqué, voulait m'en faire donner une aussi complète que possible. Elle avait donc cru devoir s'adresser à une de ses plus riches clientes, laquelle avait un fils à peu près de mon âge, et lui avait demandé, en lui apprenant pourquoi elle lui faisait cette demande, dans quelle maison elle avait placé son fils. Cette circonstance bien simple devait amener les premiers événements douloureux de ma vie. La dame se trouva blessée de ce qu'une de ses fournisseuses avait l'outrecuidance de vouloir faire de son fils, enfant naturel par-dessus le marché, un camarade du sien, fils d'un comte de la Restauration.

Ma mère ne soupçonna rien. En communiquant ses projets à madame d'Anglepierre, elle avait eu même la naïveté d'ajouter :

— Je serais bien heureuse que mon fils se trouvât avec le vôtre, madame. Vous avez toujours été si

Digitized by Google

bienveillante pour moi, que M. Fernand, j'en suis certaine, sera bon aussi pour Pierre. Ce cher enfant ne m'a jamais quittée, il a grand besoin qu'on l'aime.

Ma mère était sans orgueil comme elle était sans servilité. Elle dit ces paroles tout simplement à sa cliente, en lui montrant des broderies et en me tenant la tête contre ses genoux.

D'ailleurs, une mère qui parle *enfant* à une autre mère se considère comme son égale. L'amour maternel semble devoir mettre, au moins momentanément, toutes les femmes au même niveau, puisqu'il n'y a pas, suivant les différentes classes, différentes manières d'engendrer et d'aimer ses enfants. C'est là surtout que la nature implacable supprime clairement les hiérarchies sociales, en astreignant toutes les génératrices aux mêmes moyens, aux mêmes dangers, aux mêmes devoirs.

Cette dame ne pensait pas ainsi. Rentrée chez elle, elle raconta probablement, en présence de son fils, ce qu'elle venait d'entendre, en y ajoutant des réflexions dont je devais bientôt recevoir le contre-coup.

IV.

L'établissement était immense, tel qu'il devait être pour contenir environ deux cent cinquante élèves

Digitized by Google

pensionnaires. Il se divisait en deux parties, le petit et le grand collége : dans le premier, les élèves depuis les classes élémentaires jusqu'à la cinquième inclusivement; dans le second, depuis la quatrième jusqu'à la rhétorique, la philosophie, les mathématiques spéciales, les Humanités enfin. Les deux colléges occupaient chacun un bâtiment différent, et, séparés par des balustrades, n'avaient ensemble aucun rapport ostensible. Ils avaient même leur sortie particulière sur deux rues parallèles.

Dans le grand quartier, quelques élèves de mérite se groupaient autour de M. Frémin et formaient un noyau de travail, d'émulation et de succès qui maintenait la pension dans sa bonne réputation d'autrefois. M. Frémin se donnait absolument à ces jeunes gens, abandonnant aux professeurs subalternes ceux qui ne valaient pas la peine qu'on s'occupât d'eux et qui, entre les mains de son associé, purement homme d'affaires, représentaient le côté lucratif de l'entreprise.

Ce qui se passait parmi ces derniers n'est pas chose croyable. Les mauvais livres, l'ostentation du vice et de l'impiété, provoquée peut-être par les trop grandes exigences cléricales du temps, la mollesse et l'oisiveté, le libertinage précoce, tels étaient les vices courants de cette véritable république. Pendant les récréations, les petits regardaient curieusement, à travers les barrières qui les séparaient des grands, les héros des scandales pres-

Digitized by Google

que quotidiens dont les récits arrivaient quelquefois jusqu'à eux. Ils se les montraient avec admiration.

Ces messieurs, fiers de leur renommée, se livraient avec un orgueil bien légitime aux regards de cette menue foule, se dandinant, tirant leurs moustaches timides, affectant toutes les allures propres à pervertir de jeunes et faibles imaginations.

Le mal s'étendait donc peu à peu et devait à la longue gangrener les plus innocents Si j'y échappai, moi, ce fut par des circonstances exceptionnelles, que je bénis puisqu'elles m'ont détourné du vice, qui eût été un plus grand malheur pour moi.

M. Frémin m'avait laissé, je vous l'ai dit, au milieu de mes nouveaux camarades, après m'avoir recommandé particulièrement à notre professeur, à qui je demandai si le fils de madame d'Anglepierre était déjà rentré ; il me dit que non, et que très-probablement cet élève ne rentrerait que le lendemain. J'allai donc m'asseoir sur un banc et j'attendis.

Vous devinez quels regards je fixais sur cette grande porte refermée tout à coup entre ma mère et moi. Ma pauvre chère mère ! je la suivais en esprit dans la rue. Je la voyais, son mouchoir sur les yeux pour dérober ses larmes aux étrangers, rentrant chez elle d'un pas rapide, et, une fois rentrée, s'abandonnant à son émotion, essuyant ensuite ses yeux avec ce courage dont elle m'avait donné tant de preuves, reprenant son travail quotidien et répondant amica-

Digitized by Google

lement aux questions que les ouvrières ne pouvaient manquer de lui adresser. Tous les objets familiers de mon enfance repassaient devant mes yeux comme des amis ; je me sentis près de fondre en larmes ; mais il ne fallait pas pleurer là.

Alors, je regardai autour de moi pour essayer de me faire à ma vie nouvelle. Chacun de ces enfants avait pris ou repris les habitudes de la communauté. Ils se promenaient par groupes, ils sautaient à la corde, ils jouaient à la balle, ils se montraient les présents reçus pendant les vacances, ils se racontaient ce qu'ils avaient fait depuis six semaines, ils riaient, ils se partageaient des friandises.

Moi aussi, j'avais dans mon panier ma petite provision de gâteaux et de jouets. J'aurais voulu partager les uns et utiliser les autres. Je n'osais pas. A qui m'adresser dans cette cohue? Personne ne faisait attention à moi. Si la porte eût été ouverte, je me serais sauvé certainement.

Au fait, pourquoi étais-je là? J'étais si heureux encore une heure auparavant! Qu'allais-je donc apprendre qui dût me faire oublier ma mère?

La tristesse allait bien certainement me vaincre lorsqu'un de ces enfants, qui avait été causer avec tous ses camarades les uns après les autres, vint se camper devant moi et me regarder sans rien dire.

Planté sur ses jambes écartées, ses deux mains dans ses poches, par un mouvement de tête fré-

Digitized by Google

quent et gracieux, il rejetait en arrière ses cheveux longs, épais, très-blonds, souples comme des fils de soie et qui tendaient toujours à retomber sur son front. Je regardai cet enfant comme il me regardait. et, d'ailleurs, sa figure me paraissait assez remarquable. Très-pâle, d'une pâleur crayeuse, il avait les yeux bleu clair, bleu de Chine, avec des cils et des sourcils châtains. Ces yeux mobiles, et qui avaient toujours l'air de chercher une pensée nouvelle, étaient entourés d'un cercle de nacre auquel chaque évolution de leurs globes imprimait une légère palpitation, semblable à ces éclairs sans bruit et sans foudre qui entr'ouvrent un moment les ciels d'été. Une jolie bouche, bien que les lèvres fussent d'un ton maladif et qu'il les mordît sans cesse jusqu'à y faire venir le sang, des dents petites comme des dents de chat, un nez droit, aux narines un peu relevées, complétaient ce visage vraiment féminin.

De temps en temps, il sortait une main de sa poche et se mâchonnait les ongles. C'était dommage, car ses mains étaient blanches, sans os apparents, à fossettes, et je n'en vis jamais de pareilles à un aussi jeune garçon.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me dit-il d'une voix légèrement voilée, coupée d'une petite toux nerveuse.

— Rien.

— Tu es un nouveau ?

— Oui, et toi ?

Digitized by Google

— Moi, je suis un ancien. De quel pays es-tu ?

— De Paris. Et toi ?

— Moi, je suis de Charleston.

— Où est-ce ?

— En Amérique. Comment t'appelles-tu ?

— Pierre Clémenceau. Et toi ?

— André Minati. Qu'est-ce que fait ton père ?

— Je n'en ai pas.

— Il est mort ?

Je ne répondis rien ; il prit probablement mon silence pour une affirmation.

— Et ta mère, qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle est lingère.

— Lingère ? Elle fait des chemises ?

— Et d'autres choses encore, répondis-je naïvement. Et la tienne ?

— La mienne, elle ne fait rien. Elle est riche, et mon père aussi. Il voyage pour son plaisir.

— Quel âge as-tu ?

— Douze ans. Et toi ?

— Dix.

— Dans quelle classe es-tu ?

— Dans la classe de ce monsieur qui se promène.

— Moi aussi.

— Cependant tu es plus âgé que moi.

— Mais je suis en retard parce que je suis étranger. Qu'est-ce que tu as là dans ton panier ?

— Des gâteaux. En veux-tu ?

— Voyons tes gâteaux.

Digitized by Google

J'ouvris mon panier sur mes genoux ; André plongea sa main dedans, la retira pleine, et mordit à belle bouche dans ce qu'il avait pris.

— Ils sont bons, tes gâteaux; pourquoi n'en manges-tu pas?

— Je n'ai pas faim.

— Qu'est-ce que ça fait ?

Et, revenant à la charge, il en eut bien vite fini avec mes provisions.

— C'est tout ce que tu as?

— Oui.

— Bonjour. Je te trouve un peu bête.

Tournant alors sur ses talons, il me laissa tout étourdi de cette entrée en matière, et, prenant son élan, il courut vers un autre enfant qui ne pouvait le voir, lui sauta sur le dos sans le prévenir, et tous deux roulèrent dans le sable; mais l'autre seul s'était fait mal. A chaque instant, il recommençait une plaisanterie du même genre, ayant soin de s'adresser toujours à de moins forts que lui.

Le maître d'étude ne voyait rien ou paraissait ne rien voir. Il se promenait de long en large, les mains derrière le dos et songeait; à quoi? A sa dure destinée sans doute, que les vacances avaient interrompue et qui se renouait encore une fois à ses anneaux de fer.

Digitized by Google

V.

Cependant, comme André était le seul enfant qui m'eût parlé, je le suivais machinalement des yeux. D'abord, j'avais mes gâteaux sur le cœur, et puis je le trouvais étrange. Je le vis donc quitter peu à peu ses camarades, et, après s'être retourné deux ou trois fois pour s'assurer qu'on ne le remarquait pas, se diriger vers la balustrade qui nous séparait du grand collége et regarder dans l'autre cour. Sans doute il découvrit ce qu'il cherchait, car il fit un signe ; et, tournant le dos à la barrière, il s'y appuya, passa sa main derrière lui, et reçut, d'un grand garçon de dix-huit ans, un billet qu'il cacha dans sa poche ; après quoi, il se perdit de nouveau dans le mouvement général.

Quelques minutes après, nous nous rendions à la messe du Saint-Esprit, qu'un prêtre disait dans la chapelle même de la pension, et, de là, nous gagnions les salles d'étude. Celle où je pris place était très-vaste. Une chaire en occupait le fond et une douzaine de tables à pupitres, de dix élèves chacune, disposées les unes devant les autres, en occupaient le milieu.

Par suite de la recommandation de M. Frémin, j'étais le premier, à la gauche du professeur, sur le

Digitized by Google

premier banc, et mon Américain se trouvait à côté de moi. J'aurais préféré un autre voisinage; car, après ce que ma mère m'avait dit, et les promesses qu'elle avait reçues de moi, je comptais ne pas perdre une minute, même la première, et je me disposais à absorber par tous les pores cette science si utile, que l'on me séparait, en son nom, de tout ce qui m'était cher. J'ouvrais donc les yeux, les oreilles et même la bouche, à la voix du maître qui nous en exposait les principes.

Cela ne faisait pas l'affaire de mon voisin. Il commença par lire son petit billet écrit au crayon, en ayant l'air de lire dans son livre, puis il le mâcha et l'avala, puis il me poussa le genou pour me montrer je ne sais quoi dans son pupitre; mais, voyant mon indifférence, il se tourna vers son autre voisin; puis il revint à moi, me parlant bas, m'accablant de questions auxquelles je ne comprenais et ne répondais rien, ce qui le détermina à me jeter de l'encre sur ma veste.

Oh! quand je le vis abîmer ainsi ma veste neuve qui coûtait de l'argent à ma mère, je lui enjoignis assez haut de cesser. En somme, je savais aussi bien que lui ce que c'était que de donner un coup de poing; j'en avais reçu et donné, dans mon école, et je n'étais pas disposé à me laisser malmener comme les enfants auxquels il s'était adressé pendant la récréation.

Mes procédés parurent l'étonner un peu. Il me

Digitized by Google

dit tout bas que j'aurais affaire à lui après la classe.

A peine étions-nous dans la cour, que, accompagné de deux ou trois de nos camarades, il s'approcha de moi, et, me mettant son poing sous le nez, m'appela marchand de chemises, me demanda ce que j'avais voulu lui dire, et me défendit de lui adresser jamais la parole. Je lui tournai le dos sans lui répondre. Il attribua cette retraite à la peur, et m'envoya une bourrade qui faillit me jeter par terre. Alors, je me retournai, et, avant qu'il pût arriver à la parade, sans savoir moi-même ce que je faisais, je lui appliquai un tel coup de poing sur sa pâle figure, que le sang coula.

Effrayé de mon action, je m'approchais pour le secourir, quand il me donna, de toute sa force, un coup de pied dans la jambe. La douleur me fit perdre la tête et je tombai sur le malheureux à bras raccourcis. Je l'eus bien vite terrassé; je lui posai le genou sur la poitrine, et, si on ne me l'eût pas arraché des mains, je l'étranglais certainement.

Pendant quelques minutes je fus haletant, avide de luttes nouvelles, vibrant dans tout mon corps. On nous interrogea. Je racontai nettement la vérité, depuis l'histoire des gâteaux jusqu'à la provocation. J'avais été le plus fort; la plupart de ceux qui avaient à se plaindre d'André et qui n'avaient jamais osé lui répondre passèrent hardiment de mon côté, et, dans leur rapport, le chargèrent tant qu'ils

Digitized by Google

purent; d'autres s'éloignèrent, ne voulant pas se compromettre en cas de représailles; quelques-uns l'entourèrent en ayant l'air de le plaindre, mais en riant sournoisement ensemble.

J'eus ainsi, dès mon premier jour de contact direct avec les hommes, le spectacle de la lâcheté individuelle et de la lâcheté collective. Mes expériences ne devaient malheureusement pas s'arrêter là.

On conduisit le blessé à la fontaine; on lui lava la figure. Il ne disait rien; mais il était aisé de voir, à sa pâleur plus grande et à ses regards obliques, qu'il ne me pardonnerait jamais.

Digitized by Google

VI.

Le fils de madame d'Anglepierre ne revint que le soir de chez ses parents, lorsque nous étions couchés. Je vous fais grâce des idées noires qui précédèrent mon sommeil dans mon nouveau lit. Le lendemain matin, je connus le jeune vicomte. Il me fut à l'instant aussi antipathique, plus antipathique peut-être que Minati.

Figurez-vous un petit homme de dix ans, déjà officiel dans toute sa petite personne. Coiffé à l'oiseau royal, avec deux larges mèches collées sur les tempes, il affectait des airs sérieux qu'il imitait évidemment de monsieur son père, dont il était une réduction des plus ridicules et des plus comiques. Ce jeune noble répandait autour de lui l'odeur de sa noblesse toute neuve. On la voyait positivement reluire au soleil. Très-soigné dans sa mise, serré dans son col comme un préfet en tournée, la tête droite, il poussait la solennité jusqu'à la sentence, et la morgue jusqu'au mépris. En le voyant, on recomposait aisément toute sa famille; on devinait de quel sot personnage il avait eu l'honneur de sortir et on ne doutait plus de la carrière qu'il embrasserait : la haute administration.

C'était une des mille nullités en herbe sur les-

Digitized by Google

quelles la Restauration comptait pour l'avenir. Je l'ai rencontré, depuis cette époque. Il servait le gouvernement de Juillet auquel il s'était rallié, ainsi que M. le comte son père, et je lui ai retrouvé le visage, la voix et le maintien que je lui avais connus, à l'âge de dix ans.

Une fois posées sur une cravate, ces têtes-là ne bougent plus. La cravate est invariablement noire ou blanche, la tête reste la même. La coiffure a pris un certain pli, l'œil un certain regard, la bouche une certaine ligne. En voilà pour quatre-vingts ans. La barbe est rasée de si près et si souvent, qu'elle finit par ne plus oser pousser. Ces hommes-là en arrivent tout de suite à convaincre la société qu'ils lui sont indispensables. Il y a d'honnêtes mères qui élèvent saintement leurs filles pour la faveur de leur couche, comme dirait Arnolphe. Ils ont ordinairement deux enfants à la suite de leur mariage, un garçon et une fille. Ils sont devenus pères sans oublier le décorum, sans ôter leur croix de la Légion d'honneur, qui leur tombe à la boutonnière vers vingt-cinq ou trente ans, et dont le ruban ne bronche plus jusqu'à ce qu'ils changent de grade. Ils passent par les trois premiers degrés de l'ordre et meurent commandeurs. On célèbre alors leurs vertus, leurs services, leurs talents, devant un mausolée de famille, et ils disparaissent après avoir touché à tout, sans rien laisser derrière eux, ni une œuvre, ni une idée, ni un mot. On se demande comment ils ont pu tenir tant de

Digitized by Google

place, et si longtemps, dans une civilisation qui a besoin de mouvement, d'initiative et de progrès, et, au moment où l'on s'en étonne le plus, on aperçoit messieurs leurs fils qui les recommencent et les continuent.

Ces individus composent cette force imposante contre laquelle le génie lutte en vain depuis la constitution de la première société, et qu'on retrouve honorée et triomphante dans toutes les classes, dans la Noblesse, dans la Bourgeoisie, dans la Science, dans les Arts, dans l'Armée; association invincible et indissoluble, qui reconnaît et glorifie les siens partout, sans distinction de rangs ni de castes; communauté formidable qui se lègue de famille en famille et de génération en génération, comme des cartes perpétuelles de circulation à travers l'ignorance humaine, une morale, des idées et des phrases toutes faites appropriées à tous les sujets; qui veille pompeusement et dogmatiquement sur l'arche sainte de la routine, et qu'on nomme enfin: la Médiocrité.

Mon nouveau camarade, qui devait encore ajouter à cette race, avait déjà de l'ascendant sur les condisciples de son âge et même sur de plus âgés que lui, tant la confiance en soi peut imposer aux autres, lorsqu'elle est sincère et imméritée.

Il me suffisait de voir le jeune vicomte pour n'avoir nulle envie de l'aborder; mais, puisque ma mère désirait que je le connusse, et que j'étais déjà

Digitized by Google

en bons termes avec la plupart de mes camarades, depuis ma victoire de la veille, j'allai à lui et je me nommai en faisant tout simplement appel aux relations de nos deux familles.

— J'ai mes amis, me répondit-il d'un ton sec, presque sans me regarder, et je n'en veux pas avoir d'autres. On n'a d'amis que parmi ses égaux.

Évidemment ce petit sot répétait une phrase qu'il avait entendu dire. Je ne lui en demandai pas davantage, mais je ne m'expliquais guère ce que je voyais et entendais depuis vingt-quatre heures.

Ma mère arriva sur ces entrefaites. Je lui racontai mes impressions. Afin de ne pas l'inquiéter, je lui tus ma bataille. Elle devina tout de suite la conduite de madame d'Anglepierre, et me conseilla naturellement de ne plus m'occuper de son fils, ajoutant :

— Si tu as à souffrir de quoi que ce soit ici, mon enfant, dis-le-moi, je te mettrai dans une autre pension.

En somme, il ne m'était encore arrivé que ce qui aurait pu arriver à tout autre.

Ce qui ne devait arriver qu'à moi se préparait.

VII.

Pour m'épargner de nouveaux conflits avec André, on l'avait changé de place à l'étude. J'avais un

Digitized by Google

autre voisin, doux comme miel, attentif, méthodique, soigneux. Il répétait les leçons sans sourciller, et récitait, matin et soir, à haute voix, entre deux beaux signes de croix aussi larges que lui, la prière que le reste de la classe murmurait entre les dents. Si, par hasard, il m'adressait la parole, c'était toujours pour choses indispensables ayant rapport au travail commun.

Bernavoix gagna bien vite ma confiance en me parlant de ses parents peu aisés, compatriotes de l'associé de M. Frémin, et ayant obtenu ainsi, à la condition du labeur assidu de l'élève, un grand rabais sur le prix de la pension. Puis, il m'entretint de sa première enfance, qui s'était écoulée à la campagne, de son père, de sa mère, qu'il avait perdue.

Questionné à mon tour, je me livrai sans réserve. Pourquoi me serais-je défié? Je lui racontai tout ce que je savais de moi-même et de maman, jusqu'aux paroles qu'elle m'avait dites au sujet de ma naissance.

Comme son père, régisseur dans son pays, ne pouvait le faire sortir qu'aux vacances, je lui promis de l'emmener de temps en temps avec moi, le dimanche. Nous irions nous promener, et puis il viendrait dîner chez nous. Notre maison était fort simple, mais c'était toujours moins triste que la solitude des maisons d'éducation, durant les jours de fête.

Digitized by Google

Nous voilà donc amis et passant la plupart de nos récréations ensemble, soit à jouer, soit à causer, soit à lire.

En effet, le dimanche suivant, ma mère vint me chercher et nous emmena tous les deux. Elle nous fit monter dans une de ces petites diligences qui desservaient la banlieue et nous conduisit à Saint-Cloud. Nous déjeunâmes là, en plein air, dans un modeste restaurant, et nous revînmes tous les trois, à pied, dîner à Paris, rue de la Grange-Batelière.

Mon ami paraissait enchanté, et moi, je me promettais de recommencer souvent cette petite fête. J'avais rapporté un bon bulletin de ma première semaine. Avec les visites fréquentes de maman, cette sortie hebdomadaire, le plaisir de m'instruire, et un ami comme Bernavoix, il me serait possible, à mon âge, de m'acclimater à la pension. J'y rentrai donc plein de courage et presque gaiement.

André ne me parlait plus; Fernand ne me parlait pas. C'étaient les seuls de mes camarades avec lesquels je ne fusse pas en bons rapports. Un lundi, m'étant approché de l'un de ceux avec qui je jouais d'habitude, je le vis, avant que je lui eusse adressé la parole, se sauver en criant :

— Quarantaine!

Je crus à une plaisanterie, et je m'approchai d'un autre. Même manœuvre. Ainsi d'un troisième, et, de tous ceux qui me voyaient venir dans leur direction, Bernavoix seul ne se sauva pas à mon approche. Je

Digitized by Google

lui demandai en riant l'explication du fait. Il prit alors un air sérieux et m'annonça que ce n'était pas risible; on m'avait condamné.

Condamné! Quarantaine! Qu'est-ce que ces mots signifiaient? Il m'apprit cette coutume, empruntée par les écoliers aux lois de la marine, qui consiste à n'avoir aucune communication ni directe ni indirecte, pendant quarante jours, avec un camarade à qui l'on a quelque chose à reprocher. Dans le principe, la quarantaine ne pouvait être prononcée et appliquée qu'après un délit grave, comme la délation, ou le vol, ou la tricherie; mais, depuis, elle était devenue plus arbitraire et dépendait un peu de la fantaisie des plus forts et des rancunes personnelles. Quelques enfants en décrétaient un autre en quarantaine; ils prévenaient le reste du collége de la détermination prise, et elle avait force de loi.

Mon Américain avait ruminé cette vengeance, pour laquelle il avait flairé un auxiliaire dans Fernand, dont la conduite à mon égard ne lui avait pas échappé. Il l'avait interrogé sur la cause de cette conduite. Celui-ci avait répété tout ce qu'il avait entendu dire chez lui; on m'avait donc jeté hors de la communauté, parce que je n'avais pas de père, et qu'aux yeux de ces enfants c'était quelque chose d'équivalent à la peste ou au scorbut. Ainsi la prédiction de ma mère allait se réaliser; mais la chère femme n'aurait jamais pensé qu'elle se réalisât si tôt, et par le verdict d'aussi jeunes cœurs.

Digitized by Google

Sans me rendre compte immédiatement de cette étrange condamnation, je dis à mon ami que je ne voulais pas le brouiller avec ses camarades, et qu'il était libre de ne plus me parler. Il parut hésiter un peu, il baissa les yeux, tourna son mouchoir dans ses mains; bref, le bon sentiment l'emporta. Il me répondit que cela lui était égal, et que, du reste, il ferait son possible pour qu'on diminuât la peine, comme il arrivait souvent, lorsque le patient demandait pardon.

A ce mot, mon sang se révolta. Je n'avais rien fait pour encourir le mépris, je ne ferais rien pour reconquérir l'estime. Mes condisciples ne voulaient pas me parler pendant quarante jours : soit. Nous nous passerions bien les uns des autres pendant ce temps.

— Mais je dois te prévenir, me dit Bernavoix, que, lorsque le condamné veut lutter, on double, on triple son temps, et que cela peut durer une année entière.

— Va pour un an.

— Mais on ne se contente plus de ne pas parler au condamné.

— Qu'est-ce qu'on lui fait?

— Toute sorte de choses.

— Lesquelles?

— Tu verras, car je crois qu'ils veulent te les faire.

— Eh bien, je verrai.

Ce que Bernavoix ne me disait pas, c'est que lui-

Digitized by Google

même avait donné les renseignements sur moi, sur notre intérieur; que sa bonne foi avait été surprise, volontairement peut-être, qu'il avait raconté tout ce que je lui avais confié et qu'il avait empoisonné les armes dont ces petits misérables allaient se servir contre moi pour varier un peu la monotonie de leurs jeux.

Donc, voilà que l'un se croyait en droit de me reprocher ma pauvreté, parce qu'il était riche; l'autre, le travail de ma mère, parce que la sienne était oisive; celui-ci, ma qualité de fils d'artisane, parce qu'il était fils de noble; celui-là, de n'avoir pas de père, parce qu'il en avait deux — peut-être. Pas un de ces enfants à qui ses parents eussent commandé la charité envers son semblable. Au contraire, à l'un d'eux, sa mère m'avait désigné comme un être malfaisant. Ainsi les préjugés qui, dans le monde, ont peut-être leurs raisons ou leur excuse dans l'antagonisme des intérêts ou des passions, se faisaient jour sans raison, sans excuse, bruts et difformes, parmi des enfants dont l'aîné n'avait pas atteint sa quatorzième année, et les premiers sentiments que je devais découvrir chez les hommes, dans l'âge soi-disant d'innocence et d'expansion, étaient l'injustice et la cruauté. Soit. Je me promis tout bas de me faire plutôt écharper que de ne pas repousser toutes les attaques comme j'avais repoussé la première. N'importe, il est dur, à dix ans, d'avoir déjà besoin de se défendre!

Digitized by Google

VIII.

Je me mis à étudier avec soin. Je passais mes récréations à causer avec le maître, qui me prenait en amitié, sans avoir le courage de me prendre sous sa protection effective, bien qu'il vît de quelle conspiration j'étais la victime. Ce pauvre homme n'avait que ses modiques fonctions pour vivre, et il savait que, si les élèves décidaient de lui faire perdre sa place, ils y arriveraient pour lui comme ils y étaient arrivés pour d'autres. De là une condescendance muette, un encouragement tacite à bien des désordres.

Il ne pouvait donc rien pour moi que m'aimer plus qu'il n'aimait les autres, me plaindre et s'occuper spécialement de mon travail.

Il le fit; je lui en ai conservé la reconnaissance qu'il méritait. Il est devenu fort misérable plus tard. Il buvait pour s'étourdir. Je lui ai donné quelques secours, et c'est moi qui l'ai fait enterrer, il y a cinq ou six ans.

Notre cour était spacieuse. Lors de la fondation de l'établissement, M. Frémin avait réservé une partie de cette cour, un quart, à peu près, pour des petits jardins particuliers, qui seraient cultivés par

Digitized by Google

les élèves et où ils étudieraient ainsi la nature face à face, au lieu de ne la voir qu'à travers la sécheresse des livres autorisés.

Cette coutume utile avait disparu comme les autres du même genre, et les jeux bruyants avaient envahi le territoire de ces tranquilles récréations. Cependant, il restait un petit coin où il était possible de rétablir un jardin de quelques pieds carrés. La terre en était encore bonne. Mon maître me conseilla de demander ce terrain et de le cultiver. Je l'obtins facilement de M. Frémin, qui aurait été heureux de voir renaître le goût des plaisirs simples et instructifs. Il me fit donner un râteau, une pelle, une bêche, les tiges qu'on pouvait planter en automne, et je commençai mon nouveau travail sur les indications du concierge, qui avait été le jardinier des fondateurs.

Je vous laisse à penser si cette façon d'accepter la quarantaine exaspéra mes ennemis. Ils n'entendaient pas ça du tout, et de l'indifférence et du mépris ils passèrent à l'offensive.

Ils se seraient lassés peut-être plus tôt que moi, si André n'avait entretenu cette animosité. Où prenait-il le courage nécessaire pour me persécuter ainsi? Dans l'humiliation que lui avait causée sa défaite, dans la conscience de son tort, dans sa nature déjà viciée, dans son sang américain, peut-être dans le souvenir des tortures qu'il avait vu infliger par son père à des hommes d'une autre couleur que lui?

Digitized by Google

On commença par attaquer mon sommeil. La nuit, on me jetait n'importe quoi sur la tête, et on me réveillait en sursaut; ou bien, lorsque je venais me coucher, je trouvais mes draps tout humides. A qui m'en prendre? Je sentais le coup sans voir la main. Me plaindre? La dénonciation répugnait à ma fierté. Je me tus.

Au réfectoire, on finit par me reléguer au bout de la table sous différents prétextes. Les élèves se servaient eux-mêmes, c'était l'habitude. Ils ne me passaient les plats que lorsqu'il n'y avait plus rien ou presque plus rien dedans. Je réclamais auprès du domestique, car j'avais faim; mais, souvent, on avait dit les *Grâces* avant que cet homme eût répondu à ma réclamation; et, d'ailleurs, il encourageait le complot moyennant quelques gratifications prélevées sur les *semaines*. Je déjeunais ou je dînais donc parfois d'un morceau de pain et d'un verre d'eau. Il va sans dire que, pendant que j'étais occupé de mon petit jardin, on y lançait des pierres, et qu'en revenant, le lundi, je trouvais tout bouleversé par ceux qui, retenus le dimanche, avaient reçu de leurs camarades la mission de continuer la guerre, même en mon absence.

J'aurais pu quitter la pension; mais je me figurais qu'il devait en être de même dans les autres, et puis je ne voulais rien faire perdre à ma mère, qui avait payé mon trimestre d'avance. La guerre ne cessait plus, me harcelant dès le réveil et ne m'épargnant

Digitized by Google

pas la nuit. Je ne m'endormais et ne m'éveillais qu'avec effroi. J'étais toujours sur le qui-vive. Mon caractère et ma santé s'altéraient. Je devenais ombrageux, inquiet, haineux. J'éprouvais le besoin de la vengeance, de celle qui convient, après tout, aux faibles et aux opprimés, de la vengeance occulte et basse. Allait-on me rendre lâche? En tout cas, je souffrais assez, déjà, pour vouloir faire du mal à tous ces enfants; mais comment m'y prendre? Les combattre en face était impossible, et, du reste, ce n'était pas ainsi qu'ils m'attaquaient. J'en eusse provoqué un ou deux, que tous les autres se fussent rangés de leur bord. Si, par hasard, la nuit s'était bien passée, je reprenais un peu de courage et me disposais à tout oublier; mais cette trêve ne durait pas longtemps, et je la devais plus à la fatigue ou à la négligence de mes ennemis qu'à leur repentir ou à leur pardon. Pardon de quoi? je vous le demande.

J'arrivais à vivre comme un coupable. J'avais des palpitations de cœur qui m'étouffaient. Lorsque la mesure était comble, je m'en allais pleurer dans un coin, n'importe où, pourvu que ceux qui faisaient couler mes larmes ne pussent ni les voir ni s'en réjouir.

Cependant tous n'étaient pas aussi acharnés contre moi. Il y en avait même qui paraissaient ignorer à quelles tribulations j'étais en butte; mais la plupart, sans complicité active, laissaient faire, comme on

Digitized by Google

laisse tout faire ici-bas, par indifférence ou paresse. Si les barres ou le saut de mouton ennuyaient, il suffisait que le premier venu eût l'idée de dire : « Et le Clémenceau, on n'en joue donc plus? » pour que l'on recommençât les attaques; c'était alors à qui en inventerait *une bonne*.

Enfin, un soir, ne sachant plus qu'imaginer, comme j'étais resté en arrière pour ranger mes livres et fermer mon pupitre dont on forçait le cadenas presque tous les jours, ils trouvèrent le moyen d'éteindre la lampe de l'escalier et de barrer le passage avec une corde. Je fis une chute de plusieurs marches, la tête en avant. Je faillis me tuer. Cette fois, je criai, tant la douleur était vive, et le professeur, voyant la tournure que prenaient les choses, se décida à prévenir M. Frémin. Celui-ci vint, le lendemain, dans la salle, après la prière, et fulmina une remontrance énergique, accompagnée d'une menace de retenue générale et d'exclusions partielles. Il me demanda, tout haut, les noms de ceux dont j'avais particulièrement à me plaindre, et me permit de déterminer la punition à leur infliger. Je ne voulus nommer personne. Ce refus lui servit de texte pour rendre témoignage de ma générosité. Il m'autorisa à me faire justice moi-même, n'importe par quels moyens, si de pareilles scènes se renouvelaient et que je ne voulusse point en appeler à lui.

Cet excellent homme était véritablement ému. Moi, je pleurais, mais au fond j'étais heureux, pen-

Digitized by Google

sant que tout était terminé. J'eus, en effet, quelque répit. On me laissait manger, dormir, travailler, cultiver mon jardin. Je n'en demandais pas davantage.

IX.

Un matin, je bêchais de mon mieux mon petit domaine, lorsqu'un nom de baptême, qui m'était bien connu et bien cher, frappa mon oreille à plusieurs reprises. J'écoutai, sans paraître y prendre garde et tout en continuant ma besogne, la conversation de deux de mes camarades, dont l'un était André. Il s'agissait d'une histoire dont l'héroïne avait nom Félicité. Or, Félicité était le nom de baptême de ma mère, et le narrateur affectait de le prononcer très-haut, chaque fois que sa promenade le ramenait dans mon voisinage, et d'appuyer dessus avec quelque épithète bizarre dont je ne comprenais pas la signification; mais cette signification devait être outrageante ou ironique, car l'autre ne manquait pas de pousser des exclamations d'étonnement ou des éclats de rire exagérés. L'histoire roulait, d'après ce que j'en pouvais saisir, sur un sujet amoureux. Ils conclurent en disant qu'on pourrait l'intituler :

Digitized by Google

la Félicité de l'amour. Du reste, mon nom à moi n'avait pas été prononcé, et je n'avais surpris nulle allusion directe, pas même un regard dirigé de mon côté. Ces deux enfants avaient bien l'air de causer entre eux et pour eux seuls. Je rentrai dans la classe, espérant encore que le hasard avait produit une similitude de noms.

Il y avait à peu près une demi-heure que nous nous étions remis au travail, lorsqu'un des élèves interpella le professeur pour lui demander un renseignement. Ces interpellations étaient fréquentes, et souvent on s'en faisait un jeu.

— Monsieur, quel était le surnom du beau Dunois?

— Le bâtard d'Orléans.

— Qu'est-ce qu'un bâtard?

— C'est...

Le professeur s'arrêta devant l'explication à donner, comme si elle eût dû le mener trop loin.

— C'est un enfant qui n'a pas de père, riposta un second interlocuteur, jaloux de se montrer aussi courageux que le premier.

A ce mot, je dressai la tête; je flairai de nouveau l'ennemi. D'ailleurs, tous les regards étaient tournés, en dessous, vers moi, comme pour ne pas me laisser le moindre doute. Mais je ne comprenais pas encore.

Je n'avais pas de père, je le savais bien et m'en cachais d'autant moins que personne ne m'avait dit

Digitized by Google

de m'en cacher. Ma mère avait suffi jusqu'alors à toutes les exigences de mon cœur, ce père ne me manquait donc pas encore. On appelait « bâtard » un enfant dans ma situation; soit, j'étais un bâtard, c'était une dénomination comme une autre. Il en faut une pour chaque sujet et je ne trouvais rien d'extraordinaire à celle-là. D'ailleurs, je n'étais pas le seul à qui elle pût s'appliquer, puisque le héros d'Orléans l'avait portée fièrement. Si l'incident en fût resté là, j'eusse répondu très-simplement à qui m'eût questionné sur ma famille : « Je suis un bâtard. » Mais tel n'était pas le but de mes camarades, et ils tenaient à m'initier à toutes les valeurs du mot.

— Comment peut-on ne pas avoir de père? demanda le questionneur.

— Tais-toi donc, animal! cria un troisième du nom de Constantin Ritz, avec l'accent du dégoût et de la menace.

Ce fut la première preuve de sympathie que je reçus dans cette maison. On se tut.

Je le regrettai presque, car, au fait, comment cela se faisait-il? Je me le demandai à moi-même. Alors, ô pure naïveté de l'enfance! j'ouvris mon dictionnaire et je cherchai : *bâtard*, « né hors du mariage. » Qu'est-ce que cela signifiait? Je cherchai *mariage :* « union légale de l'homme et de la femme par le lien conjugal. » Durant toute la classe, je retournai ces deux explications dans ma tête. J'avais beau les

Digitized by Google

presser entre mes dents, je n'en faisais rien sortir. Elles restaient toujours énigmatiques.

Qu'est-ce que c'était que naître? Comment naissait-on? Tous ceux qui m'entouraient étaient-ils nés autrement que moi? Certainement, puisqu'ils me reprochaient de ne pas être né comme eux. Pourtant nous étions conformés de la même manière. J'étais même plus fort, plus intelligent, meilleur que beaucoup de mes camarades; mais ils avaient un père qui venait les voir, dont ils parlaient ou qu'ils avaient connu, s'ils ne l'avaient plus; tandis que, moi, je n'en avais pas. Là était la différence; mais cette différence était un malheur, non un crime!

A partir de ce jour, je fus surnommé le beau Dunois, et ce nom, accolé à celui de Félicité, servit de texte aux plaisanteries les plus injurieuses.

Maintenant que je me rappelle les termes dont le sens m'échappait alors, et dont ces jeunes imaginations, déjà salies par des curiosités hâtives, se servaient à mon endroit, termes que les hommes ne prononcent plus entre eux après un certain âge, même dans la colère, le dédain ou l'ivresse; immondices du langage qu'on ne retrouve qu'à de rares intervalles, sur les murs des chemins de barrière; je me demande quel secret et invincible ennemi de Dieu peut souiller ainsi les lèvres, l'esprit et l'âme de petits êtres à peine échappés de ses mains, et suspendus encore au sein de la vierge nature.

Digitized by Google

On s'étonne de l'immoralité, du scepticisme, de la dépravation des temps modernes! Entrez dans le premier collége venu, remuez cette apparente jeunesse, appelez à la surface ce qui est au fond, analysez cette vase, vous ne vous étonnerez plus. La source est empoisonnée depuis longtemps: et, quand on n'a pas été un enfant, on ne devient pas un homme.

Grâce à ce surnom et à ce nom de baptême, on put me souffleter, à toute minute, sans qu'il me fût permis de me plaindre. Un de mes camarades accepta le pseudonyme de Félicité pour amuser les autres et leur donner la comédie. On l'appelait Félicité tout haut; il y répondait en riant, et alors commençait quelque scène immonde dont je détournais les yeux; puis, en rentrant en classe, je trouvais dans mes cahiers et dans mes livres des dessins obscènes au-dessus desquels on avait écrit le nom de ma mère...

X.

Assez, n'est-ce pas? c'est odieux, et vous êtes las de ces détails. Peut-être même n'y croyez-vous pas et pensez-vous que je les exagère pour me faire valoir, moi criminel, aux dépens des gens qui circulent librement par la ville à l'heure où j'écris cette confession?

Digitized by Google

Je n'exagère rien, et des centaines de témoins pourraient l'affirmer. Tout ce que j'aurais pu faire, c'eût été de ne pas appuyer sur ces souvenirs, inutiles à ma cause, d'autant plus qu'ils apparaissent bien petits à côté des événements dont j'ai à rendre compte; et, d'ailleurs, je dois avoir pardonné, depuis longues années, à tous ces enfants.

XI.

Eh bien, non, je n'ai pas pardonné.

De cette première empreinte que j'ai reçue de l'humanité, mon âme ne s'est jamais tout à fait remise, et je ne veux pas me montrer meilleur que je ne suis; non, je n'ai pas pardonné à ces premiers ennemis. Ma rancune ne vient pas de se réveiller tout à coup sous l'évocation de souvenirs pénibles, dans l'ombre d'un cachot; elle ne s'est jamais endormie complétement, même aux jours les plus heureux de ma vie. Le hasard m'a mis en rapport plus tard avec quelques-uns de ces anciens condisciples. Ils avaient oublié, comme il convient à ceux qui ont eu des torts, et ne demandaient qu'à renouer connaissance avec moi et à rendre hommage, disaient-ils, à ma réputation et à mon talent! Si je n'ai pu me soustraire à cette rencontre, du moins n'ai-je pas tendu la main à un seul d'entre eux quand

Digitized by Google

il m'offrait la sienne. Se sont-ils souvenus alors? J'en doute. Ils auront pris pour l'orgueil du succès ce qui n'était que la mémoire du passé.

Cependant, si mon cœur ne pardonne pas, ma raison explique. — Le commerce social est un commerce comme les autres et semblable intrinsèquement aux plus vulgaires. Il exige, de la part des contractants et des intéressés, des mises de fonds égales et des garanties équivalentes. Si l'un apporte à la masse la fortune ou l'intelligence, l'autre apportera la noblesse ou les relations, celui-ci l'intérêt, celui-là le plaisir; il n'est pas jusqu'à la bassesse et à l'hypocrisie qui ne doivent entrer en ligne de compte dans cet échange incessant et qui ne suppléent, chez les habiles, au capital réel qui leur manque.

Au lieu de raconter naïvement à mes camarades que je n'avais pas de père, si je leur avais dit que mon père était mort, ou si je leur avais demandé pardon de cette faute involontaire, j'aurais rétabli, par le mensonge ou l'humilité, l'égalité entre nous, et, n'ayant plus à répondre que de mes défauts personnels, il est probable que j'aurais vécu en bons rapports avec eux, et qu'au bout d'un certain temps je les aurais dominés à mon tour. Mais, en leur avouant ma position véritable sans en rougir, je les mettais en droit de ne plus me considérer comme leur égal, puisque je n'apportais pas à la communauté les antécédents exigibles de famille et que je n'y suppléais pas par une compensation utile à leurs

Digitized by Google

besoins ou à leur vanité. Je devenais pour eux un être à part comme un bossu, je n'étais plus de leur race, et, repoussé de leur sein, je ne pouvais plus servir qu'à leur amusement.

Avaient-ils tort, à cet âge surtout où le bien et le mal sont d'instinct et où l'esprit de domination est inséparable de la nécessité d'obéir? Et, en somme, étais-je leur égal, à ces enfants, nés ou se croyant nés tous dans des positions régulières? Non certainement, il faut bien le dire. On agitera longtemps encore la question des enfants naturels, et, pour l'honneur de l'humanité, on arrivera, dans un temps très-prochain, à expulser de la Loi et de l'opinion le préjugé qui pèse encore sur eux; mais ce préjugé, quand vous l'aurez détruit partout, vous le retrouverez chez l'enfant naturel lui-même, chez celui qui a le plus d'intérêt à sa destruction. Cette faute dont il est innocent, quand tout le monde la lui aura pardonnée, il ne se la pardonnera pas, lui. Il y aura toujours, en effet, d'autres enfants légitimes auxquels il se comparera dans toute occasion? Aura-t-il un assez grand cœur pour ne rien reprocher à l'homme qui lui aura donné la vie physique sans se soucier de sa vie morale, et dont il n'aura reçu ni le nom, ni les caresses, ni les conseils? Et sa mère? l'aimera-t-il comme un enfant légitime aime la sienne? Peut-être par le raisonnement l'aimera-t-il davantage; l'estimera-t-il autant? Non, quoi qu'il fasse.

Digitized by Google

Le jour où un maladroit lui reprochera sa naissance et insultera cette mère, le premier mouvement de ce fils sera de sauter au visage de cet homme ; mais, dans les actes les plus communs de la vie, lorsqu'il lui faudra, devant le plus obscur fonctionnaire public, se déclarer enfant naturel, fils de mademoiselle une telle et de père inconnu, le fera-t-il d'un ton aussi calme, avec une conscience aussi assurée que s'il pouvait montrer un extrait de naissance en règle, et ne sera-t-il pas embarrassé, pour ne pas dire honteux, ne fût-ce qu'un instant, de révéler ainsi l'impudeur de sa mère? Cette mère elle-même, si intelligente, si repentante, si honnête qu'elle soit redevenue, saura-t-elle prendre, au milieu d'une société régulière, une position digne, sans abaissement si elle s'y efface, sans audace si elle s'y avance? La reconnaissance qu'elle-même conservera de l'accueil qu'elle aura reçu ne prouvera-t-elle pas à cet enfant que cet accueil est tout volontaire, et qu'au fond de cette sympathie il y a un douloureux sous-entendu : la pitié? Enfin, lorsque l'enfant naturel sera en âge de connaître les choses de la vie, la raison la plus honorable qu'il pourra donner à sa naissance ne sera encore que l'amour. Sera-t-elle suffisante? sera-t-elle consolante, surtout lorsqu'il connaîtra par lui-même les emportements, les faiblesses, les attitudes particulières à l'amour? A ces émotions secrètes et sensuelles, à ces mystères si souvent répugnants des voluptés physiques, l'image

Digitized by Google

d'une mère doit-elle être mêlée? Elle s'y mêlera cependant malgré lui, car c'est à l'un de ces mystères qu'il devra le jour.

Voyez, au contraire, chez l'enfant légitime, comme le moyen de création dont la nature se sert disparaît dans la majesté du mariage, comme cet enfant sépare sa mère des autres femmes. Quand il dit: *les femmes*, il ne parle pas de sa mère. Il ne lui reconnaît rien de commun avec elles. Sa naissance n'évoque dans son esprit et dans son cœur que le tableau d'une douleur noble, d'un devoir sacré, d'une joie pure. Elle n'éveille que des sentiments de reconnaissance et de vénération. Ces enfants-là ne connaissent pas leur bonheur! Non, tant que le mariage sera une des bases sociales, il y aura, quelques tentatives que fassent les moralistes, les chrétiens et les justes, une tache ineffaçable, un malheur sans rémission, une fatalité, disons le mot, dans l'illégitimité de la naissance.

Je n'en ai pas moins rencontré des individus qui, nés irrégulièrement, étaient fiers d'entendre murmurer autour d'eux qu'ils étaient issus d'une faute et qu'un adultère illustre avait coloré leurs veines d'un sang exceptionnel, princier, royal. La foule les regardait avec curiosité, souvent avec envie, quelquefois avec respect. Par quel sophisme un fait change-t-il de nom et de conséquences en changeant de milieu, et, méprisable en bas, devient-il honorable plus haut? Ici le déshonneur maternel voilé

Digitized by Google

comme un ulcère, là ce même déshonneur revendiqué comme un titre et arboré comme un panache! Voilà une étrange association entre la honte et l'orgueil. Bâtard pour bâtard, mieux vaut, à mon avis, souffrir que se glorifier de son origine, et, si on lui cherche une excuse, la trouver dans la misère et l'ignorance plutôt que dans le calcul ou la vanité.

XII.

Ah! je n'en aurais pas tant demandé, moi. Que mon père eût été un pauvre manœuvre et que je l'eusse seulement connu, cela m'eût suffi! Comme je l'aurais aimé, comme j'aurais été heureux! Peut-être avait-il une raison pour ne point épouser ma mère, pour ne point me reconnaître. Cette raison, il me l'eût dite, je l'eusse comprise. Pourquoi n'a-t-il pas fait cela? Et pourquoi ma mère ne me parlait-elle jamais de lui? Ne me devait-elle pas une confidence, une explication, — une excuse? A quoi attribuer son silence? Était-ce remords ou dignité? Était-elle trop coupable ou trop fière? — Et lui, pourquoi ce silence plus obstiné encore? — Comment croyait-il ne rien me devoir? — Ma mère n'était-elle en droit de rien exiger? — Doutait-il qu'il fût mon père? — Ignorait-il jusqu'à mon existence? — Peut-être!

Digitized by Google

J'en arrivais ainsi, de déductions en déductions, jusqu'aux suppositions les plus outrageantes pour celle dont j'étais né, et, tout épouvanté de ce que j'avais entrevu de possible, je n'avais que le temps d'appeler mon cœur au secours de ma raison et de me crier à moi-même : « Malheureux! c'est ta mère, tu n'as pas besoin d'en savoir davantage. Que dirais-tu donc si elle t'avait abandonné, elle aussi? Ne le pouvait-elle pas? Et elle t'a élevé, et elle t'aime, et elle n'aime que toi, et elle travaille jour et nuit pour te faire vivre, et elle mourrait de ta mort! Quelle femme est plus vaillante? Elle est belle! elle pourrait aimer encore et être aimée, si elle voulait; et tu lui suffis cependant, et nul ne pénétrera plus dans cette âme dont tu es le maître, et tu n'as pas surpris dans toute sa vie une action douteuse! Combien d'orphelins légitimes voudraient être à ta place! combien d'enfants nés légalement donneraient leur mère pour la tienne! Jette-toi dans ses bras, malheureux, et pleure abondamment. Tu n'auras jamais assez de larmes pour laver ton esprit. » Oui, mille fois oui; mais empêchez donc la pensée de l'homme qui, dans sa curiosité, va frapper jusqu'aux portes du ciel et interpeller Dieu dans l'infini, de rechercher les causes de son être, de comparer, de douter, de se plaindre, et surtout de s'en prendre aux autres quand il souffre!

Je ne pouvais non plus apprendre la vérité de quelque membre de ma famille; je n'en ai jamais

Digitized by Google

connu un seul : ni grand'père, ni grand'mère, ni oncle, ni tante, ni cousins. Ma mère était-elle aussi un enfant abandonné? S'était-elle sauvée de chez ses parents? Avait-elle été chassée dès que sa faute avait été connue? Je ne sais rien, absolument rien, et je ne crois pas qu'il y ait pour un être intelligent une situation plus poignante que celle où toute ma jeunesse s'est trouvée enfermée, et que l'ignorance où je suis encore de ma généalogie, si modeste, si obscure qu'elle soit. L'homme se plaît à remonter dans le passé par les noms de ses aïeux, et à se sentir des racines dans la famille universelle : « Mon grand-père disait ceci ; ma grand'mère avait telle habitude ; je me rappelle que mon oncle et ma tante... » Ces phrases faciles que les hommes se disent entre eux quand ils parlent du passé, je ne les ai jamais dites, et elles m'ont manqué plus que vous ne sauriez croire.

XIII.

Aujourd'hui, me voilà tout à fait seul, après une courte existence bien remplie par les luttes, le travail, la passion et le crime. J'en sais long sur la vie. Quand, par impossible, je vivrais cent ans, elle n'aurait rien à m'apprendre. Je me juge donc sin-

Digitized by Google

cèrement, avant d'être jugé par les hommes. Mon véritable crime, celui pour lequel la justice terrestre ne me poursuivra pas, et que je ne pardonnerai jamais ni à moi ni à ceux qui m'y ont poussé, voulez-vous le connaître ? C'est d'avoir douté, c'est d'avoir rougi quelquefois de ma mère.

Eh bien, si le malheur même inique des uns est nécessaire, dans les décrets de la Providence, au bonheur du plus grand nombre ; si Dieu n'a pas en son pouvoir d'autre moyen de perfectionner peu à peu l'humanité et de lui faire acquérir l'expérience, que de lui sacrifier quelques hommes ; si je suis un de ces tristes élus, eh bien, acceptons la mission et tâchons de faire servir au bien général le mal que j'ai fait et le mal que m'ont fait les autres.

Vous êtes un homme de talent, mon cher maître, le barreau ne vous suffira pas, et, un jour, du haut de la tribune, vous élèverez la voix, non plus seulement pour la défense des individus, mais pour la propagation des idées, pour la société tout entière, pour la civilisation enfin. Prenez en main la question des enfants naturels. Elle est intéressante, urgente au point de vue moral et civilisateur. La situation qui leur est attribuée dans la législation n'est qu'une flagrante injustice, puisque, exigeant d'eux la totalité des devoirs, elle ne leur reconnaît qu'une partie des droits. N'est-ce pas inouï, barbare, absurde? Pourquoi, par exemple, leur demande-t-on leur sang pour la patrie, si l'on ne trouve pas ce

Digitized by Google

sang aussi pur que celui de l'enfant légitime? D'où vient qu'ils ne sont pas admis à l'héritage intégral de leur père, même, — surtout lorsque celui-ci veut le leur laisser, après les avoir reconnus? Pourquoi faut-il que ce père ait recours aux substitutions, aux ruses, aux hypocrisies?

Il peut, il est vrai, tout remettre en ordre en épousant la mère et en légitimant l'enfant par le mariage. Mais, si la mère est morte, ou si elle est indigne du nom d'un honnête homme, car il faut tout prévoir, la réparation ne sera donc plus possible? — Le père peut adopter l'enfant! A quel âge? Après cinquante ans. S'il a vingt ans à la naissance de son fils, celui-ci devra donc attendre trente ans sans état civil? Et si le père meurt subitement avant d'avoir l'âge légal? Pourquoi toutes ces hésitations, tous ces atermoiements dans la Loi? Ce sont, me direz-vous, des obstacles posés sciemment par les législateurs devant les passions humaines. Ces législateurs ont pensé que la fausse position faite à l'enfant arrêterait les générateurs dans leur acte de génération irrégulière. Quelle erreur!

C'est un danger immédiat pour le père qu'il fallait mettre devant lui, et non un danger à venir dans un résultat incertain, résultat qu'évite, contre toute loi naturelle, le libertinage de l'expérimenté en matière d'amour; à moins que, plus égoïste encore, il n'ait même pas ces étranges prévoyances et ne laisse toute la responsabilité de ses plaisirs à sa faible

Digitized by Google

complice. Quelle est alors la ressource de la mère? Cette Loi qui a protégé l'homme jusque-là, quelle protection va-t-elle accorder à la femme? quel conseil? quel refuge? Aucun. Il lui reste, selon sa position sociale, le suicide, les enfants trouvés, le travail, la misère, la honte, l'infanticide et la prostitution réglementaire où elle retrouve encore la Loi protégeant toujours l'homme, lequel peut venir alors, sans plus se nommer à la mère qu'à l'enfant, créer, moyennant une petite somme, autant d'enfants illégitimes qu'il en contiendra. Regardez donc une bonne fois en face de pareilles coutumes et soyez épouvantés.

Et ces enfants, à leur tour, que deviennent-ils?

Cherchez dans les bagnes, dans les maisons de tolérance, dans tous les repaires du vice, et, sur mille de ces parias, vous en trouverez plus de neuf cents qui ont pour excuse la faute de leur mère, le père inconnu, la famille absente. Une grande partie du mal actuel est là; c'est donc là qu'il faut l'attaquer.

Protégés par une loi qui a cru bien faire, une foule d'hommes sans cœur jettent sur le pavé des villes un tas d'êtres sans nom qui perpétuent à tout jamais la tradition du mal; car pourquoi ceux-ci feraient-ils mieux que leurs pères? Voyez alors quelle hérédité occulte et anonyme, en échange de l'hérédité publique qu'on leur refuse, et comme la tache originelle va s'élargissant de génération en génération, faute d'abord, vice plus tard, crime enfin!...

Digitized by Google

Quel va-et-vient de la mansarde à l'hôpital, de l'hôpital au lupanar, du lupanar au bagne, du bagne à l'échafaud !

Comment ! la société porte aux flancs ce chancre phagédénique, et elle poursuit son chemin sans s'en occuper davantage, en s'étonnant et en se plaignant toutefois, de temps en temps, d'un malaise sourd, d'un affaiblissement anormal, d'une déviation dans la moralité, d'une dégénération dans la race, tous symptômes dont elle se garde bien de rechercher la cause?

Cette cause est dans la démoralisation de la femme, source de l'humanité; occupez-vous donc de la femme! Garantissez-la enfin contre l'homme! Que cette Loi prévoyante, qui va jusqu'à rendre le propriétaire responsable des dégâts que cause son égout, son valet ou son chien, rende au moins l'homme responsable de son enfant, dans quelque condition qu'il l'ait mis au monde; qu'elle commence par proclamer que : donner le jour à des créatures nouvelles pour la seule satisfaction de sa passion et de son plaisir, sans leur donner un nom, une honorabilité, une famille, un patrimoine, un travail, un exemple, sans accepter enfin en aucune façon la solidarité de la chair et de l'âme avec l'être qu'on a fait jaillir des profondeurs les plus intimes de son être, est une atteinte à la sûreté générale, délit prévu par l'article — tant — et puni d'une peine — de...; et les pères oublieux ou légers, les

Digitized by Google

charmants mauvais sujets chantés par les vaudevillistes, diminueront rapidement.

C'est la complicité de votre Loi qui crée la facilité de nos mœurs. Autorisez la femme à dénoncer le père de son enfant, et à ces irrésistibles passions qu'inspirent les femmes, passions dont la moralité publique n'a pas à connaître, les hommes résisteront tout à coup avec une vertu dont ils ne se seraient jamais crus capables, comme ils résistent au désir de prendre les sébiles pleines d'or des changeurs, parce qu'il y a une loi qui appelle l'exécution de ce désir un vol, et qui punit le voleur. L'honneur des femmes et le bonheur des enfants ont bien la valeur d'une pièce d'or!

Où irons-nous, alors? disent les philosophes. Les femmes abuseront aussitôt de la jeunesse et de la crédulité des hommes, et surtout des jeunes gens sans expérience. — Non, parce que, la famille étant mieux constituée, d'autres femmes qui seront des mères prémuniront leurs fils contre celles-là. Ensuite l'expérience ne s'acquiert pas sans lutte. Enfin, ce qui assurerait vite le triomphe du Bien, c'est que ce serait le Bien, que l'humanité ne doit pas avoir autre chose en vue, et qu'elle est ici-bas pour y atteindre.

La recherche de la paternité, alors? — Tout simplement. — C'est bien grave. — Pourquoi? Du moment que la société se mêle des affaires de la nature, elle ne doit pas plus laisser à l'homme le

Digitized by Google

droit de mal créer que le droit de détruire, et je ne sais pas si le premier crime n'est pas plus grand que le second. Attaquez cette grande question, je vous le répète, elle est digne de votre intérêt et de votre talent. Elle donnera l'immortalité à celui qui la résoudra.

XIV.

Cependant tant de secousses, tant de luttes, tant de réflexions au-dessus de mon âge, après avoir compromis ma santé, commençaient à ébranler ma raison. Je cherchai un confident discret. Je le trouvai dans le prêtre qui nous instruisait pour le catéchisme et qui recevait nos confessions. L'idée me vint de me livrer absolument à l'abbé Olette. Je lui contai toutes mes peines, je lui demandai des explications, je sollicitai son appui. Soit par habitude, soit qu'il crût mon intelligence assez développée par cette douleur prématurée pour comprendre ce qu'il me disait, l'abbé me parla des souffrances de Jésus-Christ, auprès desquelles, disait-il, les miennes étaient bien peu de chose, mais dont la connaissance devait me donner le courage et la résignation.

Je n'avais jamais regardé le ciel que pour m'amuser à y voir passer des nuages, ou pour sa-

Digitized by Google

voir quel temps il faisait les jours où je devais aller à la campagne. Ma mère m'avait dit cependant qu'il y a un Dieu derrière ce ciel, un Dieu qui récompense les bons et punit les méchants; que son Fils est mort pour nous sauver; que la mère de Jésus était une pauvre femme, ce qui sera l'éternelle consolation et l'éternelle gloire des obscurs et des humbles. Elle m'avait habitué à faire l'aumône, à m'agenouiller dans les églises. Je l'y avais accompagnée presque toujours, et je l'y avais vue pleurer quelquefois. Elle me disait alors que c'était là qu'il fallait entrer lorsqu'on voulait pleurer à son aise et trouver un soulagement dans les larmes. Je faisais le signe de la croix quand il tonnait, je saluais les enterrements, je rapportais du buis bénit à la maison le dimanche des Rameaux, et je mangeais des légumes le vendredi saint; mais je n'en savais et n'en demandais pas plus long. Cette religion courante, qui, dans les campagnes, se tourne en superstition, et dans les villes en pratique machinale, n'était encore pour moi qu'un instinct, doux et vague, sans inquiétude et sans conclusion, des choses supérieures.

Aux premiers mots que l'abbé Olette me dit de Jésus-Christ, dont il me conta la lumineuse histoire, au premier rapprochement qu'il établit entre les souffrances du Sauveur et les miennes, mon imagination, toute prête à s'exalter, crut avoir trouvé le mot du problème dont je souffrais; j'en arrivai bientôt à me figurer que j'étais prédestiné comme le

Digitized by Google

Fils de Marie à de grands sacrifices et à une grande mission.

— C'est cela, me disais-je tout en ratissant mon jardin, je suis comme Jésus, je n'ai pas de père ; je suis le fils de Dieu ; je comprends maintenant, et les hommes, qui ne sont pas initiés à ce mystère, me persécutent comme on l'a persécuté. Ils me mettront à mort aussi plus tard ; mais le royaume des Cieux m'appartiendra et je délivrerai ceux qui m'auront méconnu. Ma pauvre chère mère sera en vénération parmi le monde. O mon doux frère Jésus, combien je t'aime!

Et je questionnais l'abbé, et je voulais savoir, et j'avais soif de révélations. Le brave homme, heureux de cette ferveur de bel exemple, m'encourageait de son mieux. Il m'entretenait des Saints, des Apôtres, des Martyrs. Comme je me trouvais petit auprès d'eux! Par moments, j'aurais voulu qu'on me lapidât comme saint Étienne, qu'on me perçât de flèches comme saint Sébastien. Je n'opposais plus qu'un visage souriant et des yeux en extase aux insultes de mes camarades, insultes que j'appelais maintenant comme des épreuves bienfaisantes et des bénédictions d'en haut. Je ne dormais plus, je ne mangeais plus ; je ne pensais qu'au Paradis et au moyen d'y entrer. Le dimanche, je ne sortais pas des églises, et je passais des heures devant les tableaux de sainteté.

Je recommençais mon examen de conscience à

Digitized by Google

toute minute, et, ne me trouvant jamais assez pur, je me condamnais à des jeûnes exagérés. Je récitais des prières et je chantais des cantiques du matin au soir. Jugez des rires de mes camarades. Tout cela se terminait par des crises nerveuses de deux ou trois heures.

Je fus pris tout à coup d'un grand mal de tête et d'un frisson général. Le corps se révoltait. On me conduisit à l'infirmerie et l'on envoya chercher ma mère. Lorsqu'elle arriva, il était trop tard pour que je pusse être transporté chez elle. Il ne lui restait plus qu'à s'établir auprès de moi, ce qu'elle fit sans que j'en eusse connaissance. Le délire ne me quitta pas pendant cinq nuits et cinq jours. Dieu sait quelles images traversaient mon esprit! Une surtout s'acharnait devant mes yeux.

Je voyais déposer, dans le lit parallèle au mien, un malade, de la même taille que moi, dont je ne pouvais reconnaître le visage sous le sang qui le couvrait et qui tachait encore, par larges plaques, le linge dont il était revêtu. Ce malade ne faisait pas un mouvement. Il m'était presque toujours caché par plusieurs personnes parmi lesquelles je distinguais ma mère. Ces personnes s'empressaient autour de son lit, sans faire plus de bruit que des spectres. Ce qui m'étonnait le plus, c'est que ce tableau m'apparaissait comme à travers une gaze et que les personnages qui le composaient changeaient de tête à chaque instant.

Digitized by Google

A l'un je voyais la figure de M. Frémin; mais cette figure passait aussitôt sur les épaules d'un autre individu, et celui-ci devenait l'infirmière, tandis que, celle-ci se métamorphosant à son tour, je reconnaissais parfaitement l'abbé Olette. Du reste, pas un mot; une véritable scène de fantasmagorie, éclairée par une seule veilleuse dont la lueur tremblotante faisait danser les ombres de ces ombres sur les grands rideaux blancs aux plis droits et ronds comme des tuyaux d'orgue. Puis, ma mère se penchait vers moi, et je ne voyais plus rien. Je voulais lui parler, impossible. J'essayais de crier, aussitôt les personnages quittaient l'autre lit et se cassaient sur le mien. Je recevais comme un coup de marteau sur la tête et tout s'effaçait pendant un espace de temps qu'il m'était impossible de calculer ; mais la scène du lit reparaissait toujours.

Le plus souvent, le malade était immobile, endormi ou mort. Le malade, c'était André. Il n'avait plus de sang au visage. Au contraire, ce visage, luisant comme de l'ivoire, faisait une tache blanche sur son large oreiller blanc, et sa main, une de ces mains dont la transparence m'avait tant étonné, reposait inerte le long de son corps amaigri et se fondait sans effort dans toute cette blancheur.

Figurez-vous aussi ce tableau découpé dans un rayon de la lune du printemps, et vous aurez le ton blafard sous lequel je l'entrevoyais encore. Parfois une silhouette noire passait entre ce lit et le mien :

Digitized by Google

c'était celle du grand garçon de qui André avait reçu une lettre, le jour de mon arrivée au pensionnat. Il se promenait à grands pas, plus grands que nature, sur la bande de tapis qui courait de la porte à l'alcôve vitrée où couchait l'infirmière. De temps en temps il s'arrêtait et se courbait sur le malade, comme pour écouter, puis il reprenait sa marche et causait à voix basse avec la garde accroupie dans l'âtre. Il me sembla aussi le voir pleurer en tenant sa tête dans ses mains.

Que faisait là ce jeune homme? Comment s'y trouvait-il?

Ces différents aspects du même motif avaient tellement poursuivi mon esprit pendant mes heures de fièvre, que mon premier mouvement, en revenant à moi, fut de regarder le lit qui leur avait servi de théâtre. Ce lit était inoccupé, enveloppé de ses rideaux blancs, et fort innocent, en apparence, de tout ce que j'avais vu. Personne dans l'infirmerie, excepté ma mère, l'infirmière et moi. J'avais eu le cauchemar probablement. Il ne me restait de ma fièvre violente que la conscience que j'avais été malade pendant un temps indéterminé, et que je ne l'étais plus. Il me restait surtout un abattement si complet et si bienfaisant, que j'aurais voulu l'éterniser. J'étais incapable de tenter le moindre effort de corps ou d'esprit. Ma mère tenait ma main, elle me souriait avec des larmes dans les yeux, en me faisant signe de ne pas parler, de ne me fatiguer

Digitized by Google

en aucune manière. Je lui répondais par un regard reconnaissant, et je regardais le jeune soleil d'avril qui riait au dehors et qui projetait en zigzags sur les petits rideaux de la fenêtre l'ombre des croisillons. Je ne crois pas avoir jamais joui d'un état de bien-être comparable à celui que j'éprouvais.

Je ne me rappelais rien du passé. Il me semblait naître pour la première fois, non avec le souvenir et l'habitude d'une existence précédente, mais avec la perception, par des organes instantanés et parfaits, de la vie générale, ignorée jusque-là. Mon *moi* tout entier s'absorbait dans cette douce langueur bien connue des convalescents. S'il me fallait l'analyser pour la faire comprendre, je dirais que l'on entend, que l'on voit, que l'on sent enfin toutes les molécules vitales que la maladie avait dispersées revenir à soi les unes après les autres, répondant à un appel mystérieux, et recomposer peu à peu dans le corps, comme des abeilles dans leur ruche, ce Tout indéfinissable qu'on nomme la Vie.

Si, lorsque la maladie se termine autrement, on entre ainsi dans la seconde existence promise, douce doit être la mort, puisque la sensation, cette fois, est éternelle. Du reste, des régions situées à moitié chemin du ciel où le délire m'avait bercé pendant cent vingt-heures, je revenais si calme et si serein, que jamais, depuis cette époque, la mort ne m'a plus effrayé. A cette heure même, où elle se présente de nouveau, déshonorante et irritée, je la re-

Digitized by Google

garde en face et elle ne m'intimide pas. Il y a en moi, j'en suis certain, quelque chose sur quoi elle n'a pas de prise, et qu'elle est seulement chargée de dégager avec ou sans secousse, peu importe, de la matière qui l'enferme, et de porter dans un autre milieu. Évidemment rien n'est inutile dans la nature. Tout y sert à tout. Or, la mort est dans la nature; donc, elle est nécessaire. A quoi? Je n'en sais rien et n'ai plus le temps de le chercher; mais elle ne peut se soustraire seule à la loi de progression qui est la loi évidente de ce monde. Cela me suffit.

Cependant je me défends aujourd'hui pour disputer quelques jours à cette mort que j'affecte de ne pas redouter et pour retarder autant que possible ce Mieux inévitable. Non. Dans ce récit, je ne défends, je vous le répète, que ma mémoire devant la juridiction à venir de mon fils, et, si j'essaye de vivre tous mes jours, c'est pour réparer autant que possible le tort que je lui ai causé. Qu'il meure ce soir, je jette au feu toutes ces paperasses et je laisse la justice humaine ordonner de moi ce qu'elle voudra, sans répondre à ses questions.

XV.

Ma convalescence se fit à Marly, où je passai un grand mois auprès de ma mère. Elle avait loué sur

Digitized by Google

la hauteur, dans le voisinage de la forêt, deux chambres, l'une au levant, l'autre au midi, donnant toutes deux sur de grands jardins fruitiers. C'était tout ce qu'il nous fallait; c'était, d'ailleurs, tout ce qu'elle pouvait me donner. Le propriétaire de cette maison fort modeste était un potier dont nous traversions la boutique pour rentrer chez nous.

Il mit à mon service de la terre glaise pour que je pusse m'amuser à faire des *bonshommes*. J'y pris un grand plaisir et mes bonshommes lui parurent si réussis dans leur naïveté, qu'il eut l'idée excellente de me faire copier la petite Vierge qui surmontait la porte basse de l'église. Je passais là mes journées, entouré des gamins du village qui me regardaient et m'admiraient. Admiration sans valeur, mais qui stimulait mes efforts. Les éloges sincères du potier, étonné de mes dispositions, me transportaient de joie.

Quand ma Vierge fut achevée, il la montra à l'adjoint du maire et au curé, qui m'encouragèrent à leur tour, et il me promit de la cuire, pour que je pusse la conserver, assurant que j'aurais plaisir à la revoir quand je serais un grand sculpteur. Je regardai ma mère avec des yeux triomphants; mais, tout en paraissant heureuse de cette prédiction, elle ne paraissait pas avoir grande confiance dans l'opinion de ces messieurs.

Je repris mes études, en ajoutant à mes récréations le nouveau travail dont je venais de contracter

Digitized by Google

le goût. On ne savait pas ce qui pouvait arriver.

André n'était plus parmi mes camarades. J'avais bien réellement vu ce qui s'était passé. Il était mort. On m'avait caché cet événement pour ne pas m'émouvoir dans l'état où j'étais moi-même. Ce malheureux enfant avait été pris d'hémorragies subites et simultanées, et le sang avait, à plusieurs reprises, par toutes les issues, déserté ce corps frêle, comme si le ressort intérieur qui le mettait en circulation se fût brisé tout à coup. De là ce sommeil et cet épuisement où je l'avais entrevu à travers ma fièvre. Rien n'avait pu réagir dans cette constitution appauvrie que brûlait une excitation incessante, mortelle à un âge où l'enfant qui se développe a besoin de garder en réserve les séves nouvelles que la nature lui dispense et dont elle seule connaît l'usage et doit régler l'emploi.

En deux jours, il avait succombé sous les yeux de ce camarade qui avait demandé avec tant d'insistance à le veiller, qu'on lui avait accordé cette permission. Si le collége offre l'exemple de haines comme celles dont j'étais l'objet, il offre aussi le spectacle de ces affections vagues auxquelles on ne saurait appliquer un nom technique et qui, à cet âge indécis où l'homme éprouve déjà le besoin d'aimer, en dehors de la famille, flottent sans sexe, pour ainsi dire, entre l'amour et l'amitié. Cette affection unissait si étroitement cet enfant et ce jeune homme, que, le premier étant mort, le second quitta la pen-

Digitized by Google

sion, et il ne lui fallut pas moins que l'air natal pour le sauver de son chagrin. Quant à moi, en apprenant cet événement, je fus pris d'un remords véritable. N'avais-je pas frappé André au visage? Ne lui avais-je pas fait perdre du sang? Et peut-être ce sang eût-il suffi à lui rendre la vie, puisqu'il était mort, faute de sang! Ma conscience fit part de mes craintes à l'abbé Olette.

Il me rassura; mais, parmi les prières que j'adressai au Ciel en me préparant de nouveau à la communion, il y en eut plus d'une pour mon premier ennemi, avec l'âme duquel je devais me retrouver; car c'est son âme que j'ai retrouvée plus tard chez un adversaire ou plutôt chez *une* adversaire bien autrement redoutable que lui.

Je communiai avec une foi ou plutôt avec un enthousiasme sincère, car la foi est un fruit de l'âge mûr. Chez l'enfant, elle n'est encore qu'en fleur. Une réconciliation générale avait précédé le sacrement. L'absolution était à ce prix, et comme, bon gré, mal gré, il fallait communier, nous nous embrassâmes tous. Nous communiâmes en même temps que plusieurs pensionnats de jeunes filles du même quartier. Quelques-uns de mes camarades leur parlèrent bas en passant près d'elles; d'autres jetèrent des billets sous leurs chaises; deux ou trois crachèrent l'hostie en faisant la grimace.

Ma mère était là dans la foule des autres mères. Elle m'avait dit où elle se tiendrait : à la hauteur de

Digitized by Google

l'autel, pour que je pusse la voir sans être forcé de me retourner. Ses ouvrières avaient voulu l'accompagner et prendre leur part de son émotion et de sa joie. Pour moi, les larmes m'inondaient comme une rosée, et j'eusse inutilement essayé de les retenir. Depuis cette époque, mes idées sur la religion, sinon sur Dieu, ont pu se modifier, mais je ne voudrais pas ne pas avoir communié comme je l'ai fait, et je plains les hommes qui n'ont pas ce souvenir dans leur passé. Je pleure encore en l'évoquant. Hélas! ce ne sont plus les larmes que je répandais alors! N'importe d'où elles viennent, je les bénis, ce sont des larmes, et il y a si longtemps que je n'ai pleuré!

XVI.

Maintenant, voici comment le hasard décida tout à fait de ma vocation. Un de nos camarades perdit un pinson qu'il avait apprivoisé et que toute la pension aimait pour sa gentillesse, et je dirai presque pour son intelligence. Ce petit oiseau mourut subitement après avoir chanté toute une journée, on ne sut jamais de quoi, peut-être, comme Anacréon, d'un grain de raisin avalé de travers. Ce fut un deuil général lorsqu'on le trouva mort dans sa cage, et notre profes-

Digitized by Google

seur ne manqua pas de le comparer au moineau de Lesbie et de nous donner, en devoir, une narration sur ce sujet, afin d'utiliser notre émotion. Il fut décidé qu'on lui élèverait un monument, dont on me confia l'exécution.

D'une boîte de dominos on fit une bière pour le mort, et mon jardin devait lui servir de cimetière. Je me mis à l'œuvre. J'exécutai plusieurs projets de tombeau, je n'étais jamais satisfait. Il y en eut un enfin qui obtint l'assentiment universel. Il était temps. La réaction se faisait déjà contre le défunt; son apologie tournait à la satire, et les caricatures commençaient à s'en mêler. Il avait été remplacé par un simple pierrot, que l'on déclarait beaucoup plus spirituel que lui; et je voyais le moment où le donateur de la boîte allait la reprendre pour y remettre ses plumes, et où le malheureux pinson allait être donné au chat pour conclure. Décidément les morts ont raison de se faire enterrer vite et loin. Le monument ranima un instant le souvenir des vertus du héros, et l'on passa à autre chose.

Ce monument était haut de huit pouces environ et représentait une colonnade circulaire d'ordre dorique. Au milieu de cette colonnade s'élevait une espèce d'autel, surmonté d'une urne brisée, avec une draperie flottante. Sur le couronnement de la colonnade courait un vers latin, que malheureusement je ne me rappelle plus. Or, il se trouva que le propriétaire du pinson était Constantin Ritz, celui-là même

Digitized by Google

qui avait pris une fois ma défense en pleine classe. Il raconta l'anecdote à son père, sculpteur en renom à cette époque, lequel voulut connaître cette œuvre remarquable. Le maître y trouva un sentiment naïf de l'art, et il renouvela la prédiction du potier, mais cette fois avec l'autorité d'un artiste célèbre.

Il me fit appeler et me complimenta, tout en me questionnant sur mes goûts et sur la carrière à laquelle ma famille me destinait.

Ma mère n'avait pas de projet arrêté; d'ailleurs, nous étions sans fortune, et je comptais travailler pour vivre. Mais ce mot *travailler* était bien vague dans mon esprit. A quel genre de travail me livrerais-je? Comme tous les enfants, je croyais que le désir d'avoir du travail suffisait pour en obtenir.

— Cela devrait être, me dit M. Ritz, mais cela n'est pas. Demandez toujours à votre maman la permission de venir passer chez moi, avec Constantin, la journée de dimanche. Je vous ramènerai le soir ici, en même temps que mon fils.

Le dimanche suivant, à neuf heures, nous étions chez M. Ritz. Il était veuf depuis longtemps. Il lui restait, de son mariage, Constantin, mon camarade, et une fille de seize ans à peu près, très-belle personne, qui tenait sa maison comme une petite dame, et qui fut pour moi pleine de prévenances et de soins. Elle était d'une grande gaieté, et, chaque fois qu'elle riait, je ne pouvais détacher mes yeux de ses dents d'un blanc laiteux comme de la pâte tendre de

Digitized by Google

Sèvres, et dont les gencives avaient le ton frais et appétissant des cerises. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut sa coiffure, faite de pièces d'or, comme celle des femmes d'Alger, dont, au reste, mademoiselle Ritz avait un peu le type. Cette coiffure, trop osée, ridicule chez une fille du monde, devait paraître naturelle chez la fille d'un artiste, au milieu des objets de toutes les époques et de tous les pays, qui composaient, dans cette maison, un véritable musée.

Tout cela ressemblait peu à notre petit logement de la rue de la Grange-Batelière. J'ouvrais des yeux qui ne se refermaient plus, et M. Ritz et ses enfants, familiarisés depuis longtemps avec leur opulence, s'amusaient de mon admiration. Enfin, on passa dans l'atelier; autres merveilles. Lorsque je vis les plâtres, les marbres, les bronzes, tout ce monde de statues dans leurs attitudes diverses, solennelles, maniérées, dramatiques, je ne respirai plus. Cependant peu à peu mon œil s'habitua, je passai d'un sujet à un autre. Je commençai à séparer et à détailler; je souris à ces nobles et impassibles figures éclairées d'un jour habile qui faisait valoir leurs proportions. M. Ritz me traita en grand garçon; il en fit tourner une ou deux sur leurs selles comme il eût fait pour un confrère. Je crus d'abord qu'il se moquait de moi; mais non, il m'étudiait.

— Qu'est-ce que vous préférez ici? me demanda-t-il enfin.

— Ça, lui dis-je sans hésitation.

Digitized by Google

Et, rougissant de cette opinion qui m'était échappée, je lui montrai une statue en bronze.

— Et pourquoi préférez-vous — ça?

— Parce que je trouve cet homme beau et que je vois bien ce qu'il fait.

— Que fait-il?

— Il se bat.

— Contre qui?

— Contre un autre homme.

— Cependant vous ne voyez pas cet autre homme.

— Je le devine par celui-ci.

— Vous avez bien choisi, mon enfant. Cette statue est une copie d'un des plus beaux antiques, du *Lutteur*. Et vous avez raison, ajouta-t-il en souriant, elle vaut mieux que les autres... qui sont de moi.

J'étais tout honteux. Je venais peut-être de commettre une grande maladresse? Au contraire, j'acquis définitivement sa sympathie par cette réponse heureuse et sincère.

Pendant ce temps, Constantin et sa sœur jouaient comme deux gamins dans cet immense atelier où un homme à cheval eût pu entrer facilement et faire deux ou trois évolutions. Le frère courait après la sœur qui se cachait derrière les groupes, et, lorsqu'il la saisissait comme il eût fait d'un garçon, à ce qu'il paraît, j'entendais celle-ci dire d'un ton à moitié fâché :

— Tu es trop brutal. Je ne jouerai plus avec toi.

Digitized by Google

Et elle se recoiffait, car c'était à sa coiffure qu'il en voulait.

On me donna des livres, des estampes; mais peu à peu la journée me parut longue et le vide se fit autour de moi. Je devins triste. De l'autre côté de ce bien-être, de ce luxe et de cette joyeuse famille qui n'était pas à moi, à travers ces murs élégants, je voyais ma mère toute seule en face de son modeste dîner que je ne partagerais pas. M. Ritz connaissait le cœur humain sans doute, car il me dit :

— Maintenant, mon petit ami, il faudrait aller embrasser votre maman. Le domestique va vous conduire et retournera vous prendre à l'heure que vous lui indiquerez.

Je ne pus m'empêcher de sauter au cou de M. Ritz.

— Vous avez du cœur, me dit-il tout bas en m'embrassant; c'est une bonne chose, même en art.

Et il jeta un regard un peu triste sur son fils, occupé en ce moment à apprendre l'exercice à un grand chien de chasse qui s'y prêtait complaisamment.

XVII.

Je trouvai ma mère, toute seule, comme je l'avais pensé, et, ne comptant pas sur ma visite, occupée à

Digitized by Google

mettre en ordre des papiers, des factures, des l
surtout. Elle en déchirait le plus grand nombre
avait profité de sa solitude pour pleurer à soı
au contact de ces souvenirs qui se mettent à
quand on les réveille au fond de leurs envel
jaunies.

— Eh bien, me demanda-t-elle, as-tu été
reçu ?

— Oui, maman.

Alors, elle se mit à me questionner ; je lui rac
toutes les merveilles que j'avais vues, et je la
percer comme le secret instinct de ma vocation.

— Tu sais que je ne te contrarierai en rien. T
raisonnable, tu connais notre situation. Nous ne
vons compter que sur nous. Le jour où tu me di
« Voilà ce que je suis décidé à faire, » je t'y aid
Consulte donc tes goûts, et décide. Moi, je
incapable de te conseiller, puisque je suis une i
rante.

Tout en causant avec ma mère, mes yeux se
taient machinalement autour de moi, et il me ser
qu'il manquait quelque chose parmi les objets
j'étais accoutumé à voir dans le salon.

— Où est donc ta pendule ? lui demandai-je.

Cette pendule était l'unique objet d'art et de
que je connusse à ma mère. Depuis que j'avais
yeux ouverts je la voyais, et son absence me fra
d'autant plus ce jour-là que je venais d'en remarc
une à peu près semblable chez M. Ritz : c'était

Digitized by Google

pendule Louis XIV, de Boule, dont les cuivres très-fins représentaient en bas les trois Parques et au sommet le Temps avec sa faux.

— Elle était dérangée, me répondit-elle ; je l'ai donnée à raccommoder.

Je ne sais pourquoi, je ne crus pas à cette réponse, moi à qui ma mère n'avait jamais menti, et je revins chez M. Ritz tout préoccupé de la disparition de cette pendule. Nous étions en été. C'était ce qu'on appelle la mauvaise saison. Le trimestre de ma pension venait d'échoir ; ma mère avait-elle été forcée de vendre cette pendule, qui lui venait d'une époque plus heureuse, pour payer M. Frémin ? Comment le savoir ? Elle ne me le dirait pas. J'étais une charge au-dessus de ses moyens. — Sans aucune autre indication, cette possibilité acquit dans mon esprit toute la force et toute l'amertume d'une certitude, et je résolus de prendre un parti le jour même.

En somme, j'avais treize ans. J'étais assez fort en histoire, en latin, en grec, en mathématiques, pour continuer, seul, mes études inachevées, tout en commençant une étude nouvelle dont je ferais ma carrière et où ma mère n'aurait plus besoin que de me nourrir, de m'habiller et de me loger jusqu'à ce que je pusse gagner ma vie, et ce ne serait pas long, je l'espérais. Lorsque je revis, après cette émotion inattendue, l'atelier de M. Ritz et que je considérai bien attentivement ses œuvres, il me sembla que je pourrais très-vite en faire autant. C'était tout

Digitized by Google

ce que je pouvais ambitionner alors, puisque ces œuvres donnaient à leur auteur un revenu annuel de trente à quarante mille francs.

Par le fait, ce n'était pas bien difficile. M. Ritz avait un profond et respectueux amour de son art, il comprenait le Beau, il le cherchait, il le voulait; mais il n'avait pas cette étincelle mystérieuse tombée on ne sait d'où qui met le feu aux organisations d'élite. Il le savait mieux que personne, il en souffrait, et, plus tard, j'ai reçu les confidences de ses découragements et de ses tristesses. Il n'est pas de plus grande douleur, je crois, pour un artiste, que d'avoir l'intuition, la volonté et l'impuissance des grandes choses.

Doué d'une extrême habileté de main, M. Ritz s'était acquis un renom dans le monde aristocratique, monde à l'appréciation rapide et superficielle.

Il exécutait, d'après les jeunes femmes du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin, des bustes d'un arrangement gracieux, d'une ressemblance flatteuse, d'un ensemble séduisant, mais d'un modelé mou qui ne résistait pas à l'examen des artistes sérieux. C'était suffisant pour des gens du monde, c'était médiocre pour des gens du métier, et, ce qui était pis encore, pour l'auteur lui-même.

A ses débuts, Thomas Ritz avait donné les plus belles espérances. Il y a de lui au Luxembourg une statue d'une belle ligne, d'une exécution franche,

Digitized by Google

d'une composition heureuse; puis, comme on dit en termes d'atelier, il avait vécu là-dessus, ayant fourni du premier coup tout ce qu'il avait en lui. L'ingéniosité avait remplacé la science, l'adresse avait suppléé à l'originalité. Alors, la mode s'était engouée de lui. En désespoir de cause, il s'était laissé aller à ce succès facile; mais il souffrait d'autant plus qu'il était sans envie, que les chefs-d'œuvre, même des vivants, le passionnaient, et qu'après les avoir vus il rentrait chez lui enthousiasmé et abattu.

Une jeune fille riche s'était éprise de lui au début de sa carrière; elle était devenue sa femme. En apportant un trop grand confortable dans la maison de l'artiste, avait-elle effrayé l'inspiration? C'est possible. L'art a besoin ou de la solitude, ou de la misère, ou de la passion. Les atmosphères tièdes l'étiolent vite. C'est une fleur des rochers qui veut un vent âpre et un terrain rude.

Le rêve de Thomas Ritz eût été que son fils prît goût à la sculpture, car il se sentait capable de le diriger dans la bonne voie, de l'initier aux grands principes, d'en faire un véritable artiste, et, comme tant d'autres maîtres, de donner à son élève ce qui lui manquait à lui-même. Malheureusement, Constantin n'avait aucun goût pour aucun art, ni pour la sculpture, ni pour la musique, ni pour la peinture; il n'avait qu'une idée : les armes. Il était donc loin de compte avec son père, qui, du reste, ne le contrariait pas et le faisait travailler pour Saint-Cyr.

Digitized by Google

Vous vous expliquez la sympathie subite dont M. Ritz fut pris pour moi. Avait-il trouvé l'élève dont l'éclat remonterait jusqu'à lui? Avait-il seulement découvert une nature bien douée dont il pourrait faire sa confidente et son amie? Ma réponse au sujet du *Lutteur* lui avait donné une espérance, et, lorsque je revins le soir avec mes résolutions formelles, il était résolu, de son côté, à tenter l'épreuve.

Après le dîner, il me prit à part, et me demanda si je me croyais réellement des dispositions pour la sculpture, ajoutant que j'étais juste dans l'âge où l'on doit commencer, et qu'il serait heureux de me donner mes premières leçons. Sur ma réponse énergiquement affirmative, il me promit d'aller voir ma mère le lendemain et d'en causer avec elle. Deux jours après, il était convenu, puisque nous étions au mois de juin et que mon trimestre était payé, que je quitterais la pension aux vacances, que je travaillerais de mon mieux jusque-là, et qu'au mois d'août j'entrerais chez M. Ritz, qui voulut absolument me prendre dans sa maison et me traiter comme son enfant.

Ma mère consentit, n'ayant en vue, comme toujours, que mon seul intérêt.

Digitized by Google

XVIII.

Mes progrès furent rapides. J'étais né avec l'amour du travail; il s'était manifesté depuis que j'étais en pension; il se développa bien davantage lorsque je fus entré dans la carrière pour laquelle j'avais été créé. J'étais infatigable. Je me levais avec le jour; je ne quittais l'atelier que lorsque le soleil avait complétement disparu, et, quelquefois, souvent même, je dessinais, le soir, à la lampe. Je ne sortais que pour visiter les musées et les galeries. Mon ambition était de peupler à mon tour de mes créations ce monde éternel et impassible de l'art, au milieu duquel les vivants passent si petits. Laisser à la postérité une de mes pensées en bronze ou en marbre, devant laquelle d'autres artistes viendraient rêver plus tard, tel était mon rêve, à moi.

Je vous laisse à penser si ma mère était heureuse chaque fois qu'elle entendait M. Ritz lui parler de mes aptitudes extraordinaires et lui prédire pour moi un riche et grand avenir. Elle venait quelquefois me voir travailler; elle ne pouvait pas juger de ce que je faisais, mais il suffisait que ce fût mon ouvrage pour que ce fût superbe.

Dès que je pus modeler à peu près seul, je fis son

Digitized by Google

buste. Je voulais que ma première œuvre, si imparfaite qu'elle fût, eût rapport à ma mère. Superstition bien naturelle chez un enfant élevé comme je l'avais été. Du reste, ma mère et le travail se partageaient tout mon temps. Quelquefois elle restait à dîner avec nous, mais elle mettait à ses visites la plus grande discrétion. C'était donc moi qui le plus souvent allais passer mes soirées avec elle et me retremper délicieusement dans les habitudes de ma première enfance. Je retrouvais la même lampe, le même établi, les mêmes ouvrières. Elles n'étaient plus aussi gaies que quelques années auparavant. La vie réelle commençait à se faire sentir. Chacune d'elles avait sa préoccupation, son souvenir, son regret, son deuil! Elles ne me traitaient plus en petit garçon, bien qu'elles ne me traitassent pas encore en homme. J'apportais des crayons ou de la cire et je faisais leur portrait ou leur médaillon, utilisant ainsi jusqu'à mes moments de récréation et de joies de famille, car ces braves filles me semblaient un peu mes parentes. La veillée se prolongeait alors assez tard, nous mangions des marrons, et nous buvions du cidre l'hiver. L'été, je les régalais de glaces et de gâteaux avec l'argent que je commençais à gagner en moulant ou en copiant pour M. Ritz. Vers dix ou onze heures, nous retournions chacun chez nous. J'accompagnais ces demoiselles un bout de chemin, et je rentrais en questionnant les étoiles et en aspirant la vie à pleins poumons. Je marchais très-vite; et si, lorsque j'étais

Digitized by Google

seul, par hasard ou intentionnellement, une femme me barrait le chemin, je lui disais avec douceur : « Pardon, madame ! » et, passant à droite ou à gauche, je poursuivais ma route en pensant à mon travail du lendemain. Elle devait me prendre pour un grand innocent; car, à quinze ans, j'en paraissais dix-huit.

Le soir venu, content de ma journée, débarrassé de mon travail, je m'endormais rêvant terre cuite, valeurs, proportions, etc., etc...

XIX.

Cependant la nature est inexorable. Elle a son œuvre à combiner, elle aussi, et toute créature vivante lui est soumise. Le pressentiment de l'amour traversait donc de temps en temps mon esprit. Mademoiselle Ritz, qui devenait de plus en plus belle, semblait placée là tout exprès pour le réaliser.

Eh bien, non. D'abord, elle avait trois ans de plus que moi, différence énorme à nos âges ; ensuite son père ne songeait guère à me la donner, malgré toute sa bienveillance pour moi ; enfin elle ne m'inspirait rien qu'une grande amitié, et le plaisir que j'éprouvais à rester auprès d'elle était celui que j'eusse éprouvé auprès de ma sœur. Je ne puis pas même me vanter d'avoir respecté en elle l'hospitalité

Digitized by Google

que je recevais. Je n'avais à lutter contre aucun autre sentiment. Du reste, sa perpétuelle gaieté semblait la garantir contre tout désir d'amour.

La gaieté dans l'amour est le mets des cœurs déjà un peu blasés. La jeunesse est plus élégiaque.

Je voyais bien venir d'autres femmes dans l'atelier de M. Ritz, et des plus aristocratiques, et des plus renommées; mais, à côté de toutes les Vénus de marbre et de bronze dont j'avais les yeux remplis, elles me faisaient, avec leurs colifichets, leurs dentelles et leurs rubans, l'effet de grandes poupées mécaniques ; sans compter que j'entendais souvent M. Ritz dire à table, après les séances :

— Mon Dieu! que madame une telle est mal faite! — quels pauvres petits bras! — quels vilaines attaches! — quelles maigres épaules!

Puis je dirai du luxe qui les enveloppait ce que je disais de la gaieté de mademoiselle Ritz : il n'allait pas avec le sentiment, selon mes idées. Aimer dans ces sphères hautes m'eût semblé de l'ingratitude envers mon humble mère, qui passait les nuits, pour vivre et m'élever, à broder les cols et les jupons dont ces dames faisaient si peu de cas.

Tous les véritables artistes sont ainsi, je pense, et moi, j'alliais l'ambition de la gloire au besoin de l'obscurité. J'aurais voulu créer des chefs-d'œuvre, et vivre inconnu entre ma mère et ma femme; car, lorsque mon idéal descendait sur la terre, j'en faisais le compagnon de toute ma vie.

Digitized by Google

Du reste, c'était aussi l'espérance de ma mère.

— Travaille bien, me disait-elle, et, un jour, tu trouveras une jolie jeune fille, bien douce, bien élevée, qui t'aimera bien. Tu l'épouseras. Nous vivrons tous ensemble. J'élèverai tes enfants. Ce sera la consolation de ma vieillesse et la récompense de ce que j'aurai fait pour toi, si ce que j'ai fait pour toi mérite d'être récompensé.

C'est ainsi qu'elle détournait le plus possible mon esprit des dangers présents. J'étais dans ses idées, elle le voyait bien, mais elle craignait toujours. Il suffisait de la moindre occasion pour me perdre.

Or cette occasion se présentait chaque fois que Constantin sortait de la pension. Plus âgé que moi de deux ans à peu près, il n'avait pas, je dois le dire, des théories analogues aux miennes à l'endroit de l'amour. Son unique préoccupation était de passer le plus tôt possible à la pratique, et il ne m'entretenait guère d'autre chose lorsque nous étions ensemble. Il ne poétisait rien et songeait bien moins à l'amour qu'à la femme, à la cause qu'à l'objet. Parce que je n'étais plus en pension, et que je faisais de la sculpture, il me croyait initié depuis longtemps, tandis que j'en savais et voulais en savoir beaucoup moins long que lui. Il me demandait des détails qu'il m'apprenait en me les demandant.

Il ne s'expliquait pas, du moment qu'il venait des modèles de femme chez son père, que je n'eusse pas encore une maîtresse. Avoir une maîtresse ! c'était

Digitized by Google

son idée fixe. N'importe laquelle, pourvu que ce fût à peu près une femme. J'avais beau lui dire que je ne voyais jamais les modèles, qui entraient chez M. Ritz par un escalier à part, il ne voulait pas me croire ; puis, lorsqu'il fut bien convaincu de ma sincérité, il me regarda avec un grand étonnement et se moqua fort de moi. Il fouillait tous mes cartons et ceux de son père pour découvrir des études de *nu*. Dès que nous étions seuls dans l'atelier, il faisait des déclarations aux statues dans un style peu engageant même pour du marbre, et il m'était impossible de garder mon sérieux en entendant les discours saugrenus de ce fou devant ces inflexibles divinités qui l'écoutaient toujours dans la même pose et avec le même geste.

En appuyant ainsi sur les penchants de Constantin, je semble faire mon éloge à ses dépens. Ce n'est point mon envie. Il y avait seulement entre lui et moi une nuance : il n'avait pas connu sa mère, tandis que j'avais été élevé par la mienne ; il n'avait pas à raisonner sa vie, qui lui était toute mâchée pour ainsi dire, tandis qu'il me fallait, moi, tailler ma part dans la masse commune ; son tempérament le portait vers les tumultes de la guerre, tandis que ma nature m'invitait aux rêveries de l'art ; enfin il était destiné à aimer les femmes, tandis que j'étais né pour en adorer une. Je me réservais donc pour cette inconnue, que je ne pouvais manquer de rencontrer un jour, et, en attendant, les révé-

Digitized by Google

lations et les jouissances du travail me suffisaient.

M. Ritz était déjà fier de moi. Il montrait mes études et mes compositions à ses confrères. On m'encourageait, on me conseillait, on me complimentait sincèrement, ce qui me rendait le travail facile et doux. Cependant je n'avais encore copié que des antiques ou suivi que ma fantaisie. Je n'avais pas eu affaire à la nature.

Un soir, pendant que sa fille faisait de la musique, M. Ritz me dit tout à coup :

— Demain, vous ébaucherez d'après nature. Je suis curieux de voir comment vous vous en tirerez. Préparez votre terre dès le matin. Le modèle arrivera de bonne heure.

— Quel modèle ? demandai-je avec le battement de cœur que me causait cette grande nouvelle ; modèle d'homme ou de femme ?

— De femme.

— Debout ou couchée ?

— Debout.

Mon cœur dansait littéralement dans ma poitrine.

Je ne dormis guère de la nuit.

Le lendemain, à sept heures, je préparais ma terre. M. Ritz parut.

— Êtes-vous en bonnes dispositions ? me dit-il.

— Oui, répondis-je avec assurance.

— Alors, déjeunons vite.

Digitized by Google

XX.

Au moment où neuf heures sonnaient, on frappa discrètement à la porte de l'atelier. C'était le modèle.

Je vis paraître une femme de vingt à vingt-deux ans, vêtue d'une robe de mérinos bleu, trop courte, coiffée d'un chapeau de paille à rubans violets. Un petit col assez propre, un châle tartan à fond gris et à larges carreaux noirs, des souliers lacés et des gants de soie dont les bouts étaient usés, complétaient son costume, qui ne m'étonnait en aucune façon, car je ne supposais pas qu'un modèle à six francs la séance fût vêtu de velours et de dentelles, et, d'ailleurs, depuis mon enfance, je voyais un costume aussi modeste aux ouvrières de ma mère, à ma mère elle-même. Loin d'en rire et de m'en étonner, je le vénérais plutôt; mais tout cela tombait si droit sur la personne de mademoiselle Mariette, que je me demandais par quel miracle il pourrait en sortir une Vénus.

La tête n'avait rien de remarquable. Les yeux étaient assez doux, les cheveux châtains, le teint un peu rouge, les dents ordinaires, le nez épaté, le profil commun, la voix assez agréable.

Digitized by Google

Je n'ai pas besoin de vous dire que M. Ritz traitait ses modèles avec la plus grande douceur et la plus exquise politesse.

— Vous êtes enrhumée, ma chère enfant ? dit-il à la jeune femme qui toussait un peu.

— Ce n'est rien. J'ai attrapé ça chez M. P... Il a toujours trop chaud, et il laisse éteindre le feu. Il ne s'en aperçoit pas parce qu'il est habillé, lui.

— Qu'est-ce qu'il fait en ce moment ?

— Je ne sais pas.

— Vous n'avez pas regardé ?

— Non ; il n'aime pas qu'on regarde ses tableaux ; tout ce que je sais, c'est que je pose à genoux et les bras en l'air, avec un air d'effroi. Ce doit être encore un *Lion de Florence*.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Soyez tranquille, dit M. Ritz ; aujourd'hui, vous n'aurez pas les bras en l'air.

— Oh ! ça m'est égal, il fait chaud ici.

— Eh bien, commençons.

Mademoiselle Mariette s'éloigna du poêle, dont elle s'était approchée en arrivant. J'essayai de prendre une attitude simple, mais je pétrissais un peu nerveusement ma terre. Après avoir ôté son châle et son chapeau, elle vint se placer sur l'estrade, en disant à M. Ritz :

— L'ensemble ?

— Oui.

Alors, le plus simplement du monde et comme si

Digitized by Google

elle eût accompli une chose naturelle, cette fille dégrafa son corsage, déboutonna ses manches, fit couler sa robe le long de son corps, la ramassa et la déposa sur une chaise. Puis elle ôta son col qu'elle étala dessus avec soin, et, tirant le cordon de son jupon, elle se trouva en chemise, car elle n'avait pas de corset, bien entendu. Elle s'assit; et, plaçant sa jambe droite sur sa jambe gauche, elle délaça ses bottines, dans cette pose que Pradier a donnée à l'une de ses plus jolies statuettes; puis elle tira ses bas, et, laissant tomber sa chemise à terre, elle l'enjamba et, de son pied nu, la poussa derrière elle. Enfin, droite, rejetant légèrement sa tête en arrière et relevant de ses deux mains ses cheveux qui tombaient sur ses épaules :

— Comment faut-il me poser? dit-elle.

Je me tournai vers M. Ritz, autant pour me donner une contenance, que pour connaître sa réponse. Étendu sur le canapé, il ne m'avait pas quitté des yeux depuis quelques instants.

— Choisissez votre pose, me dit-il.

— Celle que mademoiselle vient de prendre, répondis-je d'une voix assez mal assurée.

— Soit, dit-il.

Mais Mariette avait laissé retomber ses bras.

— Relevez encore vos cheveux comme tout à l'heure, mademoiselle, lui dis-je.

Elle recommença le geste, mais moins heureusement.

Digitized by Google

— La tête un peu plus en arrière; non pas ainsi, comme ça.

Et, sans m'apercevoir de ce que je faisais, je sautai sur l'estrade, et, lui prenant les poignets, je la rétablis dans la pose où je voulais la reproduire.

— Allons, dit-elle en riant, il paraît que j'aurai toujours les bras en l'air.

Alors, j'ôtai ma veste, je retroussai mes manches, je me hissai sur mon escabeau pour être à la hauteur de *ma tête,* et j'attaquai résolûment mon bloc de terre.

— Je vais travailler aussi, dit M. Ritz en passant dans son atelier; ne laissez pas éteindre le feu.

Par un phénomène curieux, mon esprit venait de rejeter toute autre préoccupation que celle de rendre ce que je voyais.

En une minute, ce qui se passait me parut parfaitement normal. J'essayais de représenter mon modèle vivant comme j'avais jusqu'alors essayé de représenter mes modèles inanimés; mais il y avait de plus en moi l'impatience de saisir la vie sur le fait, et de donner immédiatement un corps à une impression qui pouvait m'échapper d'un moment à l'autre. L'ardeur du travail se trouvait ainsi multipliée par une sorte de lutte avec la fugitive réalité. Il s'y mêlait aussi l'admiration de ce corps que je pouvais contempler pour la première fois, admiration dégagée de toute idée sensuelle.

Ah! que les plus belles créations de l'art sont peu

Digitized by Google

de chose auprès de la créature ! Je compris ce r
que j'avais entendu dire souvent à mon maître e
ses amis : « La nature est désespérante. » Et comme
m'expliquai en même temps cette foule d'artistes
préfèrent s'en tenir à la tradition et recopier toujo
l'œuvre des hommes plutôt que de s'attaquer
l'œuvre de Dieu ! Certainement, au point de vue
la proportion, il n'y a pas de femmes aussi parfai
que certaines statues, et, si Dieu, acceptant un cons
indirect de l'homme, animait tout à coup une de
statues célèbres, elle serait, je le crois, plus complè
que les plus éclatantes beautés, étant composée
tout ce que le génie de l'artiste aurait pu combin
avec les données du Créateur ; mais Dieu n'a p
besoin de ce miracle païen, et la plus incomplè
de ses œuvres reste et restera un éternel défi à
plus parfaite des nôtres ; car elle a ce qu'aucu
œuvre sortie des mains de l'homme ne saurait avoi
le regard, le sourire, la chaude émanation de la vi

Les deux premières heures de la séance s'envol
rent comme une seconde. J'étais en nage. Je ne m'
apercevais pas plus que de la fatigue de Mariette
qui je n'avais permis que deux ou trois fois de repo
ses bras, lui répétant sans cesse : « Ne bougez pas
La respiration qui, à périodes égales, soulevait
poitrine dans un gracieux mouvement, le léger fr
missement de l'épiderme à la moindre sensation
froid, le sang jeune et riche que l'on sentait cou
sous cette peau mate aux reflets lustrés, voilà ce

Digitized by Google

j'eusse voulu saisir. J'étais comme ivre, et je ne m'en tenais déjà plus à la composition présente. Il me passait par le cerveau des masses de lignes, d'attitudes, de contours, de mouvements. J'avais la tête pleine de statues.

— Si vous vous reposiez, dit tout à coup derrière moi la voix de M. Ritz.

— C'est une bonne idée, dit Mariette, et je rallumerai le feu.

Elle passa son jupon, jeta son châle sur ses épaules nues, et, s'asseyant devant le poêle, elle y remit du charbon. Quant à moi, je m'essuyai le visage, et je regardai M. Ritz pour lui demander s'il était content.

— C'est étonnant ! disait-il en portant les yeux alternativement de mon travail à moi. C'est étonnant ! Allons, je ne me suis pas trompé sur votre compte.

— Est-ce bien vrai ?

— Oui. Maintenant, reprit-il, je vais me permettre des critiques, bien qu'à partir d'aujourd'hui, je vous le dis sincèrement, vous n'ayez plus besoin de personne. Vous marcherez tout seul, et vous irez loin, car vous avez l'amour de la nature ; mais rappelez-vous bien ceci : la nature n'est pas le seul but de l'art. Savez-vous ce que c'est que l'art ? C'est le Beau dans le Vrai, et, d'après ce principe, l'art s'est créé des règles absolues que vous chercheriez en vain dans la nature seule. Si la nature seule pouvait le

Digitized by Google

satisfaire, vous n'auriez qu'à mouler un beau modèle de la tête aux pieds pour faire un chef-d'œuvre. Or, si vous exécutiez cette idée, vous ne produiriez qu'un grotesque. Le talent consiste à compléter la nature, à recueillir çà et là ses indications merveilleuses, mais partielles, à les résumer dans un ensemble homogène et à donner à cet ensemble une pensée ou un sentiment, puisque nous ne pouvons lui donner une âme. Bref, celui qui, en s'enfermant dans les règles implacables du Beau, se rapproche le plus du Vrai, est l'artiste par excellence. C'est Phidias, c'est Michel-Ange, c'est Raphaël. J'ai tenté aujourd'hui sur vous une épreuve décisive dont vous êtes sorti plus vaillamment encore que je ne l'avais supposé. Pas la moindre hésitation! De l'émotion, de l'emportement. Bravo! Vous avez ouvert les naseaux et vous avez respiré l'odeur de la vérité, comme un jeune lion le vent du désert. C'est parfait; vous y êtes! mais, à présent, il s'agit de régulariser cette fougue sans l'atténuer. — Levez-vous, Mariette; remettez-vous dans la pose où vous étiez tout à l'heure. Bien. — Cette pose naturelle vous a séduit tout de suite, mon enfant; vous avez surpris la nature dans un de ses mouvements ingénus et vous l'avez arrêtée au passage. OEil d'artiste; mais cette pose, suffisante pour une étude, ne l'est plus pour une statue. Une femme qui rejette ses cheveux en arrière, c'est bon pour une statuette de six pouces à mettre sur un socle ou sur une pendule, mais ce n'est pas un sujet

Digitized by Google

digne du grand art. Et puis vous n'avez vu qu'un côté du mouvement. — Retournez-vous, Mariette, en restant dans la même pose. — Voyez ! le rapprochement des omoplates est disgracieux, la tête rentre dans les épaules, le col se plisse, le dos se creuse, les reins s'enfoncent. Une statue doit tourner sur sa base, ou l'on doit pouvoir tourner autour d'elle ; il faut donc que la ligne soit pure et fière, de quelque côté qu'elle se présente. Or, ce que vous donne ici la nature est inexact, difforme même dans certaines parties. Qu'est-ce que l'art peut tirer de cette indication?

Et, s'adressant de nouveau à Mariette :

— Baissez un peu les bras dont le dessous n'est jamais distingué ni dans l'art ni dans la nature ; avancez, en l'arrondissant, l'angle des coudes, tenez la tête droite, levez les yeux au ciel. — Que de choses dans cette légère modification ! La tête s'isole, on la voit dans tout son galbe, au lieu de ne voir d'en bas que le menton et les narines. Les mains la précèdent avec un geste doux et souple, tandis qu'elles disparaissaient tout à l'heure dans les cheveux et que les bras, en présentant de chaque côté les coudes, formaient des espèces d'anses. Au lieu d'une femme qui relève ses cheveux, vous avez, si vous le voulez, une jeune martyre, chaste quoique nue, qui va mourir et qui, en levant les mains et les yeux vers le firmament, offre sa mort à Dieu et développe en même temps de belles formes pour les simples mortels.

Digitized by Google

» Passons de l'autre côté. Les omoplates sont à leur place, le col est droit, le dos est net, les reins sont fermes. Maintenant que le sujet est trouvé, la nature va-t-elle vous suffire? Oui, dans certaines portions, non, dans les autres. Ici, continua M. Ritz en touchant Mariette comme si c'eût été un mannequin, mais en lui souriant, pour lui indiquer que ce n'était pas à elle personnellement, mais à la nature en général qu'il adressait ses observations : ici, les bras sont trop minces pour le torse, les mains sont trop fortes pour les bras, le col est lourd. Six têtes, six têtes et demie au plus dans ce corps qui devrait en avoir sept. Jambes grêles, chevilles épaisses, mais le reste est d'une proportion miraculeuse. Vous voyez donc ce qu'il faut prendre et ce qu'il faut laisser. Est-ce tout? Non. De quel pays sera-t-elle votre martyre? Sera-ce une jeune Grecque venue à Rome à la suite de saint Paul? sera-ce une enfant du Nord descendue avec Attila dans la Gaule de Mérovée et convertie par les premiers évêques? Que de types différents! Lequel choisirez-vous? et, une fois choisi, où le trouverez-vous vivant de nos jours et répondant à votre idéal? Tout cela n'est pas facile, termina M. Ritz en passant la main sur son front et en parlant à sa pensée intime autant qu'à moi-même, et ceux qui traversent la vie sans rien chercher au delà et qui ne regardent pas ce que nous faisons sont décidément bien heureux.

Mariette se rhabilla lentement comme elle s'était

Digitized by Google

déshabillée, elle rentra une à une, dans ses vêtements grossiers, toutes les beautés de sa personne, comme un marchand juif remet les unes après les autres dans une sacoche de cuir les pierres précieuses qu'il vient de vous montrer, et elle emporta le tout avec elle, probablement sans avoir rien compris à ce qu'elle venait d'entendre.

XXI.

Je ne saurais expliquer le sentiment qui s'empara de moi lorsqu'elle eut refermé la porte. J'étais très-diversement impressionné par tout ce que je venais de voir et d'entendre. La grandeur de l'art et ses difficultés commençaient à m'apparaître. De combien d'illusions il me fallait revenir ! que de choses il me faudrait apprendre ! Aurais-je ce courage ? Aurais-je même le temps ?

Puis cette pauvre fille qui portait d'atelier en atelier, pour un peu de pain, les mystères de sa beauté, et qui, si elle venait à mourir dans un hôpital, car où pouvait-elle mourir ? servirait à des démonstrations d'anatomie sur une table d'amphithéâtre et dont la science disperserait les membres dans l'harmonie desquels l'art aurait cherché l'inspiration, cette fille me laissait une insurmontable impression de tristesse.

Digitized by Google

Pour la première fois, je me mis à penser à la destinée de cette quantité d'êtres malheureux qui ne m'étaient rien par le sang. J'aurais voulu être utile à cette Mariette à qui je devais ma première grande sensation d'artiste. Elle ne m'était plus étrangère. De cette fille à qui Constantin, par exemple, n'eût demandé qu'un moment de plaisir, je conservais déjà un souvenir reconnaissant, peut-être parce que je me retrouvais chaste après cette épreuve. Disposition bizarre de l'âme, je n'aurais pas voulu que d'autres vissent ce corps qui me semblait à moi par une appropriation immatérielle. Premier pressentiment de la jalousie inhérente à la nature de l'homme, qui voudrait faire sa propriété éternelle de ce qui lui a appartenu un instant. Puis je me disais, à travers toutes ces réflexions :

— Voilà donc ce que c'est qu'une femme !

M. Ritz voyait bien qu'il se passait quelque chose en moi. Je regardais fixement le mur et je ne disais rien. Il me demanda d'un ton paternel à quoi je songeais ; je le lui dis simplement.

— Tout cela est bon, me répondit-il, tout cela est bon, et je me félicite de plus en plus de l'expérience que je viens de tenter. J'ai voulu, en effet, mettre plus qu'un modèle sous les yeux d'un artiste, j'ai voulu mettre une femme sous les regards d'un jeune homme qui certainement devait penser quelquefois aux femmes. J'en avais causé avec votre mère. Elle s'inquiétait fort de cette épreuve. C'était jouer le tout

Digitized by Google

pour le tout. Qui l'emporterait de l'artiste ou de l'homme? L'artiste l'a emporté, — je n'en doutais pas. L'homme n'a vu naître en lui, à ce spectacle inattendu, que des idées généreuses. Vous êtes bien doué, mon cher garçon, et je suis heureux de vous voir sous l'impression où vous êtes.

» C'est cependant une opinion généralement acceptée que les mœurs des artistes sont plus relâchées que celles des autres classes sociales, et que la passion, le vice et la débauche s'y ébattent à leur aise, comme sur leur terre natale. Il semblerait assez vraisemblable, j'en conviens, que des hommes occupés essentiellement des choses de l'imagination se dérobassent peu à peu aux préjugés, et même aux principes communs, et que l'organisation de ces hommes exceptionnels, montée par la tension de l'esprit à un diapason au-dessus du diapason général, eût besoin, dans les intervalles du travail, d'excitations surnaturelles et ne pût être satisfaite que par des jouissances exagérées. Ce serait même, suivant quelques-uns, une des conditions indispensables du génie. Véritables salamandres, les grands artistes ne pourraient vivre que dans le feu et mourraient en rentrant dans l'atmosphère commune. Par la nature de leurs travaux, les artistes, ceux-là surtout, comme les peintres et les sculpteurs, qui ont besoin, pour exprimer leur pensée, d'une communication directe avec la chair, subiraient plus facilement que les autres hommes l'influence de ces tableaux excitants.

Digitized by Google

Vous venez de voir par vous-même qu'on se trompe en pensant et en raisonnant ainsi. Là où l'art, c'est-à-dire le sentiment du beau, existe réellement, il domine aussi bien le cœur que l'imagination, aussi bien les sens que l'esprit. Tout se tient dans l'harmonie morale comme dans l'harmonie physique de l'homme. Point d'association durable entre le vice et le génie. Si ces deux éléments opposés se rencontrent par hasard dans le même individu, l'un des deux combat et détruit inévitablement l'autre.

» Fouillez la vie intime de ceux qui méritent véritablement le nom d'artiste, vous les trouverez tous hommes de bien, tous religieux, quelques-uns purs comme des saints. Le vrai génie est chaste, et, quelque forme que prenne son œuvre, elle est chaste comme lui. L'immoralité dans l'œuvre ne commence qu'à l'infériorité du producteur, qui, ne pouvant satisfaire le goût des quelques juges qui commandent à l'opinion, en appelle aux curiosités secrètes et aux sensualités de la foule.

» Cependant les artistes, si grands qu'ils soient, sont encore des hommes, et, s'ils échappent au vice, à la débauche et aux passions, ils n'échappent pas à l'amour. La science peut faire oublier à ses adeptes — Newton en est la preuve — jusqu'à l'existence des femmes; mais il n'en est pas de même pour l'art. L'imagination a ses racines dans le cœur. Si l'on pouvait soumettre le génie des artistes à une analyse chimique, on trouverait un quart de folie et de naï-

Digitized by Google

veté sur trois quarts d'amour. Seulement, cet amour, après avoir erré dans les étendues, fouillé les espaces, sollicité l'infini, se formule presque toujours dans un seul objet, qui semble à l'*amant* réaliser toutes les exigences de son rêve.

» Je ne vous dirai donc pas de n'aimer que le marbre, mon enfant, ce serait inutile. Tout indique, dans votre organisation, que vous aimerez, et que vous aimerez profondément ; mais gardez-vous le plus longtemps possible pour cet amour qui, avec le travail, sera toute votre vie. Laissez la nature développer tranquillement en vous les énergies dont vous aurez besoin pour recevoir cet hôte inévitable et pour souffrir, peut-être. Vous vous tromperez quelquefois, sans doute, comme bien d'autres, et votre cœur ouvrira sa porte à des parasites, croyant l'ouvrir à ce grand ami ; mais vous aimerez. Qui ? Peu importe. Aimer, voilà le principal.

» Vous voyez que je vous traite tout à fait en grand garçon. Maintenant, si de l'objet de votre amour vous pouvez faire la compagne de toute votre existence, si celle que vous aimerez est digne d'être votre femme, et si vous pouvez produire des chefs-d'œuvre à la douce clarté d'un foyer paisible, vous aurez résolu le problème : le Grand vivant avec le Pur, — le Beau avec le Bien. Je vous le souhaite, car je vous aime de tout mon cœur. J'ai saisi cette occasion pour vous donner d'avance un aperçu de la vie, ayant découvert en vous tout ce qu'il faut pour le com-

Digitized by Google

prendre et pour en profiter. Sur ce, traitez-moi comme un père, et tout ce que vous ne pourrez pas dire à votre mère, dites-le-moi. Mon expérience, mon amitié et mes conseils sont à votre service, et, pour le reste, vous irez plus loin que moi; ce qui, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, ce qui ne sera pas difficile.

Ainsi me parla M. Ritz. Je vous laisse à penser si cette journée se grava dans ma mémoire. Je vous l'ai racontée longuement, parce qu'elle est la date de mon entrée définitive dans la carrière. Je la terminai avec ma mère, complétement rassurée sur mon compte.

Je revins de chez elle, le soir, la tête haute et le pied ferme. Je me sentais un homme, prêt à toutes les luttes nobles, et, je puis le dire, à tous les bons sentiments. J'aurais voulu que quelqu'un eût besoin de moi tout de suite. J'avais le cœur si plein! On m'aimait. On me promettait le talent, la gloire, la fortune, et j'avais la santé, le courage, l'espérance. Rentré dans ma petite chambre, j'ouvris ma fenêtre, je regardai le ciel transparent et calme. Je pleurai pendant une bonne heure sans m'en apercevoir, et je m'endormis ensuite comme un enfant.

A compter de ce jour, M. Ritz et ses amis commencèrent à me traiter presque comme un des leurs. Les artistes les plus célèbres s'intéressèrent à moi et m'accueillirent dans leur intimité. Les encouragements ne me manquèrent donc pas. Je me trouvai initié peu à peu à la vie de cette génération en-

Digitized by Google

thousiaste, tumultueuse, ardente de la Restauration, avec laquelle la postérité aura des comptes à refaire; car beaucoup sont tombés inconnus dans la grande mêlée, dont l'avenir recueillera les ossements et conservera les noms. Brave jeunesse, exagérée peut-être, mais, jusque dans ses erreurs et ses excès, pleine de sincérité.

Je fus bientôt à même de voir combien M. Ritz avait parlé juste. Parmi les hommes supérieurs de cette époque que le temps a affirmés, pas un dont la vie privée ne puisse être mise au grand jour. Ne cherchez donc pas, pour me défendre, une atténuation à mon crime, soit dans les mauvais exemples que je pouvais avoir sous les yeux, soit dans le monde exceptionnel auquel j'appartenais. Ne laissez pas non plus cette théorie toute faite se retourner contre moi dans les mains de votre adversaire. Je ne l'accepte ni comme argument pour, ni comme argument contre. Je n'ai jamais reçu ni donné l'exemple du vice.

Quant aux individus débraillés, corrompus et paresseux, qui prennent le nom d'artistes parce que cela n'engage à rien et excuse tout aux yeux de bien des gens, c'est à eux que nous sommes redevables de cette commune réputation. J'en ai vu beaucoup de ceux-là, traînant, le matin, dans les ateliers, le soir, dans les estaminets, la nuit partout. Ils sont toujours à la veille de produire une grande œuvre, et, après avoir hurlé toute leur vie, à qui mieux mieux, contre tout ce qui est si facilement supérieur

Digitized by Google

à eux, ils disparaissant sans laisser d'autre trace de leur passage sur la terre que la fumée de leur pipe. Ces gens-là ne sont pas plus des artistes que les banqueroutiers ne sont des commerçants, et que les déserteurs ne sont des soldats. Toutes les classes sociales ont leur écume : ils sont la nôtre.

. . . . . .

XXII.

Je viens de relire la première partie de ce mémoire, ou plutôt de ces mémoires, car on ne peut plus donner un autre nom à ce long récit. Que de lenteurs! que de divagations! que de détails inutiles! que de détours enfin avant d'arriver au fait! Comme on voit que j'en ai peur! Il faut se décider cependant. Allons, du courage, et tâchons d'oublier qu'il s'agit de moi!

XXIII.

M. Ritz recevait une fois par semaine. Tenant à la fois par son genre de talent et par ses alliances aux artistes et aux gens du monde, il offrait aux deux classes un terrain neutre où elles avaient plaisir à se rencontrer, et, le lundi gras, il donnait un bal

Digitized by Google

costumé dont on se disputait les invitations. Ce fut à l'un de ces bals, au dernier qu'il donna, que mademoiselle Ritz rencontra le comte de Niederfeld, jeune et riche Suédois, attaché d'ambassade, qu'elle épousa quelques mois après.

A ce même bal, Constantin, élève de Saint-Cyr depuis un an, portait un de ces costumes excentriques que Gavarni a popularisés. Il ne fit qu'une courte apparition. Vers deux heures, il trouva le moyen de s'échapper et d'aller finir sa nuit au théâtre des Variétés, dont les bals masqués étaient les bacchanales en renom à cette époque. Le lendemain, il prit des airs nonchalants et désenchantés qui sollicitaient les questions. Je ne voulus pas le faire languir et je le questionnai.

— Eh bien, mon cher, me dit-il, je croyais que la Femme, c'était autre chose que ça.

Et il me raconta son premier amour, né à deux heures de la nuit, mort à huit heures du matin, dont il se rappelait le costume, mais dont il ne savait pas le nom.

Parmi les dames avec qui j'avais fait connaissance à ce bal, il s'en trouvait une qui avait paru se prendre pour moi d'une sympathie très-grande, madame Lespéron, femme lyrique, bas bleu pour tout dire, folle en apparence, bonne au fond, et composant des vers ni pires ni meilleurs que ceux que l'on faisait alors, dans la forme romantique de Lamartine, d'Hugo et de Musset.

Digitized by Google

Cette école nouvelle produisit, pendant plusieurs années, des poëtes dont il ne reste rien aujourd'hui, pas même le ridicule qui devait succéder à leur mystérieuse célébrité. Tous ces poëtes étaient inspirés; ils avaient tous leur douleur secrète, leur amour inconnu. Pas un d'eux qui ne cachât sous les grandes herbes, dans le coin d'un cimetière de campagne, la tombe ignorée d'une Elvire, où il venait pleurer, en interrogeant le ciel, en maudissant Dieu et en se prosternant ensuite avec un hymne à la Création. Les Cloches, les Églises, les Étoiles, les Peupliers, les Lunes, les Ombres, les Cadavres, les Angélus étaient à l'ordre du jour : il s'en faisait une consommation désordonnée.

Il fallait un débouché à cette incontinence poétique, et ce pathos — où il y avait un peu de tout, du Byron, du Voltaire, du Gœthe, du Ronsard, du Chateaubriand, et auquel il ne manqua que Molière pour l'immortaliser dans le bouffon — avait, lui aussi, son hôtel Rambouillet et ses succursales. L'hiver, tous les soirs de neuf heures à minuit, on se rendait dans certains petits salons *littéraires*, humbles satellites de l'astre Récamier, et, là, penché sur la cheminée, le visage pâle, l'œil blanc, les cheveux en désordre, d'une voix tantôt trempée de sanglots, tantôt sonore et vibrante, un poëte, mâle ou femelle, lançait autour de lui, sur les têtes recueillies et décoiffées des vieilles Saphos et des jeunes Corinnes de l'endroit, sa large et puissante poésie. C'étaient des

Digitized by Google

cris, des larmes, des enthousiasmes. — On se serrait les mains, on s'embrassait; — après quoi, on buvait un grand verre d'eau sucrée et l'on rentrait chacun chez soi.

Madame Lespéron avait, à elle, un de ces fameux salons. Elle croyait fermement lutter d'influence avec le temple où l'auteur de *René*, le front morose, le regard fatidique, sa couronne de lauriers sur la tête, ses Mémoires à la main, enveloppé des vapeurs de l'encens que brûlait à ses pieds une Vestale involontaire, attendait avec un peu d'impatience que le monde s'écroulât pour lui faire un tombeau digne de lui.

Madame Lespéron était reçue chez M. Ritz; en retour, il allait chez elle une fois par an. Il avalait l'élégie, le verre d'eau sucrée, et revenait en riant de ce petit monde honnête et ridicule. Cependant M. Lespéron, chef de division dans un ministère, le plus brave homme du monde, avait prié sa femme de publier ses *Douleurs* et ses *Espérances* sous un autre nom que le sien. M. Lespéron était plutôt de l'école de Désaugiers que de l'école de Byron. Il aimait assez la table et il réunissait de temps en temps chez lui ses collègues, leurs femmes, leurs filles, et leur donnait une petite *sauterie*. On soupait gaiement, et poëtes et muses, entraînés par l'exemple, finissaient par se mettre de la partie et par s'amuser comme de simples mortels.

Pendant cet hiver qui devait avoir tant d'in-

Digitized by Google

fluence sur tant de destinées, madame Lespérou donna, elle aussi, à la mi-carême, un bal travesti auquel je fus convié.

A onze heures du soir, nous vîmes entrer, jouant assez bien la reine et saluant autour d'elle avec une majesté de circonstance, une femme de quarante-quatre ou quarante-cinq ans, qui portait le costume de Marie de Médicis, tel que Rubens l'a peint dans le tableau du Sacre. Les cheveux cendrés, les chairs souples et grasses d'une reine nourrie de cailles et de sucreries, les dents bien rangées, le col rond, un peu court, les bras blancs et gros, les poignets fins, telle était cette femme. Sa première beauté avait dû être exceptionnelle, à en juger par la seconde, qui était encore remarquable — aux lumières, — surtout pour ces philosophes épicuriens qui ne laissent rien perdre de ce que la nature a de bon, et qui, l'été passé, au lieu de le regretter jusqu'au printemps suivant, savourent, en octobre, le rayon de soleil qui se glisse entre les feuilles jaunies.

— Ces femmes-là, disait un vieillard familier de la maison, c'est comme la petite Provence des Tuileries : on est sûr d'y avoir chaud à une certaine heure.

Malheureusement pour elle, Marie de Médicis était suivie d'un page qui portait la queue de sa robe.

Ce page était une enfant de treize à quatorze ans, sa propre fille, Azur, Roses et Neige, vêtue de velours et de satin noir, avec des cheveux tout en

Digitized by Google

or sous son toquet sombre. Si la mère était de Rubens, l'enfant était de Van-Dyck. Où trouverai-je des comparaisons, non pas pour vous définir, mais pour vous faire sentir, pour vous faire respirer ce petit être indéfinissable.

Supposez que la rose donne un fruit d'une couleur, d'une forme et d'une saveur égales au ton, aux contours, au parfum, qui vous charment toujours en elle, malgré l'abus qu'on en a fait; saisissez le moment où de fleur elle va passer fruit, encore transparente, déjà ferme, quand l'odorat est enivré et que le goût se prépare, et vous éprouverez peut-être au centième degré la sensation étrange que produisit sur tout le monde, et principalement sur moi, cette séraphique apparition.

Pour moi, ce n'était pas une jeune fille, ce n'était pas une enfant, ce n'était pas une femme, c'était la Femme : Symbole, Poëme, Abstraction, Énigme éternelle qui a fait, qui fait et qui fera vaciller, hésiter, trébucher dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, les intelligences, les philosophies, les religions de l'humanité. Toute mon âme avait passé dans mes yeux. Pour la première fois de ma vie, je me rendais compte de ce qui jusqu'alors m'avait été inintelligible. Les types historiques des femmes qui avaient bouleversé les empires en soufflant la passion dans le cœur d'un homme, les créations féminines des véritables poëtes qui avaient passionné des générations entières, et dont je n'avais encore admiré

Digitized by Google

que l'existence épique, s'animèrent et vécurent tout à coup. Rien ne me parut plus simple que de changer la face du globe pour la possession d'un de ces êtres inexplicables et de recevoir de lui l'héroïsme ou la bassesse, le génie ou l'abrutissement. Ève, Pandore, Madeleine, Cléopâtre, Phryné, Desdémone, Manon Lescaut, Emma Lyonna, passèrent devant moi en me disant : « Comprends-tu, maintenant? » et je leur répondis : « Oui, je comprends. »

La reine et son page firent le tour du salon en saluant, elle d'un petit mouvement de tête, *lui* d'un sourire de carmin, relevé dans les coins. Les autres invités se prêtaient aussi solennellement que les deux actrices à cette comédie, en s'inclinant presque jusqu'à terre comme sujets et féaux. Je parvins à me placer sur le premier rang des courtisans, et je dévorai du regard ce groupe ou plutôt cette enfant, car la mère ne m'intéressait plus.

J'avais même déjà contre elle je ne sais quel sentiment de colère. Je lui en voulais de profaner ainsi en public, et sous un costume mille fois plus indiscret que la robe la plus légère et la plus décolletée, les précoces beautés de sa fille. Toutes deux m'effleurèrent, sans me voir, bien entendu. Rien ne leur fit soupçonner qu'à partir de cette heure j'entrais dans leur destinée, rien ne leur dit avec quelle étrange mission elles entraient dans la mienne. Quelque chose m'avertit, moi, sans doute, car je tressaillis comme au choc du fluide électrique, quand le page,

Digitized by Google

d'un regard vague, nous remercia collectivement de notre hommage. Je me le rappelle maintenant! Oui, la muraille du salon s'entr'ouvrit, j'eus un éblouissement et je vis l'avenir face à face pendant une seconde.

Les danses recommencèrent. Le page fit danser la reine. Le quadrille fini, je m'approchai irrésistiblement de la jeune fille et je l'invitai pour le quadrille suivant. J'avais besoin que ce petit être fût un peu à moi, si peu que ce fût.

— Mais, monsieur, me dit-elle en riant, les hommes ne dansent pas ensemble.

Et elle me tourna le dos pour aller, à son tour, inviter une jeune fille. Elle n'avait donc pas seulement revêtu le costume, elle était décidée à jouer le rôle d'un jeune garçon. Je n'en fus pas fâché. Elle ne danserait pas avec moi, mais elle ne toucherait que des mains de femmes.

Je ne la quittai plus des yeux; j'eus, du reste, cela de commun avec tous les autres assistants. Cette enfant était devenue l'intérêt de la soirée. La mère avait été s'asseoir dans un coin où elle discourait, respirait et s'éventait bruyamment. A force de la regarder, il me semblait découvrir de mauvaises lignes sur ce visage sympathique au premier aspect. L'œil était froid et sec, privé de ce point lumineux tant cherché des peintres, et qui, rayon et rosée, éclaire et mouille à la fois le regard. Les lèvres étaient minces et battaient l'une contre l'autre,

Digitized by Google

comme un double marteau, les paroles qu'elles laissaient passer. La voix, c'est-à-dire l'âme exhalée et transmise par le son, c'est-à-dire l'expression la plus élevée et la plus essentielle de l'être pensant, car on se console quelquefois de ne plus voir, jamais de ne plus entendre, la voix sonnait comme du métal, imitant, au milieu du bourdonnement général, le bruit aigu d'un taillandier dans les mille rumeurs d'une rue de village.

Était-ce la fortune disparue, l'envie, l'âge aux atteintes irréparables qui faussaient ainsi la tonalité générale de cette femme? C'était tout cela sans doute, et la bile avait dû devenir, à la longue, un des principaux agents de ce corps gras, jaune et mou. Dans sa conversation ou plutôt dans son monologue, car elle parlait sans interruption, comme une mécanique remontée pour un certain temps, les mots « ma fille » — « mon autre fille » — « son père » — « ma fille » — « le mari de mon autre fille, » reparaissaient à tour de rôle, en manière de ritournelle.

Deux ou trois personnes âgées, résignées à passer la nuit là, tant bien que mal, en attendant que leurs enfants se décidassent à s'en aller, paraissaient écouter cette femme et faisaient de petits signes de tête réguliers qui simulaient l'attention.

Pendant ce temps, le page dansait, et ce vers des *Fantômes* que tout le monde répétait alors :

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée,

Digitized by Google

eût pu servir d'avertissement à cette mère si fière de sa fille. En effet, l'enfant se jetait dans le tourbillon avec tant d'ivresse, elle y perdait si complétement la tête, qu'elle était forcée de temps en temps de venir dans un petit boudoir désert aspirer un air moins étouffé. Arrivée là, elle mettait sa main sur sa poitrine, penchait sa petite tête en arrière comme une bergeronnette qui avale une goutte d'eau, et semblait chercher au-dessus d'elle la respiration qui commençait à lui manquer. Je l'observais sans qu'elle me vît. Chacun de ses gestes était une grâce, chacune de ses poses était un tableau. Aussi, quelque mouvement qu'elle fît, se plaisait-elle à le voir répéter par les glaces qui la reflétaient dans tous les sens. Cependant elle ne tarda pas à s'asseoir, tant elle avait besoin du repos de son âge; et, tirant de son corsage son petit mouchoir brodé et parfumé, elle s'en battit le visage nonchalamment, en vrai mignon de Henri III; ensuite, elle regarda les objets qui l'entouraient, tout en accompagnant la musique d'un petit mouvement de tête, comme si son esprit, à défaut de son corps, eût continué de danser. Ce mouvement se ralentit peu à peu, la bouche resta entr'ouverte, le regard indécis, la tête s'inclina sur un coussin, la respiration devint régulière, les petites jambes se détendirent, la main laissa tomber le mouchoir, les yeux se fermèrent, l'enfant s'endormit.

Digitized by Google

XXIV.

J'étais à la porte du boudoir dont je bouchais l'entrée. J'eusse voulu garder pour moi seul ce délicieux spectacle, d'autant plus que, depuis quelques instants, il me semblait reconnaître ce jeune visage? Je ne l'avais pourtant jamais vu, j'en étais bien sûr, car il m'eût étonné auparavant comme il m'étonnait à cette heure; mais il ressemblait positivement à quelqu'un que j'avais connu! A qui? Chose bizarre, quand mon souvenir évoquait cette autre figure, elle m'apparaissait sous le costume d'un jeune garçon, mais d'un garçon véritable, dont le nom voltigeait sur mes lèvres sans que je pusse le saisir. Il semblait se moquer de moi. « Comment tu ne me reconnais pas? me disait-il tout bas. Mais tu ne connais que moi; regarde-moi donc bien; vois comme nous nous ressemblons! On ne peut pas se ressembler davantage. » Et, comme un personnage fantastique, il s'évaporait dans le mur.

Je serais bien resté là toute la nuit, mais Iza (c'était le nom de la jeune fille, diminutif d'Izabelle), mais Iza ne pouvait pas quitter le bal sans qu'on s'en aperçût. Plusieurs jeunes filles vinrent la chercher;

Digitized by Google

je fis signe qu'elle dormait. On respecta ce doux sommeil que l'on finit par venir admirer, comme depuis deux heures on admirait tout ce qu'elle faisait. Les danses cessèrent, l'orchestre se tut.

— Prenez-en donc un croquis, me dit tout à coup M. Ritz.

Je l'aurais embrassé devant tout le monde pour avoir si bien deviné ma pensée.

J'allai chercher des plumes, de l'encre et une grande feuille de papier. L'encre seule pouvait donner les tons tranchés de cette jolie masse noire. Une jeune fille se mit au piano et commença *la Berceuse* de Chopin, qu'elle accompagna à mi-voix. Les uns regardaient, les autres écoutaient, tous faisaient silence. La respiration de l'enfant avait fini par suivre le rhythme de cette musique en sourdine qui pénétrait peu à peu l'atmosphère et nous enveloppait dans une même sensation, comparable peut-être à celle qui suit un bain maure, quand tous les sens se confondent dans un apaisement général, quand le corps, harmonieusement brisé, n'a plus d'autre volonté que le repos, et que l'âme, voyant toutes les portes de sa prison ouvertes, s'en va où bon lui semble, mais toujours vers le Bleu, dans le pays du rêve.

Quelques personnes groupées derrière moi encourageaient ma main, devenue aussi rapide que ma pensée, par des : « Bravo ! c'est cela ! c'est bien cela ! » auxquels répondaient des : « Chut ! taisez-vous ! »

Digitized by Google

pour que la belle endormie ne se réveillât pas trop tôt. Pendant ce temps, le jour se levait, et le pâle rayon du matin, qui, si pâle qu'il soit, éteint toute lumière artificielle, se glissa par les interstices des rideaux, qu'un des invités, curieux de l'effet à produire, ouvrit complétement, tandis qu'un autre, sur un signe de lui, soufflait les bougies. Les femmes surprises se sauvèrent avec de petits cris, comme si leurs vêtements fussent tout à coup tombés de leurs épaules.

Quant à la jeune fille, réveillée par ce léger tumulte, elle ouvrit les yeux, regarda où elle était, rappela ses souvenirs, sourit, et se leva toute droite, sans s'inquiéter de ce jour tapageur qui donnait à tous les autres visages la teinte du tombeau, et qui ne demandait qu'à se jouer sur les fleurs de son teint. Il l'enveloppa comme une caresse, et elle ne s'aperçut même pas du triomphe de sa délicate beauté. Elle comprit que durant son sommeil elle avait été l'héroïne d'un événement quelconque. Elle s'approcha de moi pour voir ce que j'avais pu dessiner au milieu d'un bal. Elle se reconnut et parut charmée.

— C'est pour moi? dit-elle.

Et elle tendit la main vers le portrait avec l'impatience des enfants.

— Certainement, mademoiselle, c'est pour vous; mais il faut que vous laissiez sécher ce croquis. Il sera sec bientôt. Je le mettrai sous verre, ce matin;

Digitized by Google

et, si madame votre mère me le permet, j'irai le lui porter moi-même.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui.

La mère et la fille se regardèrent avec une certaine inquiétude.

— Je vous préviens que nous sommes bien mal installées, me dit la mère en rougissant encore sous son rouge qui, le jour venu, lui donnait l'apparence d'un vrai masque.

— Peu m'importe votre installation, madame. Si cependant vous préférez que je vous envoie ce dessin?

— Non, venez, dit la petite.

On se sépara. Je suivais ce groupe des deux femmes. J'eus un serrement de cœur en considérant, au grand jour de la rue, leurs costumes en velours de coton éraillé.

Avant d'escalader le fiacre qu'on avait été chercher pour elles, la mère s'enveloppa d'un tartan à carreaux gris et rouges, tandis que sa fille se jetait sur les épaules un manteau de mérinos noir, dont la doublure de lévantine, usée aux entournures, laissait pendre la ouate intérieure. Sur l'injonction de sa mère, elle ôta son toquet, le lui remit et se couvrit la tête d'une fanchon de laine bleue qu'elle tira d'une des poches de son manteau. Marie de Médicis mit ses galoches, et, retroussant sa robe à queue, montra des jambes massives, des bas de gros tricot et des

Digitized by Google

bottines de satin élimées par le temps. Elle poussa sa fille dans la voiture en lui disant :

— Va donc vite ! prends garde de prendre froid.

Elle monta derrière l'enfant, aidée de deux personnes. Malgré sa dignité royale, elle n'eût pas été fâchée, son regard le disait, que quelqu'un les reconduisît et prît le fiacre à son compte. Je mourais d'envie de m'offrir : je n'osai pas.

Deux ou trois gamins qui stationnaient là, le nez rouge, et grelottants, au lieu d'aller à l'école, jetèrent à la reine mère l'apostrophe traditionnelle du carnaval parisien. Le cocher à carrick noisette au triple collet, les oreilles prises dans son bonnet de laine chocolat, son chapeau de travers, ses grosses mains maladroites dans des gants de tricot, verts à bordure rougeâtre, fit mine de leur envoyer un coup de fouet que les chevaux reçurent. Les enfants se sauvèrent en riant; le petit page passa la tête par la portière en me disant :

— N'oubliez pas mon portrait.

La mère cria :

— Quai de l'École, n° 78.

Et le fiacre ridicule se mit en route, emportant ces deux femmes et, sans que je m'en doutasse, toute ma vie avec elles.

Digitized by Google

XXV.

Je revins de ce bal, comme j'y étais venu, avec Constantin. Je ne l'entretenais que d'Iza et je m'étonnais qu'il ne fût pas dans le même éblouissement que moi; mais il ne l'appréciait que médiocrement.

— C'est un bébé, me disait-il. Ne vas-tu pas être amoureux de ça?

— Je ne peux pas être amoureux d'une fille de treize ans, mais je l'admire. C'est le plus joli petit être qu'on puisse rêver.

— Sais-tu de quoi elle me fait l'effet? me disait-il, et sa comparaison était on ne peut plus juste. D'une statuette de Saxe; on a peur de la casser.

Et il ajoutait en riant :

— Ce n'est pas du grand art, comme dirait mon père.— A propos, cherche à qui elle ressemble, me dit-il tout à coup.

— Tu trouves donc aussi qu'elle ressemble à quelqu'un?

— Oui, et d'une manière extraordinaire.

— Dis-moi le nom bien vite. Il y a plus de deux heures que je cherche ce nom.

— A un de nos camarades, à qui tu as donné un si joli coup de poing.

Digitized by Google

— Minati ! c'est vrai ! m'écriai-je. Minati ! c'est cela ! Comment ne l'ai-je pas reconnu tout de suite ?

— Si elle lui ressemble au moral comme au physique, ça fera une drôle de demoiselle. Et la mère ! oh ! la mère ! quel type ! En voilà une qui a dû en avoir, des aventures !

Je changeai la conversation. Cette femme et cette enfant ne m'étaient rien ; mais je ne voulais déjà plus entendre mal parler d'elles.

Je ne me couchai pas et j'attendis, en retouchant au jour mon dessin de la nuit, le moment de me rendre au quai de l'École. Le temps ne marchait pas.

Cependant il m'eût été bien difficile de définir le sentiment auquel j'obéissais en éprouvant l'insurmontable besoin de revoir cette adorable Iza. Amoureux ! Je ne l'étais pas, évidemment. Je ne pouvais pas l'être d'une fillette que j'allais peut-être retrouver en robe courte, en souliers lacés, en costume de pensionnaire. Non. Cet être mixte m'avait fait comprendre l'amour par induction, mais il ne me l'inspirait pas. Il faut être en âge de ressentir pour inspirer.

Du reste, je ne savais rien faire à demi. Ou je restais absolument indifférent aux choses, et, par moments, le monde eût pu s'effondrer autour de moi sans que je détournasse la tête, ou je me jetais à corps perdu dans mes sensations, si petites qu'elles eussent paru à un autre, et j'y disparaissais tout entier. Nature extrême en tout, et qui ne m'a jamais permis de prendre la moyenne de la vie, nature ner-

Digitized by Google

veuse enfin, qui commande, passionne, emporte, abat celui qui l'a reçue, sans qu'il soit jamais capable de la guider. Les événements, les chagrins, les réflexions de mon enfance n'avaient fait que développer ces dispositions particulières, auxquelles je dois toutes les erreurs, mais aussi toutes les joies et tous les succès de ma vie.

Je subissais donc cette agitation vraiment maladive qui est comme un avertissement de la destinée. J'étais attiré au quai de l'École par une de ces affinités électives que Gœthe a découvertes et décrites un peu longuement, mais qui sont indiscutables. J'allais, — j'allais irrésistiblement, quoi faire? — voir une enfant que je ne connaissais pas la veille, qui devait partir dans quelques jours, que je ne reverrais jamais sans doute, mais que je ne pouvais me passer de revoir, et de revoir au plus vite.

Dans ma précipitation, j'avais brusqué toutes les convenances, et c'était à midi que je franchissais le seuil de la maison d'Iza ; maison de piètre apparence, et où il eût paru étonnant à tout autre que moi que cet oiseau charmant eût fait son nid ; mais les hirondelles nichent partout, et elles apportent partout le printemps et l'espérance.

Digitized by Google

XXVI.

La maison était, ce qu'elle doit être encore, mince et longue, avec deux fenêtres de façade à chaque étage, fenêtres aux jalousies disloquées et aux petits carreaux verdâtres que le soleil blafard de février brillantait comme des lames d'étain.

La loge du concierge, indiquée par ce mot *Concièrge*, peint en grosses lettres sur la voussure de l'escalier, ne se trouvait qu'à tâtons, en contre-bas, à gauche, et l'on risquait, en la cherchant, d'aller se fendre la tête contre le vasistas derrière lequel végétait un être humain, homme ou femme, dont le vêtement seul trahissait le sexe, et qui, selon les demandes, répondait d'une voix sourde, sans bouger : « Au premier, au second, au troisième. »

— Au troisième, dit cette voix.

Je montai, contraint, malgré la sûreté de mes jambes de vingt ans, de me tenir à la rampe de fer qui tournait de bas en haut comme un tire-bouchon dans une bouteille. A mesure que l'on avançait, l'obscurité devenait plus grande. Cette maison était un puits retourné. Le jour y venait d'en bas.

Arrivé au palier du troisième étage, je n'eus pas trop de mes deux mains pour m'orienter, et je me

Digitized by Google

cognai littéralement à la porte où je devais sonner. Je repris haleine et je finis par découvrir la sonnette, que j'agitai à plusieurs reprises avant d'en tirer un son.

— Qui est là? dit derrière la porte une voix que je reconnus pour celle du page, et qui jeta comme des perles dans l'escalier.

— C'est moi, Pierre Clémenceau, répondis-je, qui vous apporte votre portrait.

— Ah! c'est que je suis seule et en train de m'habiller; attendez un peu.

Et j'entendis le flic-flac de deux petites mules battant les dalles de la chambre et s'éloignant de la porte.

J'attendis quelques secondes, et cette porte s'ouvrit sur une antichambre obscure. Je ne vis d'abord que la masse générale de la jeune fille, se découpant en noir sur la fenêtre de la première chambre. Sa silhouette se trouvait ainsi bordée d'un liséré de lumière; autour de cette petite tête, dont les traits s'estompaient dans l'ombre, rayonnait un nimbe pareil à celui des figures byzantines, simulé par ses beaux cheveux, que le sommeil avait ébouriffés, et qui brillaient, au jour frisant, comme une broussaille d'or.

— Maman est sortie, me dit-elle; mais entrez tout de même. Nous ne vous attendions pas de si bonne heure.

— On peut sortir à cette heure-ci, dis-je, puisque madame votre mère est sortie déjà.

Digitized by Google

— Oh! mais maman est sortie pour affaires. Entrez au salon.

La chambre qu'elle décorait du nom de salon donnait sur le quai, la rivière, la Samaritaine, l'Institut, les ponts et toute cette ligne de monuments que les différentes heures du jour colorent de teintes si variées. Je compris que l'on acceptât la maison noire, sale, pour la vue de ce large horizon, compagnon tantôt grave, tantôt souriant, toujours poétique du travail solitaire, confident infatigable des peines, des tristesses, des rêves de ceux dont la médiocrité enchaîne les pieds au sol et dont l'esprit a d'autant plus besoin d'espace. Le ciel devrait être usé en cet endroit par tous les jeunes regards qui l'ont sondé en lui demandant le mot de l'avenir; car c'est ce côté de Paris qui a vu, voit et verra le plus longtemps naître et travailler ces générations persévérantes, dont le sang rouge et vivace renouvelle, tous les quinze ans, la vigueur intellectuelle de la France.

J'entrai dans le salon, tendu d'un papier gris à bouquets d'un gris plus clair, déchiré par places, taché par d'autres, et dont un grand portrait, ni bon ni mauvais, sans cadre, représentant un officier étranger avec de grandes moustaches et toutes ses croix, couvrait le panneau principal, au-dessus du piano chargé de cahiers de musique en désordre. Un guéridon en acajou, un sofa en damas de laine jaune, un fauteuil à la Voltaire en velours rouge, trois

Digitized by Google

chaises sur le dossier desquelles il n'eût pas fallu s'appuyer sans les prévenir, une table à ouvrage placée près de la fenêtre, et chargée de pelotes de soie et de perles d'acier répandues dans une ancienne boîte à bonbons; un tapis, dont le dessin était devenu hiéroglyphique, jeté devant la cheminée, laquelle était ornée d'une pendule d'albâtre et de deux chandeliers argentés, époque Louis XVI, se reflétant dans une glace dartreuse: tel était, avec de petits rideaux aux plis rouillés par le soleil et l'humidité, tout l'ameublement de cette chambre. Sur chacun de ces meubles, je retrouvais un lambeau du costume noir dépouillé à la hâte par la jeune fille fatiguée; et, au milieu de toutes ces vieilleries, de tout ce désordre, de toute cette poussière, Iza, c'est-à-dire la jeunesse, la grâce, le printemps, la vie.

Elle était enveloppée dans une longue houppelande en cachemire bleu, à collerette de cygne, que, de sa main gauche, elle tenait croisée sur sa poitrine, tandis que, de sa main droite, elle la relevait sans cesse pour ne pas se prendre les pieds dedans. Il était aisé de voir que sous cette houppelande elle ne portait que sa chemise et un jupon, qui apparaissait de temps en temps, malgré le soin que la jeune fille prenait pour le cacher. Là où l'art serait impuissant, ce serait à rendre les fines et légères ondulations de ce corps dont la souplesse miroitait pour ainsi dire du dedans sur l'étoffe molle et

Digitized by Google

impressionnable de ce vêtement bizarre, fait pour une personne plus grande qu'elle.

Iza touchait à cet âge où la pudeur commence à lutter avec l'innocence, et où l'innocence l'emporte encore par habitude. Aussi la curiosité de voir son portrait encadré lui faisait-elle oublier par intervalles les précautions indispensables à prendre avec un pareil accoutrement. Tout en retirant le dessin du papier qui l'enfermait, je vis donc, sans y tâcher, la naissance de ses petites épaules et de sa poitrine indécise. Dans un mouvement brusque qu'elle fit pour relever sa jupe, elle perdit une de ses pantoufles, où son petit pied nu rentra immédiatement comme un oiseau dans son nid. Lassée enfin de tant de précautions inutiles, elle saisit une écharpe de tulle sur une chaise, la roula autour de ses reins, fit un nœud, et ne s'occupa plus de sa personne.

— Voyons! voyons! me dit-elle en s'approchant de la fenêtre.

Et, après avoir examiné son portrait :

— Comme c'est joli! mais quel malheur que j'aie été endormie, on ne voit pas mes yeux!

En même temps, elle leva sur moi ses grands yeux bleus, bordés de longs cils bruns recourbés. Les yeux de Minati!

— Nous en ferons un autre, lui dis-je, deux autres, dix autres, tant que vous en voudrez.

— Quand cela?

Digitized by Google

— Quand il vous plaira, tout de suite.

— Pas ici, on est trop mal; nous irons à votre atelier.

— Alors, je vous ferai aussi votre buste.

— Vrai?

— Vrai.

— C'est que nous partons bientôt, dans huit jours.

— C'est plus de temps qu'il n'en faut.

— En quoi le ferez-vous?

— En terre que je cuirai.

— Comment cela se fait-il?

Je le lui expliquai.

— Et vous me l'enverrez?

— Oui.

— En Pologne?

— En Pologne.

— Il se cassera en route.

— Non; ou bien je pourrais le garder jusqu'à votre retour.

— Je ne reviendrai plus.

— Jamais?

— Jamais; je me marierai là-bas.

— Vous pensez déjà au mariage?

— C'est maman qui dit cela; moi, je ne sais pas. Si vous pouviez aussi mettre mes mains, il paraît qu'elles sont très-jolies.

Et elle me montrait naïvement ses mains, qui, en effet, étaient des merveilles : potelées, courtes, effi-

Digitized by Google

lées, aux ongles roses, aux doigts recourbés, et dont les articulations étaient disposées pour jouer en dehors comme en dedans; mains fondantes, dont le froid le plus vif n'altère pas la blancheur et dont il faut se défier plus que des griffes du tigre. C'est peut-être dans ces sortes de mains que la nature a mis l'indication la plus claire des goûts, du caractère et des passions d'une femme.

— Comme elles sont blanches! lui dis-je. C'est rare à votre âge.

— Je dors avec des gants. Oh! maman a grand soin de mes mains; elle dit que c'est une des beautés les plus importantes chez une femme, avec le pied.

Et elle fit un mouvement pour me montrer son pied, mais elle s'arrêta en chemin.

Quel mélange d'ingénuité, de coquetterie, d'orgueil! mais quelle grâce dans les défauts comme dans les qualités! Puis, tout à coup :

— Nous ne pourrons pas vous le payer, votre buste, parce que nous ne sommes pas riches; mais je vous ferai une belle bourse. Tenez, voyez comme j'en fais de jolies.

Alors, elle me montra ses petits travaux, qui étaient ce qu'ils devaient être en sortant de pareilles mains, et j'étais occupé à les considérer avec quelque distraction, quand la porte s'ouvrit bruyamment. Un mari voulant surprendre sa femme ne fût pas entré d'autre sorte. C'était la mère. Je ne pus

Digitized by Google

m'empêcher de faire un bond; Iza se contenta de retourner la tête.

— Ah! c'est toi, maman? dit-elle. Comme tu entres fort.

— La portière m'a dit qu'il y avait un jeune homme avec toi.

— Eh bien?

— Eh bien, ce n'est pas convenable.

— Pourquoi?

— Parce que ce n'est pas convenable, et je ne sais pas pourquoi monsieur est venu à une pareille heure chez des femmes comme il faut, qu'il ne connaît pas, et pourquoi il reste avec une jeune fille quand sa mère est absente.

Je balbutiai quelques excuses.

Iza me coupa la parole et donna à sa mère des explications en polonais. La comtesse s'adoucit aussitôt et prit le portrait en disant à sa fille :

— Va t'habiller, mignonne. — C'est que vous comprenez, reprit-elle en reposant le portrait sur la table sans y jeter les yeux, qu'une jeune fille est bien vite compromise, il ne faut qu'une minute pour cela; et, dans notre position, la moindre médisance peut nous faire le plus grand tort, quand il s'agit d'Iza, bien entendu; car, de moi, il n'est plus question maintenant. Si je n'avais pas toujours bien surveillé mon autre fille, elle n'aurait pas fait le mariage qu'elle a fait, dont elle était bien digne parce qu'elle est d'une des plus vieilles et des plus nobles familles

Digitized by Google

polonaises ; mais nous n'étions pas riches, et, dans tous les pays, en Pologne comme en France, la fortune, c'est le grand point.

» Mon mari a été ruiné par la dernière insurrection. Il était pour l'indépendance. C'était un fou ! L'empereur de Russie lui avait fait les plus belles propositions ; il les avait refusées. Son frère les a acceptées, et bien lui en a pris. Il occupe, à cette heure, une position des plus élevées à Pétersbourg. Il n'était que le cadet ; mais, depuis la mort de Jean (Jean, c'était le nom de baptême de mon mari), il est le seul représentant du nom. Nos biens ont été confisqués. Moi qui n'ai pas les mêmes raisons que Jean de faire la patriote (je ne suis pas Polonaise, moi, je suis Finlandaise), je me suis adressée à mon beau-frère pour qu'il intercédât en notre faveur auprès de l'empereur, et j'ai de bonnes nouvelles : c'est pour cela que nous allons partir.

» Ma fille aînée est mariée à un homme très-riche ; mais elle n'avait pas de dot, et vous savez ce que c'est que les enfants, une fois qu'ils sont casés ! Elle ne s'inquiète pas de moi. Elle m'écrit des lettres tant qu'on en veut, mais rien que des paroles dedans. Je ne puis donc pas compter sur elle. Elle est jolie, mais bien moins jolie qu'Iza. Quel succès elle a eu hier ! C'est comme ça partout où nous allons. Cette fille-là sera un jour sur un trône, je sais ce que je dis. Elle a des instincts de reine et j'ai mon idée.

» En Russie, les mariages de filles pauvres avec

Digitized by Google

des princes, ce n'est pas rare. Pierre le Grand a bien épousé une servante, et lui-même était fils d'une femme née loin du trône et choisie par son père dans la noblesse du royaume. Ma fille est noble, aussi noble que les Radzywill et les Czartoryski! Étant petite, elle a joué souvent avec un des fils de l'empereur pendant une de ses visites à Varsovie. Ce n'était que des enfants, mais il ne l'a pas oubliée, je le sais de bonne source, et, quand il va la revoir, il va se reprendre d'affection pour elle. Le reste la regarde, et moi un peu aussi. Il n'est pas le prince héritier, c'est vrai, mais il a des chances comme un autre ; on ne sait ni qui vit ni qui meurt dans les familles impériales russes, et, en attendant, pour un cadet, on sera moins scrupuleux et on le laissera sans doute se marier selon son cœur.

» Je n'élève Iza comme je le fais que dans ce but ; elle parle quatre langues, telle que vous la voyez : le français, l'anglais, le polonais et le russe. A propos, il faudrait me faire un joli portrait d'elle ; celui-ci est bien, mais ce n'est pas assez : un portrait que je pourrais faire mettre sous les yeux du prince. J'ai là-bas un ami autre que mon gendre, lequel serait le premier à s'opposer à mes projets s'il les connaissait, par jalousie, au lieu de voir son intérêt dans une pareille alliance, car Iza ne serait pas femme à oublier les siens. Elle est très-bonne, cette minette ; elle a du cœur, elle travaille comme une petite fée, elle accepte toutes les privations.

Digitized by Google

» Il n'y a pas de quoi en rougir. Je puis bien vous le dire à vous, jeune homme, qui travaillez pour gagner votre vie, nous avons vu des jours, depuis que nous sommes à Paris, où nous n'avions pas un sou. Eh bien, Iza chantait, et nous avons vécu souvent du travail de nos mains. Une Dobronowska vendre des bourses faites par elle-même ! Vous me demanderez alors pourquoi nous allons au bal ; il faut bien la distraire un peu, cette pauvre chère, et puis il paraît que cette madame Lespéron connaît de grands personnages. Tous ces gens-là peuvent nous être utiles.

» Nous avons vu dernièrement chez elle un directeur de théâtre, qui m'a offert une pension de quatre mille francs par an, si je voulais lui donner ma fille. Iza a une très-jolie voix. Il s'engageait à me payer cette pension jusqu'à ce qu'elle débutât, et à ne la faire débuter que lorsqu'elle aurait le talent nécessaire. Il répondait d'elle, il la défrayait de tout, sans compter les maîtres nécessaires. J'ai refusé, n'est-il pas vrai? Le théâtre pour une fille comme elle! Cependant il n'y avait pas à en vouloir à ce monsieur qui ne nous connaît pas. C'est seulement pour vous dire l'impression que produit Iza, à première vue. Entre nous, j'aimerais encore mieux la voir au théâtre avec du talent et gagnant deux cent mille francs par an, que mariée à un bourgeois qui ne la comprendrait pas ; admettez-vous cette fille-là femme d'un employé ? Elle est faite pour briller, n'importe où,

Digitized by Google

mais sur un sommet; seulement, il ne faut pas qu'elle fasse parler d'elle auparavant, c'est pour cela que je la surveille. Elle est l'innocence même, et je puis bien dire qu'elle n'a jamais vu ni entendu la moindre chose qui puisse troubler son esprit.

» D'abord, moi, je n'ai jamais eu la plus mince aventure, bien que j'aie été très-belle; et même maintenant, si je voulais, je pourrais me remarier, et très-haut, mais je ne veux pas. Voilà pourquoi, quand on m'a dit tout à l'heure qu'elle était avec un jeune homme... je ne savais pas que c'était vous : je l'aurais su, que je serais montée tout aussi vite, parce qu'enfin je ne vous connais pas, et les jeunes gens prennent leur bien où ils le trouvent.

» Tous les jours, nous sommes suivies dans la rue, parce que nous n'avons pas le moyen de prendre des voitures à tout bout de champ. Iza paraît plus que son âge, — quatorze ans moins deux mois, — songez donc; mais c'est une petite femme, elle est faite à ravir : un modèle comme celui-là, ce serait la fortune d'un artiste; mais vous ne pouvez pas trouver cela dans les basses classes où vous êtes forcé de vous recruter maintenant. Autrefois, les grandes dames posaient toutes nues devant les peintres et les sculpteurs. Aujourd'hui, on s'étonne de tout. Quel temps! Du reste, il y a des beautés qui tiennent à l'aristocratie. Son père était magnifique, c'était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Voici son portrait, que j'emporte toujours avec moi, malgré

Digitized by Google

l'embarras qu'il me cause, car il est grand; aussi j'ai vendu le cadre qui me gênait trop, et puis j'ai été forcée de vendre bien des choses. Tenez, savez-vous d'où je viens en ce moment? Ah! mon Dieu! je vais vous le dire : je viens du Mont-de-piété. Cela vous explique pourquoi j'étais sortie de si bonne heure ; j'ai été engager un bijou que l'ambassadeur d'Autriche a offert à ma fille, qui avait donné un de ses petits ouvrages à la sienne. Sans ce bijou, je ne sais pas ce que nous serions devenues. Ce que je vous dis là est tout à fait entre nous; je mourrais de honte si l'on connaissait notre position. Du reste, nous attendons de l'argent de Pologne; mais, en attendant, il faut bien vivre.

— Mon Dieu, madame, dis-je avec émotion, dès que je pus placer un mot, je ne suis pas riche, et je comprends mieux que personne la misère, car ma mère n'était pas heureuse; mais je gagne déjà un peu d'argent, et, si je pouvais avoir l'occasion de vous rendre service, croyez que ce serait un vrai bonheur pour moi.

— Vous êtes un gentil enfant, me dit la comtesse en me prenant les mains; mais, pour le moment, nous n'avons besoin de rien. Sur notre départ, si nous venions à manquer, je m'adresserais à vous, je vous le promets. Heureusement, nous n'avons pas de loyer à payer; cet appartement nous est prêté par un vieux monsieur que j'ai connu autrefois et qui l'a mis à notre disposition pendant qu'il est en voyage;

Digitized by Google

il est toujours souffrant et il passe l'hiver dans le Midi, chez son fils. Ce n'est pas beau, mais ç'a été pour nous une grande économie.

Iza reparut, tout emmitouflée dans des vêtements d'hiver.

La mère et la fille allaient sortir, et ce fut au tour de la mère d'aller s'habiller. Je restai de nouveau seul avec l'enfant, dont la physionomie mobile avait pris, subitement, je ne sais quelle expression de tristesse et presque de souffrance. Ses grands yeux s'étaient ouverts un peu plus, ses joues avaient pâli, et ses lèvres entr'ouvertes blanchissaient légèrement. Elle s'assit en face de la fenêtre et elle regarda le jour blême, en faisant comme un effort pour ne pas se trouver mal..

C'est alors que sa ressemblance avec Minati me frappa bien davantage encore.

J'eus un abominable serrement de cœur à l'idée qu'elle pouvait mourir comme lui!

— Qu'avez-vous à me regarder ainsi? me dit-elle.

— Vous paraissez souffrante, lui dis-je, et je m'en inquiète.

— La tête me tourne un peu; cela m'arrive quand je n'ai pas assez dormi.

— Pourquoi allez-vous au bal? Cela vous fatigue.

— C'est maman qui le veut, et d'ailleurs il le faut bien.

— Il le faut bien? pourquoi?

— Ah! voilà.

Digitized by Google

Elle ne répondit pas autre chose.

— Et puis, ce n'est pas tout, lui dis-je, vous ressemblez tellement à un de mes anciens camarades...

— A un garçon?

— Oui.

— Merci du compliment.

— Mais à un garçon qui était joli comme une fille.

— Et qu'on nommait?

— André Minati.

— Tiens! Où l'avez-vous connu?

— Dans ma pension, chez M. Frémin, où il est mort.

Elle appela :

— Maman!

— Quoi? répondit la comtesse, de l'autre chambre.

Iza dit alors une longue phrase en polonais, en me regardant du coin de l'œil, pour bien s'assurer que je ne comprenais pas. Précaution inutile, je ne comprenais pas une syllabe.

La mère répliqua par un monosyllabe qui me parut signifier *non*.

— Eh bien, reprit Iza, revenant à notre conversation comme si elle l'avait interrompue pour faire part à sa mère d'une réflexion qui n'avait aucun rapport avec ce que nous disions; eh bien, je suis très-flattée de vous rappeler un ami. Vous vous souviendrez plus longtemps de moi.

La comtesse rentra.

Digitized by Google

— Allons, viens, dit-elle; nous allons marcher. Cela te fera du bien.

— Vous avez vu ses mains? me dit-elle.

— Oui.

— Regardez cela au jour.

Et elle leva la main de sa fille et m'en fit admirer la diaphanéité vraiment extraordinaire, en la plaquant, pour ainsi dire, contre le jour; et, prenant cette main dans les siennes, elle la baisa avec une sorte de frénésie en disant :

— Tu es belle, va!

Ce mot fit sur l'enfant l'effet d'un cordial; ses joues s'animèrent, elle sourit, elle avait retrouvé toutes ses forces. Nous descendîmes.

— Tiens-toi bien à la rampe, disait la mère.

J'accompagnai ces dames, qui se rendirent aux Champs-Élysées. Il fallait que les promeneurs avec qui nous nous croisions, hommes du monde, hommes du peuple, fussent bien affairés pour ne pas rendre hommage à la beauté de ma jeune compagne. Presque tous, après nous avoir dépassés, se retournaient pour la voir encore. Deux ou trois s'arrêtèrent devant nous, immobilisés par l'admiration, et nous forcèrent d'incliner à droite ou à gauche pour continuer notre route.

Iza paraissait ne pas s'apercevoir du charmant émoi qu'elle causait; mais il était évident qu'elle se fût promenée ainsi à pied tout le jour, sans fatigue.

Nous convînmes qu'elle viendrait poser dès le len-

Digitized by Google

demain, et je les quittai à la place Louis XV, ayant cru comprendre qu'elles préféraient rester seules. Cependant je ne pus résister au désir de les suivre dans le sillage d'admiration qu'elles laissaient derrière elles.

C'était justement un dimanche. La foule était nombreuse et elles montaient doucement la grande avenue des Champs-Élysées; tout le long du chemin, la même impression se reproduisait. Elles touchèrent à la barrière de l'Étoile, encore masquée par des échafaudages; puis elles descendirent, gagnèrent le faubourg du Roule, arrivèrent à la rue Verte et disparurent dans une grande maison d'où elles ne sortirent plus. C'était là qu'elles dînaient.

Comme je ne les avais pas suivies par curiosité, une fois qu'elles eurent disparu, je rentrai chez moi ou plutôt chez ma mère, à qui je racontai naturellement ce qui m'avait occupé depuis la veille au soir. Iza avait quatorze ans; elle partait dans huit jours; ma mère, pas plus que moi, ne soupçonna le danger; aussi lui faisais-je part de mes étonnements, car je ne me rendais pas bien compte de tout ce que je voyais.

Cette apparition en page, ce logement délabré, cette misère, cette coquetterie, ces innocences, ces ambitions, le trône, le Mont-de-piété, cet amalgame confondait mon entendement et m'intriguait autant que l'enfant m'intéressait. En effet, j'aurais compris l'une de ces choses avec sa conséquence directe, j'aurais compris la misère, le Mont-de-piété;

Digitized by Google

le travail, la tristesse et la résignation dans le présent; des espérances, même vagues, dans l'avenir. Mais la misère et le bal, mais l'appartement du vieux monsieur et l'alliance avec le czar, mais le Mont-de-piété et le costume de page, mais les bourses pour vivre et les gants pour dormir, je n'y étais plus, comme on dit vulgairement, n'ayant jamais vu le monde où ces contrastes sont de mise.

Ma mère n'en savait pas plus long que moi et se contentait de me dire :

— Cette dame n'a ni ordre ni bon sens; c'est bien malheureux pour sa fille, puisque tu dis qu'elle est jolie et qu'elle paraît bonne.

Quant à M. Ritz, à qui je racontai cette visite et l'impression qu'elle m'avait laissée, il se contenta de me répondre :

— La vie seule vous expliquera ces étrangetés. Faites un beau buste de cette fille, faites-en même une belle statue, si la mère vous le propose, comme c'est possible, et ne vous préoccupez pas du reste. Ce n'est ni votre sœur ni votre fille.

Le lendemain, la mère et l'enfant arrivèrent à l'atelier, à l'heure convenue. Je commençai ce buste, dont j'ai donné les traits à ma figure du *Premier Réveil*, qui a inauguré ma réputation. Trois jours après, il était terminé; puis je moulai les mains de ce charmant modèle — puis ses pieds. Babouchka (petit nom familier, trop familier, qu'Iza donnait à la comtesse et qui signifie *vieille grand'mère*)

Digitized by Google

avait une telle admiration pour la beauté et pour les beautés de sa fille, qu'elle me les eût, je crois, toutes dévoilées, selon la prévision de M. Ritz, si j'eusse insisté un peu, tant elle était heureuse de trouver une admiration au niveau de la sienne.

Le séjour des deux femmes à Paris se prolongea, et nous prîmes l'habitude de nous voir tous les jours.

Chez moi, Iza se considérait comme chez elle. Nous restions ensemble trois, quatre, cinq heures, qu'elle passait à rire, jouer, broder, chanter, dormir ; car elle suivait ses instincts en tout. Elle avait fini par faire partie de mon travail, de ma pensée, de ma vie. Le parlage incessant de sa mère ne m'était plus désagréable. Je commençais même à y prendre goût comme à ces mélopées orientales qui d'abord vous paraissent discordantes et fausses, et dont peu à peu le rhythme monotone vous enveloppe, vous berce, et ne laisse plus arriver à votre cerveau que des idées vagues et décomposées par cette harmonie rauque. Je ne cherchais plus à m'expliquer le sentiment que cette jolie fille m'inspirait; je m'y abandonnais en enfant, en artiste. Je me trouvais bien auprès d'elle, comme on se trouve bien au soleil, dans les premiers jours d'avril. Sa présence me donnait cette plénitude de facultés dont on ne se sent en possession que bien rarement, et où tous les organes du corps et de l'âme fonctionnent dans un équilibre constant. Mon cœur et mon cerveau s'élargissaient

Digitized by Google

positivement sous cette influence nouvelle. Dès que j'étais seul, j'éprouvais le besoin de sortir et de marcher pendant des heures.

Alors, j'allais prendre ma mère, et je lui imposais une promenade folle, au bout de laquelle nous entrions dans un restaurant. Je lui offrais à dîner, je lui versais un vin généreux comme à un camarade, je lui parlais de l'avenir, de l'Art, du Beau ; je la ramenais chez elle, je l'embrassais tant que je pouvais et j'allais me coucher et dormir tout d'une traite. A onze heures, Babouchka et sa fille arrivaient, et nous recommencions la belle journée de la veille. Deux ou trois fois la mère raconta des anecdotes de son pays avec l'accent d'une véritable bonne humeur. Elle avait de l'esprit quand elle s'oubliait. Ces jours-là, Iza et moi, nous riions à plein gosier, comme il convenait à notre âge. J'eusse vécu ainsi dix mille ans. Un jour, je ne pus m'empêcher de m'écrier devant ces deux femmes :

— Je passerais volontiers ma vie ainsi.

— Et moi de même, répondit Iza. — Maman, si nous restions à Paris.

— Tu sais bien que c'est impossible. Qu'est-ce que tu y deviendrais?

— Je grandirais et j'épouserais M. Clémenceau. — N'est-ce pas que vous voudriez bien de moi?

— Certes.

— Un joli ménage! dit la mère ; vous n'avez d'argent ni l'un ni l'autre.

Digitized by Google

— Il en faut si peu, dit Iza.

— Et j'en gagnerai d'ici là, m'écriai-je.

— Écoutez, me dit Iza, si je ne trouve pas le roi ou le prince que maman me promet, je vous promets, moi, de vous épouser. Est-ce convenu ?

— C'est convenu.

— Ce serait amusant si ça arrivait.

Et elle se mit à rire.

—En attendant, dit la mère, nous partons demain, et il est probable que nous ne reviendrons plus.

A la fin de la séance, la comtesse me prit à part et me dit :

— Mon cher enfant, je ne me gêne pas avec vous, il me semble que vous êtes de ma famille. Je pourrais demander à d'autres le service que je vais vous demander, mais c'est à vous que je veux le devoir, parce que d'abord vous me l'avez offert, et qu'ensuite il faut aimer les gens pour leur avouer certaines situations... Ma fille a eu besoin de bien des petites choses pour le voyage; nous sommes à court. Pouvez-vous me prêter cinq cents francs, que je vous renverrai tout de suite en arrivant à Varsovie, où j'ai une somme importante à toucher ? Mais qu'Iza n'en sache rien.

J'aurais embrassé Babouchka pour le plaisir qu'elle me causait. Quelque chose de moi allait donc accompagner ces deux femmes, à qui je devais tant de jouissances depuis un mois; car, au moment de la séparation, mon cœur, confondant la vieille et la

Digitized by Google

jeune, le ridicule et la grâce, n'en faisaient qu'un seul et même souvenir.

Je lui dis que, le soir, j'irais lui faire une dernière visite et lui porter la somme en question; et, comme les préparatifs du voyage ne leur laissaient pas le temps de s'occuper de leur repas, je les invitai à dîner au restaurant; elles acceptèrent.

Le rendez-vous était à six heures au Palais-Royal. En arrivant, je glissai mon billet de cinq cents francs dans la main de Babouchka. Je commandai les meilleurs plats de la carte, avec cette inexpérience ruineuse d'un pauvre garçon peu coutumier du fait. La mère se laissa aller à boire et parla plus que jamais. Dans cette demi-ivresse, un autre que moi eût découvert de nombreuses contradictions avec tout ce qu'elle avait dit de sang-froid; mais je n'en étais encore qu'au plaisir de rester, le plus longtemps possible, avec ces deux personnes que j'allais le lendemain perdre à tout jamais. Iza était d'une gaieté folle. Au dessert, elle chanta comme un oiseau, entremêlant son chant de professions de foi qui débutaient ainsi : « Quand je serai riche, moi, j'aurai ceci, je ferai cela, » comme si elle ne doutait pas qu'elle ne dût être riche et très-riche un jour.

Je les reconduisis chez elles, je leur dis adieu; je leur donnai parole de leur expédier le buste, les dessins, les médaillons qui n'étaient pas terminés. On convint de s'écrire, de se donner des nouvelles les uns des autres. La comtesse me promit de me

Digitized by Google

faire faire des commandes par l'empereur de Russie, et finit par m'embrasser. Iza me tendit les deux joues à son tour, naïvement et spontanément.

— Au revoir, mon petit mari! me dit-elle.

— Au revoir, ma petite femme!

Et, me serrant la main comme si elle venait de prendre un engagement véritable, elle disparut dans l'allée du quai de l'École.

En réalité, Iza et moi, nous avions des larmes dans les yeux.

Le croiriez-vous, mon ami? ces mots : *mon petit mari, ma petite femme*, je les pris au sérieux, moi, et je me dis : « Pourquoi pas? » Ils devinrent le but possible de mon travail et de ma fortune. J'aimais, ce n'était pas douteux, de l'amour que l'on peut avoir pour une enfant, mais enfin j'aimais. Mon âme tressaillait sous le premier rayon de l'amour, comme la campagne sous les premières clartés de l'aube. Ce n'est pas encore le soleil, mais c'est déjà la lumière.

Je me fis tout de suite à l'idée de cet avenir juré entre deux éclats de rire. Dans une nature sentimentale et superstitieuse comme était la mienne, cet amour enfantin avait toute chance de devenir un sentiment véritable, comme ces graines qu'on a laissées tomber en jouant sur une terre fraîche, qui poussent un brin d'herbe d'abord et deviennent un arbre ensuite.

Du reste, cet engagement me fortifiait dans mes

Digitized by Google

résolutions secrètes, et, n'eût-il eu que ce résultat, c'était pour moi une raison de m'y fortifier. En admettant qu'il n'aboutît à rien, j'aurais eu en miniature ma Béatrix, qui m'aurait garanti des amours profanes. Telles étaient mes résolutions secrètes, je puis les avouer aujourd'hui que je ne crains plus le ridicule.

D'ailleurs, je m'étais fait à moi-même, depuis longtemps, le serment de n'épouser que la femme que j'aimerais et d'arriver à elle vierge de cœur et de corps. D'abord je ne voulais causer à aucune femme, quelle qu'elle fût, le dommage qu'un homme avait causé à ma mère, et je ne voulais pas non plus qu'une maîtresse, choisie parmi celles que je pouvais avoir, embarrassât ma carrière et troublât ma vie. Combien d'artistes ne voyais-je pas, autour de moi, arrêtés à mi-chemin par les catastrophes des amours faciles, qui semblent devoir être sans conséquence et qui traînent à leur suite le désordre, la misère et la stérilité d'esprit! Ce petit roman rentrait donc dans mon programme, et je me remis au travail, absolument comme s'il m'eût fallu en deux ou trois ans établir ma réputation et constituer ma fortune pour obtenir la fiancée de mon choix. Autant ce rêve qu'un autre. N'était-ce pas celui qu'on doit avoir à vingt ans?

Cependant ma chasteté, dans laquelle cet incident me confirmait de plus en plus, était pour mes confrères, beaucoup moins idéalistes que moi, un

Digitized by Google

sujet perpétuel d'étonnement et de plaisanteries. On en vint à donner à cette continence, dont je n'avais expliqué les motifs à personne, une autre cause que ma seule volonté. Narcisse, Joseph et ce fils de Mercure et de Vénus que la nymphe Samalcis ne put séduire faisaient les frais de la comparaison. On me dépêchait les plus belles, les plus irrésistibles et les plus faciles créatures. Je les admirais, je travaillais d'après elles, et, quand leurs provocations devenaient trop évidentes, je leur disais simplement que je n'avais pas de temps à perdre.

J'avais, du reste, dans les anciens et dans les modernes des excuses si j'en avais besoin; j'aime mieux dire des exemples. Tout le monde sait que notre grand peintre S..., imitateur de Raphaël, sauf en cette matière d'amour, poussait la vénération de la nature jusqu'à s'agenouiller devant le corps de toute belle fille qui lui servait de modèle. Il baisait du bout des lèvres, comme une patène, la portion de ce corps qui lui paraissait la plus parfaite, traitait cette fille comme une déesse et remerciait Dieu de l'avoir créée. Il appelait cette adoration préalable la Messe de l'Art. J'étais de son école moins le baiser.

Je choisissais d'instinct mes sujets dans les légendes pudiques. J'ai eu et j'aurais toujours, si j'étais encore quelque chose, l'admiration du Nu; je crois que c'est l'art par excellence, le plus noble et le plus grand, mais c'est en même temps le plus dan-

Digitized by Google

gereux. S'il ne se révélait qu'à des gens de goût ou même à des hommes faits, il n'y aurait rien à lui reprocher; mais, exposé à tout venant, dans nos musées et nos jardins, il devient un objet de curiosités prématurées, une source de renseignements trop précis pour de jeunes imaginations qu'il inquiète en les éclairant. L'Art est une des plus hautes expressions de l'intelligence humaine, mais la vertu en est une supérieure à lui. Respectons les enfants; ne contraignons les jeunes filles ni à baisser les yeux devant nos œuvres, ni à se cacher de leurs mères pour les regarder. D'ailleurs, la nature elle-même indique à l'art ce qu'il doit modifier ou voiler dans la nature, et ce que nous modifions et voilons n'est, en effet, ni beau, ni digne d'être montré.

J'étais plus que jamais dans ces idées quand j'exécutai, après le départ d'Iza, ma statue de Claudia, cette vestale soupçonnée, qui n'eut besoin que d'attacher sa ceinture au vaisseau qui portait la statue de Cybèle pour le faire entrer dans le Tibre, malgré les vents contraires. Influence traditionnelle des vierges! Jeanne d'Arc renouvela ce miracle, devant Orléans; seulement, la vierge chrétienne n'eut même pas besoin d'ôter sa ceinture, elle n'eut besoin que de prier, pour que les bateaux qui portaient son armée remontassent, contre le vent, le courant de la Loire.

Ma *Claudia* obtint un grand succès et plusieurs de mes amis se réunirent pour le fêter. On me donna

Digitized by Google

un repas à cette occasion. Mais une conspiration qu je ne pouvais soupçonner se cachait sous toutes ce fleurs.

Des hommes seuls étaient conviés au banquet, qu l'on m'avait offert dans l'élégant atelier d'Eugèn F... Je me rendis à l'invitation, plus heureux que fie de ce succès, qui m'ouvrait définitivement la carrière. La présence de M. Ritz éloignait de moi toute défiance. M. Ritz n'était pas capable de se prêter à une plaisanterie de mauvais goût; mais M. Ritz se retirait toujours de bonne heure, et la nuit était longue. On me grisa. La chose était facile; je ne buvais jamais que de l'eau.

Vous savez aussi bien que moi jusqu'où peut aller la licence du langage et des mœurs après un repas copieux entre jeunes hommes, artistes, indépendants, et n'ayant de comptes à rendre à personne de leurs actes et de leurs paroles. On me fit part des différentes accusations que l'on portait sur moi, toujours en riant, mais en me conseillant d'en finir au plus tôt avec cette indifférence en matière d'amour qui me compromettait à la longue ou me rendait ridicule tout au moins.

Eh bien, savez-vous quelle fut ma réponse à ces plaisanteries, à ces épigrammes, à ces provocations étranges? Tout à coup, pris d'ivresse et de folie, je me levai, je jetai de l'or sur la table, et, sans transition, aux applaudissements de tous les convives, moi, Clémenceau, le chaste, le pudique, l'innocent,

Digitized by Google

je fis le pari le plus imprévu et le plus grossier, et je sentis le désir brutal, monstrueux, aveugle, père du viol et du meurtre, me monter au cerveau et me serrer la gorge à m'étouffer.

Quel était cet homme nouveau que l'ivresse venait d'éveiller tout à coup dans mon sein, au milieu de mes plus pures et de mes plus chères résolutions? Étais-je si peu maître de ma volonté, que deux ou trois verres de vin, rouge ou blanc, eussent le pouvoir de me transformer en une espèce de bête féroce, en un ignoble débauché, l'égal, pour un instant, des plus crapuleusement célèbres? Alors, je m'examinai, je m'étudiai et je compris.

On dit que Dieu a doté l'homme du libre arbitre. Qui dit cela? Ceux qui le croient; car Dieu n'a rendu compte à personne ni de son but, ni des éléments dont il a composé sa créature. S'il a donné ce libre arbitre, il ne l'a donné qu'au premier homme créé, à celui qui est sorti directement de ses mains, sans le secours d'aucun être humain, et nous savons, d'après la tradition, quel usage cet homme a fait de ce don sous l'influence de la femme, issue de lui. A partir de Caïn, le libre arbritre disparaît. Caïn n'est plus maître de tous ses actes; il subit son générateur. Le père a été coupable, le fils est criminel; la transmission physiologique commence, la fatalité héréditaire s'impose et ne s'interrompt plus. Tel père, tel fils.

Les médecins vous diront qu'ils constatent, très-

Digitized by Google

souvent, chez un sujet, un mal étrange, foudroyant, chronique sans avoir été aigu, constitutionnel sans symptômes précurseurs, faisant partie de l'organisme même, et en désaccord, cependant, avec le tempérament, la constitution et les habitudes de l'individu. Alors, ils interrogent le malade ou ses parents, et, en remontant une, deux, trois, plusieurs générations, ils retrouvent chez un des ascendants le principe et la cause de cette manifestation subite. Il en est de même pour les maladies morales. Elles se lèguent; la folie en est la preuve. Depuis le second homme, nous ne sommes plus les créatures de Dieu; chacun de nous est le produit de deux organisations que l'amour, le plaisir, l'intérêt, le hasard ont mises en contact, et nous portons en nous, à doses équivalentes ou inégales, la double individualité que nous avons reçue. Si les deux producteurs sont sympathiques, congénères, parallèles, pour ainsi dire, le produit a toutes les chances d'être en harmonie avec lui-même, d'être équilibré, adéquat, comme disent les docteurs et les philosophes; s'il y a divergence de natures, antagonisme entre les deux types *père* et *mère*, l'enfant subit inévitablement ces deux influences contraires, jusqu'à ce que l'une ait triomphé de l'autre.

Eh bien, jusqu'alors, j'avais été dominé par la douce influence maternelle, sauf le jour où je m'étais rué sur André et où j'avais failli l'étrangler. Dans

Digitized by Google

l'acte inqualifiable, monstrueux, que j'avais commis la veille, le *père* venait de se révéler de nouveau et de s'imposer à mes habitudes et à mes théories plus brutalement encore. Ce père qui ne s'était jamais fait connaître, que j'avais recélé en moi à l'état latent, se dénonçait par le mal, principe de ma naissance, et reprenait publiquement, avec la spontanéité de la foudre, les droits occultes de la transmission. Il était d'autant plus dangereux que je n'avais aucune notion sur lui et ne savais comment le combattre. Seulement, il s'était trahi par sa violence même, et, à dater de ce jour, chaque fois que je surpris en moi un mouvement mauvais, je me dis : « Voilà l'Inconnu. » Hélas ! je devais être vaincu dans cette lutte, et je ne devais pas toujours le démasquer à temps.

Quand je me retrouvai seul chez moi, après ce pari gagné, avec toute ma mémoire, dégrisé et de sang-froid, je ne pus retenir mes larmes et je m'agenouillai devant l'image d'Iza, lui demandant pardon, en lui renouvelant, à elle, le serment que j'avais si mal tenu, en lui jurant de n'aimer qu'elle et de me garder pour elle seule. La honte de mon abominable action me fiança définitivement, dans ma pensée, à cette enfant qui déjà, peut-être, ne se souvenait plus de moi. Je fis d'elle ma patronne, mon ange gardien, ma vierge protectrice : je lui promis de lui rendre compte de ma vie quotidienne et de n'avoir plus rien à lui avouer dont elle dût rougir.

Digitized by Google

Le vice, pour ceux chez qui le vice n'est pas à l'état définitif et qui sont capables de repentir, produit un effet bizarre, qui est un des châtiments du vicieux : il change les plans absolus du Bien, et donne l'apparence de l'honnêteté positive à ce qui n'est honnête que relativement à lui. Ainsi, comparées à un très-grand nombre de femmes, Iza et sa mère m'eussent paru ce qu'elles paraissaient à d'autres, ce que logiquement elles devaient être : deux aventurières, dont l'une avait fini et dont l'autre allait commencer. Comparées aux femmes dégradées et avilies chez lesquelles j'avais passé la nuit, elles m'apparurent comme deux saintes, et je m'en tins là. Je ne vis plus d'elles que leur côté lumineux ; je ne me rappelai d'elles que la bonhomie de la mère, la grâce, l'ignorance, la beauté de la fille, nos journées de travail et de causerie, qui faisaient un contraste si flagrant avec le spectacle de la veille. Quel que soit l'état du ciel au moment où l'on s'échappe d'un cachot ténébreux et méphitique, tombât-il de la grêle ou de la neige, il vous semble plus bleu qu'il n'a jamais été. C'était fini ; Iza faisait partie pour moi de la légion céleste.

Cependant, malgré mes résolutions, malgré mon mépris pour cette *première femme*, malgré les souvenirs répugnants que cette scène soulevait en moi, cette *première femme* ne sortit pas de ma vie aussi vite que je l'espérais. La sensation nouvelle qu'elle m'avait fait connaître produisit en moi le même effet

Digitized by Google

qu'un son tiré violemment d'un instrument à cordes produit dans l'air. J'eus longtemps dans tous mes sens la vibration de cette note aiguë.

Cette créature était belle, brune avec des cheveux abondants couleur d'encre, à reflets métalliques, le front bas, les sourcils épais. Ses yeux brillaient à travers ses longs cils comme ces beaux poissons moitié émeraude, moitié argent, qu'on voit reluire dans l'eau à travers les herbes de la rive.

Mes amis eurent honte de leur plaisanterie en voyant le dénoûment qu'elle avait eu. Ils vinrent m'apporter leurs excuses avec autant de gravité que le comportait la matière.

L'un d'eux me raconta que Claudia (le nom de la vestale était resté en surnom à cette fille) était folle de moi! Véritable triomphe, car elle n'avait pas plus de cœur que la belle Impéria, l'automate du conte d'Hoffmann.

Je ne sais quelle impression j'avais, de mon côté, laissée à cette courtisane, mais je la rencontrai deux ou trois fois depuis cette époque, dans un espace de cinq ou six ans, et, chaque fois, je me sentis trembler, et, chaque fois, je la vis pâlir. Il y avait entre elle et moi un lien inavoué, mais il y en avait un. Les sens ont leur mémoire.

Je me remis au travail avec plus d'acharnement encore, sans autre distraction que les lettres d'Iza.

Digitized by Google

Voici cette correspondance; je l'ai conservée tout entière (1) :

« Mon petit ami,

» Vous ne m'en voudrez pas si je ne vous ai pas écrit plutôt. D'abord nous avons été bien fatigués parce que la route est bien longue et très-mauvaise en cette saison. Malgré notre désir d'arriver prontement et de faire des économies, nous avons été forcés de coucher une nuit à Cologne et une nuit à Breslau, et les hôtels y sont très-cher. Nous sommes arrivé à Varsovie depuis longtems. Je suis bien ingrate, dites-vous. Tous les jours je voulais vous écrire, mais maman a été malade et nous avons eu beaucoup à faire.

» Ah! mon bon ami, combien je regrette Paris et nos bonnes journées dans votre atelier. J'ai bien pensé à vous. N'oubliez pas que vous êtes mon petit mari. Je ne plaisante pas, monsieur. Je reviendrai et nous nous mariront. Maman me défend de parler de ça, parce qu'elle dit que ça n'est pas convenable, mais je ne peux pas m'empêcher de vous dire que je vous aime de tout mon cœur et que je voudrais être auprès de vous ou que vous soyez près de moi.

» Avez-vous terminé mon buste. Quand me l'enver-

(1) Nous donnons ces lettres telles quelles, avec leurs fautes de grammaire et d'orthographe. Ce serait leur retirer une partie de leur originalité que de ne pas les transcrire exactement.

Digitized by Google

rez-vous. Je crois qu'il vaudrait mieux supprimer les fleurs qui sont dans les cheveux.

» Maman dit que mes chevenx sont assez beaux et assez longs pour n'avoir pas besoin d'ornement. C'est elle qui dis ça. Le vrai est qu'on m'a fait une coiffure à la grecque qui m'allait très-bien l'autre jour pour aller en soirée chez un chambellan de l'Empereur, où j'ai eu beaucoup de succès. Je me suis beaucoup amusée. Mais ce n'est pas aussi gai que chez madame Lesperon. Au revoir, mon petit ami. Écrivez moi souvent et ne m'oubliez pas. Maman me charge de vous dire mille choses. Elle vous écrira directement. Moi je vous fais ma plus belle révérence. Votre petite femme,

» IZA DOBRONOWSKA.

» *P.-S.* — Quand le buste sera fini, vous pouvez l'envoyer par l'ambassade en vous adressant au secrétaire. C'est un de nos amis. Çà ne coutera rien de cette façon. »

. . . . . .

Quatre mois après :

« Vous devez être bien étonné, mon petit ami, de n'avoir pas reçu de nos nouvelles depuis bien longtemps et que nous ne vous ayons pas remercié du buste qui est arrivé. Il y a un monsieur très-amateur qui l'a vu, et qui a dit que c'était très-beau. Il a dit

Digitized by Google

encore à maman que si elle voulait le vendre il lui en donnerait deux mille francs. Maman n'a pas voulu. Nous sommes revenus hier seulement à Varsovie. Nous avons fait un voyage d'affaire à Pétersbourg. Maman espérait avoir une audience de l'Empereur, mais l'Empereur était parti pour Odessa, parce qu'à ce qu'il paraît, il y a eu des bruits de guerre, et notre Empereur, que Dieu garde, a été voir les villes du midi. C'était contre vous autres Français que nous devions nous battre. C'est cela qui aurait été joli. On ne parlait à Saint-Pétersbourg que d'exterminer définitivement la France, et je crois que vous auriez été vaincu. Nos soldats sont bien plus beaux et bien plus grands que les votres. Moi je ne pensais qu'à mon petit mari, d'autant que vous m'avez dit que vous alliez tirer à la conscription cette année. J'avais déjà trouvé un moyen de vous revoir. Si vous aviez été soldat vous vous seriez fait faire prisonnier bien vite, on vous aurait amené ici et nous nous serions vus tout à notre aise. Nous avons vu ma sœur à Pétersbourg. Si vous saviez comme elle est jolie; mon beau frère qui est aide de camp de l'Empereur était parti avec lui. Ma sœur a obtenu une audience pour nous du Grand duc héritier. J'était très-bien mise; mais il n'a pas eu l'air de me voir. Il paraît, du reste, d'après ce qu'a dit maman, que c'est un homme sérieux qui n'aime pas les femmes. Je ne comprends pas bien ce que ça veut dire. C'est pourtant joli à voir une jolie femme. Le Grand duc a dit à maman

Digitized by Google

qu'il s'occuperait de nous. Ma sœur m'a donné des robes et un très-beau bracelet.

» Écrivez-nous souvent, dites nous ce qu'on fait à Paris. Nous nous ennuyons quelquefois bien. Au revoir, mon petit mari. — Votre petite femme qui vous embrasse.

» IZA.

» Août 18. . . »

. . . . . .

« Combien il est aimable à vous de vous être rappelé de mon jour de naissance, et de m'avoir envoyé une fleur dans votre lettre. Elle est arrivée juste le matin, comme je venais d'avoir quatorze ans. J'ai reçu des cadeaux, mais pas un ne m'a été aussi agréable que votre souvenir. Maman est plus gaie parce que nos affaires vont mieux.

» Elle a retrouvé ici un officier qui est le fils d'un parent à nous que je n'ai pas connu et qui est très-influent auprès du vice roi. Il est très-spirituel, il a des chevaux magnifiques, il nous a promis de nous faire rentrer dans nos biens. Maman m'a dit qu'il lui parlait de moi comme s'il voulait m'épouser; mais elle ne le trouve pas assez riche. Il a pourtant au moins deux cent mille livres de rentes. C'est joli, mais ma pauvre maman rêve toujours un trône pour moi. Il m'a donné une bague. C'est une turquoise très-belle, tout ce qu'il y a de plus bleu, avec un diamant de chaque côté. Elle vaut cinq cents francs,

Digitized by Google

et elle me va très-bien. Maman me charge de tous ses compliment pour vous. Adieu, mon petit ami.

» Iza.

» Novembre 18. . . »

. . . . . .

« Je suis restée encore bien du temps sans vous écrire, parce que maman a été malade et puis nos affaires vont de mal en pis. Heureusement pendant la convalessence de maman nous avons été à la campagne chez la tante de ce jeune homme dont je vous parlais dans la dernière lettre, elle était absente pour toute l'année, et elle lui avait permis de disposer de son château. C'est très grand et très beau, avec des arbres qui ont plus de cent ans, et plein de fleurs. C'est tout à fait désert, en pleine campagne. On y voyait jamais personne, excepté ce jeune homme qui est venu plusieurs fois nous rendre des visites comme s'il n'avait pas été chez lui. Il m'a appris à monter à cheval. Cet exercice m'a fait beaucoup de bien, je toussais un peu, je ne tousse plus du tout et j'ai grandi au moins de deux pouces. Si nos affaires ne vont pas mieux, nous passerons l'hiver là, malgré le froid; mais il y a de grands poêles dans tous les couloirs comme à la ville, et puis il faut bien faire des économies. Au revoir, mon petit ami, ne m'oubliez pas.

» Votre Iza. »

. . . . . .

Digitized by Google

« Cher monsieur,

» J'ai mille excuses à vous faire de ne vous avoir pas encore envoyé la petite somme que vous avez si obligeamment mise à ma disposition. Iza a dû vous dire, dans cette correspondance que j'ai autorisée, et qui est une des distractions de la chère enfant, que nous avions eu beaucoup d'ennuis à propos de nos séquestres.

» Elle ne sait pas, la pauvre petite, quel mal je me donne pour qu'elle soit un jour riche et heureuse, comme sa sœur, qui pourrait peut-être se montrer plus reconnaissante. Nous n'avons jamais été si misérables que depuis notre retour. Je n'en rougis pas; il y a des noms que l'infortune illustre encore, et nous portons un de ces noms-là. Enfin le ciel commence à s'éclaircir, et je crois que, d'ici à peu de temps, nous verrons le terme de nos chagrins.

» En attendant, je vous envoie avec mille remercîments, cher monsieur, sur le premier argent qui me rentre, les cinq cents francs que vous m'avez prêtés et qui nous ont été bien utiles. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de votre excellente mère, et croyez à tous mes sentiments d'affection et de reconnaissance.

» Comtesse Dobronowska.

» Nous avons vu ici, dans des journaux venant de France, que vous aviez fait une nouvelle statue, qui

Digitized by Google

avait été fort appréciée, comme elle ne pouvait manquer de l'être. Recevez tous les compliments d'une femme qui, pour habiter le Nord, n'est pas tout à fait une barbare, et qui sait aussi bien que personne à quoi s'en tenir sur votre beau talent. Écrivez-nous désormais à Varsovie, place du Palais, n° 17. C'est là que nous allons nous installer définitivement. »

. . . . . .

Pas de lettre pendant un an, puis :

« Mon petit ami, soyez bien gentil ; répondez-moi poste pour poste. Demandez à votre mère combien elle ferait payer un trousseau complet de femme, tout ce qu'il y aurait de plus élégant, avec chiffres et couronnes, mais linge de corps seulement. Il faudrait aussi la chemise d'homme et la robe de chambre. C'est l'habitude ici que la mariée apporte ces deux objets. Ce serait payé comptant et même moitié d'avance si c'était nécessaire. Répondez-moi tout de suite. Votre vieille amie,

» Iza Dobronowska. »

. . . . . .

« Je ne m'attendais pas, monsieur, à recevoir la lettre presque impertinente que vous m'avez écrite.

Digitized by Google

Le service que je vous avais demandé était tout simple, puisque votre mère était lingère encore quand nous avons quitté Paris, il y a deux ans. J'ignorais qu'elle ne le fût plus, et, dans les circonstances où je me trouve, il était tout naturel que je m'adresse à vous. Ce n'est pas déshonorant de travailler pour vivre, puisque ma mère et moi nous avons souvent vécu de notre travail. Je n'en suis pas moins heureuse d'apprendre que votre mère n'a plus besoin de cela, et je vous fais, monsieur, ma plus gracieuse révérence.

» IZA DOBRONOWSKA. »

. . . . . .

Encore une année sans nouvelles. Elle reprend :

« J'ai beaucoup de chagrin. Pourquoi êtes-vous la première personne à qui je pense à le dire? Vous souvenez-vous de moi? Me détestez-vous encore? Je ne vous demande pas si vous êtes vivant: puisque vous êtes célèbre, je saurais bien si vous étiez mort; mais dites-moi si vous êtes heureux, comme je le souhaite, et si vous avez encore au fond du cœur un bon souvenir pour votre méchante et malheureuse petite Iza, qui a bien besoin des conseils et de l'amitié de son petit ami.

» Ne m'écrivez plus place du Palais; nous sommes déménagés. Adressez-moi votre lettre rue

Digitized by Google

Piwna, maison Herthemann, au nom de mademoiselle Vanda. Je vous dirai pourquoi il ne faut pas que maman sache que je vous ai écrit. Ma pauvre maman du reste est bien triste et bien mal portante.

« I... »

. . . . . .

« Que vous êtes bon et que je vous aime, mon bien cher ami. J'avais raison de ne pas douter de votre excellent cœur. J'ai été émue jusqu'aux larmes en recevant votre lettre. Vous me demandez ce qui s'est passé. Il s'est passé que maman a eu des espérances qui ne se sont réalisées ni pour elle ni pour moi, et que nous n'avons jamais été dans une position aussi triste qu'aujourd'hui. Vous connaissez maman : elle s'illusionne vite et elle croit à tout ce qu'elle espère. Il a été question pour moi d'un mariage qui n'était ni royal ni princier, mais qui était encore au-dessus de tous les rêves que je pouvais faire. Je me sacrifiais pour elle, car je n'aimais pas ce jeune homme, bien qu'il fût noble et riche, mais enfin je ne l'aimais pas. Il m'avait demandée, c'était convenu. Je ne sais pas ce qu'on a été dire à sa famille, mais il a été forcé de reprendre sa parole. Maman avait fini par me tourner la tête comme à elle-même ; nous faisions des dépenses ridicules, que mon mariage devait payer. Du reste, Serge, c'est son nom, nous y encourageait, et maman

Digitized by Google

croyait l'engager plus fortement encore par ce moyen-là, puisqu'il connaissait notre état de fortune et qu'il devenait ainsi moralement responsable des dépenses qu'il nous faisait faire. Quand sa famille a connu ses projets et ses engagements, elle a fait feu des quatre pieds, et comme il était mineur et ne pouvait se marier sans le consentement de son père et de sa mère qui menaçaient de le déshériter du tout au tout, il voulait m'emmener à l'étranger et m'épouser en Angleterre ; mais qu'est-ce que nous serions devenus tous les deux sans fortune. Son père, qui est très puissant, a été jusqu'à vouloir nous faire enfermer, ma mère et moi. Sans doute son fils l'avait menacé de partir. Nous ne pouvions pas lutter. Maman a cédé, à la condition que toutes les dépenses que nous avions faites lui seraient remboursées. C'était bien naturel ; mais nous y avons encore perdu, parce que ma pauvre maman n'a pas d'ordre et qu'elle avait oublié bien des choses. On a fait partir Serge pour l'étranger. Il m'écrit toujours qu'il m'aime et que je l'attende, et qu'il m'épousera à sa majorité, mais je ne lui réponds pas. L'affaire a fait beaucoup de bruit. Maman a failli mourir de toutes ces secousses, d'autant plus que nous voilà, depuis cette histoire, brouillés avec ma sœur et mon beau frère, qui ne demandent pas mieux que de ne plus s'occuper de nous. Nos ressources s'épuisent tous les jours. Nous vendons peu à peu tous les bijoux que Serge m'avait donnés et qu'il n'a pas voulu que

Digitized by Google

je lui rende. Sans cela je ne sais pas comment nous vivrions, et nous perdons beaucoup dessus. Conseillez-moi, mon petit ami! Ah! que vous êtes heureux d'être un homme et d'avoir du talent et d'habiter un pays libre. En France, on n'aurait pas pu me faire ce qu'on m'a fait ici. Heureusement j'ai une très-belle voix et je deviens de plus en plus jolie; je pourrai donner des leçons de chant. C'est bien dur, mais il faut vivre. On est venu me proposer un engagement pour le théâtre de Saint-Pétersbourg; on m'offre cinq mille roubles argent, vingt mille francs à peu près, mais maman ne veut pas que je monte sur les planches. Elle ne renonce pas à ses idées de mariage pour moi, soit avec Serge, soit avec un autre; mais moi, je ne veux plus m'exposer à ces expériences-là. Conseillez-moi! ce que vous me direz de faire, je le ferai. Serge est à Vienne; il m'écrit qu'il va aller à Paris. Quand il y sera, il ira vous voir bien certainement. Je lui ai parlé de vous bien souvent, si souvent qu'il ne voulait plus que je vous écrive. Il était jaloux, il n'avait pas tort. Je vous aimais et je vous aime plus que lui. Pourvu que vous soyez à Paris et que ma lettre vous trouve! Je vais attendre le courrier avec bien de l'impatience.

» Au revoir, mon bon ami, n'oubliez pas votre ancienne petite femme,

» IZA »

. . . . . .

Digitized by Google

« Que voulez-vous que j'aie à me reprocher ? Je n'ai rien fait pour rendre Serge amoureux de moi ! C'est venu tout seul. D'ailleurs, maman ne nous laissait jamais ensemble. Il me parlait devant elle d'être mon mari, comme vous m'en parliez vous-même. Seulement, vous, vous plaisantiez ; mais, lui, ne plaisantait pas parce que j'avais deux ans de plus qu'à Paris, que je parais plus que mon âge, et qu'il est tout naturel qu'on m'aime, à quoi je ne pensais cependant pas. Maman laissait cet amour se développer chez Serge sans rien dire, et ce n'est que lorsqu'il lui a demandé ma main qu'elle m'en a parlé. Que vouliez-vous que je fisse ? Je n'ai pas de fortune, je n'ai même pas de quoi vivre. Si ma mère venait à mourir, qu'est-ce que je deviendrais ? Je n'ai pas le droit de ne penser qu'à moi ; il faut que je pense à elle, qui m'a élevée et qui a mis en moi toutes ses espérances de bonheur et de fortune, et pour elle l'un ne va pas sans l'autre.

» Croyez-vous que la vie que je menais depuis plusieurs années fût dans mes goûts. Me montrer toujours en public, être regardée comme une bête curieuse, m'entendre dire que je suis belle, sans que cela me mène à rien, ce n'est pas bien amusant à la longue. Ma mère le voulait. Que de fois nous sommes allées au bal sans avoir dîné ! Que de fois nous avons engagé nos objets les plus nécessaires pour m'acheter une toilette ! Que de dettes, que d'ennuis, que de scènes avec des créanciers sur qui

Digitized by Google

cette beauté qui devait m'attirer des millions n'exerçait pas le moindre empire ! Serge devait avoir une immense fortune, en l'épousant je voyais cesser toutes nos peines. Je ne l'aimais pas d'amour, mais c'était un bon garçon et j'avais de l'amitié pour lui. A force de m'entendre dire par ma mère que je faisais un mariage magnifique, je trouvais tout simple qu'il se fît. Je n'ai pourtant pas d'ambition pour moi-même. Si je pouvais consulter mes goûts, je voudrais me marier modestement avec un homme que j'aimerais, et passer tout mon temps auprès de lui. Je vois bien que la beauté, ce n'est pas tout. Il y a des filles aussi belles, plus belles que moi, et riches en même temps. Ce sont celles-là que les gens riches épousent, et ils ont bien raison. Il ne faut donc pas me faire des reproches quand je vous demande des conseils.

» En attendant votre réponse, j'ai consenti à chanter dans un concert que donnait mon maître de chant; j'ai été très-applaudie. Il m'avait promis de partager avec moi, il ne m'a donné que cinq cents francs; mais c'est toujours ça. Si j'étais sûre d'en gagner autant toutes les fois que je chanterais, je chanterais tous les jours : cela ne me fatigue pas du tout.

» Quel malheur que vous ne m'entendiez pas, vous me diriez sincèrement votre opinion. Vous ne voulez pas que j'entre au théâtre. Il y a, dites-vous, trop de dangers pour moi. Quels dangers? Alors,

Digitized by Google

trouvez-moi un mari, un homme qui veuille avoir une bonne petite femme et qui ne tienne pas à la dot. C'est le point essentiel. Dites-lui que je l'aimerai bien, et que je ne chanterai que pour lui; mais qu'il se dépêche, parce que voilà la bise qui vient et que les fourmis ne sont pas plus prêteuses en Pologne qu'en France. Si vous étiez bien aimable, vous m'enverriez votre portrait. Vous devez être bien changé aussi; moi, je vous enverrai le mien. Ce n'était pas pour vous que je l'avais fait faire, mais je suis bien sûr que je n'ai pas de meilleur ami que vous et c'est à vous que je le donne. Je vais chercher une occasion de vous le faire parvenir.

» Adieu, monsieur, je ne vous aime plus; vous êtes trop méchant et vous croyez trop vite au mal.

» IZA DOBRONOWSKA. »

. . . . . .

« Je n'attends même pas votre réponse, mon bien cher ami, pour vous crier de toutes mes forces : Sauvez-moi, je vous en prie, ne me laissez pas dans l'état où je suis! Ce que je pourrais vous dire, si vous étiez là, non, non, je ne puis pas vous l'écrire; c'est trop affreux et l'on ne doit pas accuser sa mère quoi qu'elle fasse; mais, au nom du ciel, venez à mon secours. Il faut absolument et le plus tôt possible que vous trouviez un moyen de me faire retourner en France, mais je voudrais y retourner

Digitized by Google

seule. Rester avec ma mère me serait impossible. Si vous saviez quelle scène nous venons d'avoir et à quel sujet. N'exigez pas que je vous l'écrive. Pensez à ce que vous souffririez s'il vous fallait dire quelque chose contre votre mère; mais vous êtes un homme vous. Par ce que vous avez de plus sacré, cherchez et trouvez un moyen de me faire venir. Ne pourrais-je pas habiter avec votre mère? Je pourrais donner des leçons de chant, être institutrice; je parle l'anglais mieux encore que le français, où je ne suis pas très-forte, mais j'apprendrai. Je ne demande pas autre chose que de gagner ma vie. On dira de moi ici ce que l'on voudra, que je me suis sauvée avec un amant, que je suis une fille perdue, peu m'importe. J'aurai ma conscience pour moi et votre estime. Si j'avais de l'argent, je partirais ce soir, je suis comme une folle. Une de mes amies me prêterait son passe-port, mais elle ne peut me prêter que ça, elle n'est pas plus riche que moi; je ne vous demande qu'une chose, si vous ne pouvez venir à mon aide en cette circonstance, c'est de ne jamais parler de cette lettre à ma mère ni même à la vôtre, qui me désapprouverait, se figurant que toutes les mères sont comme elle. Que n'est-ce vrai. J'ai bien pensé à entrer dans un couvent, mais j'ai peur de n'avoir pas le courage d'y rester. Je me sens la force et la volonté d'être une honnête femme, mais en plein air, avec tout le monde. Si votre maman ne veut pas de moi, peut-être la fille de M. Ritz en

Digitized by Google

voudra-t-elle? Elle a déjà un enfant de trois ans, qu'elle me prenne pour gouvernante! Ou bien madame Lesperon, chez qui je vous ai rencontré (où est cette soirée heureuse?), ne pourrait-elle pas, elle qui connaît tant de monde, me trouver un emploi ou me marier? L'argent ne doit pas être tout cependant, et une fille jeune, jolie, modeste, travaillant, car j'ai travaillé bien des heures déjà sans le dire à personne, et le pain que j'ai mangé le matin, je l'avais souvent gagné la nuit, une fille honnête enfin, je le prouve bien à cette heure, puisqu'il ne dépendrait que de moi d'être riche en sacrifiant cette honnêteté (devinez-vous? c'est affreux, mon Dieu!), une fille comme moi vaut bien une dot pour un homme qui a un peu de cœur. Enfin faites d'Iza ce que vous voudrez. J'ai la conviction que je n'ai pas de meilleur ami que vous, et vous pouvez être sûr que personne ne vous aime comme votre malheureuse petite femme,

» IZA DOBRONOWSKA. »

. . . . . .

« Vous êtes bon comme le bon Dieu. Je pleure de joie et de reconnaissance en vous écrivant cette dernière lettre. Vrai, vous m'aimiez depuis le premier jour? Moi aussi je vous aimais, c'est donc pour ça que je pensais toujours à vous. Il y a une destinée, je le vois bien. Embrassez votre mère pour moi. Je

Digitized by Google

partirai demain, ce soir, si je puis. Que j'ai hâte de vous voir! Vous saurez tout. Je vous envoie la plus longue mèche de mes cheveux. Au moins, si je meurs en route, vous aurez quelque chose de ma vie, et vous saurez que je suis morte en pensant à vous. A partir du moment où vous aurez reçu cette lettre, ne quittez plus votre atelier et laissez la clef sur votre porte. Vous la verrez s'ouvrir tout à coup, ce sera moi! — Quel bonheur! je vous aime! je vous aime! je vous aime! Quel bien cela me fait de pouvoir enfin vous le dire. Ta vraie petite femme cette fois,

» IZA. »

. . . . . .

Elle était sincère quand elle écrivait ainsi. A cette heure, où j'ai tant d'accusations à porter contre elle, où j'ai si grand besoin de ses fautes pour diminuer la mienne, je le jure, elle ne mentait pas, elle m'aimait. N'en doutez pas, mon ami, n'essayez d'en faire douter personne. Respectez ce temps-là! Elle n'a rien prémédité. Elle a subi, comme moi, la fatalité héréditaire. Elle l'a même subie doublement, puisqu'elle était née de deux êtres complétement vicieux.

Le lendemain du jour où j'avais reçu sa dernière lettre, je reçus celle-ci :

« Vous me prenez mon enfant, monsieur, mon unique enfant, pour qui je me suis sacrifiée pendant

Digitized by Google

tant d'années et qui m'en récompense si mal! Je souhaite que vous soyez heureux ensemble, mais je ne le crois pas. Celle qui est ingrate envers sa mère sera ingrate envers son époux. Elle emporte avec elle tous les papiers nécessaires à son mariage, auquel je ne veux pas m'opposer, puisque je n'ai rien à lui offrir en échange. Soyez tranquille, vous n'entendrez plus parler de moi. J'aurai fait mon devoir jusqu'au bout. Vous verrez un jour que j'avais raison et vous regretterez le mal que vous m'aurez fait.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» Comtesse DOBRONOWSKA. »

. . . . . .

Je me gardai bien de montrer cette lettre ni à ma mère, ni à M. Ritz, et, du reste, je n'avais encore parlé sérieusement d'Iza, ou du moins des intentions où j'étais à son égard, ni à l'un ni à l'autre.

J'étais à cette époque dans une situation pécuniaire exceptionnelle pour un artiste de mon âge. Je ne pouvais suffire aux commandes. Je gagnais net de trente à quarante mille francs par an. J'en plaçais les deux tiers, et nous vivions encore très-bien, ma mère et moi, habitués que nous étions tous les deux au travail, à l'économie et à la simplicité. D'ailleurs, j'aspirais à cette indépendance matérielle qui me permettrait de disposer de mon cœur comme

Digitized by Google

bon me semblerait. J'étais robuste, gai, infatigable; je ne connaissais pas la limite de mes forces. Je ne doutais donc pas plus de l'avenir que du présent, et j'avais même hâte d'accepter une charge de plus. Je voulais non-seulement devoir tout à moi-même, mais je voulais que d'autres, et surtout la femme que j'aimais, ne dussent qu'à moi leur existence et leur bonheur. Puisque la nature me donnait le talent, la santé, la fortune, je me considérais comme ayant contracté une dette envers l'humanité, et je voulais partager avec de moins heureux que moi. Je m'entendais dire souvent : « Pourquoi ne vous mariez-vous pas? Dans la position où vous êtes, vous pourriez faire un bon mariage. Avec votre réputation et votre conduite, on peut, on doit arriver à tout. Entrez dans une famille honorable. Voulez-vous que je vous marie? etc., etc. » Je refusais. D'abord je ne voulais pas, dans la position que je m'étais faite, soumettre le passé de ma mère aux investigations d'une famille régulière à qui je demanderais de me recevoir dans son sein; ensuite je me complaisais dans la pensée que je viens de vous dire.

Une pauvre fille, qui était ma mère, avait été trahie, abandonnée par un homme; il fallait qu'une pauvre fille, qui serait ma femme, pût dire qu'un homme l'avait prise sans fortune, sans protection, et qu'il avait fait d'elle sa compagne heureuse et respectée. Cela me semblait d'une pondération nécessaire, dans l'harmonie des choses, au profit de cette

Digitized by Google

honnêteté dont j'avais fait la base et le principe de ma vie. Enfin, amour d'artiste, amour absurde, amour fatal, appelez ce sentiment comme vous voudrez, j'aimais Iza.

Elle avait pris place en moi par cette première apparition qui m'avait tant frappé, par cette beauté dont elle était une des expressions les plus exquises, par la crainte où j'avais été de la perdre, par la jalousie, par le regret, par cet appel spontané que la pauvre fille avait fait à mon affection, en me suppliant de l'enlever aux dangers qui la menaçaient, par le besoin qu'elle avait de moi, par sa misère enfin, qui était une cause d'éloignement pour les hommes vulgaires. Ajoutez à ces raisons la chasteté où je vivais, et le besoin d'aimer, de le dire, de le prouver, qui était de mon âge et qui me harcelait. Puis un charme de plus : aimer un être dont on se rappelle les traits d'enfant, dont on ignore les traits de femme ; qu'on se représente, qu'on se figure, qu'on s'imagine, mais qu'on ne saurait préciser ni traduire, qu'on attend de minute en minute, avec toutes les impatiences de l'âme, qui aspire à vous comme vous aspirez à lui ; qu'on sent se rapprocher peu à peu de l'air qu'on respire, qu'on entend venir avec son cœur, dans les bras duquel on va se jeter pour la vie entière. N'était-ce pas bien là cette attraction pure des âmes qui crée le véritable amour?

Digitized by Google

XXVII.

J'avais annoncé mes projets à ma mère, moins pour la consulter que pour l'avertir. Elle était, depuis longtemps, résolue à ne m'influencer en rien, me trouvant mille fois plus sage en toutes choses qu'elle n'eût jamais osé l'espérer. Ce que je faisais était bien fait. Elle me savait gré de ne l'avoir jamais questionnée sur sa vie; elle se croyait obligée, en échange, de ne pas scruter la mienne. Mon bonheur, telle était sa devise. Que toutes les femmes m'aimassent, cela lui semblait tout naturel. Que je prisse pour femme une fille sans fortune, cela lui semblait tout simple.

D'autre part, elle avait toujours vécu dans une telle médiocrité, qu'une foule de possibilités se trouvaient hors de ses soupçons. Elle avait souffert du mal, mais elle ne l'avait pas fait; elle ne le prévoyait donc pas. Peut-être aussi, en me voyant devenir célèbre, avait-elle craint que l'ambition ne vînt à me gagner et qu'une riche alliance ne la séparât de moi. Tout mariage où elle serait accueillie, nécessaire, comprise, lui souriait donc d'avance.

Elle prépara la chambre de sa fille, comme elle appelait déjà Iza, et elle l'attendit avec une impatience presque égale à la mienne.

Digitized by Google

Mon amitié et ma reconnaissance pour M. Ritz étaient restées les mêmes. Nos relations étaient devenues forcément plus rares. En apparence, rien n'était changé entre nous; mais, en cela, il avait plus de mérite que moi. En effet, à chaque succès que j'avais obtenu, quelques-uns de mes admirateurs, de ceux qui ne savent pas faire valoir l'un sans déprécier l'autre, avaient profité de l'occasion pour attaquer ses œuvres. On avait imprimé, maintes fois, qu'il était bien heureux d'avoir produit un élève comme moi; sans quoi, il n'aurait rien produit du tout. C'était déloyal, c'était injuste; mais il ne laissait rien paraître du chagrin que lui causait cette injustice. Plus je redoublais de soins près de lui, plus j'avais l'air de vouloir disculper ma renommée rapide ; plus je me faisais petit en sa présence, plus je l'abaissais. Mon attitude à son égard en devenait parfois très-embarrassante. Je lui devais tout, j'étais incapable de l'oublier, et il m'était interdit même de lui donner un conseil ou de lui adresser un compliment, sous peine de le blesser par une apparence de supériorité. Il venait me voir; il me regardait travailler; je lui montrais mes études; je lui soumettais mes projets; je le consultais sur mon œuvre. Plusieurs fois, il m'arriva de lui demander assistance. J'avais l'air de ne pouvoir venir à bout de mon travail et je le priais de m'aider. C'était le plus grand plaisir que je pusse lui causer, et, l'œuvre achevée, j'avais soin, si l'on admirait un mouvement, une

Digitized by Google

expression, une ligne auxquels il eût pris part, de dire devant lui :

— C'est mon maître qui m'a indiqué cela; c'est lui qu'il faut complimenter.

Il me serrait la main alors; mais je devinais, dans ce serrement de main, qu'il me comprenait, et qu'il avait la grandeur d'âme de me pardonner ma bonne intention.

Il vivait avec sa fille, son gendre et leurs deux enfants. Du côté de sa famille, il n'avait plus rien à souhaiter. Constantin était sorti de Saint-Cyr, dans les premiers, et il était déjà ce que la nature avait toujours indiqué qu'il serait, un des meilleurs officiers d'Afrique. J'étais en correspondance avec lui, et, dès qu'il venait à Paris, en congé, sa seconde visite était pour moi.

Dans les circonstances où je me trouvais, je devais faire part de mes résolutions à M. Ritz en même temps qu'à ma mère. J'allai le trouver. Je lui contai mon petit roman et le dénoûment qu'il allait avoir.

— Est-ce une nouvelle définitive que vous m'annoncez, me dit-il, ou bien un conseil que vous me demandez ?

— C'est une nouvelle.

— Alors, mon cher enfant, me dit-il en m'embrassant, recevez tous mes vœux et rappelez-vous que ma maison est la vôtre, que vous soyez marié ou non.

— Me ferez-vous l'amitié d'être mon témoin ?

— De grand cœur.

Digitized by Google

Pourquoi ne m'a-t-il pas dit alors tout ce qu'il prévoyait ? Mais je ne l'aurais pas écouté.

XXVIII.

C'était le 2 mars, il était midi, lorsque Iza entra doucement dans mon atelier à pas étouffés, sans faire crier les portes, sur lesquelles j'avais laissé les clefs, suivant sa recommandation.

Le visage caché sous une écharpe de dentelle noire, roulée trois fois autour de sa tête et qui dérobait obstinément ses traits aux regards les plus curieux, elle s'arrêta muette, immobile, impénétrable comme l'image de la Destinée, retenant, de ses deux mains croisées sur sa poitrine, les bouts flottants de ce voile bizarre. Je la contemplai un moment, sans pouvoir quitter ma place, tant mon cœur battait. Alors, elle déroula l'écharpe, arracha le chapeau, et, jetant le tout au hasard, elle découvrit son lumineux visage, qui éclaira un peu plus les clartés du plein jour. Comment ne s'était-on pas prosterné sur la route devant cette créature divine ? comment l'avait-on laissée arriver jusqu'à moi ? Était-ce bien réellement vers moi qu'elle venait ? Cette grâce, cette splendeur, cette jeunesse, ces regards, ces sourires, cette intelligence, cette âme, tout cela était pour moi ! Tout cela s'était combiné,

Digitized by Google

développé, animé à cinq cents lieues de distance pour mon bonheur et pour mon génie. Quelle récompense! et comme j'avais eu raison de respecter l'amour et de me conserver pur pour ce premier épanchement! Elle connaissait bien sa puissance, et, en me voyant confondu d'admiration, elle me dit de sa voix d'enfant, que l'âge n'avait pas modifiée :

— Me trouves-tu belle ?

Je courus à elle, je la pris dans mes bras, je l'enlevai de terre, et je couvris de baisers ses cheveux et ses mains.

— J'ai cette muraille sur le visage depuis huit grands jours, continua-t-elle en me montrant son écharpe; je ne voulais pas que personne me vît; j'aurais cru te trahir en me montrant. Toi aussi, tu es beau, — oh! mais très-beau. Comme nous allons nous aimer! Est-ce gai ici! Nous n'en sortirons jamais. Que tu es bon de m'épouser! Qu'est-ce que je serais devenue sans toi? Et ta mère, où est-elle, que je l'embrasse? Ma chambre est-elle prête? Maintenant, je suis toute seule dans le monde. C'est bien plus commode pour t'aimer. Marions-nous au plus tôt, n'est-ce pas? J'ai tous mes papiers en règle; tiens, les voici. Ils avaient été préparés pour l'autre, Serge, tu sais. Il n'a pas eu le courage de résister à sa famille. Quelle bonne idée il a eue! Au dernier moment, j'aurais refusé. Qu'est-ce que je serais devenue, puisque je t'aimais! Vite, vite, ma chambre; je tombe de fatigue.

Digitized by Google

J'appelai ma mère. Iza se jeta à son cou avec une effusion filiale. Ma mère l'aima tout de suite. Elle la conduisit à son petit appartement, à côté du sien, au-dessus de mon atelier.

— Quand je me réveillerai, dit Iza, je frapperai le parquet du pied. Travaillez jusque-là, monsieur.

Elle m'embrassa sur le front et dormit jusqu'au soir.

Quelle douce vie je menai pendant deux mois! car il fallut deux mois pour régulariser tous les actes. Iza allait et venait dans la maison comme si elle y eût été élevée et n'en fût jamais sortie. Je respirais sa vie autour de la mienne. Elle avait des soudainetés d'oiseau. Tout à coup, elle m'embrassait en s'écriant :

— Il n'y a plus que tant de jours à attendre!

Ou bien, si elle se réveillait la nuit, elle frappait le parquet du talon de sa pantoufle en criant :

— Bonne nuit, mon petit ami!

Je répondais toujours, car je ne dormais que bien peu. Je pensais à elle sans cesse. C'était fini, l'amour était mon maître.

Elle m'avait raconté toute son histoire depuis notre séparation, et comment mon souvenir avait constamment plané au-dessus de tous les événements de sa vie. Sa mère l'avait menée à Pétersbourg dans l'espérance de rendre un des princes amoureux d'elle. Elle n'avait même pas été reçue au palais; alors, elle l'avait conduite dans tous les lieux pu-

Digitized by Google

blics, jusqu'à l'épuiser. Puis, de retour à Varsovie, elle avait voulu faire tomber Serge dans un piége, à l'insu de sa fille. On avait failli avoir un procès. Il avait été question de théâtre. Poussée à bout par la misère, cette femme avait voulu tout simplement la donner, disons le mot, la vendre à un vieillard immensément riche, qui lui assurait une fortune, et elle avait fait cette étrange proposition à sa fille.

A la suite de cet aveu, Iza ne voulut plus rien me cacher. Elle m'en fit un second qui me confirma définitivement dans cette idée que nous étions destinés l'un à l'autre de toute éternité et qu'il y avait déjà entre nous un lien mystérieux et providentiel.

— Te souviens-tu, me dit-elle, du jour où tu es venu nous voir, pour la première fois, au quai de l'École. Tu me regardais avec attention. Je t'ai demandé pourquoi, parce que, dans cette attention, il y avait autre chose que de la sympathie et de l'amitié. Tu trouvais en moi, m'as-tu répondu, une ressemblance extraordinaire avec un de tes anciens camarades, du nom de Minati, mort quelques années auparavant. J'ai adressé aussitôt quelques mots en polonais à ma mère ; je lui demandais s'il fallait te dire que nous avions connu le père de ce jeune homme. Elle m'a répondu : « Non. » Je ne t'ai donc rien dit à ce sujet. Je suis la sœur d'André Minati. Son père a habité Varsovie pendant trois ans. Il était très-beau, à ce qu'il paraît. Il venait souvent

Digitized by Google

chez mon père, avant ma naissance. Tu vois que je n'ai pas de secrets pour toi. Que t'importe, d'ailleurs! mais c'est curieux, n'est-ce pas?

— Oui. Comment as-tu connu ces détails?

— Lorsque nous avons été ruinés, ma mère s'est adressée à M. Minati. C'était moi qui écrivais les lettres. Il ne nous a jamais répondu. Dans un moment de colère, elle a laissé échapper ce secret devant moi, et elle a fini par me tout dire. Depuis cette époque, nous avons appris que *ce monsieur* était mort.

La Fatalité jouait cartes sur table : c'était à moi de reculer; je n'y songeais guère.

Je recevais deux ou trois lettres anonymes par semaine. Elles contenaient non-seulement sur la comtesse, mais sur Iza elle-même, les accusations les plus étranges. Je les lui montrais toutes, excepté celles dont elle n'eût pu comprendre les expressions brutalement techniques.

— Celle-ci doit venir de madame une telle, — celle-là de mademoiselle une telle, — disait Iza avec la plus grande tranquillité. Je ne leur en veux pas, je suis heureuse; mais, si tu les crois (car elle me tutoyait toujours, et avec quelle grâce câline!), si tu les crois, ne m'épouse pas; il est encore temps. Je resterai tout de même avec ta mère. Je suis bien ici. Je ne vous gênerai pas, et je ne vous coûterai pas grand'chose. Je serai ton modèle, si tu veux : que m'importe, pourvu que je te voie! Veux-tu que je

Digitized by Google

sois ta maîtresse pour te prouver que je t'aime?

— Ne parle pas ainsi, lui disais-je en lui mettant la main sur la bouche; ce n'est pas ainsi que doit parler celle qui sera ma femme.

— Que veux-tu! me répondait-elle, je sais qu'une fille peut vivre avec un homme sans être sa femme, et qu'elle est déshonorée pour cela; mais je t'assure que je n'en sais pas plus long, et que je ne sais même pas bien ce que le mot veut dire. Pourvu que tu m'aimes et que tu me gardes, le reste m'est bien indifférent.

Les bans publiés, on s'entretint de ce mariage, comme on s'entretient de tout, à tort et à travers, principalement dans notre petit monde d'artistes. Cette nouvelle inattendue donnait lieu aux commentaires les plus opposés. Selon ceux-ci, j'épousais une riche héritière que j'avais enlevée; selon ceux-là, une aventurière qui avait abusé de mon *innocence* bien connue. Pour les uns, Iza était une princesse étrangère à qui j'avais inspiré une folle passion, et qui devenait ma femme, malgré ses parents; pour les autres, c'était un modèle qui courait depuis longtemps les ateliers, et dont on pouvait nommer les amants antérieurs à moi.

A Paris, quand on possède un nom qui sort des rangs, on est à la disposition du premier faiseur de nouvelles venu. Heureusement, Paris est pressé, et rien ne l'arrête longtemps, pas même la calomnie. Par le fait, Iza était inconnue, invisible même, car je

Digitized by Google

ne l'avais montrée à personne avant mon mariage. Il eût été inutile de la respecter, comme je le faisais, pour la compromettre en dévoilant notre existence. Nous ne restions jamais seuls, et, quand elle présidait à mes travaux, ma mère était toujours là. J'étais trop épris et trop honnête pour escompter mon bonheur. Je luttais cependant contre moi-même; car, du moment que l'amour s'emparait d'une nature aussi ardente et aussi longtemps contenue que la mienne, il devait la brûler de ses exigences et de ses curiosités.

Quand nous entrâmes à l'église, il y courut un frémissement d'admiration qui fût devenu un applaudissement général sans la sainteté du lieu. Vous devez vous rappeler cette émotion, puisque vous assistiez à mon mariage. Aventurière ou princesse, grande dame ou grisette, Iza fut, pour tous, la plus belle personne que l'on pût voir, et l'on salua en elle le triomphe de la beauté, jointe à la jeunesse et à une décence qui ne pouvait être feinte et qui ne l'était pas. J'étais fier, je le répète, non pas seulement d'être aimé d'une personne aussi belle, mais encore de l'acte que j'accomplissais. Je réalisais mon rêve; je m'étais tenu parole. Je donnais ce rare et noble exemple d'un homme honnête, laborieux, célèbre, devant tout à lui-même, épousant librement, sans calcul, sans intérêt, sans convention préalable, la femme de son choix, qui allait tout lui devoir à son tour, et pour laquelle il avait, avec une

Digitized by Google

sorte de superstition, conservé intacts son esprit et son cœur.

Voilà comment je me mariai. Ce fut, de ma part, un acte absurde, mais loyal et sincère.

XXIX.

Nous passâmes notre lune de miel, tout seuls, à la campagne, dans un pavillon que le prince de R... avait mis à ma disposition. Ce pavillon était situé sur le bord de la Seine, un peu avant Melun, au pied des bois de Sainte-Assise. Il était gardé l'hiver par un jardinier, sa femme et sa fille, qui ne nous connaissaient pas et qui devaient se charger de notre existence matérielle tout le temps que nous resterions là. Être inconnus, quelle joie!... Nous étions, pour ces braves gens, des amis du prince, qui avaient besoin d'un peu d'air et de repos, après un long voyage. Nous échappions ainsi aux investigations dont deux nouveaux mariés deviennent l'objet n'importe où ils se trouvent. Nous avions l'espace, la liberté, l'anonyme du bonheur. Là, nous trouvions, avec toutes les élégances du luxe intérieur toutes les simplicités de la vie naturelle. Le domestique en livrée, cravaté et armorié, qui revenait l'été avec les maîtres, n'entrait pas encore dans les appar-

Digitized by Google

tements tendus de cachemire, de perse ou de soie. C'est à peine si nous entendions le pas furtif et discret de la fille du jardinier, faisant, dès l'aube, son service accidentel de femme de chambre, sur la pointe du pied, pour ne pas réveiller ses hôtes fortuits, qui devaient être riches, et qui lui payeraient, à elle, l'hospitalité magnifique qu'ils recevaient. Sa mère nous préparait cette cuisine appétissante dont les femmes des jardiniers ont le secret.

Le cœur et l'estomac vivent en si bons voisins dans le temps des impressions pures et des jouissances saines! et puis la jeunesse égaye ce que l'amour ennoblit.

Nous touchions aux premiers jours de mai. O Printemps! quel est l'homme assez disgracié de Dieu pour ne t'avoir pas, au moins une fois dans sa vie, écouté revenir du fond de toutes choses? Qui de nous n'a senti, avec joie, remuer dans le sein de la terre l'enfant plein de promesses qui va être l'Été? N'avez-vous pas eu, en cette époque indécise, surtout si vous étiez amoureux, une sorte de vertige physique qui vous faisait croire que notre sphère se mettait à tourner plus vite pour arriver plus tôt aux baisers de son radieux époux? Et, lorsque les nuages légers, dernières vapeurs de l'hiver en déroute, se déchirent brusquement, comme une mousseline, et laissent apparaître le bleu, étincelant comme le saphir, doux comme le pardon, n'avez-vous pas vu distinctement le sourire de Dieu et ne vous êtes-vous pas retrouvé

Digitized by Google

meilleur? Quel joli bouleversement dans toute la nature! Un rayon de soleil a tout transposé dans le concert universel : ce qui pleurait rit, ce qui criait chante. La pluie est gaie; on ne la craint plus. Elle ne tombe que pour faire fleurir. Si quelques flocons de neige attardés voltigent, semblables à des plumes de colombe, on les suit d'un œil moqueur comme des masques en carême. On allume du feu et on ouvre les fenêtres. Tout est à la vie, et l'on est l'ami des choses et des êtres. Il semble que l'humanité va contracter enfin son alliance définitive avec le reste de la création, que c'en est fini du mal, du doute, de la guerre, de la douleur, et qu'on va voir venir un ange proclamant la réconciliation générale.

Ce printemps, qui me le rendra? Nous marchions, tout le jour, à travers ces adorables petits bois à peu près ignorés, et dont les sentiers interrompus nous menaient n'importe où, mais toujours quelque part où nous nous trouvious bien et où nous nous embrassions, sans déranger même les oiseaux, qui savaient que c'était la bonne saison pour nous comme pour eux.

Ces arbres de Sainte-Assise, je le les connais tous et je les aime encore. Ce n'est pas leur faute si j'ai été malheureux : ils ne m'ont pas trompé; ils ont, de leur mieux, concouru à mon bonheur, et m'ont prêté gaiement leurs feuilles et leur ombre pour mon premier nid.

O Nature! tant qu'il restera un homme sur la terre

Digitized by Google

et une âme dans cet homme, il te demandera, comme moi, ce que tu as fait de tes promesses et de ses illusions. Pourquoi me souriais-tu alors? Pourquoi m'approuvais-tu? Pourquoi semblais-tu nous bénir avec toutes tes voix, puisqu'à cette heure, sans avoir changé d'aspect, tu ne veux plus me reconnaître et ne me consoles plus? Pourquoi, lorsque, malheureux, désespéré, fou, je suis venu loyalement à toi, mère universelle, te demander un conseil, un encouragement, un sourire, pourquoi ne m'as-tu pas répondu, toi que j'avais connue si éloquente et si prodigue? C'était cependant en la même saison, presque aux mêmes dates. Rien n'était changé en toi ni autour de toi. Les nuages couraient toujours sous le ciel, les oiseaux voltigeaient toujours de branche en branche, les insectes rôdaient toujours dans les herbes; mais ce n'étaient plus les mêmes nuages, ni les mêmes oiseaux, ni les mêmes insectes; et ce n'était même plus moi. Tu avais déjà vu passer des milliers de vies et de morts, sans que rien altérât ou modifiât ta face immobile; et que t'importait une douleur de plus ou de moins!

Çà et là, le bûcheron avait abattu quelques arbres, des pas humains avaient tracé des chemins nouveaux; l'herbe avait couvert les sentiers où nos pieds légers et rapides n'avaient pas laissé de traces, et toi, muette et indifférente, tu continuais ton œuvre sans te souvenir, sans te soucier. Ce n'est pas ta faute, après tout, si nous sommes insensés, et si

Digitized by Google

nous préférons les émotions, les dangers et les regrets des choses périssables à tes splendeurs éternelles. Sois bénie, sainte Nature; et toi surtout, petit coin de terre où je fus complétement heureux!... Complétement heureux! Quel homme peut affirmer ces deux mots, en regardant en arrière? Le meilleur de ma vie est resté dans ce petit bois. Puisse un autre l'y retrouver!

XXX.

Un jour que vous serez libre, mon ami, et que vous aurez besoin de recueillement et de solitude, prenez, par une belle matinée du mois de mai, la route de Fontainebleau. Arrêtez-vous à Cesson; là, tournez à droite, et marchez, une demi-lieue à peu près, jusqu'à une grande avenue de marronniers. Enjambez la barrière de bois qui la ferme aux voitures. On ne vous dira rien; le maître est un grand seigneur hospitalier. Suivez cette avenue, jusqu'à l'endroit où le terrain s'abaisse. Voyez-vous, à votre droite, cette petite sente à moitié couverte par les faux ébéniers qui la bordent? Elle est coupée par une grille basse toujours entre-bâillée, les enfants du village ayant le droit de venir jouer dans le parc, sous les grands sapins qui le parfument. Cette sente, la

Digitized by Google

grille une fois passée, va vous conduire à la maison, cachée derrière les grands chênes. Regardez cette maison, et dites-vous : « Ici, un homme a été complétement heureux! » La femme qui garde cette maison que personne n'habite plus, je ne sais pourquoi, c'est la femme du jardinier. Son mari, maintenant, travaille au château voisin. Sa fille est mariée. Elle a épousé un cultivateur de Beaulieu, le village que vous voyez en amont, à deux kilomètres à peu près. Parlez de moi à la jardinière; vous la verrez sourire, et elle vous dira : « C'était un bien joli ménage! Comme ils s'aimaient! Comme ils avaient l'air heureux! Qu'est-ce qu'ils sont devenus? » Vous lui répondrez que nous nous aimons toujours et que notre bonheur dure encore. Il ne faut décourager personne. On est si coupable de ne plus être heureux! Et puis pourquoi se faire plaindre par ceux qui nous enviaient?

Promenez-vous dans le jardin; la grande pelouse verte y est toujours. Il y avait là, de notre temps, un couple de perdrix qui ne se quittaient pas plus que nous ne nous quittions, et qui trottaient devant nous, plutôt par instinct que par peur. Y sont-ils restés ou revenus?... Tournez le dos à la maison et longez ces massifs de lilas qui voilent la rivière. Traversez-les. Il y a là, n'est-ce pas, penchés sur l'eau, et s'y reflétant, des saules trapus, noueux, les cheveux hérissés, semblables à des hommes en colère. Ils sont à cinq ou six mètres l'un de l'autre.

Digitized by Google

Adossez-vous au troisième, en comptant à partir du pavillon. Un matin du mois de mai, vers dix heures, nous étions là, elle et moi : elle étendue, ou plutôt couchée sur cet arbre incliné, les mains jointes derrière son col, moi étendu par terre et baisant ses petits pieds nus, qu'elle tirait, l'un après l'autre, de leurs mules de velours cramoisi, à bordure de martre, et dont elle me caressait le visage. Ses longs et lourds cheveux d'or étaient relevés au hasard, sans ordre. De longues mèches s'échappaient entre les dents du large peigne, comme les petites cascades qui filtrent entre les poutrelles d'un barrage, et roulaient sur sa robe et sur l'écorce du saule. Pour tout costume, elle portait une robe de chambre, en cachemire bleu, que j'avais fait faire pareille à son vêtement du quai de l'École, afin d'avoir, le plus possible, sous les yeux, le présent et le passé.

Dans la pose gracieuse qu'elle avait prise, ses larges manches, retombant sur elles-mêmes, découvraient ses bras blancs, arrondis autour de sa tête comme les anses d'une amphore. Elle laissait errer sur le ciel tout bleu ses yeux aussi bleus que lui ; car sa beauté, n'est-ce pas? était faite des tons les plus francs. Les comparaisons banales, dont on n'ose plus se servir, étaient les seules qu'on pût lui appliquer. L'or des moissons, la neige des glaciers, le bleu des bleuets, les lis, les roses, les grenades et les perles : voilà ce qu'étaient ses cheveux, son teint, ses yeux, ses joues, ses lèvres et ses dents. Qu'y faire ? C'était ainsi; et le

Digitized by Google

tout fondu dans l'harmonie de la jeunesse, du plaisir et de la santé. En dehors du marbre, de l'albâtre et de la cire vierge, vous eussiez cherché vainement à quoi comparer ce corps ferme, élégant et souple, connu de moi seul alors, que son vêtement me cachait, mais dont mes yeux insatiables devinaient les contours merveilleux. Pas un être vivant à deux lieues à la ronde! Rien que nous deux et l'eau fine et profonde, qui voyageait sans bruit. Une matinée splendide! une matinée d'août égarée en mai. Aux frémissements intérieurs qui animaient le silence, on sentait que la campagne allait se hâter de verdir, comme une jeune fille, qui a trop dormi, se hâte de se parer de ses plus beaux atours, pour rejoindre ses compagnes envolées vers la fête.

Les fleurs, avant d'être tout à fait écloses, donnaient déjà leurs parfums, semblables à ces aveux de l'âme qui se trahissent avant la parole. Un brouillard transparent, à teintes d'opale, dernier voile que le soleil allait détacher de la terre, honteuse d'être surprise sitôt, flottait encore sur les perspectives qu'il faisait onduler.

Tout ce luxe de vie convergeait à nous.

— A quoi penses-tu? lui dis-je tout bas.

— M'aimes-tu bien? répondit-elle.

— Tu le demandes!

— Mais bien — bien — bien?

— Oh! oui, bien, bien!

— Alors, va me chercher un grand drap de lit,

Digitized by Google

et apporte-moi du lait chaud dans une écuelle d'argent aux armes du prince.

J'obéis. Dix minutes après, je revenais, avec le drap plié sur mon bras, et l'écuèlle remplie d'un lait fumant que j'avais fait traire devant moi. Iza n'était plus à sa place. Ses vêtements étaient suspendus au saule. Un frisson me couvrit tout entier. Je m'arrêtai, n'osant plus faire un pas, la voix étranglée dans la gorge. Un grand éclat de rire répondit à mon effroi.

— Tu as le temps, cria-t-elle. Je suis bien ici.

La voix venait de la rivière. Iza, complétement nue, nageait dans cette eau glacée, faisant mille cabrioles, battant l'eau de ses petits pieds, plongeant, écartant ses cheveux, comme une véritable naïade, dont elle avait toutes les grâces.

— Tu es folle! lui criai-je; — tu vas te tuer.

— Non; je suis habituée à ça.

— Si quelqu'un te voyait?

— Il ne serait pas malheureux! Mais, sois tranquille, personne ne me verra; et puis n'ai-je pas mes cheveux et la tradition?

— Sors de là, je t'en supplie.

— Encore une minute.

Elle plongea de nouveau; puis, nageant, à fleur d'eau, jusqu'à la rive, elle saisit une racine, et, d'un bond, fut sur la berge, la tête et les épaules couvertes de grandes herbes qu'elle avait arrachées en regagnant la terre, et dont elle s'était parée avec ce goût instinctif qui présidait à ses plus simples

Digitized by Google

coquetteries. J'avais ouvert le drap pour l'envelopper.

— Non; — le lait d'abord, me dit-elle.

Et, saisissant la coupe, elle se mit, toute mouillée et toute rose, à boire lentement, à petites gorgées, cette jatte de lait, la tête portée en avant, les reins légèrement cambrés, tout en disant :

— Tiens, voilà un motif de statue. Regarde! Est-ce que ce n'est pas joli?

Elle vida l'écuelle jusqu'à la dernière goutte; puis elle la jeta, à toute volée, sur le gazon, au risque de la bossuer.

— Si tu avais abîmé cette pièce d'argenterie? lui dis-je avec un petit ton de reproche.

— Qu'est-ce que ça fait? elle n'est pas à moi.

Ce fut le premier mot qui me choqua en elle. De ce mot, un observateur eût conclu tout un caractère. Je me le suis rappelé bien des fois, — trop tard.

Quand j'eus dépouillé Iza de ses herbes et que je voulus l'envelopper du drap, elle n'avait plus une goutte d'eau sur toute sa personne; la chaleur de son sang avait séché sa peau.

— Vois comme j'ai chaud, me dit-elle.

En effet, de son corps brûlant se dégageait une nuée légère, parfum visible.

— Tu ne recommenceras plus de pareilles folies, lui dis-je tout en la rhabillant, et en regardant, autour de moi, si personne ne nous voyait.

Elle reprit :

Digitized by Google

— Si tu savais comme c'est bon, l'eau froide! Il y avait plus d'une heure que j'avais ces trois envies : me dévêtir, me plonger dans la rivière et boire du lait dans l'écuelle d'argent. Si je t'avais demandé ton avis, tu m'aurais certainement empêchée ; j'ai bien mieux aimé exécuter sans rien dire.

Et, me sautant au cou, elle me serra dans ses bras, de toutes ses forces, et me tendit ses lèvres rouges teintées de lait.

XXXI.

Je vous raconte cette scène dans ses plus minutieux détails, parce qu'elle contient, en germe, les trois vices qui devaient perdre cette femme d'abord, et me perdre ensuite : l'impudeur, l'ingratitude, la sensualité. Cependant, sauf l'étonnement que m'avait causé la réponse au sujet de l'écuelle, cette aventure ne laissa, longtemps, dans mon esprit, qu'un souvenir d'amour, d'innocence, de gaminerie. Iza recommença plusieurs fois cette équipée, ou plutôt nous la renouvelâmes ensemble, car je voulais partager toutes ses sensations. Elle m'appelait Daphnis, je l'appelais Chloé ; et j'avais fini par trouver naturel ce bain mythologique, exclu depuis longtemps des mœurs civilisées.

Ces exercices et ces luttes avec les éléments étaient

Digitized by Google

d'ailleurs dans mes goûts, et il n'y aurait pas eu grand mal à ces ébats solitaires, si nous nous en fussions tenus là; mais l'amour que j'inspirais à Iza était essentiellement physique; l'âme ne s'y mêlait guère, tout en croyant y prendre part. Iza ne s'en doutait pas plus que moi alors, et, comme le sacrement qui nous unissait lui donnait le droit de connaître et d'avouer tous les effets du mariage, elle ne se cachait pas des joies matérielles qu'elle y trouvait.

Ici se place un aveu délicat. L'acte d'accusation portera indubitablement, car on a fini par savoir ce qu'Iza a répété tant de fois pour se disculper, depuis notre séparation : que je me suis servi de ma femme comme d'un modèle. On me reprochera d'avoir démoralisé, à plaisir, la jeune fille que la Loi me livrait en toute propriété et dont je devais respecter l'innocence et la candeur.

Le premier point est vrai, le second est faux. Hélas ! la démoralisation était d'instinct, le vice était d'origine chez cette vierge; et, si l'un des deux a été démoralisé par l'autre, c'est l'homme qui a été démoralisé par l'enfant. Oui, je suis né avec toutes les ardeurs physiques de l'amour, et plus, avant le mariage, je les avais immolées à mon travail et à mon amour idéal, moins je devais songer, l'idéal une fois incarné, le mariage une fois conclu, à contenir et à dominer ces ardeurs, d'autant moins que je trouvais dans ma femme la même soif de

Digitized by Google

les connaître. Alors, nous n'étions coupables ni l'un ni l'autre. J'avais vingt-six ans, Iza en avait à peine dix-huit; elle était la Beauté, j'étais la Force, et nous nous aimions.

Je vous dirai cependant, puisque vous voilà devenu mon confesseur, que mon premier sentiment, quand j'avais eu le droit de dépouiller de ses voiles cette créature divine, contenait plus d'admiration et de respect que de désirs. Tel est le privilége de la suprême Beauté. Elle exalte l'esprit, elle pénètre l'âme avant d'appeler les sens. Dans son admirable tableau de *Vénus et Adonis*, Prud'hon a traduit cette impression avec la délicatesse d'un poëte véritable et d'un véritable amant. La plus belle des divinités de l'Olympe, absolument nue et absolument femme, s'offre aux caresses et aux baisers du plus beau des mortels. Celui-ci la contemple, plein de ravissement, mais il n'ose, ni de ses doigts ni de ses lèvres, effleurer ce corps céleste que semble devoir flétrir le plus léger attouchement. Cette émotion naturelle, je l'avais comprise comme le Maître, éprouvée comme Adonis. Cependant elle avait fait place, peu à peu, pour moi comme pour le fils de Cinyre, à un sentiment plus humain; mais longtemps encore, jusque dans la possession, je restai pudique et je le serais resté toujours, si je n'avais obéi qu'à mes seules inspirations. Malheureusement, réservée et décente à l'excès devant les étrangers, Iza était sans aucune pudeur devant moi. Fière de sa beauté,

Digitized by Google

elle m'en donnait le spectacle à chaque instant, sous le premier prétexte venu, et la scène du bain n'est qu'un des mille tableaux qu'elle se plaisait à m'offrir.

Ce n'était pas tout. En me disant, pendant qu'elle buvait : « Voilà une statue toute faite, » elle revenait, pour la vingtième fois peut-être depuis notre mariage, à son idée fixe, qui était de voir représenter, fixer, éterniser par le marbre, ces formes dont l'élégance et la pureté me ravissaient à la fois comme époux et comme statuaire. Elle n'eut pas besoin d'une bien grande insistance pour me convaincre. De plus forts que moi eussent succombé. Aimer son art, en posséder dans la femme qu'on adore l'expression la plus parfaite, et de ces deux amours n'en pas faire un seul, c'eût été difficile, peut-être même au-dessus des forces humaines, surtout quand il n'y avait pas à implorer, quand il n'y avait qu'à consentir. J'en appelle à la sincérité des femmes, s'il existe réellement des femmes sincères. Quelle est celle qui, se trouvant dans les conditions d'amour et de beauté où se trouvait Iza, n'eût pas été prise du même orgueil et de la même ambition ?

— Puisque je t'aime, puisque je suis jalouse de toutes les femmes et que tu me trouves la plus belle qui soit, me disait-elle; puisque, par bonheur, tu cultives un art où ma beauté peut t'être utile, disposes-en pour ta gloire comme pour ton plaisir. De cette façon, je serai partout dans ta vie, et tu me retrouveras dans toutes tes pensées. Je suis jalouse :

Digitized by Google

je ne veux pas que tu t'enfermes seul avec d'autres femmes; je ne veux pas que tu puisses être heureux, je ne veux pas non plus que tu puisses être inspiré sans moi. Je vieillirai. Il te faudra bien alors la preuve que j'étais belle. Et, si je venais à mourir demain, que te resterait-il de ton Iza? Le souvenir passe, le marbre reste. D'ailleurs, qui le saura maintenant? Et, si on le sait plus tard, tu m'auras immortalisée; voilà tout. Est-ce que tu ne veux pas que nous traversions ensemble la postérité comme nous aurons traversé la vie? Ce n'est pas le hasard, crois-le bien, qui a donné pour compagne et pour amie une belle fille à un grand artiste, c'est la Destinée. Enfin, cela me fera plaisir, voilà la meilleure raison.

Que pouvait-on répondre à de pareils arguments?

XXXII.

La première statue que j'exécutai d'après elle fut *la Buveuse*, dont elle m'avait fourni le motif à Sainte-Assise, et dont la réduction seule fut connue du public. Vous vous rappelez le succès qu'obtint cette composition. Non-seulement je ne voulus vendre à aucun prix, mais je ne montrai à personne, excepté à M. Ritz et à ma mère, la statue en

Digitized by Google

marbre, grandeur naturelle, que je plaçai, comme un éternel souvenir des jours heureux, entre les deux fenêtres de notre chambre nuptiale. Elle est la reproduction exacte d'Iza, que j'avais moulée des pieds à la tête, portes bien closes, pendant une nuit. J'ai fait venir ensuite, pour détourner les soupçons, un modèle qui avait une grande réputation alors, la célèbre Aurélie ; mais, en réalité, je ne travaillais que d'après le moulage, dont j'ai détruit le creux et l'épreuve unique que j'en avais tirée. Je le regrette maintenant. Là était la preuve, et l'on n'en retrouvera peut-être plus une seconde, que la Nature peut à elle seule, donner la perfection ; et l'art, au moins, eût profité de cette beauté qui devait faire tant de mal. Voilà toute la vérité sur ce point.

A partir de ce moment, je n'eus plus d'autre modèle qu'Iza. Je réalisai le rêve de Pygmalion. Celle que j'aimais devint femme et statue tour à tour. Cependant, comme je tremblais qu'on ne surprît notre secret, je changeai les dimensions de mes œuvres.

Mon succès s'augmenta peut-être, ma valeur s'amoindrit certainement. Je m'écartais de l'idéal, de l'art pur, du grand art enfin. Je l'abaissais aux proportions étroites du précieux et du joli. Dominé par l'amour et par les sens, malgré moi j'entrais dans l'école sensualiste des Bernin et des Clodion. Je ne pouvais suffire aux commandes. Mon atelier ne désemplissait pas. Je me limitais néanmoins

Digitized by Google

dans ma production, malgré les conseils d'Iza, affamée de bien-être et de luxe. Ma mère s'était chargée de diriger notre maison, direction que ma femme lui abandonnait de grand cœur. Être belle, m'entendre le lui dire, m'aimer et me fournir des motifs plastiques, car l'ingéniosité ne lui manquait pas, voilà tout ce qu'elle savait faire. La moitié de mon talent était maintenant en elle. Si je l'avais perdue à cette époque, je serais mort de chagrin, comme l'auteur de *Vénus et Adonis* après le suicide de sa maîtresse, car il est assez fréquent, parmi nous autres artistes, que la femme nous tue. Infidèle, elle tue Giorgione; amoureuse, elle tue Raphaël; morte, elle tue Prud'hon.

Très-évidemment, malgré les précautions que nous prenions, on soupçonnait la vérité, et, dans le nombre des amateurs qui se présentaient, plus d'un, sans que je m'en doutasse, n'achetait que l'image de la belle personne qui faisait quelquefois les honneurs de l'atelier. Je bénéficiais ainsi d'une curiosité déshonorante pour moi, et je me déconsidérais, sans en rien soupçonner.

Ce que je soupçonnais encore moins, c'était le plaisir que causait à Iza cette dénonciation de sa personne. C'était elle qui avait voulu que je fisse, pour le commerce, une réduction de *la Buveuse*, et, dès ce moment, elle éprouva une véritable jouissance à se révéler, *incognito*, à l'admiration du public. Quand nous sortions ensemble, le soir, elle

Digitized by Google

s'arrêtait devant les magasins où figuraient, en montre, les épreuves de *la Buveuse* ou de la *Daphné*, et elle me disait tout bas, au milieu des groupes qui regardaient :

— Ils ne se doutent pas que c'est moi.

Elle était enchantée des milliers de désirs qu'elle éveillait, et de l'hommage insolent qu'on rendait au bronze ou au marbre qui la représentait. Ce n'était encore que l'infidélité de l'esprit, mais c'était déjà l'infidélité. Cependant, elle ne me quittait pas d'une seconde, et même, lorsque nous avions des visiteurs, c'est à peine si elle modérait l'expression de sa tendresse pour moi. Elle affectait de se montrer mon esclave, ma chose; elle tenait à ce que l'on sût bien qu'elle m'adorait et qu'elle était inattaquable. En effet, nulle n'était plus chaste qu'Iza en ses vêtements; on eût dit, en la voyant, avec ses longues robes blanches, sans taille, qui ne donnaient issue qu'à ses mains, ses pieds et son visage, une figure du Pérugin ou une statue de Donatello. Cette affectation de modestie dans toute sa personne, qui déroutait les révélations secrètes de l'art, l'impossibilité pour les curieux d'affirmer les ressemblances positives, causaient un plaisir inexprimable à cet esprit déjà en quête de singularités.

Comme c'était pour moi, pour moi seul qu'elle voulait être aimée et admirée, je me faisais le complice de cette dépravation. Quel trouble une femme née vicieuse peut jeter, innocemment, dans les déli-

Digitized by Google

catesses de l'homme qu'elle domine! Je dis innocemment, parce que le vice a son innocence et sa naïveté. Il est des êtres créés pour le mal, des êtres qui en ont l'instinct, le besoin, et qui l'accomplissent sans en avoir ni la préméditation ni la conscience. Le serpent donne la mort, le lotus rend fou. L'animal et la fleur savent-ils ce qu'ils font? Non. La nature veut qu'il en soit ainsi; leur mission est de détruire, ils détruisent. Pourquoi? Dieu le sait. Certaines âmes sont douées, comme eux, de ce privilége fatal. Iza était une de ces âmes, et elle ignorait elle-même, à cette époque, c'est-à-dire pendant la première année de notre mariage, où devaient la conduire ces dispositions primitives.

En attendant, j'étais heureux, cela est certain, entre ma femme, mon travail et ma mère; qu'aurais-je pu désirer de plus? Un enfant peut-être? Il ne venait pas; comme si la nature eût hésité, soit dans la crainte de détruire une de ses œuvres les plus parfaites en brisant les lignes harmonieuses de ce beau corps pour donner passage à une autre vie, soit qu'elle réserve à de pareilles créatures la maternité comme une punition.

Iza, en effet, redoutait cet événement possible; elle s'effrayait des dangers et des dévastations qu'il entraînait avec lui. Quant à moi, j'avais tant souffert étant enfant, que, bien que mon enfant ne dût pas redouter les mêmes souffrances, je n'ambitionnais pas absolument d'en avoir un. Je savais que les en-

Digitized by Google

fants pouvaient souffrir pour quelque raison que ce fût, cela me suffisait. Ce petit être absent ne me manquait pas encore. De nous trois, c'était ma mère qui le souhaitait le plus. Regardait-elle le bonheur de mon fils, bonheur tout prêt, comme une compensation aux douleurs du sien? Voyait-elle plus loin que moi dans l'avenir, et comptait-elle sur cette naissance pour modifier le caractère de sa bru, dont les tendances ne pouvaient lui échapper.

— Nous avons bien le temps, lui disais-je quand elle me parlait de son désir. Iza est si jeune! Laisse-la donc être un enfant elle-même pendant quelques années encore. D'ailleurs, ceci regarde la nature.

XXXIII.

A ce propos, je mentionnerai une observation incompréhensible pour la masse des gens, et absolument vraie : Les hommes qui vivent de leur cerveau, savants, musiciens, écrivains, sculpteurs, peintres, sont rarement nés pour être pères. A ceux que Dieu a dotés du don de création intellectuelle, il n'a donné qu'incidemment le goût de la procréation physique. Ces hommes aiment souvent les enfants d'autrui, cet amour ne les engageant à rien, plus qu'ils n'aimeraient les leurs, s'ils en avaient.

Digitized by Google

Ils ont quelquefois horreur de ceux qu'ils ont. De ces pères dénaturés Jean-Jacques est le type monstrueux.

Eh bien, ce sentiment contre nature est parfaitement explicable, je puis le dire, puisque je l'ai subi comme d'autres. Je l'expie aujourd'hui, sans cesser de le comprendre. Avouons-le tout de suite : le génie est égoïste et absorbant. Il ne demande pas mieux que de se répandre, mais là seulement où son caprice le pousse. Il a horreur de tout ce qui l'enchaîne, de tout ce qui l'assimile aux autres hommes, de tout ce qui entrave son développement et gêne son essor. La famille, telle que la société l'a instituée, est une de ces entraves. Aussi presque tous les grands hommes l'ont-ils éludée ou sacrifiée, et les femmes qui ont pu vivre légitimement, jusqu'à la fin, avec des époux vraiment illustres ont-elles dû immoler au dieu du foyer bien des espérances et bien des illusions, parmi les plus chères et les plus douces. Les lions ne sont pas d'un commerce facile, et, si l'on veut vivre avec eux, il faut courir la chance d'être dévoré.

Maintenant, voici l'excuse du génie, s'il en a besoin, car il ne relève que du ciel, et n'est pas justiciable des conventions qui servent à régir les vulgaires humains.

Créer est certainement pour l'homme le point culminant de la puissance; c'est par là qu'il se rapproche de Dieu. Dans l'amour du père pour son

Digitized by Google

enfant, l'orgueil domine en quantité supérieure. « C'est moi qui ai donné la vie à ce petit être ! » Voilà ce qu'il se dit, quand il regarde et qu'il admire le bambin né de lui. Mais cette vie, il ne l'a pas donnée seul; il lui a fallu la complicité de la femme, complicité telle que la femme est plus la mère de l'enfant que l'homme n'en est le père. Très-souvent, les deux parents sont jaloux de ce qu'ils se doivent l'un à l'autre dans cette production commune, et ils disent, chacun de son côté, non pas : « Notre fils » ou « Notre fille, » mais : « Mon fils » ou « Ma fille, » comme pour se faire une propriété personnelle de cette œuvre indivisible. De plus, cette œuvre est périssable, soumise à toutes les éventualités matérielles, vouée inévitablement à la destruction, puisque la seule chose qu'on puisse affirmer ici-bas, c'est la mort. Les jouissances qu'elle donne peuvent donc, d'un moment à l'autre, se changer en des regrets éternels et inutiles. Quel bien autre et bien plus puissant orgueil doit souffler à l'homme l'œuvre de son esprit, qui, au contraire, n'émane que de lui seul, et contient en elle le principe d'éternité. Elle illustre à jamais celui qui l'a conçue, elle porte son nom à travers les âges, elle fait partie de ce monde indestructible, quoique fictif, que la pensée humaine a créé à côté du monde réel, pour nous consoler de celui-ci. Dans la production de l'esprit, c'est l'homme seul qui a enfanté, le hasard n'y est pour rien, et son enfant, issu non pas d'une sécrétion de son sang, mais de ce que

Digitized by Google

l'âme contient de plus pur, la méditation, la volonté, la persévérance, la douleur quelquefois, sera un compagnon, un ami pour des milliers d'individus, pour l'humanité entière, le jour où celle-ci comprendra enfin tout ce qu'elle est appelée à comprendre.

Voilà des créateurs divins qu'on appelle Moïse, Mahomet, Homère, Virgile, Dante, Shakspeare, Raphaël, Colomb, Galilée, Michel-Ange, Molière, Pascal, Montaigne, Mozart, Voltaire, Newton! Quelle émotion, comparable à celle que leur cause l'enfantement par l'esprit, peut apporter à ces hommes la mise au monde d'un petit être vagissant et mortel, que le dernier des portefaix engendre aussi bien qu'eux? Va-t-il se réduire à la famille, ce chercheur à qui le monde visible ne suffit pas? Va-t-il se concentrer dans l'adoration d'un atome, ce géant qui veut escalader le ciel, et déserter le royaume sans limites des idées pour le domaine étroit des sentiments? Non. Jésus lui-même a été forcé de choisir, et, pour prouver qu'il était Dieu, de n'être ni fils, ni époux, ni amant, ni père. Aussi a-t-il enfanté la plus grande idée connue.

XXXIV.

Comme nous voilà loin de moi! car ce raisonnement, fait au nom des hommes de génie, ne m'est

Digitized by Google

applicable en rien! Ils ne me reconnaîtront jamais pour un des leurs, moi, pauvre homme de talent, que la passion a terrassé. Cependant, je me suis cru longtemps de leur race; mais, en mettant la passion au-dessus de l'art, je me suis séparé d'eux. C'était à moi de ne pas aimer, ou de ne demander à l'amour que l'inspiration ou le plaisir. Pour les hautes intelligences, la passion ne doit être qu'un moteur, ce que le vent est pour la mer : il la soulève, il la rend furieuse et magnifique; puis il disparaît et elle demeure.

Moi, je ne voyais plus que par Iza. Elle redoutait d'avoir un enfant; je ne souhaitais donc pas d'en avoir un. Aussi je fus presque aussi consterné qu'elle lorsqu'elle vint m'annoncer, avec une sorte de colère, qu'elle était enceinte. Toutes les imprudences qui auraient pu détruire cet état, elle les avait déjà commises avant de me rien dire. Il n'y avait donc plus d'espoir : il fallait être mère. Elle n'osa pas me proposer un crime; elle y pensa, j'en suis certain.

Elle passait ses jours et ses nuits à pleurer. Je l'apaisais de mon mieux en lui disant qu'elle resterait belle malgré tout, et que les larmes et l'insomnie l'enlaidiraient encore plus que cet accident naturel. Mieux valait se résigner et prendre toutes les précautions qui lui permettraient de donner la vie sans y rien perdre. Elle était, du reste, de ces créatures privilégiées, tellement construites pour l'amour, tellement souples, tellement ductiles, que la mater-

Digitized by Google

nité les traverse sans laisser trace de son passage.

Je ne voulais plus qu'elle marchât; je la portais, je la regardais continuellement. Je dessinais et je modelais des enfants, des Anges, des Amours aux petits membres charnus, aux faces rubicondes, aux reins potelés, aux ventres rebondis, et j'en entourais Iza, comme eût fait un artiste grec, pour que la mère conçût selon le Beau. Pendant ce temps, elle m'entretenait de sa mort possible; elle y revenait toujours; elle en avait une peur effroyable. Un frisson parcourait tout son corps, à l'idée de la terre humide. Elle exigeait alors de moi le serment que je ne me remarierais pas, et que j'irais tous les jours au cimetière. Elle désirait être ensevelie dans de la dentelle et couverte de fleurs. J'exécuterais sa statue, de grandeur naturelle, en marbre, et je l'étendrais sur son tombeau, pour que sa beauté lui survécût, et interrompît, un moment, la douleur de ceux qui passeraient près de sa dépouille. Elle avait enfin toutes les lâchetés et, dans ces lâchetés, toutes les grâces de la femme.

Depuis notre mariage, elle avait correspondu assez rarement avec sa mère; depuis le commencement de sa grossesse, cette correspondance était devenue plus fréquente. Je n'ai pas besoin de vous dire que, seul, je subvenais aux besoins de la comtesse, que *l'injustice et l'ingratitude du Czar* laissaient toujours dans la misère.

Iza finit par me dire que sa mère voudrait assister

Digitized by Google

à ses couches; qu'après tout, c'était sa mère, qu'elle mourrait avec un remords si elle mourait sans l'avoir embrassée.

A tout péché miséricorde! J'envoyai à la comtesse l'argent nécessaire pour son voyage. Elle arriva. Elle pleura, se jeta à mon cou, me baisa les mains, expliqua, atténua les faits, conclut à un *malentendu* entre ma femme et elle, m'appela son fils et s'installa dans notre maison. Elle passait tout son temps auprès de sa fille, ne lui parlant que polonais devant ma mère, et plusieurs fois je surpris Iza prêtant aux récits maternels une attention qui n'était pas dans ses habitudes. Je lui demandai quel était le sujet de ces entretiens si intéressants : elle me raconta ce qu'elle voulut.

L'homme qui épouse une étrangère, et qui ne comprend pas la langue de sa femme, n'a qu'une chose à faire, c'est d'apprendre cette langue au plus vite, sans que sa femme s'en doute.

Le 30 avril, il y a quatre ans, à minuit, Iza mit au monde ce fils pour lequel aujourd'hui j'essaye de me disculper et de vivre.

L'enfant fut confié à une nourrice et à ma mère, car Iza avait refusé de nourrir. Elle n'avait eu qu'un souci, à partir de sa délivrance : les précautions à prendre pour que cette grossesse ne laissât aucuns vestiges. Elle voyait son fils à peu près une demi-heure tous les jours, et elle n'y pensait plus, le reste du temps. Ma mère m'offrit de partir pour la cam-

Digitized by Google

pagne avec la nourrice et l'enfant. Le grand air ferait du bien au petit, disait-elle, et cet enfant ne pouvait encore être bien intéressant pour nous.

Il était évident que ma pauvre mère ne parvenait pas à s'entendre avec la comtesse, et qu'elle aimait mieux s'éloigner que de me donner le spectacle de leurs dissentiments. Je ne devinai rien alors. La comtesse me paraissait toujours aussi ridicule, mais que m'importait? j'étais aimé, et elle était la mère de celle qui m'aimait. Elle avait eu de mauvais projets : l'amour les avait déjoués. Je ne voyais plus en elle qu'une femme qui avait besoin de nous. J'étais si heureux, que je lui eusse pardonné bien autre chose!

Je consultai Iza sur la proposition de ma mère. Elle la repoussa, en ajoutant, comme si elle eût compris, elle, la raison véritable de ce départ :

— C'est inutile, ma mère va partir.

En effet, la comtesse, rassurée sur sa fille, prit congé de nous ; ses affaires, ses éternelles affaires, auxquelles je ne croyais plus depuis longtemps, la rappelant de nouveau en Pologne.

Un mois après ses couches, Iza était debout, plus belle qu'elle n'avait jamais été.

Je ne vivais plus guère que dans ma famille. Nos relations étaient peu étendues. L'hiver, j'avais deux ou trois grandes réunions dans mon atelier. Chaque semaine, je donnais à dîner à quelques-uns des hommes remarquables de Paris. Vous m'avez fait,

Digitized by Google

trop rarement, à cette époque, l'amitié d'être des nôtres. Vous vous rappelez ce qu'étaient ces réunions, à la surface du moins, car Dieu sait ce qu'il y avait dessous.

L'été, je louais à Auteuil une petite maison, avec un grand jardin et un vaste hangar transformé en atelier. Nous nous y établissions dès le printemps, et je n'en sortais que pour les travaux qui exigeaient ma présence à Paris. Iza semblait s'accoutumer à son rôle de mère. Si elle n'adorait pas encore Félix, du moins il l'amusait; il l'intéresserait sans doute plus tard.

En attendant, la maternité, tout en me la rendant aussi belle, plus belle peut-être qu'auparavant, semblait l'avoir faite plus chaste et plus pudique, même dans notre intimité. Cette sensation nouvelle lui révélait des devoirs nouveaux; elle le disait du moins. Il n'était plus question d'utiliser sa beauté, et je pouvais recevoir tous les modèles, sans qu'elle manifestât la moindre jalousie. Elle avait honte même de s'être prêtée à ces fantaisies d'art; elle en rougissait. Il fallait rejeter cette condescendance sur la passion, et sur l'ignorance de la jeunesse. Je l'aimais mille fois davantage quand elle parlait ainsi. Elle était aussi plus tendre pour ma mère qu'elle ne l'avait jamais été. Ah! qu'elle joua bien son jeu! Qui aurait pu soupçonner l'avenir, en la voyant se rouler, avec son enfant, sur les foins parfumés, pendant les belles soirées de juin, tandis que, couché

Digitized by Google

sur le gazon, je me sentais me fondre dans la nature entière, à peine suffisante pour contenir mon bonheur!

XXXV.

Vers l'automne, je reçus une lettre de la comtesse, qui m'annonçait son prochain retour à Paris et sa résolution de s'y fixer définitivement. Elle me remerciait de mon hospitalité, et me remboursait l'argent que j'avais mis à sa disposition. Tous ses procès étaient terminés. Elle rentrait enfin dans une somme importante, et elle profitait de cette rentrée pour ne plus quitter sa fille, certaine qu'elle était de ne plus m'être à charge. Elle ne demeurerait pas avec nous; elle ne voulait pas nous gêner; mais, au moins, elle serait dans la même ville que ses chers enfants. Elle se faisait une fête d'aider ma mère dans l'éducation du petit.

Elle arriva et loua une maisonnette, avenue Marbeuf; nous habitions, nous, la grande maison qui porte le numéro 71, dans la rue de Berry. Nous étions donc voisins. Iza allait, presque tous les jours, voir sa mère avec la nourrice et l'enfant. Quelquefois je l'accompagnais ou j'allais la reprendre. La comtesse venait dîner avec nous, quand bon lui semblait. Ces jours-là, elle apportait sa broderie, ou travaillait

Digitized by Google

pour son petit-fils. C'était patriarcal. Elle avait abdiqué toute prétention ; elle acceptait la vieillesse sans résistance ; elle arborait bravement les cheveux gris. Elle avait de quoi vivre et bien vivre, elle était sûre de l'avenir, elle pouvait nous aimer sans être soupçonnée de calcul, elle ne demandait plus rien à Dieu. Nos meilleures soirées se passaient ainsi : moi dessinant ou modelant, ma mère endormant son filleul, la comtesse brodant et racontant ; Iza faisant de la musique, chantant, riant, mangeant des bonbons.

Cependant, ma mère devint tout à coup de plus en plus triste. A plusieurs reprises, je lui vis les yeux rouges. Je lui demandai la cause de cette tristesse subite ; elle la nia. « L'âge, disait-elle, sa vie inutile ; elle était peut-être trop heureuse. Elle avait toujours travaillé ; elle ne travaillait plus. C'était cela sans doute. »

Mes relations avec M. Ritz s'étaient espacées de plus en plus. Atteint d'une maladie de foie qui le rendait hypocondriaque et le condamnait à la vie sédentaire, il vivait tout à fait avec sa fille et son gendre. Il ne me traitait plus comme son enfant. Iza mettait ce changement sur le compte de la jalousie : l'élève éclipsait trop le maître. C'était possible. Et puis sa fille n'avait pas grand plaisir à recevoir Iza. Iza était plus jolie, plus élégante, plus admirée, plus enviée que madame Niederfeld. Rivalités de femmes! Pourquoi pas? On s'en tenait donc à la stricte poli-

Digitized by Google

tesse. On se rendait ses visites aux jours officiels, visites de vingt minutes chacune. Rien de plus. Cette attitude de M. Ritz et de sa fille eût dû m'éclairer. Je ne vis rien. Les raisons que me donnait ma femme me paraissaient excellentes.

Avec Constantin, c'était autre chose. Il avait fait plusieurs campagnes en Afrique ; après quoi, blessé, décoré, il était revenu en France, et restait à Paris, aide de camp du maréchal ministre de la guerre. Il menait joyeuse vie. Cependant, dès son retour, il avait pris ma maison en habitude, il y venait souvent; puis ses visites étaient devenues moins fréquentes, et finalement elles avaient cessé. Quand je le rencontrais, par hasard, et que je m'étonnais et me plaignais de son indifférence pour nous, il se contentait de me serrer la main et de s'excuser avec des phrases banales. La dernière fois que je le vis avant les grands événements qui se préparaient, il me dit, comme s'il eût eu la prévision de leur imminence :

— Tu es certainement un des hommes que j'estime et que j'aime le plus ; mais, tu le sais, on ne fait pas toujours tout ce qu'on voudrait faire. Un jour, cependant, si tu as besoin d'un ami véritable, compte sur moi. Je suis de ceux qu'on ne voit jamais et qu'on trouve toujours.

Je fis part, machinalement et sans aucune arrière-pensée, de cette conversation à Iza. Elle y répondit par un de ces sourires demi-confidentiels qui signifient : « Je connais la vérité, moi. Ce n'est pas ça. »

Digitized by Google

Je l'interrogeai.

— Jure-moi, me dit-elle, sur l'honneur, que tu ne parleras à personne, pas même à ta mère, et surtout pas à Constantin, de ce que je vais te dire.

— Je te le jure.

— Et que cela ne changera en rien ta manière d'être avec lui ?

— En rien.

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur.

— Eh bien, Constantin m'a fait la cour très-vivement, et, s'il ne vient plus ici, c'est que je l'ai prié de n'y plus venir. Je ne t'en ai pas parlé, parce qu'il est inutile d'occuper son mari de ces questions-là. Une femme qui se respecte sait se faire respecter. Aujourd'hui, le fait est sans importance, et je puis tout te dire. Tu le crois ton ami, tu le crois un galant homme. Je ne suis pas de ton avis, voilà tout, et je le crois même capable de vilaines vengeances. Il ne t'a jamais mal parlé de moi ?

— Jamais.

— Cela m'étonne, il y viendra. Oh ! les hommes blessés dans leur amour-propre, nous savons ce que c'est, nous autres femmes. Tu m'as promis !

— Sois tranquille, je ne dirai rien.

Mais je fus pris pour mon ancien camarade d'une haine instantanée, et, si je l'eusse rencontré ce jour-là, je l'eusse certainement provoqué.

Ce fut le premier de ces symptômes précurseurs.

Digitized by Google

que j'ai laissés passer sans y faire attention et qui, plus tard, se sont dressés devant moi et démasqués en m'appelant imbécile. En effet, c'était à moi de voir.

Un autre jour, Iza me dit :

— J'ai un aveu à te faire et un pardon à te demander.

— Quoi donc ?

— Le buste que tu as fait de moi quand j'avais quatorze ans, que tu m'as envoyé en Pologne...

— Oui, — eh bien ?...

— Il était resté là-bas, en nantissement avec bien d'autres affaires à nous.

— Que j'ai offert souvent de dégager.

— Ma mère ne voulait pas, elle t'avait déjà bien assez d'obligations. Lors de son dernier voyage, elle n'a pas pu voir l'individu qui nous avait prêté de l'argent sur tous ces objets. Il était en voyage. C'est un juif qui fait le commerce des cachemires. Ma mère a laissé l'argent de notre dette à un de nos amis, et nous sommes rentrés, à distance, en possession du buste. Au lieu de le faire revenir, je l'ai envoyé à ma sœur ; ai-je eu tort ?

— Tu as eu raison, chère enfant.

— En somme, c'est ma sœur, et elle nous a toujours obligées tant qu'elle a pu. Tu ne m'en veux pas ?

— Es-tu folle ?

Deux mois plus tard, le jour de sa fête :

— Sais-tu que j'ai fait un beau placement, sans

Digitized by Google

m'en douter, en envoyant mon buste à ma sœur. Regarde.

Elle ouvrit un écrin contenant un collier de diamants et d'émeraudes qui valait de trente à quarante mille francs.

— C'est ta sœur qui t'a envoyé cette parure ?

— Qui veux-tu que ce soit? Voici sa lettre. Elle est charmante.

— Ce présent est beaucoup trop important. Il m'embarrasse.

— N'aie pas de scrupules, ma sœur est riche et vaniteuse. Tant que je n'ai été qu'une pauvrette, elle m'a fait l'aumône; maintenant que je suis la femme d'un homme illustre, elle est fière de moi. Il paraît que tu es encore plus célèbre en Russie qu'en France. Du reste, elle a bien fait les choses. Ce bijou vient du magasin anglais, perspective de Newski; et elle me montrait le nom et l'adresse en caractères d'or sur le satin blanc de l'écrin.

Puis elle me lut la lettre de sa sœur, lettre écrite en français, et remplie de remercîments et de compliments pour moi.

— Eh bien, moi, je te donnerai les boucles d'oreilles, dit la comtesse, présente à cette conversation.

— Mais, maman, des boucles d'oreilles en émeraudes et en diamants de cette qualité-là, c'est une affaire de dix à douze mille francs, presque une année de ton revenu.

Digitized by Google

— Et la terre de Starckau qui va me revenir!

— Vraiment?

— Et pour laquelle j'ai déjà acquéreur. Tout cet argent-là est pour toi, ma chère fille, pour vous, mes chers enfants; que je vous le donne en diamants ou en écus, peu importe!

Je ne voulais pas être en reste avec la sœur d'Iza, je lui offris un marbre qu'Iza se chargea de lui expédier.

Un mois après, Iza avait les boucles d'oreilles.

Six semaines plus tard, en revenant de la promenade avec sa mère, la nourrice et le petit, Iza me dit du ton le plus naturel :

— Devine qui nous avons rencontré aujourd'hui.

— Je ne sais.

— Cherche.

— Quelqu'un que je connais?

— De nom seulement; mais tu ne dois pas avoir oublié ce nom.

Je nommai différentes personnes.

— Tu ne trouveras jamais.

Elle prit un temps, comme on dit en termes de théâtre, pour bien s'assurer qu'elle pouvait jouer avec ma confiance et qu'elle n'avait rien à craindre; puis, avec l'expression d'un enfant heureux que l'on n'ait pas deviné son énigme, elle me jeta ce nom :

— Serge.

Je pâlis, sans le moindre soupçon, sans le moindre pressentiment même; mais ce Serge était le seul

Digitized by Google

homme qui eût quelquefois troublé ma pensée, et je reçus ce nom comme une secousse.

— Il t'a parlé? demandai-je.

— Oui. Si tu avais vu sa contenance, tu te serais bien amusé. Un homme qui ne pouvait vivre sans vous, qui devait se tuer s'il ne vous épousait pas, et qu'on rencontre, tout à coup, se portant très-bien. Tu vois d'ici le tableau. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui rire au nez. Ma foi, tant pis. Du reste, il a eu le bon goût de ne faire aucune allusion au passé.

— Tu ne l'as pas invité à venir nous voir, je pense?

— Non ; mais il peut venir ou ne pas venir, ce sera toujours tout de même. Est-ce que j'ai eu tort de te mettre au courant de cette rencontre? Est-ce que tu veux que j'aie des secrets pour toi? Tu n'as qu'à le dire.

— Tu as eu raison, au contraire. Embrasse-moi!

Et elle passa immédiatement au récit de sa promenade, de ses petites acquisitions, du temps qu'il faisait et du monde qui encombrait les rues.

XXXVI.

Environ un mois après cette scène, j'arrivai à Auteuil, à l'improviste. Au moment d'ouvrir la porte du salon, j'entendis la voix d'Iza ; elle était montée à un diapason que je ne lui connaissais pas.

Digitized by Google

— Ah! elle *m'embête!* disait-elle.

J'entrai.

— De qui parles-tu ainsi? lui demandai-je.

— Nous parlons de la femme de chambre, dit la comtesse.

— Mais tu n'en parles pas, chère enfant, dans les termes où une femme comme toi doit parler, même d'une inférieure; qu'est-ce que tu as à lui reprocher?

— Rien de grave; mais je suis mal disposée aujourd'hui. — Ta mère est souffrante.

— Ma mère! Est-ce qu'elle est couchée?

— Non, elle se plaint de maux de tête.

— Pourquoi n'es-tu pas auprès d'elle?

— Elle veut être seule.

Je courus à la chambre de ma mère, que je trouvai pâle et dans une agitation très-grande.

Certainement elle avait pleuré, et elle était près de pleurer encore, surtout depuis que j'étais entré. Il lui fallait une volonté comme celle qu'elle avait pour rester maîtresse d'elle-même.

— Iza me dit que tu es malade.

— Ce n'est rien, mon enfant; des douleurs à la tête.

— Tu as pleuré.

— Oui, la souffrance a été un moment intolérable.

— Pourquoi veux-tu être seule?

— Parce que le moindre bruit m'énerve.

Digitized by Google

— Est-ce que tu as à te plaindre de quelqu'un ici?

— De personne.

Elle ne put se contenir davantage et se jeta dans mes bras en fondant en larmes. Je commençai à m'effrayer.

— Il y a quelque chose, dis-le-moi.

— Rien.

— Il est arrivé un accident à l'enfant?

— L'enfant va bien; non, je t'assure, c'est moi qui suis maussade. Depuis quelque temps, je souffre; mais te voilà, je me sens mieux. Descendons au salon.

Elle fut calme toute la soirée. Pendant huit jours, je ne quittai pas la campagne, et, pendant ces huit jours, ma mère, ma femme et la comtesse furent au mieux.

Cependant ma mère changeait visiblement; elle s'affaiblissait de jour en jour. Je consultai un de mes amis, médecin, et lui demandai la vérité.

Elle avait une hypertrophie du cœur: la maladie de ceux qui ont trop aimé, trop travaillé ou trop souffert. Le mal datait de loin; on ne pouvait plus le vaincre, on ne pouvait que le surveiller. Surtout pas d'émotion trop vive, c'était la recommandation expresse.

Je vous laisse à penser dans quel ordre d'idées me jeta cette nouvelle. Je ne quittai plus ma mère, à qui la vérité n'échappait pas. S'il ne se fût agi que de la mort, elle l'eût acceptée vaillamment. Mourir

Digitized by Google

n'est rien pour ceux qui ont lutté beaucoup; ce n'est que la dernière lutte. Mais elle était informée des intrigues qui m'environnaient, dont je ne soupçonnais rien, dont elle ne voulait rien me dire, car elle tremblait que cette révélation ne me tuât. Tant qu'elle serait là, elle pourrait se jeter entre les événements et moi; me servir de refuge, me fortifier, me consoler, si la vérité se faisait jour. Elle morte, qu'arriverait-il, en cas de malheur? Voilà quelle était la pensée persistante de cette mère à qui l'on avait défendu toute émotion.

Rien ne précipite la vie comme un secret qu'on ne peut dire, qui va mille fois par jour du cerveau jusqu'au bord des lèvres et qui retombe ensuite de tout son poids sur le cœur. Heureusement, ma mère avait un confident, Constantin, à qui elle me recommandait, et qui m'a tout répété plus tard. Elle allait le voir quand elle pouvait sortir; mais il ne put venir que rarement, quand elle fut condamnée à garder la chambre. Je lui savais gré de ses visites, et la cause qui l'amenait chez moi atténuait un peu mon ressentiment; mais la confidence d'Iza n'en était pas moins entre nous.

— Tu n'as pas de meilleur ami que Constantin, me disait ma mère. Promets-moi, s'il t'arrivait un de ces malheurs qu'il faut prévoir pendant les temps heureux, pendant ceux-là surtout, de confier ton enfant à sa sœur. N'oublie jamais qu'à cette famille tu dois d'être ce que tu es. Tout notre bonheur

Digitized by Google

nous est venu de là. Défie-toi de l'ingratitude, si facile dans le succès.

Iza soignait ma mère avec toutes les apparences du dévouement; mais la maison devenait bien triste pour elle. Elle s'ennuyait visiblement. Je lui donnais toutes les distractions possibles; ma mère elle-même l'exigeait; mais avec quelles inquiétudes je l'accompagnais soit au spectacle, soit en soirée! Le plus souvent, je la laissais aller avec la comtesse, et, à mon plus grand étonnement, elle ne se faisait pas prier pour sortir sans moi. Il me semblait qu'elle eût dû partager mes angoisses et mes craintes. Elle était si jeune! j'avais toujours une bonne raison à son service.

Deux ou trois fois, ma mère, qui sentait sa fin prochaine, eut de véritables conférences avec ma femme, sans témoins. Celle-ci en revenait toute troublée.

— Épargne-moi ces scènes-là, me dit-elle un jour; elles me font beaucoup de mal.

Ma mère ne quittait plus son lit; les derniers symptômes ne laissaient aucun espoir. De toutes les manières de quitter ce monde, la maladie du cœur est la plus douloureuse à la fois pour celui qui meurt et pour ceux qui voient mourir.

— Il n'y a rien qui puisse la sauver? demandais-je au médecin.

— Il y a les miracles, me répondit-il un jour avec ce triste sourire de la science impuissante et positive.

Digitized by Google

Ce jour-là, je restai pendant deux heures dans une église. Je ne sais pas ce que je dis à Dieu, quel échange je lui offris de ma gloire, de ma santé, de mon bonheur contre la vie de ma mère, mais jamais certainement une créature humaine n'a imploré le ciel avec avec plus de ferveur ét d'humilité.

Dieu ne répondit pas.

— Mon cher fils, me dit la douce et courageuse malade, la veille de sa mort, excepté de t'avoir donné le jour dans des conditions mauvaises, je n'ai rien à me reprocher à ton égard. Depuis ta naissance, je n'ai eu souci que de ton bonheur, et je m'en vais sans crainte et sans remords. Si la bénédiction de l'être qui t'a le plus aimé sur terre, je le dis avec confiance, si cette bénédiction peut te garantir, pendant le temps que tu as encore à vivre, je te la donne du plus profond de mon cœur. J'ai acquis le droit de bénir, à ce moment suprême. Oui, n'est-ce pas? Les fautes que j'ai commises, je les ai expiées. J'ai, pour preuve de cette expiation, l'amour et le respect de mon fils et le bonheur qu'il m'a donné; car il n'y a jamais eu de mère plus heureuse que la tienne, sache-le bien, et que ce soit ta consolation quand elle ne sera plus. Je me suis bien des fois demandé si, avant de mourir, je te révélerais le secret qui a pesé sur une grande partie de ta vie. A quoi bon? Pardonne, mon enfant, même sans savoir à qui tu pardonnes. Nous sommes tous bien faibles; nul ne peut répondre de soi; et, quand vient l'heure que j'entends déjà sonner, on se

Digitized by Google

sent plus fort si l'on a été indulgent. Je te laisse plein de talent, de gloire et de santé, entre ta femme et ton fils, que tu aimes et qui se partageront peu à peu la place que je vais laisser vide. C'est tout naturel; ne te refuse pas à ce partage; ne m'oublie pas trop vite, c'est tout ce que je te demande. J'ai été, toute ma vie, une ignorante, mais je t'affirme qu'il y a un autre monde et que nous nous y retrouverons. Embrasse-moi; ne me quitte pas jusqu'à la fin, et que je te touche encore quand je ne pourrai plus t'entendre ni te voir.

Je me rappellerai toujours l'air qu'un orgue des rues se mit à jouer sous nos fenêtres, au moment même où ma mère cessa de parler. Je voulus le congédier.

— Non; laisse cet homme gagner sa vie, me dit-elle, et donne-lui quelque argent. J'aime cette musique des pauvres, qui a si souvent accompagné mon travail.

Elle demanda un prêtre. Elle mourut le lendemain, à cinq heures du soir, après une longue agonie, peuplée de fantômes, hallucinée par le délire; mais la chère mourante ne laissa pas échapper un mot du secret qui avait accéléré sa mort.

Quand je la vis immobile et froide, cette mère qui avait été si longtemps tout mon cœur et toute ma pensée, il me sembla que j'allais tomber à la renverse, comme une masse inerte et désormais inutile. Ainsi c'était fini! Ces joies, ces baisers, ces tendresses, ces

Digitized by Google

sacrifices sans nombre, ce dévouement sans relâche, nos chères gaietés, nos communes tristesses, les bons rires et les bonnes larmes d'autrefois, les souvenirs et les réalités, les espérances et les promesses de l'avenir : — rien. Un dernier souffle avait tout emporté. Des étrangers, des animaux vivaient, et ma mère était morte! Ce n'était pas possible! ce n'était pas moi!

XXXVII.

Je crus bien sincèrement avoir fait connaissance avec la plus grande douleur humaine. Hélas! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas laissé cette croyance? Iza pleura beaucoup : émotion purement physique dont toutes les femmes ont le privilége. Ce qui est noir les effraye. Le lendemain, elles n'y pensent plus. Je n'en fus pas moins touché, et je reçus un grand soulagement de ces larmes faciles.

Cependant, je restai plus de six mois sans pouvoir sourire même à elle, même à mon enfant. Tout à coup une image frappait mes yeux, une scène, un mot du passé traversait mon esprit; je me mettais à sangloter en baisant les mains d'Iza, et je restais ainsi des heures, sans dire une seule parole.

Je travaillais avec acharnement. Je commençai à mettre de l'argent de côté pour mon fils, à qui je

Digitized by Google

n'aurais laissé que bien peu de chose si j'étais mort à cette époque. Nous dépensions tout ce que je gagnais. La mort me fit voir la vie sous son aspect sérieux, imposant des devoirs au delà de ce monde. La renommée, le talent, l'amour même, ne m'apparurent plus tout à coup que comme des jouissances passagères. Mon esprit fut saisi de préoccupations religieuses. Si j'avais été seul à la mort de ma mère, l'art n'eût pas suffi à me consoler; je me serais probablement retiré dans un couvent, pensée qui ne pouvait me venir entre mon fils et ma femme. Je me plongeai dans l'art mystique. Durant une année entière, je fus véritablement un artiste du moyen âge. C'est alors que j'exécutai la statue de sainte Félicité, que je représentai, d'après la légende, marchant au supplice en allaitant son enfant, et à qui je donnai les traits de ma mère, dont elle était la patronne.

En véritable artiste, j'utilisai ma douleur, et je l'usai en l'utilisant. Elle s'évapora peu à peu et je la regardais, pour ainsi dire, flottant comme une vapeur blanche dans mon ciel redevenu bleu. Comme elle était de ces douleurs prévues, annoncées, conciliables avec la nature, mon raisonnement, aidé de mon travail, de ma femme, de la jeunesse et de ce besoin d'oublier et d'espérer qui est l'égoïsme humain, me familiarisa insensiblement avec elle. Je ne l'entendis bientôt plus que comme une sourdine un peu triste dans le mouvement et le bruit de la vie

Digitized by Google

générale. Enfin, un jour, je me surpris à rire, comme si ma mère eût été là.

Pauvre humanité!

Iza avait voulu porter le deuil aussi longtemps que moi; je m'y étais opposé et je l'avais rendue, au bout de six mois, à ses ajustements joyeux. Elle avait refusé de les reprendre complétement.

— Laisse-moi faire, m'avait-elle dit, je dois bien cela à ta mère.

Un matin, je reçus une lettre anonyme ainsi conçue :

« Vous êtes un mari comme on n'en fait plus; vous ne vous apercevez pas que votre femme sort tous les matins, et qu'elle court les rues quand vous la croyez bien tranquillement dans sa chambre. Suivez-la donc, et vous en apprendrez de belles; mais ne lui montrez pas cette lettre, vous ne sauriez rien.

» *Un ami.* »

On dira tout ce qu'on voudra contre la lettre anonyme; elle ne manque jamais son effet. C'est une arme abominable, déloyale, infâme, mais c'est une arme sûre.

Je cachai, de mon mieux, mon émotion, tout le reste du jour. Vingt fois je fus sur le point de montrer cette lettre à Iza, et de lui demander la vérité. Je me contins.

Le lendemain, j'étais habillé avant le jour, et,

Digitized by Google

caché derrière les rideaux de ma fenêtre, je guettai cette sortie mystérieuse.

Vers huit heures, Iza, voilée, vêtue de noir, sortit de la maison, en regardant autour d'elle et derrière elle, si personne ne l'épiait. Vous devinez de quels battements de cœur je fus pris à cette vue. Elle monta dans une voiture qui passait. Je ne fis qu'un bond de ma chambre à la rue. Cette voiture, je l'eusse reconnue entre mille; je la rejoignis bientôt, ou plutôt je la suivis, à distance. Elle prit les boulevards extérieurs et gagna le cimetière Montmartre. Iza en descendit, entra dans le cimetière; le jardinier la salua en la voyant, comme une visiteuse habituelle, et l'accompagna, avec des fleurs, jusqu'à la tombe de ma mère, que je n'avais pas visitée depuis quelques jours. Iza s'y agenouilla, et fit disposer les fleurs devant elle; après quoi, elle revint à la maison, par le même chemin, et en prenant les mêmes précautions.

A peine fut-elle rentrée, que je lui sautai au cou, et, lui donnant la lettre anonyme, je lui demandai pardon de l'avoir suivie..

— A quoi tient la confiance de l'homme qui nous aime! dit-elle avec un soupir.

A compter de ce jour, lorsqu'elle sortait vêtue de noir, je l'embrassais et je lui serrais la main, sans lui demander où elle allait.

. . . . . .

Digitized by Google

XXXVIII.

M. de Merfi, un des amateurs les plus connus de Paris, qui possède une grande propriété près de Chartres, m'avait invité souvent à venir chez lui ouvrir la chasse. J'avais accepté l'année dernière, et je devais partir, le 30 août, à six heures du matin.

J'avais accepté comme on accepte souvent ces sortes d'invitations, par pure politesse, en se disant : « C'est si loin, cela n'arrivera jamais. » La date fixée arrive, et l'on se voit menacé d'un plaisir bruyant, qui détonne dans les habitudes de travail, de solitude et d'affections qu'on a contractées ; qui appartient à à un autre monde, et qui va vous mettre en contact avec des curieux, des complimenteurs et des bavards. Le temps que vous allez perdre vous paraît être celui que vous auriez le mieux employé si vous étiez resté chez vous. Jamais vous ne vous êtes senti en pareilles dispositions ! Et voilà qu'il faut monter en voiture, abandonner une jouissance certaine pour un amusement douteux, et quitter ceux que vous aimez, à qui un accident, dont vous avez le pressentiment tout à coup, peut arriver en votre absence. Cependant vous avez promis. Le hasard ne vous tirera donc pas de là ? Comment faire ? Se dégager, trouver une excuse, mentir ! C'est bien embarrassant et de bien mauvais

Digitized by Google

goût. On souhaite une indisposition véritable, un petit événement qui vous mette dans votre droit! Pourquoi n'a-t-on pas prévu la disposition d'esprit où l'on serait? On donnerait une bonne somme pour ne s'être pas embarqué dans cette mauvaise passe. On voit à distance le maître de la maison qui compte sur vous, qui prend ses mesures en ce qui vous concerne, qui dit: « Nous aurons un tel, charmant garçon, » à moins qu'il ne dise: « Si je n'avais pas invité celui-ci, j'aurais pu inviter celui-là, qui est bien plus amusant. » Le temps marche. Plus on tardera à se dégager, plus on sera impoli; mais aussi plus l'excuse viendra tard, plus elle paraîtra vraisemblable, et plus elle sera définitive. Enfin, à la dernière heure, la veille, presque avec la honte et le remords d'une vraie mauvaise action, on écrit qu'on est désespéré de ne pouvoir se rendre à cette partie dont on se faisait une fête, mais qu'une circonstance indépendante, etc., etc. On pense un moment à dire que cette circonstance est une maladie subite de la femme ou de l'enfant; mais l'amphitryon enverrait savoir des nouvelles, il apprendrait qu'on l'a trompé, il se blesserait avec raison. Et puis on est superstitieux! La maladie serait capable de venir.

Telles sont les réflexions que l'on fait et que je faisais, de huit heures à dix heures du soir, le 29 août, devant ma valise, qu'Iza avait fait remplir devant elle, avec toutes les prévoyances de la meilleure ménagère. Je regardais mon fusil dans son

Digitized by Google

étui de cuir, mes provisions de chasse et mon chien que j'avais acheté exprès, quelques jours auparavant, et que j'admettais dans ma chambre, pour l'accoutumer à moi.

— Décidément je n'irai pas, dis-je tout à coup ; je vais écrire à M. de Merfi.

— Tu ne peux plus, me dit Iza, il est trop tard.

— Non, il n'est que dix heures, et il ne rentre jamais avant minuit.

— Ce sera bien impoli.

— Tant pis.

— Tu te serais amusé.

— Non.

— Cela te fera du bien. Va donc! une fois que tu y seras, tu seras enchanté d'y être.

— Donne-moi du papier et de l'encre.

— Je crois que le domestique est couché. On lui a dit qu'on n'avait plus besoin de lui, et qu'il vienne te réveiller à cinq heures, demain.

— Sonne-le.

Et je me disais :

— Si le domestique est couché, j'irai à la chasse.

A quoi tient la destinée! Si cet homme eût été dans son lit, rien de ce qui est arrivé ne serait arrivé peut-être.

Il veillait encore. Je lui remis ma lettre pour M. de Merfi, et je poussai un soupir de soulagement comme un prisonnier qui sort de prison. J'avais donné pour excuse de mon absence : que j'étais forcé de termi-

Digitized by Google

ier un travail important dans les quarante-huit heures. La grande chaleur pouvait sécher *ma terre* et la détruire si je l'abandonnais pendant trois jours. M. de Merfi, en recevant ma lettre, aurait peut-être l'idée de venir insister gracieusement. Je résolus de travailler, pendant deux heures, afin qu'il me trouvât dans l'attitude d'un homme qui va passer la nuit. De cette façon, je n'aurais pas menti absolument.

— C'est cela, me dit gaiement Iza : travaillons, et, si M. de Merfi vient te relancer ce soir, ma foi, tu iras à la chasse demain. Tu lui devras bien cela, à ce pauvre monsieur.

— C'est dit.

Et, la conscience tout à fait libérée par cette transaction, je me mis à dessiner le sujet que je me promettais de commencer au point du jour. Je travaillais dans le silence, montrant mon dessin à Iza, qui m'embrassait, quand elle se penchait pour le voir.

Personne ne vint. A minuit, je rentrai dans ma chambre. Iza rentra dans la sienne. Je dormis assez mal, comme si j'avais toujours dû partir à cinq heures. Je me réveillai de grand matin, et je me mis au travail, sans bruit.

XXXIX.

Il était six heures à peu près quand Iza ouvrit, tout doucement, la porte de sa chambre.

Digitized by Google

Je vous ai dit que sa chambre donnait sur l'atelier. Dans la position que j'occupais, Iza ne pouvait me voir, caché que j'étais par un énorme groupe. Je la voyais, moi, dans une petite glace de Venise, accrochée à ma gauche, légèrement inclinée et qui trahissait ainsi tous les détails de l'atelier. Les cheveux défaits, vêtue d'une chemise qui tombait sur ses bras et d'un seul jupon, Iza, retenant son haleine, s'avançait sur la pointe de ses petits pieds nus, relevant d'une main son jupon de mousseline, cachant quelque chose dans l'autre main. Elle tournait les yeux du côté de ma chambre pour s'assurer que je n'en sortais pas. Elle s'y prenait donc au mieux pour ne pas me voir, puisqu'elle regardait justement du côté opposé à celui où j'étais.

Je me figurai qu'elle venait me rendre une de ces visites matinales si bien accueillies par un jeune époux, et que motivent et accompagnent, si gaiement, les premiers chants, les premiers rayons et les premières brises d'une journée d'été. Autrement, pourquoi aurait-elle quitté sa chambre de si bonne heure, dans un pareil négligé? Je retins mon haleine, et me fis immobile comme les figures qui m'entouraient. Elle passa devant ma chambre, en se retournant une dernière fois, pour ne pas être surprise, et se dirigea vers la porte de l'antichambre.

— Ah çà! où vas-tu? lui dis-je.

Elle poussa un cri inimitable, intraduisible, le cri d'une âme qui était à cent mille lieues de l'endroit

Digitized by Google

où on la rappelle en une seconde; et, se retournant comme mue par un ressort, elle s'adossa au mur pour ne pas tomber, portant sa main à son cœur et blanche comme son linge.

Je courus à elle. Elle avait eu le temps de se remettre.

— Ah! que tu m'as fait peur! dit-elle en essuyant la sueur qui perlait à son front. Tu sais que tu peux me tuer avec une plaisanterie de ce genre-là?

Et elle alla chercher sa respiration au fond de sa poitrine, en me souriant, en me serrant la main, comme pour ne pas tomber et me prouver, en même temps, qu'elle me pardonnait.

— Mais aussi qu'est-ce que tu allais faire par là? lui dis-je.

— J'allais chez Nounou (le nom que Félix donnait à sa nourrice), j'allais chez Nounou voir l'enfant. Il y a deux heures que je me suis réveillée en sursaut, et, je ne sais pas pourquoi, j'étais inquiète du petit.

En effet, la chambre de la nourrice se trouvait à l'autre bout de l'appartement.

— Et ces lettres que tu as à la main, — qu'est-ce que c'est?

Elle les examina, comme pour se rappeler un détail insignifiant.

— Ce sont deux lettres que j'ai écrites, ne pouvant pas dormir : l'une à ma mère, qui devait venir dîner avec moi, en ton absence, et que je contremande puisque tu restes, et qu'elle ne t'amuse pas toujours

Digitized by Google

beaucoup ; l'autre..., continua-t-elle en relisant l'adresse comme si elle ne s'était pas bien souvenue, ah ! oui, — l'autre à une modiste nouvelle qu'on m'a recommandée ; et je voulais prier Nounou de les remettre, en allant promener le petit ce matin. Tiens, prends-les, ces deux lettres, tu donneras la commission toi-même. Je tremble tellement, regarde comme je tremble, que je les laisserais tomber. Oh ! Il ne faut plus me faire de ces peurs-là !

Et, toute tremblante en effet, elle laissa tomber sa tête sur mon épaule.

Je pris les lettres, et, les jetant sur la table, je m'excusai.

— Pour votre peine, monsieur, me dit-elle, vous allez me porter dans ma chambre, où je n'aurais pas la force d'aller moi-même, et vous allez me rendormir ; car je comptais, quand j'aurais eu calmé mon inquiétude et donné mes commissions, faire un somme jusqu'à midi ; ce dont je serai incapable, si l'on ne m'aide pas un peu.

Je la pris dans mes bras comme une enfant, et je la portai dans sa chambre en tenant son visage près du mien.

— Tu ne le mérites pas, disait-elle en se suspendant à mon cou avec mille provocations des yeux et des lèvres ; mais, c'est égal, tu as bien fait de rester. Il ne faut pas que les gens qu'on aime soient trop loin par ces belles journées-là, et je t'aime comme aux premiers temps. Tu sais que je t'en aurais voulu

Digitized by Google

si tu m'avais laissée seule pendant trois jours. Et toi, m'aimes-tu ?

Je la remis dans son lit; et, quand je la quittai pour retourner à mon travail :

— N'oublie pas mes lettres, me dit-elle d'une voix languissante; je ne veux pas que personne nous dérange aujourd'hui, même ma mère. Si Nounou est sortie, donne-les à la femme de chambre.

Voyons, mon ami, un autre n'eût-il pas été pris ainsi que moi, et, sans le hasard, sans la fatalité, j'ignorerais encore aujourd'hui qu'une de ces lettres contenait la plus infâme, la plus audacieuse trahison.

Comme cette femme me connaissait! comme elle était sûre de ma confiance, de mon aveuglement, de ma bêtise!

Je me rendis dans la chambre de Nounou pour embrasser mon fils, comme j'avais coutume de le faire tous les matins, et pour charger cette fille des deux messages en question.

J'avais passé du temps à rendormir Iza. Il était neuf heures. Nounou était déjà sortie. J'appelai la femme de chambre. Mon domestique, occupé à ranger le salon, ayant mis tous les meubles sens dessus dessous, me dit qu'elle venait de descendre à l'instant, qu'elle devait être à peine dans la cour. J'ouvris la fenêtre. Personne. Je ne vis que mon chien, à la porte de l'écurie. Il me regardait, en remuant la queue. Il faisait un temps magnifique; Iza dormait; je n'étais plus aussi en train de travailler que

Digitized by Google

le matin; je pris mon chapeau de chasse, mon fouet; je descendis, j'appelai mon chien; et, en jaquette légère, souriant et orgueilleux comme un homme sûr d'être aimé, je me dirigeai vers l'avenue Marbeuf. Je n'avais pas fait dix pas, que je rencontrai la femme de chambre qui rentrait.

— Madame m'avait donné deux commissions pour vous, lui dis-je, mais vous n'étiez pas là. Si elle se réveille avant mon retour, vous lui direz que je suis allé les faire moi-même pour consoler monsieur mon chien.

Je plaisantais!

Je déposai la lettre chez la comtesse, et je me rendis ensuite rue du Marché-d'Aguesseau, n° 12: c'était la suscription que portait l'autre lettre adressée à madame Henri, modiste. Pourquoi, au fait, ne monterais-je pas chez madame Henri, et ne ferais-je pas à Iza la galanterie d'une coiffure à mon goût?

— Madame Henri? dis-je au concierge, lequel, déjà endimanché, se tenait, tout debout, dans sa loge, comme s'il eût été invité chez lui-même.

Cet homme devait être occupé, pendant la semaine, dans quelque administration; et, le dimanche, il ne savait plus que faire de sa personne. Vous ai-je dit que ce jour-là était un dimanche?

— Madame Henri? me dit-il. Ce n'est pas ici.

— Comment, ce n'est pas ici? répliquai-je. C'est pourtant bien ici le n° 12?

— Oui.

Digitized by Google

— Rue du Marché-d'Aguesseau?

— Oui; mais il n'y a pas de madame Henri dans la maison.

— Une modiste, insistai-je.

— Il n'y a pas de modiste chez nous, répliqua, d'un ton méprisant, cet homme, qui devait être homme de peine dans un ministère.

— Si fait, si fait, cria la portière, occupée à terminer sa besogne du matin dans son arrière-loge, et sans même regarder l'interlocuteur de son mari; si, il y a madame Henri dans la maison; tu n'es pas au courant; seulement, elle est à la campagne. Si c'est une lettre pour elle, qu'on la laisse.

J'avais demandé cette madame Henri d'un air si naturel, et tellement dans le ton d'un individu qui fait une commission banale, sans s'inquiéter de quoi il s'agit, que la concierge ne s'était même pas donné la peine de me regarder. Elle parut seulement après avoir parlé; et, me voyant en jaquette d'été, en casquette, accompagné d'un chien, elle me prit sans doute pour un de ces intermédiaires sans conséquence, comme en emploient ces sortes de correspondants.

Elle me dit donc :

— Votre lettre sera remise, soyez tranquille.

En même temps, elle faisait, en regardant son mari étonné, un petit mouvement d'épaules qui pouvait se traduire ainsi : « Je sais ce que c'est. »

Évidemment cette femme ne faisait pas à son mari

Digitized by Google

l'honneur de lui rendre compte de tous les bénéfices secrets de la place.

Au mouvement qu'elle fit, un éclair traversa non pas mon esprit, mais mon cerveau; j'eus un de ces éblouissements intérieurs qui doivent précéder l'apoplexie. Je ne distinguai rien, j'entrevis tout. La première lettre anonyme que j'avais reçue flamboya devant mes yeux, réelle cette fois.

Déjà la portière étendait la main pour prendre la lettre, que je remis dans ma poche, par un mouvement instinctif.

— Je reviendrai demain, dis-je, quand cette dame sera chez elle.

— C'est inutile; on ne vous a pas dit de remettre la chose à la personne elle-même, n'est-ce pas? Laissez-la donc.

— Non.

— Ah! comme il vous plaira.

Je sortis, tremblant de tout mon corps, les pieds glacés, la tête dans un étau, le cœur immobile. Arrivé dans la rue, je m'appuyai au mur. Dans une prière spontanée, qui dura un quart de seconde peut-être, j'adjurai Dieu que *cela* ne fût pas, comme si Dieu lui-même pouvait empêcher que le passé ne soit. Je brisai le cachet et je lus :

« Impossible de nous voir : il ne va pas à la chasse. Pense à moi. Je baise ta bouche adorée. »

Pas de signature. Il n'en était pas besoin. Je ren-

Digitized by Google

trai dans la loge de la concierge. Elle avait repris son occupation interrompue; elle essuyait une tasse. Je la vois encore, cette créature abominable qui, pour quelques pièces d'or, aidait un homme à me tromper, et trouvait cela tout simple. Oh! dans de pareils moments, la puissance de Néron! pour faire expirer, dans les plus horribles tortures, l'être qui a contribué à votre douleur, même sans vous connaître, même sans le vouloir; lui arracher les entrailles, lui briser les membres, l'entendre hurler, blasphémer, supplier et ne faire grâce ni à lui, ni au plus jeune et au plus innocent de ses enfants. Enchantement de la vengeance! volupté du sang! qui oserait vous nier? Oui, toutes les cruautés, toutes les trahisons, toutes les infamies même sont de droit naturel et de logique humaine contre l'individu qui porte à mon honneur, à mon amour, à mon âme enfin une atteinte irréparable. Il ne sait souvent pas tout le mal qu'il fait, c'est possible; mais cela ne me regarde pas. Il n'a qu'à le savoir.

Je rentrai dans la loge, en me demandant ce qui allait se passer. A tout hasard, je fermai la porte derrière moi.

— Vous allez tout me dire! fut mon premier mot, et si menaçant et si terrible, que cette femme devina la catastrophe.

— Quoi vous dire?

— A qui est adressée cette lettre?

— Vous le voyez bien.

Digitized by Google

— Ne vous moquez pas de moi, je vous étrangle !

Je ne me possédais plus. L'homme fit un mouvement.

— Nous sommes d'honnêtes gens, dit-il, et vous allez sortir.

— Vous êtes des coquins, vous êtes les complices d'un crime ; et, si vous ne me dites pas tout, je vous fais arrêter tous les deux.

Ils se regardèrent.

— Je n'en sais pas plus long que vous, reprit la femme, et je vais vous dire ce que je sais ; après tout, moi, je ne suis pas fautive. L'appartement du premier est loué à un monsieur.

— Qu'on nomme?

— M. Henri. Il ne m'a pas donné d'autre nom ; et, comme il paye d'avance, et que l'appartement a des meubles de quoi répondre, je n'ai pas à lui en demander davantage.

— Il habite cet appartement?

— Non, il n'y vient que de temps en temps.

— Seul?

— Seul.

— Mais pour y recevoir une femme?

— Je ne sais pas qui il reçoit; il reçoit qui il veut, ce n'est pas mon affaire.

— Et cela dure depuis?

— Depuis un an, deux ans; je ne sais pas.

— Montrez-moi cet appartement.

— Je n'ai pas la clef.

Digitized by Google

— Vous ne connaissez pas le véritable domicile de cet homme?

— Non.

— Alors, cette lettre était pour lui?

— Évidemment. Oh! moi, je n'aime pas toutes ces histoires-là. J'ai un locataire qui reçoit qui bon lui semble, qui s'appelle M. Henri, à qui je remets les lettres qui viennent pour madame Henri. Si ça ne vous suffit pas, allez chez le commissaire de police, la première rue à gauche. Je suis dans mon droit et je me moque du reste.

C'était juste; moi seul étais dans une position fausse et ridicule. Je balbutiai :

— Vous avez raison.

Et je sortis, comme un homme ivre, en chancelant. Il me sembla, non pas que j'allais devenir fou, mais que j'allais devenir idiot. J'eus peur de me mettre à rire et à chanter dans la rue; je pensais à des objets qui n'avaient aucun rapport avec ce qui venait d'arriver. Des faits historiques, des termes d'un livre de chimie que j'avais lu tout récemment, venaient tirailler ma pensée, comme dans le délire. Je ne les entendais pas seulement, je les voyais passer devant mes yeux. Pourquoi cela? Une minute de plus, et je tombais la face contre terre dans l'hébétement et la paralysie. J'eus peur de mourir là, sans vengeance; je m'imprimai une secousse, et je courus vers ma maison. Pourvu que le monde ne finît pas avant que j'arrivasse! Je vis, comme à

Digitized by Google

travers un rêve, passer un de nos fournisseurs, qui me salua. Je le saluai machinalement. Mon chien, me voyant courir, courait gaiement à côté de moi.

— Qui est-ce? qui est-ce? me disais-je à travers ma fièvre.

Et tous les noms *de mes amis* passaient devant moi.

Au moment de pénétrer dans ma cour, je m'arrêtai. La certitude était trop près; je ne respirais plus. J'étais venu bien vite. J'aurais dû peut-être aller d'abord chez la comtesse. Cette lettre que j'avais remise avenue Marbeuf contenait certainement des détails. Si j'y allais? Non! Avais-je besoin de détails? Ces deux lignes qui brûlaient mes mains ne disaient-elles pas tout? J'entrai. Je me fis aussi calme que possible. Je stationnai même, un moment, dans la cour, comme pour m'assurer que mon chien me suivait. Je le caressai quand il me rejoignit, et, en me redressant, je jetai à la dérobée un regard sur les rideaux de *sa* fenêtre. J'en vis trembler un. La femme de chambre avait fait ma commission. Iza guettait sans doute mon retour, pour juger, d'après mon attitude, si elle avait ou non quelque chose à redouter. Elle fut trompée aux premières apparences. Déjà tout habillée, elle vint au-devant de moi; mais elle n'eut besoin que de voir mon visage pour comprendre. Elle s'arrêta et pâlit légèrement. Elle trouva la force et l'audace de me dire :

— Qu'est-ce que tu as?

Digitized by Google

— Le nom de cet homme?

Et je lui montrai sa lettre.

— Calme-toi, je vais tout te dire. Tu verras que je ne suis pas aussi coupable que tu crois.

Il n'y avait donc plus de doute. Elle avouait tout de suite que cette lettre était écrite à un homme! Avant qu'elle eût parlé, j'espérais encore, comprenez-vous! Je ne doutais plus; mais, dans les profondeurs le plus secrètes de mon âme, j'entrevoyais comme la possibilité que cette vérité ne fût pas la vraie.

Ma vie, je l'eusse donnée en souriant pour entendre Iza pousser devant cette accusation le cri involontaire de l'innocence calomniée. Hélas! tout était perdu! Elle expliquait.

S'être conservé jusqu'à vingt-cinq ans pour un amour unique, s'être donné alors en toute confiance et en toute liberté à une fille de dix-sept ans; avoir été le premier à lui révéler l'amour que l'on n'a connu que par elle; s'être fondu dans ce corps et dans cette âme, au point de ne plus savoir lequel des deux est l'autre; avoir fait de cet être à la fois le centre et la circonférence de tout ce que l'on a pensé, senti, produit; s'être dit qu'elle serait la consolation certaine de tous les désenchantements, de tous les mécomptes, de toutes les douleurs; avoir, pour elle, supporté la mort de sa mère; avoir, auprès d'elle, presque oublié cette mort; avoir cru tout ce que cette créature disait; l'avoir faite la confidente de ses illusions, de ses ambitions et de ses faiblesses;

Digitized by Google

avoir pleuré librement et sans honte devant elle; avoir passé des nuits entières, roulé autour de ses petits pieds; s'être pâmé d'amour dans ses bras avec toutes les contorsions, toutes les extravagances, tous les ridicules de la passion que l'on croit partagée; avoir, le matin encore, possédé cette créature plus belle, plus ardente, plus expansive que jamais, et lire tout à coup une lettre comme celle que je tenais depuis une demi-heure, et voir la vérité apparaître et trembler sur les lèvres de cette femme! Cherchez-moi un désastre comparable à celui-là; je vous défie de le trouver.

Ainsi un autre a vu ces beautés que je croyais connues de moi seul; un autre a joui de ce corps que j'adorais, et mes lèvres y ont séché les baisers d'un autre; ces confidences mystérieuses et sacrées de l'amour, ces mots que le plaisir brisait entre les dents, ces soupirs, ces hésitations, ces appels, ces délires de la passion ont été entendus, provoqués, assouvis par un autre qui la contemplait à son aise. Elle a supporté les baisers d'un autre. Elle a senti dans son sein toutes les énergies d'un autre, elle m'a oublié, elle a ri de moi avec un autre! Justice divine! Qu'est-ce que je vais faire à cette femme et à cet homme?

Disons-le à la honte de la nature humaine, la jalousie est absolument physique. Nous pardonnerons à celle que nous aimons mille désirs adultères, pourvu qu'ils n'aient pas été suivis d'accomplisse-

Digitized by Google

ment; nous lui pardonnerons d'avoir idolâtré un homme qui n'est pas nous, pourvu qu'elle n'ait pas appartenu à cet homme; enfin nous excuserons l'âme si le corps n'a pas été complice. Aussi les femmes nient-elles le fait physique, non par pudeur, non par remords, non par honte, mais parce qu'elles savent bien qu'elles peuvent nous ressaisir, tant que nous croyons à l'innocence de la chair, et que là est la dernière limite de notre magnanimité, parce que là est la dernière concession de notre orgueil.

Si, malgré la preuve accablante que j'avais entre les mains, Iza eût pu me convaincre qu'elle n'avait jamais appartenu matériellement (oh! lâcheté de l'amour!) à celui dont *elle baisait sur le papier la bouche adorée*, je lui pardonnais, et, qui sait? je rejetais peut-être la faute sur moi. Elle le sentait, et elle se préparait à me convaincre, si difficile, si impossible que fût l'entreprise. Le psychologiste qui eût assisté, sans être vu, à la lutte qui s'entama entre nous, eût été, une fois de plus, émerveillé des ressources, des évolutions, des audaces de l'esprit féminin, épouvanté peut-être aussi de la cruauté de la femme, quand elle n'a plus rien à perdre, et qu'elle veut se venger de son humiliation et de sa défaite.

Elle avait dit : « Je ne suis pas aussi coupable que tu le crois. »

Je me cramponnais encore à ces dix mots.

— Avant tout, lui dis-je, le nom de cet homme?

Digitized by Google

— Serge.

— Il est votre amant?

— Non.

— Il l'a été?

— Écoute...

— Je n'écoute rien. Oui ou non?

— Non.

— Vous mentez comme une misérable! Pour qui me prenez-vous? Comment voulez-vous que je me trompe aux expressions de cette lettre?

— Laisse-moi parler. Veux-tu que je parle?

Je m'assis ou plutôt je me laissai tomber sur une chaise, et je la regardai en face.

— Tu sais bien que j'ai dû épouser Serge. Je ne te connaissais pas alors, ou, du moins, je ne savais pas que je t'aimerais et que je t'épouserais un jour. Je t'ai tout écrit, à cette époque. Qui m'y forçait? Personne. Sans moi, tu n'aurais jamais rien su. Ma mère rêvait ce mariage, qui était très-brillant; elle voulait compromettre Serge et le forcer de m'épouser malgré sa famille. Elle a été imprévoyante. Nous étions si jeunes tous les deux!

— Vous avez été sa maîtresse avant d'être ma femme!

— Tu sais bien que non. Est-ce que tu peux avoir des doutes là-dessus? Soupçonne-moi depuis notre mariage, tu es dans ton droit, et toutes les apparences t'y autorisent; mais ne flétris pas les commencements de notre amour. J'ai peut-être été im-

Digitized by Google

prudente depuis; mais, alors, je n'ai rien eu à me reprocher.

Le mot était dit. « Imprudente! » pas autre chose. Les mots élastiques qui avouent sans expliquer, comme les femmes les connaissent! Malheureusement, il y a des moments où la passion est plus adroite que la ruse.

— Laissez le passé, lui dis-je, répondez sur le présent.

Elle changea de manœuvre.

— Je ne dirai rien, fit-elle; tu ne croiras pas plus au présent qu'au passé.

— Soit. Je vais tuer votre amant, je vous en préviens.

— Que m'importe! Est-ce que j'aime celui que tu appelles mon amant? Tue-le, si bon te semble, ce pauvre garçon. Les remords seront pour toi.

Cette dernière riposte était un coup de maître.

— Alors, pourquoi ce tutoiement? pourquoi ces expressions? pourquoi ce baiser lascif?

— Dans notre pays, cela ne signifie rien. Tout le monde s'embrasse sur la bouche.

J'ai entendu cela, mon ami, de mes deux oreilles; je l'ai entendu!

Les défaillances auxquelles j'avais été en proie tant que je n'avais pas été en présence de la coupable, avaient disparu. Je sentais monter de mon cœur à mon cerveau, régulièrement, bruyamment, comme une marée, la volonté de tout savoir et la

Digitized by Google

force nécessaire pour pousser cette volonté à ses dernières ressources. Les habiletés d'Iza ne me détourneraient plus.

A quoi bon discuter? Punir, il n'y avait plus autre chose à faire. Mais quelle punition équivaudrait au crime? A ce moment, je me rappelai la recommandation de ma mère mourante : « Si, dans une circonstance grave, tu as besoin d'un ami véritable, fais appel à Constantin. Tu n'as pas de meilleur ami que lui. »

Je devins si calme tout à coup, qu'Iza eut peur, dans le sens positif du mot. Elle commença à pressentir ce que peut être la colère d'un homme. Elle chercha, du regard, si elle pouvait s'échapper, ou qui elle pourrait appeler à son secours.

Je sonnai.

— Qu'allez-vous faire? me demanda-t-elle.

Le domestique parut.

— Courez chez M. Constantin Ritz, et priez-le de venir à l'instant; j'ai absolument besoin de lui.

Quand nous fûmes seuls :

— Qu'est-ce que Constantin a à faire là dedans ?

— Vous le verrez.

— Je ne veux pas rester avec vous deux. Vous m'assassinerez.

Et elle courut vers la porte.

Ce nom de Constantin l'avait plus épouvantée que toutes mes colères.

Je la saisis par le bras, je lui mis la main sur la

Digitized by Google

bouche, en lui disant d'une voix nette et froidement résolue :

— Si vous essayez de sortir ou d'appeler, je vous écrase sous mes pieds. J'ai toutes les preuves. Je suis dans mon droit. Asseyez-vous et attendez.

En même temps, je la poussais sur un divan, où elle tombait à demi morte.

— Je veux voir ma mère, murmura-t-elle.

— Priez Dieu qu'elle ne se présente pas.

— Vous avez porté la main sur une femme, balbutia-t-elle, sur une femme qui ne peut pas se défendre. Vous êtes un lâche.

Sa véritable nature allait enfin paraître.

Je ne répondis rien. J'étais décidé à ne plus rien dire.

Chose étrange ! tous les sentiments divers qui m'avaient agité depuis une heure faisaient place à un tel sentiment de mépris, que, par moments, il me semblait que ce n'était pas moi qui étais en cause, et que je n'avais jamais rien eu de commun avec cette créature qui me semblait changée, comme dans un conte de fées, en un animal repoussant.

Je pris mes ébauchoirs comme si de rien n'était.

Étant donnée une situation de ce genre, il fallait occuper le temps jusqu'à l'arrivée de Constantin, sous peine de ridicule. Machinalement, mes mains travaillaient. Tout à coup, la vérité me montait à la tête comme une bouffée de vapeur, les oreilles me tintaient et j'entendais distinctement ces mots : « Tue-

Digitized by Google

la donc. » Ou bien je me disais : « Qu'est-ce que je vais faire à cet homme ? » Et je cherchais un supplice abominable, odieux, avilissant. Je ne voulais pas qu'il mourût. Ce n'était pas assez, je voulais qu'il survécût au contraire, mais désespéré par moi, me maudissant tous les jours, souffrant dans son honneur comme dans sa chair, objet de risée pour les hommes, de dédain pour les femmes, d'horreur pour lui-même.

— Vous voulez absolument faire un scandale ? reprit Iza après un silence de quelques minutes.

Je ne répondis pas.

— Il est encore temps d'empêcher un malheur irréparable, continua-t-elle : ce n'est pas à Serge que j'écrivais. Je l'ai nommé pour détourner vos soupçons ; je ne suis pas assez bête pour me trahir tout de suite.

Un silence. Elle reprit :

— Nous allons nous séparer, n'est-ce pas ? Après ce qui vient de se passer, nous ne pouvons plus vivre ensemble. Envoyez chercher ma mère ; laissez-moi partir avec elle, et je vous jure que je vous dirai le nom de mon amant.

« Mon amant ! » Était-ce bien elle qui disait ce mot ? Était-ce bien à moi qu'elle le disait ? Je n'articulai pas une syllabe, mais je crus que mon cœur allait voler en éclats.

— Eh bien, oui, j'ai un amant, et je l'aime, et je n'ai jamais aimé que lui. Si vous saviez qui c'est !

Digitized by Google

« Mais tue-la donc ! »

La porte s'ouvrit. Il était temps. Constantin parut. A sa vue, elle pâlit encore. Que s'était-il donc passé entre eux ?

— Je n'y suis pour personne au monde, dis-je au domestique.

Et, lorsque nous fûmes seuls, j'allai fermer la porte de l'atelier, où cette scène se passait, et je mis la clef dans ma poche.

— Qu'arrive-t-il ? demanda Constantin.

— Madame a un amant ; le savais-tu ?

Constantin garda le silence. Je lui tendis la lettre d'Iza.

— Je le savais, dit-il après avoir lu.

— Et tu connaissais son nom ?

— Oui.

— C'est pour cela que tu ne venais plus ici ?

Il fit un signe affirmatif.

— Je te demande pardon, je te soupçonnais. Madame prétendait que tu lui faisais la cour.

— Madame se trompait.

— Pourquoi ne m'as-tu pas tout appris ?

— Parce que ta mère m'avait supplié de n'en rien faire, et que je respectais ton bonheur, même illusoire. J'avais dit à madame, à ce sujet, ce que j'avais cru devoir lui dire.

— Qu'est-ce que tu me conseilles de faire ?

— Je te conseille de te séparer de madame le plus tôt possible.

Digitized by Google

— Et l'amant?

— Ceci me regarde.

— Toi?

— Moi.

Tout cela à haute voix. Iza, muette et immobile, passait la revue de ses ongles comme s'il ne se fût pas agi d'elle.

— Alors, je n'ai plus besoin d'être ici, reprit-elle en se levant et en affichant instantanément la plus grande indifférence; je puis partir?

— Quand vous voudrez.

Elle entra dans sa chambre et s'y enferma.

Constantin me serra les mains et nous nous embrassâmes.

— Qu'elle ne sorte pas avant mon retour, me dit-il; je ne serai pas longtemps, et il faut que je te parle. Je vais chez le Serge. Où demeure-t-il?

— Tout près d'ici : rue de Penthièvre.

— Quant à toi, pas de faiblesse, pas de pardon; tu as affaire à un monstre, je t'en préviens. A bientôt.

Je restai seul. Ces événements étaient si peu prévus, si précipités les uns sur les autres, si incompatibles avec ma vie réelle et ma vie rêvée, le choc avait été si rude, que j'étais tout étourdi; c'est le seul mot. Je sentais cependant qu'il n'y avait pas autre chose à faire que de suivre le programme que Constantin venait de me tracer d'un ton si mâle et si net.

De quel secours nous sont, en ces sortes d'aven-

Digitized by Google

tures, la présence et la fermeté d'un ami! On a tout à coup l'ambition de se montrer digne de lui et de rester supérieur aux événements; on marche alors au-devant de l'adversité, comme les jeunes soldats que, la veille, l'idée de la guerre épouvantait, et que le son du clairon et le roulement du tambour exaltent, le lendemain, jusqu'à l'héroïsme. Je fus tout à coup fier d'avoir à combattre. Je m'endormais depuis longtemps dans les félicités de la gloire et de l'amour. J'étais prêt. Ne pouvant arracher le trait qui m'avait blessé, je le retournais dans ma blessure, je m'enorgueillissais de ma souffrance, je m'enivrais de mon infortune. Je compris les délices de la douleur, la passion du martyre, les défis jetés au bourreau. Me séparer d'Iza, la mépriser, l'oublier, vivre entre mon travail et mon enfant, me parurent les déterminations les plus faciles à prendre.

Constantin reparut.

— Rien de nouveau? me demanda-t-il.

— Rien.

Sans doute Iza, par sa fenêtre, l'avait vu venir, car elle reparaissait, une minute après lui. Elle n'avait jamais été si jolie. Vêtue d'une robe de foulard écru, d'un mantelet de mousseline blanche, d'un chapeau de paille orné de bleuets, chaussée d'élégantes bottines de peau dorée, tenant dans ses mains bien gantées son petit sac de velours qui renfermait tous ses bijoux, sans doute, elle avait l'air

Digitized by Google

d'une jeune fille partant pour la promenade. Que de fois je m'étais plu à l'habiller moi-même ainsi lorsqu'elle sortait seule, et à choisir les vêtements qui lui seyaient le mieux, pour que tout le monde la trouvât belle !

— J'enverrai prendre aujourd'hui tout ce qui m'appartient ici, dit-elle ; c'est préparé dans ma chambre.

Et elle s'achemina vers la porte, qu'elle ouvrit et qu'elle referma derrière elle, comme si elle eût accompli l'acte le plus simple du monde.

XL.

Mais ce n'était pas possible, je rêvais ! c'était ma femme, mon amour, mon nom, mon honneur qui s'en allaient ainsi ! Quoi ! elle trouvait tout naturel de quitter notre maison, son enfant et moi, et de ne plus nous revoir ! Une porte fermée, et c'était fini à tout jamais des serments, des devoirs, de la famille, du passé, de l'avenir, de l'amour ! Tout ce que nous nous étions dit n'existait plus. Elle se reprenait ! Elle était libre. On allait la voir passer dans la rue, l'admirer, la suivre, l'aimer !

— Où va-t-elle ? m'écriai-je quand elle eut disparu.

— Voyons, dit Constantin en me regardant fixe-

Digitized by Google

ment, il n'y a pas encore de scandale public. Si tu ne te crois pas la force de vivre loin de cette femme, dis-le, je la rappelle, et le secret de ce qui s'est passé restera entre nous trois. Tu ne seras pas le premier homme qui aura mis son amour au-dessus de sa dignité. Seulement, jamais de reproches! jamais de représailles! jamais de regrets! et, pour cela, il faut que tu saches bien à quoi t'en tenir. Ta femme a eu cinq amants, à ma connaissance! Il y en a peut-être davantage.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis que c'est la plus vicieuse personne que j'aie jamais rencontrée, supposée même, moi qui, pourtant, ai les femmes dans le plus fier mépris, surtout depuis que je connais celle-là.

Je pris ma tête dans mes mains, pour retenir ma raison.

— Cinq amants, répétai-je, cinq amants, qu'est-ce que tu dis là! Les noms de ces hommes?

— Tu ne vas pas te battre avec eux tous, n'est-ce pas? Tu serais ridicule; rien de plus. Tout le monde, autour de toi, connaissait la conduite de ta femme. Il n'y avait que toi qui ne te doutais de rien. Vingt fois, j'ai été sur le point de t'instruire; mais on ne dit pas ces vérités-là, à moins que les événements ne vous y forcent. Dans cette chambre même où nous sommes, j'ai traité ta femme comme la dernière des filles. Je l'ai menacée, preuves en main. Mon amitié pour toi me commandait cette conduite.

Digitized by Google

Sais-tu ce qu'elle m'a répondu, avec un cynisme inouï ? « Il le verrait, qu'il ne le croirait pas. — Mais pourquoi le trompez-vous ? Il est jeune, il est beau, il est célèbre, il vous fait riche et heureuse. — L'ai-je trompé avec vous ? Non ; eh bien, laissez-moi vivre comme je l'entends, ou dénoncez-moi, si vous aimez mieux, vous me rendrez peut-être service. »

— Depuis quand tout cela ?

— Depuis que Serge est revenu ; il a été le premier ; et il a survécu à tous les autres ; car Serge, ce n'est plus un amour, ce n'est plus un caprice, ce n'est plus même un libertinage, c'est une affaire.

— Va, continue, achève-moi.

— Oui, je t'achèverai comme je voudrais qu'on m'achevât, si j'étais mis à une pareille torture ; parce que nous sommes des hommes, après tout, des hommes d'honneur, et que notre honneur, notre valeur et notre vie ne peuvent pas être éternellement à la merci des fantaisies de ces drôlesses, qu'elles soient nos maîtresses ou nos femmes ; parce qu'il faut qu'un honnête homme puisse dire carrément, sans larmes, sans honte : « J'ai chassé ma femme, qui était une dévergondée, et je la laisse prostituer mon nom, parce que la loi est assez négligente, assez injuste et assez bête pour le lui laisser. Faites venir un sauvage du centre de l'Afrique, un Touareg quelconque, et dites-lui : « Nous sommes les civilisés du monde ; nous pratiquons une religion proclamée par le fils de Dieu lui-même ; nous avons accompli des révolutions

Digitized by Google

au nom de la justice, de la morale et de la liberté; nous avons donné des ailes aux corps avec la vapeur, aux faits avec l'électricité; nous avons supprimé le temps et la distance; nous avons coupé la tête au meilleur des rois, au plus vertueux des hommes, à sa femme et à sa sœur, parce que le progrès n'allait pas assez vite. C'est très-beau, n'est-ce pas? Eh bien, quand nous avons donné notre nom à une femme, si cette femme nous trompe, si elle se donne, si elle se vend sur la place publique, elle est toujours notre femme. Ni elle ni moi ne pouvons reprendre possession de nos droits et de notre honneur respectifs; les enfants qu'elle fera avec un autre, si je ne peux pas mettre l'Océan entre nous deux, seront mes enfants; les enfants que je ferai avec une autre ne seront pas mes enfants. Je suis condamné au désespoir, à la solitude, à la stérilité tant que vivra cette femme, à moins que je n'aie eu l'esprit de la prendre en flagrant délit et de me faire bourreau. » Que dira le sauvage? Il dira: « Gardez votre science, votre progrès, votre échafaud et votre Dieu; je retourne là où l'homme n'est pas la chose de la femme. » C'est ainsi! Nous n'y changerons rien.

» Bref, la comtesse Dobronowska a été réellement mariée à une espèce d'imbécile, noble et riche, qu'elle a ruiné en un clin d'œil, abandonné ensuite, et qui est mort abruti dans une maison de santé. Un général russe a succédé au comte. Un beau

Digitized by Google

jour, il a planté là cette dame avec une volée de coups de canne, l'ayant surprise entre les bras de son cocher. Voilà ta belle-maman. Ah! quand les femmes se mettent à déchoir, elles n'y vont point de main morte, et il faut qu'elles finissent par manger la boue dans laquelle elles marchent. Le gendre de la comtesse, celui dont elle parle toujours, *le mari de sa fille,* de son autre fille, est, en effet, un très-galant homme qui s'est épris de la fille aînée, et qui l'a épousée quand même, mais en rompant toute espèce de relations avec la mère, à laquelle il a donné une somme de... qu'elle a dévorée comme le reste. Il a voulu prendre Iza avec lui pour la sauver, tout en la sachant fille du Minati, qui broche sur le tout et qui donnait le jour, comme tu le vois, à des petits êtres charmants. Le beau-frère voulait doter Iza et la marier, dans son entourage. La mère s'y est refusée. Elle comptait sur sa fille pour rétablir sa fortune. Quand elle a été à Pétersbourg après son séjour à Paris, c'était dans l'espérance de la vendre au prince héritier, qui l'a fait mettre à la porte. Elles ont battu la misère tant qu'elles ont pu, à Varsovie, jusqu'à ce qu'elles aient rencontré Serge, un naïf comme toi, et qui eût épousé Iza si sa famille n'eût employé les grands moyens, qui sont assez expéditifs en Russie. Vive le régime absolu dans ces cas-là! Iza était-elle complice de sa mère? Je n'en sais rien, je le crois. Que s'est-il passé entre les deux jeunes gens? Je ne saurais le dire. Tu dois le savoir, tout innocent

Digitized by Google

que tu étais, à moins qu'on ne t'ait aussi bien crevé les yeux là-dessus que sur le reste. Le petit bonhomme a fourni tout l'argent dont il pouvait disposer; il a vendu ses chevaux, ses voitures, ses bijoux, ses meubles pour en fournir encore; il a écrit avec son sang; il a promis, il a juré de revenir; mais je ne sais pas ce qu'on a fait de lui, il n'est pas revenu et il n'a plus rien envoyé. Tu connais la suite.

» Tu écrivais, tu étais amoureux. La fille a-t-elle eu un bon mouvement? Lassée, honteuse de toutes ces entreprises qui n'aboutissaient à rien, a-t-elle résolu un beau jour de se marier et d'être une honnête femme, comme sa sœur, loin de sa mère? C'est admissible; tu vois que je fais bien les choses. Oui, elle était franche, quand elle a invoqué ton appui. Les femmes sont capables de tout, même du bien; et, si, au lieu de l'aimer avec confiance, tu l'avais aimée comme on doit aimer une fille aussi jeune, aussi belle et aussi mal élevée, c'est-à-dire en ne la quittant pas d'une semelle, tu serais peut-être venu à bout de vaincre ses mauvais instincts, puisque tu avais tout ce qu'il fallait pour la satisfaire. C'est douteux, cependant; la tradition de la race est là. Avec elle seule, tu aurais peut-être pu t'en tirer; mais elle et sa mère, c'était trop, pour un homme de cœur.

» Majeur, maître de ses actions, de sa fortune, le Serge est revenu à Varsovie, s'est enquis de son ex-fiancée, a connu son mariage, a reproché à la com-

Digitized by Google

tesse d'avoir manqué de patience, et lui a dit qu'il aimait toujours sa fille. La comtesse a vu ce qu'elle avait perdu; elle s'est mis dans la tête d'en ressaisir une partie et de prendre à l'adultère ce qu'elle ne pouvait plus demander au mariage. Elle n'était pas femme, devant une aussi belle occasion, à se contenter longtemps de ce que tu lui envoyais. C'est alors qu'elle a écrit plus souvent à Iza, en polonais, des lettres que tu ne lisais pas et que, d'ailleurs, tu n'aurais pas comprises. C'est ainsi que s'est nouée, à ton nez et à ta barbe, cette intrigue que tu as découverte ce matin, dont ta pauvre mère avait surpris tous les détails, dont elle m'a entretenu vingt fois, et qui la tuait. La comtesse s'est établie à Paris; sa maison a servi aux premiers rendez-vous de sa fille avec Serge, jusqu'à ce que celui-ci, honteux lui-même de cette ignoble complicité, ait loué et meublé magnifiquement l'appartement de la rue du Marché-d'Aguesseau. La restitution des biens du comte, — argent de Serge; les diamants et les émeraudes envoyés par la sœur, — présent de Serge; la lettre anonyme, dont tu m'as parlé un jour, qui te conseillait de suivre Iza, — invention de la comtesse, qui, ce jalon posé, était bien assurée de ta confiance et de ton aveuglement. Une tombe entremetteuse! c'est une bonne idée.

» Comment ai-je connu ces derniers détails? Par Serge, à qui j'ai trouvé moyen de les arracher tout à l'heure; quant aux autres, je les tiens de mon beau-

Digitized by Google

frère, qui les tenait, lui, de ses collègues de l'ambassade russe.

« Tout cela t'explique la froideur de mon père et de ma sœur pour ta femme. Dans tout ce qui t'arrive, il y a beaucoup de ta faute, mon pauvre innocent. La continence et la chasteté ont du bon; mais il eût mieux valu, pour ton repos et pour ton travail, que tu eusses un peu couru les mauvais lieux comme moi. Ce sont les amphithéâtres de l'amour. Tu y aurais fait des expériences *in anima vili*, et tu te serais mis en garde contre les cheveux d'or, les yeux de saphir, les seins de marbre, et toutes les perfections physiques de la femme. Tu aurais appris que, lorsqu'on fait cette première folie de se marier, il ne faut pas faire cette autre folie d'épouser une femme exceptionnellement belle.

» Ces sortes de femmes ne sont pas sur la terre pour les joies intimes de la vie conjugale. Il faut les chanter, les peindre, les mouler, les aimer! Les épouser, jamais. Dignité, pudeur, conscience, intelligence du bien, sentiment de la famille, du devoir et de la maternité, amour même, lettres closes pour elles; tout cela est l'apanage des femmes ordinaires : à chacun son lot. Nées pour le plaisir, ces dames ne connaissent d'autres lois que leur caprice; elles sont ici-bas pour inspirer, non pour ressentir, et elles n'acceptent rien de ce qui peut asservir ou altérer leur beauté. Elles prennent le mariage comme tremplin; c'est de là qu'elles sau-

Digitized by Google

tent bravement dans la galanterie. Peu leur importe le mari d'ailleurs, pourvu qu'il soit dans une position à mettre en relief leur beauté; l'amant leur importe encore moins. Elles ne se soucient, le plus souvent, ni de la classe, ni de l'esprit, ni de l'âge de l'adorateur. Briller et régner, voilà leur mission. Elles sont semblables aux souverains à qui toutes les acclamations sont bonnes, de quelque bouche que ces acclamations partent. Plus l'encens viendra de bas, plus quelquefois il leur sera doux. Si elles n'avaient sous la main qu'un laquais ou un maçon, il leur faudrait l'adoration de ce maçon ou de ce laquais. On en pourrait citer plus d'une qui est descendue jusque-là.

» La fable de Diane et du berger préféré aux dieux ne signifie pas autre chose. De là les audacieuses impudeurs et les scandaleuses amours de la plupart des beautés célèbres; amours dont la postérité s'étonne à tort. Ces anomalies sont logiques. La beauté, comme toutes les royautés, n'admet que des subalternes; or, pour une femme remarquablement belle un homme remarquablement beau n'est point un admirateur ni un amant; c'est un égal; c'est un ennemi. Si elle se donne à lui, elle n'accorde plus, elle échange. L'homme célèbre n'est pas non plus leur affaire, car elles ne viendront qu'à sa suite dans la glorification de l'avenir; aussi préfèrent-elles un imbécile bien ébahi, bien dominé, bien enchaîné. Elles ne veulent partager avec personne l'admira-

Digitized by Google

tion qu'elles inspirent, pas plus qu'elles ne partagent la sensation qu'elles donnent.

» Où va cette admirable créature, vêtue de velours et de soie, dans cette calèche doublée de satin? Tout le monde, depuis le millionnaire jusqu'au mendiant, se retourne pour la voir passer. Elle s'arrête devant une église, dont elle monte majestueusement les degrés à l'heure où les fidèles la désertent; elle longe un des bas côtés et s'enfonce sous les voûtes. Arrivée à la hauteur de l'abside, elle prend de l'eau bénite, fait le signe de la croix, jette un regard derrière elle, disparaît par une porte basse qui s'ouvre et qui se ferme sans bruit sur un escalier de quelques marches, au bas duquel un aveugle officiel marmotte sa prière. Elle passe devant ce mendiant sans le regarder, s'assure qu'elle n'est connue d'aucun des passants, et saute dans un fiacre qui stationne là, depuis quelques minutes. Cette femme habite un palais; elle a un mari honorable, illustre quelquefois; le monde la choie, l'encense et lui laisse à peine une heure de temps en temps. Cette heure, elle va la passer dans une chambre d'hôtel, presque dans un taudis, où l'attend un homme obscur, laid et vieux peut-être, mais qu'elle honore et qu'elle éblouit, qui se prosterne devant elle et dont l'adoration va jusqu'à la stupeur, jusqu'à l'extase, jusqu'à la frénésie. Pour les siens, elle n'est que belle, la plus belle des femmes, si tu veux; pour cet homme, elle est déesse! C'est tout ce qu'il lui faut!

Digitized by Google

» Dans une pose voulue, étudiée, qui la fait valoir, sans voiles, souriante, elle se livre à ce mortel ravi et regarde d'un œil curieux comment il l'aime, en comparant l'expression de celui-ci avec l'expression de celui-là; car elle est raffinée, cette femme; car il faut à son esprit et à ses sens des réflexions, des rapprochements et des contrastes étranges. Ce soir, elle se donnera le même spectacle avec son mari; demain, avec un autre amant. Un jour, sans leur dire pourquoi, parce que cela ne l'amusera plus, elle ne reverra plus ces hommes, elle ne les reconnaîtra plus, et, s'ils en souffrent, s'ils en meurent, eh bien, tant mieux! Elle verra comment on souffre après avoir vu comment on aime. Telles sont ces pâles et muettes divinités de l'Inde qui exigent un culte de sang et qui, pendant que leurs fidèles jettent à leurs pieds les lambeaux de leur chair palpitante, regardent tranquillement l'horizon avec des yeux de pierres précieuses.

» Telle est la femme que tu as épousée, mon pauvre ami. Tu as naïvement développé sa sensualité naturelle; tu as maladroitement livré aux regards profanes qui n'auraient pas dû les connaître les mystères de sa beauté, tu l'as immortalisée et perdue un peu plus tôt. Ton admiration ne lui a pas suffi. Après avoir passé de main en main, sous les espèces du marbre et du bronze, elle a tenu à se révéler aux croyants et aux incrédules. Galathée vénale, elle s'est animée pour le premier venu, et, non contente des

Digitized by Google

offrandes de fleurs, d'amour, de larmes et de sang, il lui a fallu des diamants et de l'or. Tout le monde était au courant de sa conduite. Ceux qui ne t'en faisaient pas complice, t'en faisaient responsable. On n'admet pas qu'un homme de ta valeur puisse être ainsi trompé sans le savoir ou sans en profiter. Quand on apprendra ta douleur, on dira que c'est bien fait. Ta vie ultérieure prouvera que tu n'as été que malheureux!

« Quant aux noms de ces hommes, à quoi bon te les dire? Ils ne te devaient rien, et ils méprisent ta femme autant que tu la méprises toi-même. Tu es la victime d'un fait. Les individus ne comptent pas. Si ce n'eût pas été celui-ci, c'eût été celui-là. Maintenant, sais-tu pourquoi elle est sortie si calme tout à l'heure? Parce qu'elle a vu bien vite le bénéfice à tirer de sa situation. Elle t'a sans doute fait la politesse de se disculper un peu. Le premier mouvement, mouvement instinctif de la femme coupable, c'est de nier; mais, à cette heure, elle ne voudrait déjà plus de ton pardon. C'est pour Serge que tu la chasses, c'est sur Serge qu'elle retombe, et Serge est archimillionnaire. Tu comprends! C'est le déshonneur, c'est la prostitution, mais c'est le luxe; et le bien-être où tu l'enfermais, que tu dorais de ton mieux, n'était pas un cadre digne de sa beauté. Elle rêve, en ce moment, la célébrité d'Aspasie, de Marion Delorme et de Ninon. Mais c'est là qu'elle va être punie! Et c'est moi qui ai trouvé sa punition.

Digitized by Google

» Au lieu de provoquer Serge de ta part et de mettre en jeu ta vie et la sienne, je lui ai dit ce qui venait de se passer, et je lui ai appris comme à toi de quelle femme il s'agit. Je lui ai engagé ma parole que les choses en resteraient là, s'il voulait me faire le serment de ne jamais revoir Iza, et de ne jamais lui venir en aide, lui démontrant, chose facile, combien il serait ridicule à lui de risquer sa vie pour une pareille créature, et quels remords il aurait si le malheur voulait qu'il te tuât. Il a juré. Il tiendra sa parole. C'est un gentilhomme. L'honneur humain a ses nuances. On peut voler la femme d'un homme qu'on ne connaît pas ou qu'on connaît, désespérer cet homme et n'en être pas moins incapable de dérober un sou à quelqu'un, et de manquer à la foi jurée. Ce n'est pas moi qui ai fait l'humanité, et voilà comme elle est. Ton adorable petite femme va donc en être réduite à vivre avec sa maman, à qui Serge, du même coup, va supprimer ses ressources, et, quand elles auront vendu les quelques diamants qu'il leur a donnés, ce qui ne sera pas long, elles retomberont dans la pauvreté, qui est la honte, le désespoir et le châtiment des courtisanes. *Amen!*

— Et moi?

— Toi, tu donneras ton enfant à ma sœur, qui l'élèvera avec les siens jusqu'à ce qu'il soit en âge de te consoler, et tu partiras pour Florence ou pour Rome, et tu feras du grand art, comme doivent faire

Digitized by Google

les grands artistes quand ils ont une grande douleur. Je t'accompagnerai pour que tu ne te brûles pas la cervelle dans un coin; et, quand tu auras besoin d'une femme, tu feras comme moi, tu la payeras ce qu'elle vaut, ce qui ne te ruinera pas. Une fois guéri, car tu guériras, tu viendras vivre parmi ceux qui t'aiment véritablement. Est-ce dit?

— Comme tu voudras!

— Tu coucheras ce soir chez moi. La nuit sera dure, mais je serai là. Nous partirons demain dans la journée. Rome, Florence et Venise, il n'y a rien de plus beau dans le mois de septembre. Et puis tâchons de ne plus penser à tout cela. Faisons les malles.

XLI.

Nous avons tous assez de force en nous, a dit un moraliste, pour supporter les malheurs d'autrui. A cette force et peut-être au plaisir secret que l'on éprouve à consoler, Constantin devait l'entrain et la bonne humeur avec lesquels il venait de me faire si longuement la satire de la beauté et le portrait d'Iza. Vérité de point en point, mais vérité qui brûlait ma plaie comme un fer rouge. Cette cautérisation était évidemment le meilleur topique pour le cas où je me trouvais, et sans doute, à la place de mon ancien camarade, je l'aurais appliqué comme il avait fait;

Digitized by Google

mais je vous laisse à penser si l'opération fut douloureuse. Je ne criais pas, mais seulement par effort de volonté, en me roidissant, avec la secrète espérance que cet effort allait rompre, en moi, l'organe mystérieux qui le supportait, et que je tomberais foudroyé. On ne sait pas ce que le cerveau de l'homme peut supporter!

J'étais marié sous le régime de la séparation de biens. Mon notaire prévoyant avait tenu à cette clause. Il en tirait, disait-il, un avantage, même pour ma femme, à qui elle assurait la disposition de cette fameuse fortune qui devait toujours lui échoir. D'ailleurs, je pouvais instituer Iza, si bon me semblait, ma légataire universelle. En réalité, il n'avait pas voulu que je fusse jamais, par la communauté, à la merci de cette fille étrangère, sans feu ni lieu, qui ne lui inspirait, à lui, homme pratique, qu'une confiance médiocre. Je n'avais donc pas de comptes à rendre à Iza, puisque son apport avait été nul. Je fis évaluer tous les meubles qui composaient sa chambre et que je ne voulais pas laisser se mêler à sa vie nouvelle. J'envoyai chercher la somme fixée par l'expert, et je la remis à Constantin pour la joindre aux objets qu'elle devait envoyer prendre. Chacun de ces objets était un souvenir et une douleur pour moi. *La Buveuse* souriait au milieu de ces ruines avec l'indifférence et l'impassibilité de tout ce qui se sait éternel.

Je payai et congédiai les domestiques, qui avaient

Digitized by Google

tous aidé ma femme à me tromper, depuis cette Nounou jusqu'à la fille de chambre. Solidarité fatale et inévitable entre ce qui est bas comme sentiment et ce qui est bas comme position. Je ne fis aucune allusion à leur complicité. Je donnai pour prétexte de leur congé la nécessité d'un départ immédiat, et je leur fis même de petits présents. A quoi ne faut-il pas penser ; à quoi ne faut-il pas se contraindre pour sauvegarder cinq minutes de plus son honneur et sa dignité? J'expédiai l'enfant, avec ses petites affaires et ses jouets préférés, chez madame de Niederfield ; et la grande solitude s'élargit encore autour de moi. Le jour allait finir ; l'obscurité gagnait peu à peu les murs de ces chambres où j'étais si heureux, deux heures auparavant.

Constantin, le cigare à la bouche, rangeait les papiers, comme s'il eût été chez lui, me demandant de temps à autre : « Faut-il brûler ceci? Faut-il garder cela? » et mettant les clefs dans ses poches, au fur et à mesure qu'il en avait fini avec un meuble.

Tout à coup la sonnette retentit. Iza revenait ! Elle avait quelque chose à dire ! J'allai ouvrir la porte. Les commissionnaires venaient chercher les bagages d'une dame qui les attendait dans une maison de l'avenue Marbeuf. Je leur remis ce qu'ils demandaient, et je regardai passer les coffres comme on regarde passer la bière qui renferme un ami.

Quand ces hommes furent sortis pour la dernière fois, et comme huit heures sonnaient ;

Digitized by Google

— Allons-nous-en maintenant, me dit Constantin, nous n'avons plus rien à faire ici; j'enverrai prendre tes malles.

Je ne répondis rien, et je le suivis. Force me fut de tenir la rampe pour descendre l'escalier; ma tête tournait, mes jambes étaient roides et froides; je ne voyais plus où il fallait poser les pieds.

Nous entrâmes dans un restaurant. Mon compagnon me fit manger ce qu'il voulut, et manger beaucoup pour engourdir ma pensée et obstruer mes souvenirs; mais je ne voulus pas boire. Je me rappelais ce dont j'étais capable, quand j'avais bu. D'ailleurs, l'ivresse n'est pas la consolation, elle n'est que l'ajournement du chagrin, qui reparaît ensuite, plus exigeant et plus aigu.

Le repas achevé, Constantin m'emmena chez lui à travers les boulevards. Je regardais les gens aller et venir autour de moi, comme si je n'avais plus rien eu de commun avec le reste des hommes. Il me semblait habiter un pays d'ombres, ombre moi-même. De temps en temps, le nom de ma mère frappait à mon cœur. Je lui faisais signe, pour ainsi dire, de ne pas entrer encore. Il venait m'aider à pleurer, mais je ne voulais pas pleurer devant tout ce monde. Il fallait avoir l'air d'un homme, jusqu'à nouvel ordre.

Constantin me donna son lit, se contentant, pour lui, du canapé de son salon; et il commença ses préparatifs de voyage. Je ne me couchai pas, bien entendu. Je me promenais, de long en large, d'une

Digitized by Google

chambre à l'autre. Le pauvre garçon voyait bien que je ne dormirais pas de sitôt.

— Si nous allions voir mon père? me dit-il.

— Non, pas ce soir ; demain.

Il se mit à écrire.

Les bruits de la rue s'éteignirent peu à peu ; on n'entendait que le battement de la pendule, qui laissait tomber le temps goutte à goutte. Je l'écoutais compter ma vie, dont je ne savais plus que faire. Je ne puis dire que je souffrais. La matière et l'habitude s'efforçaient de vaincre l'âme. Mon cerveau qui, tous les soirs, à pareille heure, se délassait des fatigues de la journée, semblait me dire : « Reprenons des forces d'abord. Demain, nous aviserons ! »

Je m'étendis sur un divan ; j'allumai un cigare, et je me contraignis à regarder toujours le même point du mur. Mes yeux se voilèrent, mon esprit s'immobilisa ; je tombai dans une torpeur qui n'était pas le sommeil, mais qui était l'insensibilité.

Je restai ainsi jusqu'à cinq heures du matin. Je rouvris les yeux avec confiance, comme au sortir du sommeil quotidien ; j'essayai même de me rendormir. Tout à coup je vis poindre la réalité dans un coin de la chambre ! Elle grandit, s'approcha de moi et s'assit à mon chevet, bien déterminée à ne plus me quitter. Mon cœur bondit dans ma poitrine ! Je me souvenais ! Je me trouvai debout, sans savoir comment.

Aussitôt les effroyables événements de la veille,

Digitized by Google

avec des bruits assourdissants, se mirent à tourner autour de moi, comme des sauvages autour du prisonnier qui va mourir. J'appelai à mon aide les raisonnements de Constantin et les résolutions dont il m'avait animé. Ce n'était déjà plus assez contre des furieux, dont les cris devenaient de plus en plus menaçants.

« Comment! hurlaient-ils à mes oreilles; comment! il y a un homme qui t'a pris ton honneur, ton bonheur, ton avenir, et tu laisses cet homme tranquille, et tu te contentes de sa parole, qu'il ne tiendra peut-être pas? Le châtiment infligé à ta femme, bien que trouvé et conseillé par un des hommes les plus braves qui soient, n'est qu'une lâcheté. Il te suffit! Est-ce bien ainsi que Constantin eût procédé dans le même cas, lui, soldat? Ne te traite-t-il pas un peu trop en enfant, et ne se contente-t-il pas pour ton honneur d'un expédient qui révolterait le sien? Si tu lui avais pris sa sœur, ne t'aurait-il pas tué? Avant tout, du sang! Qu'est-ce que Serge doit penser de toi? Il en est quitte à bon compte. As-tu peur? »

— Ah çà! j'étais fou hier!

Et, sans m'inquiéter de l'heure, je courus à la rue de Penthièvre. On m'indiqua bien vite la maison du Russe élégant et prodigue à qui j'avais affaire.

Huit heures sonnaient, comme je me présentais chez Serge. Le valet de chambre ne voulait pas reveiller son maître; j'insistai, assurant qu'il s'agis-

Digitized by Google

sait d'affaires de famille, d'intérêts graves. J'arrivais exprès de l'étranger. Le valet de chambre m'introduisit dans un boudoir tendu de satin bleu, rempli de fleurs comme le boudoir d'une femme.

Le premier objet qui frappa mes regards fut, entre les deux fenêtres, le buste en terre cuite que j'avais fait d'Iza, lorsqu'elle avait quatorze ans, et qu'elle m'avait dit être en la possession de sa sœur. A cette vue, je pris un chenet dans la cheminée, et je brisai ce buste en mille morceaux, après lui avoir labouré le visage dans tous les sens.

Serge parut, et vit cet étrange spectacle. Il me connaissait sans doute ; il comprit et attendit au seuil de la porte. Peut-être craignait-il que je ne l'assommasse d'un coup de ce chenet que je tenais encore, et qu'heureusement je remis à la place où je l'avais pris.

Serge était un grand jeune homme, à la physionomie franche et ouverte, ni beau ni laid, grand seigneur dans toute sa personne.

Je me nommai d'une voix sourde.

— Ce qui a été convenu entre votre ami et moi ne vous convient donc plus, monsieur? me répondit-il du ton d'un homme qui, lui aussi, est près de perdre patience.

— En effet, monsieur; j'ai changé d'avis.

— Ce n'est pas une raison pour briser un objet qui ne vous appartient pas.

— Ce buste? m'écriai-je.

Digitized by Google

— Ce buste est ma propriété; je l'ai payé ce qu'il vaut, et je suis ici chez moi. Veuillez m'apprendre le but de votre visite, monsieur, et vous retirer.

— Je veux vous tuer, monsieur.

— Il fallait le dire tout de suite, c'était bien plus simple. Si vous êtes aussi pressé que moi, rendez-vous à onze heures, avec vos témoins, dans la forêt de Saint-Germain, à la grille de la terrasse. Votre arme sera la mienne.

Il sonna. Le valet de chambre parut, pendant que je prenais mon chapeau.

— Ramassez les morceaux de ce buste, lui dit Serge, et jetez-les.

Puis, m'ayant salué, il rentra dans sa chambre.

XLII.

Je m'étais placé dans une situation fausse et ridicule; mais j'avais, du moins, donné un aliment naturel aux mille passions qui m'agitaient depuis la veille. Je savais maintenant comment employer cette première journée, à la fin de laquelle, sans cet incident, il m'eût été impossible d'atteindre.

Je trouvai Constantin levé, me cherchant partout. Je le mis au courant.

— C'est insensé, dit-il; mais j'en aurais fait au-

Digitized by Google

tant. Va serrer la main à mon père et embrasser ton fils, pendant que je vais, moi, chercher un de mes camarades.

A l'heure dite, nous étions au rendez-vous. J'avais choisi l'épée. Je tirais passablement; Serge tirait mieux que moi et me ménageait. Quand je m'en aperçus, le sang me monta aux joues, et, le bras gauche replié sur mon front, tenant de la main droite mon épée comme une lance, je courus à tous risques et à toute volée sur mon adversaire, qui ne put parer ce coup qu'il ne pouvait prévoir. Il tomba. Je lui avais traversé le côté droit.

— Le coup n'est pas très-régulier, me dit-il d'une voix ferme, mais il compte tout de même. Si j'en meurs, sachez, monsieur, que j'aurai été désespéré de vous avoir causé de la peine; si j'en reviens, recevez de nouveau ma parole qu'il n'y aura jamais aucune relation d'aucun genre entre moi et la personne pour qui nous venons de nous rencontrer. Du reste, elle en est déjà prévenue.

Là-dessus, il s'évanouit. On transporta le blessé au château du Val, dont Serge connaissait les propriétaires, et nous revînmes à Paris.

— Voilà une bonne besogne faite, me dit Constantin en m'embrassant quand nous fûmes seuls. Cela t'a soulagé un peu?

— Oui.

— C'est tout ce qu'il faut. Espérons que l'autre en reviendra. C'est un galant homme. Tu es la vic-

Digitized by Google

time, il est la dupe. Vous n'avez rien à vous reprocher, et ma combinaison subsiste. C'est le point important. Quelle figure aura faite Iza quand il l'aura informée de sa détermination! Franchement, elle aurait dû se contenter d'un mari comme toi et d'un amant comme lui. Il n'y a pas mieux.

En rentrant chez Constantin, je trouvai un commissionnaire qui m'attendait, porteur d'une lettre ainsi conçue :

« Au point où nous en sommes, autant ne plus nous cacher rien. Il est inutile que vous gardiez Félix à votre charge. Cet enfant n'est pas le vôtre. Donnez-moi l'autorisation de le prendre où il est, et vous n'entendrez plus parler ni de lui ni de sa mère.

» IZABELLE CLÉMENCEAU,

née DOBRONOWSKA. »

Je passai la lettre à Constantin.

— Elle ment, me dit-il, tu le sais aussi bien que moi. Elle est trompée dans ses petits arrangements; elle veut s'en venger sur toi. Elle est complète. *Née Dobronowska* est un chef-d'œuvre. Toute la femme est dans ces deux mots. Il n'y a plus qu'à prendre la chose en gaieté.

Puis, se retournant vers le commissionnaire, et lui donnant une pièce de cinq francs :

— Vous direz à cette dame que c'est très-bien, que

Digitized by Google

nous gardons l'enfant, que nous partons et que votre course est payée. — Et toi, sois tranquille, ajouta-t-il en se tournant vers moi. Félix ne sortira pas de chez ma sœur, et ta femme n'y entrera pas. En route!

. . . . . .

Le mot dont Constantin s'était servi était le vrai mot. Ce mouvement de passion, cette colère, cette lutte, ce sang répandu m'avaient soulagé. J'eusse éprouvé le même soulagement en voyant couler mon sang à moi. J'avais besoin de faire acte d'homme, de mettre en dehors tout ce qui fermentait en moi. Si je n'avais pas provoqué Serge, j'aurais provoqué je ne sais qui, à la première occasion. La nature, en ces matières, est plus savante que tous les raisonnements et toutes les philosophies. Elle veut que nous nous jetions à corps perdu sur notre ennemi; nous tuons ou nous sommes tués, mais, quoi qu'il arrive, il y a soulagement.

Enfin j'étais content de moi. Je pouvais aborder plus franchement M. Ritz, sa fille et son gendre; ce que je n'avais pas osé faire, la veille. J'avais été au secours de mon honneur par les grands chemins. On ne pouvait m'accuser de faiblesse. On pouvait me plaindre, on ne pouvait me soupçonner. Je pouvais être malheureux, je ne pouvais plus être ridicule. Quant à Serge, je ne lui en voulais pas, et sa conduite sur le terrain me forçait de l'estimer. Je n'ai

Digitized by Google

pas besoin de vous expliquer tous ces sentiments. Vous êtes homme, vous les comprenez. Bref, j'eus la sensation qu'Iza venait d'être expulsée violemment et à tout jamais de ma vie. Il me sembla même que je devais rester à Paris, que le voyage projeté était inutile, que je pouvais impunément rencontrer cette femme, que je ne penserais seulement pas à elle.

Il m'arrivait ce qui était arrivé à bien d'autres et à de plus illustres. Je n'avais pas été compris de celle que j'aimais. Étais-je le premier dans cette condition ?

Il me restait la santé, le travail, la gloire, la conscience, l'estime et l'amitié d'honnêtes gens, toutes choses dont une seule, à l'époque des ambitions, eût paru suffisante au bonheur de ma vie entière. Grâce à Dieu, il n'appartient pas à la faute d'une femme de bouleverser le monde autour d'elle. Le soleil, le printemps, les fleurs, l'art, la jeunesse, la beauté, l'amour même étaient toujours là. Si cette femme n'avait pas existé, il m'aurait bien fallu me passer d'elle! Mon talent avait peut-être besoin d'une secousse violente pour devenir du génie. Qu'aurait fait Michel-Ange à ma place? Il aurait haussé les épaules et il aurait fait un chef-d'œuvre. Sans aller si loin, que font les hommes les plus obscurs, en pareil cas? Ils travaillent et ils oublient.

— A quoi bon déranger Constantin? disais-je à M. Ritz; pourquoi l'enlever à ses habitudes? Je me sens fort, je vous assure; je me sens en train même.

Digitized by Google

Je sors d'un rêve, voilà tout. J'ai été amoureux d'une belle fille; cela devait m'arriver tôt ou tard; je l'ai possédée, et elle est morte de manière que je ne la regrette pas. Est-ce là un malheur? Je reprendrai ma vie d'autrefois comme s'il ne s'était rien passé; je vivrai un peu plus avec vous. Ne suis-je plus de votre famille? Votre fille élèvera mon enfant auprès des siens. Je pourrai même travailler davantage, puisque j'aurai plus de liberté.

L'excellent homme m'écoutait avec attention; il me regardait avec tendresse, comme un médecin expérimenté à qui un malade veut persuader qu'il est guéri, et qui a l'air de le croire pour le tranquilliser jusqu'à une nouvelle crise.

— Vous êtes dans le vrai, me dit-il; mais le déplacement ne m'en paraît pas moins nécessaire. Après toute chute, il faut marcher quelque temps, ne fût-ce que pour s'assurer qu'on n'a rien de cassé. Allez toujours jusqu'à Rome. Ce voyage, que vous n'avez jamais fait, vous sera utile à tous les points de vue. Si je n'étais vieux et fatigué, je vous accompagnerais; mais la jeunesse et la gaieté de mon fils vous seront de plus agréables compagnes; et puis je n'ai pas besoin d'aller à Rome pour me convaincre que je ne suis plus bon à rien.

Digitized by Google

XLIII.

Nous traversâmes la Suisse, la Lombardie, la Toscane; nous visitâmes Milan, Venise, Ferrare, Bologne, Pise, Florence.

Constantin était enchanté de moi. Il n'avait jamais voyagé si utilement. Je lui expliquais les époques, les architectures, les écoles des monuments et des *curiosités*, comme il disait. Il n'en revenait pas de me voir l'esprit si net et quelquefois si gai. Alors, je l'initiais à ma nature particulière, je lui apprenais quel homme j'étais au fond; j'analysais mes sentiments, je faisais de la psychologie sur moi-même. On croit si bien se connaître! Il n'en demandait pas davantage, puisque, dans une circonstance analogue, il eût agi comme moi, sans se donner, comme moi cependant, la peine de s'étudier.

Parlions-nous d'Iza (c'était rare), je parlais d'elle comme d'une personne étrangère. J'en arrivai à lui demander, presque en manière de conversation, et j'étais de bonne foi, le récit des différentes amours de ma femme et les noms de ses amants. Il me raconta les choses sans aucune précaution, tant il était sûr de ma guérison complète. Il ne pouvait répondre de l'ordre chronologique, mais il garantissait les faits. Il en tenait une partie des héros

Digitized by Google

eux-mêmes, qui ne s'étaient pas crus obligés à la discrétion au sujet d'une personne de ce genre. Il n'y a pas de raison, en effet, d'estimer les femmes plus qu'elles ne s'estiment elles-mêmes.

Rousseau a dit : « L'imagination transforme en vices les passions des êtres bornés. » Ainsi l'amour n'avait bientôt plus été pour Iza que de la curiosité et de la dépravation. Le premier pas fait, sous l'influence de sa mère, elle ne s'était plus arrêtée. Pour les femmes, il n'y a que deux états : le bien et le mal. Une fois sorties du bien, elles ne sont pas dans le mal au tiers, à moitié, aux trois quarts ; elles y sont complétement, irréparablement. Le nombre de leurs fautes ne signifie plus rien. La première seule compte ; les autres sont de conséquence logique et fatale. Le plus difficile est de rompre avec la pudeur. Cette rupture une fois opérée, le reste va de soi. Chez Iza, les choses devaient marcher aussi vite que possible, le vice étant, dans son âme et dans sa constitution, un principe originel. Sur les cinq hommes à qui elle avait appartenu, un seul lui avait fait la cour, le plus jeune. Aux autres, elle s'était offerte, car il ne leur serait jamais venu dans la pensée qu'une femme de vingt ans, mariée à un homme de vingt-huit, pût avoir la moindre fantaisie pour eux.

En effet, le moins âgé, parmi ces élus, avait quarante-six ans, le plus vieux en avait soixante. Chacun d'eux, en raison même de son âge, se croyait

Digitized by Google

l'unique possesseur de ces faveurs rares, et tous avaient été plus ou moins épris. Du reste, pas un de ces hommes qui n'eût une valeur personnelle, car on n'était admis que sur titres dans cette vivante galerie de Curtius. Iza ne collectionnait que des célèbrités. Voilà un plaisir étrange, mais c'en est un, il faut en convenir, pour une femme dont l'imagination est déréglée, de pouvoir se dire, quand on parle devant elle d'un homme supérieur : « Je sais comment il est, ce grand homme. Je l'ai vu à mes pieds, bien modeste, bien humble, bien embarrassé peut-être. » Ce n'est pas tout. Elle se procurait quelquefois ce divertissement de nous réunir les uns et les autres à la même table, chez moi. Vous voyez d'ici le spectacle intéressant qu'elle se donnait. Et me voyez-vous aussi, moi, confiant, et fier de mon bonheur, présidant cette réunion intime, pendant que Serge, qu'elle n'avait pas osé introduire dans ma maison, l'adorait un peu plus loin, en maudissant ce mari trop heureux !

Voici les noms de ces hommes. S'il vous est utile de les appeler au procès, ne vous en privez pas. Tant pis pour ceux d'entre eux qui ont une femme ou une fille !

Il ne faut pourtant pas que cette créature n'ait fait de mal qu'à moi.

C'était lord Affenbury, l'orateur anglais, célèbre par son esprit, son éloquence et son puritanisme; Gantelot, le savant helléniste, le faux bossu, comme

Digitized by Google

on l'appelle, parce qu'il a une épaule plus haute que l'autre. Rappelez-vous qu'il s'agit ici de mon honneur, de ma vie, de mon âme, de l'être que j'ai le plus aimé dans le monde, pour lequel j'ai été chaste, vaillant, loyal, illustre et criminel. Par conséquent, je n'invente rien et ne m'amuse pas à faire de l'esprit; je raconte ce qui est. C'était ensuite Hattermann, le compositeur, Tardin, le peintre, enfin votre confrère Jean Dax ; bref, un échantillon de toutes les spécialités. Elle sacrifiait à toutes les muses et elle humanisait les plus sévères. Et quelle réserve, quelle retenue en public, quelle pudeur, quelle rougeur saine, dès qu'un mot d'atelier échappait, dans la discussion ou dans la plaisanterie, à quelqu'un de mes confrères! Vous ne l'avez vue que deux ou trois fois, cette femme, car vous ne veniez que rarement chez moi; mais enfin vous l'avez vue, et vous savez ce qu'elle était en apparence.

Gantelot, plus soupçonneux que les autres, la suivit un jour et la vit entrer chez Tardin. Désespéré de cette infidélité, il en fit la confidence à Dax, sans se douter quel confident intéressé il choisissait. Celui-ci, prenant la chose comme elle devait être prise par un homme de bon sens, et pensant bien que la dame ne devait pas s'en tenir à deux intrigues, la suivit, à son tour, et la vit entrer dans la maison d'Hattermann. Ce serait comique, n'est-ce pas, si ce n'était ignoble? C'est Hattermann qui, le premier, a raconté toute cette histoire à Constan-

Digitized by Google

tin, en lui demandant *s'il en était*. Constantin l'a supplié alors de se taire à cause de moi; mais il était trop tard. J'étais déjà, pour une foule de gens, un objet de risée, de commisération ou de mépris; et, chez moi-même, après le dîner, dans le fumoir, il était souvent question, à voix basse, entre amis, des désordres de ma femme, désordres à propos desquels Truchon, le médecin, dont le tour allait venir sans doute, ne manquait pas de faire un cours de physiologie animale.

— Si tu avais entendu comme ta femme était traitée, ajoutait Constantin, par ceux qui lui devaient le plus! Tu n'étais ridicule pour aucun de ces gens-là. Ta valeur s'augmentait encore, à leurs yeux, de l'ignorance où cette créature paraissait en être. Ils regrettaient de voir accolés ensemble un homme comme toi et une fille comme elle, et ce regret était un hommage volontaire rendu à ton talent, à ta confiance et à ta dignité. Bizarres contradictions du cœur humain! Pas un de ces individus qui, au plus fort de son amour, n'eût été disposé à te rendre le service le plus difficile, non comme une compensation offerte au dommage occulte qu'il te causait, non pas même pour atténuer, par cette transaction, les remords de sa conscience; mais parce qu'au milieu de ses plus violentes passions, l'homme, quand il n'est pas une brute, reste juste, quelquefois à son insu, et trouve au fond de son âme, au moment où il en a besoin, encore des sentiments d'estime, d'amitié,

Digitized by Google

de solidarité pour l'homme qu'il considérait comme son rival, comme son ennemi, qu'il combattait enfin sous une forme quelconque.

» Dans l'amour, en dehors du mariage, il y a un fait curieux et vrai dont les femmes ne se doutent pas. Les gens qui croient à leur perfectibilité devraient le leur démontrer sans relâche. C'est peut-être le seul argument qui parviendrait à les retenir dans les évolutions de la chute. Ils devraient leur apprendre que, pendant la minute même où elles se donnent, l'amour meurt chez l'homme et le mépris commence, impondérable, invisible à l'œil nu, à l'état rudimentaire, comme tous les germes naturels que le temps doit développer, mais positif et indestructible. Si les sentiments humains pouvaient, comme les corps, être examinés au microscope, on verrait l'animalcule naître spontanément, armé de tous ses organes destructeurs, et commencer aussitôt son œuvre de dissolution.

» Ah! que les femmes sont bêtes! ajoutait Constantin dans son langage familier. Si elles se mettaient une bonne fois dans l'esprit que nous n'aimons véritablement que celles que nous estimons, et que la maîtresse la plus adorée de nous, nous ne la voudrions ni pour sœur, ni pour mère, ni pour fille, ni pour femme, comme elles nous riraient au nez quand nous leur parlons d'amour sans leur parler de mariage! Il n'y a qu'une façon de prouver à une femme qu'on l'aime : c'est de faire ce que tu as fait, c'est de

Digitized by Google

lui donner son nom et de travailler pour elle. En dehors de cette preuve : ruse, égoïsme et libertinage.

XLIV.

Plus j'approchais de Rome, plus j'avais hâte d'y arriver et plus je me sentais d'ardeur pour le travail. Jusqu'alors, je n'avais eu à lutter que contre mes contemporains, sur lesquels il n'était pas trop difficile de l'emporter, surtout dans un art aussi peu cultivé et aussi peu connu que l'est la sculpture, en France. J'avais étudié et admiré, de l'antique, ce qu'il m'avait été donné d'en voir dans nos musées, dans les reproductions et dans les gravures. De la renaissance, j'avais vu et je m'étais approprié de mon mieux ce qui la caractérise chez nous ; et, dans quelques-unes de mes œuvres, on retrouve l'influence de Jean Goujon, de Germain Pilon et de toute cette école française qui passe par le Puget, les deux Coustou, et dont l'originalité indigène disparaît finalement, pour moi du moins, avec Clodion.

J'étais bien doué. Le travail et la persévérance avaient aidé en moi aux dons de la nature. J'avais eu autant de succès qu'il est permis d'en avoir à Paris. J'étais autorisé à me considérer comme un des premiers artistes présents et passés peut-être, surtout loin des points de comparaison que l'Italie venait

Digitized by Google

ne me montrer. Quelle distance, hélas! entre moi et ces hommes, dont mes admirateurs, mes amis ou mes obligés m'avaient appelé quelquefois le descendant, sans que ma modestie eût trop à s'émouvoir! Combien j'avais à faire encore pour me reconnaître, en moi-même, l'égal de certains artistes dont le nom nous est inconnu, et dont je rencontrais, tout le long de ma route, les abondantes et merveilleuses productions. Elles avaient poussé là comme sur leur terrain naturel, et une seule de ces œuvres eût, à bon droit, de notre temps, immortalisé son auteur. Mon cerveau, surexcité par mes récentes émotions, ne pouvait revenir au calme si les admirations de l'artiste ne lui donnaient un aliment égal aux jouissances de l'amour et aux tourments de la jalousie. Si je pouvais mettre au service de mon art et de ma gloire, comme avaient fait d'autres martyrs du cœur, la douleur que j'emportais avec moi, j'étais sauvé et je passais véritablement parmi les maîtres. Pour que le fer devienne plus solide et plus souple à la fois, il faut qu'il soit chauffé au rouge et jeté brusquement dans l'eau froide; quand il résiste à l'épreuve, il n'est plus fer, il est acier. Ainsi de l'âme. Jusqu'à l'épreuve de la douleur, elle est humaine; après l'épreuve, elle est divine.

J'avais donc hâte d'arriver à Rome, et de me plonger tout bouillonnant dans les eaux calmantes du recueillement et de la contemplation. Je commençais aussi à éprouver le désir d'être seul. Il arrive une

Digitized by Google

heure, dans certains chagrins, où l'amitié, même de l'ami le plus sincère, nous devient inutile, faut-il dire le mot? onéreuse, lorsque cet ami n'est pas absolument ou de la même intelligence ou du même milieu que nous. On regrette, on rougit d'avoir eu besoin de quelqu'un que l'on reconnaît inférieur à soi. On le trouve parfois maladroit et brutal, bien que rien ne se soit modifié en lui : c'est qu'on croit tout à coup pouvoir se passer de son aide; c'est qu'on voudrait essayer de ses propres ressources, comme un convalescent qui cherche à marcher sans le bras qui l'a soutenu dans la faiblesse et qu'il repousse avec cette ingratitude qui est le symptôme de la guérison.

Nous arrivâmes à Rome, vers le milieu d'octobre. Vous ne connaissez pas la ville éternelle. A qui ne la connaît pas, inutile de la décrire. D'ailleurs, le jour baisse, l'ombre s'allonge sur la route, le vent souffle, les arbres se courbent, les nuages se heurtent, la poussière tourbillonne, le tonnerre gronde, l'éclair déchire l'horizon d'une lueur sinistre. Voici l'orage. Il faut que je hâte le pas, je n'ai plus le loisir de regarder le chemin et d'étudier le sol qui tremble sous moi.

Cependant, je puis dire que Rome m'apparut, tout de suite, comme devant être le refuge naturel des grandes infortunes, si le souvenir et la preuve des plus mémorables catastrophes peut consoler ou fortifier celui qui souffre contre le néant des choses humaines. En tout cas, à peine est-on entré dans Rome,

Digitized by Google

qu'on est saisi, dominé, enveloppé par ces imposantes leçons de philosophie que donnent les ruines au premier passant venu.

Vous avez vu Versailles. Le grand siècle, en s'éteignant, a laissé sur la résidence royale, sur ses jardins déserts, sur son palais abandonné, sur ses rues sonores, sur ses divinités muettes, sur ses eaux impassibles et jusque sur ses habitants futurs, je ne sais quelles demi-ténèbres que le soleil ne percera plus. On y marche, pour ainsi dire, sur la pointe du pied, comme si l'on craignait d'y réveiller quelqu'un. Eh bien, Versailles, c'est Rome, avec la différence d'un siècle à vingt siècles, du grand à l'immense, du trône à la croix, d'un homme à un Dieu. Versailles est la momie d'une époque ; Rome est le squelette d'un monde. Seules, ces deux villes sont comparables entre elles dans les proportions que je vous donne.

Après quarante-huit heures de séjour dans la cité antique, je me crus sauvé. L'artiste absorbait l'homme. Il y avait, en effet, autour de moi, de quoi consoler le cœur, pendant une existence quatre fois plus longue que ne pouvait être la mienne. Ma douleur personnelle m'apparut tout à coup étroite et mesquine en présence de toutes ces splendeurs. Mon œil, étonné, ébloui, pouvait à peine la ressaisir dans ces vastes étendues, à travers ces lignes imposantes. Elle m'échappait. C'était une audace inouïe, un orgueil insensé d'oser souffrir à l'ombre de ce Colisée où des milliers d'hommes, de femmes, d'en-

Digitized by Google

fants livrés aux plus abominables supplices, étaient morts en souriant et en chantant.

J'écrivis à M. Ritz pour le remercier de son bon conseil et lui faire part de mes excellentes dispositions. Je l'invitais à venir me rejoindre. Je projetais comme à vingt ans; enfin, je me préparais sincèrement et résolûment à recommencer ma vie.

Du matin au soir, Constantin et moi, nous arpentions la ville. Il m'accompagnait partout, s'intéressait à tout, pourvu que, de cinq à six heures, je consentisse à me promener au Pincio et à la villa Borghèse, rendez-vous, à cette heure, des grandes dames romaines et des mourantes de distinction, qui viennent demander, pendant l'hiver, au climat de Rome, un sursis de quelques années. Il était d'avis aussi que son père vînt se fixer auprès de moi, avec sa fille et son gendre. M. de Niederfield en serait quitte pour changer d'ambassade, changement qu'il lui serait facile d'obtenir. Constantin arrangerait tout cela en arrivant à Paris, et reviendrait aussitôt avec la famille.

Il faut dire aussi que, depuis que j'étais à Rome, j'avais grandi beaucoup dans l'esprit de Constantin. A Paris, il ne m'avait jamais ce qui s'appelle pris au sérieux. J'étais un ancien camarade à lui, qu'il avait connu dans une situation inférieure; j'étais l'élève et l'obligé de son père; je faisais des *bons hommes* et des *bonnes femmes* en marbre auxquels il ne comprenait pas grand'chose; je les vendais bien; tant

Digitized by Google

mieux pour moi; mais, à ses yeux, c'était un métier bien au-dessous du métier retentissant et glorieux qu'il avait embrassé; sans quoi, il eût tout aussi bien accordé la préférence à celui-là, puisqu'il pouvait choisir. Il y avait donc eu jusqu'alors, dans l'amitié de Constantin pour moi, un peu de protection, de bienveillance, de dédain.

L'appui que j'avais reçu de lui, dans les circonstances dernières, et dont il était convaincu qu'à ma place il aurait su se passer, en sa qualité de militaire et, par conséquent, d'homme fort, avait encore accru en lui la conscience de sa supériorité. J'étais de ceux qu'il faut soutenir! Je n'avais pas l'habitude des grandes luttes! — Eh bien, je lui apparus instantanément sous un autre aspect. Pour les artistes, le pays étranger, c'est la postérité contemporaine. C'est là qu'on les classe selon leur mérite véritable, en dehors des rivalités, des intérêts et des coteries. Il se trouva que mes travaux étaient plus connus, plus suivis, plus appréciés en Italie qu'en France. Dès mon arrivée à Rome, je vis venir à moi spontanément, avec les marques de la plus vive et de la plus sincère admiration, tous ces jeunes gens de l'École, pour lesquels j'étais déjà un maître, bien que je n'eusse pas fait les études officielles qu'ils étaient en train de faire, sans lesquelles il n'y aurait pas de salut, s'il fallait en croire les gardiens de la tradition, mais dont ils avaient hâte de s'affranchir. Se faire soi-même! telle est l'ambition de la jeu-

Digitized by Google

nesse. Or, cette ambition, je l'avais réalisée! Je ne relevais de personne. Je n'empruntais qu'à la nature; j'étais original enfin, grande affaire en art.

On me donna de véritables petites fêtes. Je n'allais visiter les monuments, je ne faisais d'excursions qu'avec une escorte de disciples volontaires, tout fiers de m'avoir parmi eux. Ils s'occupèrent de mon installation, me trouvèrent un atelier salubre, central, sur la place du Peuple, comptant bien que ma maison deviendrait tout de suite un centre d'études, de progrès et de plaisirs intelligents. Ils me supplièrent de rester à Rome, m'assurant qu'à moi seul je pouvais tenir en échec cette froide et monotone Académie qui les étouffait, à qui, en effet, nous envoyons tant d'espérances et qui nous renvoie tant de déceptions. Sans être un adversaire, je pouvais devenir un exemple, un stimulant, et tout le monde, en définitive, pouvait gagner à mon voyage.

Constantin était étonné d'avoir pour ami un homme si remarquable. Je m'étais empressé de le présenter à mes jeunes confrères comme le fils de Thomas Ritz, à qui je devais tout ce que je savais; mais à ce nom connu, sauf les compliments d'usage en pareille circonstance, ils n'avaient accordé que de médiocres éloges. Sans la présence du fils, ces esprits rapides et absolus, selon le propre de leur âge, eussent probablement fort maltraité le père. Constantin fut donc frappé de la différence qu'on établissait entre Thomas Ritz et moi. Il ne m'en voulut pas, et me témoigna

Digitized by Google

une sorte de déférence. Il commença à comprendre les joies de nos gloires pacifiques, et, s'il ne regretta pas d'avoir préféré les armes, il regretta du moins, naïvement et sans jalousie, de n'avoir pas encore une notoriété égale à la mienne, qui eût attiré autour de lui, au seul énoncé de son nom, ces sympathies immédiates et touchantes dont il n'avait que le contre-coup.

Je vous laisse à penser de quel secours me furent d'abord ces satisfactions d'amour-propre. Les intelligents m'appréciaient donc à ma valeur, et la gloire allait me venger de l'amour. Tant pis pour cette femme qui n'avait ni vu ni entendu ce qu'il y avait en moi, et qui pouvait m'ignorer au point de me trahir. Je ne la sentais, pour ainsi dire, plus remuer en moi ; elle y était morte et bien morte.

Mes nouveaux amis connaissaient-ils déjà la véritable cause de mon départ de Paris? Leur sympathie s'accroissait-elle du besoin que j'avais d'être soutenu et fortifié? Je le crois; car pas un d'eux ne me parlait de ma femme, et tous me savaient marié, comme nous savons tous, dans notre monde d'artistes, quel est le genre de vie intime de nos confrères. Étaient-ils au courant du fait par leurs correspondances de Paris, ou par des indiscrétions de Constantin? Peu importe! Ils les connaissaient; et, n'ayant pas encore atteint l'âge des rivalités sans miséricorde et des luttes à outrance, ils ne se faisaient pas de mon malheur une arme contre moi, et s'efforçaient, au

Digitized by Google

contraire, par les soins les plus délicats, a en detourner mon esprit.

Hélas! j'étais dans la main de la Fatalité. Malgré nos efforts communs, je ne devais plus en sortir. Constantin, rappelé par son service, se décida à quitter Rome, mais après le serment solennel d'y revenir dans un mois, avec ou sans sa famille. Il me laissait, du reste, tout à fait installé, m'apprêtant à de nombreux travaux, dont sa présence seule, dans ma pensée, retardait encore l'exécution. Je l'accompagnai jusqu'à Civita-Vecchia. Nous nous embrassâmes comme des gens qui se quittent pour l'éternité plutôt que comme des gens qui vont se revoir dans quelques jours; c'est toujours une bonne précaution à prendre en se séparant d'un ami; et, lorsque le bateau qui l'emmenait eut disparu à l'horizon, je repris la route de Rome à travers cette campagne verte, aux molles ondulations, semée de forêts de pins, peuplée de ces taureaux sauvages, trapus et vigoureux, qui, couchés sous les grands arbres, ressemblent de loin, dans leur immobilité, à des quartiers de roc détachés des montagnes voisines.

XLV.

Je rentrai chez moi, impatient de reprendre ma vie d'autrefois, si brusquement et si longtemps inter-

Digitized by Google

rompue. Je préparai tous mes outils, je disposai ma terre et je retroussai mes manches, comme dans les temps faciles, alors que l'inspiration matinale me faisait sauter gaiement du lit où m'avait endormi l'amour. Hélas! le travail n'est pas un esclave, obéissant au premier appel; l'inspiration n'est pas, comme une courtisane, toujours prête à vous sourire.

Qu'un homme ayant consacré sa vie à une occupation, pour ainsi dire mécanique, ou même à l'un de ces arts libéraux que les incidents de chaque jour et les besoins d'autrui ont fait naître et font vivre, tels que la médecine ou le barreau, que cet homme demande une consolation au travail, le travail lui répondra immédiatement. Cette consolation lui sera imposée plus encore par les étrangers que par lui-même. On viendra heurter à sa porte, le matin, le jour, le soir, la nuit. On aura besoin de son attention, de son expérience, de son savoir, de son habileté, de sa personne. Sa pensée n'aura plus un moment pour regarder en lui. On le tiraillera, on le fatiguera, on l'obsédera, mais on le rejettera, bon gré, mal gré, dans le mouvement universel; et l'habitude finira par broyer sa douleur, comme une meule qui tourne toujours broie peu à peu les corps les plus durs qu'on lui oppose. Ces hommes, en outre, seront soutenus par la conscience de leur utilité.

Peut-il en être de même pour l'artiste, qui ne produit, au contraire, qu'en tenant toujours son imagination en éveil, qui est forcé de tout puiser en

Digitized by Google

lui, de tout inventer ; qui arpente dans tous les sens le champ sans limites de l'idéal spéculatif, s'étudiant, se retournant, appelant vingt fois par jour son âme à l'extérieur, avec tout ce que cette âme contient? La solitude et la réflexion lui sont indispensables. Or, à quoi nous ramènent la réflexion et la solitude, quand nous souffrons, si ce n'est au souvenir de nos souffrances?

Les lignes, les mouvements, les gestes, les attitudes que j'avais trouvés si facilement dans l'enthousiasme impatient de la jeunesse, dans les joies fécondes de l'amour, me devenaient rebelles et hostiles. Mon œil ne voyait plus, ma main ne savait plus. Je regardais ma terre ébauchée sans y rien comprendre, et je restais, des journées entières, immobile devant elle, statue comme elle. Enfin je me heurtais pour la première fois contre ces trois mots : « A quoi bon ? » agents mystérieux de la Destinée qui attendent, à un moment donné, tout homme qui a demandé à la vie plus qu'elle ne possède, et qui le jettent meurtri et désespéré sur le revers de la route. Bref, le cœur avait vidé le cerveau, et, par l'abus de la sensation, j'étais arrivé à l'impuissance de l'esprit. Les jeunes gens qui s'intéressaient à mes travaux venaient en vain me solliciter.

— Eh bien, maître, me disaient-ils, qu'est-ce que vous allez nous donner ? Nous attendons. Nous voudrions vous voir bien vite à l'œuvre.

Je leur expliquais alors que j'avais le travail très-

Digitized by Google

pénible; qu'il faut bien concevoir pour bien exécuter; je leur développais mes théories sur l'art; je me lançais dans l'esthétique. Je m'avouais intimidé par les grandes choses que j'avais sous les yeux; je demandais la permission de reprendre haleine devant tant de merveilles, Je leur dérobais autant que possible la vérité. Puis, à mon tour, j'allais les voir. Je les écoutais, me confiant avec timidité leurs projets; je regardais leurs ébauches, qu'ils me soumettaient avec émotion et qui me rappelaient ma jeunesse encore si près, déjà si loin. Leurs essais étaient incorrects, mais ils avaient la foi. Ils croyaient à l'avenir. Leur vie n'était embarrassée que de quelques difficultés matérielles. J'avais connu la misère. Je savais et je leur disais avec quelle agilité on la traverse, la volonté aidant. D'ailleurs, j'étais prêt à leur venir en aide s'ils le voulaient, et je leur ouvrais ma bourse qu'ils refermaient sans y puiser. Alors, je leur donnais des conseils, non plus seulement au profit de notre art, mais dans l'intérêt de leur vie privée. Sans me mettre en scène personnellement, j'essayais de les prémunir contre l'amour, qui est, leur disais-je, le grand danger pour l'artiste. Mon cœur, trop tendu depuis trois mois, avait besoin de se fondre. Je cherchais instinctivement une émotion étrangère à mes émotions personnelles où je pusse me répandre. Il me semblait qu'en se dégageant mon cœur eût dégagé ma tête et que je fusse ainsi rentré en possession de moi-même. J'aurais voulu crier, pleurer,

Digitized by Google

tomber dans les bras de quelqu'un, et il me semblait qu'ensuite j'aurais repris à pleins poumons l'air que je voyais les autres respirer si facilement autour de moi et qui m'étouffait. Je voulais m'intéressser aux moindres récits de ces amis nouveaux, je leur parlais de leur mère, de leur famille; j'appelais les larmes, elles ne venaient pas, et, tandis que je m'efforçais d'être bon, ne pouvant plus être grand, je surpris tout à coup en moi un sentiment bas et vil que je n'avais jamais connu. Un de ces jeunes gens me découvrit une figure qu'il venait de terminer, chef-d'œuvre de grâce et de goût, de mouvement et de proportion. Vous la connaissez sans doute aussi bien que moi; c'est *la Fille aux grappes,* qui valut à son auteur le prix de Rome, et qui eut, à la dernière exposition de sculpture, un succès si unanime et si mérité.

Savez-vous quel fut mon premier sentiment en voyant cette figure? Un sentiment de jalousie, soyons franc, de haine contre celui qui l'avait exécutée. Un peu plus, je saisissais un marteau et je brisais le marbre, tant est prompt au mal cet être intérieur que je porte en moi. Un nuage passa sur mes yeux. J'eus la force de me contenir, et je tendis à ce jeune homme une main couverte de sueur, sans qu'il pût rien soupçonner.

— C'est une des plus belles choses que j'aie vues, même à Rome, lui dis-je, et je vous prédis un grand succès.

Digitized by Google

Pendant plusieurs jours, je ne pensai qu'à cette Bacchante. Si j'avais vu cette œuvre du temps que je produisais moi-même, j'eusse embrassé son auteur; car il m'eût semblé alors que je n'avais rien à craindre de lui; mais, dans l'état où j'étais, malheureux, exilé, condamné à l'inaction et à la stérilité, je ne vis plus dans ce confrère qu'un rival, un ennemi dont on allait se servir pour m'attaquer. Ce n'est pas aussi facile qu'on le croit, d'être impartial et bienveillant, quand on y perd quelque chose, et j'admirai d'autant plus, à partir de ce moment, ce que Thomas Ritz avait fait pour moi.

Je ne commençai à me calmer un peu que lorsqu'un des camarades du jeune sculpteur m'eut appris d'où celui-ci avait tiré sa statue : d'un camée grec trouvé à Pompéi et qu'il n'avait eu qu'à mettre au point. Travail de praticien. C'était une copie! un plagiat! un vol! Il n'irait jamais plus loin. Je ne lui en voulais plus. Voilà ce que c'est que l'homme, mon ami, ce que c'est qu'un homme de talent. Quelle honte! Cependant, je me demandai pourquoi je n'imiterais pas ce jeune homme, et pourquoi je n'escompterais pas à mon tour l'imagination d'autrui. On ne perd pas facilement l'habitude du succès, et l'on ne saura jamais, à moins de les avoir éprouvées par soi-même, les tortures d'un esprit qui se sent décliner, qui cherche le moyen de donner le change au public et qui veut qu'on parle encore et toujours de lui comme par le passé. J'en étais arrivé à vouloir

Digitized by Google

surprendre la bonne foi de mes jeunes compagnons. Puisque mon imagination ne me répondait plus, j'interrogeais la leur, que je croyais féconde parce qu'elle était jeune, avec l'arrière-pensée de m'approprier leurs idées.

Je parcourus les musées, les galeries particulières; je fouillai les camées, les pierres dures, les médailles. Je n'avais jamais pu m'inspirer des autres : je le pouvais encore moins à cette heure. J'ébauchai dix sujets, je n en terminai pas un; ma pensée était autre part. Cette misérable femme m'avait décidément volé mon âme et mon génie.

XLVI.

Constantin ne revint pas.

Dans la première lettre que je reçus de lui, il témoignait toujours les mêmes intentions; puis la vie parisienne l'avait repris dans son engrenage. Les absents ont tort; tant pis pour les malheureux! Le *Væ victis!* sera de tout temps et de toute humanité. Toutefois, Constantin me tenait au courant des faits et gestes d'Iza. M. Ritz, ne sachant pas dans quel état je me trouvais, avait évité, en écrivant à son fils pendant notre voyage, toute allusion à ce sujet. Constantin, de retour à Paris, me renseigna

Digitized by Google

avec sa franchise ordinaire. D'ailleurs, il me croyait absolument guéri, et je n'avais garde de le détromper.

Qnand Iza avait eu connaissance de mon départ, elle avait été furieuse; elle avait porté une plainte contre M. Ritz, qu'elle accusait de détenir son enfant, contre toute légalité. Elle avait voulu charger Me Dax, son ancien amant, du procès qu'elle comptait intenter. Il avait décliné cet honneur, et, tout au contraire, il avait éclairé le Président sur la conduite antérieure de la plaignante. Était-ce par un sentiment de rancune ou de délicatesse ou d'équité? N'importe, il avait fait ce qu'il devait faire; c'est déjà beaucoup. Elle avait alors essayé l'empire de ses charmes sur les juges; mais les juges étaient restés incorruptibles, et M. Ritz avait été autorisé à garder Félix, que sa mère, néanmoins, pouvait venir voir, une fois par semaine, en présence d'une personne de la maison. Iza était venue régulièrement, pendant un mois; puis elle n'était venue que de deux semaines l'une, puis elle n'était plus venue du tout.

Installée avec sa mère, elle vivait fort simplement, s'habillant comme une jeune fille, et paraissant avoir dix-huit ans au plus. Jamais elle ne s'était montrée si modeste et si décente. Partout où elle allait sans être connue, en compagnie de la comtesse, on l'appelait Mademoiselle. Constantin l'avait fait suivre et surveiller. Rien à dire.

Pour plus de sûreté, Serge avait quitté Paris dès

Digitized by Google

qu'il avait été hors de danger. Constantin l'avait revu deux ou trois fois, et ils avaient causé à cœur ouvert. Serge était très-épris d'Iza; il était presque aussi malheureux que moi; et, désireux de tenir sa parole, il jugeait plus prudent de s'éloigner. D'ailleurs, elle devait avoir de l'argent devant elle. Il lui avait donné des sommes assez importantes en dehors des présents : quatre-vingt ou cent mille francs qu'elle avait parfaitement placés. Désordre des sens, ordre d'esprit, ce n'est pas rare chez les femmes. Notre séparation avait eu du retentissement. J'étais si connu, et elle était si belle! La vérité s'était répandue assez vite, malgré les dires de la comtesse et de sa fille. Toutes les familles honnêtes leur avaient fermé leurs portes, il ne restait autour d'elles que des hommes. Les hommes ont toujours quelque chose à gagner à ces catastrophes conjugales, et ils prennent fait et cause pour la femme tant qu'elle est jolie ou jusqu'à ce qu'ils soient mariés à leur tour; après quoi, ils n'ont plus l'air de la connaître. Il fallait donner une raison à notre différend, de façon que la faute en retombât sur moi, c'était donc moi qui avais déserté le foyer conjugal et qui m'étais sauvé en Italie avec ma maîtresse. « J'avais mangé d'abord la dot de ma femme, et j'avais gardé jusqu'à son trousseau, que j'avais donné à *l'autre;* du reste, je ne serais pas parti, qu'elle m'aurait quitté. Elle pouvait tout dire maintenant : je la forçais à me servir de modèle, j'avais voulu la

Digitized by Google

faire mouler par mes praticiens: tout ce qu'elle avait pu obtenir avait été que je la moulasse moi-même. Je montrais à tout le monde ces moulages, et j'attirais des gens riches chez moi pour adjoindre à mon art une industrie secrète et lucrative. *La Buveuse* était sa reproduction exacte, etc., etc. »

Telle était à peu près la teneur des lettres de Constantin. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Vous voyez défiler d'ici le cortége des calomnies et des représailles. On écouta ces bruits, on les crut, on ne les crut pas, et l'on passa à autre chose. Paris n'a pas beaucoup de temps à donner au même individu.

Somme toute, grâce au duel qui fut connu, et aux affirmations de M. Ritz, le beau rôle me resta.

XLVII.

« Il y a du nouveau! m'écrivait Constantin dans une de ses dernières lettres. Ta femme et sa mère ont disparu, *subito*, comme vous dites là-bas, après avoir vendu leur mobilier. Il paraît qu'elles ne comptent pas revenir en France. Bon voyage! J'aime autant ça pour toi. Rien ne s'oppose donc à ton retour, car tu ne vas pas t'éterniser dans la ville éternelle. On ne sait pas où elles sont. On les croit en Angleterre, ou en Hollande, ou en Allemagne, ou en

Digitized by Google

Suède. En tout cas, elles ne sont pas allées rejoindre Serge. J'ai reçu une lettre de lui. Il est à Pétersbourg ; il doit se marier. »

A cette nouvelle du départ d'Iza, devinez ce qui me passa par l'esprit ! Je m'imaginai qu'elle se repentait, qu'elle ne s'était si bien conduite, depuis mon départ, que pour me convaincre de son repentir, qu'elle m'aimait encore, qu'elle était partie, sans rien dire à personne, pour venir me rejoindre, que j'allais la voir apparaître une seconde fois au seuil de ma porte, qu'elle allait me demander pardon, me dire qu'elle ne pouvait vivre sans moi, et m'expliquer (que n'explique-t-on pas en matière d'amour, quand on est femme !) le pourquoi et le comment de ce passé monstrueux, résultat d'une folie physique, d'une aberration à laquelle sa volonté n'avait pris aucune part.

Connaissez toute la bassesse du cœur humain !

XLVIII.

Je prétextai une chasse dans la campagne ; je me rendis à Civita-Vecchia, convaincu qu'Iza allait y débarquer par un des bateaux prochains. Pendant huit jours, je ne quittai pas le rivage, sondant l'horizon, avec l'impatience fiévreuse de l'âme et du

Digitized by Google

corps, car voilà que mes sens se mettaient tout à coup à se souvenir et à souhaiter.

Quelquefois je prenais une barque et je m'en allais au large, dès qu'un vapeur était signalé, pour apercevoir plus tôt celle que j'attendais. Je me disais :

— Si elle a eu ce bon mouvement, si elle est venue spontanément et librement me retrouver, si elle m'aime enfin, j'oublie. Nous ne reparlerons jamais d'autrefois, nous nous serons rencontrés à partir d'aujourd'hui ; voilà tout. Le passé, c'est l'éternité morte. Qu'elle soit seulement à portée de ma main, et je l'emporte avec moi ! Le monde dira ce qu'il voudra ! Et, d'ailleurs, sommes-nous du monde, tous les deux ? Ne sommes-nous pas des êtres à part, issus de fautes, et ne devons-nous pas nous aimer autrement que les autres ne s'aiment ? Serai-je le premier qui, faible, aura pardonné à une créature faible ? L'humanité entière, n'est-elle pas faiblesse ? Toutes les légendes d'amour ne sont-elles pas les mêmes ? La femme a failli, l'homme a souffert ; la femme s'est repentie, l'homme a pardonné. L'important, c'est d'aimer, de se sentir vivre et de donner la vie à d'autres êtres, fictifs ou réels. L'amour, quel qu'il soit, est le premier élément de l'art ; c'est son air vital. Voilà pourquoi je ne puis plus rien créer loin de celle que j'aime. Elle vient ! Je la sens ! Je la vois ! Elle est là.

Elle ne vint pas.

Je ne vis descendre, aborder et passer devant

Digitized by Google

moi que des inconnus, des étrangers, des indifférents.

— Elle est peut-être arrivée par terre, me dis-je alors.

Et je retournai à Rome.

Rien!

Une seule lettre, de madame Lespéron, qui venait d'apprendre mon histoire, qui me plaignait, qui me félicitait de l'idée que j'avais eue de venir me fortifier aux sources de la grande poésie chrétienne, qui me criait : « Courage! courage! » qui m'adressait enfin une amplification française qu'elle terminait par ces mots :

« Oh! des ailes! des ailes! qui me donnera des ailes? »

XLIX.

Une fois de retour à Rome, je me reconnus à bout de forces. J'en avais fini avec l'étonnement, l'émotion, la jalousie, la colère, la vengeance, le travail, l'amitié, l'envie, le pardon même. Je ne demandais plus qu'à déposer, n'importe où, le fardeau décidément trop lourd dont le destin avait chargé mon cœur et ma pensée. La somme de résistance que j'avais emportée en moi était épuisée.

Vous avez vu, sans doute, un de ces nobles ani-

Digitized by Google

maux, hôtes des forêts paisibles, surpris par le chasseur, bondir sous le plomb, franchir les haies et les ravins, et disparaître à travers les arbres. « Je l'ai touché ! » s'écriait le tireur ; et cependant, l'animal continuait sa course rapide, aux cris des chiens qu'il lassait et dépistait peu à peu. S'il vous eût été possible de le suivre, vous l'eussiez vu, après un temps plus ou moins long, s'arrêter et porter la tête, de minute en minute, avec des mouvements fébriles, vers une même partie de son corps, où quelques gouttes de sang commençaient à perler. Dominé par l'instinct persévérant de la conservation, il faisait encore quelques pas, puis ses jambes fléchissaient ; il promenait autour de lui un regard fixe, déjà trouble, et, se voyant seul, se traînait jusqu'à un fourré impénétrable aux chiens, aux chasseurs, à tous ceux qui font le mal pour le plaisir de le faire. C'est là que, se reconnaissant mortellement atteint, il allait souffrir et mourir silencieusement, de cette blessure secrète, insensible d'abord et qui venait de s'ouvrir tout à coup.

J'étais comparable à cet animal blessé. Ce que j'avais pris pour de la force, dans la première chaleur de la lutte, n'était que de la fièvre. J'étais touché au plus profond de mes entrailles. Il ne s'agissait plus que de se résigner et de mourir aussi simplement que possible.

Je donnai pour raison le travail, et je fermai ma porte à tout ce qui était vivant et heureux ; à tout ce

Digitized by Google

qui faisait partie de cette humanité avec laquelle je n'avais plus rien de commun. Je me celai même à ces jeunes gens qui, du reste, n'ayant pas trouvé en moi tout ce qu'ils cherchaient, s'éloignaient de moi par degrés. Il ne faut demander à la jeunesse que ce qu'elle peut donner : l'enthousiasme et l'oubli. Je passais des journées entières dans la même attitude, immobile et muet, le regard perdu dans ma pensée.

L.

« Où pouvait-elle être? Pourquoi avait-elle quitté la France? Vers quel horizon avait-elle emporté sa vie et la mienne? Tant qu'elle avait respiré l'air que nous avions respiré ensemble, elle m'appartenait encore. De loin, je la voyais aller et venir, à travers les habitudes et les lieux que je connaissais. J'avais été trop clément. J'aurais dû la faire arrêter, condamner, enfermer; j'aurais dû me venger, enfin. Sans doute elle avait attendu, pendant quelque temps, que je revinsse. Elle savait si bien que je l'aimais; elle devait savoir que je ne pourrais vivre sans elle. Où la reprendre à cette heure? Avait-elle un nouvel amant? Encore un!

» J'avais eu tort de suivre les conseils de Constantin. Il se souciait bien de moi, à présent! Il me faisait

Digitized by Google

de temps à autre l'aumône d'une lettre! Oh! les hommes! Je les connaissais cependant. Ils m'avaient prévenu, dès mon enfance, que je n'avais pas à compter sur eux. Mais ma mère m'avait dit de m'adresser à Constantin. Ma mère! pourquoi m'avait-elle mis au monde? C'était sa faute qui était cause que je n'avais pas pu épouser une honnête fille! Une famille honnête ne m'aurait pas accepté! Ma pauvre mère! Elle était morte de chagrin! Elle ne pouvait plus rien pour moi! Elle était inerte et indifférente sous la terre. Ce n'est pas elle qui m'eût trompé! Elle me trouvait si beau! Quand elle faisait des reproches à ma femme, celle-ci, qui savait tout, devait lui répondre qu'elle n'avait pas le droit d'en faire. Comme elle a dû souffrir! C'est pour cela qu'elle ne disait rien.

» Si je retournais à Paris? Qu'y ferais-je? J'élèverais mon enfant; il me consolerait! A trois ans, qu'est-ce qu'il peut pour moi? Et que puis-je pour lui? Je ne lui manque pas; ses jouets lui suffisent! Est-ce que je l'aime, d'ailleurs, cet enfant qui est la vivante image de sa mère? Mieux vaut ne pas le voir. C'est peut-être ainsi que mon père m'a abandonné! Je l'ai condamné trop tôt! Qui sait s'il était plus coupable que moi?

» Voilà donc ce que c'est que la vie! Ainsi, malgré tous mes efforts, né hors du cercle social, je n'aurai pas pu y rentrer. Le Bien n'était pas fait pour moi. J'ai été un fils dévoué, j'ai été un homme probe,

Digitized by Google

sincère et courageux; j'ai été un artiste patient et convaincu; j'ai aimé avec désintéressement, avec confiance, avec loyauté; je n'ai pas une seule mauvaise action derrière moi; et voilà ma récompense! Je suis trahi, abandonné, oublié! Et ce sera toujours ainsi; et je vais me traîner désormais, malheureux, envieux et méchant, sans talent et sans amour, à travers l'égoïsme et le dédain des hommes, en attendant la vieillesse, la décrépitude et la mort; car je suis jeune, car je suis vigoureux, et la mort se fera attendre.

» Pourquoi l'attendre? Pourquoi ne pas aller au-devant d'elle? On dit que le suicide est un crime; ce n'est pas vrai. C'est le droit le plus imprescriptible de l'homme, quand il souffre au delà de ses facultés. Si c'est un crime, tant pis pour le Dieu qui nous réduit à le commettre! Existe-t-il seulement, ce Dieu, dont les ministres, exempts de tous les devoirs, de tous les sentiments et de toutes les passions de l'homme, nous ordonnent, du fond de leur indifférence, la souffrance, la lutte et l'abnégation? Qu'a-t-il fait pour moi, ce Dieu qu'ils m'imposent? Les quelques heures de joie que j'ai connues, ne les ai-je pas achetées, avant, par toute sorte de combats avec la misère, les préjugés, l'injustice et le travail? ne les ai-je pas payées, après, par toutes les tortures du cœur, de l'âme et de l'esprit? Quand, avec des cris et des larmes, j'ai supplié ce Dieu de me laisser ma mère, lui a-t-il accordé une minute de

Digitized by Google

plus? Quand, dans une prière muette, où j'avais mis toute mon âme, je lui ai demandé qu'Iza n'eût pas été infidèle, et que ce qui était ne fût pas, m'a-t-il donné cette preuve de sa puissance et de sa bonté? Quel avertissement, quel appui, quelle consolation ai-je reçus de ce maître qui, depuis des milliers d'années, assiste, impassible et sourd, aux crimes des uns, aux douleurs des autres, au triomphe éternel du Mal? L'humanité ne va-t-elle pas déserter bientôt cette soumission aveugle à des traditions, des légendes et des dogmes que peut détruire, avec un mot, la logique d'un enfant? Il a fait son temps, ce Dieu courroucé, punissant à tout jamais des milliards de créatures, pour la faute d'une seule, émanée directement de lui. Si ce Dieu existe, que l'humanité entière le renie et le chasse de sa pensée et de son cœur; qu'elle le laisse seul, dans le mystère où il s'enveloppe, et qu'elle marche, sans lui, à la conquête de ses droits et de sa liberté. Si elle a besoin d'un Dieu, qu'elle en découvre ou en invente un qui soit intelligible, et qui fasse cause commune avec elle. En attendant, la vie est un malheur, et la mort est un droit. »

LI.

Ainsi, comme tous ceux qui souffrent, je faisais de ma douleur le point central de l'univers. Tout devait

Digitized by Google

converger à elle, et je mettais en discussion les lois humaines et divines. Il ne fallait pas moins qu'un remaniement du monde entier pour me rendre la place que j'avais perdue. Ce qui avait été dit et fait jusqu'à moi par les plus grands esprits pour le bonheur et la consolation des hommes me paraissait incomplet, inique et faux, puisque rien de tout cela ne pouvait me consoler.

Je passais en revue les plus retentissantes et les plus lamentables catastrophes que l'histoire nous ait léguées, je les aurais toutes supportées héroïquement! Celle-là seule qui me frappait dépassait mes forces.

Ceci n'était pas dénué de vérité. Certaines infortunes immenses, en mettant leurs victimes au-dessus des autres hommes, font de ces victimes un éternel sujet d'étonnement et d'admiration pour chaque génération nouvelle; mais ces misérables catastrophes intimes, sans noblesse et sans poésie, dont le récit donne envie de rire à ceux qui l'entendent, que la gaieté humaine a chansonnée sur tous les tons, et dont on meurt lentement et obscurément, avec deux grosses larmes immobiles qui vous rongent les yeux; ces catastrophes-là exigent un héroïsme obscur et ridicule que n'auraient peut-être pas trouvé en eux le vaincu de Pharsale et le prisonnier de Sainte-Hélène.

Telles étaient les pensées et les réflexions que je ressassais du matin au soir; c'étaient les moins dou-

Digitized by Google

loureuses. Celles de la nuit étaient bien autres, car je ne dormais plus guère, et, dans l'insomnie, les mêmes tableaux me poursuivaient. Je les avais perpétuellement dans le regard, comme ces points noirs qui interceptent le rayon visuel, que l'œil suit machinalement à travers l'espace, jusqu'à ce qu'ils se fondent avec l'éther, et qui, à peine effacés à droite, se reproduisent à gauche. Ces tableaux étaient ou grotesques ou lascifs, mais toujours empreints d'une abominable réalité.

Je voyais Iza tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, dans toutes les attitudes de la passion. Je n'avais besoin que de me souvenir, hélas! pour deviner ce que je n'avais pas vu. Alors, tremblant de la tête aux pieds, couvert d'une sueur froide, je sautais à bas de mon lit, prêt à tout briser autour de moi, pour épouvanter et chasser cette hallucination.

Que de fois j'ai ouvert ma fenêtre, la nuit, avec la résolution de me précipiter dans le vide! Que de fois j'ai approché mon rasoir de mon cou! Que de fois j'ai découvert ma poitrine, et, me plaçant devant une glace, cherché l'endroit où je devais me frapper! Dans ces moments-là, je poussais la sensualité jusqu'à vouloir assister moi-même à ma mort. L'artiste reparaissait encore, par habitude, à travers mon égarement; je cherchais une attitude pour mourir. Ou bien la mort que je pouvais me donner ne me paraissait pas suffisante: elle n'était pas assez douloureuse pour l'état d'excitation

Digitized by Google

où j'étais arrivé. J'aurais voulu le supplice. J'aurais voulu voir broyer et entendre craquer mes os sur un chevalet ou sur une roue! Peut-être trouverais-je une jouissance au bout de l'extrême douleur, comme on trouve la douleur au bout de la jouissance extrême.

Et cependant je ne me tuais pas. Je n'avais que la maladie, que la manie de la mort; état incompréhensible pour qui ne l'a pas traversé, où l'on vit, si l'on peut appeler cela vivre, entre le besoin et la terreur de l'anéantissement. On veut sortir, et sortir violemment, de ce monde où l'on étouffe, et l'on s'arrête toujours sur le seuil de l'autre. Ce n'est ni l'espoir secret de la consolation ni la crainte instinctive de la souffrance qui vous arrêtent, c'est l'impossibilité de mourir. On est sous la domination d'une excitation qui n'a pas de terme et qui se renouvelle sans cesse, sans s'assouvir jamais. On désire la mort jusqu'au spasme, jusqu'à l'exaspération, jusqu'à la frénésie; une main vous pousse, une main vous retient. On ne vit plus, on ne meurt pas! C'est l'hystérie de l'inconnu, c'est le satyriasis de l'infini.

Qui croirait que la faute d'une femme peut jeter de pareilles perturbations dans le cerveau d'un homme? Ah! je vous assure que j'ai souffert! Durant mes rares moments de lucidité, je comprenais bien que tout le mal venait de l'inaction de mon esprit, habitué, depuis longues années, au travail, à l'étude, à la production, et, depuis quelques mois,

Digitized by Google

condamné à tourner toujours autour de la même pensée. Alors, je cherchais un aliment pour cet esprit affamé. Savez-vous ce que je trouvais? Les idées les plus insensées venaient s'offrir à moi comme les seules possibles : conspirer, incendier, violer! Être Brutus, Érostrate ou Tarquin! Faire servir enfin à quelque grand crime le dégoût que j'avais de la vie, et m'immortaliser dans l'odieux, puisque je ne pouvais continuer à m'immortaliser dans le noble. Lorsque vous verrez un homme frappé d'une grande douleur s'enfoncer et disparaître dans la solitude absolue, vous pourrez affirmer qu'il est sur le chemin de la folie. Ce ne sera qu'une question de temps.

LII.

Cependant il fallait prendre un parti : ou vivre, ou mourir.

Un soir, — il y avait près de trois mois que je n'avais vu un être humain, excepté mon valet, à qui je n'adressais pas quatre paroles par semaine, et des services duquel je me passais le plus possible; — un soir, je tentai un effort; je résolus de m'arracher à ma solitude et de me rejeter brusquement dans la vie des autres.

On donnait une représentation extraordinaire au

Digitized by Google

théâtre d'Apollon. J'y entrai. La salle était comble, ruisselante de lumières, de diamants et d'épaules nues. D'abord j'eus le vertige quand je me sentis dans ce bruit et dans cette foule. Où étais-je ? qu'est-ce que c'étaient que tous ces gens-là? Ils me faisaient l'effet d'automates.

Je me promenai dans les corridors jusqu'au lever du rideau. Je rencontrai deux élèves de l'École; ils vinrent à moi. Je ne savais que leur dire; je les regardais d'un œil étonné, creux; je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. Ils me semblaient être en bois; je voulais m'en assurer en leur tapant sur la tête. Je les quittai pour ne pas céder à cette fantaisie de fou.

Je me rendis à ma place, à l'orchestre. Aux premières notes de cette adorable ouverture de la *Somnambule*, je fus pris de l'envie de crier, puis d'arracher mes vêtements, de les jeter au hasard et de danser des danses obscènes, tout nu, au milieu de cette salle. Que m'arrivait-il? J'entendais mon sang rouler dans mes oreilles, comme si j'avais eu un torrent dans la tête. Je serrai les dents et les poings, employant tout ce qui me restait de volonté à retenir ma raison.

Devant moi se trouvaient placés un jeune homme et une jeune femme qui parlaient tout bas et qui se souriaient comme deux amoureux doivent se sourire en entendant cette musique pleine d'amour. Je ne les quittais plus des yeux.

Digitized by Google

— Je vais tuer cet homme, je le sens, me disais-je.

Et, en effet, tout mon être se portait, avec un rugissement intérieur, vers ce spectateur innocent, qui ne soupçonnait certes pas ma démence et qui continuait de causer tout bas. Pourquoi avait-il l'air si heureux?

Mon voisin de droite balançait sa tête en mesure, mon voisin de gauche lorgnait les loges. J'aurais voulu parler à l'un d'eux pour me remettre dans l'habitude et dans le bon sens. Je fus sur le point de leur tout avouer et de les prier de veiller sur moi; mais cet acte de raison eût dénoncé ma folie; et je continuais à me dire:

— Il faut que je tue cet homme.

Que faire? que devenir? Le *crescendo* de l'orchestre m'exaspérait. Je fis un effort suprême, je me levai, je murmurai à l'oreille de mon voisin, d'une voix étranglée qui tremblait de laisser passer d'autres mots que ces deux-là:

— Pardon, monsieur.

Et je traversai la salle, en me disant:

— Pourvu que j'arrive jusqu'à la porte sans accident!

Je marchais, n'osant pas regarder un seul des visages qui se penchaient pour voir ce monsieur qui dérangeait tant de monde; j'avais peur de leur faire la grimace et de les insulter.

Enfin, je fus en contact avec l'air; je l'aspirai à larges bouffées et je rentrai chez moi, longeant les

Digitized by Google

murs, où je m'appuyais de temps en temps pour ne pas tomber. Une fois dans ma chambre, je me roulai à terre, en frappant ma tête, siége de pensées dont je n'étais plus le maître, et en criant à Dieu :

— Mais sauve-moi donc! je ne t'ai rien fait!

Je restai là, sur le sol, jusqu'au jour. Quand je m'éveillai, j'étais grelottant, j'avais la fièvre; j'eus peur de la maladie dans la solitude. En somme, je n'avais jamais vécu seul; j'avais toujours été aimé de quelqu'un; je n'étais pas fait pour vivre ainsi. Je me mis à pleurer en appelant : « Maman! » comme un enfant perdu. Mon mal était peut-être physique? les symptômes étranges auxquels j'étais en proie étaient peut-être ceux des fièvres de Rome, si familières aux étrangers?

J'appelai un médecin. Il me tâta le pouls, le pouls était un peu agité, mais de fièvre, point. Il regarda ma langue, il examina mes conjonctives, il écouta mon cœur, il m'ausculta, il me questionna sur mes habitudes passées. Je lui dis comment j'avais été élevé, comment j'avais vécu, comment j'étais à Rome, par suite d'un grand chagrin qui avait désorganisé ma vie. Il me conseilla la marche, le travail régulier, une nourriture légère, la distraction et *la femme* de temps en temps, mais la femme seulement à l'état hygiénique, sans l'amour. Il m'expliqua comme quoi la santé, c'était l'équilibre dans les facultés et dans les fonctions; il ajouta que, si l'on demandait plus à un organe qu'à un autre, on dé-

Digitized by Google

truisait cet équilibre, et que, dès lors, il y avait rupture d'équilibre, et maladie, par conséquent; que, depuis plusieurs années, j'avais telles et telles habitudes, qu'elles avaient été interrompues par une cause ou par une autre, qu'il s'agissait de reprendre peu à peu ces habitudes, dans un milieu autre, puisque les conditions de ma vie étaient modifiées, mais que les règles physiologiques n'en subsistaient pas moins et que nul ne pouvait s'y soustraire; que, du reste, j'étais en ce moment sous l'influence du siroccò, qui n'avait jamais été si fort, et que, dès que la tramontane soufflerait, je me sentirais beaucoup mieux. Bref, il me conseilla de prendre patience, d'oublier, de n'avoir plus d'âme, de me porter très-bien et de m'amuser beaucoup.

LIII.

Vous devez être étonné, comme je le suis moi-même, de la lucidité avec laquelle je vous raconte — trop longuement — cette période de mon existence. Il semble qu'elle devrait avoir dans ma pensée la confusion et l'obscurité d'un mauvais rêve dont on s'est réveillé en sursaut. Il paraît étonnant que le cerveau, ébranlé dans toute sa masse, ait pu conserver et retrouver à distance, si claires et si précises, des sen-

Digitized by Google

sations qu'il subissait malgré lui, qu'il repoussait de son mieux et qui sont du domaine de l'aliénation. C'est ainsi cependant. Les moindres détails de mon séjour à Rome, je me les rappelle distinctement, et, avec un peu d'effort, je pourrais y joindre les dates correspondantes. Je m'étais pour ainsi dire dédoublé alors, et l'un de mes deux *moi* assistait avec un désespoir inutile aux agitations de l'autre. C'est celui-là qui se souvient.

Aujourd'hui, d'ailleurs, chose plus étrange encore, je suis calme. Je vous le disais en commençant ce récit : mon esprit est moins troublé que je ne l'aurais cru. Au fur et à mesure que j'ai pu consigner les faits de ma vie, m'examiner et me juger, je ne sais quelle sérénité progressive s'est emparée de moi. Vous avez dû remarquer même, en maints endroits de ce mémoire, que je me complaisais dans la relation de certains détails et dans la peinture de certains tableaux, comme si j'avais tout simplement à raconter des faits dont j'aurais été le témoin, et non la déplorable histoire dont je suis le héros. Bien plus, je n'ai ni les craintes ni les remords d'un criminel. Je me suis séparé, par le seul moyen qui fût définitif, d'une réalité qui torturait ma vie et altérait ma raison. Il me paraît tout simple, à cette heure, d'avoir agi comme je l'ai fait. Cependant, avant d'en arriver là, j'ai combattu, je me suis adressé de bonne foi au travail, à la prière, à l'amitié, à la solitude, au suicide, à la science, à

Digitized by Google

la loi, enfin au repentir de celle qui m'avait offensé et meurtri; je leur ai demandé un dérivatif à des maux que je ne pouvais plus supporter; rien ne m'a répondu. La nature, dans un mouvement spontané, irrésistible, meurtrier, m'a délivré tout à coup du démon qui m'obsédait. Le crime m'a exorcisé, calmé, assaini. Je suis rentré, immédiatement après, en possession de cet équilibre dont la physiologie fait la base de la vie physique et morale. J'ai reconquis ma volonté, non plus pour quelques jours, comme après ma rencontre avec Serge, mais définitivement, comme vous le prouve ce récit, que je reprends tous les matins, depuis un mois, sans fièvre, sans lassitude et sans dégoût, après cinq ou six heures d'un sommeil que je ne connaissais plus. Je suis prêt au travail, et, s'il m'est donné de vivre, je crois que j'oublierai complétement cette désastreuse partie de ma vie qui n'était pas faite pour moi. Bref, quand je m'examine, quand je me juge, je me considère comme absolument innocent.

Le cas de légitime défense n'existe pas seulement au physique; il existe au moral. Tout à coup, à l'improviste, j'ai été attaqué, insulté, blessé dans mes sentiments les plus sincères et les plus respectables par un être à qui je n'avais fait que du bien. J'ai d'abord été tout étourdi du choc, puis je me suis défendu et j'ai terrassé mon adversaire. Parce qu'il ne s'était servi dans l'attaque ni d'un pistolet, ni d'un couteau, ni d'un bâton, était-il hors de cause? Je ne saurais le

Digitized by Google

croire, ni vous, ni aucun juge consciencieux, puisque vous m'avez tendu la main dès mon arrestation, puisque M. Ritz, son gendre et les hommes les plus honorables viennent me voir et me fortifier.

Voulez-vous une autre preuve? De cette créature que j'ai aimée jusqu'à la rage, mon âme, mon cœur et mon esprit n'ont pas gardé la moindre trace. Quand j'aurai jeté sur le papier le dernier mot qui la concerne, elle sera tout à fait sortie de mon passé, et je ne me la rappellerai même plus. Chacune des pages que j'ai tracées et que vous venez de lire a détaché de moi une parcelle de ces terribles événements. Je les vois tomber à mes pieds, comme ces scories blanches qui succèdent aux brûlures et sous lesquelles se forme un derme nouveau. C'est ainsi que je vois reparaître et même apparaître, pour la première fois, dans mon cœur des sentiments dont cette femme empêchait pour ainsi dire la circulation, en s'interposant entre la création et moi. Je me reprends à sourire à la nature, au travail, à l'amitié, à la vie, à la Divinité que j'ai blasphémée si souvent; j'aime mon fils, qui m'était indifférent et qui allait me devenir odieux; je respire, je comprends, je suis guéri, en un mot, depuis que j'ai brisé la tête du serpent qui m'étreignait. Il y a du vrai dans le proverbe populaire : « Morte la bête, mort le venin. »

Des raisonnements que je formule à cette heure et des effets qui se sont produits, il est bien certain

Digitized by Google

que je n'avais aucun pressentiment avant mon crime; ils sont un résultat et non un principe, une conséquence et non une cause. Mon action n'a pas été préméditée, elle a été toute machinale, toute d'instinct, comme celle d'un homme qui, surpris par l'asphyxie, brise une vitre pour avoir de l'air et revient aussitôt à la vie. J'ai été sauvé par l'assassinat; j'aurais mieux aimé être sauvé d'une autre façon : cela n'était sans doute pas en mon pouvoir.

Peut-être le crime était-il dans ma destinée; peut-être, étant né en dehors des règles sociales, ne pouvais-je me protéger qu'en dehors des moyens sociaux; peut-être suis-je un criminel de nature et de naissance, comme un descendant d'Atrée ou de Thyeste, et je développe peut-être ici, sans m'en douter, des arguments monstrueux qui, à eux seuls, constitueraient un crime. C'est possible; mais, en ce cas, je suis un aveugle, je n'ai pas conscience de mes actes, je subis décidément la fatalité héréditaire; et, dès lors, ce n'est plus moi qu'il faut rechercher, juger et condamner; ce n'est plus moi qui ai commis ce meurtre, c'est l'être mystérieux que je porte en moi! c'est mon père! c'est l'Inconnu!

LIV.

La visite et les conseils du médecin que j'avais appelé à Rome ne devaient en rien modifier mon état.

Digitized by Google

Ils m'étaient aussi inutiles alors qu'ils me paraissent rationnels aujourd'hui. A peine cet homme m'avait-il quitté, que je reçus de M. Ritz la lettre suivante :

« Mon cher enfant, je vous écris, chargé de deux commissions fort agréables à remplir. Plusieurs de mes collègues pensent à vous pour l'Institut, et c'est justice, malgré vos trente ans. On vous aime, on vous estime, on voudrait vous donner, surtout dans les circonstances où vous vous trouvez, un témoignage public de toutes les sympathies qui vous sont dues. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon jeune maître, combien je serais heureux de vous voir remplacer notre dernier mort, vous qui pourriez remplacer la plupart des vivants qui sont là, à commencer par moi. Ma démarche est tout officieuse; mais répondez-moi que vous l'accueillez avec plaisir, et je me charge du reste. Tenez-vous donc prêt à revenir si vous acceptez. Vous connaissez la maison où il y aura fête à votre retour.

» Autre chose :

» On est venu, de la part d'un étranger, me demander si le modèle en marbre de *la Buveuse* existe réellement et si vous consentiriez à le vendre. On en offre quarante mille francs! C'est une jolie somme! Je crois cependant que j'obtiendrais cinquante mille. L'œuvre vaudra davantage plus tard. Elle est de premier ordre; mais enfin, cinquante mille francs, contre un morceau de marbre, quand on a un enfant,

Digitized by Google

ne sont pas à dédaigner. Si oui, envoyez-moi un mot avec lequel je puisse prendre la statue chez vous.

» Je vous embrasse comme je vous aime. Mon gendre et ma fille vous font toutes leurs amitiés. Constantin est en mission, il revient ces jours-ci. »

Et, en grosses lettres mal tracées :

« J'embrasse mon petit père.

» FÉLIX. »

C'est-à-dire une larme, une goutte d'eau dans ce désert.

Mes idées, comme vous avez pu le voir, étaient loin des ambitions académiques. Mon royaume n'était plus de ce monde. Je refusai donc sur ce point. Je consentis à vendre *la Buveuse*. Ce serait cinquante mille francs de plus pour Félix ; et, puisqu'un honnête homme comme M. Ritz ne trouvait rien à objecter contre la vente de ce souvenir, je n'avais pas à m'y opposer.

J'écrivis longuement à mon maître. Je lui dis tout ce que j'avais sur le cœur. Cet homme étant mon seul ami, je ne devais rien lui cacher, et puis j'avais besoin de me répandre en quelqu'un dont je me savais aimé. Je lui faisais part de la résolution que j'avais prise, de la nécessité, pour ainsi dire, où j'étais d'en finir avec la vie. Je m'étendais sur l'inu-

Digitized by Google

tilité des choses humaines et divines en présence de certains malheurs; je niais la Providence; je rappelais le nom de tous ceux qui avaient injustement souffert; j'en tirais des arguments contre le ciel, et, m'excitant moi-même, je terminais cette lettre en priant M. Ritz de vouloir bien être mon exécuteur testamentaire et de se charger de mon fils. Bref, je lui faisais toutes les recommandations d'un mourant qui ne peut pas répondre du lendemain, sans m'apercevoir qu'une pareille lettre était moins une confidence qu'un appel, et qu'elle pouvait se résumer ainsi : « Empêchez-moi de mourir! »

La réponse ne se fit pas attendre. La voici. Ces lettres-là sont de celles qu'on garde.

« Pour vous détourner de vos projets de mort, je ne vous ferai aucun des raisonnements inutiles qu'on fait, en pareil cas. Je ne vous dirai pas que, Dieu vous ayant donné la vie, Dieu seul a le droit de vous la reprendre. Je ne vous dirai pas que le suicide est immoral, impie, ridicule, qu'il n'attendrit personne, qu'il est une preuve de lâcheté plus que de courage, et tous les lieux communs que vous connaissez. Je ne vous dirai qu'un mot : Votre mère a-t-elle souffert autant que vous? Oui, cent fois plus certainement. S'est-elle tuée? Non. Vous a-t-elle élevé, malgré la misère, malgré l'abandon, malgré les souvenirs, malgré les insultes, malgré la honte? Votre enfant qui est déjà privé d'un de ses deux soutiens naturels,

Digitized by Google

comme vous l'avez été vous-même, a-t-il doublement besoin de vous, comme vous avez eu doublement besoin de votre mère? Toute la question est là. Vous n'avez pas le droit de mourir.

» Je puis vous remplacer auprès de votre fils, dites-vous dans votre lettre; — qu'en savez vous? Et pourquoi m'imposeriez-vous, à moi étranger, une charge que vous ne voulez pas pour vous-même? Certainement, si vous succombiez loyalement dans la lutte avec la vie, frappé en pleine poitrine sur le champ de bataille commun, certainement votre enfant deviendrait le mien, et je l'élèverais dans la vénération de son père. Mais, si vous désertez, si vous passez à l'ennemi, si vous combattez contre nous, que voulez-vous que je lui dise plus tard, et de quel exemple lui sera votre défaillance, quand il aura lui-même à lutter?

» Combien de fois ne vous ai-je pas entendu, avec raison, accuser et maudire celui qui vous avait abandonné; et cependant vous pouviez encore compter sur votre mère! Allez-vous donner à votre fils ce double droit de mépriser sa mère et de condamner son père? Vous savez bien que l'indulgence et la pitié envers les parents coupables ne sont pas faciles à l'enfant qui pâtit de leurs fautes. Enfin votre enfant, le connaissez-vous seulement, pour lui attribuer si peu d'importance? Pourquoi n'êtes-vous pas déjà auprès de lui? Il grandit, son cœur s'éveille, son intelligence se développe! Pourquoi donnez-vous à

Digitized by Google

d'autres ses premières paroles et ses premiers sourires? Pourquoi est-ce nous qui jouissons de lui? Pourquoi n'expérimenteriez-vous pas d'abord ce secours naturel? Pourquoi, vous qui prétendez subir fatalement l'influence mauvaise d'un père inconnu, n'armez-vous pas à l'avance votre fils contre l'influence maternelle que vous ne connaissez que trop?

» Vous souffrez! comme c'est nouveau! Croyez-vous donc être le premier? Est-ce que l'humanité tout entière ne souffre pas? On vous trahit, on vous trompe! la belle aventure! Vous n'avez plus de génie! vous n'avez plus d'amour! Vous les avez eues, ces deux ailes de l'archange qui emportent l'homme dans les sphères célestes! Combien de vos semblables rampaient sur la terre pendant ce temps-là, vous admirant et vous enviant! Se tuaient-ils, pour ne pouvoir vous suivre? Si vous n'avez plus l'amour de votre femme, ayez celui de votre enfant, acquérez-le, rendez-vous-en digne. Si vous n'avez plus le génie, ayez le travail. Si vous ne pouvez plus faire des chefs-d'œuvre, faites tout ce que vous pouvez faire. Si vous n'êtes plus un artiste, soyez un ouvrier. Si vous n'êtes plus un créateur, soyez un copiste. Faites des rampes d'escalier, des moulures de plafond, des groupes pour les pendules! Sciez des pierres de taille et maniez la truelle comme un maçon; mais, à trente ans, vigoureux, honnête et respecté, ne désertez pas un monde où vous avez eu besoin des autres et où les autres ont besoin de vous. Le suicide! C'est bon

Digitized by Google

pour les joueurs ruinés, les libertins impuissants et les caissiers infidèles. Et encore, ils n'en abusent pas!

» Quant à ce Dieu que vous blasphémez et niez parce qu'il ne veut pas vous dire son secret, commencez par admirer ce qu'il vous montre, et vous n'aurez plus le temps de chercher ce qu'il vous cache. Ne le réduisez pas aux proportions étroites de votre bonheur ou de votre orgueil. Laissez-le procéder comme il lui plaît. Il sait pourquoi il a créé l'homme, il sait bien aussi où il le mène. Sachez, vous, que vous lui êtes utile, puisque vous êtes là, et aidez-le de votre mieux, puisqu'il veut bien vous donner un rôle dans son œuvre. Plus tard, il vous dira le reste. Il existe; que cela vous suffise. Vous pouvez être assez malheureux pour en douter quelquefois, vous ne pouvez être assez aveugle pour en douter toujours; et, à mesure que vous avancerez dans la vie, vous le verrez plus distinctement.

» La religion qui se sert de son nom pour commettre des injustices, des erreurs et des excès, ne vous offre ni consolation ni refuge; elle ne satisfait ni votre raison ni votre cœur; vous ne pouvez croire à la sincérité de prêtres vêtus de satin, d'or et de pierreries, promenés dans des palanquins, habitant des palais et jouissant, à la face de ceux à qui ils prêchent l'abstinence et l'humilité, de tous les biens de ce monde, sans en excepter l'amour. Qu'est-ce que ça vous fait? Ces gens-là, pour être prêtres, n'en sont

Digitized by Google

pas moins des hommes, comme vous et moi, faibles par conséquent. Pardonnez-leur! ils ne savent ce qu'ils font. Séparez l'idée chrétienne des hommes qui l'exploitent et des formules qui la dénaturent; regardez-la bien et prosternez-vous! Si Dieu est quelque part, au lieu d'être partout, c'est là qu'il est. Elle est l'indulgence, elle est la force, elle est la morale, elle est la charité, elle est le bon sens, elle est le bien, elle est le vrai! Elle a découvert le repentir, et elle a inventé le pardon. C'est ce qui la rend impérissable dans un monde comme le nôtre.

» Vous n'acceptez pas les mystères. Vous ne croyez ni à l'incarnation, ni aux miracles, ni à la résurrection, ni à la virginité de la Mère, ni à la divinité du Fils, ni à toutes les légendes fantasmagoriques dont la tradition escorte le passage de Jésus sur la terre! Après? Moi non plus, je n'y crois pas, en tant que fait; mais je considère ces merveilleuses traditions comme les ornements dont les hommes ont dû revêtir l'idée pour la rendre séduisante et la faire accepter de siècle en siècle par l'imagination humaine, avide de surnaturel, et qui aimera toujours mieux être étonnée que convaincue. Ce n'est qu'un écrin destiné à garantir le diamant céleste que le souffle de la froide logique aurait fini par ternir. Symboles! Fictions! Romans! Soit! Respectez ces poétiques mensonges, que nous avons aidé à perpétuer, nous autres artistes: ils sont pleins de consolations et d'espérances pour les humbles,

Digitized by Google

les faibles et les simples, qui n'ont ni le temps, ni la force, ni le moyen de discuter. Cherchez une vérité positive qui ait fait autant de bien que ces douces tromperies; vous ne la trouverez pas; et de bien autres hommes que vous et moi ont eu le bonheur d'y croire. Ne choisissons pas trop tôt. Votre raison, d'ailleurs, a perdu le droit d'être trop fière, depuis le jour où elle n'a pas su vous garantir contre l'amour qui vous tourmente aujourd'hui. C'était ce jour-là qu'il fallait ne pas croire!

» Et maintenant, si, malgré tout, je n'ai pu vous convaincre, mourez, mon cher enfant; nous vous pleurerons, tout en vous blâmant, parce que nous vous aimons du plus profond de notre cœur. J'aurai soin de votre fils, n'en doutez pas; et, après moi, ma fille et mon gendre se chargeront de lui, puisqu'ils sont de ceux qui acceptent tous les devoirs, y compris les devoirs des autres. Cependant, je vous demanderai, ou plutôt j'exigerai de vous un service; car, en somme, vous me devez quelque chose pour le passé, déjà peut-être pour l'avenir, et vous n'avez pas le droit de vous en aller sans régler vos comptes. Faites-moi, en marbre, une réduction, tiers de nature, du *Moïse* de Michel-Ange. J'ai rêvé, toute ma vie, de posséder ce chef-d'œuvre, interprété par un maître. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour copier; il ne faut qu'un peu de patience; et vous n'avez peut-être besoin, pour ce travail routinier, que de ce que j'ai eu la bonne fortune de vous ap-

Digitized by Google

prendre. Ce sera une restitution, et je serai fier d'avoir eu votre dernière pensée. Ce que je vous demande est très-sérieux.

» Je vous embrasse, et je compte sur vous comme vous pouvez compter sur moi. »

LV.

Quelle philosophie douce et ferme à la fois! Avec quelle délicatesse et quelle adorable malice ce cœur généreux essayait de me rattacher à la vie par le travail, par la reconnaissance, par la dignité.

Je lui répondis ces seuls mots:

« Je vous aime de toute mon âme. Vous aurez votre *Moïse*, je vais le commencer sur l'heure. »

Je fis apporter une réduction en plâtre de cette admirable statue, et je me mis à tailler en plein marbre, comme un simple praticien.

Au bout de quinze jours de ce travail purement mécanique, qui ne demandait que de la précision et de l'habileté, je commençais à reprendre un peu possession de moi-même. Allais-je guérir? Allais-je oublier? Que de promesses je faisais en secret à Dieu et aux hommes si ce miracle s'accomplissait!

Digitized by Google

Quand la silhouette du grand Hébreu commença à sortir de la masse, quand la forme se dégagea du bloc, que la vie fit tressaillir la matière, je poussai comme un cri de joie. Évidemment j'étais sauvé, si rien ne venait se jeter de nouveau entre mon œuvre et moi.

J'écrivis à M. Rits une lettre tout reconnaissance et tout enthousiasme. Les hommes, que je ne voulais plus voir, j'allai de moi-même au-devant d'eux. Je retournai à l'École, où je n'avais pas paru depuis plusieurs mois. J'invitai à dîner deux ou trois de ces jeunes gens; je m'excusai auprès d'eux; je trouvai des prétextes. Ils y crurent ou firent semblant d'y croire.

Huit jours se passèrent ainsi.

Un matin, je reçus cette lettre :

« Encore une nouvelle : ta femme est revenue, ayant découvert de nouvelles mines dans la Californie; cela seul peut expliquer sa fortune subite. Tu sais bien cet hôtel adorable qu'avait fait construire le comte Attikoff, au Cours-la-Reine? Ta femme l'a acheté, tout meublé, avec les curiosités qu'il renferme. Elle l'a payé comptant deux millions et demi aux héritiers du comte, mort subitement le mois dernier. Elle s'y est installée, le jour même de la vente; il est vrai qu'elle n'a eu besoin que d'apporter ses malles. Elle a demandé aux gens du comte s'ils voulaient rester à son service? Ils ont consenti, sauf

Digitized by Google

le premier cocher, qui est Anglais et qui ne veut pas conduire une femme *seule* dont il ne connaît ni les tenants ni les aboutissants. C'est parfait!

» En attendant, ta femme a les plus beaux équipages de Paris. Elle ne reçoit que des hommes, bien entendu, des hommes du monde, et en nombre très-restreint. Elle a sa loge aux Italiens et à l'Opéra, où elle fait émeute à chaque représentation; car, il faut le dire, elle est plus belle qu'elle n'a jamais été. Elle se fait appeler madame Iza. La *reine mère* est toujours auprès d'elle, enrichie de diamants comme une tabatière diplomatique. Un coupé à huit ressorts, aux armes des Dobronowski, les attend à la porte du théâtre; un valet poudré, en bas de soie, livrée vert clair, leur abaisse le marchepied, et une paire de chevaux de vingt mille francs, avec des fleurs naturelles au frontail, les emporte au milieu de l'ébahissement général. De quatre à six heures, promenade au bois de Boulogne, en calèche découverte, attelage à quatre, à la Daumont, casaques blanches à raies vertes. Qu'en dis-tu? Pas d'hommes. Des visites dans les loges, des visites à l'hôtel, mais la vertu même! Tous les anciens amis sont exclus. Quel est ce mystère? Maurice, notre agent de change, a, entre autres valeurs à elle, une seule inscription de cinq cent mille livres de rente; elle a fait monter le trois pour cent le jour où elle en a acheté les titres. Quant aux diamants, aux rubis et aux perles, elle en a comme les enfants ont des billes.

Digitized by Google

» Or, voici ce qu'elle raconte sur sa fortune; c'est tout ce qu'il y a de plus simple. Elle a hérité de plusieurs millions; elle n'avoue pas le chiffre exact et elle ne nomme pas le défunt. Maintenant, voici ce qu'on dit, et ça me paraît plus vraisemblable. Elle est entretenue. Par qui? On ne nomme personne, tout haut du moins; car, tout bas, il est question d'un roi, d'un roi étranger, bien entendu. En effet, il n'y a guère qu'un roi qui puisse se donner un pareil luxe à distance.

» Ce trône que la mère rêvait, elle l'aurait enfin trouvé, d'occasion! Mais quel est ce roi? *That is the question!* On en cite plusieurs, on n'en affirme aucun. On prétend que celui dont il s'agit est tombé amoureux à première vue, qu'il a été longtemps repoussé, et qu'il a dû, comme Jupiter, se changer en pluie d'or. Ce n'est pas plus humiliant pour un roi que pour un dieu. Il est tellement épris, que, tout à coup, il abandonne son royaume pour venir à Paris incognito. Il y passe un jour ou une nuit, selon l'heure à laquelle il est arrivé, et il s'en retourne régner; ou bien c'est elle qui disparaît pendant quarante-huit heures sans que personne sache où elle se rend. Elle voyage seule.

» Les domestiques ne disent rien parce qu'ils ne savent rien, je crois; sans quoi, ils parleraient, en leur qualité de domestiques. Toujours est-il qu'ils ont résisté à toutes les corruptions, car madame Iza intrigue la grande ville, et de riches oisifs ont fait

Digitized by Google

l'impossible pour obtenir des renseignements certains. Rien. Le Roi, toujours le Roi!

» J'ai cru devoir t'informer de ce qui se passe, afin que tu saches ce que tu dois faire, dans le cas où tu serais disposé à revenir à Paris. Je ne suis pas fâché de ce scandale nouveau. C'est une barrière définitive entre cette créature et toi. Jusque-là, j'avais toujours eu peur qu'elle ne te reprît. Aujourd'hui, ce ne serait plus du pardon, ce serait de la complicité. Elle a le bon goût ou l'orgueil de ne porter que son nom de fille, tant mieux. On finira par ne pas même savoir qu'elle a été la femme d'un honnête homme; c'est tout ce qu'il faut. »

A mon grand étonnement, cette nouvelle inattendue me laissa assez calme. Mon ennemi m'attaquait de nouveau, mais je savais maintenant où il était. Je posai cette lettre sur ma table et je me remis au travail, décidé à ne plus penser à quoi que ce soit avant d'avoir achevé le *Moïse*. Je ne m'arrêtais que lorsque les outils me tombaient des mains, dormant à peine deux ou trois heures et me remettant à la besogne dès que j'avais les yeux ouverts.

Huit jours après cette première lettre, j'en reçus une seconde ainsi conçue :

« Iza vient de m'écrire qu'elle a besoin de me voir et de me parler pour affaires de la plus haute

Digitized by Google

importance. Je me rends chez elle à l'instant. Les détails au prochain courrier.

» CONSTANTIN. »

Au courrier suivant, rien.

Deux autres, trois autres, quatre autres courriers, même silence.

La tête de Moïse était entièrement faite.

Un matin, on me remit une lettre d'une écriture inconnue. Voici ce qu'elle contenait :

« Continuez à suivre les conseils de votre bon ami Constantin. Seulement, sachez qu'il est l'amant de votre femme. »

LVI.

La mesure était comble.

J'appelai mon domestique. Je fis remplir une petite valise des objets indispensables à un voyageur pressé. Je regardai une dernière fois mon marbre, qui avait l'air de me dire : « Va et reviens, je t'attends ; » et je partis pour la France, sans savoir ce que j'allais y faire, mais avec le pressentiment que

Digitized by Google

j'allais me trouver en face de l'événement le plus grave de toute ma vie.

Je ne dis pas une syllabe tout le temps que dura le voyage, quatre jours et quatre nuits. Pour ceux qui m'entouraient, je devais avoir l'air d'un automate. Je mangeais et je dormais juste ce qu'il faut pour entretenir le mouvement dans le corps. Je ne pensais à rien distinctement. J'allais devant moi, voilà tout, sous une impulsion fatale, avec la certitude intérieure que tous les pas que je faisais me menaient à quelque chose que je ne pouvais plus éviter. Jacques Clément dut voyager de la même manière quand il vint de Rethel à Paris.

J'arrivai à six heures du matin. J'allai prendre un bain, je changeai de costume, je déposai ma valise à l'*hôtel de Paris*, rue de Richelieu, et je me rendis chez Constantin.

En me voyant paraître, il pâlit légèrement. Cependant il vint à moi et m'embrassa. Je lui tendis la dernière lettre que j'avais reçue. Il en prit connaissance d'un seul coup d'œil.

— Cela est vrai, me dit-il.

— Tu es son amant?

— Je l'ai été, une heure, le jour même où je t'ai écrit. Dieu sait que je n'y songeais guère, mais elle y songeait, elle! Si elle pouvait me rendre amoureux et me torturer un peu, quel triomphe, après ce qui s'était passé entre nous! Je n'en ai pas moins commis là une vilaine action.

Digitized by Google

» Je comprends maintenant ce que tu as dû souffrir. J'ai subi sa puissance, moi qui me croyais bien fort. En la quittant, je me suis dit : « Tu as voulu te venger, serpent ! mais les créatures de ton espèce n'ont pas de prise sur moi. Je ne te reverrai plus. » Et, le lendemain, je suis retourné chez elle. On ne m'a plus reçu. Bien joué ! Pendant trois jours, j'ai été amoureux, moi. Ah ! si j'avais été le mari de cette femme-là et qu'elle m'eût trahi, je...

Il s'arrêta et passa la main sur son front.

— Qu'aurais-tu fait ? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien.

— Tu l'aurais tuée ?

— Je ne dis pas non.

— Alors, je suis plus fort que toi.

— Peut-être ! Tu m'en veux ?

— Non ; mais j'aurais préféré que tu eusses la franchise de m'apprendre la vérité.

— J'ai voulu partir pour Rome et te raconter tout, et puis...

— Et puis ?

— Et puis — je suis resté. Qu'est-ce que tu viens faire à Paris ?

— Je reviens tout simplement.

— Tout à fait ?

— Tout à fait. Au revoir.

— Où vas-tu ?

— Chez moi, d'abord ; — chez ton père, en-

Digitized by Google

— A tantôt, alors.

— A tantôt.

Je sortis.

LVII.

Je me rendis au Cours-la-Reine, à l'hôtel bien connu du prince Attikoff. Je sonnai. La porte massive s'ouvrit. Je traversai la cour, flanquée à droite et à gauche d'écuries et de remises en brique, à toit de zinc brillant comme de l'argent. Un timbre sonna deux fois pour annoncer la venue d'un visiteur. Je montai les quelques marches d'un perron qui fait face au quai, et je me trouvai en présence d'un grand laquais en livrée du matin. Il entre-bâilla la porte.

— Madame Iza? lui dis-je.

— Elle est à la campagne.

— En êtes-vous sûr?

— Oui, monsieur.

— Depuis quand?

— Depuis hier.

— Quand reviendra-t-elle?

— Aujourd'hui, je crois.

— A quelle heure sera-t-elle visible?

— Je n'en sais rien. Si monsieur veut inscrire son

Digitized by Google

nom et revenir, madame me dira si elle peut le recevoir.

— Soit.

Cet homme avait compris sans doute, au ton dont je parlais, qu'il s'agissait de choses sérieuses et que j'avais le droit de parler comme je le faisais.

Je repris:

— Madame la comtesse habite-t-elle avec sa fille ?...

— Non, monsieur ; elle demeure tout près ; mais elle est à la campagne avec madame.

— C'est bien. — Donnez-moi de quoi écrire.

J'entrai dans le vestibule, vaste carré pavé de mosaïques et décoré de fresques comme les intérieurs de Pompéi.

Au milieu de ce vestibule, sur un piédestal entouré de fleurs d'eau, je retrouvai *la Buveuse*, qu'Iza avait fait acheter sous un nom supposé et dont elle avait fait la statue de ce temple.

J'écrivis ces seuls mots :

« Attendez-moi ce soir. »

Je signai et je remis au laquais le billet cacheté.

Qu'allais-je devenir jusqu'au soir ?

C'est alors que je me rendis chez vous, mon ami. Je venais vous instruire de ce qui se passait et vous demander quels moyens de défense la loi mettait à ma disposition contre un pareil antagoniste. La loi

Digitized by Google

ne pouvait rien, que me séparer judiciairement de ma femme, l'emprisonner pendant un an ou deux ans au plus, si je constatais l'adultère. Quant à mon nom, quant à ma liberté, quant à mon âme, la loi ne pouvait me les rendre. Madame Iza serait toujours madame Clémenceau ; elle pourrait toujours habiter le pays que j'habiterais, être riche et déshonorer mon nom et le nom de son fils. La mort seule nous séparerait un jour. Je vous remercie des conseils que vous m'avez donnés à cette époque, ils étaient raisonnables. Mais, dans l'état où je me trouvais, la raison n'avait rien à faire pour moi.

Il me restait encore de longues heures à passer avant d'être remis en présence d'Iza. Nous étions à la fin d'avril, à l'anniversaire des jours heureux. Que devenaient les lieux témoins de mon bonheur pendant que je me débattais ainsi ? Que me conseilleraient-ils si j'allais les revoir et les interroger.

Je partis pour Sainte-Assise.

J'errai tout le jour, à travers mes souvenirs. Je vins coller mon visage pendant plus d'une heure à la petite grille dont je vous ai parlé, derrière les ébéniers en fleur. Je pris le bateau du passeur, stationnant dans le voisinage, et je le conduisis au saule où elle s'appuyait jadis, à l'endroit où nous nous baignions ensemble. Je l'amarrai à cette racine qu'elle avait saisie avec tant de grâce pour sortir de la rivière, et je regardai et j'écoutai, mes coudes sur mes genoux et ma tête dans mes mains. Puis

Digitized by Google

je traversai le parc, sans que personne me vît, et je m'assis sous les sapins, à mi-côte, comme pour revoir ma vie de plus haut; puis je gagnai les bois, que je parcourus dans tous les sens; enfin j'absorbai le plus possible, et à tout hasard, ce qui avait été le bonheur autrefois.

Qui pouvait savoir si je reverrais jamais ces lieux adorés? Où serais-je le lendemain?

Les journées étaient encore assez courtes. A sept heures, l'ombre avait envahi la campagne. Je repris la route de Paris. A dix heures, je me présentai de nouveau à l'hôtel du Cours-la-Reine. Le même laquais m'ouvrit une des portes latérales du vestibule. Seulement, il était en grande livrée, et deux de ses camarades, vêtus comme lui, se levèrent et se tinrent debout, quand je passai devant eux. Mon introducteur me fit traverser une série de petites salles tendues de satin de chine, de brocatelle et de guipure, chaudes et fraîches à la fois, parfumées de fleurs, encombrées de tableaux, de glaces, de porcelaines, de bronzes; puis il m'ouvrit une dernière porte et je me trouvai dans un boudoir Louis XVI dont les panneaux, à boiseries blanc et or, étaient peints par Fragonard, et dont les rideaux, les canapés, les fauteuils et les chaises étaient de satin de Chine blanc, brodé d'animaux, de personnages et de diables de toutes les couleurs et de toutes les formes. Tapis de Smyrne, meubles de bois de rose et de laque, vases de Sèvres, céladons, groupes de Saxe, pendules et candélabres

Digitized by Google

de Gouttière, le tout en pleine lumière comme pour une fête.

Dans le boudoir, une femme attendait. C'était la comtesse, désireuse sans doute de connaître mes intentions et de m'étudier avant de me laisser voir sa fille. Pour se donner une contenance, bien qu'elle eût, depuis longtemps, l'expérience de toutes les situations, elle réparait, devant une glace, le désordre de sa toilette, chiffonnée par la voiture dont elle sortait. Du reste, assez grand air avec sa robe de soie grise ornée de nœuds de velours noir, et malgré les bagues de haut prix qui brillaient à ses doigts.

Ces sortes de mères sont rarement aussi distinguées.

— Bonjour, mon cher enfant; comment vous portez-vous? me dit la comtesse d'un air paterne, dès que le valet de chambre fut sorti, comme si elle n'eût même pas été au courant de ce qui s'était passé entre sa fille et moi, ou comme si c'eût été pour elle une chose tellement prévue, qu'il n'y eût plus ni à s'en étonner, ni même à s'en souvenir.

Je n'en fus pas moins étourdi de la simplicité de cet accueil.

— Merci, madame; je vais bien, lui répondis-je en saluant.

Il n'y avait pas autre chose à faire.

Elle reprit :

— Vous êtes déjà venu tantôt ?

Digitized by Google

— Ce matin.

— Nous avons passé la journée à la campagne et nous sommes rentrées il y a dix minutes seulement. Iza va venir. Elle change de toilette. Elle était couverte de poussière. Il souffle un vent affreux ce soir. Vous arrivez de Rome ?

— Oui, madame.

— Il y a près de quarante ans que j'ai vu Rome, avec mon père. J'étais bien jeune. Revenez-vous vous fixer à Paris ?

— Je n'en sais rien encore.

— Vous avez travaillé là-bas ?

— Très-peu.

Textuel.

J'allais peut-être demander à cette femme si elle se moquait de moi, quand une porte s'ouvrit résolûment.

— Voici ma fille ! dit la comtesse.

Et, se levant, elle resta droite comme une dame d'honneur devant une reine.

Iza parut.

Je vous laisse à deviner ce qui se passait dans ma poitrine et dans ma tête.

Iza traversa la chambre et me salua, d'une légère inclination de tête, avec l'ombre d'un sourire, sans dire une parole. Elle me parut plus grande qu'autrefois ; peut-être parce qu'elle marchait avec plus d'audace et plus d'autorité. Du reste, elle était éclatante, en plein développement, en pleine floraison.

Digitized by Google

Seulement, je ne sais quoi de survenu modifiait sa physionomie générale ; sa vie nouvelle probablement, qui jetait un reflet sur toute sa personne.

Elle avait plutôt l'air d'un portrait qu'on eût fait d'elle qu'elle n'avait l'air d'elle-même. Son image présente cessait un peu d'être elle, quand on la confrontait avec son image passée, avec l'Iza que je gardais en moi. Toute modestie, même feinte, était pour jamais effacée de ce visage devenu à la fois hautain et provocant.

Elle était vêtue d'une simple robe de taffetas blanc, à revers, comme les robes de la République, à plis larges et aplatis, à taille un peu courte, à jupe très-longue. Le col nu et libre. Pas un bijou.

Les regards de la mère et de la fille se croisèrent. Celui de la mère voulait dire : « Dois-je rester ? » celui de la fille signifiait : « C'est inutile. »

En effet, je m'étais contenu, et ni l'une ni l'autre de ces deux femmes ne pouvait prévoir, pas plus que moi, ce que les événements allaient amener.

— Eh bien, maman, je te remercie, dit Iza tout haut en s'approchant de sa mère ; à demain !

La comtesse baisa sa fille sur le front.

— A demain, dit-elle.

— Nous dînons ensemble, tu te le rappelles?

— Oui, à six heures, ici.

— Tu peux venir plus tôt : je ne sortirai pas.

— Je viendrai passer la journée. — Tu me croiras si tu veux, continua-t-elle en me regardant, cela m'a

Digitized by Google

fait plaisir de le revoir. Quel malheur que vous n'ayez pas pu vous entendre! si vous m'aviez écoutée tous les deux! Enfin!...

Elle me tendit sa main, que j'effleurai machinalement de la mienne.

Je croyais rêver. Elle sortit.

Je restai seul avec Iza.

LVIII.

Elle me fit signe de m'asseoir, en prenant place vis-à-vis de moi, de l'autre côté d'une table qui nous séparait, et se mit à jouer avec un couteau à papier, à manche de jaspe, à garde de vermeil, incrusté de grenats, à lame d'acier niellée d'or.

Était-ce pour se donner une contenance?

Était-ce pour avoir une arme dans les mains?

Je crus que je ne pourrais pas parler. Il y eut un silence stupide et inévitable. Elle commença :

— A quoi dois-je votre visite, que je prévoyais, du reste?

— Que vous prévoyiez?

— Oui.

— Parce que?

— Parce qu'après la lettre que vous avez reçue à Rome, il était bien probable que vous viendriez à Paris.

Digitized by Google

— C'est vous qui m'avez écrit cette lettre?

— C'est moi qui vous l'ai fait écrire.

— Et pourquoi m'avez-vous fait écrire cette lettre?

— Pour vous renseigner sur votre ami, comme il vous avait renseigné sur votre femme.

— Alors, le fait est vrai?

— L'aurait-il nié?

— Non. Et pourquoi cette nouvelle infamie?

— Pour me venger.

— De qui?

— De Constantin, qui m'a voulu du mal et qui m'en a fait.

— N'y avait-il pas d'autre vengeance?

— Si; mais celle-là m'a paru la meilleure.

— Vous êtes donc décidément une créature perdue?

— Je suis ce que vous avez voulu que je fusse.

— Comment cela?

— Il fallait me pardonner autrefois.

— Était-ce possible?

— Vous me pardonneriez bien aujourd'hui.

— Vous pouvez croire...?

— Je ne crois pas, je suis sûre que vous m'aimez et que vous n'aimerez jamais d'autre femme que moi; sans quoi, vous ne seriez pas là, pâle comme vous êtes. Pourquoi ne m'aimeriez-vous pas encore, puisque je vous aime toujours?

— Vous?

— Moi; il y a des choses qu'on n'oublie pas.

Digitized by Google

Et elle me regarda en face.

La tête commençait à me tourner.

— Pourquoi m'avez-vous trompé alors, si vous m'aimez?

— Je n'en sais rien; parce que je m'ennuyais, parce que j'étais folle.

— Ainsi ces hommes...?

— Quels hommes?

— A qui vous vous êtes donnée?

— Est-ce que je les connais, ces hommes! Est-ce que je les ai regardés! Comment les appelle-t-on? Je ne me le rappelle même pas. J'avais l'esprit malade, sans doute. J'avais soif de sensations nouvelles. Mais, au fond, je n'aimais que toi. Pourquoi m'as-tu épousée? J'aurais été ta maîtresse; tu m'aurais aimée, et puis ç'aurait été fini. Ne te l'avais-je pas offert? Il fallait accepter, toi qui connaissais mieux les choses que moi. Le malheur est que je sois ta femme! S'il y avait moyen de te rendre ta liberté complète, je ne demanderais pas mieux. Chez nous, on peut divorcer quand on a une femme comme moi. Que veux-tu! ce n'est pas ma faute! Ce qui est fait est fait. — Où as-tu été depuis ce matin?

— A Sainte-Assise.

— Que ce doit être joli en ce moment! J'ai eu bien souvent le désir d'y retourner. Veux-tu que nous y allions ensemble?

— Je le veux bien.

Digitized by Google

— Vrai? Oh! que tu es bon! fit-elle en se rapprochant de moi. Quand cela? Demain?

— Oui; mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que nous y resterons.

— Toujours, toujours? Ce sera bien long! Et l'hiver? Et puis, moi, je ne suis pas libre.

— Misérable!

Je levai sur elle mes poings fermés. Elle se recula et couvrit son visage de ses deux mains, pour ne pas être défigurée sans doute; et, baissant la tête comme si elle eût attendu le coup :

— Si tu veux me tuer, dit-elle sans changer d'attitude, et d'une voix d'enfant, ne me fais pas souffrir.

— Écoutez-moi.

Elle entr'ouvrit ses doigts sur sa figure, et me regarda au travers.

— Dis-moi *tu*, reprit-elle.

— Veux-tu que nous partions?

— A la bonne heure.

— Réponds.

— Non.

— Il faut en finir cependant. Veux-tu que nous mourions ensemble?

— Quelle folie! à notre âge! Pourquoi mourir, puisque nous nous aimons? Regarde-moi donc! je suis belle! Et toi aussi, tu es beau, quand tu n'es pas en colère. Il sera bien temps de mourir quand nous

Digitized by Google

serons vieux. Pourquoi pousses-tu toujours les choses au drame? Que nous vivions ensemble, après tout ce qui s'est passé? Ce serait vilain, on se moquerait de toi. Je ne le veux pas, moi qui sais que tu es le plus honnête homme du monde, comme tu es le plus grand artiste qui ait existé, un peu grâce à moi. Tu sais que je n'avais qu'une idée : c'était de posséder *la Buveuse*. Tu l'as revue? Quel chef-d'œuvre! Eh bien, laissons les choses comme elles sont. J'ai besoin de luxe, de bruit, de folie autour de moi; abandonne-moi à mon élément naturel, et ne prends de moi que ce que je puis te donner. Nous ne nous ressemblons pas. Au fond, tu es un enfant; moi, je suis une mauvaise créature; mais je t'aime et je veux être à toi encore. Je te connais; je suis sûre que tu m'as été fidèle, même en me haïssant. N'est-ce pas que tu n'as jamais eu d'autre femme que moi? Si tu savais comme je suis heureuse quand je pense à cela; c'est si bon de posséder un être qui n'appartient qu'à vous! Prends-en ton parti! Tu m'appartiens. Je suis une courtisane, une fille, une créature vile et méprisable, c'est dit; mais tu m'aimes. C'est une fatalité! accepte-la. Écoute, voici ce que nous ferons. Tu resteras à Paris; il faut que tu y restes! il faut que tu fasses encore de belles choses! Je le veux. Personne ne saura que tu m'as revue; tu ne parleras jamais de moi, ou, quand tu en parleras, tu diras que je suis la dernière des filles, ça m'est égal. Veux-tu me déshonorer publiquement? Veux-

Digitized by Google

tu me faire un procès? La loi nous séparera, car nous ne sommes pas séparés. Tu pourrais me forcer de retourner chez toi, si tu voulais. Ce n'est pas ça que tu veux? Tu y retourneras seul, pas tout de suite, continua-t-elle en passant ses bras autour de mon cou; et, de temps en temps, quand tu auras envie de me voir, tu m'écriras ce seul mot: «Viens!» et j'accourrai avec un triple voile sur le visage, comme lorsque je suis arrivée de Varsovie, tu te rappelles. Personne ne saura que c'est moi; et, pendant un jour, pendant une nuit, pendant une minute, comme il te plaira, je serai à toi, toute à toi, rien qu'à toi, ton Iza d'autrefois, ta chose, ton chien, veux-tu? Moi, je le veux.

— Autrement dit, ma femme sera ma maîtresse?

— Les mots ne signifient rien.

— Et quand commencerons-nous cette vie nouvelle?

— Quand tu voudras.

— Tout de suite.

— Veux-tu m'emmener jusqu'à demain?

— A quoi bon te déranger?

— Ici?

Elle hésita un moment.

— Si le roi arrivait, lui dis-je, comme si j'entrais dans ses étranges combinaisons.

— On t'a dit...? Il n'y a pas de danger! Et puis que m'importe maintenant, je suis riche. Attends un peu là. Je vais congédier tout le monde; mais tu

Digitized by Google

t'en iras avant le jour. Reste ici, je t'appellerai.

Et je sentis, sur mes lèvres, ses lèvres à la fois brûlantes et glacées, les lèvres qui conviennent à un corps qui n'a jamais eu d'âme.

— Je t'adore ! dit-elle.

Et elle disparut.

Pas un mot de son fils !

Je restai là comme un homme hébété, pendant quelques minutes, puis j'entendis ce seul mot passant comme un souffle :

— Viens !

J'entrai dans le gynécée infâme, capitonné de bas en haut ; cachot de ouate et de satin fait pour étouffer les cris de l'amour. Une molle et pâle clarté, semblable à un rayon de lune dans une nuit d'hiver, tombait du plafond transparent et modelait comme un marbre, sous les rideaux du lit, celle qui me tendait les bras.

Quelle maîtresse j'allais avoir ! quelle science et quelle mise en scène du plaisir ! quelle courtisane, bien capable, en effet, d'affoler un roi et de perdre un empire !

Vingt-trois ans !

Vers une heure du matin, elle s'endormit, calme comme une vierge.

Allons ! si cette créature vivait encore le lendemain, elle ferait de moi le plus méprisable des hommes.

Digitized by Google

LIX.

Je me levai et j'allai prendre dans le boudoir le couteau avec lequel elle jouait deux heures auparavant; puis je rentrai dans la chambre, et je m'étendis à côté d'elle, à sa droite. Sa respiration était douce et régulière. Elle souriait. Jamais elle n'avait été si belle. Je la contemplai un instant.

Deux heures sonnèrent.

Je lui touchai légèrement l'épaule! Elle fit un mouvement instinctif des lèvres pour aspirer un baiser.

— M'aimes-tu? lui dis-je tout bas.

— Oui, murmura-t-elle comme dans un rêve.

Ce fut son dernier mot. Je voulais que ce fût le dernier qu'elle eût prononcé dans ce monde. J'appuyai ma main gauche sur son front, je lui renversai la tête en arrière, et, de toute la force de ma main droite, je lui plongeai le couteau dans la poitrine, au-dessous du sein gauche.

Elle se dressa sous la violence du coup, mais elle ne poussa qu'un soupir et retomba aussitôt.

Je me jetai hors du lit, et j'écoutai.

Elle ne respirait plus. La blessure n'avait laissé couler que quelques gouttes de sang.

Digitized by Google

LX.

Je quittai l'hôtel. J'errai jusqu'au matin dans les rues, et, aux premières lueurs de l'aube, je me constituai prisonnier.

30 juin 18..

FIN.

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TROIS

HOMMES FORTS

Digitized by Google

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

Digitized by Google

ALEXANDRE DUMAS FILS

TROIS HOMMES FORTS

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

La traduction et la reproduction sont réservées

1858

Digitized by Google

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Digitized by Google

TROIS

HOMMES FORTS

I

PROLOGUE.

Sur le chemin qui va de Nîmes au pont du Gard, un quart de lieue avant d'arriver au Gard, et par conséquent au pont, qu'on a tort, entre parenthèses, d'appeler un pont, puisque c'est un aqueduc dans lequel rien ne passe plus, pas même l'eau, il y a un charmant petit village qu'on nomme Lafou.

Si jamais vous allez voir le pont du Gard, ce que je vous conseille, arrêtez-vous dans ce village pour y déjeuner. Il n'y a qu'une auberge, vous n'aurez donc pas l'embarras du choix, mais vous déjeunerez aussi bien, mieux même que si plusieurs aubergistes s'y faisaient concurrence.

On vous conduira dans une grande salle du rez-de-chaussée, salle dont les murs sont couverts d'un papier qui représente les principales vues du monde, animées de personnages et d'animaux couleur de brique; vous verrez

Digitized by Google

ainsi la statue de Pierre-le-Grand à Saint-Pétersbourg, le palais de Westminster à Londres, la Bourse de Paris, la tour de porcelaine de Pékin, la chasse au tigre, la mort du capitaine Cook et le tombeau de l'empereur à Sainte-Hélène. Histoire, monuments, poésie, rien n'y manque; le tout sur fond rose et à l'ombre d'arbres bleus.

Mais ce qui vaudra mieux que tout cela, quoique, à mon avis, cela soit très-amusant de pouvoir rire en regardant des murs, c'est le déjeuner qu'on vous servira, et qui sera infailliblement composé des mets ci-après : un pied de cochon aux truffes, une grive aux truffes, des pommes d'amour aux œufs ou des œufs aux pommes d'amour, des fraises en été, des quatre-mendiants en hiver, une bouteille d'un vin chaud comme du vin d'Espagne; puis, quand vous demanderez combien vous devez pour ce festin, on vous répondra : trois francs.

C'est-à-dire que pour trois francs vous aurez mieux déjeuné là-bas que pour quinze francs à Paris.

Malheureusement, ce n'est pas de ces sortes de détails, souvenirs d'un voyage que j'ai fait jadis à travers ce beau pays, qu'il va être question dans ce livre, et c'est une histoire bien triste et bien fatale que celle que je vais vous conter, à laquelle ce petit village de Lafou a servi de théâtre.

Par une douce soirée du mois d'avril 1825, un voyageur, jeune encore, car il avait vingt et un an à peine, à la figure ouverte, à l'air franc et doux, suivait seul et à pied le chemin dont nous parlions tout-à-l'heure, et qui mène de Nîmes au pont du Gard. Sept heures venaient de sonner, et le jeune homme, vêtu d'une redingote noire et d'un pantalon de toile grise, véritable pantalon de voyage, coiffé d'une casquette de coutil, marchait à grands pas, d'une main s'essuyant le visage avec son mouchoir, de l'autre faisant le moulinet avec sa canne.

Digitized by Google

Ce jeune homme arriva bientôt au village de Lafou, et, dès qu'il y entra, il fouilla dans la poche de sa redingote, y prit un portefeuille, dans ce portefeuille une lettre qu'il garda à la main ; et, s'approchant d'un paysan qui fumait une pipe sur sa porte :

— Monsieur, lui dit-il avec l'accent d'un véritable Parisien, pourriez-vous me dire où demeure M. Raynal, le curé de Lafou ?

— Monsieur, répondit le paysan avec un accent méridional très-prononcé, et en étendant la main droite, M. Raynal vient de passer il n'y a qu'un instant, et c'est à peine s'il doit être rentré. Il habite cette petite maison que vous voyez là bas, et qui est appuyée à l'église.

Le jeune homme remercia le paysan et se dirigea vers l'endroit qu'on venait de lui désigner.

Il n'eut pas longtemps à marcher, car le village n'était pas grand.

La maison où il se rendait, et qui, comme le paysan l'avait dit, était appuyée à l'église, se composait d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'une espèce de grenier. Elle partageait, avec le cimetière, le terrain qui se trouvait derrière l'humble paroisse.

Inutile de dire que ce cimetière était petit, et qu'à l'heure qu'il était, les enfants du village y jouaient comme dans un jardin.

J'adore les villages où les enfants jouent dans les cimetières. Cela conserve à la mort un peu des aspects de la vie, et si le bruit qu'ils font trouble le sommeil de ceux qui reposent, ce réveil momentané, causé par des voix innocentes et fraîches, doit être agréable aux morts, en leur rappelant les plus douces années du temps qu'ils ont vécu ici-bas.

Notre voyageur ôta respectueusement sa casquette devant le cimetière, et, montant les deux marches qui précédaient la porte grise de la petite maison, il

Digitized by Google

souleva et laissa retomber le marteau qui en ornait le milieu.

Une vieille femme vint ouvrir.

— Monsieur Raynal? demanda le jeune homme.

— C'est ici, monsieur, répondit la vieille.

— Puis-je le voir?

— Oui, monsieur.

La servante referma la porte et fit entrer le visiteur dans une chambre d'en bas, chambre qui servait de salle à manger au prêtre.

Là, devant une table fort modestement servie, était assis M. Raynal, homme de cinquante ans environ, et dont le regard tranquille annonçait un homme de bien. Il dînait, et son dîner se composait d'une omelette et d'une aile de poulet.

La vieille gouvernante du curé, Toinette, debout devant la fenêtre, et prête à servir son maître s'il avait besoin de quelque chose, coiffée d'un bonnet à larges ailes, vêtue d'une robe de toile jaune à fleurs rougeâtres, raccommodait du linge quand le voyageur avait sonné.

C'était son habitude, depuis vingt ans qu'elle était chez M. Raynal, de travailler auprès de lui pendant qu'il prenait ses repas. De cette façon, il n'y avait pas de temps perdu; et elle causait avec le curé de toutes les choses qui peuvent être sujet à conversation entre un brave prêtre et une brave femme.

Le jeune homme salua M. Raynal, lequel se leva pour le recevoir; mais celui que Toinette venait d'introduire fit signe à M. Raynal de se rasseoir, et, lui remettant la lettre qu'il tenait à la main :

— Voici ce que je suis chargé de vous remettre, monsieur, lui dit-il, et en même temps les yeux du jeune homme se fixèrent avec un respect mêlé d'un peu de crainte sur le visage du prêtre, qui venait de tirer la lettre de son enveloppe :

Digitized by Google

— Asseyez-vous, monsieur, lui dit M. Raynal avant d'en commencer la lecture ; puis, après avoir lu les premiers mots de cette missive, il regarda celui qui la lui avait remise, et lui dit avec émotion :

— Cette lettre est de mon frère?

— Oui, mon oncle.

— Ainsi, vous êtes...

— Jean Raynal, le fils de votre frère, votre neveu, enfin.

— Viens dans mes bras, mon garçon, fit le prêtre, en se levant et en embrassant son neveu.

La vieille femme, témoin de cette scène, et qui depuis vingt ans avait vu tous ceux qui étaient entrés chez son maître, regarda avec étonnement ce grand garçon qu'elle n'avait jamais vu et que le curé appelait son neveu.

— Monsieur a donc un frère? dit-elle en s'adressant familièrement au curé.

— Oui, ma bonne Toinette.

— Monsieur ne me l'avait jamais dit cependant.

— C'est que mon oncle croyait avoir quelque chose à reprocher à mon père, dit Jean, et comme mon oncle est un saint homme, il aimait mieux ne rien dire que de se plaindre de son frère, n'est-ce pas, mon oncle?

— Quel beau garçon tu fais, et quel plaisir j'ai à te voir! embrasse-moi encore. Comment va ton père? qu'est-il devenu? où est-il? que fait-il? Réponds vite à tout cela, mon garçon. Oh! il devait m'arriver bonheur aujourd'hui, car tout m'a réussi depuis ce matin.

— Lisez toujours cette lettre, mon oncle; elle vous apprendra mieux que moi, sans doute, tout ce que vous voulez savoir.

— Ah! monsieur avait un frère, dit Toinette, en se remettant à l'ouvrage, en rejetant la tête en arrière et en regardant par-dessus ses lunettes, et à une certaine distance, la serviette qu'elle raccommodait.

— Tu as raison, fit monsieur Raynal.

Digitized by Google

Et reprenant la lettre qu'il avait déposée sur la table, il lut à haute voix :

« Mon cher Valentin,

» Mon fils Jean vient d'atteindre sa vingt-et-unième année : c'est l'époque que j'attendais pour te le faire connaître, car je comptais sur lui pour opérer notre réconciliation, et je voulais qu'il eût pour cela l'âge où l'on peut tout dire, où l'on peut tout comprendre, qu'il fût enfin la vivante excuse des torts que j'ai eus jadis vis-à-vis de notre père.

» C'est un bon et brave jeune homme, bien intelligent, bien honnête, et qui, je l'espère, fera honorablement son chemin dans la maison de commerce où je l'envoie à Lyon. Quant à moi, mon cher Valentin, tout m'a réussi au-delà de mes espérances, et, seule, notre séparation a jeté de la tristesse sur ma vie. Cependant, j'espérais qu'un jour tu me pardonnerais, et maintenant je n'ai plus de doute à cet égard. Jean va m'informer tout de suite du résultat de sa visite, et je pense pouvoir, avant deux ou trois mois, aller te serrer dans mes bras et te dire moi-même combien je t'aime toujours.

» Ton frère,

» ONÉSIME RAYNAL. »

— Voilà tout ce que mon père a écrit? demanda Jean.

— Voilà tout, répondit le curé en passant la lettre à son neveu.

— Alors, il a voulu me laisser beaucoup de choses à vous dire, mon oncle, et à vous beaucoup de choses à m'apprendre.

— Parle donc, cher enfant, je t'écoute.

— Auparavant, mon oncle, voudriez-vous me dire pourquoi, mon père et vous, vous étiez brouillés?

— Écoute, mon cher Jean. Onésime me dit que tu es en état de tout comprendre; je ne te cacherai donc rien.

Digitized by Google

Il y a vingt-deux ans de cela, notre père se trouva ruiné par suite de mauvaises affaires qu'il avait faites; mais l'occasion de lui rendre, sinon la fortune, du moins le moyen de la refaire, se présenta pour Onésime. Cette occasion, c'était une jeune fille que son père consentait à lui donner avec deux cent mille livres de dot. Malheureusement, Onésime était amoureux d'une autre femme, et tous nos conseils restèrent impuissants contre son amour. Il voulut épouser celle qu'il aimait, quoiqu'elle n'eût rien, quoiqu'il ne possédât rien lui-même.

Notre père me fit jurer que je ne reverrais jamais mon frère, et il le chassa de chez lui. Je fis ce serment, que l'état auquel je me destinais aurait dû m'interdire de faire.

En effet, j'étudiais pour entrer dans les ordres, et un an après le mariage d'Onésime, que nous apprîmes par les sommations qu'il fit à mon père, j'étais prêtre.

Mon père resta avec moi, vécut six ans encore, et retourna à Dieu sans avoir voulu pardonner à son fils, malgré les efforts que je fis pour obtenir de lui ce pardon. Où est allé Onésime, ce qu'il était devenu, je ne le sus jamais; et tout en conservant pour lui, dans le fond de mon cœur, l'affection que je lui devais comme frère et le pardon que je lui devais comme chrétien, je m'enquis vainement de sa position.

Cependant il ne se passait pas de jour que je ne priasse Dieu de m'éclairer sur son compte, et, en tout cas, de lui accorder le bonheur que je lui souhaitais. Je sais maintenant pourquoi il gardait le silence, et je ne lui reproche plus qu'une chose, c'est d'avoir cru si longtemps que je pouvais lui en vouloir encore et d'avoir tant tardé à t'envoyer à moi.

A ton tour, maintenant, mon cher Jean, de me dire ce qu'a fait mon frère depuis cette époque, et ce qu'il fait aujourd'hui.

— Mon père m'a toujours caché la cause de votre sé-

Digitized by Google

paration, reprit Jean, sans doute dans la crainte que, malgré moi, le respect que je devais avoir pour ma mère n'en fût amoindri.

De temps en temps, cependant, je l'entendais parler d'un frère dont il avait des nouvelles je ne sais par qui. Il s'entretenait toujours de ce frère, non-seulement avec amour, mais encore avec admiration et comme on doit parler d'un homme de bien et d'un saint homme.

Je me rappelle, car ces choses-là se gravent profondément dans l'esprit des enfants, que, pendant mes premières années, nous eûmes des temps durs à passer, ma mère et moi.

Mon père était souvent en voyage, il était commis dans une maison de commerce, et il gagnait très-peu de chose, de sorte que nous vivions dans une gêne presque perpétuelle; mais ma mère, digne et noble femme, travaillait nuit et jour, et prenait de moi autant de soin qu'on eût pris d'un prince. Elle ne mangeait que du pain, mais je mangeais bien, moi, et j'étais bien mis. Elle et mon père m'adoraient. J'étais leur consolation, leur espérance et leur soutien moral; sans moi, peut-être, eusssent-ils succombé sous le poids de leur mauvaise fortune.

— Mon pauvre frère! dit M. Raynal avec émotion. Continue, Jean, continue, car j'ai hâte de te voir arriver au moment où Dieu lui a tenu compte de tant d'épreuves.

— Oui, mon oncle.

Mon père se conduisit si bien, il inspira tant de confiance à la maison pour laquelle il voyageait, qu'au lieu de le traiter comme un simple employé, on l'intéressa dans l'entreprise, et qu'au bout de deux ou trois ans, il se trouva avoir mis de côté une somme assez ronde. Son patron lui conseilla alors d'aller s'établir en province, joignit, comme prêt, une dizaine de mille francs à ce conseil, et nous partîmes pour une petite

Digitized by Google

ville où mon père prit un magasin, tout en continuant à être le correspondant de la maison à laquelle il devait tout.

Bref, le ciel vint à notre aide, le commerce prospéra, mon père commença une petite fortune, on me mit au collége, où je reçus une bonne instruction qui devait me permettre d'embrasser la carrière que je voudrais et dont je profitai le mieux que je pus; mais j'eus la superstition de croire que je devais choisir l'état auquel mon père devait d'être ce qu'il était, et de me mettre au service de la maison qui l'avait protégé.

Je suis donc voyageur maintenant pour le compte de MM. Roussel et compagnie, et quand, il y a quinze jours, je me suis apprêté à partir, mon père m'a pris à part, et m'a dit que la première chose que je devais faire après avoir reçu les commissions de la maison à laquelle j'étais adressé à Lyon, serait de venir demander au village de Lafou, près de Nîmes, le curé Raynal, de lui remettre la lettre qu'il me donnait, et dont j'ignorais le contenu, de l'appeler hardiment mon oncle, et de lui dire tout ce que je viens de vous conter.

— Tu le vois, mon enfant, Dieu n'abandonne jamais tout-à fait ses créatures, et tôt ou tard le travail et la bonne conduite trouvent leur récompense. Toinette, allez préparer la chambre du rez-de-chaussée, celle qui est au-dessous de la mienne, car Jean va sans doute passer quelques jours avec nous, et c'est cette chambre qu'il occupera; puis, apportez-nous une bonne bouteille de vin avec des biscuits.

Toinette quitta la salle à manger.

— Je vous remercie, mon oncle, reprit Jean; mais il faut que je me remette en route dès demain, dès cette nuit même, car il faut que je sois de bonne heure à Nîmes, où j'ai des fonds à prendre avant de partir pour Montpellier. Je suis venu à pied de Nîmes jusqu'ici, et il

Digitized by Google

faudra bien que je m'en retourne à pied. Or, il y a une bonne course.

— Tu t'en iras à cheval.

— Comment cela?

— J'ai un petit cheval ici, un biquet sur lequel je fais mes excursions dans les environs. Seulement je te recommande de ne pas le maltraiter. Il est un peu habitué à prendre ses aises et à aller au pas, le pauvre animal; car, comme tu le penses, je ne suis plus un excellent cavalier. Ce n'est pas pour que tu ailles vite, c'est pour que tu ne te fatigues pas que je te le prête.

— Mais une fois arrivé à Nîmes, que ferai-je du cheval?

— Tu connais bien la rue des Arènes?

— Oui.

— Eh bien! rue des Arènes il y a un boulanger nommé Simon. Tu lui remettras le cheval, il me le renverra demain ou après-demain. Il est habitué à cela.

— Très-bien.

— Tiens, fit le curé en se levant, et en étendant la main vers la fenêtre ouverte, tu traverseras la petite cour, et tu ouvriras cette porte que tu vois à gauche, c'est l'écurie de Coquet. On l'appelle Coquet, le cheval, mais je te préviens que c'est par pure galanterie qu'on le nomme ainsi, attendu qu'il n'a aucun droit à ce nom. Tu le selleras, tu le brideras, tu monteras dessus et tu partiras par cette autre porte qui donne sur la campagne. De cette façon, tu ne réveilleras personne, car nous dormons ici, Toinette et moi, jusqu'à sept heures du matin.

Et maintenant que nous en avons fini avec ces détails, embrasse-moi encore, cher enfant, car je suis on ne peut plus heureux de te voir, et parlons de ton père, de ta mère et de toi.

Jean embrassa de nouveau son oncle, et la conversation recommença sur la famille.

Digitized by Google

Toinette reparut bientôt portant la bouteille et les biscuits demandés.

— Ah çà! tu ne restes que quelques heures cette fois, dit M. Raynal, en s'asseyant et en faisant asseoir son neveu à côté de lui; mais j'espère bien te revoir sous peu et te garder plusieurs jours. Et ton père et ta mère, il faudra bien qu'ils viennent aussi, car il doit leur être plus facile de quitter leur magasin qu'à moi de quitter mes fidèles. Que deviendrait mon troupeau sans son berger?

— Vous devez être bien aimé ici, mon oncle?

— Ah! que oui, que monsieur le curé est aimé, répondit Toinette, en servant deux verres. C'est qu'aussi il est bien bon. Croiriez-vous que, depuis huit jours, il court les environs, quêtant pour les pauvres, et qu'il a rapporté douze cents francs en pièces toutes neuves, et qui sont là dans un sac!

— Douze cents francs! dit Jean. Ah! c'est étrange.

— Qu'y a-t-il d'étrange, mon enfant? demanda M. Raynal.

— Promettez-moi de ne pas me gronder, mon oncle, et je vous ferai une confession.

— Te gronder, toi, après la lettre que ton père m'a écrite, et la première fois que nous nous trouvons ensemble! Parle, parle, et sois tranquille, je ne te gronderai pas, d'autant plus que tu ne dois pas avoir commis une bien grosse faute.

— Si, mon oncle, c'est une faute, mais c'est presque sans le vouloir que je l'ai commise, et c'est ce chiffre de douze cents francs qui me fait souvenir que je dois vous la confier.

— Qu'est-ce donc?

— Figurez-vous, mon oncle, que, le jour de mon arrivée à Lyon, les commis de la maison où j'allais m'ont invité à dîner avec eux. Ils ont bu à ma santé; j'ai bu à la leur, et comme, pour boire à la santé de chacun d'eux

Digitized by Google

comme chacun d'eux avait bu à la mienne, il m'a fallu boire à moi tout seul autant de verres de vin qu'ils en avaient bu à eux tous, je me suis trouvé un peu gai après le repas.

— Ce n'est pas là un bien grand péché.

— Aussi n'est-ce pas là qu'il est, mon oncle. Après le dîner nous sommes sortis, et ces messieurs m'ont fait monter dans une maison de jeu.

— Dans une maison de jeu! fit le curé en joignant les mains avec tristesse.

— Oui, mon oncle, mais seulement pour me faire voir ce que c'était, et sans la moindre intention ni de jouer eux-mêmes, ni de me faire jouer. Le hasard fit qu'un monsieur craintif en cette matière, qui avait mis cinq francs sur la rouge, voulut les reprendre avant qu'on tirât les cartes; mais le croupier, je sais tous ces noms-là maintenant, fit Jean en souriant, lui répondit que l'argent posé était de l'argent joué, et ne le laissa pas rentrer en possession de sa pièce. Ce pauvre homme en parut si désolé, qu'il me fit peine, et que je lui dis, en lui donnant cinq francs :

« Monsieur, si vous le permettez, je prendrai votre place. »

Il y consentit. Ce que je faisais, je vous le jure, mon oncle, c'était plutôt pour que ce brave homme, qui n'avait peut-être que cette pièce de cinq francs, rentrât dans son argent que pour tenter fortune.

— Et tu perdis? demanda le curé, qui croyait maintenant que là était la faute commise par son neveu.

— Pas du tout, je gagnai; alors je laissai les dix francs, je gagnai encore. Je voulus pousser la chance jusqu'au bout, et je continuai. Savez-vous combien je gagnai, mon oncle?

— Non.

— Devinez.

— Cinquante francs, peut-être?

— Douze cents, mon oncle, douze cents!

Digitized by Google

— Douze cents francs! est-il possible? fit M. Raynal étonné.

— Mon courage m'abandonna à la vue de tant d'argent, j'eus peur de le reperdre, et je ramassai deux billets de banque de cinq cents francs et dix napoléons; je fis bien, car le coup suivant, ce fut la noire qui gagna. Voilà la faute que j'ai commise, mon oncle, et si vous le voulez bien, je la réparerai en vous donnant pour vos pauvres les douze cents francs que j'ai gagnés.

— Non, mon enfant, garde-les, mais tâche de les employer fructueusement, en te souvenant que le jeu est la plus dangereuse de toutes les passions, et qu'un joueur est le plus dangereux de tous les hommes.

— Douze cents francs en dix minutes! s'écria Toinette, qui avait écouté ce récit de toutes ses oreilles et même de tous ses yeux; quand on pense qu'il y a des gens qui peuvent gagner douze cents francs en dix minutes, quand on ne donne que douze cents francs par an à monsieur le curé, qui est le plus saint homme de la terre, et quand il me faudrait huit ans à moi pour gagner cette somme!

— Tu entends, mon cher enfant, ce que dit Toinette, reprit M. Raynal, je n'ai pas besoin d'ajouter autre chose.

Jean et son oncle qui, tout en causant, avaient fini de dîner, entamèrent une bouteille de vin fin, et en burent chacun un bon verre, accompagné de deux ou trois biscuits.

Pendant ce temps, Toinette était allée préparer la chambre du rez-de-chaussée, que M. Raynal destinait à son neveu, et elle était revenue en disant:

— Ah! monsieur le curé, voilà une chambre qui peut se vanter d'avoir besoin de réparations.

— Pourquoi?

— Comment, pourquoi? Vous n'avez donc pas vu le plafond?

Digitized by Google

— Non.

— Il est dans un joli état !

— Qu'a-t-il donc ?

— Il a qu'il est tout lézardé entre les poutres, qu'il est mince comme du papier, et que, si vous n'y prenez garde, il s'écroulera un beau jour, et que vous tomberez vous et votre lit dans cette chambre, puisque la vôtre est juste au-dessus.

— C'est bon, Toinette, nous ferons arranger cela, et quand Jean reviendra nous voir, il trouvera une chambre magnifique et digne de lui.

Cela dit, Jean et son oncle passèrent dans le petit salon du presbytère, car c'était l'heure où les deux ou trois amis de M. Raynal avaient coutume de le venir visiter.

Ils arrivèrent bientôt, et il leur raconta le bonheur qu'il avait eu à retrouver son neveu, l'histoire de sa brouille avec son frère, toutes choses enfin qui n'étaient qu'à l'éloge du jeune homme et de son père.

Sur les dix heures, on se sépara pour aller reposer, et M. Raynal conduisit lui-même son neveu dans sa chambre, pour s'assurer qu'il avait tout ce qu'il lui fallait, et pour rester un peu plus de temps avec ce jeune homme, pour lequel il sentait déjà la plus vive affection.

— Je suis écrasé de fatigue, dit Jean à son oncle, comment ferai-je pour me réveiller à quatre heures du matin ?

— D'abord, répondit M. Raynal, tu as dans ta chambre une horloge, un coucou, qui te réveillera à l'heure que tu auras marquée avant de te coucher. Ensuite, c'est demain jour de marché, et, sois tranquille, tu entendras assez de bruit dès trois heures du matin pour être sûr de ne pas dormir à quatre.

— Allons, bonsoir, mon oncle ; n'oubliez pas d'écrire à mon père ; il attend votre lettre avec impatience.

— Je vais lui écrire avant de me coucher, et ma lettre partira demain. Bonsoir, cher enfant, bonsoir.

Digitized by Google

L'oncle et le neveu s'embrassèrent encore une fois, et M. Raynal se retira, après avoir dit à Jean :

— Souviens-toi que c'est rue des Arènes, chez M. Simon, boulanger, que tu dois remettre Coquet, en priant M. Simon de me le renvoyer à la première occasion.

— Oui, mon oncle.

Jean resta seul, et comme, ainsi qu'il venait de le dire à son oncle, il était écrasé de fatigue, il se coucha bien vite, et s'endormit bientôt du plus profond sommeil.

M. Raynal ne l'avait pas trompé.

A trois heures du matin, Jean fut réveillé par les cris que poussaient les marchands et surtout les marchandes qui arrivaient au marché, et il eût voulu se rendormir, que cela lui eût été impossible. Il se leva donc, les yeux à demi ouverts, la tête un peu lourde encore, et s'en alla seller et brider Coquet; puis, en faisant le moins de bruit possible, il fit sortir le cheval de la maison, monta dessus et prit le chemin qui menait à Nîmes.

Coquet avait une véritable allure de bidet de curé, si bien que Jean, après avoir assuré ses pieds dans les étriers, prit les rênes dans ses mains par acquit de conscience, et ferma les yeux.

Au bout de quelques instants, il dormait parfaitement, et l'intelligente bête sur laquelle il était, comme si elle eût deviné que son cavalier n'était plus en état de la conduire, évitait toutes les rencontres qui eussent pu réveiller Jean, et marchait d'un pas qui berçait agréablement le sommeil du voyageur.

Cependant, une demi-heure à peu près avant d'arriver à Nîmes, un charretier facétieux qui venait avec sa voiture au-devant de Coquet, trouva drôle, voyant que le cavalier dormait béatement, d'envoyer un coup de fouet au cheval, qui ne put retenir un mouvement de peur et qui fit un petit saut de côté.

Digitized by Google

Jean perdit l'équilibre et se réveilla au moment où il allait entraîner Coquet dans un fossé. Il eut le temps de ressaisir les crins du bidet et de se remettre en selle, tandis que le charretier, enchanté de sa plaisanterie, continuait sa route en riant aux éclats.

Jean fut content à la fois d'avoir dormi et d'être réveillé, et se frottant les paupières, il aspira avec joie l'air pur et frais du matin, regarda à sa montre quelle heure il était, s'aperçut que Coquet avait profité de son sommeil pour dormir aussi, ce qui lui avait fait perdre un peu de temps, perte qu'il voulut réparer en mettant sa monture au petit trot.

Coquet parut assez étonné qu'on lui fît prendre une allure qui était si peu dans ses habitudes; mais il fit contre fortune bon cœur, et entra en trottant dans la ville historique.

Jean n'eut pas besoin de le mener dans la rue des Arènes. Coquet savait son affaire, comme on dit, et ce fut lui qui mena le jeune homme tout droit chez M. Simon.

Le boulanger était sur sa porte et reconnaissait le cheval, mais il ne reconnaissait pas le cavalier.

— Monsieur, lui dit Jean, en s'approchant de lui, je suis le neveu de M. Raynal, qui m'a prêté Coquet pour venir à Nîmes, et qui m'a dit que je pouvais le laisser ici, ajoutant que vous seriez assez bon pour le lui renvoyer.

— Ah! vous êtes le neveu de M. Raynal? fit le boulanger..

— Oui, monsieur.

— Vous avez pour oncle un bien digne homme.

— Je le sais, monsieur, et je suis heureux que tout le monde l'aime et l'estime comme je l'estime et comme je l'aime.

— En effet, reprit M. Simon, vous pouvez nous confier

Digitized by Google

Coquet, nous le renverrons demain à son maître par un de nos garçons qui a justement besoin à Lafou.

Jean descendit de cheval, et Mr Simon appela en se retournant vers le fond de sa boutique :

— François !

— Bourgeois ! répondit un grand gaillard, maigre et vêtu du costume traditionnel des garçons boulangers.

— Conduis-moi cette bête-là à l'écurie.

— Oui, bourgeois.

François prit par la bride l'animal que Jean caressait de la main comme pour le remercier de son service, et disparut avec lui dans une allée contiguë à la maison.

— Et M. Raynal va bien ? demanda M. Simon.

— Il se porte à merveille.

— Voulez-vous entrer prendre quelque chose et déjeuner avec nous ? ajouta le boulanger avec la cordialité provençale ; le neveu de M. Raynal, c'est pour nous comme M. Raynal lui même.

— Vous êtes trop bon, monsieur, mais je dois partir à dix heures par la voiture de Beaucaire, et auparavant, il faut que j'aille faire une course, et que je passe prendre ma malle à l'hôtel. Or, je n'ai qu'une demi-heure pour tout cela. Je ne vous en remercie pas moins, monsieur, ajouta Jean en tendant la main à M. Simon, et quand je repasserai à Nîmes, je vous demanderai la permission de venir vous remercier de nouveau,

— Mais, ce jour-là, vous accepterez mon invitation ?

— Je vous le promets.

— Bon voyage, monsieur.

Jean prit congé de M. Simon, et s'éloigna.

Le boulanger resta sur sa porte à regarder passer les gens et à dire boujour à ceux qu'il connaissait.

Il y avait à peu près un quart d'heure que Jean l'avait quitté, quand M. Simon vit dans la rue deux gendarmes à cheval qui arrivaient à fond de train, et qui s'arrêtèrent devant la boutique.

Digitized by Google

— Depuis combien de temps êtes-vous sur votre porte ? lui dit l'un d'eux.

— Depuis une demi-heure environ, répondit M. Simon sans savoir pourquoi deux gendarmes avaient mis leur cheval au galop pour lui faire cette question.

— Avez-vous vu passer dans cette rue un jeune homme sur un petit cheval ?

— De quelle couleur est le cheval ?

— Il est blanc.

— Et savez-vous le nom du jeune homme ?

Le gendarme consulta un papier.

— Jean Raynal ? dit-il.

— Jean Raynal, fit le boulanger. Il y a dix minutes que je causais avec lui.

— Il est donc venu chez vous ?

— Oui.

— Quoi faire ?

— Déposer son cheval, lequel cheval appartient à son oncle, le curé de Lafou.

— Et vous l'avez laissé partir ?

— Pourquoi l'aurais-je retenu ?

— C'est vrai, vous ne saviez pas.

Pendant ce temps, la populace de Nîmes s'amassait autour des gendarmes qu'elle écoutait et regardait curieusement.

— Ce M. Jean Raynal vous a-t-il dit où il allait ?

— Oui. Il va à son hôtel prendre sa malle, et il part à dix heures par la voiture de Beaucaire.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement.

— A dix heures, dites-vous ?

— A dix heures.

— Il est dix heures moins un quart.

— Allons, nous arriverons à temps, à moins qu'il ne se doute de quelque chose. Merci, monsieur.

Et le gendarme toucha son cheval de l'éperon.

Digitized by Google

— Pardon, pardon, fit le boulanger, renseignements pour renseignements : que s'est-il donc passé ? je m'intéresse à ce jeune homme, moi.

— Oh ! nous n'avons pas le temps de vous raconter cela, fit le gendarme en s'éloignant. Du reste, vous le saurez bientôt ; mais, si vous portez intérêt à ce jeune homme, je vous plains, car il a une mauvaise affaire sur les bras.

Et les deux gendarmes, ayant mis leurs chevaux au galop, disparurent dans la direction du bureau des diligences, laissant les commères se presser autour de M. Simon et lui demander des détails, puisque c'était lui qui avait eu l'honneur d'être interrogé par les gendarmes.

Pendant ce temps, Jean, qui était loin de soupçonner ce qui se passait, s'était rendu chez les correspondants de la maison dont il était le voyageur, avait reçu d'eux une traite qu'il avait immédiatement expédiée à son patron, et de là, courant à l'hôtel, il avait pris sa malle et s'était fait conduire à la hâte au bureau des diligences de Beaucaire.

Il trouva la diligence prête à partir et les deux gendarmes qui demandaient les passe-ports aux voyageurs.

Jean tira son passe-port de sa poche et l'offrit aux gendarmes pour en finir plus vite avec cette formalité.

— C'est bien vous qui êtes M. Jean Raynal ? demanda un des deux soldats.

— Oui, monsieur.

— Neveu de M. Raynal, curé de Lafou ?

— C'est moi-même.

— Vous avez passé la nuit chez lui ?

— Oui.

— Et vous êtes parti de Lafou...

— A quatre heures du matin.

— C'est bien cela. Veuillez nous suivre, monsieur.

Digitized by Google

— Vous suivre ? où ?

— Chez le procureur du roi.

— Mais, messieurs, il faut que je parte. Est-ce que mon passe-port n'est pas en règle ?

— Il ne s'agit pas de vôtre passe-port.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Nous avons un mandat d'amener.

— Un mandat d'amener !

— Oui.

— Contre moi ?

— Contre vous.

Jean regarda les gendarmes, les croyant fous.

— C'est impossible, reprit-il.

— Regardez.

Et en même temps, les gendarmes mettaient leur mandat sous les yeux de Jean.

— Il y a erreur, messieurs, sans aucun doute.

Et Jean regardait autour de lui, pour convaincre non-seulement les gendarmes, mais les personnes qui se trouvaient là, qu'il était victime d'une méprise.

Or, les gendarmes étaient ébranlés, intimidés même par la tranquillité de Jean, et eux qui avaient vu bien des criminels dans leur vie, et qui s'y connaissaient, se refusaient à croire que ce jeune homme pût être coupable du crime odieux dont il était accusé.

— Allons, messieurs, en diligence ! fit le conducteur, pour disperser les rassemblements qui s'étaient formés dans la cour.

— Allons, monsieur, suivez-nous, dirent les deux gendarmes en faisant placer Jean entre eux deux. Ce n'est pas nous les juges, il faut que nous obéissions. Monsieur le procureur du roi demeure à deux pas d'ici. et s'il y a méprise on vous mettra tout de suite en liberté.

C'est l'occasion de faire cette remarque, que les gendarmes font presque toujours leur devoir avec une dignité, avec une politesse parfaite. Je ne crois pas qu'on

Digitized by Google

ait jamais vu un gendarme maltraiter un accusé, cet accusé refusât-il de le suivre, ou l'eût-il même frappé.

— Marchons alors, dit Jean avec confiance, car sur mon honneur je ne comprends rien à ce qui m'arrive.

— Nous le croyons, fit celui des deux gendarmes qui avait interrogé le neveu du curé, car si vous étiez coupable, et que vous puissiez garder le sang-froid que vous avez, vous seriez un bien grand scélérat.

L'autre gendarme approuva du regard la remarque physiologique de son camarade, et tous trois prirent la rue qui devait les conduire chez le procureur du roi.

Il va sans dire que les gamins les suivaient, et que les habitants de cette rue, paisible d'ordinaire comme toutes les rues de Nîmes, étaient sur leurs portes, se demandant les uns aux autres ce qu'avait fait cet homme qu'on emmenait.

Le prisonnier arriva bientôt chez le procureur du roi. Une cravate blanche, une croix de la Légion d'honneur, un regard qui essaye d'être fin et une voix doctorale, tels sont les procureurs du roi de tous les pays. Celui de Nîmes ne différait en rien de ses collègues.

— Vos nom et prénoms? dit-il à Jean,

— Jean Raynal, répondit celui-ci.

— D'où venez-vous?

— De Paris d'abord, de Lyon ensuite.

— Qu'alliez-vous faire à Lafou?

— Porter à mon oncle une lettre de mon père.

— Les deux frères étaient en dissentiment depuis plusieurs années?

— Depuis vingt-deux ans.

— Et vous veniez?

— Pour opérer un rapprochement entre eux.

— C'est bien cela, fit le magistrat en parcourant un papier qui avait l'air d'une déposition; eh bien! monsieur, vous êtes accusé d'avoir assassiné votre oncle et la femme qui était à son service.

Digitized by Google

— Moi! s'écria Jean, en se mettant à rire.

— Oh! ne riez pas, monsieur, car rien n'est plus sérieux; vous êtes accusé ensuite d'avoir volé à votre oncle une somme de douze cents francs, fruit d'une quête qu'il avait recueillie pour les pauvres de son village.

— Monsieur, ce que vous me dites là est impossible, fit Jean, matériellement impossible, et je n'ai pu m'empêcher d'en rire, parce que non-seulement je n'ai pas assassiné mon oncle et Toinette, mais encore parce que je sais qu'ils se portent à cette heure comme vous et moi.

— Ainsi vous niez les faits?

— D'abord, je nie que j'en sois l'auteur; puis, je vous le répète, monsieur, je nie qu'ils se soient accomplis. Permettez-moi de vous faire une question, monsieur.

— Parlez.

— Quand dit-on que mon oncle et sa servante aient été assassinés?

— Cette nuit.

— Vous voyez bien qu'il y a erreur, monsieur, puisque cette nuit j'ai couché chez mon oncle.

— Aussi, est-ce bien pour cela que l'accusation se porte sur vous.

— Mais, monsieur, je vous jure que je suis innocent, et que mon oncle est en parfaite santé. Je couchais au-dessous de sa chambre : s'il eût été assassiné, j'eusse entendu des cris ou un bruit quelconque; on n'assassine pas deux personnes sans que cela fasse au moins une rumeur dans la maison.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur? vous êtes dénoncé comme l'auteur évident de ce crime. Répondez-moi maintenant : voulez vous me montrer les papiers que vous avez sur vous?

Jean tira son portefeuille et le remit au procureur du roi. Celui-ci le visita.

Digitized by Google

— Voici deux billets de cinq cents francs, dit-il, et dix louis dans un morceau de papier.

— Eh bien, monsieur?

— Eh bien, monsieur, ne viens-je pas de vous dire que vous êtes accusé d'avoir volé douze cents francs à votre oncle?

— Mais, monsieur, ces douze cents francs que voici, je les ai gagnés à Lyon.

— Où?

— Dans une maison de jeu, fit Jean en rougissant.

— Ainsi, vous êtes joueur. En effet, dans une lettre que votre oncle a écrite à votre père avant de se coucher, et qui est entre nos mains, il parle de ce défaut. Voici même ce qu'il dit, continua le procureur du roi en prenant un papier au dossier qu'il avait devant lui :

« Jean a joué, donne-lui des conseils et fais-lui de la » morale à ce sujet. Le jeu est une passion qui peut » mener à tous les crimes. » Votre oncle ne se trompait pas, monsieur.

— Ainsi vous croyez que je suis l'auteur de ce meurtre épouvantable, monsieur?

— Il ne m'est pas permis d'avoir une opinion là-dessus; mais je dis que, malheureusement, les charges les plus graves pèsent sur vous. Cette brouille de vingt-deux ans entre les deux frères, votre visite inattendue, cet assassinat, qui n'a pu être commis que par une personne qui était dans la maison, puisqu'il n'y a eu aucune effraction extérieure; cette somme de douze cents francs volée, et une somme égale trouvée sur vous, mise à part de votre autre argent, votre départ projeté de Nîmes par la première diligence qui partirait, départ qui ressemble à une fuite, tout cela est effrayant de gravité.

— Mais il est effrayant aussi, monsieur, fit Jean en se laissant tomber anéanti sur une chaise, que tant de charges puissent accabler un innocent, car, sur ma mère, je suis innocent de ce crime.

Digitized by Google

Et, en disant cela, le jeune homme portait les deux mains à ses yeux. Cette fois il ne riait plus et ne pouvait même retenir ses larmes.

— Voici qui est plus étrange encore, dit le procureur du roi en se penchant en avant et en regardant avec une attention toute particulière un des bras de Jean. Veuillez vous approcher de moi, monsieur.

Jean s'approcha sans comprendre ce que lui voulait le procureur du roi.

— Donnez-moi votre bras droit.

Jean obéit.

— Il y a du sang sur votre manche, fit le magistrat.

— Du sang!

— Regardez.

En effet, de larges gouttes de sang teintaient de rouge la manche de la redingote de Jean, et, quoique séchées à cette heure, il était facile de voir qu'elles étaient récentes.

— Trouverez-vous une objection à cela? continua le procureur, convaincu, par cette dernière preuve, qu'il avait sous les yeux le véritable assassin du curé, assassin d'autant plus coupable, qu'il savait nier avec le ton le plus parfait que puisse prendre l'innocence.

— Du sang! murmurait Jean. Êtes-vous bien sûr que vous voyez du sang sur cette manche? moi, monsieur, je ne vois plus rien; mes yeux se troublent, mon cerveau éclate. Du sang! mon Dieu! du sang! qui a mis ce sang là? Mais je suis victime d'une horrible fatalité!

— C'est bien, monsieur, répliqua le procureur du roi en se rasseyant, et d'une voix où ne perçait plus la moindre sympathie, c'est bien, je dresse mon procès-verbal, et nous allons passer à la confrontation.

— A la confrontation! répéta machinalement Jean.

— Oui, vous allez être confronté avec les deux cadavres.

Digitized by Google

— Mon oncle et Toinette sont donc bien réellement morts?

— Hé! monsieur, vous le savez bien.

— Ainsi, je ne rêve pas, fit Jean en regardant autour de lui; ainsi, je suis accusé d'avoir tué deux personnes, moi, moi, Jean Raynal, qui me disposais tout-à-l'heure à partir en chantant, moi qui dormais il y a deux heures, et j'ai du sang sur mon habit, et tout cela est bien vrai! Ah! c'est à en devenir fou, c'est à en mourir d'étonnement!

— C'est bon, monsieur, reprit le procureur du roi, de plus en plus convaincu de la culpabilité de Jean, c'est bon. C'est maintenant une affaire entre la justice et vous.

— Et pourquoi cette confrontation avec les cadavres? demanda Jean.

— Parce que la justice espère que le criminel, ne pouvant supporter la vue des victimes, avouera la vérité.

— Mais il me sera permis de l'embrasser, ce cadavre, n'est ce pas, monsieur?

— De l'embrasser!

— Mon pauvre oncle, qui m'aimait déjà tant, qui avait été si bon pour moi, monsieur, qui voulait me garder auprès de lui, et qu'on a lâchement assassiné, lui et cette pauvre femme, pour voler une somme de douze cents francs! Pourquoi ne m'a-t-on pas assassiné, moi? je ne souffrirais pas tant aujourd'hui. Que va dire mon père, que va devenir ma mère, monsieur, quand ils vont apprendre la mort de leur frère et l'arrestation de leur fils?

Et le jeune homme fondait en larmes, et il était si convaincu que tout le monde devait croire à son innocence, et qu'il trouverait de la sympathie chez le premier venu, que, pris du besoin d'épancher sa douleur dans le sein de quelqu'un, il posa sa tête sur l'épaule du procureur du roi, qui s'était levé.

Digitized by Google

Celui-ci le repoussa doucement.

Malgré l'habitude qu'il avait de ces sortes de scènes, il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion.

— Ce garçon-là n'est pas coupable, dit tout bas un des gendarmes à son camarade, car ils étaient entrés avec le prisonnier dans le cabinet du magistrat, et se tenaient, les bras croisés, devant la porte Si c'était moi le procureur du roi, je prendrais sous mon bonnet de le mettre en liberté.

— Ho! fit l'autre avec une intonation qui signifiait: Tu ferais là une chose bien grave.

— Partons, messieurs, fit le procureur du roi. Gendarmes, faites avancer une voiture, et dissipez les groupes que nous trouverions dans la rue en descendant.

— Merci, monsieur, fit Jean.

Jean et le procureur du roi montèrent dans une voiture, où le juge d'instruction et le commissaire de police, qu'on avait fait mander, montèrent avec eux.

On se rendit à Lafou, où il n'était question que du crime qui avait été commis la nuit précédente.

La route avait été silencieuse.

Ce qui arrivait à Jean était si étrange, si peu prévu, que le jeune homme avait fini par oublier où il allait, et que, par moments, ressoudant sans interruption le passé et le présent, ce qu'il avait fait jusqu'au matin et ce qu'il comptait faire ce jour-là, il se croyait sur la route de Beaucaire, et ne se rappelait pas qu'il était accusé d'un meurtre, et qu'il voyageait escorté de deux gendarmes et de trois magistrats.

Aussi eut il réellement besoin d'un moment de réflexion pour se rendre compte de l'agitation au milieu de laquelle il revoyait le village qu'il avait trouvé si calme la veille.

— Le voilà! le voilà, dit une voix sortant des groupes qui s'étaient formés autour de la maison du curé, dont

Digitized by Google

le garde-champêtre et deux gendarmes, qu'on avait fait venir de Nîmes, défendaient la porte.

Jean regarda par la portière, et reconnut dans celui qui venait de dire : Le voilà ! l'homme auquel la veille il avait demandé l'adresse de son oncle.

L'ambition de cet homme, en ce moment, était d'être appelé comme témoin dans cette affaire.

Il y a des gens qui croient donner de l'importance à leur personne quand ils peuvent jouer un rôle, si obscur qu'il soit, dans un drame comme celui que nous écrivons aujourd'hui. Ce qu'ils veulent, c'est parler en public, c'est fixer un moment l'attention, c'est être un objet de curiosité pendant quelques jours, pour les commères de leur village ou les portiers de leur rue. Ce qu'ils diront, ils ne le savent guère ; ce qu'ils ont dit, ils ne le savent plus. Mais leur but est atteint, et ils ne savent pas surtout, les malheureux, que leur déposition pèse d'un poids énorme, si petite qu'elle paraisse être, dans la balance de la justice, et que, par cette pauvre vanité dont ils se parent, ils ont quelquefois aggravé la position d'un coupable, ou, ce qui pis est, aidé à la condamnation d'un innocent.

Le procureur du roi, le juge d'instruction, le commissaire de police et Jean Reynal entrèrent dans la maison du curé.

Que de gens eussent voulu les y suivre!

— Reconnaissez-vous les lieux? demanda le juge d'instruction à l'accusé.

— Oui, monsieur, répondit Jean avec calme, car, plus il réfléchissait, plus il lui semblait impossible que son innocence n'éclatât point aux yeux même des plus aveugles et des plus méchants, ces aveugles volontaires.

— Écrivez tout ce que vous entendez, continua le juge d'instruction, en s'adressant au commissaire de police ; puis, se tournant vers le jeune homme, il ajouta : Veuillez nous raconter ce qui s'est passé depuis le moment de votre

Digitized by Google

arrivée dans cette maison jusqu'au moment où vous l'avez quittée.

Jean raconta tout ce que nous savons déjà, et le commissaire de police dressa acte de ce récit, sans en modifier un terme et sans en changer un mot.

— Montons maintenant, dit le juge d'instruction en étudiant l'accusé, afin de surprendre quelque chose sur son visage à ce mot qui lui annonçait qu'il allait se trouver face à face avec ses victimes.

Mais le visage de Jean prit, non pas une expression de crainte, comme s'y attendait le magistrat, mais une expression de pitié et d'attendrissement.

— Mon pauvre oncle! murmura Jean d'une voix mouillée de larmes, et il suivit le procureur du roi qui avait passé le premier.

Accompagnés d'un médecin qu'on avait fait demander, le procureur du roi, le juge d'instruction, le commissaire de police et Jean entrèrent dans la chambre du curé, où un hideux spectacle les attendait.

M. Raynal, en chemise, gisait à terre dans une mare de sang; il avait la tête et la poitrine littéralement labourées de coups de couteau. Était-il sorti de son lit après avoir été frappé? Était-ce pendant la lutte qu'il avait roulé à terre? Nul, excepté l'auteur du crime, n'eût pu le dire, et l'auteur du crime n'était certainement pas là.

— La mort a dû être instantanée, dit le médecin, après avoir examiné le cadavre : cette blessure, celle-là, ajouta-t-il en montrant une plaie à la hauteur du cœur, a dû être faite la première, et elle était mortelle; les autres coups étaient inutiles, et le meurtrier ne les a portés que pour plus de sûreté ou par un excès de barbarie.

Jean versait de grosses larmes en regardant le corps ensanglanté qu'il avait pressé la veille dans ses bras.

— Et c'est moi qu'on accuse, disait-il, et s'agenouillant

Digitized by Google

devant le cadavre de son oncle, il déposa pieusement un baiser sur le front du mort.

— Reconnaissez-vous M. Raynal? demanda le juge d'instruction.

— Oui, monsieur.

— Avouez-vous avoir commis le crime?

— Écrivez, monsieur, fit Jean en se tournant vers le commissaire de police, que, la main étendue sur le cadavre de mon oncle, avec lequel j'étais confronté, j'ai juré que j'étais innocent.

— Écrivez ce que vient de dire l'accusé, dit le procureur du roi au commissaire de police.

Quand le commissaire eut fini d'écrire :

— Voyons à présent le cadavre de la servante Toinette, dit le juge d'instruction.

On passa dans la chambre de la vieille femme, qui ne portait la trace d'aucune blessure, et qui était encore couchée dans son lit.

— Cette femme a été étranglée, dit le médecin après l'avoir attentivement examinée, et celui qui l'a tuée devait être doué d'une grande vigueur, car il ne l'a étranglée que d'une main.

— Croyez-vous que monsieur ait pu être assez fort pour tuer ainsi cette femme? demanda le procureur du roi au médecin en montrant Jean.

Le médecin regarda le jeune homme.

— Montrez-moi votre main, lui dit-il.

Le jeune homme obéit.

— Serrez le cou de cette femme avec votre main droite.

Jean prit la moitié du cou de Toinette dans sa main en détournant la tête.

— C'est à peu près la même main, fit le docteur, et comme, dans un pareil moment, les forces doublent, monsieur eût pu étrangler ainsi la servante de M. Raynal. Cependant, je me permettrai de dire que si, comme

Digitized by Google

médecin, je puis le croire, comme physionomiste et comme homme j'en doute.

— Merci de ces bonnes paroles, monsieur, dit Jean avec reconnaissance, et puissé-je trouver pour cette affaire la même partialité que j'ai rencontrée jusqu'à présent !

En parlant ainsi, Jean se tournait vers les trois magistrats.

— Conduisez-nous maintenant à la chambre où vous avez couché cette nuit, lui dit le juge d'instruction, et faites venir les témoins qui ont signalé M. Jean Raynal comme le meurtrier probable de son oncle.

— Quels sont ces témoins? demanda Jean.

— Ce sont les trois personnes qui ont passé la soirée d'hier avec vous et votre oncle, à qui M. Raynal a raconté ce qui avait amené autrefois une brouille entre votre père et lui, et auxquelles, enfin, il a fait part du but de votre visite; puis un jeune homme qui étant venu faire visite ce matin à votre oncle, et ayant trouvé la porte fermée et la maison silencieuse malgré les coups qu'il frappait, a fait enfoncer la porte et est venu dénoncer ce qu'il a trouvé dans l'intérieur de la maison.

— Et ces témoins entendus, que fera-t-on de moi, monsieur? demanda Jean.

— On vous incarcérera préventivement dans la prison de Nîmes.

— Et combien de temps y resterai-je avant d'être jugé?

— Un mois, deux mois au plus.

— Deux mois en prison! Oh! je ne vivrai jamais tout ce temps-là, dit Jean en sanglotant. Mais du moins, monsieur, me sera t-il permis d'écrire à mon père et à ma mère cette affreuse nouvelle, car, s'ils l'apprennent par les journaux, ils mourront de saisissement?

— Vous pouvez leur écrire tout de suite, monsieur, pendant que nous allons visiter la maison et chercher

Digitized by Google

quelques indices qui puissent nous mettre sur les traces du véritable coupable.

On donna du papier, une plume et de l'encre à Jean ; et s'asseyant entre les deux gendarmes, qui avaient ordre de ne pas quitter ses côtés, il écrivit à ses parents l'horrible malheur qui le frappait.

Deux mois après les événements que nous venons de raconter, une foule immense se pressait à la porte de la cour d'assises de Nîmes. C'était le jour où devaient s'ouvrir les débats relatifs à l'assassinat du curé de Lafou.

Depuis le moment où Jean avait été arrêté, plus on avait fait de recherches pour que la vérité se fît connaître, plus les charges qui pesaient sur ce malheureux jeune homme étaient devenues graves, à ce point que le jour où les débats commencèrent, tout le monde était convaincu de sa culpabilité, et attendait impatiemment sa condamnation : car le curé de Lafou était connu et adoré de tous à vingt lieues à la ronde.

Cependant Jean n'avaît rien négligé pour sa défense. Il avait fait venir ses patrons, ses amis, tous ceux qui pouvaient donner sur sa moralité un renseignement utile, soit par les rapports qu'ils avaient eus avec lui, soit même par ce qu'ils avaient entendu dire du commis.

Quant au père et à la mère de Jean, ils n'avaient, pendant ces deux mois, quitté leur fils que quand on les faisait sortir de sa prison.

On plaignait les parents; mais l'opinion publique, nous le répétons, était unanime à condamner l'accusé. Jean n'était pas reconnaissable.

La fatalité avait pesé sur lui de tout son poids; il était pâle et maigre comme un mourant; ses yeux étaient hagards; il semblait ne plus vivre que par la douleur.

Cinq personnes seulement étaient convaincues de son innocence : c'étaient son père et sa mère, qui savaient leur fils incapable, non-seulement d'un meurtre, mais même d'une mauvaise pensée; c'était son patron qui

Digitized by Google

avait reçu de lui une traite à la date du jour où il avait été arrêté; c'étaient enfin les deux gendarmes qui l'avaient conduit chez le procureur du roi.

Ce procès était depuis deux mois le sujet de tous les entretiens, et il ne s'était guère passé une semaine sans que le journal de Nîmes donnât quelques nouveaux détails sur l'accusé. Il n'y avait donc rien d'étonnant que le jour où devaient commencer les débats, les portes du tribunal fussent dès le matin envahies par une foule curieuse, au milieu de laquelle, comme toujours, les femmes se faisaient remarquer par leur nombre et par leur ardente curiosité.

Enfin la séance s'ouvrit à midi.

L'huissier annonça :

— La Cour!

Les jurés prirent place, le président s'assit en agitant sa sonnette pour imposer silence, et le silence fait, il dit :

— Qu'on introduise l'accusé.

Jean parut alors entre deux gendarmes. Il était dans l'état que nous avons dit tout-à-l'heure, c'est-à-dire méconnaissable.

Combien deux mois avaient changé le gai voyageur que nous avons vu au commencement de cette histoire, suivant le chemin qui mène de Nîmes à Lafou! Mais aussi que de choses, que d'anxiétés, que de terreurs, que de pressentiments pendant ces deux mois!

Le père et la mère de l'accusé, aussi pâles tous les deux que leur fils, étaient assis à côté de son défenseur.

Le président donna à l'huissier l'ordre de lire l'acte d'accusation, dont les détails que nous connaissons firent frissonner l'auditoire.

Jean était comme hébété.

A peine si les interrogatoires éternels, si les questions de l'avocat chargé de le défendre, si le chagrin de ses parents, si le spectacle de sa propre douleur lui avaient laissé assez de raison pour répondre d'une façon lucide

Digitized by Google

aux demandes qui allaient lui être adressées. Il regardait avec un profond sentiment de pitié tous ces êtres qui se réunissaient pour le voir souffrir, et dont pas un peut-être ne le plaignait.

De toutes les tortures que l'enfer a inventées, croyez-vous qu'il y en ait une plus grande que celle de savoir qu'en expiation d'un crime dont on est innocent, on va être indubitablement condamné, peut-être à mort, au moins au bagne, et que quelques accents que l'on emploie pour convaincre ses juges et l'auditoire, on ne convaincra personne de rien, si ce n'est sa hardiesse et son impudence?

Dante a oublié ce supplice-là.

— Vos nom et prénoms, demanda le président à Jean, quand l'huissier eut fini la lecture de l'acte d'accusation.

— Jean Raynal, répondit le jeune homme d'une voix presque éteinte, mais empreinte d'une étonnante douceur.

— Votre professsion?

— Commis voyageur.

— Où êtes-vous né?

— A Paris.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt-et-un ans et trois mois.

Un murmure d'indignation courut dans l'auditoire, murmure qui pouvait se traduire pas ces mots: Si jeune et déjà si criminel!

— Vous êtes accusé, reprit le président, d'avoir, dans la nuit du 15 au 16 avril dernier, assassiné le sieur Valentin Raynal, curé du village de Lafou, et la demoiselle Toinette, sa servante.

— Je sais que je suis accusé de cela, monsieur.

— Vous continuez à nier le crime?

— Oui, monsieur le président.

— C'est bien. Racontez-nous les faits qui sont à votre

Digitized by Google

connaissance, puis nous passerons à l'audition des témoins.

Jean raconta, pour la dixième fois peut-être, son arrivée chez son oncle, sa conversation avec lui, son sommeil profond de la nuit, son départ du matin, sa visite à M. Simon, et enfin son arrestation au moment de quitter Nîmes.

La déposition des témoins commença. Que de preuves la justice des hommes peut avoir pour condamner un innocent, avec la conviction qu'elle sévit contre un grand coupable!

Le premier témoin que l'on entendit fut ce paysan auquel Jean avait demandé où se trouvait la maison du curé.

— Avez-vous remarqué quelque agitation alors, soit dans l'allure, soit dans la voix de l'accusé? demanda le président à cet homme.

— Non, monsieur le président; l'accusé avait chaud, voilà tout. (On rit.)

Toutes les fois que des gens sont réunis pour entendre juger et condamner un homme, ils ne laissent jamais passer une occasion de rire.

— C'est bien! allez vous asseoir, dit le président au témoin, enchanté d'avoir été le premier appelé, parce que, de cette façon, il pouvait, d'une bonne place, assister à tous les débats et n'en point perdre un mot.

Le second témoin fut un des trois amis du curé qui étaient venus passer avec M. Raynal la soirée qui précéda le crime.

Celui-là était un homme de soixante ans, d'une intégrité et d'une vertu proverbiales dans tout le département.

Après l'avoir questionné sur ses nom, qualité et profession, le président lui dit:

— Quel langage M. Raynal tint-il vis-à-vis de son neveu pendant cette soirée?

Digitized by Google

— Un langage tout-à-fait paternel. Il paraissait avoir pour l'accusé la plus grande affection.

— Quelle était pendant ce temps la contenance de son neveu ?

— Celle d'un jeune homme reconnaissant de l'intérêt qu'on lui porte.

— Fut-il question de la dissension qui avait existé entre les deux frères ?

— Oui, monsieur le président.

— Qu'en disait M. Raynal ?

— Il la regrettait.

— Avant cette circonstance, M. Raynal vous avait-il quelquefois parlé de son frère ?

— Oui, monsieur. M. Raynal était un de mes bons amis, et il me confiait toutes ses pensées.

— En quels termes vous parlait-il de M. Onésime Raynal ?

— Je dois à la vérité de dire qu'il me l'a représenté quelquefois comme un homme d'un caractère violent. Mais son opinion s'était bien modifiée par la suite, et il m'a souvent exprimé le désir de revoir ce frère et de le presser dans ses bras.

Les deux témoins suivants firent la même déposition, en ajoutant que le curé leur avait dit avoir touché une somme de douze cents francs dans la journée.

— Cette somme était en pièces de cent sous, objecta le défenseur de Raynal, et les douze cents francs trouvés sur l'accusé étaient en deux billets et en dix louis.

— Monsieur le curé ne nous a pas dit, répondirent les témoins, en quelle monnaie étaient les douze cents francs qu'il avait reçus. Il nous a dit les avoir, voilà tout.

— D'ailleurs, fit l'avocat général, l'accusé les eût-il pris en argent, eût pu, chez un changeur, les transformer en or et en billets.

— Aussi, répliqua le défenseur, est-ce pour cela que nous voudrions pouvoir prouver que les douze cents

Digitized by Google

francs de M. Raynal étaient en pièces de cinq francs, parce que nous défierions l'accusation de retrouver le changeur.

Aucun témoin ne put éclairer la justice sur ce fait.

Le jeune homme qui avait le premier annoncé le crime fut entendu. Il ne savait rien, sinon qu'étant venu la veille au soir pour voir M. Raynal, et ayant appris de Toinette qu'il était en famille, il n'avait pas voulu le déranger, et, couchant à Lafou, avait remis sa visite au lendemain.

C'était alors, qu'inquiété par le silence de la maison à laquelle il frappait, il avait pris sur lui de faire enfoncer la porte.

Les témoins à décharge furent entendus. Tous ils venaient constater la bonne conduite de Jean jusqu'au jour où l'accusation s'empara du jeune homme; mais nul ne put donner de détails sur lui, à partir de ce jour.

Le croupier de la maison de jeu comparut à son tour.

— Reconnaissez-vous monsieur? lui demanda le président en lui montrant l'accusé.

— Non, monsieur le président.

— Vous ne vous rappelez pas l'avoir vu dans la maison dont vous faites partie?

— Il y vient tant de monde qu'il nous serait difficile de nous rappeler tous les visages.

— Cependant l'accusé affirme avoir gagné douze cents francs, le 8 avril; vous souvenez-vous de cela? C'est vous qui les lui auriez payés, dit-il.

— C'est moi qui paye tout le monde, c'est moi qui fais les jeux. Des centaines de mille francs me passent chaque jour par les mains. Il me serait donc impossible de me souvenir si j'ai compté à quelqu'un douze cents francs, qui sont une somme bien peu importante.

— Allons! Dieu le veut, murmura Jean.

Il en fut ainsi de tous les témoins.

Tous les habitants de Lafou, voisins de la maison où

Digitized by Google

demeurait le curé, avaient été cités. Parmi eux, il y en avait qui s'étaient couchés tard, d'autres qui s'étaient levés avec le jour; il y en avait même qui n'avaient pas dormi. Eh bien! aucun d'eux ne put dire qu'il avait vu entrer chez M. Raynal, soit le jour, soit la nuit, une autre personne que son neveu.

A chaque instant, les preuves morales s'amoncelaient contre Jean. Il était anéanti. Sa pensée lui échappait.

Par moments, il croyait être là pour le compte d'un autre, et, d'un autre côté, il était lui-même si épouvanté de ce concours de circonstances aggravantes, qu'il en arrivait à se demander réellement s'il n'avait pas tué son oncle.

L'avocat-général, tous les témoins entendus, se leva et soutint l'accusation en ces termes :

« Messieurs les jurés, il y a des crimes pour lesquels votre justice n'a même pas besoin de discuter avec votre conscience, et que vous pouvez condamner hardiment si vous voulez venger la société compromise. Le crime que vous avez à juger aujourd'hui est un de ces crimes-là. Il a été commis dans des circonstances qui ne laissent aucun doute sur son véritable auteur. L'assassin, c'est l'homme que vous avez sous les yeux; c'est celui qui, depuis deux mois, a vu s'amonceler autour de lui les preuves les plus accablantes, sans pouvoir détruire même la plus petite. Peut-il rester le moindre doute dans votre âme? Rappelez-vous les faits, et le doute n'existera plus, et la lumière se fera. Heureusement, on peut appliquer à la justice le mot de l'Évangile : *Deus dixit : Fiat lux; et lux facta est.* »

L'avocat-général passa son mouchoir sur ses lèvres pour laisser à ses auditeurs le temps de faire courir dans la salle un murmure d'admiration; puis, content de l'effet produit, il continua :

« Ressoudons les uns aux autres les chaînons de l'accusation, et nous verrons si la vérité n'est pas patente. Un

Digitized by Google

seul homme est entré chez M. Valentin Raynal, dans la journée du 15, un seul homme en est sorti au milieu de la nuit du 15 au 16; cet homme, c'est Jean Raynal. Pendant le temps que l'accusé est resté chez son oncle, un crime a été commis; quand je dis un crime, c'est deux crimes que je devrais dire, puisque c'est de deux victimes qu'il nous faut aujourd'hui venger la mort. Sur qui doivent se porter les soupçons? Naturellement sur le seul homme que l'on ait vu entrer ce jour-là chez le vénérable curé de Lafou. Et quelles preuves l'accusation trouve-t-elle contre cet homme? Ici, je suis presque pris de pitié devant l'aveuglement même de celui qu'on accuse, et qui continue à nier son crime, au lieu de tenter d'apaiser la justice par la franchise de ses aveux. Cet homme nie; il nie! et l'on retrouve dans sa poche une somme de douze cents francs, quand une somme de douze cents francs a été dérobée à la victime! Il nie! et ses vêtements portent les traces du noble sang qu'il a répandu! Il nie! et, dans une lettre écrite par son oncle, deux heures avant de tomber sous les coups de ce parricide, nous trouvons que ce jeune homme, qu'il a reçu comme son fils, a la fatale passion du jeu, et le pieux vieillard, comme si Dieu, au service duquel il a vécu, lui envoyait un pressentiment, ajoute que cette passion mène à tous les crimes. Il ne savait pas, le saint homme, que la première victime de cette passion, ce serait lui. Il nie! et nous connaissons tous la cause de sa visite à son oncle; et après vingt-deux ans de séparation, cette visite, qui a pour résultat un assassinat, n'est-elle pas une preuve de plus de la culpabilité de Jean? preuve si grave, qu'à mon avis, ajouta l'avocat-général en regardant le père et la mère du jeune homme, l'accusation eût dû amener trois accusés sur le banc où je n'en vois qu'un. »

Onésime Raynal et sa femme étaient tellement absorbés par leur douleur, que, la tête baissée et se tenant

Digitized by Google

par la main, ils n'entendirent point ce que disait l'avocat-général, dont les paroles n'arrivèrent à leurs oreilles que comme un bourdonnement de plus.

« En effet, reprit le magistrat en relevant la manche de sa robe, pour donner plus de liberté à son geste, rappelez vos souvenirs; souvenez-vous de la déposition unanime des trois premiers témoins que nous avons entendus : le curé de Lafou, en maintes circonstances, avait parlé du caractère violent de son frère. Que vient donc faire tout-à-coup ce neveu après vingt deux ans de séparation? Qu'est-il? sinon l'envoyé de la haine! Qu'est-ce? sinon l'instrument de la vengeance!

» Oui, messieurs, l'accusé est coupable; oui, vous pouvez condamner sans doute et sans remords. La société a remis entre vos mains le plus sacré de ses droits; usez-en sans faiblesse. Que votre mission vous grandisse et vous mette au-dessus des impressions vulgaires. Ici, vous n'êtes pas des hommes, vous êtes des consciences, et n'oubliez pas que Dieu lui-même a dit : « Celui qui frappera de l'épée périra par l'épée. »

L'avocat-général se rassit, en se dandinant de droite à gauche, au milieu de l'admiration et de l'approbation générales.

Le défenseur prit alors la parole. Il raconta la vérité, de sorte que personne ne se laissa convaincre par ce qu'il disait.

Son plaidoyer fini, Jean lui serra la main pour le remercier de la peine inutile qu'il venait de se donner. Il était onze heures du soir. A la clarté des lampes qu'on avait allumées, on voyait la grande figure du Christ qui occupait le fond de la salle, et qui levait les yeux au ciel avec un air de sérénité dans la douleur, comme pour dire aux coupables : Repentez-vous, et le ciel vous pardonnera! comme pour dire aux innocents : Courbez-vous comme moi et mourez en souriant si l'on vous condamne.

Digitized by Google

Vous serez glorifiés dans le ciel et vous serez les bien-aimés de Dieu.

Le président se leva, et, d'une voix solennelle, il dit :

— Le jury va passer dans la salle des délibérations. J'invite le père et la mère de l'accusé à se retirer pendant que l'on prononcera le jugement.

Les deux vieillards, — nous disons vieillards, car en deux mois, le père et la mère de Jean avaient vieilli de vingt années, — les deux vieillards se levèrent, soutenus par deux huissiers, et quittèrent la salle en jetant un dernier regard plein de larmes sur leur malheureux fils, qui leur souriait pour leur donner du courage.

Cette scène impressionna vivement l'auditoire.

En se retirant, Onésime Raynal et sa femme entendirent sur leur passage ces deux mots souvent répétés :

— Pauvres gens !

Et ils virent des larmes que l'on essuyait.

En ce moment, on eût voulu entendre acquitter Jean, car enfin le cœur de l'homme est bon.

Les jurés se retirèrent dans la salle des délibérations.

— Faites sortir l'accusé, dit le président.

Jean sortit, accompagné de deux gendarmes.

Un quart d'heure après, le jury rentra.

Le chef du jury prit la parole :

— Sur notre âme et sur notre conscience, oui, nous déclarons l'accusé Jean Raynal coupable du crime d'homicide volontaire avec préméditation, sur la personne de Valentin Raynal, son oncle, et de Toinette Belami.

— Faites rentrer l'accusé, dit le président.

Jean rentra.

— En conséquence, fit le président en se levant ainsi que toute la cour, ainsi que tout l'auditoire, et en se découvrant, en conséquence, la cour condamne l'accusé Jean Raynal à la peine de mort. Accusé, avez-vous quelque chose à dire ?

— Rien, monsieur le président, répondit Jean d'une

Digitized by Google

voix calme, sinon que, moi aussi, sur ma conscience et sur le Dieu qui nous écoute, je jure que je suis innocent.

La foule se retira silencieuse et profondément émue.

En apprenant cette condamnation, le père de Jean se sauva de la ville sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu, et la mère du condamné devint folle.

Un mois après cette séance, on lisait dans *la Sentinelle* de Nîmes, à la date du 16 juillet :

« Hier a eu lieu l'exécution de Jean Raynal, dont nos lecteurs se rappellent sans doute avoir lu le procès il y a un mois environ.

» L'accusé s'était pourvu en cassation ; mais son pourvoi a été rejeté, et l'on est venu lui annoncer hier matin qu'il n'avait plus que deux heures à vivre. Jean Raynal a pleuré abondamment en entendant la lecture du rejet de son pourvoi, et il s'est confessé au prêtre qui est entré dans sa prison quelques minutes après, et qui ne l'a plus quitté que sur l'échafaud.

» Après sa confession, il a dit à l'ecclésiastique :

» — Si chrétien que l'on soit, mon père, c'est bien triste de mourir innocent, et de mourir à mon âge.

» — Notre Seigneur est mort innocent, lui a répondu le saint homme.

» — Oui, mon père ; mais sa mort rachetait quelque chose, tandis que la mienne ne servira à rien.

» Le bourreau est entré alors, et la toilette dernière a commencé.

» — Désirez vous quelque chose avant de mourir ? a-t-on demandé à l'accusé.

» — Une feuille de papier, une plume et de l'encre, a-t-il répondu. On lui a donné ce qu'il demandait ; alors, il a écrit ces mots :

« Au moment de mourir, je pardonne à ceux qui m'ont » condamné ; car, devant les preuves qui pesaient sur moi, » si j'eusse été à leur place, j'eusse fait comme eux ; mais

Digitized by Google

» je jure de nouveau que je suis innocent du crime pour
» lequel je meurs, et j'espère qu'un jour la vérité se fera
» connaître pour la réhabilitation de ma mémoire et de
» celle de mon pauvre père, qui a disparu, et de ma mère,
» qui est folle.

» JEAN RAYNAL.

» 15 juillet 1823. »

« — Mon père, a dit l'accusé au prêtre, veuillez garder ce papier ; je le dépose entre vos mains. C'est l'avenir de l'homme qui n'a plus que deux heures à vivre.

» Jean Raynal est alors monté dans une voiture après avoir refusé de manger et de boire, et il a gravi les degrés de l'échafaud avec un calme qui semblait tenir de la résignation.

» Deux minutes après, la justice des hommes était satisfaite. »

II

LE NICOLAS.

Huit ans se sont passés.

Nous sommes au mois d'octobre 1833, il est neuf heures du soir, et sur cette vaste mer des Indes, qui promène patiemment et bruyamment ses vagues des îles de la Sonde au cap de la Brume, se confondant avec l'obscurité, un vaisseau creuse péniblement son sillon.

Ce vaisseau, c'est *le Nicolas* qui vient de l'île de Madagascar, qui va relâcher au Cap et qui s'arrêtera à Marseille.

Le pont du navire est silencieux et désert.

A l'exception de l'officier de quart, qui, couvert de son

Digitized by Google

caban, se promène les mains derrière le dos, et du pilote qui se tient à la barre, personne ne s'y trouve.

C'est que la nuit est non-seulement obscure, mais froide ; c'est que le ciel et la mer sont d'un gris d'ardoise, et qu'une petite pluie fine fouette les cordages du bâtiment.

On n'entend que le craquement du navire qui se fatigue à dompter cette mer puissante, hennissant sous la proue, comme le cheval sous l'éperon du cavalier.

Descendons alors dans l'entre-pont, et voyons ce qui s'y passe.

Dans une large cabine, qui sert de salle à manger le jour, de salon le soir, et qu'éclaire à cette heure une lampe couverte d'un large abat-jour vert, pendue par une tringle de fer à l'une des poutres du plafond, quatre personnes sont assises autour de la table nue. Deux de ces personnes jouent aux dominos : c'est le commandant Durantin et le docteur Maréchal.

La troisième lit, la tête appuyée sur sa main droite, son coude et son livre posés sur la table.

La quatrième ne fait rien matériellement, mais paraît plongée dans une méditation si profonde, qu'il se pourrait bien que des quatre personnes qui sont là elle fût la plus occupée.

Le commandant est un homme de quarante-cinq ans environ, en petite tenue de bord, vrai marin à l'œil franc, au nez d'aigle, aux dents blanches.

Le docteur est un homme de trente ans à peu près, à la physionomie ouverte, au regard clair et limpide, comme doit être le regard d'un homme bien portant de cœur, d'estomac et d'esprit.

Celui qui lit est un jeune homme qui peut compter vingt-cinq années au plus ; il a nom Félicien Pascal ; son visage est pâle, ses yeux, ombragés de grands cils noirs, sont d'une douceur parfaite, et sa bouche, facile au sourire, semble ne lui servir qu'à dire de pieuses paroles ;

Digitized by Google

quoiqu'il ne porte pas le costume de prêtre, il a reçu la tonsure, et il a toute la douceur évangélique d'un jeune ministre de Dieu ; quand sa main s'abaisse pour feuilleter son livre, on ne peut s'empêcher de remarquer la blancheur féminine et l'aristocratique finesse de cette main. Il est tout vêtu de noir, de taille moyenne, et il paraît plutôt frêle que fort.

A l'heure où nous faisons sa connaissance, son visage, appuyé sur sa main, encadré dans ses longs cheveux noirs, à demi éclairé par la lampe au-dessous de laquelle il lit, est le plus agréable et le plus sympathique qu'on puisse voir ; c'est le repos de l'âme pris sur le fait, c'est la foi vivante, c'est la conscience incarnée.

Le dernier personnage assis ou plutôt étendu, un peu loin de ses compagnons, sur un canapé qui est adossé à la cloison de la cabine, se trouve dans la pénombre des pieds à la tête. Il a trente ans ; il est de taille moyenne, paraît vigoureux, et ses traits ainsi que son costume sont un assemblage de distinction acquise et de vulgarité native.

Analysons cet homme et commençons par la tête.

Un teint un peu brûlé par le soleil des tropiques, mais blanc de nature ; des cheveux blonds, ondés naturellement et entretenus avec un soin presque prétentieux ; un front mat et poli comme l'ivoire, et que bombent les bosses de la résolution et de la volonté ; des sourcils d'un arc pur et dessinés d'un seul trait, servant de voûte à des yeux d'un bleu si pâle qu'ils échappent au regard des autres avec une étrange mobilité, sans compter que ces yeux passent brusquement d'une douceur angélique à une fixité si étrange qu'ils creusent comme deux trous sous les paupières, et semblent ceux d'une bête fauve, voilà ce qui frapperait d'abord dans le visage de cet homme. Le nez est droit et bien fait, et le reste de la figure peut tromper aisément l'investigation physionomique, à cause d'une barbe épaisse qui commence aux

Digitized by Google

oreilles et qui ne laisse plus voir que des lèvres minces, s'ouvrant sur d'assez belles dents.

Au contraire du jeune homme que nous avons décrit tout-à-l'heure, celui dont nous nous occupons maintenant a les mains fortes et les doigts carrés; il a d'elles un très-grand soin; mais s'il a pu parvenir à les rendre blanches, il n'a pu parvenir à les rendre élégantes. Des manchettes de batiste plissées les couvrent à demi, et un diamant d'une grande valeur brille au petit doigt de la main droite.

Cet homme porte une cravate de foulard blanc, nouée négligemment autour de son cou, un gilet d'étoffe anglaise à grands carreaux rouges, jaunes et verts, et une épaisse chaîne d'or court sur la blancheur de sa chemise, et va se perdre, ainsi que la montre qu'elle porte, dans le gousset gauche de ce gilet voyant.

Complétez le costume par une espèce de jaquette de velours noir, par un pantalon de cachemire d'étoffe brune, par des bas de soie blancs et des escarpins qui essayent de donner de la finesse aux pieds qu'ils renferment, et vous aurez le portrait complet de ce quatrième personnage, surtout si vous faites émaner de son individu un de ces parfums saisissants comme l'ambre ou le musc, et dont les habitants des colonies ont l'habitude et le tort de s'entourer.

Cet homme est-il bon ou mauvais? c'est ce qu'on ne saurait dire.

Ce n'est qu'en l'étudiant qu'on découvre les lignes fatales qui font son caractère particulier. Ces lignes sont-elles le résultat de malheurs subits ou de passions exercées? Est-ce un méchant? est ce un homme de bien? Tantôt le regard de cet homme semble partir d'un foyer de fiel, tantôt il acquiert une douceur merveilleuse; rien n'est plus souple que cette physionomie.

Tandis qu'on remarque la contraction amère et railleuse de ses lèvres, on est tout étonné de voir cette amer-

Digitized by Google

tume et cette raillerie se fondre en un sourire qu'envierait la bouche d'une jeune fille, et cela aussi rapidement qu'un nuage d'été change de forme sous le souffle de la brise.

Cependant, au premier abord, nous le répétons, c'est un homme comme tous les hommes.

Des livres posés sur le poêle, des cartes géographiques accrochées aux panneaux, un thermomètre, achèvent le simple ameublement de cette cabine, propre et luisante d'acajou.

Le seul bruit que l'on entende, nous le répétons, est, si nous pouvons nous servir de ce mot, la respiration du navire à laquelle se joint le petit frémissement des objets intérieurs qu'agite le mouvement du vaisseau, et de temps en temps le bruit des dominos que remuent les deux partenaires.

III

UNE PARTIE DE DOMINOS.

— Domino! s'écria tout-à-coup le commandant. Oh! mon pauvre docteur, vous n'êtes pas de force. Voyons, continua M. Durantin, en prenant la carte qui lui servait de marque et en comptant les crans; j'avais soixante-dix-sept points, et vingt-trois de ce coup-ci, ça me fait juste cent.

— Comme vous le dites, capitaine, fit le docteur, je ne suis point de force, voilà la quatrième partie que vous me gagnez; j'aurais besoin de renfort. Monsieur Valery, voulez-vous vous joindre à M. Pascal et faire une partie à quatre?

M. Valery, l'homme au gilet rouge, s'entendant in-

Digitized by Google

terpeller, se leva, et s'approchant de la table avec l'air d'un homme qui se réveille :

— Je le veux bien, dit-il.

— Et moi aussi, répondit le jeune homme en fermant son livre.

Puis, se frottant les mains, il ajouta :

— Savez-vous qu'il fait un peu froid ce soir, capitaine ?

— Voulez-vous que nous fassions faire du feu ?

— Oh! ce n'est pas à ce point, reprit Félicien; mais enfin, il fait froid.

— C'est mon avis, dit M. Valery en prenant place auprès de la table ; ce temps pluvieux pénètre les os. J'ai mal à la tête, et j'avoue qu'un peu de feu ne me ferait pas de peine.

— Depuis quelques jours, vous paraissez mal à votre aise, monsieur Valery, dit le docteur; faisons-nous une petite consultation?

— Oh! c'est parfaitement inutile, je n'ai rien.

M. Durantin sonna.

Un matelot parut.

— Du feu ! dit le capitaine.

Un instant après, le poêle ronflait.

Tout le monde se sentant plus à l'aise, on commença gaiement la partie, et l'on causa tout en jouant. M. Valery, seul de tous, frissonnait.

— Dans combien de jours serons-nous au Cap? demanda Pascal à M. Durantin.

— Dans deux jours au plus tard.

— Savez-vous que *le Nicolas* file vite !

— Ah ! il fait ses huit nœuds à l'heure.

— A vous de jouer, capitaine.

— Six partout?

— Oui.

— Je boude.

— Et vous, monsieur Valery ?

Digitized by Google

— Moi, j'ai du six.

— Vous avez donc hâte d'arriver au Cap? reprit le commandant en s'adressant à Félicien.

— Oui, j'ai hâte de retourner en France, et comme il faut auparavant que je reste deux ou trois mois au Cap, je voudrais y être déjà. Il me semblerait que je me rapproche de ma mère.

— Votre mère habite la France?

— Oui, capitaine, avec ma sœur.

— Quelle partie de la France habite-t-elle?

— Le Poitou, son pays natal et le mien.

— Tiens! je suis Poitevin aussi, moi, fit M. Maréchal; ainsi, nous sommes compatriotes.

— Blanc et deux, fit M. Valery.

— Deux et as, répondit le capitaine en posant son domino.

— De quelle ville êtes-vous, docteur? reprit le jeune homme.

— Je suis de Melle, une charmante petite ville, située sur le coteau qui sépare les deux vallons baignés par la Légère et la Béronne.

— Moi, je suis de Moncontour, qui est sur la rive droite de la Dive.

— C'est un charmant endroit que je connais beaucoup, mais c'est tout petit.

— Mille habitants tout au plus.

— Et comment se fait-il que vous ayez quitté ce petit bourg, et que vous vous trouviez, si jeune, sur nos mers du Sud?

— Blanc partout, fit M. Durantin. Voilà que vous causez maintenant, et il n'y a plus moyen de vous faire jouer. Blanc partout.

— Vous savez bien que nous n'avons pas de blanc, capitaine, puisqu'il y en a sept fois sur le jeu.

— Alors, abattons.

— Abattons.

Digitized by Google

— Un ! fit M. Durantin en montrant son point d'un air triomphant.

— Il faut avouer que le capitaine joue bien, dit Pascal en souriant ; puis, se tournant vers M. Maréchal pendant qu'on retournait les dominos :

— Ne me demandez-vous pas comment il se fait que j'aie quitté Moncontour, et que je sois si jeune et tout seul au milieu de la mer du Sud ?

— Oui.

— Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple ; dès que j'ai eu l'âge de comprendre, j'ai été pris du désir d'être prêtre. Quand j'étais tout enfant, les cérémonies religieuses, l'encens, le chant des enfants de chœur, les fleurs de la Fête-Dieu, les jeunes filles vêtues de blanc aux processions et défilant dans un rayon de soleil, à l'ombre des bannières de la Vierge, tout cela me remplissait d'une sainte exaltation et me faisait verser des larmes de joie. Plus tard, cet instinct religieux est devenu du raisonnement, et j'ai compris ma vocation. Mon père était mort ; ma mère, qui ne voulait me contrarier en rien, m'a fait entrer au séminaire de Niort, et j'ai étudié la théologie jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Alors j'ai reçu les premiers ordres, car, comme vous le voyez, je porte la tonsure ; mais avant de prononcer d'irrévocables vœux, j'ai voulu voir, étudier, comparer entre elles les autres religions, afin que ma foi fût plus que du sentiment, et procédât de la discussion. Je suis donc parti et je reviens.

— Convaincu ? demanda M. Valery.

— Convaincu, oui, monsieur, qu'il n'y a qu'une religion réelle, juste, éternelle, celle à laquelle je vais vouer ma vie, le christianisme.

— Ainsi, vous allez entrer dans les ordres ? dit à son tour M. Durantin.

— Oui, commandant.

— L'instruction que vous avez, l'étude spéciale que

Digitized by Google

vous avez faite, vont tout de suite vous donner droit à une position élevée.

— Oh ! mon ambition est bien mince, je ne veux qu'une chose, c'est être le curé de notre petite église de Moncontour, et continuer à vivre là entre ma mère et ma sœur, au milieu de mes souvenirs d'enfance et de tous les braves gens que je connais dans ce village, qui manqueraient à mon cœur si je les quittais pour jamais. J'ai touché les confins du monde et voilà ce que je rapporte.

— Savez-vous que c'est tout bonnement le bonheur que vous rapportez ?

— Je le crois.

— Mais pourquoi vous arrêtez-vous au Cap ? Je me permets de vous faire toutes ces questions, ajouta le capitaine, parce que vous-même voulez bien nous entretenir de vous, et que je m'intéresse à votre destinée ; car, foi de marin, je ne connais rien de plus respectable et de plus intéressant qu'un jeune prêtre qui applique à l'amour de la religion toute l'exaltation de la jeunesse.

— Merci de votre intérêt, capitaine, répondit Félicien, tendant la main à M. Durantin. Je m'arrête au Cap pour y recueillir un petit héritage que nous y avons fait, ma sœur et moi, une cinquantaine de mille francs environ que nous a laissés un oncle qui était venu vivre là. Cette somme arrondira la dot de ma chère Blanche, et si j'ai la joie, à mon retour, de la marier à quelque honnête homme qui la comprenne et apprécie toutes les bonnes qualités de son cœur, je ne demanderai plus rien à Dieu.

— Quelle chose curieuse que la vie ! observa le capitaine, qui n'avait cependant pas l'habitude de faire de la philosophie, nous voilà quatre dans cette chambre, venant tous quatre physiquement du même pays, et pas un de nous n'a la même destinée que les autres : Maréchal est médecin, moi je suis dans la marine, M. Pascal va entrer dans les ordres, et vous, monsieur Valery...

Digitized by Google

— Moi, c'est plus prosaïque que tout cela, je retourne tout bonnement en France, après avoir fait ma fortune dans le commerce, à l'île de Madagascar où j'étais depuis sept ans.

— Eh bien ! vous n'êtes pas encore le plus malheureux de nous tous ; n'est ce pas, Maréchal ?

— Je le crois bien ! fit le docteur.

— Aussi, je ne me plains pas, répliqua M. Valery, tant s'en faut. Et en disant cela il passait la main sur son front comme un homme qui souffre de la tête.

Un silence de quelques minutes succéda à cette conversation. Chacun méditait. L'âme saisit si vite un prétexte pour se replier sur elle-même.

Ce fut le capitaine qui, le premier, rompit le silence.

— Ah ça ! Maréchal, nous n'avons pas fini notre partie !

— C'est juste. Et M. Maréchal prit sept dominos pendant que les autres en faisaient autant.

— Pardonnez-moi, messieurs, si je quitte la partie, interrompit M. Valery en se levant, mais je me sens mal à mon aise et je vais me coucher.

Le docteur regarda le passager.

— En effet, vous êtes pâle, monsieur, lui dit-il ; donnez-moi votre main. Vous avez un peu de fièvre.

— Oh ! ce ne sera rien. La mer m'indispose toujours un peu. J'ai besoin de repos, voilà tout.

— En tout cas, avant de me coucher, je passerai vous voir.

— Merci, docteur, mais il est inutile que vous vous dérangiez pour cela.

M. Valery salua ses trois compagnons et quitta la salle pour se diriger vers sa cabine.

— Chacun pour son compte ; maintenant, dit le capitaine, qui, comme on le voit, était un enragé joueur de dominos, à qui de poser ?

— A vous, capitaine.

— Eh bien ! alors, double-cinq.

Digitized by Google

IV

FORCE ET FAIBLESSE.

Il y avait à peu près trois quarts d'heure que M. Valery s'était retiré, et les trois joueurs, qui avaient cessé leur jeu, prenaient le thé en causant, quand la porte de la salle s'ouvrit, et qu'il parut.

Il avait endossé une robe de chambre, et il était pâle comme un mort.

— Ah ! vous nous revenez, fit le capitaine, c'est bien, cela. Mais tout en parlant ainsi, M. Durantin regardait avec inquiétude le jeune homme qui rentrait, et disait tout bas au médecin :

— Voyez donc comme il est pâle !

— Oui, je vous reviens, répliqua M. Valery en s'asseyant, car il semblait avoir de la peine à se tenir debout, et en essayant un sourire, mais c'est pour demander une petite consultation au docteur.

Et pendant qu'il parlait, on entendait claquer les dents du malade.

Il tendit la main à M. Maréchal.

— Vous avez une forte fièvre, monsieur, lui dit le docteur.

— Oui, je souffre beaucoup, répliqua M. Valery d'une voix calme et presque avec fierté.

— Ne vous êtes-vous pas couché ?

— Si fait.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler alors ?

— A quoi bon vous déranger pour si peu de chose ?

— C'est une imprudence que vous avez commise.

— Oh ! je suis bien constitué.

Digitized by Google

— Oui ! mais il y a des constitutions qui ne résistent pas à certaines attaques.

— Est-ce à une de ces attaques que j'ai affaire ?

— Je ne dis pas cela ; seulement, je vous le répète, vous avez une fièvre intense, et vous ne sauriez prendre trop de précautions.

— Eh bien ! docteur, dites-moi ce qu'il faut faire et je le ferai.

Il était facile de voir les efforts de M. Valery pour parler avec sang-froid et pour garder son calme. Malgré lui, il tremblait de tous ses membres, et ses lèvres violacées s'agitaient sans cesse. On eût dit qu'il se plaisait à cette lutte de sa volonté contre son corps.

— Pendant que vous habitiez l'île de Madagascar, reprit M. Maréchal, avez-vous ressenti quelquefois les symptômes que vous ressentez aujourd'hui ?

— Jamais.

— Et cela vous a pris tout-à-coup ?

— Tout-à-coup.

— Veuillez vous lever, si cela vous est possible.

M. Valery se leva, mais il fut forcé de porter la main à son front, comme pour comprimer l'éblouissement qui passait devant ses yeux et le vertige fiévreux dont il se sentait pris au moindre mouvement qu'il faisait.

Le docteur entr'ouvrit la chemise du malade un peu au-dessous du cou et se mit à examiner sa poitrine, marbrée de larges taches rouges.

— Diable ! murmura-t-il, voilà qui est sérieux !

— Que dites-vous, docteur ?

— Rien !

— Vous avez secoué la tête, cependant.

— A vrai dire, j'ai vu les premiers effets de votre imprudence.

— La tache rouge ! fit M. Valery avec une intonation qui prouvait qu'il avait déjà remarqué ce symptôme et qu'il en était inquiété.

Digitized by Google

— Oui.

— Alors, c'est dangereux ?

— Non, mais enfin... c'est à soigner.

— Commandant, ajouta le docteur en se tournant vers M. Durantin, il faudrait faire donner à monsieur une cabine plus grande et plus aérée que la sienne.

— Sur le pont ?

— Oui, si cela est possible.

— Il y a celle qu'occupait l'ambassadeur français ; c'est un véritable appartement. Je la mets à la disposition de M. Valery.

— Vous sentez-vous la force de vous y rendre, monsieur ? demanda le docteur au malade.

— Oh ! certainement, je suis plus fort que vous ne croyez.

— Eh bien ! veuillez y aller tout de suite, c'est plus prudent.

— Bonsoir, messieurs, fit M. Valery ; pardonnez-moi de vous avoir dérangés.

— Demain, monsieur, nous irons savoir de vos nouvelles, et de quoi que vous ayez besoin cette nuit, réveillez-nous si nous dormons.

M. Valery remercia le capitaine, et s'apprêta à quitter la cabine.

Mais quand il eut fait quatre pas, il fut contraint de s'arrêter, et la nature reprenant le dessus, il chancela. Il fit un effort violent ; mais avant même qu'il eût pu s'appuyer au mur, il s'évanouit dans les bras du docteur qui avait prévu ce qui arriverait, et qui se tenait derrière lui.

— Deux hommes ! demanda le médecin.

On fit venir deux matelots.

— Transportez monsieur dans la cabine de l'ambassade et couchez-le. Les deux matelots prirent M. Valery, l'un par la tête, l'autre par les pieds, et le transportèrent dans sa nouvelle chambre.

Digitized by Google

— Est-ce grave ce qu'a M. Valery? demanda le capitaine.

— Si c'est grave, je le crois bien; c'est tout bonnement une attaque de fièvre jaune dont il aura emporté le germe de l'île de Madagascar. Cette île-là n'en fait jamais d'autres, voilà pourquoi j'ai demandé une cabine isolée; cette fièvre est contagieuse, et il ne serait pas drôle que nous l'eussions tous.

— Oh! le malheureux! s'écria Pascal; espérons que Dieu le sauvera.

— Pour qu'il soit descendu ainsi avec une pareille fièvre, il faut que ce soit un rude gaillard, car, moi qui suis fort, que le diable m'emporte si, dans le même cas, j'aurais bougé!

— Il faut que quelqu'un le veille, n'est-ce pas? demanda Pascal.

— Oui.

— Eh bien! moi, je vais le veiller.

— Êtes-vous fou! nous avons des hommes pour cela. C'est une fièvre terrible, je vous le répète, qui se gagne en cinq minutes; non-seulement je ne vous laisserai pas veiller auprès de M. Valery, mais encore, si vous voulez l'aller visiter demain, je vous donnerai un flacon que vous me ferez le plaisir de respirer tout le temps que vous resterez auprès de lui.

— Rejoignez-le, docteur, fit le commandant; il doit avoir besoin de vous.

M. Maréchal disparut.

Pendant ce temps, on avait couché le malade toujours évanoui.

M. Maréchal lui fit respirer des sels et le fit revenir à lui.

En rouvrant les yeux, M. Valery parut avoir perdu un peu du calme qui ne l'avait pas abandonné jusqu'à son évanouissement.

Le docteur lui demanda :

Digitized by Google

— Comment vous sentez-vous ?

— Je souffre.

Il y avait un commencement de terreur dans cette réponse.

— Je me suis donc trouvé mal ? continua-t-il.

— Oui.

— Où cela ?

— En bas.

Le docteur se leva.

— Vous me quittez ? lui dit le malade.

— Un instant.

— Où allez-vous ?

— Chercher de la flanelle et préparer une potion pour vous frictionner.

— Un autre ne pourrait-il se charger de ce soin ?

— Non, pourquoi ?

— C'est que je voudrais que vous ne me quittassiez pas.

— Souffrez-vous davantage ?

— Oui, je souffre beaucoup; mais je ne suis pas encore mort.

M. Valery prononça cette phrase avec un certain air de défi fait à la douleur.

Cependant il était couvert d'une sueur froide, et se sentait près de se trouver mal de nouveau.

— Je ne suis pas aussi fort que tout-à-l'heure, ajouta-t-il comme pour excuser son premier mouvement, et cet évanouissement m'a un peu ému; c'est la première fois de ma vie que je me trouve mal.

— Respirez ceci pendant que vous serez seul; dans quelques instants, je serai auprès de vous, prenez patience et couvrez-vous bien.

Et pour plus de sûreté, M. Maréchal couvrit lui-même le malade et borda son lit.

Quand M. Valery fut seul, il regarda autour de lui, croyant ainsi se rendre mieux compte de sa position;

Digitized by Google

puis il pencha son oreille sur lui-même, comme pour s'entendre vivre et s'assurer qu'il existait encore. Il releva bientôt la tête en souriant.

— J'étais fou, murmura-t-il, ce n'est rien ; un homme comme moi ne meurt pas en un jour.

Alors il se mit à considérer ses mains dans lesquelles on eût dit que le sang n'avait jamais circulé, et ce fut avec une sorte de joie farouche qu'il se livra à cet examen. Il fit jouer ses doigts et craquer ses articulations, et de cette même main il toucha sa poitrine, respirant en même temps qu'il la pressait, et un nouveau sourire de triomphe entr'ouvrit ses lèvres pâles.

— C'est que, dit-il, j'ai bien cru que c'était la fin.

Et à cette idée un frisson involontaire lui courut par tout le corps.

En ce moment, un matelot parut, apportant du linge et des fioles.

— Monsieur a-t il besoin de quelque autre chose? demanda cet homme sans approcher du lit.

— Non. Qu'apportez-vous là ?

— Des fioles que M. Maréchal m'a remises pour vous.

— Où est-il, M. Maréchal ?

— A la pharmacie. Voulez-vous que j'aille l'y chercher ? proposa cet homme, qui paraissait avoir grande envie de quitter cette chambre, car le docteur lui avait recommandé d'y rester le moins de temps possible.

— Non, répondit le malade, qui avait remarqué la contrainte du matelot. Non, restez auprès de moi.

Le matelot s'adossa à la cloison, et se mit à tourner son bonnet entre ses mains.

M. Valery le considéra quelques instants, puis il lui dit :

— Approchez-vous donc un peu, mon ami ; vous semblez avoir peur d'attraper le mal que j'ai : il n'est pas contagieux cependant.

Le matelot fit un pas, mais un seul.

Digitized by Google

— Vous avez donc réellement peur ? ajouta M. Valery d'un ton presque irrité.

— Dame ! monsieur, j'ai une femme et des enfants, moi, et l'on a bien vite attrapé la fièvre jaune.

— La fièvre jaune ! s'écria le malade en pâlissant ; est ce donc la fièvre jaune que j'ai ?

Le matelot comprit qu'il venait de commettre une faute ; mais il se dit en lui-même : Tant pis, chacun pour soi ; et il répondit à M. Valery :

— C'est M. Maréchal qui a dit cela.

— La fièvre jaune ! répéta le passager dont le regard devint fixe ; la fièvre jaune ! mais on en meurt avec des douleurs affreuses, n'est ce pas ?

— Oh ! oui, monsieur !

— Tu as donc vu des gens en mourir, toi ?

— Oui, monsieur, souvent ; mon frère en est mort : voilà pourquoi j'en ai si grand'peur.

Et le marin ne se gênait pas pour tenir son mouchoir sur sa bouche et son nez.

— Alors tu connais les symptômes de cette fièvre ?

— Oui.

— Comment commence-t-elle ? demanda M. Valery en faisant un grand effort pour paraître calme.

— Par des vomissements, par des frissons, par des douleurs dans la tête et dans l'estomac, et puis le corps se couvre de taches rouges.

— Comme celles-ci ? continua le malade en montrant sa poitrine marbrée.

— Oui, monsieur, répondit le matelot en avançant la tête pour mieux voir, mais reculant en même temps son corps.

— Alors, je vais mourir, moi ! fit M. Valery.

Et il poussa un cri qui ressemblait au rugissement du tigre. Il y avait dans ce cri tout ce qu'un homme peut mettre de colère et de douleur dans une seule note de l'âme.

Digitized by Google

Le malade prit sa tête dans ses deux mains et la cacha dans son oreiller, s'arrachant les cheveux avec rage.

— Mourir, mourir! répétait-il, mourir maintenant, mourir riche, mourir à trente ans, c'est impossible, je ne le veux pas.

Et en parlant de la sorte, il étendait le poing, mais il retombait bientôt épuisé et sans force.

Le délire apparaissait déjà.

— Je veux voir le docteur, je veux voir le docteur! cria le malade, allez me le chercher tout de suite.

Le matelot, qui ne demandait qu'à s'en aller, disparut à ce mot.

— Je ne veux pas mourir, répétait toujours M. Valery, comme s'il eût voulu se convaincre que sa volonté pouvait éloigner la mort; et, le pouls doublé par la fièvre et la surexcitation morale, il courut à la porte comme un insensé, et l'ouvrit brusquement au moment où le docteur l'ouvrait de son côté.

— Si vous commettez de pareilles imprudences, dit M. Maréchal d'un ton presque sévère, je vous fais attacher dans votre lit, monsieur, car votre vie est sous ma responsabilité, et je veux que, s'il arrive un malheur, je n'aie au moins rien à me reprocher.

— Oui, docteur, oui, je vous obéirai, répliqua le malade en se recouchant, timide comme un enfant surpris en faute par sa mère. Vous me sauverez, vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Je ferai tout pour cela, et j'y réussirai, si vous n'entravez pas la science par de nouvelles folies.

— C'est que j'ai peur de la mort, voyez-vous.

— Cependant, tout-à-l'heure, vous faisiez preuve d'un grand courage.

— Parce que je suis plein d'orgueil et que je ne croyais pas que j'allais mourir. Mais maintenant que je sais quelle maladie j'ai, je vous le répète, j'ai peur. Le médecin, c'est comme le confesseur, on peut tout lui dire.

Digitized by Google

Sauvez-moi, et je vous donne la moitié de ma fortune; sauvez-moi, monsieur, je vous en supplie!

M. Maréchal regarda avec étonnement et presque avec défiance cet homme si fort quand il ne croyait pas au danger, si humble depuis qu'il le voyait en face.

— Oui, monsieur, on vous sauvera, tranquillisez-vous.

— Vous m'en répondez?

— Je ferai tout au monde pour cela.

— Il est impossible que je meure, répétait M. Valery, je ne le puis pas, je ne le veux pas.

Répéter les mots qu'il disait, essayer de découvrir un sens dans le flot de paroles, de prières, de blasphèmes qui s'échappait de sa bouche serait chose inutile.

Il en fut ainsi pendant toute la nuit, et, chose étrange! au milieu de son délire il ne cessa de répéter le nom de Pascal et de le demander. Jusqu'au matin on le frictionna pour rétablir la circulation du sang, et l'on employa tous les moyens humains.

Au jour, il revint un peu à la raison, et dès qu'il put articuler un mot, donnant suite à l'idée fixe de son délire :

— Docteur, dit-il à M. Maréchal, voulez-vous prier M. Pascal de venir me parler?

— Ce que vous avez à lui dire est-il bien important?

— Oui.

— C'est que la moindre fatigue peut vous faire mal.

— Soyez tranquille, je ne lui dirai que deux mots.

Le docteur envoya chercher M. Pascal, qui descendit à l'instant même.

— Vous voulez me parler, monsieur? dit-il au malade.

— Oui.

— Si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi.

— Je vais mourir, monsieur.

— Vous vous exagérez votre mal, n'est-ce pas, docteur?

Digitized by Google

M. Valery secoua la tête.

— Le docteur essaye de me faire espérer; mais moi aussi j'ai vu des gens mourir de la fièvre jaune, et je connais les symptômes de la mort; voyez.

En disant cela, le passager découvrait ses bras et sa poitrine tachés de plaques ternes.

— Oui, j'ai du feu dans la gorge et de la glace aux pieds : oh ! je vais mourir, je le sens, je le sais.

Et, comme un enfant, le malade se mit à pleurer.

Il faisait pitié à Pascal, il faisait presque honte au médecin.

Les deux hommes se regardaient.

— Il faut que je reprenne du calme à tout prix. On assure que lorsqu'on souffre comme moi et que l'on se confesse, quelquefois Dieu pardonne, non-seulement à l'âme, mais même au corps, et que l'absolution a fait des cures merveilleuses. Je veux me confesser ; je veux tenter cette dernière chance : après, Dieu me fera peut-être vivre.

— C'est d'un bon chrétien, monsieur, répondit Pascal, quoique le sentiment auquel vous obéissez ne soit pas tout-à fait un sentiment religieux; mais Dieu achèvera de vous éclairer : malheureusement, il n'y a pas de prêtre à bord.

— Et vous ?

— Moi, je n'ai pas encore été ordonné, monsieur.

— Mais vous serez prêtre un jour, sans aucun doute?

— A moins que Dieu ne me rappelle à lui avant que je prononce mes vœux.

— Eh bien ! vous recevrez avant la confession que vous recevriez après.

— C'est impossible.

— Impossible ! s'écria le mourant avec terreur.

— Oui.

— Alors vous me laisserez mourir dans le blasphème

Digitized by Google

et la malédiction. Eh bien! soit; je maudis Dieu et la religion!

— Silence, malheureux! silence!

— Il faut que je me confesse, vous dis-je, continua le malade, les yeux fixes, l'écume à la bouche, et près de retomber dans le délire. Le passé m'étouffe, il faut que vous le connaissiez. Je suis un misérable, écoutez.

— Cet homme a le délire, il devient fou, murmura Pascal.

— Non; cet homme souffre de l'âme autant que du corps, davantage peut-être, dit M. Maréchal au jeune homme; comme chrétien et comme médecin, je réclame de vous le service qu'il vous demande.

Pascal hésita pendant quelque temps.

Le malade tenait les yeux ardemment fixés sur lui.

— Oui, se dit Pascal après quelques moments d'examen, M. Maréchal a raison. Ce malheureux souffre de l'âme : il y a peut-être un malheur dans le passé de cet homme; il y a peut-être pour moi dans l'avenir, si j'entends cette confession, le mal à réparer et le bien à faire.

Eh bien! monsieur, continua-t-il, pour calmer le moribond, je consens à vous entendre; mais, quoi que vous ayez à révéler, je vous préviens que je ne vous donnerai pas l'absolution, car je ne puis la donner.

— Vous pouvez prier pour moi, vous pouvez me dire d'espérer, n'est-ce pas? C'est tout ce qu'il faut. Laissez-nous seuls, docteur, et vous, mon frère, asseyez-vous auprès de moi et hâtons-nous. Oh! qui m'eût jamais dit que la confession serait un besoin pour moi! Je souffre tant!... Dieu en abuse et se venge bien!... Écoutez-moi, mon frère!

— Pas encore, fit Pascal!

— Pourquoi?

— Parce qu'il se peut que vous ne mouriez pas, monsieur, et alors vous auriez peut-être un jour le regret

Digitized by Google

d'avoir confié à un homme un souvenir qui semble peser lourdement sur vous. Votre conscience, comme la mienne, serait troublée si vous surviviez à cette confession. Je ne la recevrai que lorsque le docteur aura perdu tout espoir, et Dieu merci, nous n'en sommes pas encore là. Calmez-vous, vous avez un peu de délire. Si je reçois votre confession, c'est à votre sang-froid, à votre repentir, et non à l'agitation de votre fièvre que je veux que Dieu la doive. Reposez-vous une heure ou deux et nous verrons. En ce moment, il vous serait impossible de mettre longtemps de la suite dans vos idées. Prenez un peu de cette potion que l'on vous a préparée; elle vous fera dormir trois ou quatre heures, et à votre réveil, le docteur me dira si franchement vous devez espérer ou non. Courage et patience, monsieur.

En même temps, M. Maréchal versait dans le verre de M. Valery quelques gouttes d'une liqueur rouge dont le flacon était posé sur la table de nuit.

Le malade but avec avidité.

Une sueur brûlante couvrit tout son corps; il lui sembla que son cerveau s'emplissait de plomb; il marmotta quelques paroles, fit signe au médecin et à Pascal de ne pas s'éloigner, et fermant les yeux malgré lui, il s'endormit au bout de dix minutes du plus profond sommeil.

Les deux jeunes gens sortirent de la chambre.

— Est-il en réel danger de mort? demanda Pascal au médecin.

— Il est midi, je vous dirai cela à quatre heures. Maintenant, allons respirer un peu d'air pur. Le délire de cet homme me fait mal, je ne sais pas pourquoi, car j'ai vu mourir bien des gens sans que cela me fît cet effet-là.

Deux heures après, M. Maréchal, accompagné de Pascal, redescendit auprès de M. Valery.

Celui-ci dormait toujours.

Digitized by Google

Le ravage que la maladie avait fait depuis vingt-quatre heures était inouï; dans la position et dans l'état où il était au moment où le docteur et son compagnon rentrèrent chez lui, on l'eût aisément cru mort.

Les yeux étaient entr'ouverts et vitreux, les joues creuses et mates, et sans des tressaillements fréquents qui agitaient ses mains, il eût eu toute l'apparence d'un cadavre.

— Le plus grand bonheur qui pourrait arriver à cet homme, dit le médecin, ce serait qu'il ne se réveillât point, car il souffrira beaucoup avant de mourir.

— Il mourra donc certainement?

— Oui, fit M. Maréchal en joignant un signe de tête à cette affirmation, pour la faire plus affirmative encore.

— Les jambes sont déjà froides et mortes, continua-t-il en soulevant le drap du lit et en montrant au futur prêtre les jambes décharnées du moribond.

— Quel changement en un jour! s'écria Pascal, et il se remit à contempler ce corps qui, à cette heure, renfermait encore quelque terrible secret, s'il fallait en croire les secousses fébriles qui l'agitaient, même pendant son sommeil, et qui bientôt n'allait plus être qu'une matière inerte, bonne à jeter à la mer.

En ce moment, M. Valery se réveilla, et après avoir regardé autour de lui, il rappela péniblement ses souvenirs.

— Ah! vous voilà, messieurs, dit-il, eh bien?

Le docteur, à qui cette question s'adressait, garda le silence et regarda confidentiellement Pascal.

— Je suis à vos ordres, dit celui-ci en s'adressant au malade.

— Ainsi, il n'y a plus d'espoir?

— Qu'en Dieu, fit le médecin.

— Autant dire que tout est fini alors, fit M. Valery.

— Vous doutez de Dieu, monsieur! s'écria Pascal.

— Ah! non, je n'en doute plus, puisque je vais mourir,

Digitized by Google

répliqua M. Valery; ainsi, continua-t-il, dans un moment de fièvre j'ai dit que je me confesserai; eh bien! soit, je me confesserai.

— Il est encore temps, monsieur, de revenir sur cette résolution, fit Pascal, si vous hésitez le moins du monde. Je le préfèrerais même, car j'aurai à demander pardon à Dieu d'avoir reçu cette confession, et, si j'y consens, c'est pour la tranquillité de votre âme.

— Eh bien! asseyez-vous là, mon frère, et vous allez, je vous en réponds, entendre une chose curieuse.

Pascal regarda avec étonnement celui qui lui parlait ainsi.

— Voilà un homme étrange, se dit le docteur en s'éloignant, car il lui semblait que cette confession que le moribond voulait faire par peur quelques heures auparavant, il mettait maintenant de l'orgueil à la faire.

En effet, par un de ces brusques changements qui caractérisaient sa nature, Valery, sûr de mourir, jeta sur ce qui l'entourait, au moment de révéler sa vie, un de ces regards de colère et de défi que l'ange déchu dut jeter sur le Dieu vainqueur, quand il résolut d'accepter la lutte éternelle.

V

LE MENDIANT.

Vous avez vu de ces enfants qui, grondés et punis par leur père pour une faute qu'ils avaient niée et qu'ils avaient commise cependant, s'écriaient tout-à-coup en pleurant, en frappant du pied, en montrant les poings quand ils se voyaient dans l'impossibilité d'échapper à la punition :

Digitized by Google

— Oui, c'est moi qui ai fait cela; oui, oui, et je recommencerai encore! Et quelquefois même, dans leur jeune désespoir, et comme pour se venger de leur père, ils exagéraient la gravité de leur faute.

Eh bien! regardez ce sentiment par le gros verre de la lorgnette morale, et vous verrez que c'était à un sentiment pareil que Valery obéissait maintenant en se confessant; seulement ce sentiment était plus grand de toute la différence qu'il y a de l'enfant à l'homme, du père à Dieu, de la faute au crime, de la punition paternelle à la mort, cette punition ou cette récompense de l'éternité.

— Ah! je vais mourir, disait le passager; ah! il ne va rien rester de moi; ah! ma mort est inévitable, eh bien! je veux qu'on sache ce que j'ai été et ce que je suis.

Cette disposition du malade n'avait pas échappé à Pascal; aussi ne put-il s'empêcher de dire à M. Valery :

— Monsieur, vous ne me paraissez pas être dans l'état où doit être l'homme qui va se confesser; permettez que je me retire. Je vous le repète : la seule chose qui pourra excuser l'action que je commets, c'est le repentir que vous aurez éprouvé, et, dans ce moment, vous paraissez être loin de ce repentir.

— Ce sera à vous, monsieur, de m'éclairer, et de me donner le repentir, si je ne l'ai pas. Où serait le triomphe de votre religion, si elle n'éclairait que des croyants? Je vous l'ai dit tout-à-l'heure, je suis bien fou de croire au Dieu qui me tue, moi que rien n'a pu même faire chanceler dans ma vie. C est plus qu'une confession que je vous fais, c'est une étude que je vous livre, étude qui ne peut que vous être utile dans la mission que vous accomplissez, car elle vous révèlera des mystères étranges du cœur humain; sachez-moi gré au contraire de ne pas mettre d'hypocrisie dans cette révélation : j'aurais pu faire des signes de croix et joindre les mains de fa-

Digitized by Google

çon à vous tromper, à quoi bon? De la franchise au repentir, il n'y a pas loin.

D'ailleurs cette confession ne regarde pas que moi, et quand vous l'aurez entendue, vous aurez des innocents à réhabiliter à votre retour en France, car j'ai fait du mal à des gens innocents qui en souffrent encore.

— Parlez, monsieur, parlez.

— Ah! mon frère, continua le moribond dans un des repos que lui laissait sa fièvre morale, quand vous avez pris la résolution d'entrer au service de Dieu, vous n'avez vu dans l'exercice du ministère auquel vous vous dévouiez que la joie de conférer directement avec le Seigneur, et que le plaisir tout chrétien d'enseigner la vérité aux hommes; vous n'avez pas prévu que votre mission vous ferait assister à d'effroyables spectacles et vous forcerait à de hideuses anatomies. Votre nature est douce et frêle, votre âme est née pour le bien, je l'ai vu tout de suite, êtes-vous sûr de ne pas vous enfuir épouvanté, la première fois que vous vous pencherez sur cet abîme qu'on appelle les passions humaines et dont vous allez devenir le confesseur et le confident?

Vous venez de visiter une nature éclatante qui parle sans cesse de Dieu, et, enivré de ses rayons, de ses chants et de ses parfums, vous avez promis à ce Dieu, qui se manifestait ainsi à vous, de lui consacrer votre avenir et de vous donner tout entier à sa loi; mais votre mission a deux faces, l'une rayonnante, parce que le ciel seul l'éclaire, l'autre sombre et ténébreuse, parce qu'elle est tournée vers les hommes, c'est-à-dire vers le vice, vers le crime, vers le doute. La force que vous puisez dans votre foi vous suffira-t-elle; et, voyant Dieu si grand et l'homme si vil, n'éprouverez-vous pas le besoin de la solitude et du désert?

Peut-être cette connaissance du cœur humain vous dégoûtera-t-elle à ce point, que vous ne pourrez la supporter, comme certains médecins ont été forcés de

Digitized by Google

renoncer à leur art parce qu'ils se trouvaient mal devant les cadavres infects qu'il leur fallait ouvrir.

— Vous vous trompez, mon frère, répondit Félicien d'une voix douce, j'ai pesé dans ma conscience, depuis longtemps, les nécessités auxquelles je vais être soumis, et je ne reculerai pas.

Quand je serai contraint d'entendre un de ces terribles mystères dont vous parlez, et que la confession révèle, je n'y verrai que le sentiment qui dicte cette confession, le repentir, et je prierai Dieu pour celui qui se repentira. Le Christ, en établissant la confession de l'homme au prêtre, c'est-à-dire à son semblable, a institué une loi sublime à laquelle les arguments de la religion réformée ont en vain essayé de porter atteinte.

L'homme qui a commis un crime, et qui, comme les protestants, peut, à l'heure de sa mort, ne s'en confesser qu'à Dieu, ne triomphe pas autant de lui que le chrétien qui s'humilie devant un autre homme, organe de la Divinité, et qui a reçu d'elle le droit d'absoudre avec l'ordre d'oublier. Rien de plus beau, mon frère, continua Pascal en s'exaltant, que cette mission de guérison morale que le Seigneur confie à ses ministres.

Croyez-moi, l'homme qui ne se confesse qu'à Dieu ne se confesse pas aussi complétement et avec autant de résultat que l'homme qui se confesse à Dieu et au prêtre. Il passe une transaction tacite avec sa conscience, il n'est pas sauvé, il n'est même pas guéri.

— Vous avez peut-être raison, monsieur, et je crois qu'en effet ce doit être une consolation de se confesser quand on a la foi, mais il doit y avoir des crimes que Dieu ne pardonne pas.

— Il les pardonne tous, mon frère, quand on s'en humilie avec sincérité, quand on se repent sérieusement; si votre conscience est chargée, je vous en prie, mon frère, je vous en supplie, faites vos efforts pour mourir

Digitized by Google

chrétiennement; et, au nom de notre Dieu, je vous promets le repos éternel de votre âme.

M. Valery regarda, avec un sourire moitié railleur, moitié envieux, cet homme dont la conviction était si franche et la foi si pure, et sans mettre de transition entre ce qu'il venait d'entendre et ce qu'il venait de dire, comme si son esprit irrésolu n'eût déjà plus osé douter, mais n'eût pas encore consenti à croire, il dit brusquement :

— Il y a huit ans, le curé d'un petit village, nommé Lafou, fut assassiné ainsi que sa servante. Le neveu de cet homme fut accusé du crime, condamné et exécuté. L'accusé était innocent.

— Oh! l'horrible fatalité! murmura Pascal.

— N'est-ce pas? reprit M. Valery, c'est effroyable à penser!

— Vous avez appris, depuis son exécution, l'innocence de ce malheureux?

— Je la savais à cette époque.

— Vous la saviez! s'écria Félicien presque épouvanté.

— Oui.

— Et vous ne vous êtes pas écrié: Cet homme est innocent!

— Je ne le pouvais pas.

— Vous ne le pouviez pas! quelle raison peut avoir un homme de laisser mourir un innocent?

— Quand il est lui-même le coupable, et que pour sauver l'innocent il faut qu'il se perde!

— Il doit le faire!

— Oui, mais il ne le fait pas, et s'il a tort comme chrétien, il a raison comme homme. La vie éternelle est une belle chose, mais elle est moins certaine que la vie de ce monde.

— Monsieur! fit Pascal en se levant et en se reculant malgré lui.

Digitized by Google

— Je vous l'avais bien dit, que certaines choses vous feraient horreur.

— Continuez, monsieur, continuez.

M. Valery reprit :

— J'assistai aux débats, j'entendis l'arrêt, je vis l'exécution.

Félicien pâlit.

— Et je revins de ce spectacle, ajouta Valery, avec le mépris de Dieu, en me disant que décidément la justice divine ne valait pas mieux que la justice humaine.

— Ce n'était pas assez pour vous, mon frère, de laisser s'accomplir un pareil malheur, vous blasphémiez encore !

— Ecoutez, mon frère, écoutez :

Il y a vingt-cinq ans, un enfant en haillons courait sur la route de Nîmes, les pieds nus, dans la poussière quand il faisait beau, dans la boue quand il faisait mauvais. Cet enfant, qui vivait d'aumônes, qui venait il ne savait d'où, qui n'avait jamais connu ni son père ni sa mère, qui couchait sur la route l'été, sous un mauvais hangar d'auberge l'hiver, qui répondait par hasard au nom de Joseph, comme il eût répondu à n'importe quel autre nom, puisqu'il n'en avait pas à lui, cet enfant, c'était moi. Une nature étrange naissait en moi, et je le sentais. Le mal était ma seule distraction, et cela dès mon plus jeune âge. L'esprit de destruction était inné en moi.

Ajoutez à cela une remarquable intelligence, une force morale bien au-dessus de mon âge et du genre de vie que je menais.

Je volais, mais si habilement et si effrontément à la fois, qu'on ne put jamais me surprendre en flagrant délit de vol. Ceux qui me donnaient l'hospitalité, qui me nourrissaient, qui prenaient pitié de moi, étaient les victimes que je préférais.

Quand je ne pouvais rien leur prendre, j'essayais de

Digitized by Google

leur faire du tort d'une autre façon. Si j'étais dans une ferme, je tuais quelque poule ou quelque lapin dont je jetais le corps dans le puits. Si un domestique me faisait coucher dans une maison particulière, je détériorais les arbres ou les voitures, je faisais mal aux chevaux, et, à défaut de cela, j'abîmais un mur; je faisais enfin un dégât quelconque, comme s'il eût été dans ma mission de laisser de moi une trace néfaste partout où je passais.

Je n'avais cependant pas de haine contre la société; ce n'était pas l'abandon où m'avaient laissé mes parents, ce n'était pas la misère qui me faisaient mauvais. Je serais né fils d'un roi que j'eusse été méchant comme je l'étais. C'était un résultat de mon organisation et non des événements. Les hommes me paraissaient plutôt bêtes que méchants. Je sentais dans mon jeune esprit de quoi tromper le monde entier, et je devais naturellement mépriser des êtres incapables de lutter avec un enfant.

Cependant, je compris bien vite qu'il fallait utiliser cette intelligence dont j'étais doué, exercer sur une plus grande échelle les étranges qualités qui se trouvaient en moi, et donner enfin un but éclatant à ma vie obscure. Je cherchai le moyen d'abord d'arriver à tout, et le meilleur me parut être l'hypocrisie.

Je fis des choses incroyables pour mon âge.

Comme je vous l'ai dit, je mendiais; mais, au lieu de dépenser l'argent que je récoltais à jouer avec mes camarades de mendicité, je le gardais précieusement. J'avais fait au pied d'un arbre un trou ignoré de tous, et j'enfouissais chaque soir dans ce trou ma récolte de ma journée. Il m'est arrivé de rester des nuits entières la main dans ce trou, à faire sonner les sous qu'il renfermait, comme un riche avare fait sonner des pièces d'or; l'amour de l'argent était en moi, et j'avais hâte d'acquérir beaucoup, convaincu que j'étais qu'avec mon intelligence et de l'argent je briserais tous les obstacles qui se

Digitized by Google

trouveraient devant mon ambition, vers quelque but que cette ambition se portât.

Quelquefois aussi je m'en allais jusqu'à la ville, et quand je voyais un mendiant vieux au coin d'une rue ou à la porte d'une église, j'attendais le moment où je pouvais être entendu de plusieurs personnes, et tirant quelques sous de ma poche, je les lui donnais en lui disant :

— Tenez, mon brave homme, nous sommes pauvres tous les deux ; mais vous êtes vieux et je suis jeune ; vous ne pouvez plus marcher et j'ai de bonnes jambes : voici ce que j'ai gagné hier, je n'ai besoin que de ce que je gagnerai demain.

Le mendiant me remerciait quelquefois en pleurant ; je surprenais des larmes d'attendrissement dans les yeux de ceux ou de celles qui m'écoutaient, et je m'enfuyais, comme pour me soustraire aux félicitations des témoins de cette scène, et en me disant :

— Quel bonheur qu'il soit si facile de tromper les hommes !

Comme vous le voyez, mon frère, il n'eût guère été possible de trouver une plus infâme créature que moi.

J'avais huit ans.

Mais un sentiment bizarre, et qui me rendait réellement malheureux, s'était peu à peu emparé de moi. C'était la conscience de mon infériorité vis-à-vis de l'être qui avait fait la nature dont j'étais entouré, et auquel on a donné la dénomination de Dieu, ce mot qui sert à désigner une puissance inconnue. Quand tous les soirs je voyais le soleil s'éteindre à l'horizon, la nuit descendre et le ciel s'illuminer d'étoiles, je prenais en haine cette régularité quotidienne contre laquelle je ne pouvais rien.

Il m'est arrivé, dans mon ignorante haine pour tout ce qui était au-dessus de moi et que je ne pouvais pas expliquer, de passer toute une nuit à regarder une étoile,

Digitized by Google

avec l'espérance que mon regard la ferait tomber ou l'éteindrait. Puis, quand après avoir passé des heures ainsi, je voyais l'horizon blanchir, le soleil reparaître et l'étoile s'effacer dans une brume lumineuse, je montrais le poing à ce ciel et je jurais de me venger.

Seulement, comme ce que je voulais atteindre était loin de moi, je me dis que si on peut tromper les hommes par l'hypocrisie, on ne peut tromper Dieu que par la patience. Je calculai que je pouvais vivre soixante ans, et je me mis à croire qu'en soixante ans je pourrais arriver à détruire cette harmonie universelle.

Mon imagination était tellement pervertie et tellement ardente, que, comme vous le voyez, elle était déjà entrée d'un pas dans la folie.

Un soir, dans une auberge où l'on m'avait accueilli, un homme vint loger, qui se rendait à la foire de Beaucaire, avec un grand instrument. Cet instrument était un télescope.

La nuit était superbe. Pour amuser l'aubergiste et sa femme, il tira son télescope de son étui ; il l'appuya sur un pied à triple branche, et il leur fit voir la lune et les étoiles. Je fus admis à ce spectacle.

Quand je m'aperçus que ces points lumineux, qui me paraissaient gros comme des têtes d'épingles quand je ne les voyais qu'avec mes yeux, étaient des mondes quelquefois plus grands que la terre; quand j'entendis cet homme expliquer cela tant bien que mal, je poussai un cri d'étonnement, et je lui demandai qui avait fait ce qu'il nous montrait là.

— Dieu ! me dit-il en me tapant sur la joue.

— Dieu !... murmurai-je ! Toujours Dieu ! et je sentis ma jalousie redoubler contre cet être qui a semé des mondes dans l'immensité comme le laboureur sème des grains dans les sillons.

La nuit même, je trouvai une destination à l'argent que j'avais ramassé. Je voulus apprendre la vérité sur

Digitized by Google

ce que je voyais, et demander à la science la révélation de ces effrayants mystères. J'allai à mon trésor. Je comptai ce qu'il contenait. En pièces d'un sou, en liards et en pièces blanches, il renfermait cinq cents francs. Je pris cette somme et je partis pour Nîmes.

Quand j'y fus, je demandai quelle était la meilleure institution de jeunes gens; on m'indiqua une grande maison ceinte de murs, et d'où, quand j'en approchai, j'entendis sortir mille cris joyeux.

La volonté qu'il y avait en moi est une chose merveilleuse. Si j'avais pu l'appliquer au bien, je serais maintenant un des plus grands hommes du monde.

Je me rendis à la pension qu'on m'avait indiquée, et je demandai, toujours muni de mon sac, à parler au chef de l'établissement.

Le portier voulut d'abord me mettre à la porte, mais j'insistai tellement, que vaincu par mon entêtement, il alla prévenir le directeur, lequel me reçut.

— Monsieur, lui dis-je alors, je suis un mendiant, je n'ai ni père ni mère, mais je veux un jour être bon à quelque chose. Depuis que je mendie, je n'ai pas dépensé un sou pour moi. La charité m'a nourri, logé, habillé comme je suis là. Les quelques sous que j'ai dépensés, je les ai donnés à de plus pauvres que moi; j'ai ainsi économisé cinq cents francs. On m'a dit que votre cœur est excellent et que votre institution est la meilleure de Nîmes; je viens donc tout bonnement vous dire : « Prenez mes cinq cents francs, gardez moi chez vous tout le temps que cette somme donne le droit d'y rester, et faites-moi apprendre, pendant ce temps, tout ce que je pourrai apprendre, surtout l'histoire des étoiles et du ciel. Le temps expiré, renvoyez-moi, je bénirai votre nom et je serai sûr de l'avenir. »

Le calcul que je faisais intérieurement me réussit à merveille. Le chef de l'institution me regarda avec éton-

Digitized by Google

nement, avec admiration même. Il alla jusqu'à s'émouvoir, et je vis des larmes poindre dans ses yeux.

— C'est très-bien, mon enfant, ce que vous faites là, me dit-il. Je vais garder vos cinq cents francs, mais pour vous les remettre quand vous quitterez ma maison, et vous ne quitterez ma maison que lorsque vous saurez tout ce que vous devez savoir.

— Imbécile ! murmurai-je, et je me jetai aux genoux du directeur pour le remercier de ce qu'il faisait pour moi.

Le lendemain, il n'était question dans la ville que de mon histoire, et, à partir de ce jour, je reçus de mes nouveaux camarades le surnom de *mendiant*.

Ce fut alors que je pus me rendre compte de la mauvaise nature du cœur de l'homme, et combien on a raison de le haïr, sans même le connaître, et de le mépriser quand on le connaît.

Aux yeux de tous, n'est-ce pas que ce que j'avais fait devait être considéré comme une belle chose ? Un enfant de dix ans, un mendiant, sans famille, sans principes, sans autres habitudes que les mauvaises habitudes de la misère et de l'abandon, qui parvient à réunir une somme de cinq cents francs, qui applique cette somme à acquérir de l'instruction, et à tenter de s'élever au-dessus de la position où la fatalité l'a fait naître, est évidemment un enfant digne d'éloges, ou tout au moins de sympathie. Il fallait être moi pour savoir ce que cachait le fond de cette belle action.

Je méritais donc, sinon l'amitié, du moins l'estime des enfants au milieu desquels je me trouvais, puisque aucun d'eux n'avait assez d'intelligence pour lire la vérité dans mon âme : ils étaient tous riches, tous heureux, tous fiers de leur fortune et de leur naissance, depuis l'enfant noble jusqu'au fils du commerçant ; ils pouvaient donc sans se faire de tort, accepter comme camarade ce pauvre petit qui, à leurs yeux, ne commettait pas d'autre

Digitized by Google

crime que de venir demander des moyens d'existence à cette instruction qui devait être pour eux un jour une superfluité.

Eh bien ! je ne trouvai pas une main à serrer dans la mienne. Je ne pus me mêler à aucun jeu. Ils me regardèrent du haut en bas, me baptisèrent : *le mendiant*, et tout fut dit. Mon teint hâlé, mes mains noircies par la poussière et les intempéries, mes pieds durcis par les cailloux sur lesquels je marchais sans souliers depuis neuf ans, les dégoûtèrent, et ils me laissèrent dans un coin.

— Tant mieux ! m'écriai-je, en voyant ce qui se passait, et je montrai le poing à tous ces enfants qui plus tard seraient des hommes dont je pourrais me venger. Je me jetai dans l'étude, et ma vengeance commença, car, au bout d'un mois, je savais lire et écrire couramment, faire les quatre premières règles des mathématiques, et, dans la classe où l'on m'avait mis, nul n'était de force à lutter avec moi.

Cette supériorité si vite acquise ne fit qu'ajouter l'envie à la haine de tous ces petits êtres contre moi. De méprisants qu'ils avaient été d'abord, ils devinrent agressifs ; ce ne fut plus assez pour eux de me détester, ils m'attaquèrent, et sans que je leur eusse rien fait, deux ou trois d'entre eux me battirent.

Mon premier mouvement fut d'en étrangler un, car j'étais remarquablement fort pour mon âge ; mais je parvins à me contenir ; et avec cet air doux et résigné que je savais si bien prendre, et qui plus tard m'a si bien servi, j'allai trouver le directeur, et je lui racontai ce qui venait d'avoir lieu.

J'ajoutai, toujours du même ton, que si je devais être un objet de discorde parmi ses élèves, je demandais à rentrer dans ma vie passée, ne voulant pas reconnaître par le mal le bien qu'on me faisait.

Le soir, ceux qui m'avaient battu étaient punis.

Digitized by Google

Le maître de cette pension était un honnête homme dans toute l'acception du terme, et j'étais moi-même une nature si vicieuse et si corrompue, que, plus j'étais forcé de l'estimer, plus je le haïssais ; le bien qu'il semait sur moi poussait en mauvaises pensées contre lui.

Je devenais un savant, mon orgueil s'augmenta, et quand j'eus surpris quelques-uns des secrets de la nature, je me crus en état de commencer mon duel avec Dieu. Il n'avait rien fait pour moi, et tout ce que je pouvais être, moi seul devais en être l'auteur.

— Ah ! Dieu a fait le monde ! ah ! il lit au fond des cœurs et voit ce qui s'y passe, me disais-je, ah ! rien n'arrive que par sa volonté ; eh bien ! qu'il lise dans mon cœur, et qu'il m'empêche d'arriver où je voudrai, je l'en défie !

Les joies âcres que me donnait cette lutte sont impossibles à décrire. Chaque affront que l'on me faisait et qui glissait sur moi comme une goutte d'eau sur du marbre, chaque mensonge que je faisais, sous un masque d'innocence et qui surprenait la bonne foi des gens qui devaient se croire mes supérieurs en tout, me grandissaient à mes yeux et me donnaient hâte d'arriver au temps de ma vie où je pourrais mettre en jeu sur un plus grand théâtre toutes les ressources de ma perversité.

Vous devez comprendre, mon frère, quel puissant levier ce devait être dans l'avenir pour un homme, que cette théorie qui grandissait tous les jours en lui, et de laquelle il résultait que, pourvu qu'on sache le cacher, on peut avoir les plus mauvaises pensées du monde et être estimé comme une âme honnête et un cœur loyal. De là, à se dire qu'on peut commettre tous les crimes, pourvu que l'on ait l'habileté de ne pas se laisser prendre, il n'y avait pas loin.

Cependant j'eus en même temps une grande joie et une grande déception. Ce qu'on m'apprenait ne suffisait plus à mon ardent désir de connaître, et je voulus éten-

Digitized by Google

dre par moi-même les limites de mon instruction. Le monde physique me devenait trop étroit, à moi qui voulais opérer sur le monde moral.

Notre chef d'institution avait une belle bibliothèque, et souvent j'y avais regardé avec curiosité les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Comme je passais tout mon temps à lire, je demandai à notre instituteur, qui était fier de mes progrès et sûr de moi, la permission de venir prendre de temps en temps un livre pour me distraire. Il y consentit, ne se doutant pas que le premier que je lirais serait justement le dernier qu'il eût voulu que je lusse.

Je profitai, pour user de sa permission, d'un moment où il était sorti, et je m'emparai du livre de Jean--Jacques.

Quand je vis cette froide anatomie que l'écrivain a faite sur lui-même, quand je pus suivre de l'œil le scalpel moral qui décousait le cœur humain et le mettait à nu aux yeux de tous, quand je reconnus dans ce grand criminel, que l'aveu écrit de ses turpitudes a immortalisé, les mêmes impressions qu'en moi, je fus fier de la ressemblance, je m'abreuvai de cette traduction de moi-même, faite avant moi, et je me baignai pour ainsi dire dans cette poésie du mal.

Mais, d'un autre côté, moi, qui me croyais un être extraordinaire, moi qui me croyais destiné à contre-balancer Dieu, car l'orgueil est infini; moi, qui espérais que personne n'avait jamais été aussi méchant que moi, je fus épouvanté, je fus anéanti en m'apercevant qu'un autre homme l'avait été et avait joint à cette infernale nature le talent de lui donner de l'attrait et de paraître aussi grand, plus grand peut-être sur son échafaudage de vices, que le plus grand homme de bien sur le piédestal de la vertu.

Je sentis en moi un côté impuissant, car je compris que jamais je ne serais publiquement à la hauteur

Digitized by Google

de cet homme. Ce fut la première douleur réelle de ma vie.

J'avais treize ans alors.

VI

ANATOMIE MORALE.

Si Jean-Jacques n'avait pas écrit ses *Confessions*, ou que je ne les eusse pas lues, je sens en moi que j'aurais été tourmenté toute ma vie du désir d'écrire un livre du même genre, et de me faire, aux yeux de la postérité, un manteau brodé de mes vices et de ma corruption.

J'ignore si vous avez lu les *Confessions*, mon frère, mais c'est bien à la fois le plus beau et le plus infâme livre qui soit tombé de l'orgueil d'un homme.

Si j'étais roi de France, je ferais déterrer celui qui l'a écrit, je ferais brûler ses restes par la main du bourreau, je ferais jeter ses cendres au vent, j'essayerais de faire croire au monde entier que Jean-Jacques n'a jamais existé.

Et remarquez, mon frère, que celui qui vous dit cela est un homme qui est sûr d'avoir été plus méchant que celui dont il parle; car, malgré la peine que Rousseau a prise de se présenter toujours sous son aspect le plus défavorable, il était meilleur que moi, et à mesure qu'il s'éloignait des hommes, il se rapprochait de Dieu, tandis que je m'éloignais en même temps des uns et de l'autre.

Je me consolai cependant de cette lecture, en me promettant d'être, dans le mal, plus grand à mes yeux seuls que Jean-Jacques ne l'avait été aux yeux de tous.

Je ne voulus pas me donner d'autre confident que moi-même, et je tressaillis d'aise en songeant à l'ironie

Digitized by Google

intérieure dont j'accueillerais les actions des hommes qui me croiraient leur ami ou leur obligé, et à la réputation d'honnête homme que je laisserais en mourant, quoique je poussasse le besoin de négation presque jusqu'à nier la mort.

Je devins donc pour moi-même une étude curieuse et je la fis consciencieusement. Jusqu'à dix-huit ans, je ne vis pas poindre en moi le germe d'un bon sentiment. Les rêves de la jeunesse, les illusions de l'amour me restèrent inconnus, et cependant j'étais heureux, puisque mon bonheur consistait à me mettre au-dessus des passions routinières des autres et à ne pas me laisser tromper comme eux par les impressions communes aux gens de mon âge.

Tout me réussissait dans une proportion toujours ascendante.

J'étais mauvais et l'on me croyait bon, athée et l'on me croyait religieux; enfin, ma réputation d'honneur, de courage, de loyauté, de délicatesse était établie à ce point que je pouvais commettre un crime, avec la certitude qu'on n'oserait même pas m'accuser, et que l'on douterait encore si l'on me surprenait le commettant.

Pour être encore plus sûr de moi, pour empêcher mon âme d'être vaincue par un bon sentiment ou par une impression inconnue; pour briser à l'avance tous les obstacles qui pourraient s'opposer à l'exécution d'un projet quel qu'il fût, le jour où j'aurais pris la résolution de l'accomplir, je soumis mes sens à des épreuves incroyables.

Je recherchai, sous le masque du dévouement, et pour m'endurcir à tout, les spectacles que les plus courageux évitent, que les plus insensibles fuient. La mort surtout était pleine d'attraits pour moi.

J'allais dans les hôpitaux; je voyais mourir des malheureux au milieu des cris de désespoir de leurs femmes et de leurs enfants, et j'avais la double force de

Digitized by Google

ne rien ressentir en moi-même et de pleurer comme si ce spectacle m'eût fait souffrir. Puis, je me promettais cette étude de suivre dans la vie ceux qui y restaient, après avoir été au moment de se tuer sur le cadavre des parents ou des amis perdus, et il ne s'écoula jamais deux mois sans que je visse passer, joyeux ou indifférents, ceux-là que j'avais vus en proie à la plus grande douleur.

Pas une exécution n'avait lieu à dix lieues à la ronde que je n'y assistasse; et quand la tête du condamné avait roulé dans le panier, quand tout le monde, satisfait du spectacle, se retirait, moi, je m'approchais de la machine, et, sous l'honorable prétexte de prier sur un malheureux que tout le monde abandonnait, et d'accompagner jusqu'au cimetière un cadavre méprisé, j'obtenais la permission de voir la tête et de me repaître des hideuses grimaces de la mort survenue au milieu de l'élan unanime de la vie, et quand toutes les facultés sont réunies pour conserver longtemps encore l'existence à celui qui va mourir.

Aucune sensation n'était capable de m'émouvoir; rien de ce qui arrivait aux autres ne pouvait me faire pleurer, rien de ce qui ne me regardait pas ne pouvait faire battre mon cœur.

Il s'agissait donc, pour que la victoire fût complète, que je devinsse insensible à ce qui me serait personnel. C'était facile.

Je n'avais jamais rien aimé, aussi ne m'occupai-je que de vaincre la matière, ce corps stupide, cette enveloppe ridicule, qui tremble au moindre danger et se fatigue à la moindre lutte.

Je triomphai du sommeil. Je pouvais passer huit ou dix nuits de suite; je pouvais ne me nourrir que de pain et d'eau, sans rien perdre de mon énergie; l'hiver, je me jetai à l'eau deux ou trois fois pour sauver des gens qui se noyaient; mais en réalité pour voir si, le cas

Digitized by Google

échéant, je pourrais sans danger supporter dix degrés de froid dans l'eau. Je sauvai des gens et l'on me donna des médailles d'honneur pour ces hauts faits. Chose étrange ! je faisais le bien pour m'habituer au mal.

Comme vous le pensez bien, mon frère, j'étais sorti de pension, et quoique je fusse convaincu que l'argent est le moyen de tout, j'en étais sorti sans vouloir reprendre les cinq cents francs que mon maître m'avait gardés.

— Non, lui avais je dit, conservez cette somme, monsieur, non pas pour vous payer du service immense que vous m'avez rendu, mais pour subvenir aux frais de l'éducation de quelque pauvre enfant qui aura besoin de savoir lire et écrire, et qui ne possédera rien.

Ce nouveau trait de grandeur d'âme et de générosité me fit l'objet de l'admiration universelle.

On vint me proposer des places, mais je répondis que je voulais rester indépendant, et chacun admira ce caractère en se promettant de m'aider malgré moi s'il en était besoin.

Je ne fus plus préoccupé que d'un désir, celui de faire fortune.

J'avoue que cette ambition était la seule dont je n'eusse pu triompher dans aucun cas. J'avais l'amour de l'or, je voulais en avoir beaucoup, parce que, à mon avis, la fortune était ce point d'appui que cherchait Archimède, et avec lequel on peut soulever le monde. Je voulais être riche pour voir encore mieux les misères des hommes et les injustices de Dieu.

J'avais mendié. Je voulais voir à mon tour les autres me tendre la main, pouvoir leur refuser le pain qu'ils me demanderaient, et dire à Dieu :

« Tu ne peux pas faire pour eux ce que je ferais, moi, et, si je le veux, tous ces gens-là mourront de faim. »

Vous voyez que je ne me démentais pas un instant, et

Digitized by Google

que je ne déviais pas une fois de la route que je m'étais imposée.

Je louai une chambre, en annonçant au propriétaire que je n'avais pas d'argent pour le payer, mais que j'en gagnerais un jour, et qu'il pouvait avoir confiance en moi; j'achetai des meubles par le même procédé, et je me mis à l'œuvre.

Toutes les nuits on voyait briller ma fenêtre comme une étoile, car je travaillais jusqu'à deux ou trois heures du matin, et ceux qui passaient disaient, en montrant mes vitres éclairées :

— Voilà le mendiant qui travaille, car le surnom que m'avaient donné mes camarades m'était resté.

Ces nuits, je les passais à écrire des livres pieux, destinés à la jeunesse, et que je vendais à très-bas prix, mais qui me servaient à vivre.

J'étais, par-dessus le marché, adoré des curés et des prêtres, qui voulaient absolument me faire entrer dans les familles dont ils étaient les amis, pour que je fisse l'éducation des enfants, convaincus qu'ils étaient qu'on ne pouvait trouver un professeur plus instruit, ni un directeur plus pieux.

Voilà à quoi leur servait la lumière dont ils se disaient éclairés.

Je me rappelle qu'un jour, m'étant trouvé dans une voiture publique avec un prêtre et un gros marchand de rubans, tout imbu de Voltaire, ce marchand, d'assez mauvais goût, entama avec le prêtre une discussion sur la religion, et quoi que pût répondre celui-ci, il fut vaincu dans cette discussion, par les raisonnements du marchand absurde. Alors je me mêlai à la conversation, et moi, moi qui ne croyais à Dieu que pour l'attaquer, je me mis du côté du prêtre, et je battis le voltairien sans qu'il trouvât une réponse à me faire.

Dix minutes après, si l'on avait voulu, j'aurais soutenu la thèse contraire avec le même succès.

Digitized by Google

Comment pouvais-je croire à ce Dieu qui, disait-on, m'avait donné l'intelligence que j'avais, et qui me laissait ainsi abuser contre lui de cette intelligence; le prouver quand je le voulais, et le nier quand c'était mon plaisir?

C'était donc justement là où les autres ont raison de puiser leur foi, que moi je puisais la négation et l'athéisme.

VII

MONSIEUR RAYNAL.

Cependant, je m'aperçus bientôt que j'avais tellement rétréci les moyens autour de moi, que tant que je resterais à Nîmes je ne pourrais y faire fortune, et mon esprit, s'enhardissant dans le mal, me conseillait de plus grands exploits que ces hypocrisies intérieures qui ne servaient qu'à amuser mon orgueil.

Sur ces entrefaites, je fis connaissance du curé de Lafou.

C'était un saint homme; et dans certaines conversations que j'eus avec lui, je distinguai bien vite un esprit éclairé, arrivé à la foi, comme vous, par le raisonnement; car j'ai retrouvé dans votre conversation les mêmes principes et presque les mêmes mots que dans la sienne. Je pris cet homme en haine; naturellement c'était un véritable homme de bien, et je le reconnaissais plus fort que moi.

Je ne cherchai plus qu'une occasion de lui faire du mal et de le faire douter, si cela était possible.

Je m'habituai tellement à cette idée, que les combinaisons les plus étranges se présentèrent à mon esprit

Digitized by Google

infernal, et peu à peu, pour ne rien perdre de ma mauvaise action, je me dis que je la ferais me rapporter quelque chose par-dessus le marché. Il me sembla que depuis le temps que je provoquais la Providence, il ne s'était pas encore offert de plus belle occasion de lutter avec elle corps à corps.

Je choisis M. Raynal comme terrain où le combat aurait lieu : et dans une nuit fiévreuse où cette pensée veillait avec moi, je me rappelle avoir dit à Dieu, comme si Dieu eût été à côté de moi et eût pu me répondre :

— Voici un homme de bien qui vous aime et que vous bénissez, qui répand partout l'amour de vous et le respect de votre nom. Eh bien! moi, une des plus infimes créatures de ce monde, je tuerai cet homme et j'échapperai à votre justice comme à celle des hommes; et l'argent qu'il amasse pour les pauvres, j'en ferai la base de ma fortune, et je serai riche, heureux, estimé, et j'aurai peut-être encore la joie de vous voir laisser condamner et mourir un innocent à ma place.

Il faut vous dire, mon frère, que j'avais vingt-deux ou vingt-trois ans à cette époque, et que les passions étranges qui, de mon esprit, avaient envahi mon cœur, n'avaient, comme je vous l'ai dit, accordé aucune place aux passions qui d'ordinaire dominent ou tout au moins occupent les gens jeunes et vigoureux. Les femmes étaient pour moi des êtres nuls, inutiles, ce qui revenait à peu près au même.

Je ne voulais être faible devant personne, et l'amour est une preuve de faiblesse qu'on donne à un être plus faible que soi.

Je refoulais donc, avec toute mon énergie, ces aspirations soudaines, à l'aide desquelles je me disais que Dieu espérait me vaincre, je réglais avec moi-même la question de mes sens, et lorsque j'avais recouvré toute la lucidité de mon esprit et toute l'énergie de mon être, je

Digitized by Google

me trouvais plus grand encore et je m'estimais davantage.

Cependant la nature, et je le comprends maintenant, a voulu qu'à l'âge que j'avais, l'homme dépensât la surabondance de sa force par tous les moyens qu'elle a mis à sa disposition, depuis le plaisir jusqu'au travail; et lorsqu'au lieu de s'abandonner à cette loi de la nature, l'homme concentre sur un seul point toutes les facultés qui doivent se mouvoir simultanément en lui vers des buts différents, l'idée unique dont il s'occupe acquiert bientôt des proportions effroyables, et fait monter sa passion dominante jusqu'aux dernières limites de l'exaltation, jusqu'aux premières limites de la folie. Si l'on est bon, on peut dans ce cas devenir un saint; si l'on est un homme ordinaire, on doit devenir fou ; si l'on est mauvais, comme moi, il faut devenir criminel.

Mon besoin de destruction devint une idée fixe dans mon esprit, et qui y grandit à faire éclater mon cerveau.

La haine me donnait les mêmes transports que l'amour, et la nuit, éveillé ou endormi, je rugissais à la pensée du meurtre comme un moine tourmenté de passions et de pensées de plaisir.

Je goûtais une féroce volupté à me figurer ce vieillard mort, et à voir, en imagination, couler son sang.

Quand je le quittais, après un entretien où j'avais gagné ses sympathies par mon adhésion à tous ses principes, où je l'avais édifié par la pureté de mes sentiments, je m'en revenais, insultant à ce Dieu qui ne permettait pas à ce pieux vieillard de voir clair sur mon compte, et de me chasser comme un misérable.

Je dois vous dire que je croyais ne pas craindre la mort; je l'acceptais résolûment dans le cas où je tomberais vaincu dans la lutte que j'allais commencer contre toute une société; mais je me promettais bien aussi, si

Digitized by Google

j'en sortais vainqueur, d'user largement de ma victoire et de ne plus poser de bornes à mon ambition.

Vous allez voir quelle impitoyable hardiesse je déployai dans l'accomplissement de ce crime, qui a tant agité la ville où il fut jugé.

Oh! je faisais bien les choses, et dans la partie que je jouais je rendais des points à la Providence.

Un soir, je partis pour Lafou, après m'être fait le serment que le lendemain M. Raynal aurait cessé de vivre, et que j'aurais dans ma poche et son argent particulier et les aumônes qu'il recueillait, et jusqu'aux économies de sa servante.

J'avais déjà en tête le projet du voyage que j'ai accompli, et je voyais dans cet argent la source première de la fortune que j'ai faite.

J'aurais pu, me direz-vous, si vous étiez un homme à faire une pareille réflexion, j'aurais pu, pour tant faire que de tuer un homme, en tuer un plus riche, et m'emparer de plus d'argent. C'est vrai; mais, comme j'ai essayé de vous le faire comprendre, ce n'était pas tant en moi l'espoir du gain qui dominait, espoir qui n'eût fait de moi qu'un obscur voleur, que ce besoin de me prouver que j'avais raison de nier la justice divine, et de me montrer à moi-même que cet être devant lequel on se prosterne, est méchant pour les gens de bien, et bon pour les méchants, et que par conséquent il n'existe pas, ou que, s'il existe, il est un être malfaisant.

Oh! quand la philosophie et l'orgueil entrent dans l'esprit de l'homme, ils peuvent aller et le pousser loin.

Je ne voulais pas tuer un homme ordinaire, car ma haine ne s'adressait qu'aux êtres intelligents et capables de se défendre. La preuve est que je ne me rappelle pas avoir frappé un enfant, ni battu un chien, ni coupé une fleur. L'idée ne m'en venait pas.

Tout ce qui ne pouvait m'opposer de résistance n'existait pas pour moi.

Digitized by Google

Je partis donc pour Lafou.

J'étais maître de moi; j'étais sûr que mon sang-froid ne m'abandonnerait pas et que ma main ne tremblerait pas.

Ceci se passait au mois d'avril 1825.

J'arrivai chez M. Raynal. Je sonnai. Toinette, sa servante, vint m'ouvrir.

Il pouvait être neuf heures du soir. Je lui demandai si M. Raynal était seul, elle me raconta qu'il était au salon avec trois personnes et un neveu qui était venu le voir ce soir-là pour la première fois de sa vie, et qui était le fils d'un frère qu'il n'avait pas vu depuis vingt-deux ans, histoire que je connaissais dans tous ses détails, car M. Raynal me l'avait racontée souvent.

Toinette ajouta que ce jeune homme coucherait dans la maison, et ne tarderait même pas à prendre du repos, car il était très-fatigué. C'était un obstacle, mais aussi une espérance de plus: au lieu d'une victime, j'en avais trois, et trois bien et dûment innocentes.

Toinette insista pour que j'entrasse; je m'y refusai, prétextant que je ne voulais pas troubler, par ma présence, une scène de famille, et ajoutant que, d'ailleurs, je verrais M. Raynal le lendemain, mon intention étant de coucher à Lafou dans l'auberge voisine.

Je m'y rendis, en effet; je soupai tranquillement, et à onze heures du soir, quand tout le monde dormait, je quittai ma chambre.

Comme j'en sortais, je rencontrai la maîtresse de la maison, qui avait été retenue dans sa cuisine par des soins de ménage, et qui montait se coucher plus tard que de coutume.

— Où allez-vous donc? me dit-elle.

— Je n'ai pas encore envie de dormir, lui répondis-je, je vais me promener sur la route, au clair de la lune.

— Bonne promenade! fit elle; et elle disparut.

Rien de ma part n'étonnait cette femme dans la maison

Digitized by Google

de laquelle j'avais couché plusieurs fois, et qui ne m'avait jamais vu vivre comme tout le monde.

Je me dirigeai vers la route en chantant, et le bruit de ma chanson, qui troublait le silence de la nuit, dut arriver jusqu'aux oreilles de mon hôtesse.

La lune, que j'apercevais derrière l'aqueduc, était magnifique et jetait une clarté égale à celle du plus beau jour. De larges rayons blancs passaient à travers les arcades du pont, et venaient éclairer jusqu'aux moindres détails du paysage.

Un autre que moi eût reculé, car j'avais à redouter non-seulement qu'on me vît, mais encore qu'on vît mon ombre trois fois plus grande que moi.

Cela ne fit que m'enhardir.

Je connaissais admirablement les êtres de la maison du curé.

J'entrai dans le cimetière toujours ouvert et contigu au presbytère; je montai sur une tombe adossée au mur et je me trouvai en un instant sur le toit de la maison.

Je pénétrai par la fenêtre du grenier et je descendis tranquillement à la cuisine, où j'allumai une lampe.

VIII

LE CRIME.

M. Valery s'arrêta un instant pour s'assurer de l'effet qu'il produisait sur Pascal. Pascal priait.

— La lampe allumée, reprit le moribond, je m'acheminai vers la chambre qu'on avait donnée au neveu de M. Raynal.

C'était un beau jeune homme, ce Jean Raynal, à la

Digitized by Google

figure franche, à l'air calme, et qui reposait dans sa conscience.

Il dormait profondément. C'était tout ce qu'il me fallait.

J'approchai de son lit, tenant ma lampe d'une main et mon couteau de l'autre. Au moindre mouvement qu'il eût fait, je l'eusse tué.

J'eus beau mettre la lumière aussi près que possible de ses yeux, il ne se réveilla pas.

La maison était à moi.

Je montai alors dans la chambre de Toinette. Je n'eus pas besoin d'arme pour la tuer. Je lui saisis le cou d'une main et je serrai vigoureusement pendant dix minutes environ.

La tranquillité avec laquelle j'assistais à cette mort que je donnais moi-même est une chose indescriptible.

Au bout de dix minutes, Toinette était morte sans pousser un cri, sans faire un mouvement.

Je passai de là dans la chambre de M. Raynal.

Lui aussi, il dormait comme un juste.

Je m'arrêtai quelques instants à le considérer, et déposant ma lampe sur une table, je tirai mon couteau, couteau que je n'avais même pas pris la peine d'apporter, et que j'avais trouvé dans la cuisine.

Il me sembla qu'en assassinant ce juste j'allais assassiner l'humanité tout entière, et je lui portai dans la poitrine un coup à tuer trois hommes, en même temps que je lui fermais la bouche pour l'empêcher de crier.

Il était fort cependant, et il se débattit. Alors je le pris dans mes bras pour qu'il ne fît point de bruit en roulant sur le parquet, et lui labourant le visage et la poitrine à coups de couteau, je l'achevai ainsi.

Pas une goutte de sang n'avait sauté sur moi.

J'allai au secrétaire, je pris un sac contenant douze cents francs; puis, dans un tiroir à secret, que j'avais vu M. Reynal ouvrir souvent, car il était loin de se défier

Digitized by Google

de moi, je pris encore trois mille francs en or : ses épargnes personnelles, que nul ne lui connaissait.

Je refermai le secrétaire ; je m'assurai que le curé était bien mort, et, reprenant ma lampe, je redescendis, froid et impassible comme une statue.

Je rentrai dans la chambre du neveu ; il dormait toujours.

Je crus alors entendre un bruit extrêmement faible et que je ne pouvais définir ; ce bruit semblait sortir du lit de Jean. Je me penchai dessus, et je vis des gouttes de sang qui tombaient du plafond sur les habits de celui qui dormait.

Le plafond était lézardé, et comme le cadavre de l'oncle gisait au-dessus du lit du neveu, le sang filtrait à travers les fissures du plafond.

— Voilà le véritable criminel, me dis-je en voyant ces preuves sanglantes qui rougissaient les vêtements de cet homme endormi et souriant dans son sommeil.

J'allai remettre la lampe dans la cuisine, et, chargé de mon butin, je sortis de la maison comme j'y étais entré.

Le premier bruit que j'entendis quand je fus dehors ut un rossignol qui chantait.

La lune était toujours sereine.

Je repris le chemin qui conduisait à l'auberge, en accompagnant ma marche de la chanson que je chantais quelques instants auparavant. Tout cela s'était si vite accompli que mon hôtesse ne dormait point encore et que, m'entendant rentrer, elle me cria :

— Déjà de retour ?

— Oui, lui répondis-je, l'air m'a fait du bien et j'ai envie de dormir ; mais faites-moi réveiller demain de bonne heure, parce que je veux voir M. Raynal avant de partir.

Je m'endormis après avoir tranquillement déposé sur ma table le sac de douze cents francs qui, dans le cas où je serais arrêté, devait être la preuve de mon crime.

Digitized by Google

Comme vous le voyez, mon frère, je faisais bien les choses.

A huit heures on me réveilla ; je m'habillai et je me rendis chez M. Raynal. J'eus beau frapper on ne m'ouvrit pas, naturellement. J'allai faire part de mon inquiétude au garde champêtre, l'autorité du pays, et j'étais là quand on enfonça la porte et quand on trouva les deux cadavres.

Ce que j'avais prévu arriva. Jean Raynal fut arrêté, jugé, condamné, exécuté. Les preuves surgirent contre lui avec une effroyable profusion.

J'ai voulu suivre toutes les péripéties de ce drame, et j'ai visité l'accusé dans sa prison. Je lui ai donné des encouragements. Je lui ai conseillé d'avouer la vérité. Il a béni mon nom et m'a remercié.

Pendant deux mois encore, je restai à Nîmes ; puis j'allai à Marseille avec des lettres de recommandation, et je trouvai moyen de me faire transporter pour rien à Madagascar, où j'arrivai, possesseur de cinq mille deux cents francs que j'avais volé à M. Raynal, et auxquels je n'avais pas touché.

Je partis pour Madagascar, comme je vous l'ai dit, me jurant qu'à trente ans j'aurais fait une fortune qui pourrait m'ouvrir toutes les voies, quel que fût le but où je tendisse.

Mes idées commençaient à se modifier. En philosophie, j'étais arrivé où je voulais. Je ne pouvais pousser plus loin l'investigation des choses et le mépris des hommes : je ne vis plus dans la vie que la jouissance des plaisirs matériels, et dans les êtres que des instruments à mes plaisirs.

Je restai six ans à Madagascar, et je possède un million.

Je n'ai pas besoin de vous dire par quels trafis j'acquis cette fortune. Hommes et choses, je vendis de tout.

Je revenais donc riche, prêt à m'abandonner sans

Digitized by Google

frein à toutes les passions que j'avais repoussées jusqu'alors comme dangereuses, et auxquelles je pouvais me livrer maintenant sans craindre qu'elles détruisissent rien en moi ; je me disais : A moi l'amour des femmes ! à moi la conscience des hommes ! à moi le monde, enfin, si je le veux ! quand j'ai été pris de cette fièvre dont je vais mourir.

Dieu m'attendait sans doute à cet angle de ma vie, et j'avoue que j'ai plus souffert moralement à l'idée de mourir au milieu de ma fortune acquise, et sans en avoir joui, que je n'eusse souffert si j'étais mort sur l'échafaud comme l'assassin de M. Raynal.

— Bien joué ! me suis-je écrié en regardant le ciel, quand je me suis vu malade d'une maladie mortelle et en essayant encore de railler Dieu ; mais les souffrances physiques sont devenues telles, que je me suis avoué vaincu, et que j'ai supplié le médecin de me sauver. Il ne le peut pas.

Dieu est donc le plus fort ! Je serai beau joueur. Hâtez-vous, mon frère, de me dire comment je pourrai apaiser ce Dieu que j'ai tant offensé et réparer, autant que cela sera possible, le mal que j'ai fait.

Le malade, épuisé de fatigue, vaincu par la douleur, laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

X

LA RÉPARATION.

Qu'on nous permette une comparaison, la seule qui puisse analyser l'état de cet homme en ce moment.

Il était entré dans sa confession comme un fanfaron entre dans un souterrain obscur dont l'orifice est encore

Digitized by Google

éclairé par le jour. Il porte la tête haute, il rit, il chante pour convaincre ceux qui le voient, qu'il est brave, et qu'il traversera ce danger sans peur.

Bientôt cependant son chant et son rire cessent, car le jour diminue et le danger commence. Puis, quand il doit se baisser; quand, à chaque instant, il se heurte les genoux ou se déchire le visage, quand, pour faire un pas, il est forcé de trouer l'ombre épaisse avec ses deux mains; quand il lui faut ramper comme une couleuvre; quand rien ne lui arrive plus de la vie extérieure; quand l'air lui manque; quand son courage n'a plus d'autre spectateur que lui-même, alors un frisson glacial s'empare de lui et l'étreint comme un linceul de plomb; il s'arrête, il ouvre des yeux effarés, et, pris de la terreur de mourir ainsi, loin du jour et loin des hommes, il pousse des cris et prie Dieu de le sauver. Il se retourne, et le cœur haletant, s'ensanglantant le visage, se meurtrissant les membres, il marche, il se glisse, il rampe jusqu'à ce qu'il arrive à ce rayon de jour qui l'a accompagné quelque temps, qui est pour lui la vie; et dès qu'il le revoit, il tombe à genoux, et, avouant qu'il a eu peur, il montre, pour s'en excuser, le sang de ses blessures et les meurtrissures de son corps.

Il en était de même moralement pour M. Valery.

Tant que son orgueil avait pu éclairer le commencement de sa confession, il l'avait faite hardiment, et pour donner à celui qui la recevait le spectacle de sa force et de sa lutte avec Dieu; mais lorsqu'il avait vu que Pascal n'applaudissait pas à cette volonté du mal dont il était le confident; quand il s'était retrouvé seul et sans appui dans le souvenir de son passé fangeux; quand il avait senti que l'air véritable lui manquait dans cette atmosphère de crimes et d'iniquités; alors, lui aussi, il avait eu peur, il avait regardé autour de lui avec effroi, et, ne voyant plus l'antre de sa vie éclairé que d'un rayon, le repentir, il s'était à tout hasard cramponné à

Digitized by Google

ce rayon comme un homme qui se noie, à la branche qu'on lui tend, et il avait dit à Pascal, pour son âme, ce qu'il avait dit à M. Maréchal, pour son corps : Sauvez-moi !

Félicien, qui avait entendu toute cette histoire, dans l'attitude d'un homme forcé de regarder les profondeurs d'un précipice plein de reptiles et de méphitiques émanations; Félicien, qui, tout en ne perdant pas un mot de cet étrange récit de l'orgueil humain, avait pu suivre cependant la gradation du sentiment qui y avait présidé, et qui devait mener le moribond, sinon au repentir, du moins à la crainte morale de la mort; Félicien, disons-nous, quand Valery se fut tu, regarda quelques instants ce malheureux sans lui répondre, mais avec des yeux plus éloquents que la bouche :

— Eh bien! mon frère, demanda le malade, vous ne me dites rien.

— Je vous ai dit, monsieur, répondit Pascal, que je ne pouvais vous donner l'absolution.

— Oui; mais vous pouvez m'aider à mourir.

— Ainsi vous avez peur de la mort?

— Oui; mais non comme tout à l'heure. Je n'ai plus peur de la mort physique, de l'anéantissement de mon corps et de la destruction de mes sens humains, j'ai peur que, de l'autre côté de la tombe, il y ait quelque chose.

— Il y a Dieu, monsieur, Dieu qui punit et qui récompense.

— Voyons, mon frère, est-il un moyen d'apaiser ce Dieu? demanda le moribond d'une voix affaiblie et avec le regard d'un homme que le délire va reprendre; car, chez cette nature indomptable, le repentir ne pouvait être que le résultat de l'affaiblissement des facultés.

— Oui, il y a un moyen.

— Lequel? dites-le vite, mon frère.

— C'est de profiter du peu de temps qui vous reste à vivre pour rendre à la mémoire de celui que vous sei-

Digitized by Google

perdu, et à sa famille, l'honneur que vous leur avez enlevé. Il faut écrire le récit du crime que vous avez commis, en détailler les circonstances, puis vous signerez cette déclaration, vous me la remettrez, et, une fois de retour en France, quand j'aurai été ordonné prêtre, je réhabiliterai Jean Reynal. A cette condition, Dieu, j'en suis sûr, consentira à être clément pour vous.

— Donnez-moi de l'encre, du papier et une plume, fit le malade, et, d'une main fiévreuse, il écrivit :

« Aujourd'hui, 20 septembre 1833, au moment de rendre mon âme à Dieu, touché de repentir, je déclare être l'assassin de Valentin Raynal, curé de Lafou, et de sa servante, Toinette Belami, crime pour lequel un innocent, Jean Raynal, a péri sur l'échafaud.

» Je fais cette déclaration et je la signe avant de détailler toutes les circonstances qui doivent l'appuyer aux yeux des juges, afin que si la mort me surprenait pendant que j'écris les faits principaux, — ma culpabilité et l'innocence de Jean Reynal fussent connues, et que la mémoire de ma victime pût être réhabilitée.

» A bord du *Nicolas*.

» JOSEPH VALERY (de Nîmes), surnommé *le Mendiant*. »

— Est-ce bien ainsi, mon frère ? demanda le moribond à Pascal, en lui passant le papier qu'il venait de signer.

— Oui, mon frère, et puisse le sentiment qui vous guide être un sincère repentir !

— Maintenant je vais détailler le crime, n'est-ce pas ?

— Oui, et pendant ce temps je prierai pour vous.

Valery reprit la plume et se mit à écrire le récit de l'assassinat aussi clairement que possible, en le signant encore de son nom de Joseph et du nom de Valery qu'il avait pris à Madagascar.

Quand Pascal eut lu ce récit :

Digitized by Google

— Mourez en paix, mon frère, dit-il au malade, je vous promets le pardon de Dieu.

— Eh bien! promettez-moi de consentir à ce que je vais vous demander.

— Je vous le promets, monsieur, si ce que vous me demandez est juste.

— Je n'ai pas d'héritiers, mon frère, et j'ai une immense fortune. Voulez-vous me permettre d'en faire don à cette sœur que vous aimez tant, et que je ne connaîtrai jamais, mais qui priera pour moi?

Pascal devint rouge sous cette offre comme sous un affront.

— Ceux qui sont riches et qui meurent sans héritiers, répliqua-t-il, ont les pauvres pour héritiers naturels.

— C'est juste, mon frère, pardonnez-moi la proposition que je vous ai faite, et veuillez vous charger encore d'une mission.

En disant cela, Valery écrivait une donation de toute sa fortune aux pauvres de Nîmes, et donnait l'ordre à son correspondant, M. Morel, qui en était le dépositaire, à Paris, de la remettre aux mains de Félicien Pascal.

A peine si cette donation était lisible, tant était faible la main de celui qui l'écrivait.

— Bien, mon frère! très-bien! fit le jeune homme en lisant le papier, voilà une partie de votre passé complétement purifiée.

Le malade ferma les yeux sans répondre.

Il sentait la vie se retirer de lui.

Félicien regarda quelques instants ce corps qui avait renfermé une âme si corrompue, et qui n'était déjà plus qu'une inerte matière, frissonnant sous le souffle glacé de la mort.

Puis, il quitta sans bruit la cabine, pour ne pas réveil-

Digitized by Google

ler le moribond, à qui Dieu envoyait le sommeil comme première récompense de son premier remords.

Deux heures après on était arrivé au Cap.

— Eh bien! demanda Félicien à M. Maréchal, au moment où celui-ci revenait de voir le malade, qui l'avait fait appeler en se réveillant.

M. Maréchal secoua la tête.

— Il est mort? fit Pascal.

— Pas encore, mais cela ne peut tarder. La tête n'y est déjà plus.

— Que vous a-t-il dit?

— Il m'a demandé du vin de Madère.

— Vous lui en avez donné?

— Je lui en ai donné une bouteille. Il ne vaut même plus la peine qu'on lui refuse quelque chose.

Félicien, qui avait hâte de quitter le vaisseau, où il lui semblait que, depuis cette confession inattendue, il respirait mal à l'aise, descendit une dernière fois auprès du mendiant.

— Courage, mon frère, lui dit-il en lui prenant la main.

M. Valery essaya de répondre, mais ses lèvres s'agitèrent convulsivement et il ne put arriver à prononcer une parole.

La bouteille de Madère était vide.

Au contraire de M. Maréchal, nous croyons que le mourant avait toute sa tête, et que, ne pouvant supporter le poids de ses souvenirs, il avait cherché l'oubli dans l'ivresse.

X

FÉLICIEN PASCAL.

Comme nous l'avons dit, le premier besoin qu'avait éprouvé Félicien en quittant la cabine de Joseph, avait

Digitized by Google

été de regarder le ciel et d'aspirer le plus d'air par possible, comme pour chasser l'atmosphère putride dans laquelle il lui avait fallu vivre le temps qu'avait duré cette confession, et pour se convaincre que ce qu'il venait d'entendre n'était qu'une déplorable exception dans les conditions humaines; mais quand il s'était retrouvé seul au Cap, il avait posé sa tête entre ses mains, et il s'était de nouveau penché sur l'abîme que le mourant lui avait montré et dont il avait éclairé les plus sombres profondeurs.

Le doux jeune homme, pris d'un amour immense pour Dieu, amour inspiré par le spectacle des grandes choses de la nature et des vastes solitudes de l'Inde, n'avait vu dans la mission qu'il s'était promise que le malheur à consoler, que le bien à faire, et il n'avait pas prévu qu'au milieu de cette foule d'hommes qui représentent la civilisation, il trouverait de pareils crimes et de pareils vices.

Il retombait donc épouvanté de cette première confession que le hasard lui avait fait connaître, et il en était à se demander s'il aurait la force d'assister souvent à ces effroyables anatomies du cœur.

Mais il s'écria tout-à-coup, après avoir longtemps réfléchi :

— Plus le devoir est difficile à remplir, plus il est agréable à Dieu qu'on le remplisse.

Cependant il sentait la nécessité de distraire bien vite son esprit de la préoccupation dans laquelle le récit de Joseph l'avait jeté, et comme après Dieu rien ne pouvait plus occuper son esprit que sa mère et sa sœur, il écrivit à l'une et à l'autre, en n'adressant toutefois sa lettre qu'à l'une des deux, à sa mère :

« C'est aujourd'hui le 20 septembre 1833; nous voilà arrivés au Cap, ma bonne mère, c'est te dire que je suis en route pour te revoir bientôt.

» Le vaisseau qui m'a déposé ici repartira demain et

Digitized by Google

te portera cette lettre, dont notre docteur, un de nos compatriotes, veut bien se charger, tandis que je serai encore loin de toi; mais je m'en console en me disant que c'est du bonheur de Blanche que je m'occupe; car cet héritage que je viens recueillir ici, et qui nous appartient à elle et à moi, il est bien entendu que je le lui abandonne et qu'il lui servira de dot, si, comme je l'espère, grâce à son esprit, à ses bons sentiments et à la beauté dont Dieu lui a fait don, ma chère sœur trouve un honnête homme qui l'aime comme elle mérite d'être aimée, et dont elle devienne la femme.

» Oui, ma bonne mère, ma résolution est bien prise, oui, je veux entrer au service de Dieu.

» Tu essayais, dans la dernière lettre que j'ai reçue de toi, à Bourbon, de m'éloigner de cette pensée. Il te semble que ton amour jaloux me possédera moins.

» Tu te trompes, ma mère. Je serai plus à toi de cette façon que si je prenais ma place dans les carrières enviées des hommes. Dieu, les malheureux, toi et ma sœur, vous serez mes seules amours.

» Tu me disais de réfléchir longtemps avant d'exécuter mon projet. J'ai réfléchi, car tes conseils, je les suis religieusement, j'ai tout pesé dans ma conscience et dans ma raison, et ma résolution n'a point changé.

» Si tu avais vu comme moi, ma mère, la nature que je viens de visiter, si tu avais pu boire la vérité aux sources éternelles des solitudes et des immensités, si tu avais pris Dieu sur le fait au sein de toutes ces splendeurs, tu reviendrais animée de l'esprit qui m'anime, et tu dirais comme moi : Dieu seul est grand, et tu n'aurais plus d'autre ambition que de le servir et de le révéler.

» Ne me disais-tu point aussi dans ta lettre, chère et bonne mère, que je suis bien jeune encore, que j'ai vécu d'une vie indépendante, et que, comme tous les hommes, je puis être sujet aux passions; qu'alors placé entre elles

Digitized by Google

et mon devoir, je serai peut-être malheureux, et que tu redoutes de me voir souffrir ?

» Il n'y a victoire que là où il y a lutte, ma mère. S'il plaît au Seigneur d'éprouver mon âme et de la tenter, je lui offrirai avec joie le triomphe que je remporterai sur moi-même, car je lui sacrifierai tout; mais Dieu adoucira mon chemin et me laissera venir tranquillement jusqu'à lui.

» Qu'ai-je à redouter, d'ailleurs ? je te le demande. Tu m'aimes, je suis aimé de Blanche, et je vous aime toutes les deux.

» Mon esprit, fortifié par l'étude, par une expérience précoce, par les spectacles magnifiques auxquels j'ai assisté, est parvenu à assigner à chaque chose sa véritable place. Les passions qui agitent les hommes et que tu crains pour moi, me semblent bien mesquines et bien étroites; et c'est parce que je les ai mises avec toutes les autres choses de la vie dans le plateau de la balance, que je sais maintenant combien elles sont légères et de quel faible poids elles peuvent peser dans l'existence d'un homme qui marche les yeux tournés vers la vérité.

» Vois donc, au contraire, mère, quelle douce existence ma résolution te prépare.

» D'abord, je ne te quitterai pas. La petite maison où je suis né, et qui est le nid de tous nos souvenirs heureux, tu continueras à l'habiter, et j'y viendrai souvent.

» Je la vois d'ici, avec ses volets verts, avec ses grands chèvrefeuilles qui courent le long de ses murs blancs, et dont les fleurs éclatent au soleil en gerbes roses. La grille qui la précède cache ses barreaux dans les feuilles, et dérobe aux envieux, s'il y en a, le tableau du bonheur intérieur et des joies familières.

» J'ai ma petite chambre pleine de livres, et je suis là, travaillant et lisant, tandis que ma sœur et toi vous causez, assises dans le jardin.

» Puis, Blanche se marie; de beaux et bons enfants

Digitized by Google

blonds naissent autour de moi, et je les aime comme si j'étais leur père. Je prends en main leurs jeunes âmes et je les éclaire dès leurs premières années ; je leur explique le but des choses auxquelles le Seigneur leur permet d'assister.

» Mon beau-frère est un bon et brave homme, qui devient ton second fils, et qui reste auprès de toi, tandis que je vais consoler mes malades, secourir mes pauvres ou instruire mes fidèles, tandis que je vais semer un peu de bien dans l'universelle famille. Puis, comme nous aurons vécu sans reproches, nous mourrons sans effroi, et la mort, ce sommeil éternel, nous viendra douce et tranquille, semblable au sommeil quotidien.

» Depuis longtemps imbus des grands principes de la vie éternelle, nous ne verrons dans cette loi de la nature qu'un bienfait du ciel, que le repos après la fatigue, que la récompense après le travail. Comme nous aurons donné le tableau de notre vie unie et transparente aux enfants qui nous serons venus, nous leur donnerons en dernier exemple le tableau de notre mort calme et souriante, et cet enseignement dernier sera peut-être celui qui leur profitera le plus.

» Nous aurons accompli chacun notre mission, et nous aurons peut-être la joie d'avoir rendu meilleurs ceux qui n'étaient que bons, et bons ceux qui étaient méchants.

» N'en doute pas, ma bonne mère, voilà l'avenir que Dieu nous réserve. En est-il un plus doux ? en connais-tu un plus beau ?

» Bonne et tendre mère, je te vois d'ici, lisant ma lettre, tandis que Blanche pose sa tête sur ton épaule pour mieux écouter les paroles que je vous envoie à toutes deux; ou si c'est Blanche qui lit, je te vois suspendant le travail que cette lecture interrompt, essuyer tes yeux aimés pleins de ces larmes que les mères donnent si vite au souvenir de leurs enfants.

Digitized by Google

» Le soir où cette lettre sera venue te trouver dans ta petite retraite, tu dormiras plus heureuse, n'est-ce pas? Tu la plieras et tu la cacheras dans ton sein, comme un avare cache son trésor, et quand tu seras seule dans ta chambre, couchée entre ta lampe et ton grand christ qui te bénit chaque jour du fond de ton alcôve, tu rouvriras cette lettre et tu la liras encore, et tu remercieras l'image du Dieu qui a mis des joies si pures dans le cœur de ses créatures.

» Oh! oui, le monde est bon. Oui, il y a encore de bonnes et chastes sensations dans la vie, de bonnes larmes à répandre, de bonnes pensées à avoir. J'ai besoin, malgré moi, de m'en bien convaincre à l'aide de ton souvenir, car aujourd'hui j'ai eu une des plus tristes émotions de ma vie.

» Moi qui t'ai toujours tout confié, je ne puis cependant te confier celle-là. Elle ne m'appartient pas, mais tu t'y trouves mêlée encore, puisque avec Dieu tu m'en consoles.

» Tranquillise toi, cependant, ma bonne mère, il ne m'est arrivé aucun malheur, et je n'en ai point à redouter.

» Que la vie a de phases singulières! C'est aujourd'hui le 20 septembre 1833. J'ai aujourd'hui vingt-quatre ans! Je ne puis m'empêcher de songer à ce qui se passait ce jour-là dans notre petite maison. Je venais de voir la lumière; il y avait donc un être de plus au foyer, petit être qui venait de compléter la trinité de la famille, — le père, la mère et l'enfant.

» Je vais te revoir bientôt, et nous serons trois au foyer; et cependant un de ceux qui étaient là est mort, mais un autre est venu et a pris place, puisque Blanche est née huit ans après moi, et que notre pauvre père est mort deux ans après sa naissance.

» Quelle admirable chose que cette transmission de la vie, qui fait qu'un être continue à vivre dans d'autres!

Digitized by Google

» Ainsi mon père est mort, matériellement mort, mais l'âme qu'il avait, nous nous la sommes partagée, Blanche et moi, et il vit en nous. Ce n'est plus le même visage, mais ce sont les mêmes pensées, la même foi, les mêmes sentiments. Il eût eu dix enfants, qu'il eût revécu dix fois sur cette terre, tandis que son âme serait cependant retournée tout entière vers Dieu.

» Oh ! ma mère, que la religion qui nous a révélé tous ces mystères est une belle et grande chose, et que l'on a raison de se dévouer à elle !

» Mon père était bien ému ce jour-là, tu me l'as dit souvent. Il était pâle, et, les yeux fixés sur toi, il attendait, en murmurant une ardente prière, que tu jetasses le cri qui devait annoncer la fin de tes douleurs et le commencement de ma vie. Et j'arrivai dans ce monde, pauvre et chétif, et il me prit dans ses bras, et il s'agenouilla, et tous deux vous vous mîtes à pleurer les larmes de la reconnaissance.

» Voilà que je suis grand aujourd'hui ; voilà que cet enfant, qui ne pouvait se remuer, qui était sans regard, sans voix et sans force, a franchi des milliers de lieues, a touché du doigt le bout du monde, a été aussi loin que possible à la rencontre du Seigneur ; voilà que son cœur sent, que son intelligence saisit toutes choses ; et il en est ainsi de tous les hommes. Que cela est beau, que cela est grand !

» Aujourd'hui, je vois ce que tu as fait, chère mère. Pour l'anniversaire de la naissance de ton fils, cette date que les mères n'oublient jamais, tu es entrée dans ma chambre, et là tu as pensé à moi.

» Tu as touché toutes les choses qui peuvent me rappeler le plus vite à ton souvenir, et tu as vécu dans ma vie. Tu t'es dit : Où peut-il être à cette heure ? et tu t'es mise à regretter cette envie dont j'ai été pris un jour de visiter le monde et de connaître.

» Puis, comme moi, tu t'es rappelé les vingt-quatre

Digitized by Google

années qui se sont écoulées depuis ma naissance, et tu as redescendu dans le passé l'échelle des souvenirs heureux. Admirable chose que cette sympathie qui fait que, séparés par des milliers de lieues, deux êtres qui s'aiment, un frère et une sœur, une mère et un fils, peuvent avoir, le même jour, la même pensée, et communiquer ensemble par les invisibles chaînons du cœur.

» Et tandis que tu remerciais Dieu de m'avoir donné à toi, je le remerciais de m'avoir fait naître ton fils. De quels soins pieux tu as entouré mon enfance ! quelles excellentes choses ton esprit et ton cœur ont semées dans mon cœur et dans mon esprit ! Le peu que je puis valoir, c'est à toi que je le dois.

» Laisse-moi donc t'en remercier, bonne et sainte mère.

» Sans doute tu as été aussi visiter la tombe paternelle, car tu donnes la même dévotion à ton époux et à ton enfant, tous deux loin de toi, l'un pour toute la vie, l'autre pour quelques mois encore. Tu as été t'agenouiller sur cette tombe où nous avons déposé un jour celui que nous aimions, et qui était mort en nous souriant.

» Pendant que nous pleurions tous les deux cet amour que Dieu nous reprenait, Blanche, qui n'avait que deux ans alors, et qui ne comprenait rien aux larmes, nous regardait avec ses grands yeux bleus étonnés, et quand nous revînmes du cimetière, nous la trouvâmes jouant dans le jardin. Le Seigneur, dans son éternelle justice, refuse la douleur aux cœurs qui seraient trop faibles pour la supporter; mais le cœur n'y perd pas ses droits, cependant, car, lorsque l'enfant a grandi, il a par le souvenir la douleur qu'il n'a pas eue par l'impression.

» Ainsi, quoique Blanche ait à peine vu son père, quoiqu'elle ne puisse se rappeler ses traits, elle ne prononce pas son nom sans que des larmes montent de son

Digitized by Google

cœur à ses yeux. C'est que ce genre de douleur est bien plus dans les souvenirs que la mort de l'être aimé fait renaître dans l'esprit, que dans la mort elle-même ; voilà ce qui la fait longue et quelquefois éternelle.

» Quand, nous penchant sur le corps de celui que nous ne reverrons plus, nous nous rappelons que ce regard éteint se fixait jadis avec amour sur nous, que cette bouche nous couvrait de baisers quand nous étions enfant, nous donnait de bons et sages conseils quand nous devenions un homme ; que ce cœur qui a cessé de battre était plein d'affection, d'inquiétudes, de terreurs pour notre avenir, et quand nous voyons toute cette habitude de vie rompue, brisée en une minute, et que les caresses dont nous couvrons le mort ne le font plus sourire, et que nos cris ne peuvent le réveiller, alors, oh ! oui, alors nous ressentons une douleur énorme, et nous nous sentons ensevelir sous cette douleur comme sous une montagne.

» C'est à ce moment qu'on entend le bourdonnement des moments heureux dus à celui qu'on pleure, et qui viennent chanter autour de notre tristesse, comme des oiseaux libres autour d'un oiseau prisonnier. On croit que l'on ne se consolera jamais. La vie y paraît insuffisante, et l'on se laisse tomber au fond de sa douleur. Là, on trouve Dieu, car il est au fond de tout, qui vous relève, et vous dit d'espérer encore.

» Comme tu le vois, ma mère, c'est toujours à Dieu que j'arrive, quelque chemin que je prenne.

» Adieu, ma bonne mère.

» Voici une de ces bonnes et longues causeries toutes filiales et toutes chrétiennes, comme ton cœur sait les comprendre, et comme nous en avions si souvent, lorsque assis à côté l'un de l'autre, par un beau soir de printemps ou d'automne, notre doux entretien se coloraît des teintes mélancoliques du passé.

» Bientôt, nous reprendrons, je l'espère, cette tran-

Digitized by Google

quille habitude pour ne l'abandonner que lorsqu'il plaira au Seigneur de rappeler l'un de nous à lui.

» Embrasse tendrement ma sœur Blanche, et dis-lui bien que ma pensée est pleine de rêves et de vœux pour elle.

» Je voudrais continuer encore cette lettre, mais je tiens à l'aller porter moi-même au débarcadère, et j'ai une assez longue distance à parcourir pour y arriver, car la ville est séparée de la mer par un véritable désert de quatre lieues.

» Ton fils,

» FÉLICIEN PASCAL. »

Cette lettre terminée, Pascal se sentit heureux. Elle faisait un contraste si frappant avec la confession de Joseph, elle était si bien l'expression d'un cœur qui suit le sentier droit de la vie, que Félicien se reposa dans la lecture de cette lettre écrite par lui, comme le voyageur lassé se repose sous la tente qu'il a dressée lui-même.

Puis, il la cacheta, y mit l'adresse, et prenant son bâton et son chapeau, il quitta l'hôtel où il était descendu et s'achemina vers la mer, en compagnie de voyageurs qui allaient s'embarquer sur le *Nicolas*.

Comme eux, il monta sur un mulet sans bride et sans étriers, couvert d'un sac de toile grise en guise de selle.

Des nègres, qui marchaient à côté des voyageurs, étaient chargés de conduire leurs montures.

De lourds chariots, chargés de marchandises à exporter, traînés par des bœufs qui se dandinaient sous le joug, complétaient cette caravane, et les conducteurs de ces chariots, la main gauche appuyée sur le dos des bœufs, dormaient tout en marchant.

Au loin, la mer coupait d'une ligne plus foncée l'azur du ciel avec lequel elle fermait l'horizon.

Le *Nicolas* paraissait, à la distance où il se trouvait, gros comme une coquille de noix.

Digitized by Google

Félicien ne venait pas seulement à bord pour remettre la lettre à M. Maréchal, le docteur, qui s'était chargé de la faire tenir à Mme Pascal, il venait aussi pour savoir si Joseph était mort, et comment il était mort.

Enfin, la distance s'effaça peu à peu, on toucha le rivage, et, au milieu des mille cris d'un embarquement, Pascal monta dans une des barques qui attendaient au débarcadère.

Une demi-heure après, il était sur le pont du *Nicolas*.

— Mon cher docteur, dit-il à M. Maréchal, vous m'avez promis de remettre une lettre de moi à ma mère?

— Et j'accomplirai avec joie cette promesse.

— Vous verrez une digne et sainte femme, une belle et charmante jeune fille. Vous ne les connaissez pas encore, mais vous leur direz que vous m'avez connu, et elles vous aimeront tout de suite, d'abord pour cela, puis pour vous-même. Vous les embrasserez comme je vous embrasse, et vous leur annoncerez mon retour.

— Combien de temps resterez-vous au Cap?

— Deux ou trois mois ; vous savez ce que sont les héritages et les gens d'affaires : on n'en finit jamais avec eux.

— Comptez sur moi.

— Et maintenant, comment va M. Valery?

— Regardez, répondit le docteur.

Et du doigt il montrait un mousse occupé à coudre un boulet dans un sac.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie qu'on prépare le boulet qu'on va lui attacher aux pieds quand on va le jeter à la mer.

— C'est donc fini?

— Non, car il peut se vanter d'avoir la vie dure comme un chat, cet homme; mais nous n'attendons que son dernier soupir pour nous en débarrasser. Il est impossible qu'il en revienne, et ce serait charité pour lui et pour nous de lui épargner les derniers moments de l'a-

Digitized by Google

gonie. Ce gaillard-là serait capable d'empester tout le bâtiment. ersonne n'ose plus l'approcher. Restez dix minutes avec nous et vous verrez son enterrement, si l'on peut donner ce nom à cette cérémonie.

— Non, fit Pascal, je ne veux pas voir cela.

— Alors, adieu, mon frère; car cela ne tardera pas.

Les deux hommes s'embrassèrent cordialement.

Pascal, tout rêveur, redescendit dans la barque, après avoir serré la main au capitaine.

La barque s'éloigna rapidement.

Comme elle abordait au rivage, il entendit deux coups de canon.

C'étaient les adieux du *Nicolas*, qui reprenait la mer.

— C'est sans doute fini maintenant pour ce malheureux, murmura Pascal, en adressant une prière au Seigneur pour le repos de l'âme de Joseph. Orgueil de l'homme! voilà donc où tu vas!

XI

LE RETOUR.

Comme il l'avait prévu, Pascal resta trois mois au Cap.

Il lui fallut ce temps pour recueillir l'héritage qu'il devait rapporter à sa sœur, le parent dont il héritait étant mort sans testament, et ayant laissé des affaires assez embrouillées.

Puis, qu'elles soient claires ou non, les successions ne se recueillent jamais vite. L'argent a un tel attrait, que ceux-là même qui n'en sont que les dépositaires mettent le plus de temps possible à le rendre à ceux à qui il appartient. Il leur semble que, tant qu'il est dans leur caisse, il est à eux, et peut-être même nourrissent-ils

Digitized by Google

une secrète espérance de le garder toujours, et de finir par se l'approprier.

La fin de décembre était donc arrivée.

C'était une mauvaise époque pour entreprendre un long voyage par mer ; mais Félicien ne songeait qu'au plaisir de revoir sa mère et sa sœur, et d'entrer le plus tôt possible dans la carrière qu'il avait choisie, si l'on peut donner ce nom de carrière à une mission apostolique.

Ces trois mois passés au Cap, il les avait employés à compléter ses études en théologie, commencées au séminaire; car, comme on le pense bien, les affaires ne l'occupaient pas toujours, et il n'avait plus qu'à se présenter à l'évêque pour être ordonné prêtre.

Il partit donc, et à la fin du mois d'avril 1834, il toucha la terre de France, en poussant ce cri de joie que pousse tout homme qui revoit le sol natal.

Puis, pour ne rien perdre de ses impressions, pour savourer plus à l'aise le retour, quoiqu'il eût hâte de revoir sa chère famllle, il voulut faire à pied la route qui le séparait d'elle. Il fit partir ses bagages dans une voiture, et lui, son petit sac suspendu à son bâton, il se mit en route, suivant des chemins qu'il ne connaissait pas, mais dans lesquels il lui était indifférent de se perdre, parce qu'ils étaient ceux de son pays. Il faut avoir voyagé longtemps, s'être exilé volontairement, ou l'avoir été, pour comprendre les joies vraiment grandes qu'il y a à fouler la terre paternelle.

La nature se transforme tout-à-coup et vous sourit comme ne vous a souri aucune nature, si belle qu'elle soit. L'air semble plus léger, la route moins rude, et je mets en fait qu'on se fatigue moins à faire quinze lieues à pied sur le sol aimé, qu'à faire dix lieues dans le plus beau pays du monde, si c'est un pays nouveau.

Pascal marchait donc d'un pas rapide, heureux, jeune, franc, trouvant Dieu à chaque halte de la route, saluant

Digitized by Google

les croix de bois et de pierre qui poétisent les chemins, et sur les marches desquelles s'assoient les glaneuses lassées, ne s'arrêtant que pour prendre un frugal repas ou quelques heures de sommeil, se remettant en route avec l'aube, et aspirant, dans toute leur nouveauté, les douces et pures exhalaisons du printemps.

Les plaines, les collines, les montagnes qu'il avait eu à traverser, s'effaçaient peu à peu derrière lui; il arrivait; mais à mesure qu'il approchait du terme de son voyage, des pressentiments vagues, et que tout homme a subis s'il s'est trouvé dans la même position que Félicien, s'emparaient de son âme.

Quand vous êtes resté longtemps loin des êtres que vous aimez, loin de ceux qui gardent une partie de votre cœur quand vous vous éloignez d'eux; quand le chemin que vous faisiez vous permettait de leur écrire souvent sans qu'ils pussent vous écrire à vous, voyageur rapide que leurs lettres n'eussent pu rejoindre; quand, après plusieurs mois d'absence, vous reveniez les trouver, n'étiez-vous pas frappé tout-à-coup de cette idée : que depuis longtemps vous n'aviez pas reçu de leurs nouvelles, que la vie est chose bien fragile, et qu'on peut retrouver vides les maisons qu'on a laissées pleines?

Vous vous disiez : Si le hasard allait faire que ma mère fût morte hier et que j'arrivasse juste pour la voir ensevelir! Cela se peut.

Si j'allais voir, tendue de noir, la maison de mon enfance; si j'allais retrouver, autour d'une bière éclairée de cierges, tristes et le front baissé, les amis souriants de ma jeunesse; ou bien si, quand je vais heurter à la porte que j'ai franchie si souvent sans me douter qu'un jour elle pourrait donner passage à un malheur, cette porte allait m'être ouverte par une personne inconnue qui me dirait : Qui demandez vous? et qui, au nom que je prononcerais en tremblant, répondrait : La personne que vous demandez est morte il y a longtemps! et en

Digitized by Google

fouillant dans mon souvenir je ne pourrais seulement pas me rappeler ce que je faisais le jour où ce malheur me serait arrivé. J'étais gai peut-être! Peut-être je rêvais à l'avenir.

Si j'allais retrouver intactes, et ensevelies sous leur cachet comme elle sous sa tombe, les lettres que je lui écrivais de distance en distance pour relayer la douleur de la séparation et rapprocher fictivement le retour! Si enfin là où je comptais trouver un être plein de vie qui m'eût serré dans ses bras avec toute l'énergie de son bonheur, et qui eût versé sur moi les larmes de la joie, j'allais ne trouver qu'un marbre avec un nom, et qu'un corps insensible chez lequel le bruit de mes pas tant espérés ne trouverait plus d'écho! Ce serait horrible!

Puis, ces pressentiments vagues passant bientôt dans votre esprit à l'état de probabilités, car rien n'est plus probable que la mort, vous étiez prêt à vous arrêter et même à retourner en arrière, le doute vous paraissant mille fois préférable à la certitude; car le doute, c'est un coin de l'espérance. Vous regardiez alors les choses qui vous entouraient, les arbres, les nuages, l'horizon, avec cet espoir que quelque changement de la nature vous avertirait du changement que vous redoutiez; mais la nature était toujours la même, car elle ne meurt pas, elle, et l'avenir ne trahissait rien de ses secrets.

Vous continuiez donc votre route en discutant avec vous-même, et un grand battement de cœur s'emparait de vous tout-à-coup. Vous étiez arrivé dans la ville ou dans lo village.

Alors vous étudiez les gens qui passaient. Oh! quelle joie vous ressentiez si le premier visage de connaissance vous souriait!

Vous n'aviez donc rien à craindre, puisqu'on souriait en vous voyant, car les hommes ne peuvent pas être assez

Digitized by Google

méchants pour sourire ainsi à ceux qu'ils savent attendus par une douleur.

Cependant, une superstition toute naturelle vous empêchait de questionner ce premier sourire. Vous aviez son joyeux salut comme otage, et vous ne vouliez apprendre votre bonheur que de ceux qui pouvaient vous le donner tout entier. Vous avanciez alors avec plus de confiance, et reconnaissiez les choses d'autrefois.

De loin, vous aperceviez la maison où vous alliez. Rien n'était changé extérieurement en elle.

Votre émotion devenait si forte que vous ralentissiez le pas, vous disant : Ils sont là, ils ne se doutent pas que je suis si près d'eux. Ils parlent de moi sans doute, ils se demandent où je suis, ils me croient encore dans le pays d'où je leur ai écrit la dernière fois ; et votre esprit se plaisait à composer le tableau que vous alliez avoir sous les yeux en franchissant cette porte aimée.

Enfin vous touchiez le marteau de cette porte, vous frappiez, votre bonne venait vous ouvrir, croyant ouvrir à un étranger, et, vous reconnaissant, elle se mettait à crier : C'est monsieur ! c'est monsieur !

Alors il se faisait un grand bruit de chaises, de baisers, de larmes, de questions, et vous voyiez tous vos pressentiments tristes se sauver par la porte ouverte, comme des voleurs qui n'ont pu rien voler.

Un des effets magiques du retour, c'est de faire disparaître en un instant de l'esprit le temps écoulé depuis le départ et les inquiétudes conçues pendant ce temps. Celui qu'on revoit, on croit instantanément l'avoir quitté la veille, et le soir même, il est tellement rentré dans sa vie passée, et l'on est si franchement rentré dans la sienne, qu'on croit ne l'avoir pas quitté du tout.

C'est à ce moment que commence le récit des voyages, des accidents, des dangers courus, dont on peut rire, puisqu'ils sont passés ; puis le voyageur questionne à son tour, et demande des nouvelles de ceux qu'il a connus,

Digitized by Google

et qui, lui absent, ont continué le long et difficile voyage de la vie.

Que de destinées changées! Ceux-ci sont partis, ceux-là se sont mariés... quelques-uns sont morts! Un souhait, un souvenir, une larme tombent sur chacun des noms prononcés, et tout est dit.

Le cœur a un côté égoïste qui l'empêche de s'occuper longtemps des autres quand il est complétement heureux, et le retour au milieu de gens aimés est un des bonheurs les plus complets de ce monde.

Pascal éprouvait ce que nous venons de dire.

Si vous l'aviez vu suivre le sentier étroit, bordé de mûriers en fleur, qui devait le mener à la maison de sa mère, vous auriez deviné dans ce voyageur solitaire l'inquiétude que nous venons d'essayer de décrire.

XII

BLANCHE.

Le village, placé sur une hauteur, se détacha bientôt sur le ciel, avec le clocher massif de son église, clocher semblable au sommet d'une ruche.

Moncontour est dans une situation charmante. Entouré d'amandiers et d'aubépines, il déroule tout autour de lui des collines soigneusement peignées par le fer de la charrue, et qui, là où elles sont restées vertes, sont animées par de grands bœufs blancs et roux qui les tondent, et qui, lorsque vous passez auprès d'eux, vous regardent avec ces yeux étonnés dont les bœufs ont le privilége.

La maison de Mme Pascal était une des plus belles du pays, et elle était bien simple cependant. En arrivant

Digitized by Google

par le chemin que suivait Félicien, c'était la première maison qu'il devait rencontrer, car elle était séparée des autres de la longueur d'un arpent environ.

Le jeune homme l'aperçut bientôt à travers un rideau de peupliers, souriante comme une jeune fille derrière son voile.

Dix minutes après, il s'arrêtait à la grille dont il parlait dans une lettre que nous avons transcrite, et, mettant sa main sur son cœur, il sonnait doucement.

Ce fut le jardinier qui vint ouvrir à Pascal.

Le brave homme ne put retenir un cri en reconnaissant son maître.

Félicien lui tendit la main et la lui serra affectueusement.

— Où est ma mère? demanda-t-il.

— Ici, monsieur.

— Et ma sœur?

— Est avec madame, au fond du jardin. Je vais prévenir ces dames, qui vont être bien heureuses.

— Non, mon ami, restez là. Je veux avoir le plaisir de les prévenir moi même.

Pascal poussa un bon soupir de joie, remercia mentalement Dieu, et se dirigea vers le fond du jardin qui s'étendait du côté de la campagne et qui était entouré d'un mur peu élevé.

Il aperçut sa mère et sa sœur qui se promenaient bras dessus, bras dessous, et en causant.

Il prit par l'autre bout de l'allée qu'elles suivaient, et, s'avançant sur la pointe du pied, il se trouva tout-à-coup en face d'elles.

Rappelez-vous l'étonnement le plus heureux de votre vie, le plus grand cri de joie que vous ayez poussé, et vous aurez l'étonnement et le cri de Mme Pascal.

Ne m'en demandez pas davantage. Il y a des choses qu'on sent et qu'on ne décrit pas.

Blanche ne manifesta pas de la même façon que sa

Digitized by Google

mère le plaisir qu'elle éprouvait à revoir son frère. Elle pâlit en le voyant, et cette pâleur n'échappa point au jeune homme.

— Tu ne m'embrasses pas, toi, Blanche? lui dit-il.

— J'ai été tellement saisie, tellement heureuse en te voyant, répondit-elle d'une voix faible, que j'ai cru que j'allais me trouver mal.

En même temps, la belle enfant mettait la main sur sa poitrine pour contenir les battements de son cœur, et, revenue un peu de son émotion, elle se jetait au cou du voyageur.

A partir de ce moment, Blanche ne quitta plus le bras de son frère et l'accabla de caresses et de touchantes questions.

— Raconte-nous tes voyages, confie-nous tes projets; comment es-tu venu? disait-elle. Pourquoi ne nous as-tu pas averties du jour de ton arrivée?

— Je suis venu à pied, répondit Pascal, et cela depuis Nantes.

— Alors tu dois être bien fatigué, tu dois avoir besoin de repos?

Et Blanche, sans attendre la réponse de son frère, l'emmenait dans la salle à manger, où sa mère prépara tout de suite le repas du retour, ne voulant pas, dans sa superstition maternelle, abandonner ce soin à des mains étrangères.

Blanche s'assit alors tout près de son frère, et les deux jeunes gens se prirent les mains en souriant.

Félicien ne se lassait pas de la considérer, tant elle était belle. Ces beaux cheveux ondés avec des reflets d'or, cette peau blanche et si fine qu'elle laissait presque voir la vie circulant dans ses veines, ces grands yeux bleus brillants et humides comme une fleur couverte de rosée, ce nez fin aux narines transparentes, cette bouche étroite, pourprée, entr'ouverte comme pour laisser voir des dents plus blanches que les plus blanches perles, ce

Digitized by Google

cou souple et élégant, tout cet ensemble merveilleux qui, le jour où on l'avait baptisée, avait fait donner à la sœur de Pascal le doux nom de Blanche, était pour le jeune homme un spectacle dont il ne se pouvait rassasier.

Par la vie qu'il avait choisie, Blanche était la seule femme que Félicien pût aimer; aussi cet amour fraternel s'augmentait-il un peu des autres amours qui lui étaient interdits, ou plutôt qu'il s'était volontairement fermés. Mais il lui était permis d'admirer ce qui était beau, d'aimer ce qui était bon, et comme Blanche était bonne et belle, il avait tout l'idéal de l'amour dégagé de la matière et de la passion.

Cette affection était si jalouse, si prévenante, si craintive, que, comme on vient de le voir, elle s'effrayait du moindre nuage.

— Blanche, ma sœur adorée, s'écria tout-à-coup le jeune homme en prenant dans ses mains la tête de la belle enfant, et en posant ses lèvres sur son front, dis-moi que tu es heureuse.

— Oui, je suis heureuse, bien heureuse, mon frère! répondit Blanche avec conviction.

— Alors, maintenant j'ai faim.

Mme Pascal rentrait en ce moment dans la salle, apportant des assiettes pleines.

Son fils se mit à table entre elle et sa sœur.

Les questions recommencèrent.

— Nous reviens-tu pour toujours? demanda la mère.

— Oui, ma bonne mère, et cependant je serai forcé de vous quitter, un mois peut-être.

— Où iras-tu donc?

— Dans le midi de la France.

— Quel est le but de ce voyage?

— Les dernieres volontés d'un mourant à accomplir, d'un mourant dont j'ai reçu la confession.

— Tu as reçu la confession?

Digitized by Google

— Oui, ma mère ; et dès demain j'irai voir monseigneur l'évêque de Niort, à qui je me confesserai à mon tour de cette faute, car c'en est une, puisque je n'étais pas encore ordonné quand j'ai reçu cette confession. Mais comme je l'ai accueillie avec la plus grande foi, comme ma résolution de me consacrer à Dieu n'a point changé, comme de cette confession il peut en résulter un grand bien pour la religion et pour plusieurs personnes, j'espère que monseigneur l'évêque me la pardonnera.

Mais tranquillise-toi, ma bonne mère, je ne partirai que lorsque je serai prêtre, et cela va prendre encore un peu de temps.

— A mon tour, maintenant. Sais-tu ce que j'ai fait, moi, pendant ton absence ?

— Non, ma bonne mère ; mais ce que tu as fait est bien fait, j'en suis sûr.

— Je suis allée à Niort.

— Pourquoi ?

— Pour voir l'évêque.

— Tu l'as vu ?

— Oui ; et je lui ai parlé de toi, et je lui ai montré tes letfres.

— Alors...

— Alors, il m'a dit que je t'envoie à lui aussitôt que tu serais revenu, et il a fait dire à monsieur le curé, qui allait changer de diocèse d'attendre jusqu'à nouvel ordre. Comprends-tu ce que cela veut dire ?

— Oui, je crois comprendre, fit Pascal avec joie, que grâce à toi, ma mère, ce sera moi qui remplacerai notre bon curé.

— Justement ; ai-je bien fait ?

— Tu le demandes !

— Demain, de bonne heure, je me mettrai en route, reprit Félicien.

— Mais, pour cela, il faut que tu te sois bien reposé. Blanche, va dire qu'on prépare pour ton frère la chambre

Digitized by Google

qui l'attend depuis si longtemps, et veille toi-même à ce qu'il ne manque de rien, car il va dormir un peu, n'est-ce pas, cher enfant?

La mère et le fils s'embrassèrent encore; c'est là l'éternelle éloquence des mères et des enfants qui se revoient après une longue séparation.

Blanche quitta la salle pour faire ce que Mme Pascal venait de lui dire; mais avant d'entrer dans la chambre de son frère, elle entra dans la sienne, et après s'être assurée qu'elle ne pouvait être vue, elle prit un morceau de papier sur lequel elle écrivit à la hâte et en tremblant quelques mots.

Puis, sans se donner la peine de plier ce papier, elle le froissa dans ses mains et le cacha dans le corsage de sa robe, en attendant sans doute qu'elle pût le faire parvenir à son adresse.

Lorsque ensuite Blanche quitta sa chambre, son émotion était grande, et elle fut forcée de s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

Ce qu'elle venait de faire était bien donc mal?

XIII

LE SECRET DE BLANCHE.

Quand Blanche eut fait préparer la chambre de son frère, elle redescendit et le lui annonça; puis, pendant qu'il s'y rendait, elle courut au fond du jardin.

Là, elle entr'ouvrit une petite porte qui donnait sur la campagne, et sortant à moitié elle détacha une pierre mobile du mur extérieur.

Dans la cavité que laissait cette pierre une fois détachée, elle déposa la lettre qu'elle venait d'écrire, replaça

Digitized by Google

la pierre dans l'état où elle était auparavant, rentra dans le jardin, referma la porte, et remit la clef dans sa poche, clef qu'elle s'était procurée en cachette de sa mère, qui croyait avoir la seule.

Elle revint ensuite tenir compagnie à Mme Pascal, et les deux femmes s'entretinrent des heures entières du bonheur que Dieu leur avait envoyé dans la journée avec le retour de Félicien.

Vers quatre heures du soir, le jeune homme se réveilla, et trouva l'une et l'autre à son chevet.

A peu près au même moment, un homme à cheval s'arrêtait dans la campagne, à côté de la petite porte que Blanche avait ouverte le matin, et sans avoir besoin de quitter les étriers il détachait la pierre qui cachait la lettre, et se retournait en lisant ce que cette lettre contenait.

Le cheval était une bête magnifique.

Quant à celui qui le montait, et qui pouvait avoir trente ans, il était beau, d'une beauté de roman, c'est-à-dire qu'il était grand, pâle, sans barbe, avec des yeux d'un bleu de saphir et de beaux cheveux blonds et abondants. Mis, du reste, avec la plus grande élégance, il maniait habilement sa monture.

Quand il eut pris lecture de la lettre de Blanche, lettre qui lui était destinée, il la replia avec soin et l'enferma dans un petit portefeuille, où se trouvaient déjà plusieurs billets de la même écriture; puis, mettant son cheval au grand trot, il arriva bien vite à une charmante maison, tenant du château, entourée d'une soixantaine d'arpents de bois, et bâtie sur une colline, à une lieue environ de la demeure de Mme Pascal.

Arrivé à la grille de cette maison, le cavalier jeta la bride de son cheval aux mains d'un valet d'écurie qui attendait son retour, et passant dans un riche salon, au rez-de-chaussée, il sonna.

Digitized by Google

— Vous préparerez la berline de voyage pour demain, dit-il au domestique qui parut.

— Monsieur le comte part?

— Oui.

— A quelle heure monsieur le comte partira-t-il?

— A midi.

— Je commanderai les chevaux pour onze heures?

— Oui.

— Monsieur le comte part seul?

— Seul.

— Alors deux chevaux suffiront?

— Parfaitement.

Le domestique se retira.

Le comte passa le reste de la journée à écrire, à se promener, à rêver surtout, car il semblait livré à une pensée grave, et toujours la même.

A dix heures du soir, il monta à cheval et reprit la route qu'il avait suivie le matin.

A cent pas de la petite maison que nous connaissons, il attacha son cheval à un arbre, et fit à pied le chemin qui le séparait du mur confident.

Alors il s'assit sur une borne, et posant ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, il continua ses longues et soucieuses réflexions.

Qui eût vu cet homme ce soir-là ne se fût pas douté qu'il venait à un rendez-vous d'amour.

Il y avait à peu près une demi-heure qu'il attendait, ou plutôt qu'il était assis là, car il était tellement absorbé qu'il avait peut-être oublié lui-même qu'il attendait quelqu'un, quand la petite porte s'ouvrit.

Blanche passa furtivement la tête par la porte entr'ouverte, et d'une voix douce elle appela :

— Frédéric?

Le jeune homme releva la tête, et un sourire inaccoutumé éclaira son visage à la vue de Blanche.

La nuit était obscure et un peu froide.

Digitized by Google

— Je suis en retard d'une demi-heure, dit Blanche au comte, pendant qu'il prenait la jeune fille dans ses bras, et la pressait contre son sein, me pardonnez-vous?

— Je vous eusse attendue toute la nuit, Blanche, et sans vous en vouloir de votre absence.

— Que vous êtes bon!

— Non, je vous aime, voilà tout.

Frédéric avait dit : Je vous aime, d'une voix étrange. Un autre n'eût pas dit autrement : Je vous hais.

— Suivez-moi, lui dit Blanche, qui, malgré elle, avait tressailli à l'intonation que son amant avait donnée à ce mot d'amour, mais qui y était sans doute habituée, car en même temps elle prenait la main de Frédéric.

— Où me menez-vous? demanda le comte.

— Au pavillon.

— N'est-ce pas une imprudence? fit-il en hésitant.

— Ne craignez rien, tout le monde dort.

— Même votre frère?

— Surtout mon frère, qui, depuis plusieurs jours, voyage à pied.

— Comme je vous l'ai écrit ce matin, je craignais bien de ne pouvoir m'échapper ce soir, Frédéric, dit Blanche à voix basse, et en s'asseyant sur un coussin aux pieds du comte; je tremblais que Félicien ne veillât et ne me gardât auprès de lui. Voyez comme je vous aime, mon ami! Pour vous, je regrette presque le retour de mon frère bien-aimé, qui n'aime que Dieu, ma mère et moi.

— Vous m'aimez donc? fit le comte en regardant la jeune fille, et en passant sa main blanche et froide dans les cheveux dorés de la belle enfant.

— Ainsi votre frère est revenu? reprit-il, changeant brusquement de conversation.

— Oui.

— Que vous a-t-il dit en revenant?

— Ce qu'un frère dit à sa sœur. Il m'a embrassée; mais comme son retour me faisait craindre de ne plus

Digitized by Google

vous voir aussi souvent que par le passé et que je ne sais pas feindre, je suis devenue triste. Alors il m'a demandé ce que j'avais.

— Et vous lui avez dit?

— Que je n'avais rien. Et cependant, Frédéric, bientôt, n'est-ce pas? je pourrai tout lui avouer.

— Oui, ma Blanche bien-aimée; oui, ton frère saura tout.

— Comme vous dites cela, Frédéric! cette phrase dans votre bouche ressemble presque à une menace.

— Es-tu folle?

— Quel homme étrange vous êtes, et quel mystérieux pouvoir avez-vous donc en vous? Savez-vous bien que, depuis que je vous connais, depuis que vous m'avez dit que vous m'aimiez, ma vie ne m'appartient plus! Votre pensée a pris en moi la place de mon âme. Ah! c'est que vous n'êtes pas un homme comme les autres, car je suis bien sûre que je n'eusse point aimé un homme ordinaire; et je vous aime d'un amour que nulle autre peut-être n'a ressenti avant moi.

Vous souriez, laissez-moi croire que je ne me trompe point, laissez-moi cette consolation de penser que j'ai cédé à une force invincible, et que, quoi que j'eusse fait, je n'eusse pu vous échapper. Nous autres femmes, nous espérons toujours que Dieu aura fait pour nous des émotions inconnues jusqu'alors, et que les raisons que nous nous donnons ont en elles-mêmes l'excuse de notre faute.

Séparé de moi par dix lieues, par cent lieues, par un monde, vous me feriez vivre et agir comme vous le voudriez. Vous n'auriez qu'à étendre la main, je subirais votre volonté.

Quand j'essaye d'exister en dehors du cercle que votre amour a tracé autour de moi, je suis comme une folle, je me heurte à tout comme une insensée, je chancelle comme un homme ivre, l'air me manque, et, malgré

Digitized by Google

moi, il faut, si je ne veux pas pas tomber, que je prononce votre nom et que je me rattache à votre souvenir.

Que vous dirai-je de plus, Frédéric? Moi, élevée dans le pieux et saint respect de Dieu, fille d'une mère pure comme la Vierge, d'un père que le Seigneur lui-même devait estimer, sœur d'un homme de bien, s'il en fut, pour vous j'ai tout sacrifié : mon repos, mon avenir, mon honneur. Voulez-vous ma vie? prenez-la. Voulez-vous que je vous suive? Voulez-vous que je trompe tout ce qui m'aime, que je me déshonore aux yeux de tous? Dites-un mot, je suis à vous.

Est-ce de l'amour que je ressens? je l'ignore; mais, quoi que cela soit, c'est un sentiment, presque douloureux par moments, toujours plus fort que ma volonté et contre lequel je me brise, car je ne le comprends pas. Enfin contre vous je ne puis rien, pour vous je puis tout, excepté de cesser de vous voir.

XIV

PROJETS.

Frédéric, la main sur la tête de Blanche, le regard fixé sur elle, écoutait sans émotion extérieure les mots qu'elle lui disait, et qui eussent dû sortir de sa bouche plutôt que de celle de la jeune fille, car c'était sans doute avec les mêmes mots qu'il avait pris sur elle l'empire qu'il exerçait maintenant.

Seulement, ces mots avaient été, dans sa bouche, ce qu'est une épée dans la main d'un grand tireur, et dans la bouche de Blanche, ils étaient ce qu'est une arme dans les mains d'un enfant qui ne peut blesser per-

Digitized by Google

sonne, mais qui peut se blesser lui-même. Autant ils avaient eu de force sur la sœur de Félicien quand elle les avait entendus, autant ils en avaient ou paraissaient en avoir peu sur Frédéric, qui les entendait.

— Et que compte faire votre frère ? demanda le jeune homme, après avoir répondu par un sourire à tout ce qu'il venait d'entendre.

— Que vous importe mon frère, Frédéric, quand je vous parle de vous et de moi ? Je suis toute au bonheur de vous voir, et quand je vous entretiens de mon amour, qui vous est cher, dites-vous, vous me demandez une chose qui doit vous être bien indifférente, puisque je n'y pense pas, moi, qu'elle devrait préoccuper.

— Cela prouve que je m'intéresse à tout ce qui vous touche, Blanche. Répondez-moi donc.

— Eh bien ! fit la jeune fille, Félicien part demain comme je vous l'ai écrit.

— Où va-t-il ?

— Il va à Niort, voir monseigneur l'évêque.

— Ensuite ?

— Ensuite, il reviendra ici, il recevra les ordres, et remplacera, sans aucun doute, le curé de notre paroisse.

— De sorte qu'il ne vous quittera plus ?

— Si. Il doit s'absenter un mois encore.

— Pour aller ?

— Dans le midi de la France, je crois.

— Et que va-t il faire de ce côté ?

— Je n'en sais trop rien. Une confession qu'il a reçue, du bien à faire, les dernières volontés d'un mourant à remplir.

— Mais il ne partira pas avant un mois ?

— Oh ! non.

— En tout cas, s'il voulait partir, Blanche, vous le retiendriez.

— Pourquoi ?

— Oublieuse ! Avant toutes choses, avant tous ses

Digitized by Google

autres devoirs, ne faudra-t-il pas qu'il nous marie, comme cela est convenu ?

— Ne vous ai-je pasdit, Blanche, quand vous m'avez annoncé que vous aviez un frère qui se destinait aux ordres, et qui serait prochainement auprès de vous, ne vous ai-je pas dit qu'une fois qu'il serait de retour, vous seriez ma femme, parce que je voulais que ce fût lui qui nous mariât! Je suis superstitieux, et la bénédiction de votre frère, qui est un homme de bien et qui vous aime, portera bonheur à notre amour. N'est-ce pas cela que j'ai promis, n'est-ce pas cela que vous voulez, ma Blanche bien-aimée? Il faut que votre frère ignore maintenant tout ce qui s'est passé entre nous.

— Il l'ignorera.

— Vous ne le lui direz, Blanche, vous entendez bien, que lorsqu'il aura reçu les ordres.

— Pourquoi?

— Comment! vous ne comprenez pas, enfant, que notre amour, si vrai qu'il soit, tout vrai qu'il est, est une faute aux yeux du monde, et serait un crime aux yeux de votre frère? Qui sait alors si cet aveu n'empoisonnerait pas les joies de son retour et ne le ferait pas dévier de sa vocation?

Quoique cette faute soit réparable, la réparation ne pourrait avoir lieu tout de suite; ce seraient donc plusieurs jours d'inquiétudes et de tourments pour Félicien. Au lieu de cela, Blanche, lui cacher soigneusement l'état de votre âme, c'est le laisser pieusement, et sans que rien l'en puisse distraire, se consacrer à Dieu; et quand il sera prêtre, quand sa mission sera de bénir et de pardonner, nous irons sans crainte à lui, et nous lui dirons : Nous nous aimons depuis longtemps; nous venons vous demander de nous pardonner et de nous unir. Le prêtre absoudra la femme, le frère bénira la sœur, et votre mère elle-même ignorera la vérité.

Notre bonheur passé se fondra dans le bonheur à ve-

Digitized by Google

nir et ne sera connu que de nous, de votre frère et de Dieu.

Me comprenez-vous, Blanche?

— Vous avez raison, ami, toujours raison.

Il y eut un moment de silence.

— Et maintenant, adieu, reprit Frédéric.

— Vous me quittez déjà?

— Oui. Il faut éviter tout ce qui pourrait nous trahir. Rappelez-vous que nos relations, surprises en ce moment, pourraient faire le désespoir de votre frère.

— C'est juste. A demain, alors.

— Non, Blanche, pas à demain.

— Demain je ne vous verrai pas! s'écria la jeune fille avec une sorte d'effroi.

— Non.

— Où serez-vous donc?

— Sur la route de Paris, où il faut que j'aille. Les papiers nécessaires à notre mariage sont là, chère enfant; il vaut mieux que je les recueille tout de suite que d'attendre. De cette façon, nous ne perdrons pas de temps.

— C'est pour cela que vous allez à Paris?

— Je vous le jure.

— Et vous reviendrez?

— Dans cinq ou six jours, au plus tard.

— Que vais-je devenir pendant ces jours-là?

— Vous penserez à moi, Blanche.

— Je ne ferai que cela, vous le savez bien.

— Dès que je serai de retour, je vous préviendrai.

— Comment?

— Par une lettre que je déposerai dans le mur.

— Que vous êtes bon, Frédéric, et que je vous aime!

En prononçant ces paroles, Blanche pleurait; mais elle se hâta d'essuyer ses yeux.

— Blanche, Blanche, lui dit Frédéric d'une voix un

Digitized by Google

peu grondeuse, si vous voulez que je vous aime toujours, ne pleurez jamais.

— Je ne pleure pas, mon ami, je ris, au contraire, regardez.

Et la jeune fille, en effet, faisant un effort sur elle-même, riait des lèvres, tandis que de nouvelles larmes perlaient à ses yeux.

Frédéric fit un mouvement d'impatience.

— Ainsi, continua Blanche en réunissant toutes ses forces pour retenir ses larmes et pour sourire, ainsi, vous serez de retour dans six jours?

— Oui.

— Quel bonheur! Mais, mon ami, si vos affaires ou vos plaisirs vous retiennent plus longtemps à Paris, ne vous inquiétez pas de moi. Je prierai en vous attendant, et je serai heureuse que vous soyez heureux.

Et la pauvre jeune femme, maîtresse momentanément de son émotion, souriait comme une esclave qui redoute son maître.

— Bien, Blanche, dit Frédéric, que ne trompaient cependant pas ces paroles, mais qui voulait paraître y croire, bien, j'aime à vous voir ainsi; soyez toujours de même, ayez confiance et tout ira bien.

Le comte déposa un dernier baiser sur les lèvres de la jeune fille qui se pendait à son cou, et après avoir éteint la lampe, il ouvrit la porte et disparut dans la campagne.

Blanche, restée seule, s'appuya contre la muraille et fondit en larmes, en murmurant :

— Cette absence est toute naturelle; d'où vient qu'elle a pour moi l'aspect d'un malheur?

Digitized by Google

XV

ROBERT.

Blanche passa une partie de la nuit à errer dans le jardin et à demander à l'air frais de la nuit le calme et le repos qu'elle n'eût pu trouver dans sa chambre; car elle le sentait bien, le sommeil ne fût point venu à elle.

Quand bien même il n'a encore amené aucun malheur avec lui, l'amour, l'amour mystérieux et qui se cache, une fois qu'il est entré dans le cœur d'une jeune fille, en chasse tout ce qui n'est pas lui, et prenant violemment ses aises, il s'y promène en conquérant et lui donne d'effroyables secousses.

Où la mènerait cet amour? Blanche ne le savait pas, elle ne voulait pas le savoir.

Quand, pendant ses heures de solitude, elle réfléchissait et se demandait comment un si grand bouleversement s'était fait dans sa vie, elle ne trouvait rien à se répondre.

Le temps qu'elle avait vécu avant de connaître Frédéric, elle ne se le rappelait pas; puis lorsque, du passé, son esprit passait à l'avenir, quand les sombres probabilités d'un pareil événement se dressaient devant elle, elle fermait les yeux, et c'est alors qu'elle refusait de regarder.

Elle était semblable aux gens endormis qui, poursuivis d'un mauvais rêve, se voient entrer dans une rivière sans savoir nager. Ils prévoient qu'ils vont périr; mais la main qui les pousse est plus forte que leur volonté d'aller en arrière; l'eau les gagne, et ne sachant à quoi

Digitized by Google

se raccrocher, ils se livrent au courant en étendant les bras et en fermant les yeux.

Un secret pressentiment disait à Blanche qu'au bout de la route qu'elle suivait il y avait un malheur; mais comme Frédéric marchait dans cette route, elle le suivait sans pouvoir songer même à revenir sur ses pas. Comme on l'a vu, elle se demandait souvent à elle-même si ce qu'elle ressentait était réellement de l'amour.

Comment l'eût-elle su, l'innocente enfant, elle qui jusqu'alors avait vécu dans l'heureuse ignorance des passions, elle qui avait l'âme et le visage de la Vierge? Seulement elle était forcée de se dire que ce qu'elle éprouvait était étrange.

Il lui avait semblé, avant qu'elle aimât, que l'amour était une chose douce à l'âme, une sorte de breuvage qui laissait tout-à-coup le cœur altéré dans un indéfinissable sentiment de bien-être.

Dans ses rêves de jeune fille, elle voyait l'amour souriant, gaiement escorté du sommeil, pieusement accompagné de la prière. Elle l'avait regardé comme une fleur qui s'ouvre tout-à-coup dans l'âme et la parfume d'aromes divins, comme un oiseau du ciel qui s'enferme volontairement dans le cœur des femmes, ainsi que dans une cage dorée, et qui, là, chante des mélodies inconnues à la terre.

Un homme était venu à elle; comment? nous le saurons bientôt. Dominée par l'étrange puissance de cet homme, poussée par ses propres impressions, elle avait cru à lui, et voilà que, dès le premier jour, elle avait en vain cherché la réalité de son rêve. Le parfum attendu ne s'était point fait sentir, la chanson espérée ne s'était point fait entendre.

Elle avait approché la lèvre de la coupe nouvelle, et il lui avait semblé, au lieu d'un breuvage doux et pur, boire une liqueur de feu. Ses yeux s'étaient obscurcis sous l'impression d'une âcre volupté; son esprit, son âme,

Digitized by Google

sa vie avaient disparu pour elle pendant quelques instants dans un monde qui n'était ni le ciel ni la terre, ni la veille ni le sommeil, ni le rêve ni la réalité.

Puis, quand elle était sortie de cet état, elle avait reculé épouvantée; car elle avait compris qu'elle ne s'appartenait plus et qu'elle avait un maître.

Cependant ne croyez pas que cette épouvante fût un remords. Plus l'âme qui se livre est pure, plus elle met de temps à se repentir.

Quand le cœur des femmes est sincère, innocent, virginal, il se revêt d'une telle poésie en se livrant, qu'avant de pouvoir être occupé par le remords il faut qu'il ait laissé couler au-dehors la source pure de ses illusions, et cela prend bien des jours, car la pure liqueur des illusions ne tombe de l'âme que goutte à goutte.

Il n'y a que les cœurs usés qui se repentent vite, car eux seuls savent comme la peine suit de près la faute.

Néanmoins, quand Blanche vit qu'en une minute elle avait élevé une barrière infranchissable entre sa vie passée et sa vie à venir; quand elle s'aperçut qu'il était inutile qu'elle regardât derrière elle, et qu'il lui serait peut-être douloureux de regarder en avant, il fallut bien qu'elle se renfermât tout entière dans cette minute qui transformait sa vie et qu'elle s'enveloppât dans son amour, comme un voyageur, perdu dans une nuit froide et obscure, s'enveloppe des pieds à la tête dans le seul manteau qu'il ait.

— C'est ma destinée, s'était-elle dit, de suivre cet homme : suivons-le; et elle s'était jetée à corps perdu dans cette obéissance fatale.

Ce qui prouve que Blanche était prête à tout, à souffrir, à se tuer, à se perdre pour le comte, si tel était son bon plaisir, c'est que, quoiqu'il lui eût souvent répété qu'elle serait sa femme, elle ne lui avait jamais demandé l'exécution de sa promesse et ne lui en avait jamais reparlé la première.

Digitized by Google

Frédéric pouvait l'abandonner quand il voudrait ; elle en mourrait peut-être, mais elle avait prévu ce genre de mort.

Ce n'était donc point de l'amour qu'elle ressentait pour cet homme, car jamais le cœur amoureux ne prévoit un pareil dénoûment.

L'amour, comme toutes les passions chastes, croit à l'éternité. Il veut bien admettre qu'il a eu un commencement, mais il est toujours convaincu qu'il n'aura pas de fin.

Et maintenant, si nous voulions descendre plus avant dans l'âme de Blanche, nous y découvririons bien autre chose encore, un sentiment inouï duquel elle s'efforce de détourner les yeux, mais qui l'attire parfois malgré elle, car les profondeurs de l'âme ont leur puissance attractive et vertigineuse comme les profondeurs physiques.

Nous verrions que lorsque par hasard elle songeait à cette promesse de mariage, elle y songeait presque avec effroi. Elle sentait si bien que l'âme de son amant n'était pas la sœur naturelle de la sienne, qu'elle redoutait presque de se river trop fortement et trop éternellement à elle. Il y avait des moments où elle préférait les conséquences fatales aux possibilités promises de sa faute.

Était-ce donc là de l'amour ?

Cependant ce mariage, c'était l'honneur, c'était une grande position, car Frédéric était noble comme il était beau. Mais, nous le répétons, pour les cœurs comme Blanche, toutes ces considérations du monde, tous ces préjugés sont d'un poids bien léger dans la balance de leurs sentiments.

Une partie des réflexions que nous faisions ici, Blanche les faisait dans le jardin de sa mère, pendant la nuit qui suivit l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Frédéric, et elle essayait de les nouer les unes aux autres pour en tirer un raisonnement et s'en faire un appui.

Digitized by Google

Mais c'était impossible. Blanche, comme presque toutes les femmes, sentait et n'analysait pas. Si elle eût pu se rendre compte tout-à-fait de la vérité, elle fût tombée aveuglée, car la vérité, c'est le soleil : on la sent, mais on ne la regarde pas.

Le premier rayon de l'aube surprit Blanche rêvant encore dans une allée du jardin.

Alors, elle se rappela par hasard que son frère partait de bonne heure, et elle voulut prendre un peu de repos.

Elle remonta dans sa chambre, sans que personne dans la maison se doutât qu'elle l'avait quittée, car Mme Pascal aurait cru possibles les plus grandes invraisemblances avant de soupçonner à sa fille d'autres pensées que des pensées de prière et d'amour filial.

Brisée de corps et d'esprit, Blanche se coucha et s'endormit.

A dix heures du matin, elle dormait encore.

Le sommeil était le plus heureux temps de sa vie, car dans le sommeil, elle rêvait encore; mais elle ne dormait pas toutes les nuits.

A huit heures, Félicien et sa mère étaient levés et rôdaient dans le jardin en se donnant le bras et en parlant encore des choses d'autrefois.

— Nous t'accompagnerons jusqu'au bas de la côte, disait Mme Pascal à son fils, Blanche et moi.

— Où donc est Blanche, ma mère ?

— Elle dort, mais je vais la réveiller.

— Garde t'en bien, chère mère. A son âge, le sommeil est une si bonne chose! Cependant si, une demi-heure avant que je parte, elle dort encore, nous la réveillerons, parce que je veux l'embrasser avant de partir; et d'ailleurs, elle aura assez dormi, puisqu'elle s'est couchée à dix heures.

En ce moment, Blanche s'éveillait.

Digitized by Google

Elle remercia Dieu de l'avoir fait dormir, et elle se leva à la hâte pour aller rejoindre sa mère et son frère.

Félicien devait partir à midi.

Il avait, à cet effet, commandé une espèce de cabriolet qui devait le mener à Niort.

A onze heures, on se mit à table.

A midi, la voiture arriva.

— Allez m'attendre au bas de la côte, mon ami, dit Félicien au cocher; ma mère, ma sœur et moi, nous irons à pied jusque-là.

Mme Pascal et Blanche mirent leur châle et leur chapeau, et toutes deux, l'une toute fière d'être vue avec son fils, l'autre toujours un peu soucieuse, quittèrent la maison.

Il fallait traverser tout le village, et tous trois le faisaient au milieu des saluts de tous les braves gens qui les connaissaient, quand ils entendirent de grands cris et virent, entrant effrayés dans les maisons ouvertes, ou fuyant devant eux, tous les gens qui se trouvaient dans la rue où ils étaient.

— Sauvez-vous! sauvez-vous! criait-on de toutes parts.

— Qu'est-ce donc? demanda Mme Pascal, en prenant instinctivement ses deux enfants dans ses bras. Félicien fit quelques pas pour connaître la cause de cette frayeur générale, et la rue étant devenue déserte, il aperçut un taureau furieux qui s'était échappé de son étable, et qui courait devant lui la tête baissée et prêt à broyer tout sur son passage.

Il avait déjà rencontré un cheval qu'il avait éventré et une charrette qu'il avait mise en morceaux.

La bête était à vingt pas de Pascal et des deux femmes.

Félicien regarda autour de lui. Pas une porte ouverte, et pas moyen de fuir sans être aussitôt rejoint par l'animal furieux.

Mme Pascal poussa un cri et s'évanouit.

Digitized by Google

— Allons, je vais mourir, murmura Blanche. Tant mieux peut-être.

Et elle leva les yeux au ciel, comme pour le remercier.

— Prie Dieu, ma mère; prie Dieu, ma sœur, dit Félicien en faisant lui-même un signe de croix, et voyant que le taureau s'élançait dans sa direction, il se précipita vers lui afin de lui servir d'obstacle et de faire à sa sœur et à sa mère un rempart de son corps.

Tout cela avait pris moins de temps qu'il n'en faut pour le lire.

Mais au moment où il n'était plus séparé de l'animal que de dix pas, au plus, une porte s'ouvrit et donna passage à un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, d'une taille herculéenne, et qui, par un mouvement plus rapide que la pensée, jetant sa veste au nez du taureau pour lui faire perdre du temps, rejetant ses cheveux en arrière et retroussant ses manches, se plaça devant Félicien, allongea les bras et attendit, immobile, comme s'il fût devenu d'airain.

Blanche regardait cela comme dans un songe, et son frère, qui s'était rapproché d'elle, lui avait pris la main.

Le taureau fit un bond et se jeta sur son adversaire.

Blanche poussa un cri et cacha son visage dans ses mains.

— Ne craignez rien, mademoiselle, cria le jeune homme, je connais ce jeu-là.

En effet, le paysan, car c'en était un, à en juger par son costume, saisit la bête par les cornes au moment où elle baissait la tête pour l'attaquer.

L'impulsion fut si puissante, que le jeune homme tourna sur ses talons, mais sans perdre pied, mais sans lâcher les cornes et en faisant tourner le taureau avec lui.

Alors on vit les muscles de ses bras se tendre, durs comme s'ils eussent été de fer, et il sembla grandir d'une coudée.

Le taureau courba la tête sous ce joug humain et toucha le sol de ses naseaux fumants.

Digitized by Google

Un immense cri d'admiration retentit autour des acteurs de cette scène ; c'étaient les fuyards rassurés qui rouvraient leurs portes et qui applaudissaient.

— Bravo ! Robert ! bravo ! criait-on.

Robert fit ployer les jambes de son colossal ennemi, et lui posant le genou sur le front, pendant qu'il le maintenait couché, son visage s'éclaira d'un rayon de triomphe et d'orgueil bien légitime.

Robert était beau à voir ainsi : le cou nu, ses beaux cheveux noirs rejetés en arrière, l'œil en feu, le teint pâle et la bouche entr'ouverte.

Il avait l'air du jeune Hercule étouffant le lion de Némée.

Blanche, pâle, mais calme, ne pouvait le quitter des yeux, tant est attrayant le magnifique spectacle de la force victorieuse.

Pendant ce temps on arrivait avec des cordes, on attachait les jambes de l'animal mugissant, on lui liait les cornes, et s'attelant à une longue corde, plusieurs hommes traînaient le vaincu vers son étable.

Robert rabaissa les manches de sa chemise et remit tranquillement sa veste.

XVI

CE QUE FRÉDÉRIC ALLAIT FAIRE A PARIS.

Mme Pascal était revenue à elle.

Quand elle avait ouvert les yeux, et qu'elle avait vu à ses côtés ses deux enfants sains et saufs, elle était tombée à genoux, en les prenant dans ses bras, et elle avait rendu grâces à Dieu.

Digitized by Google

Alors Félicien l'avait relevée, et lui avait dit en lui montrant Robert :

— Ma mère, voici le brave jeune homme auquel nous devons la vie.

Pour toute réponse, la mère s'était jetée au cou du paysan, pendant que son fils lui serrait cordialement la main, et lui témoignait avec émotion toute sa reconnaissance.

Robert était en proie à une émotion joyeuse. Les couleurs avaient reparu sur ses joues, et ses yeux, mouillés de douces larmes, semblaient la double étincelle du grand foyer de vie qui l'animait, tant était brillant, tant était éclatant le point lumineux qui les étoilait.

Point de barbe, le teint brun, la bouche petite, les dents blanches, le nez bien fait, le cou admirablement attaché et entièrement découvert, des anneaux d'or aux oreilles, tel était le complément de cette bonne et belle figure.

Quant au costume de Robert, il était bien simple :

Chemise de grosse toile, pantalon de drap bleu foncé, serré autour de la taille par une ceinture de cuir, et veste de velours verdâtre jetée sur l'épaule, car il avait jugé inutile ou n'avait pas eu le temps de la remettre.

L'ensemble de ce beau garçon était si parfait, que Blanche, obéissant à un sentiment inné chez la femme, ne put s'empêcher de regarder les mains et les pieds de Robert, pour voir si cette distinction qui le caractérisait existait jusque-là. Les mains étaient admirablement faites, et les manches retroussées laissaient voir des attaches de poignet fines et souples. Quant aux pieds, ils étaient vraiment petits, et il fallait qu'ils le fussent pour le paraître dans les gros souliers qui les emprisonnaient.

Cet examen involontaire n'échappa point à l'ouvrier, et il mit même une sorte de coquetterie à ne s'y point soustraire.

Digitized by Google

Pendant ce temps, des groupes s'étaient formés autour de Félicien, de sa mère, de sa sœur et de Robert.

On complimentait le paysan, et les femmes questionnaient Blanche et Mme Pascal, leur demandant si elles avaient eu grand'peur et si elles étaient bien revenues de l'émotion que cette scène avait dû leur causer.

Enfin, toute la rue et tout le village étaient en rumeur.

— Bravo! Robert! bravo! lui disait-on.

— Pardieu! répondait-il en souriant, n'est-ce pas là une belle affaire, et faudrait-il pas laisser un méchant taureau, c'est-à-dire la bête la plus bête de la création, éventrer des êtres intelligents, et qui sont de braves gens par-dessus le marché? Tout le monde en aurait fait autant, continua Robert avec une réelle modestie, et la preuve, c'est que M. Félicien, qui n'est pas habitué comme moi à ces sortes de luttes, se jetait hardiment en face de l'animal.

— Mais moi, c'était pour ma mère et ma sœur que je risquais ma vie, tandis que vous, monsieur Robert, c'était pour des étrangers.

— Est-ce que des gens qui vont mourir sont des étrangers? Est-ce que vous, monsieur Félicien, votre mère et mademoiselle, vous êtes des étrangers pour quelqu'un ici? Est-ce que tout le monde n'aime pas votre sainte mère et cette belle jeune fille?

Et en disant cela Robert rougissait, et jetant un regard d'admiration naïve sur Blanche, il semblait lui demander pardon de s'être permis de dire qu'elle était belle.

— Il n'en est pas moins vrai, reprit Pascal, que sans vous, monsieur Robert, nous périssions tous les trois. Aussi, entre nous maintenant, il y aura, si vous le voulez bien, une amitié de frères, et, de ma part, une reconnaissance sans bornes.

— Allons! s'écria Robert avec élan, et en prenant les

Digitized by Google

deux mains de Félicien, il paraît décidément que cela peut être bon à quelque chose d'avoir les poignets solides.

— Mais, monsieur, dit tout-à-coup Blanche, qui, depuis quelques instants, considérait Robert plus attentivement encore, vous êtes blessé !

— Où donc? s'écria Félicien avec inquiétude.

— Là, répliqua Blanche, en montrant du doigt une tache de sang sur la chemise du jeune homme; et obéissant à son premier mouvement, elle tira son mouchoir et s'approcha de Robert pour étancher ce sang.

— Oh! ce n'est rien : une simple égratignure, fit le paysan. La corne de l'animal m'a effleuré en passant. Merci, mademoiselle, mais rassurez-vous, ce n'est pas dangereux.

— Et maintenant, mes enfants, dit-il d'un air joyeux en se tournant vers les paysans et les commères qui l'entouraient, il faut laisser M. Félicien et ces dames aller à leurs affaires, et vous il faut aller aux vôtres. Il n'y a pas eu de mal, c'est tout ce qu'il fallait, n'est-ce pas? Au revoir, alors.

Les groupes se dispersèrent lentement, et Robert resta de nouveau seul avec Pascal, sa mère et Blanche.

— Je reviens dans quelques jours, monsieur Robert, lui dit Félicien ; je vous verrai souvent, je l'espère.

— Tant que vous voudrez, à la condition que, quand je vous ennuierai, vous me le direz franchement; car je jette bien un taureau par terre, mais je ne suis en somme qu'un paysan, et ma conversation n'est pas toujours drôle, surtout pour les dames.

— Comment se fait-il alors que, n'étant qu'un paysan, vous vous exprimiez avec tant de facilité? demanda Mme Pascal.

— Cela vient, madame, répondit le jeune homme en souriant, de ce que je suis un jeune homme instruit. J'ai été enfant de chœur ici, et notre brave curé m'a appris

Digitized by Google

une foule de choses que mes semblables ignorent d'ordinaire, si bien que je me trouve savoir lire et écrire, sans compter l'arithmétique, une teinte d'histoire, et même un peu de latin, qui ne me sert pas beaucoup pendant la semaine, mais qui m'est utile le dimanche quand je vais dîner avec mes camarades. Ils me regardent comme un savant et croient à ma parole comme à l'Évangile.

En disant cela, la physionomie de Robert devenait un peu railleuse, comme s'il se fût moqué de lui-même.

— Et quelle profession exercez-vous ici ?

— Je suis charpentier.

— Êtes-vous heureux ?

— Ma foi, oui, très-heureux.

— Vos parents ?

— Sont morts, hélas !

— Raison de plus pour vous laisser faire une famille nouvelle, monsieur Robert, dit Blanche attendrie par l'intonation que le charpentier avait donnée à sa réponse, et pour venir nous voir souvent, nous qui vous aimerons comme un frère, n'est-ce pas, Félicien ? comme un fils, n'est-ce pas, ma mère ?

— Vous avez l'air d'un ange, mademoiselle, répliqua Robert, en considérant Blanche, tant vous êtes bonne, tant vous êtes belle ! Tenez, je n'ai peut-être qu'une vertu, mais je l'ai, c'est la franchise. Je ne sais pas cacher ce que je pense ; eh bien ! je pense en ce moment, et je penserai toujours que si jamais vous aviez besoin qu'un homme se tuât pour vous, vous n'auriez qu'à me faire signe, et que je vous donnerais gaiement ma vie en échange des paroles que vous venez de prononcer et de la manière dont vous les avez dites. Et là-dessus, adieu, monsieur Félicien, adieu madame Pascal, adieu mademoiselle, car, sur mon honneur, je n'ai plus autre chose à vous dire.

Et après avoir salué d'un regard et d'un sourire les trois personnes auxquelles il venait de dire adieu, Ro-

Digitized by Google

bert disparut par la petite porte qui lui avait donné passage quelques instants auparavant.

— Quelle belle nature ! murmura Félicien.

— Voilà un excellent cœur ! dit Mme Pascal.

— Le beau et brave jeune homme ! pensa Blanche.

— Ma bonne mère, dit alors Félicien à sa mère, tu viens d'avoir une grande émotion dont tu n'es pas tout-à-fait remise. Cela t'a fatiguée; laisse-moi continuer ma route tout seul et rentre à la maison avec Blanche, après avoir été à l'église bénir Dieu pour le secours qu'il nous a envoyé.

Félicien embrassa les deux femmes, et tandis qu'elles prenaient le chemin de l'église, il descendait la côte au bas de laquelle il devait trouver son cabriolet; là, la route se divisait en deux, l'une menant à Paris, l'autre menant à Niort. Ce fut cette dernière que Félicien prit au moment où une chaise de poste entrait dans l'autre au galop de ses deux chevaux.

Frédéric était dans cette chaise de poste.

Pour les gens qui passaient, ce cabriolet et cette chaise n'étaient que deux voitures; pour le peintre qui eût voulu retracer le paysage, ce n'était qu'un effet de poussière et qu'un moyen de l'animer; mais pour nous qui connaissons les deux voyageurs, ce sont deux destinées que ces deux voitures renfermant deux hommes qui se tournent le dos physiquement et matériellement, qui ne se doutent pas, en suivant chacun une route opposée, qu'il viendra un moment où ils se trouveront face à face, et que leurs existences sont déjà fatalement liées l'une à l'autre.

Le cabriolet de Félicien s'éloigna, cheminant d'une allure douce et tranquille.

La chaise de poste disparut, rapidement emportée.

Suivons-la.

Elle arriva dans la nuit à Paris, et s'arrêta devant une élégante maison de la rue de la Paix.

Digitized by Google

Frédéric entra dans cette maison, monta au premier étage et sonna.

Un domestique vint ouvrir la porte.

— A-t-on des lettres pour moi? lui demanda le comte. J'ai écrit que j'en attendais deux.

— Il y en a deux, en effet. L'une a été apportée par un domestique en livrée, l'autre par une espèce de commissionnaire.

— Elles sont?

— Sur la cheminée de monsieur le comte.

— Très-bien.

Frédéric traversa un appartement très-élégant et passa dans sa chambre à coucher, sur la cheminée de laquelle il trouva en effet deux lettres, l'une d'une écriture fine, distinguée, l'autre d'une écriture commune et d'un papier commun.

Ce fut cependant à cette dernière qu'il donna la priorité.

Elle ne contenait que ces mots :

« C'est un chanteur de l'Opéra qu'on nomme G... La chose dure depuis trois mois. »

Rien de plus et la signature.

— Très-bien, pensa Frédéric, et un sourire ironiquement joyeux éclaira son visage.

Puis il brûla cette première lettre et passa à la seconde, qui était une invitation de bal, à laquelle était joint un billet.

« Mon cher comte, portait ce billet, voici l'invitation que vous avez paru désirer pour le bal du marquis de Thonnerins, et que le marquis s'est empressé de me remettre pour vous.

» Voulez-vous que j'aille vous prendre ou me prendrez-vous chez moi?

» Je désire vous présenter au marquis, lequel sera en-

Digitized by Google

chanté de faire votre connaissance, et de ne vous point traiter en invité ordinaire.

» Mille compliments empressés et affectueux.

» Baron DE SIGAUD. »

Frédéric sonna et dit au domestique qui parut :

— Vous connaissez le baron de Sigaud, et vous savez où il demeure?

— Oui, monsieur le comte.

— Vous irez demain matin chez lui lui dire que j'irai le prendre demain soir à onze heures.

Le comte, resté seul, parut réfléchir quelques instants; puis, avec l'air satisfait d'un homme dont l'esprit a trouvé une conclusion heureuse à la pensée qui le préoccupe, il se déshabilla, se coucha et s'endormit.

Il ne se leva que tard le lendemain, déjeuna et dîna seul chez lui, demanda sa voiture pour dix heures du soir, et se fit à dix heures et demie conduire chez le baron de Sigaud.

Une heure après, le comte et le baron entraient dans les immenses salons du marquis de Thonnerins, dont l'hôtel était situé rue de Tournon.

Une foule immense s'y pressait sous les dorures et les lustres éclatants.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un grand bal; il serait donc inutile de donner la description de celui-là, qui devait clore ceux que le marquis donnait tous les ans.

Toutes les sommités aristocratiques se trouvaient à ce bal, car le marquis, pair de France, et descendant d'une de nos plus grandes familles, puisqu'un Thonnerins était à la première croisade, avait un des meilleurs salons de Paris, et, connu pour son dévouement à la branche aînée, recevait toute cette vieille aristocratie, qui ne voulait pas entendre parler de la nouvelle cour.

M. de Sigaud chercha longtemps le marquis avant de

Digitized by Google

le trouver; mais ayant fini par le découvrir, il marcha à lui et lui présenta M. le comte Frédéric de la Marche.

Le marquis était un petit homme sec, maigre, et couronné de cheveux blancs.

Rien n'était plus hautement aristocratique que sa bouche froide et ses yeux calmes; nul ne savait mieux, avec un seul regard, mettre entre soi et les autres la distance à laquelle il voulait les tenir.

Aussi le marquis, auquel pas un des grands noms de France, n'était étranger, qui connaissait tous les arbres généalogiques depuis leurs racines jusqu'à leurs dernières branches, reçut-il avec un air quelque peu protecteur ce comte de la Marche dont le nom ne figurait pas dans l'armorial, et qui, selon lui, devait être un de ces nobles comme il en naissait tant depuis l'avénement de la dynastie bourgeoise.

Cependant Frédéric était l'hôte de M. de Thonnerins; comme tel, il fut honorablement accueilli, mais rien de plus, rien de moins.

Après une causerie de cinq minutes, le marquis, tout chargé de ses croix, prit congé du comte et se rendit à la circulation.

— Comment trouvez-vous le marquis? demanda le baron à Frédéric quand M. de Thonnerins se fut éloigné.

— Charmant, répondit Frédéric, auquel n'avait point échappé l'effet produit sur le vieux noble par son titre sans antécédents, mais en souriant comme un homme convaincu qu'il prendra quelque jour sa revanche de cette méprisante affectuosité.

— Il est d'une de nos vieilles maisons, n'est-ce pas? demanda M. de la Marche.

— Oh! mon cher comte, fit le baron en riant, il est plus noble que le soleil! Le monde n'était pas encore créé que les Thonnerins portaient déjà besans d'or sur azur.

M. de Sigaud, qui était d'une bonne noblesse aussi,

Digitized by Google

puisqu'il eût pu faire ses preuves de 1429, était cependant loin d'ajouter à cela la même importance que le marquis, qu'il plaisantait souvent sur ses susceptibilités héraldiques.

Le baron était tout jeune, il avait vingt-huit ans, et trouvait qu'un beau nom fait très-bien sur une carte, que des armes font bien sur une voiture ou sur un cachet de lettre; mais peu lui importait que la noblesse de ses amis fût ancienne ou récente, pourvu que ses amis fussent gais, spirituels, bons vivants et bons chasseurs comme lui?

Cependant il tenait assez à ce que les gens qu'il fréquentait eussent un titre, titre légitime ou non, et cela, non pas pour lui-même, mais pour les vrais nobles qu'il connaissait, et pour ses domestiques, qui, moins avancés que lui, et habitués à avoir du comte et du baron plein la bouche, eussent trouvé que leur maître dérogeait s'il eût reçu un homme qui se fût appelé tout court.

Le baron avait connu Frédéric dans le monde, il y avait environ un mois et demi; il avait été chasser dans ses terres, son caractère lui avait plu, et s'il n'avait pas lié amitié, du moins il contractait habitude avec lui, sans trop s'inquiéter si ses parchemins étaient bien en règle.

On l'appelait comte, il avait le train de maison d'un comte: cela lui suffisait.

Comme vous le voyez, avec de pareils principes, le baron pouvait, de temps à autre, courir la chance de faire de mauvaises connaissances.

Frédéric l'avait prié de le présenter chez M. de Thonnerins. Le baron l'avait présenté, et ne voyait pas plus loin que cela.

— Le marquis n'a-t-il pas une fille? demanda Frédéric à M. de Sigaud.

— Oui.

Digitized by Google

— Jolie, n'est-ce pas ?

— Charmante.

— Où est-elle ?

— Tenez, voyez-vous là-bas cette jeune fille qui a des épis d'or dans les cheveux ?

— Qui danse ?

— Oui, avec un monsieur chauve.

— Et qui n'a même pas l'air de s'amuser.

— Ce n'est pas pour s'amuser qu'on danse avec des gens chauves. C'est elle.

— En effet, elle est fort belle. Le teint est pâle, les yeux sont noirs comme du velours, le profil net, énergique d'une régularité merveilleuse. Quels bras! quelle taille! quelles épaules! La tête d'une Junon sur le corps d'une Vénus. Il doit y avoir autant d'orgueil que de beauté dans cette femme.

— Oui, c'est une ravissante personne, répliqua le baron avec assez d'indifférence.

— Le marquis est riche ?

— Quatre cent mille livres de rentes.

— Il n'a que cette enfant?

— Et de plus, il est veuf.

— Son influence est grande, dit-on ?

— Énorme. Le roi cherche tous les moyens de le rallier. S'il se rattachait à la branche cadette, une partie du faubourg Saint-Germain le suivrait; mais ce n'est pas à craindre : le marquis se ferait sauter la cervelle avant d'avoir cette pensée.

— Approchons-nous donc un peu de Mlle de Thonnerins.

— Ah ça ! est-ce que vous voulez l'épouser ? on le dirait ma parole d'honneur, à voir la façon dont vous me questionnez sur elle et dont vous la regardez.

— Êtes-vous fou, mon cher baron? Et comment voulez-vous qu'une pareille idée me vienne, à moi, obscur gentilhomme de province ?

Digitized by Google

— Ce serait tout simple qu'on fût amoureux de Mlle de Thonnerins et qu'on la demandât en mariage. Approchons-nous d'elle; d'autant plus qu'il faut que je lui adresse quelques compliments.

Le comte et le baron se trouvèrent bientôt derrière la fille du marquis.

Le baron lui dit quelques mots, et elle continua sa contredanse.

— Voulez-vous que je vous présente? demanda M. de Sigaud à Frédéric.

— Plus tard, répondit celui-ci, qui ne quittait pas la jeune fille des yeux.

En ce moment, Mlle de Thonnerins cessait de danser, la figure étant finie pour le côté de la contredanse dont elle faisait partie.

— Je sors de l'Opéra, dit alors Frédéric au baron, de façon à être entendu de la jeune fille.

— Ah! et que jouait on? répondit le baron.

— *Don Juan*, et j'ai entendu un nouveau chanteur plein de talent.

— Comment le nommez-vous? demanda machinalement le baron, car au fond il prenait fort peu d'intérêt à cette conversation.

— On le nomme G..., répondit Frédéric, qui, en disant ce nom, attachait ses yeux sur Mlle de Thonnerins, pour surprendre le mouvement qu'elle ferait.

Elle ne fit pas un mouvement.

— Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là, fit M. de Sigaud, et vous dites qu'il a du talent?

— Beaucoup, et outre son talent, il aura des protections.

— Lesquelles?

— Figurez-vous, mon cher baron, que c'est un héros de roman. Il aime une fille noble dont il est aimé.

En disant cela, le comte dardait ses yeux sur Mlle de Thonnerins.

Digitized by Google

Cette fois, il vit trembler ses bras et ses épaules sous un frisson involontaire.

— Il faut que je vous conte cette histoire, ajouta-t-il sans perdre Léonie des yeux.

— Savez-vous le nom de la jeune fille?

— Parfaitement.

— Dites-le-moi.

— Volontiers.

Au moment où il disait ce mot, Mlle de Thonnerins se retourna comme si elle eût été piquée par un serpent, et jeta sur le comte un regard si plein de colère et de haine, qu'il crut un moment que la jeune fille allait lui sauter au visage.

Cependant il ne bougea point et répondit par un sourire de défi à ce regard irrité.

Alors Mlle de Thonnerins poussa un cri et tomba dans les bras de son danseur.

— Elle est à moi, se dit Frédéric, et il se joignit à ceux qui s'empressaient autour de la fille du marquis.

XVII

UN CARACTÈRE DE JEUNE FILLE.

L'évanouissement de Léonie avait causé une grande rumeur dans les salons du marquis.

La musique avait cessé, les danses avaient été interrompues, et la jeune fille avait été transportée dans un boudoir où elle était restée avec une de ses parentes, sa gouvernante et sa femme de chambre.

Au bout de cinq minutes elle avait repris ses sens, et son premier mot avait été :

Digitized by Google

— Dites que je vais rentrer au bal et que les danses continuent.

Sa tante, vieille douairière, qui avait deux cent mille francs de diamants sur la tête, s'était chargée de cette commission.

Quand elle eut quitté le boudoir, Léonie avait dit à sa gouvernante :

— Merci de vos soins, ma bonne Thérèse, laissez-moi seule avec Honorine, et dites à mon père que cette indisposition n'était et ne sera rien.

Thérèse se retira.

Quand Léonie fut seule avec sa femme de chambre, elle se leva, et lançant sur elle un de ces regards auxquels il faut répondre la vérité :

— Tu as parlé? lui dit-elle.

La femme de chambre devina de quoi il était question; mais elle voulut paraître ne pas avoir compris, et elle répliqua :

— De quoi? mademoiselle.

— De G...

— Je vous jure, mademoiselle...

— Ne jure pas, je le sais. Crois-tu donc qu'une chose au monde, excepté une chose de cette importance, pouvait me faire trouver mal au milieu d'un salon et me rendre ridicule aux yeux de mille personnes?

Tu as trahi un secret que je te payais assez cher, cependant, pour que tu gardasses le silence.

Mais ce qui arrive devait arriver, et c'était une des mille conséquences probables de l'action que je commettais.

Réponds-moi donc franchement, afin que je voie s'il y a moyen de me sauver.

A qui as-tu parlé de toute cette histoire?

— A une seule personne, répondit Honorine, qui vit bien qu'il était inutile de nier.

Digitized by Google

— A laquelle?

— A mon amant.

— Tu as donc un amant, toi?

— Vous en avez bien un, vous.

Le rouge monta au visage de Léonie, et si elle ne se fût retenue, elle eût souffleté celle qui lui parlait ainsi.

Mais si Mlle de Thonnerins était une femme d'énergie, c'était en même temps une femme de sens : elle se contint.

— C'est juste, reprit-elle, ce que la maîtresse fait, la servante peut le faire. Continue.

— Que veut encore savoir mademoiselle?

— Le nom de ton amant.

— Georges.

— Que fait-il?

— Il est cocher.

— Où?

— Ici.

— Pourquoi lui as-tu tout raconté?

— Parce qu'il y avait deux cents louis à gagner.

— Ainsi quelqu'un voulait savoir ce secret?

— Oui, mademoiselle.

— Et il le sait?

— Oui.

— Quel est le nom de cet homme?

— M. le comte Frédéric de la Marche.

— Tu es une sotte, Honorine.

— Pourquoi, mademoiselle?

— Parce qu'il fallait me dire qu'on te proposait deux cents louis pour te faire parler, et m'en demander quatre cents pour te taire.

— Mademoiselle a raison.

— Une autre fois tu feras ainsi.

— Mademoiselle ne me chasse donc pas?

— Si je te chassais, il faudrait que je misse celle qui te remplacerait dans la confidence où tu es déjà, et tu irais

Digitized by Google

dire partout ce que tu sais. C'est bien assez d'avoir été vendue une fois sans me faire vendre deux.

— Mademoiselle me pardonne-t elle?

— Non, mais que t'importe, pourvu que je te garde. Réponds-moi encore.

Sais-tu quel intérêt avait à le faire l'homme qui a fait ce marché avec ton amant?

— Non, mademoiselle.

— Tu me le jures?

— Je vous le jure.

— Tu vas probablement être la cause d'un malheur, Honorine. Si l'on t'interroge de nouveau, fût-ce mon père, surtout si c'est mon père, je te conseille de ne rien dire, et cela dans ton intérêt, car pour lui tu ne serais pas seulement ma confidente, tu serais ma complice, et il doit bien y avoir quelque part une prison où les gens comme lui peuvent faire mettre des gens comme toi quand ils ont à se plaindre d'eux.

— Mademoiselle peut compter sur moi.

— Relace mon corsage, maintenant.

— Mademoiselle va rentrer au bal?

— Oui.

— Tout de suite?

— Oui, fais prier ma tante de venir me donner le bras.

Pendant ce temps, Léonie rajustait les épis d'or de sa couronne.

— Quel peut être le but de cet homme? se demandait-elle en pensant à Frédéric. Cela ne peut être le seul plaisir de faire une méchanceté.

Que veut-il de moi? Du reste, je vais bien le savoir.

Comment n'ai-je pas pu triompher de mon émotion? Cet homme, si méchant qu'il soit, ne m'eût point nommée.

Digitized by Google

Après cela, il faisait si chaud dans ce bal, qu'on se trouverait mal pour moins que cela.

Léonie était prête à reparaître dans les salons; sa tante vint la prendre, et elle fit sa rentrée dans le bal, en souriant aux questions empressées de tous ceux qui se pressaient sur son passage.

Parmi ceux-là se trouvait Frédéric.

— Faites-vous présenter, lui dit-elle tout bas, et invitez-moi à danser.

Le bal recommença plus joyeux et plus bruyant encore, après le petit incident qui l'avait interrompu et qui avait failli le faire cesser. Comme Léonie venait de s'asseoir, M. de Sigaud s'approcha d'elle et lui présenta le comte, qui l'engagea à danser dans le cas où elle danserait encore.

Léonie accepta le bras du comte et figura de nouveau dans un quadrille.

— Ayons l'air de causer de choses indifférentes, dit-elle à Frédéric en lui parlant comme une jeune fille parle à son danseur, en arrangeant les plis de sa robe et en regardant son éventail, car ce que j'ai à vous dire, vous seul devez l'entendre.

— Vos désirs sont pour moi des ordres, vous le voyez, mademoiselle, répondit M. de la Marche, avec ce sourire toujours le même qui doit accompagner les phrases banales qu'un étranger dit à une jeune fille quand il est forcé de danser avec elle.

La musique couvrait la voix des interlocuteurs.

— Vous venez de faire une infamie, monsieur, reprit Léonie, en portant son mouchoir à ses lèvres et en regardant le bout de ses doigts.

— A peu près, mademoiselle.

— Si je ne me fusse trouvée mal, auriez-vous nommé la personne dont vous parliez?

— Je n'eusse dit que son nom de baptême, d'abord.

Digitized by Google

— Vous aviez un but ?

— Certainement.

— Et personne, excepté vous, ne sait ce secret ?

— Nous sommes six à le savoir. Vous, mademoiselle, M. G..., Georges, Honorine, Dieu et moi ; mais excepté ces six personnes, nul ne le sait et nul ne le saura, à moins...

Le comte parut hésiter avec intention.

— A moins que je ne refuse de faire ce que vous voudrez ? dit Léonie.

— Justement.

— Avez-vous de la fortune, monsieur ? reprit-elle en revenant d'un avant-deux.

— Oui, mademoiselle.

— Qu'avez-vous ?

— J'ai cinquante mille livres de rentes.

— Ce n'est pas grand chose. Est-ce que vous avez l'intention de doubler votre fortune ?

— Non : mon ambition va plus loin que cela.

— C'est qu'il y a des gens qui font ce que vous faites, pour de l'argent ; ma femme de chambre, par exemple.

Quelque empire que le comte eût sur lui-même, il ne put s'empêcher de rougir.

— Je ne suis pas de ces gens-là, mademoiselle.

— Pardon, si je vous interromps, monsieur le comte : mais il faut, avant tout, que je vous fasse une question.

— Parlez, mademoiselle.

— C'est par notre cocher que vous avez appris ce que vous vouliez savoir ?

— Oui.

— Mais quel indice a pu vous mettre sur la voie ?

— Oh ! mon Dieu ! un incident bien simple, mais qui, simple pour tout le monde, ne pouvait l'être pour moi, qui vois un mystère sous les choses les plus naturelles et les plus fréquentes.

Digitized by Google

Il y a quelque temps, je passais, à dix heures du soir, dans la rue de Tournon; vous étiez avec votre père, sur la terrasse de ce salon, et vous teniez un bouquet à la main.

Vous êtes belle, remarquablement belle; je m'arrêtai quelques instants pour vous voir. Monsieur le marquis détournait la tête en ce moment.

Vous avez laissé tomber votre bouquet dans la rue, après quoi vous êtes rentrée dans le salon.

Je ne sais pourquoi j'eus l'idée que ce n'était pas par hasard que ce bouquet était tombé. Je me cachai dans l'encoignure d'une porte et j'attendis.

Un jeune homme, caché, comme moi, sous une porte voisine, sortit alors de sa cachette, s'assura que la rue était déserte, alla ramasser votre bouquet et en tira un papier. Je demandai à qui appartenait l'hôtel où nous sommes, je l'appris, je voulus suivre le jeune homme au bouquet, mais il était monté dans une voiture et il avait disparu.

Le lendemain, je partis pour la campagne que j'habite, et où j'avais une affaire presque aussi importante que celle-ci; mais je laissai mon cocher à Paris avec une promesse de deux cents louis s'il parvenait à me faire savoir le nom de votre amant, car je ne doutais pas que ce jeune homme le fût.

Hier, je suis revenu à Paris, j'ai prié M. le baron de Sigaud de me présenter à monsieur votre père et de m'avoir une invitation pour aujourd'hui, et j'ai trouvé en arrivant, de M. Georges, devenu votre cocher et l'amant de votre femme de chambre, une lettre qui me donnait tous les détails que je voulais savoir.

— A merveille! quelle belle chose que la franchise, et comme nous voilà maintenant à notre aise l'un vis-à-vis de l'autre!

— Savez-vous, mademoiselle, que vous êtes une femme exceptionnelle!

Digitized by Google

— Je le sais, monsieur le comte.

— Aussi, le sentiment que j'éprouvais pour vous s'augmente-t-il de l'admiration que vous m'inspirez.

— Et quel sentiment éprouvez-vous pour moi?

— Je vous aime.

— Vous, monsieur? et avec quoi?... demanda Léonie en regardant fixement le comte.

— Avec mon cœur, mademoiselle.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que si vous aviez ce cœur avec lequel vous dites que vous m'aimez, vous n'eussiez pas fait ce que vous avez fait tout-à-l'heure.

— Quoi qu'il en soit... je vous aime.

— De sorte que, profitant du secret que vous avez entre les mains, vous voulez être mon amant?

— Non, mademoiselle, je veux mieux que cela.

— Ce sera difficile à trouver, monsieur.

— Vous allez voir que non, mademoiselle. Permettez-moi seulement de vous adresser une question, à mon tour.

— Je vous écoute.

— Vous aimez M. G...?

— Oui.

— Pourquoi l'aimez-vous?

Léonie fixa de nouveau ses grands yeux noirs et brûlants sur son danseur, mais, cette fois, sans dire un mot. C'était répondre.

— Et comment l'avez-vous connu?

— Je l'ai vu au théâtre plusieurs fois, il a eu l'audace de me regarder assez souvent pour être remarqué. Il s'est enquis de mon nom et de mon adresse; il est venu rôder dans ma rue, et un jour que je sortais à pied, avec ma gouvernante, il m'a glissé hardiment une lettre dans la main.

Digitized by Google

— Et cette lettre ?

— Contenait trois mots : « Je vous aime. » A mon tour, je me suis enquis de son adresse, et quand je l'ai sue, je lui ai fait écrire par ma femme de chambre : « Si vous m'aimez, ne me l'écrivez plus. Libre à vous de trouver moyen de me le dire. » Trois jours après, Honorine était parvenue à le faire entrer chez moi, et cela en plein jour. Ce qu'elle avait fait le jour, elle le fit la nuit. Est-ce là ce que vous voulez savoir ?

— Non, mademoiselle.

— Interrogez, alors.

— A quoi vous mènera une pareille liaison?

— Au suicide, sans aucun doute; car je me tuerai le jour où cette liaison sera connue; et au chemin que prennent les choses, elle sera connue bientôt.

— Peut-être que non. Il y a un moyen d'éviter ce malheur.

— Lequel ?

— C'est d'épouser M. G...

— Moi, la fille du marquis de Thonnerins !

— Vous êtes bien sa maîtresse, vous pouvez bien être sa femme.

— Vous êtes fou, monsieur, M. G... est de ceux dont on fait des amants, mais non de ceux dont on fait des maris pour des filles comme moi. Puis, en le prenant, je voulais les émotions d'une liaison mystérieuse, et non les émotions permises du foyer conjugal. Si j'avais voulu épouser mon amant, j'aurais un homme du monde. J'ai pris ce chanteur parce qu'on ne le reçoit pas ici, et que le mystère est plus grand. Ce n'est pas même mon amant, c'est le laquais de mon cœur. Quand j'aurai assez de lui, je le chasserai.

— Oh! vous êtes bien une grande dame, mademoiselle, fit Frédéric avec admiration, car il était de ceux que doivent séduire de pareilles natures.

— Deux choses dominent en moi, reprit Léonie; ces

Digitized by Google

deux choses sont : la volonté et l'orgueil de mon nom. A ces deux choses, je sacrifierai tout.

Voilà pourquoi, monsieur le comte, vous me voyez si rapidement franche avec vous; c'est que vous pouvez me perdre et peut-être me sauver. Imposez-moi donc vos conditions dès ce soir, sinon, plutôt que d'attendre un scandale public que vous me paraissez homme à faire, je me tuerais cette nuit, ce qui ne serait qu'une avance faite à l'avenir; car, je vous le répète, c'est ainsi que cette liaison finira. Il le faut.

Malgré elle, Léonie avait appuyé sur cette dernière phrase.

— Il le faut? répéta Frédéric avec le ton d'une question, et en fixant sur Léonie un regard qui devinait la réponse qui allait être faite.

— Oui, murmura-t-elle, il le faut, avant deux mois d'ici.

— Et d'où vient cette nécessité?

— Elle vient de ce qu'à quatre mois une femme ne peut plus cacher sa grossesse.

— Eh bien! comme vous l'avez dit, mademoiselle, moi qui pouvais vous perdre, je puis vous sauver.

— Par quel moyen?

— Je suis ambitieux, mademoiselle: je veux être quelque chose dans le monde politique, où, à mon avis, il y a une place à prendre à l'heure qu'il est; mais pour cela, ma seule intelligence et ma seule fortune ne me suffisent pas. Il me faut l'appui d'une grande position. Pour y arriver, tous les chemins me seront bons, et je prendrai d'autant plus volontiers ceux où je pourrai en même temps rendre service à quelqu'un. Comprenez-vous, mademoiselle?

— Je commence à comprendre.

— Et vous me permettez de continuer?

— Oui.

Digitized by Google

— Je suis donc convaincu que le gendre de M. de Thonnerins pourrait arriver à cette position. Or, il n'en sait rien encore, mais il ne pourra avoir pour gendre qu'un homme qui fermera les yeux sur le passé, et qui se trompera de quelques mois dans le calcul des suites ordinaires du mariage.

— Tout cela est assez justement raisonné. Et vous avez jeté les yeux sur moi pour réussir ?

— Oui, mademoiselle.

— Ainsi, vous demanderez ma main à mon père ?

— Dès demain.

— Et s'il vous la refuse ?

— Peu m'importera, si vous voulez que ce mariage se fasse.

— Et si je m'y oppose, moi ?

— Je vous perds.

Tandis que, si vous acceptez, nul ne saura ce qui aura eu lieu, et une fois ma femme, vous serez libre et maîtresse de vos actions, car, comme vous le pensez bien, je ne suis pas de ceux qui mettent leur honneur dans la fidélité de leur femme.

— Et vous êtes comte ? demanda Léonie après un moment de réflexion.

— Oui.

— D'un vrai comté ?

— Non. Mais le titre est bien à moi ; je l'ai acheté et payé.

— En dehors de cela, êtes-vous un assez honnête homme ?

— Oui.

— Comtesse de la Marche ! cela fait encore assez d'effet ! Puis, j'ai toujours compris l'ambition. Demandez ma main à mon père, monsieur.

— Vous me le permettez ?

— Oui. Quand on croyait mourir et qu'on trouve

Digitized by Google

une occasion de vivre, on aurait tort de n'en point profiter.

— Dès demain je ferai cette demande. Une fois mariés, nous quittons la France.

— Pour dix mois.

— Vous êtes un ange, mademoiselle.

— N'est-ce pas ?

La contredanse était finie.

Frédéric reconduisit Léonie à sa place; et comme il n'avait plus rien à faire dans la maison, il la quitta.

Le lendemain, à quatre heures, il se faisait annoncer chez M. de Thonnerins, lequel, rencontrant le soir le baron de Sigaud, lui disait :

— C'est bien vous qui m'avez amené hier un certain comte de la Marche ?

— Oui.

— Eh bien ! il est très-original, votre faux comte.

— Comment cela ?

— Devinez ce qu'il est venu faire aujourd'hui chez moi.

— Que diable voulez-vous que je devine !

— Il est venu me demander la main de ma fille ! fit le marquis en riant.

— Lui ?

— Lui-même.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Je lui ai répondu que je la lui refusais, et savez-vous ce qu'il a ajouté alors ?

— Non.

— Il m'a donné son adresse, et il m'a dit que si je changeais d'avis d'ici à demain, je le lui fisse dire. Je trouve l'idée étourdissante.

— Qu'a dit de cela Mlle Léonie ?

— Elle n'en sait rien encore. Elle a dormi tout le jour, mais elle rira bien quand je le lui conterai.

— Et elle est tout-à-fait remise de son indisposition ?

Digitized by Google

— Tout-à-fait.

Quand, après avoir quitté le baron, le marquis rentra chez lui, Léonie le fit prier de passer chez elle.

Léonie était seule dans sa chambre, éclairée par les bougies d'un candélabre colossal autour du pied duquel jouaient des amours aux ventres bombés et le long duquel s'enroulaient des pampres et des vignes.

Par le candélabre, jugez du reste de la chambre : tapis moelleux, murs blancs, rideaux de satin, corniche d'or, lit et meubles de Boule, glaces géantes, parfums de toutes sortes, ornements de toute espèce.

Lorsque le marquis entra dans cette chambre, Léonie, vêtue d'un peignoir de soie blanche, brodé à la main de boutons de rose et de feuilles vertes, peignoir sans taille, aux manches larges, laissant voir les riches dentelles d'une chemise de nuit dont les manchettes couvraient à moitié les mains de la jeune fille, Léonie, disons-nous, étendue sur une causeuse, un de ses bras posé sur le dos du meuble et sa tête posée sur ce bras, paraissait réfléchir profondément tout en regardant ses petits pieds roses qui, comme deux oiseaux dans un buisson, jouaient sur le coussin où ils étaient posés, et dans lequel ils s'enfonçaient et disparaissaient aux trois quarts.

— Vous m'avez fait demander, Léonie? dit M. de Thonnerins en entrant et en baisant presque cérémonieusement la main de sa fille.

— Oui, mon père, veuillez vous asseoir et m'écouter.

Léonie ne changea point de pose pour cela.

Le marquis prit un fauteuil, le roula près de sa fille, et s'assit.

— C'est de choses sérieuses que j'ai à vous parler, mon père.

— Je vous écoute.

— Vous avez reçu une visite, aujourd'hui?

— J'en ai reçu plus d'une.

Digitized by Google

— Mais vous en avez reçu une qui avait ou qui semblait avoir un caractère plus grave que les autres.

— En effet.

— Celle que vous a faite le comte Frédéric de la Marche. Il venait vous demander ma main.

— Qui vous a dit cela?

— Je le sais, mon père.

— Est-ce avec votre consentement qu'il le faisait?

— Oui, mon père.

— Est-ce que vous aimeriez cet homme?

— Certes non. Je ne l'estime même pas.

— Comment, alors, l'avez-vous autorisé à une pareille demande?

— Vous le saurez tout-à-l'heure, mon père; mais procédons par ordre. Qu'avez-vous répondu au comte?

— J'ai répondu que je refusais votre main.

— Et vous avez eu tort.

— J'ai eu tort?

— Oui; parce que maintenant il va falloir la lui proposer.

— Vous devenez folle, Léonie.

— Je ne crois pas, mon père. Je ne suis pas folle, j'obéis à une nécessité, voilà tout.

— Expliquez-vous donc.

— J'ai un amant, mon père!

Le marquis fit un bond sur son fauteuil.

— Qu'avez-vous dit là? s'écria-t il en pâlissant.

— J'ai dit que j'avais un amant, répondit froidement et tranquillement la jeune fille.

Le marquis regarda autour de lui comme un homme frappé d'un coup de foudre, et ce fut lui qui, à son tour, crut qu'il était fou.

— Voyons, mon enfant, voyons, reprit-il en se rasseyant, en tâchant de reprendre un peu de calme, en riant presque, voyons, parlons sérieusement.

Digitized by Google

— Mais c'est très-sérieusement que je vous parle, mon père.

— Vous avez un amant!

— Oui, je vous le répète.

— Vous, ma fille!

— Moi, Léonie de Thonnerins; combien faut-il vous le dire encore de fois, mon père?

— Et quel est cet homme?

— Je ne vous dirai pas son nom, car, en vérité, le pauvre garçon n'est pas cause de tout cela, je me contenterai de vous dire sa position : c'est un comédien.

— Un comédien! fit le marquis en cachant son visage dans ses deux mains. Mais il est impossible que cela soit!

— Cela est cependant.

— Savez-vous, Léonie, reprit le marquis avec une belle et fière intonation, savez-vous que vous avez déshonoré mon nom, et que je devrais vous tuer?

— En effet, cela serait votre devoir; malheureusement, ce n'est pas votre droit. D'ailleurs, le déshonneur n'existera que lorsqu'il sera connu, et j'ai trouvé, ou plutôt M. le comte Frédéric de la Marche a trouvé une combinaison qui l'ensevelira dans le plus profond mystère.

— Elle! Léonie, comtesse de Thonnerins! murmurait le marquis en se frappant le front. C'est à en perdre la raison.

— Veuillez m'écouter, mon père. Vous me connaissez, n'est-ce pas? vous savez que j'ai autant que vous l'orgueil de ma race. Je serais donc morte avant de laisser tomber une tache dessus. Mon plan était arrêté, ma résolution était prise. Je ne pouvais pas épouser l'homme auquel je me suis donnée. Malheureusement, la nature ne se conforme pas à ces préjugés humains, et je suis enceinte de deux mois.

— Allez, continuez, dit le marquis d'une voix éteinte, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

— D'ici à peu de temps, je me serais donc tuée comme

Digitized by Google

par accident, et vous-même n'auriez rien su de la cause de ma mort. Il était impossible que cet enfant vînt au monde, et que notre nom fût traîné dans la boue. Les bourgeois auraient trop ri.

Vous voyez, mon père, que cette résolution ne me rendait pas plus triste et que je dansais hier aussi gaiement que jamais. C'est que j'ai dans les veines le sang le plus pur de France et que je connais ses exigences. Cependant il est triste de mourir à mon âge; je me disais cela quelquefois.

Hier, un homme a raconté derrière moi toute cette histoire, moins le nom, qu'il allait peut-être dire quand je me suis retournée, folle et prise de l'envie de l'étrangler. Il a fallu me contenir. La colère m'a étouffée, et je me suis trouvée mal. Cet homme qui savait tout, c'est M. de la Marche

De retour au salon, j'ai dansé avec lui, et comme il était évident qu'il n'avait agi ainsi qu'avec un but, je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a répondu qu'il voulait ma main et qu'il jetterait un voile sur le passé. C'était un moyen de faire vivre mon enfant, de m'épargner un double crime et de ne pas quitter un monde qui, en somme, me plaît assez. J'ai accepté le marché.

Si vous avez un autre moyen, proposez-le, mon père, et nous verrons auquel nous devrons donner la préférence.

Le marquis se leva chancelant sous cette révélation comme sous un monde.

— Mais cet homme est un misérable, dit-il tout-à-coup.

— Oui, mais c'est un misérable qui peut me sauver si nous faisons ce qu'il veut, et me perdre si nous ne le faisons pas; qui, si je me tue, dira la cause de ma mort, et salira ma mémoire et votre nom; qui, si je refuse, racontera la vérité et me déshonorera; qui, si j'épouse

Digitized by Google

un homme d'honneur, et qui me croira pure, ce que, du reste, je ne ferais pas, dira tout à cet homme, et me condamnera à la honte. Non, mon père, j'ai bien réfléchi depuis hier.

Maintenant que cet homme connaît mon secret, le seul moyen de tout réparer, c'est de m'accorder à lui. Puis, nous seuls saurons de quelle manière il m'a obtenue, car il n'ira certainement pas le dire. Il est de naissance obscure, c'est vrai; mais enfin il est à peu près riche, il se fait appeler comte, il a acquis sa fortune lui-même, ce qui est assez honorable, dit-on; s'il n'est rien dans le passé, vous le ferez quelque chose dans l'avenir.

Vous passerez pour un esprit au-dessus de préjugés trop ridicules. On croira que c'est un mariage d'amour, et tout sera dit. A moins que vous n'aimiez mieux donner ma main au père de mon enfant; mais, outre que ce serait un scandale énorme, moi je n'y consentirais pas.

Ce que venait de dire Léonie avait tellement bouleversé M. de Thonnerins, que si en ce moment il eût voulu sortir, il se fût heurté à tous les murs comme un homme ivre. On eût dit que ses cheveux blancs venaient de blanchir encore. Ses yeux regardaient attentivement un coin de la chambre et ne le voyaient pas, et sa tête s'agitait avec un hochement nerveux sous un souffle d'idée fixe et de folie, comme la cime d'un arbre sous le vent qui va le déraciner.

— Mais, demanda-t-il avec une voix douloureuse qui prouvait déjà l'affaiblissement de ses plus nobles énergies, mais ce comédien se taira-t-il?

— Oui, il m'aime.

— Il y a d'autres confidents, sans doute?

— Bouches qu'on ferme avec des serrures d'or. Le comte de la Marche est seul à craindre.

— Je vous obéirai, ma fille; demain j'irai chez le comte, fit le vieillard brisé.

Digitized by Google

— Vous n'avez pas besoin d'un long entretien avec ui, mon père; tout est convenu.

— Mais, ce mariage fait, vous ne me verrez plus, Léonie; car si les autres ignorent votre faute, moi je la connaîtrai, et je ne vous pardonnerai jamais.

— Comme il vous plaira, mon père.

— Après-demain nous quitterons Paris, et nous nous rendrons dans notre terre du Dauphiné, où le mariage se fera.

— Le plus tôt possible, n'est-ce pas?

— Dans un mois au plus tard. Vous n'avez plus rien à me dire, Léonie?

— Non, mon père.

— Je me retire, alors.

— Adieu, mon père.

Le marquis sortit de la chambre de sa fille, tressaillant au moindre bruit, comme si ce bruit eût été une voix, et que cette voix lui eût répété ce qu'il venait d'entendre.

Ce fut ainsi qu'il regagna son appartement, et congédiant son valet de chambre qui l'attendait pour le déshabiller, il s'enferma, et toute la nuit resta seul et pleurant de grosses larmes qui tombaient sur ses mains, car il n'avait pas la force de les essuyer.

XVIII

CE QUE LE MONDE APPELLE UN BEAU MARIAGE.

Lorsque son père ne fut plus auprès d'elle, Léonie reprit ses réflexions pendant quelque temps; puis, sautant en bas de sa causeuse, elle s'approcha de sa glace et se regarda.

Digitized by Google

— C'eût été malheureux de détruire cela, se dit-elle en souriant à sa beauté, et je remercie Dieu d'avoir mis M. de la Marche sur mon chemin.

C'est un homme extraordinaire que cet homme. Quel regard, quelle force, quelle énergie dans la volonté Voilà! un caractère dans le genre du mien. Si j'allais l'aimer!

Ce serait encore ce qui pourrait m'arriver de plus heureux, et ce ne serait pas étonnant, après tout.

Léonie sonna.

Honorine parut.

— Vous avez-vu M. G...? lui dit Mlle de Thonnerins.

— Oui, mademoiselle.

— Vous lui avez dit?...

— Ce que mademoiselle m'avait chargée de lui dire.

— Que nous devions cesser de nous voir?

— Oui, mademoiselle.

— Et il vous a donné?...

— Un petit paquet que voici.

Ce paquet contenait cinq ou six lettres.

— Le compte y est, fit Léonie, et elle brûla ces papiers à l'une des bougies.

— Voilà tout ce qu'il a dit? continua-t-elle.

— Il a ajouté qu'il partirait ce soir.

— Puis?

— Puis, il a pleuré.

— De vraies larmes?

— Oui, mademoiselle.

— Après-demain, mon père et moi, nous partons. Vous pourrez retourner dans votre pays, comme vous avez paru le désirer souvent.

Le notaire de mon père vous remettra vingt mille francs, qui vous serviront de dot quand vous épouserez Georges, qui est libre de quitter l'hôtel à partir de demain, et auquel M. le comte de la Marche, que j'épouse, remettra aussi une somme de vingt mille francs pour

Digitized by Google

le remercier de son zèle pendant qu'il était à son service. Est-ce là ce que vous désirez?

— C'est plus que je n'ambitionnais, mademoiselle.

— Alors, laissez-moi, je me déshabillerai toute seule, et rappelez-vous cette maxime arabe : La parole est d'argent, le silence est d'or! Allez.

Honorine baisa la main de sa maîtresse, et disparut en promettant de se taire, et décidée à tenir sa promesse.

Léonie, restée seule, se déshabilla, se mit au lit et lut jusqu'à deux heures du matin.

A ce moment elle s'endormit.

Le lendemain, à dix heures du matin, le marquis demanda sa voiture et se rendit chez le comte.

Celui-ci écrivait quand on annonça M. de Thonnerins.

Le marquis était pâle comme un marbre. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, nous le savons.

— Voilà un homme qui souffre beaucoup, pensa Frédéric, et se levant, il offrit cérémonieusement un siége au père de Léonie.

— Merci, monsieur, lui répondit le marquis d'une voix grave et d'un air digne, comme s'il eût pris vis-à-vis de lui-même l'engagement de n'accepter de l'homme à qui il avait affaire que ce qu'il était forcé d'accepter; merci, monsieur, je resterai debout.

Frédéric s'inclina et resta debout aussi.

— Je vous attendais, monsieur le marquis, dit-il.

— Je crois, monsieur, que nous ne devons échanger que les paroles strictement nécessaires, répliqua M. de Thonnerins; vous me permettrez donc d'être aussi concis que possible; car, puisque vous savez la cause de ma visite, vous devez comprendre combien elle m'est pénible.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Vous êtes venu hier me demander la main de ma fille. Vous saviez ce que vous faisiez et à quoi vous vous engagiez en faisant cette demande?

Digitized by Google

— Oui, monsieur.

— Comme à moi, ma fille vous avait tout dit?

— Oui, monsieur.

— Je vous donne la main de Mlle Thonnerins, monsieur.

Le comte s'inclina de nouveau, et un sourire imperceptible de triomphe entr'ouvrit ses lèvres.

— Réglons les conditions maintenant, reprit le marquis.

Frédéric releva la tête comme pour mieux écouter.

— Ma fille a deux cent mille livres de rentes qui lui viennent de sa mère, et qui lui serviront de dot quand elle se mariera. Elle est fille unique, j'ai quatre cent mille livres de revenu, et tout me porte à croire que je ne vivrai pas longtemps.

M. de la Marche fut pris de ce sourire nerveux dont sont pris les jeunes joueurs quand ils gagnent un gros coup, et il lui fallut toute la force de sa volonté pour ne pas se mettre à rire de joie devant le vieillard qui lui parlait.

— Demain, continua le marquis, nous partons, ma fille et moi, pour notre terre de ***, en Dauphiné, terre qui lui appartient, et qui fait partie de sa dot.

C'est là que le mariage aura lieu.

Tout cela vous agrée-t-il, monsieur le comte ?

— Parfaitement, monsieur le marquis.

— Le mariage se fera dans un mois. Dans un mois, j'aurai obtenu ce que tout gouvernement doit à mon gendre, une mission de ministre plénipotentiaire, soit à Vienne, soit à Berlin, et vous pourrez partir avec la comtesse le lendemain même de votre mariage.

Dans un an, vous demanderez un congé; vous recevrez la croix, car vous aurez eu le temps de rendre des services à votre pays; vous passerez quelques mois dans vos terres, et vous arriverez à la chambre des députés d'abord, à la

Digitized by Google

chambre des pairs ensuite; je vous en donne ma parole d'honneur.

Tout est-il bien convenu ainsi?

— Oui, monsieur.

— Dans trois semaines vous nous aurez rejoints en Dauphiné, car il vous faut bien ce temps pour mettre en règle vos papiers de famille.

— Dans trois semaines, je serai auprès de vous, monsieur le marquis.

— Avec vos parents, si bon vous semble.

— Je n'ai plus de parents, monsieur.

Le marquis s'inclina pour prendre congé du comte.

Alors Frédéric lui tendit la main.

M. de Thonnerins eut l'air de ne point voir cette main étendue vers lui, et après avoir salué de nouveau le comte, il quitta, sans ajouter une parole, la chambre où cet entretien venait d'avoir lieu.

Quand il eut refermé la porte derrière lui, Frédéric resta quelques instants les yeux fixés sur cette porte.

— Six cent mille livres de rentes, dit-il, car le bonhomme ne fera pas de vieux os, la pairie, la croix et une des plus jolies femmes du monde, tout cela pour deux cents louis, tout cela en quarante-huit heures! Ce n'est ni cher ni long.

Le comte sonna et donna l'ordre qu'on mît les chevaux à la berline de voyage.

Il repartait pour Moncontour.

Comme on le voit, il tenait parole à Blanche.

Digitized by Google

XIX

CONFIDENCES FORCÉES.

Pendant le temps que Frédéric était resté à Paris, Blanche était allée tous les matins et tous les soirs demander à la pierre du mur si elle cachait quelque chose, espérant toujours qu'une circonstance imprévue ramènerait le comte plus tôt qu'il n'avait promis de revenir.

Enfin, le soir du cinquième jour, elle trouva une lettre, lettre qui lui demandait un rendez-vous pour le soir même.

A dix heures, elle entrait dans le pavillon que nous connaissons, avec Frédéric; et elle lui disait, comme pour résumer toutes ses impressions depuis quatre jours :

— Frédéric, laisse-moi reprendre ma vie, que tu avais emportée avec toi !

— Croyais-tu donc ne plus me revoir, Blanche? demanda le comte en prenant dans ses mains la tête de la jeune fille à genoux devant lui, et en fixant sur elle un regard rempli d'amour.

— N'avais-je pas ta parole que tu reviendrais? quelles craintes pouvais je conserver ? Seulement, j'étais triste de ton absence. Puis, si j'étais sûre de ton retour, il s'en est fallu de bien peu que, moi, je manquasse au rendez-vous.

— Que veux-tu dire?

— J'ai failli mourir, Frédéric.

— Que s'est-il donc passé?

— J'ai couru un danger effrayant, mon ami, et, sans

Digitized by Google

un miracle que Dieu a fait, tu ne me reverrais pas aujourd'hui.

Frédéric avait pâli en entendant ce que sa maîtresse lui disait.

— Te voilà tout ému du danger que j'ai couru ! Que tu es bon, et que je suis heureuse d'être aimée de toi !

Et en même temps, Blanche baisait les mains du comte avec des larmes de reconnaissance.

— Enfin, reprit celui-ci, tu n'as plus rien à craindre de ce danger ?

— Non. Veux-tu que je te le raconte ?

— Certes !

— Le jour de ton départ, ma mère et moi, nous reconduisions mon frère à la voiture qui devait l'emmener et qui l'attendait en bas de la côte, quand tout-à-coup un taureau, échappé de son étable, s'est précipité sur nous. Il n'y avait pas moyen de fuir.

Je voyais la mort en face, avec regret peut-être, car je suis jeune et je t'aime, mais sans peur, je te le jure. J'ai fait le signe de la croix, j'ai prononcé ton nom, j'ai fermé les yeux, et, calme, j'ai attendu.

L'animal n'était plus qu'à dix pas de nous, quand un jeune homme, un ange, un dieu, s'est jeté au-devant de lui, et, avec une force dont il me serait impossible de te donner l'idée, a saisi l'animal par les cornes et l'a terrassé.

Avant de remercier le ciel de ce miracle, j'ai pensé à toi, Frédéric, et je n'ai rendu grâces à Dieu que parce qu'il permettait que je te revisse. Ma mort t'eût fait de la peine, n'est-ce pas ?

— Oui, Blanche, ta mort eût été pour moi un grand malheur, et j'en serais mort, je te le jure.

Frédéric ne mentait pas. Il fût mort de la mort de Blanche.

Aussi, quoiqne le danger fût passé, le comte, en l'en-

Digitized by Google

tendant raconter, n'avait-il pu retenir un mouvement de terreur.

— Et cet homme, demanda le comte, cet homme qui vous a sauvés tous trois, qui est-il ?

— C'est un simple charpentier, tout jeune, du nom de Robert.

— Et il n'a pas été blessé ?

— Non. Il est venu nous voir tous les jours depuis cette aventure, et prendre de nos nouvelles.

— Il me paraît fort bien élevé, ce charpentier.

— Il l'est, en effet. J'ai été tout étonnée de trouver tant de distinction dans un homme de sa classe. Il est noble de visage et de cœur ; c'est un bon et brave jeune homme.

— Avec quel enthousiasme, tu en parles ! Blanche ; tu vas me rendre jaloux de M. Robert, fit le comte en souriant.

— Cela n'est pas à craindre.

Cependant je l'aime, je te l'avoue, mais pour toutes sortes de raisons, si bien que le sentiment qu'il m'inspire ne peut être que de l'amitié, tandis que vous, Frédéric, je vous aime sans savoir pourquoi, ce qui prouve que le sentiment que vous m'inspirez est de l'amour.

Cependant j'ai du plaisir à me trouver avec ce jeune homme : mon âme sympathise avec la sienne ; il est loyal, il est grand, et l'on voit qu'il peut laisser sa vie exposée au grand jour, sans craindre qu'on y trouve une tache, une ombre même : ce qu'il dit est frais comme de l'eau de source.

Le cœur se rafraîchit dans sa société, et si tu voyais comme il aime sa sœur, comme il la protége, comme il la surveille, comme il devient faible et timide, ce colosse, quand l'enfant est malade ou pleure ! Il nous a amené quelquefois cette chère petite enfant de huit ans, blonde et rose comme un ange.

Digitized by Google

Nous ne savons qu'inventer pour le remercier du service qu'il nous a rendu.

Aussi, soignons-nous à qui le mieux, ma mère et moi, sa chère Suzanne, orpheline, à laquelle lui, l'orphelin aîné, il faut qu'il serve de père et de mère.

Il met à ce devoir, qui est un bonheur pour lui, une touchante tendresse. Rien n'est trop beau pour sa chère enfant. Il l'habille comme une petite duchesse; rien n'est curieux et sympathique à voir comme ce grand garçon jouant avec cette frêle créature. On dirait un lion apprivoisé par une colombe.

Hier, elle avait pris des ciseaux pour jouer, et elle s'était coupé un peu le doigt. Une goutte de sang a rougi l'orifice de cette blessure. Robert est devenu blanc comme un linge, et ma mère a été forcée de le soutenir pour qu'il ne tombât point.

Suzanne a vu quel effet son imprudence avait produit sur son frère, et, courant à lui, la douce enfant lui a dit, avec un sourire :

« Ce n'est rien, frère, ce n'est rien, ne pleure pas. »

Robert l'a prise dans ses bras, et il a effacé avec ses lèvres cette goutte de sang qui l'avait tant ému. Oh ! réellement, c'est là une belle et bonne nature.

Cela vous ennuie peut-être, Frédéric, que je vous parle de cet homme?

— Au contraire, Blanche, continuez. Ceux que vous aimez ne sont-ils pas d'avance mes amis? Et d'ailleurs ce Robert m'a rendu un assez grand service en vous sauvant la vie, pour que je prenne plaisir à entendre faire son éloge.

— C'est qu'il y aurait presque ingratitude à ne pas parler de lui. Dans la lettre que mon frère nous a écrite de Niort, il tient deux pages sur trois.

C'était vrai, et Félicien, avec cette science qu'il a acquise des hommes, avait reconnu dans Robert un honnête homme. Leurs deux âmes étaient tout-à-fait de la

Digitized by Google

même essence : l'une un peu plus rêveuse, un peu plus poétique, un peu plus ouverte par l'étude et la philosophie; l'autre aussi loyale, aussi juste, aussi franche, et suivant une route aussi droite dans un monde moins élevé : toutes deux enfin ne comprenant que le bien. De pareils caractères se reconnaissent, quand ils se rencontrent, à certains sentiments, toujours les mêmes, et qu'on pourrait appeler le signalement du cœur.

Alors ils s'abordent tout de suite en se disant : « Tiens! nous sommes frères ! » et l'engagement qu'ils prennent d'une amitié réciproque et d'une estime mutuelle est pris pour toute la vie.

— Croiriez-vous, Frédéric, reprit Blanche, que moi, qui n'ai pas rougi de ma faute quand je me suis retrouvée en face de mon frère, j'en rougis intérieurement devant ce jeune homme ? Si je l'avais connu avant de vous connaître, je crois que je ne vous aurais jamais cédé.

— Vous l'eussiez peut-être aimé ?

— Non, mais j'aurais mieux compris le mal que peut faire à un frère la faute de sa sœur, et par son amour pour Suzanne, j'aurais mieux compris l'amour de Félicien pour moi.

Il ne faut pas m'en vouloir de tout ce que je vous dis là, Frédéric; vous savez que lorsque je suis avec vous, je laisse mon cœur s'ouvrir et se montrer tel qu'il est : la franchise de la femme est une preuve de plus de son amour. Je vous aime tant que je puis vous avouer sans crainte que quelque chose eût pu m'empêcher de vous aimer.

Je disais l'autre jour à Robert :

« Si, lorsque Suzanne aura l'âge que j'ai, elle commettait une faute, que feriez-vous? »

Robert me regarda comme s'il eût deviné l'intérêt indirect que je prenais à la réponse, et me dit :

« Elle ne la commettrait pas, mademoiselle. »

Digitized by Google

J'ai rougi malgré moi, et je crois qu'il a remarqué ma rougeur. C'est alors que cette terreur m'a traversé l'esprit, que vous ne reviendriez peut-être jamais...

— Et notre mariage, enfant ! répliqua Frédéric.

— Notre bonheur, n'est-ce pas ? Voyons, quand se fera-t-il ?

— Quand revient ton frère ?

— Dans quinze jours ; mais ce qui fait que je suis encore plus heureuse de ton retour, c'est que demain soir je pars pour aller rejoindre Félicien, et que si tu avais seulement tardé quarante-huit heures, je serais partie sans savoir quand je t'aurais revu.

— Tu vas à Niort ?

— Oui, avec ma mère.

— Qu'allez-vous faire là ?

— Tu n'as donc pas écouté ce que je te disais : je vais rejoindre mon frère, qui nous a écrit que l'évêque avait levé toutes les difficultés et ferait pour lui, en quelques jours, ce qu'il met deux mois à faire pour les autres.

Ainsi, Pascal va entrer au séminaire de Niort, comme cela est d'usage, recevoir les deux derniers ordres, et dans quinze jours il sera curé de notre église, et pourra nous marier avant son départ, si tu le veux.

— Eh bien, oui, mon enfant, pars en toute sécurité, va rejoindre ton frère, et sois tranquille, avant son ordination, j'aurai trouvé le moyen de te revoir, et avant son départ, il saura tout notre mystère d'amour. Ne t'inquiète de rien, ne trahis rien, et tout se fera comme tu le souhaites.

— Merci, Frédéric, merci, ton amour est toujours le même, toujours noble et généreux.

Et je vais rester quinze jours sans te voir !... ajouta Blanche avec tristesse.

— Tu m'écriras.

— Tous les jours.

Digitized by Google

— N'y manque pas.

— Crois-tu donc que je puisse t'oublier, Frédéric, toi ma vie, toi mon âme, toi mon honneur?

Et la jeune fille jeta ses bras autour du cou de celui qu'elle croyait pouvoir regarder comme son fiancé.

Quand un enfant ou un homme ivre commettent un crime, la loi les condamne rarement. L'un échappe à sa justice, l'autre à sa sévérité, parce qu'elle reconnaît que le premier n'avait pas encore assez d'intelligence, et que le second n'avait plus assez de raison pour comprendre ce qu'ils faisaient. La société devrait agir vis-à-vis de la femme comme la loi vis-à-vis des hommes ivres et des enfants; car la femme a l'éternelle enfance de la raison et l'éternelle ivresse du cœur.

Ainsi, il n'est pas de position plus chanceuse pour une jeune fille que celle où se trouvait Blanche.

A dix-huit ans être déjà la maîtresse d'un homme qu'une fantaisie a amené, que peut remmener un caprice, et n'avoir d'autre garantie pour l'avenir que la parole de son amant; certes, c'est là une des phases les plus dangereuses que puisse traverser la vie d'une femme. Il semblerait qu'elle ne doit dormir ni jour ni nuit, placée qu'elle est entre un passé d'innocence détruite et une réparation à venir, qu'une parole promet, mais que rien n'assure.

On pourrait croire que cette femme va tout-à-coup, se trouvant au milieu de tant de ruines, être épouvantée et prise de folie, se sauver devant elle comme pour échapper à cet effroyable spectacle et se briser le front contre la réalité.

Eh bien! non; elle ne songe même pas au danger qu'elle court; elle se repose sur la parole de son amant, elle s'endort dans sa confiance, et elle donne à l'avenir le même sourire qu'au passé. Elle n'espère même pas, elle est convaincue; elle ne fait pas le moindre doute que toutes les combinaisons de son âme réussiront.

Digitized by Google

Voilà pourquoi le jour où il leur est démontré qu'elles se sont trompées, les femmes n'ont plus de refuge que dans la mort, tant le désespoir qui s'empare d'elles est subit et inattendu. Elles se sont abusées avec une telle foi, elles se sont si bien habituées à cet aveuglement moral, qu'elles ne peuvent supporter le premier rayon de vérité qui pénètre dans leur vie, et qu'elles tombent tuées par la lumière comme par la foudre.

D'où leur vient cette étrange organisation qui fait qu'elles se trompent presque toutes de sentier au même endroit du chemin, qui fait que l'exemple leur est parfaitement inutile, et qu'elles tombent l'une après l'autre dans le même précipice, sans pouvoir se retenir aux maigres branches qui le bordent? Quel a été le but de Dieu en les faisant ainsi? C'est ce que nous ne saurions dire. Nous constatons le fait, mais nous ignorons la cause.

Il est cependant bien prouvé maintenant que jamais une pareille faute ne finit bien. Il y a non-seulement les romans, mais il y a encore les réalités quotidiennes qui démontrent cette vérité.

Jamais un homme qui a séduit une jeune fille ne l'a épousée, à moins qu'elle ne fût dotée de quelque grand diable de frère portant épée et moustaches, à moins que le père n'en appelât aux tribunaux et ne demandât l'appui de tout une société pour réparer l'erreur de sa fille.

Un mariage contracté par de tels moyens est une réparation et en même temps un aveu public d'une faute qui eût toujours dû rester ignorée, et à coup sûr, n'a pas en lui les conditions d'une vitalité heureuse; sans compter que bientôt la jeune fille s'aperçoit qu'elle n'aimait pas son amant, et qu'il vaudrait encore mieux pour le repos de son cœur, car c'est toujours au nom de leur cœur que parlent et pensent les femmes, que le mariage n'eût pas eu lieu, que la faute n'eût pas été réparée, et qu'elle fût libre au lieu d'être éternellement rivée à un homme qu'elle détestera peut-être.

Digitized by Google

De là à tromper cet homme, y aura-t-il bien loin? et cet homme, qui aura commencé par tromper, lui, aura-t-il le droit de se plaindre qu'on le trompe? Et cependant, à son tour, il aura le droit de venir demander à la société réparation de la même faute qu'il a commise.

Telle est la marche ordinaire des choses, quand le suicide ne tranche pas dès le premier acte les péripéties de ces drames intérieurs.

Ces sortes de mariages ne sont donc pas des réparations, mais des châtiments. Ce n'est pas avec les syllabes d'un nom et une signature sur un morceau de papier timbré qu'on raccommode l'honneur des familles et qu'on assure le bonheur des femmes.

Eh bien! vous raconterez, vous écrirez, vous prouverez tout cela, et vous ne changerez rien à ce qui est. Si c'est un livre que vous faites avec ces vérités, on appellera cela un roman, c'est-à-dire une chose fausse, sans importance, et qui, par conséquent, devra rester sans effet; si c'est un fait que vous racontez, on appellera cela un malheur, comme une voiture qui verse ou une maison qui s'écroule, et tout sera dit.

Nous ne demandons certainement pas que les jeunes filles soient initiées théoriquement à toutes les réalités de la vie; mais nous voudrions qu'on leur laissât entrevoir un coin de ce monde moral dans lequel elles doivent entrer un jour, et nous sommes convaincu que si ce spectacle détruisait en elles quelques illusions, il empêcherait aussi de grands malheurs dont ces illusions sont les causes.

Notre morale, au contraire, veut qu'on entretienne l'ignorance la plus complète dans le cœur des filles, et qu'on livre au mari un corps vierge et une âme toute naïve.

Là s'arrête la mission des parents; si bien que, le lendemain du jour où les filles sont mariées, c'est-à-dire où, devenues femmes, elles ont le droit de tout connaître,

Digitized by Google

comme elles n'ont été prévenues de rien, elles se trouvent au milieu du monde comme un soldat sans armes au milieu d'ennemis armés, forcées ou de se rendre tout de suite, ou de succomber avec le plus d'héroïsme possible, mais condamnées d'avance à une défaite quelconque.

Cependant nous ne nions pas la vertu forte par elle-même, nous croyons, nous savons qu'elle existe, et nous sommes son religieux défenseur. Mais nous sommes bien forcé d'avouer aussi que beaucoup de femmes ont fait en un instant le malheur de toute leur vie, ont dissipé en une minute le trésor de leur passé et l'espérance de leur avenir, et que l'on eût peut-être évité cette chute si, avant qu'elles entrassent dans leurs rôles d'épouse et de mère, on leur avait dit, en s'adressant à leur raison et en leur montrant quelques-unes des plaies de notre société :

« Regardez cette femme couverte de fleurs et de diamants, voyez comme elle est pâle, voyez comme son regard est triste, comme le désenchantement est dans toute sa personne ! Cela vient d'une faute qu'elle a commise, cela vient d'une seconde d'erreur que des années n'effaceront pas et qui finira peut-être par la tuer.

Cette seconde lui a-t-elle donné plus de bonheur à elle seule, par la passion qu'elle assouvissait, que ne lui eussent donné de bonheur vingt ans de fidélité obscure et de tranquillité domestique ? Non. Elle a été précédée de la crainte, elle a été suivie du remords et elle n'a révélé aucune des joies qu'elle promettait. L'amour, cette incessante curiosité, trompe toujours quand il se cache pour séduire. Le feu qu'il allume détruit, car, quoi que l'on fasse, tout incendie laisse des cendres.

Voyez cette autre, vêtue de misère et d'impudeur ! Elle était belle, elle était aimée, elle était pure ; sans savoir pourquoi, elle a donné sa beauté, elle a trompé qui l'aimait, elle a taché son innocence. Aujourd'hui, pour

Digitized by Google

vivre, elle est forcée de vendre ce qu'elle a donné ; le monde la repousse, son époux la méprise, et ses enfants la nient.

Voilà ce qu'il arrivera de vous, si vous faites comme ces femmes.

Si l'on parlait ainsi aux jeunes filles, au lieu de jeter un voile obscur sur ces turpitudes, croyez-vous qu'elles ne seraient pas prises de la sublime vanité de la vertu?

Ce n'est pas assez de leur montrer l'attrait du bien, il faut leur montrer la hideur cachée du mal; car le jour où le mal voudra les attirer, il couvrira son visage d'un masque si séduisant, que si elles ne devinent pas dessous un visage hideux, elles le suivront non-seulement avec confiance, mais encore avec joie.

Nous nous appesantissons sur tous ces détails, parce que dans notre société moderne la femme a pris une place si importante, que toutes les grandes questions morales reposent sur elles : questions d'amour, questions de famille, questions de bonheur enfin.

Si, comme les Orientaux, nous avions simplifié la femme en la réduisant à l'état d'animal et d'esclave, si nous l'enfermions dans un sérail et que nous ayons dans notre poche la clef de sa vertu; si, quand elle nous trompe, nous avions le droit de mort immédiate sur elle, ce serait tout autre chose.

Mais nous avons fait une part à son âme, à son intelligence, à sa volonté; nous avons accroché notre existence, notre bonheur, notre honneur même au moindre de ses caprices ; nous ne la tuons pas, c'est elle qui nous tue, qui nous ruine, qui nous exile, et son influence s'exerce sur la génération qui lui succède comme sur celle qui la précède, puisque, fille, elle peut déshonorer son père; puisque, femme, elle peut déshonorer son mari; puisque, mère, elle peut déshonorer ses enfants : c'est donc sur elle qu'il faut jeter les yeux, c'est donc l'assainisse-

Digitized by Google

ment de cette source de la vie morale qu'il faut avoir en vue.

Pourquoi avons-nous justement été donner le pouvoir à la faiblesse?

Ah! fous que nous sommes!

Nous faisons des révolutions pour substituer un roi à un autre, pour remplacer un mot par un autre, pour n'avoir plus de tyrans, disons-nous, pour être libres, enfin, et nous subissons dans notre civilisation, sans y prendre garde, sans paraître même la soupçonner, tant nous en avons l'habitude, l'effroyable tyrannie de la femme, tyrannie d'autant plus redoutable, qu'elle n'a ni le droit, ni la raison, ni la force.

Nos projets, nos ambitions, notre fortune dépendent d'elle.

Que de hautes et belles destinées sont tombées tout-à-coup, poussées par une petite main qu'eût broyée une main d'homme en la pressant. Comme l'a dit un de nos plus spirituels écrivains, Dieu a mis la femme sur la terre pour que l'homme ne pût pas faire de trop grandes choses.

Ainsi, pour revenir à notre sujet, car les exemples valent mieux que les maximes, voilà une mère, Mme Pascal, qui a derrière elle quarante ans de vertu à offrir à Dieu; voilà un jeune homme, Félicien, qui n'a pas un reproche à se faire dans le passé, et dont la sainte espérance est de se consacrer au culte du Seigneur et au soulagement de l'humanité; eh bien! il se trouve entre cette femme et cet homme, types d'honneur et de vertu, une enfant, fille de l'une, sœur de l'autre, innocente et pure comme tous les deux, mais que son innocence et sa pureté ont laissée sans défense contre les séductions d'un homme.

Voilà donc trois destinées sur lesquelles deux ne devraient être responsables en rien, puisqu'en rien elles ne

Digitized by Google

sont coupables, voilà donc trois destinées qui reposent sur la loyauté d'un homme et sur la faute d'une jeune fille.

Si Frédéric refuse d'épouser Blanche, voilà le passé de la mère souillé, voilà l'avenir du frère détruit, voilà la vie de Blanche flétrie à tout jamais, et voilà au bout de quelques mois, car nous n'avons peut-être pas encore dit tous les malheurs qui menacent la jeune fille, voilà une quatrième créature encore plus innocente que les autres, puisqu'elle descend du ciel, encore moins responsable surtout, qui va venir au monde et qui n'aura ni famille, ni nom, ni estime à attendre de ce monde où elle va entrer, qui portera éternellement le poids de la faute de sa mère et que la société condamnera.

Au milieu de tout cela, que fait Blanche?

Songe-t-elle à tous ces dangers? Prévoit-elle tous ces malheurs? Non.

Elle dort, nous le répétons, confiante dans la parole de son amant, sûre d'aimer, sûre d'être aimée, coupable aux yeux du monde, innocente à ses propres yeux et aux yeux de Dieu; car, si elle s'est trompée, elle s'est trompée loyalement, en croyant marcher dans le chemin de son cœur.

Et cependant celui-là serait infâme qui accuserait Blanche, qui lui demanderait compte de sa faute, qui voudrait l'en punir, qui lui jetterait une pierre; car Blanche ne s'est perdue que par innocence. car elle ne savait pas qu'une bouche peut mentir, elle qui n'avait jamais eu autour d'elle que des âmes loyales; car lorsque son amant lui a dit : Je t'aime! elle l'a cru; car elle croit, car elle est convaincue qu'elle sera sa femme.

Ainsi, non-seulement Blanche, sur qui pèse une si grande responsabilité, à l'innocence de laquelle deux destinées, deux hommes, deux existences sont attachées, non-seulement Blanche n'est en proie à aucune terreur, mais encore elle est heureuse et fière de ce qui devrait

Digitized by Google

la désoler, et dans sa solitude elle s'écrie avec joie, avec certitude, hélas! « Je suis mère! »

Supposez maintenant qu'au milieu de cette joie on apporte une lettre de Frédéric, qu'il lui dise qu'il ne la reverra jamais et qu'il part, lettre qui a été écrite bien des fois dans des situations semblables, que lui restera-t-il à faire?

Il lui restera la mort, ce premier moyen du désespoir, ce dernier moyen de l'honneur.

Si elle a la force de ne pas mourir, elle se trouvera entre la société et Dieu.

L'une lui dira :

« Cache ta faute, quand même pour cela il te faudrait commettre un crime, détruis ce que la nature a fait, couvre ton passé d'un sourire, et je ne dirai rien. »

L'autre lui dira :

« Tu es mère, tu te dois à ton enfant, à cette douce et frêle créature qui n'a pas demandé à venir au monde, et que tu n'as pas le droit de détruire au profit des préjugés. Tu es mère, aime ton enfant. »

Quatre mots sur un morceau de papier, et Blanche se trouvera dans cette effroyable position.

Ce qui n'empêche pas qu'elle sourie en attendant l'heure du départ, et qu'elle réponde à Robert, qui vient lui faire visite avant qu'elle parte, et qui lui dit :

— Vous paraissez bien heureuse, mademoiselle Blanche ?

— En effet, monsieur Robert, je suis bien heureuse aujourd'hui.

N'est-ce pas, qu'il faut qu'une femme soit bien pure pour faire une telle réponse dans de telles conditions?

Blanche était seule dans le salon du rez-de-chaussée quand Robert y entra, accompagné de Suzanne.

Comme nous venons de le dire, le jeune homme remarqua l'air joyeux de Mlle Pascal; mais ce que nous

Digitized by Google

n'avons pas dit, c'est que lorsqu'elle eut répondu : « Oui, je suis bien heureuse, » il n'ajouta rien, et ne lui demanda pas tout de suite la cause de ce bonheur qui se manifestait si franchement.

Au contraire de la jeune fille, Robert devint soucieux et s'assit dans un coin du salon, où posant sa tête sur une de ses mains, il se mit à contempler silencieusement la sœur de Félicien.

Pendant ce temps, Suzanne courait embrasser Blanche, qui l'asseyait sur ses genoux.

Un certain changement s'était opéré dans Robert depuis qu'il était admis dans la famille de Félicien.

Il s'était efforcé de faire oublier qu'il était un homme du peuple, un simple ouvrier; non pas qu'il rougît de l'état qu'il exerçait, il avait le cœur trop élevé pour cela, mais parce qu'il avait compris que plus il se rapprocherait de la position de ceux qui le recevaient, plus on aurait de plaisir à le recevoir, quoique Mme Pascal, sa fille et Félicien, ne fussent pas gens à s'occuper beaucoup de l'extérieur d'un homme sur le cœur duquel ils savaient à quoi s'en tenir.

Robert était donc devenu presque coquet. Il arrangeait ses cheveux avec soin, mettait sa cravate sans négligence, portait une veste neuve d'une coupe gracieuse, une chemise de fine toile, un pantalon bien fait et des souliers presque fins. On n'eût jamais dit que ses mains maniaient la scie et le rabot, tant elles étaient devenues blanches, de hâlées qu'elles étaient.

Ce changement s'était fait presque sans que Robert y songeât, et comme instinctivement.

S'il n'y eût eu dans la maison que Mme Pascal et Félicien, peut-être n'eût il pas eu lieu ; mais Robert trouvait qu'on n'était jamais assez beau ni assez élégant quand on approchait de cette vivante perfection qu'on nommait Blanche.

Digitized by Google

Suzanne aussi se fût ressentie de cette métamorphose, si, comme on le sait, elle n'avait été depuis longtemps la plus élégante enfant à vingt lieues à la ronde.

Blanche n'avait pas été sans s'apercevoir de tout cela, et elle avait deviné qu'elle était la cause de la coquetterie du jeune homme; elle lui en avait su gré, car les femmes ont, même sans arrière-pensée, ce côté frivole de la reconnaissance.

Robert venait souvent faire visite à la famille Pascal, et depuis le peu de jours qu'il la connaissait, une réelle intimité, grâce à la façon dont il avait fait leur connaissance, s'était établie entre lui et les membres de cette famille.

Il y a, en effet, dans la vie des événements si imprévus et si complexes, qu'ils établissent, entre les gens qui y sont mêlés, une affection antérieure de vingt années au jour où ils se sont accomplis.

Cependant, si souvent que Robert fût venu voir Mme Pascal et sa fille, il n'était pas venu aussi souvent qu'il en avait eu l'envie.

Quelquefois, après avoir quitté la maison de Félicien, il s'arrêtait à la porte, comme s'il eût eu regret d'en être sitôt sorti, c'est-à-dire après une visite de deux ou trois heures, et souvent il était revenu le soir même jusqu'à la grille, et s'en était retourné tristement sans y être entré, après avoir réfléchi, en mettant la main sur la sonnette, qu'il est indiscret de faire le même jour deux visites sans cause.

Il lui était arrivé alors, pour avoir un prétexte de revenir, de laisser Suzanne avec Blanche, et il gagnait à cette petite politique une bonne causerie d'une heure quand, le soir, il revenait chercher l'enfant.

Il ne pouvait donc pas manquer de venir faire ses adieux à Mlle Pascal avant qu'elle quittât le village; seulement il ne s'attendait pas à la trouver si joyeuse, quoi-

Digitized by Google

qu'il fût tout naturel qu'elle eût plaisir à aller rejoindre son frère.

Il est vrai que sa joie ne lui venait pas de là.

Et cependant, puisqu'elle avait été si triste quand Frédéric l'avait quittée pour aller à Paris, elle eût dû être triste à l'idée qu'elle le quittait pour quinze jours au moins.

Mais non, elle connaissait la cause de cette nouvelle séparation, tandis qu'elle ignorait celle du départ de son amant. Du moment que Frédéric était revenu, comme nous l'avons dit, c'est qu'il ne voulait pas l'abandonner : elle était donc certaine de le trouver au retour.

— Nous venons te dire adieu, fit Suzanne avec sa douce voix d'enfant, en jetant ses bras autour du cou de la jeune fille, et en collant un gros baiser bien rose et bien sonnant sur la joue de sa chère Blanche... Cela me fait du chagrin que tu t'en ailles, ajouta Suzanne.

— Pourquoi, chère petite?

— Parce que je t'aime bien et que je ne te verrai plus, et puis parce que Robert t'aime bien aussi, et que cela lui fait de la peine de ne plus te voir.

Blanche regarda le jeune homme en souriant.

Robert devint tout rouge.

— Suzanne a raison, dit-il, cela me fait de la peine de ne plus pouvoir venir dans cette maison où Mme Pascal et vous, mademoiselle, me recevez si bien. Nous qui n'avons pas de famille, nous sommes si heureux quand on veut bien nous accueillir et nous aimer un peu!

— Mais nous reviendrons bientôt, monsieur Robert, et j'espère bien que vous reprendrez l'habitude de nous faire visite.

— Oui, mademoiselle, si vous le permettez.

Robert se tut et continua de contempler Blanche, qui jouait avec Suzanne.

Digitized by Google

Tout-à-coup il se leva, et passant la main sur son front il murmura :

— Je suis fou !

Et s'approchant de la fenêtre, il regarda dans le jardin.

Blanche avait remarqué le mouvement du jeune homme et presque entendu les mots qu'il avait dits.

Elle déposa Suzanne par terre, et se levant à son tour, elle vint à Robert :

— Qu'avez-vous donc, monsieur Robert, lui dit-elle ; vous avez l'air d'avoir du chagrin ?

— Pas du tout, mademoiselle.

— Vous êtes triste, cependant. Allons, contez-moi ce que vous avez ; je vous consolerai peut-être.

— Contez-moi plutôt ce qui vous rend si joyeuse, mademoiselle, répondit Robert ; ce sera le meilleur moyen que je sois consolé, si j'ai besoin de l'être.

— Mon frère, veux-tu que j'aille jouer dans le jardin ? dit Suzanne en tendant ses petites mains et en levant sa blonde tête vers Robert comme pour être plus sûre d'obtenir ce qu'elle demandait en joignant une caresse à sa demande.

— Oui, mon enfant, va jouer où tu voudras, dit Blanche en ouvrant elle-même la porte du salon à Suzanne et en l'embrassant.

Après quoi elle revint s'accouder à la fenêtre où s'appuyait Robert, mais sans répondre à la question qu'il lui avait faite, ou plutôt au désir qu'il lui avait témoigné de connaître la cause de sa joie.

C'était presque avouer que cette cause avait un côté mystérieux.

Robert n'en désira que plus la connaître, non par l'effet d'une vulgaire curiosité, mais parce qu'il lui semblait instinctivement que ce qu'il voulait savoir le regardait ; puis quelque chose lui disait qu'il y avait un chagrin pour lui dans la joie de Blanche, et l'homme est toujours poussé malgré lui à rechercher ce qui doit lui faire de la peine.

Digitized by Google

Ce n'était pas par distraction que Blanche ne répondait pas; elle réfléchissait, au contraire, se demandant si elle devait répondre.

Or, il y a des secrets que la femme, avec ce besoin de confidence et d'appui qui est en elle, a peine à tenir longtemps enfermés au fond de son cœur, même quand ces secrets concernent les choses les plus sérieuses et les positions les plus graves de la vie. La joie est, dans ces cas-là, une mauvaise conseillère; car la joie est expansive et amène l'aveu sur la bouche. sans que celle qui le fait comprenne comment il y est venu.

Après quelques instants de silence et de réflexions, Blanche regarda fixement Robert, comme pour s'assurer qu'elle avait affaire à un honnête homme, incapable de la trahir si elle lui confiait quelque chose.

— Oui, je suis heureuse, reprit-elle ; j'ai besoin de le dire à quelqu'un, car la joie est difficile à porter à soi toute seule; il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse dire pourquoi je suis heureuse, car vous êtes mon ami, n'est-ce pas, monsieur Robert ?

— Vous n'en doutez pas, je l'espère, mademoiselle, répliqua le jeune homme, et si au lieu d'un bonheur vous aviez un chagrin, et que ma vie pût vous être bonne à quelque chose, je pense que vous n'hésiteriez pas à me la demander, car moi je n'hésiterais pas à vous l'offrir, et cela en souriant. Ne vous ai-je pas dit cela une fois ? Je pense toujours de même.

— Oui, monsieur Robert, oui, je sais que vous m'aimez comme vous aimez Suzanne, et je vous suis bien reconnaissante de cette bonne et franche affection, née si vite et qui, j'y compte bien, durera longtemps.

Aussi je regarderais comme une mauvaise action de vous cacher la cause d'un bonheur qui m'arrive.

Ce que je vais vous dire, nul ne le sait et nul, excepté vous, ne le saura avant quinze jours. Je me marie, monsieur Robert.

Digitized by Google

Le jeune homme devint pâle comme un marbre, si pâle, que Blanche le remarqua et lui dit :

— Qu'avez-vous donc ?

— Je n'ai rien, mademoiselle, répondit Robert avec calme.

— Vous êtes tout pâle.

— Oui, j'ai le sang au cœur, comme mon père, qui est mort d'un anévrisme, et de temps en temps, sans raison, je me sens pâlir.

— Il faut soigner cela.

— Oh! qu'importe cela ou autre chose? Il faut toujours mourir d'une maladie; autant mourir de celle là !

Et Robert, sentant qu'il étouffait, non par suite d'une douleur physique, comme il venait de le dire, mais par suite de ce qu'il venait d'entendre, fit deux ou trois tours dans la chambre en portant sa main de son cœur gonflé à ses yeux prêts à se remplir de larmes.

Chez les constitutions vigoureuses, les symptômes des douleurs morales sont presque les mêmes que chez les enfants. La nature est pleine de ces compensations-là.

Blanche regardait Robert avec étonnement, avec inquiétude même, car elle prenait au sérieux la raison qu'il lui donnait.

Cependant il triompha de son émotion, et, revenant auprès d'elle, il reprit :

— Pardonnez-moi cette question, mademoiselle ; mais comment se fait-il que monsieur votre frère et Mme Pascal ignorent une chose de cette importance, quand vous, vous la savez?

— Voilà justement où est le secret, répliqua Blanche, et voilà pourquoi il faut de la discrétion.

Blanche ne put s'empêcher de rougir aux premiers mots de cet aveu.

— Ainsi, vous épousez un homme que vous aimez?

Digitized by Google

demanda Robert en tremblant, et avec cette âcre volupté qu'éprouve un blessé à irriter sa blessure.

— Oui.

— Et cet homme est jeune?

— Il a trente ans.

— Il est riche, sans doute?

— Oui, mais cela n'ajoute rien à mon amour.

— Vous l'aimez donc?...

Blanche fit un signe affirmatif.

— Et il vous aime?

— Oui.

— Avant de demander votre main, il vous a fait sa cour?

— Il a voulu d'abord s'assurer si je l'aimerais.

— En effet, c'est un ami de votre famille?

— Non. Ni ma mère ni mon frère ne le connaissent.

Robert regarda Blanche avec étonnement.

— Comment se fait-il, alors, demanda-t-il, que vous le connaissiez, vous, mademoiselle?

Blanche rougit, et commença à regretter sa confidence.

Elle avait cru qu'elle dirait à Robert : « J'épouse un homme que j'aime, » et qu'elle pourrait s'en tenir là.

Mais pour que Robert se contentât de cela, il eût fallu qu'il n'éprouvât point ce qu'il éprouvait pour Blanche, et; voyant son embarras, il reprit :

— Comment se fait-il que vous le connaissiez, vous, mademoiselle?

— C'est par hasard, balbutia Blanche.

— Et vous avez parlé à cet homme?

— Deux ou trois fois, monsieur Robert, répondit-elle, car elle ne voulait pas dire toute la vérité, et cherchait encore à se tirer de la fin de son aveu avec des paroles en l'air; mais elle avait affaire à un homme d'honneur, qui venait de s'apercevoir qu'il l'aimait à donner son

Digitized by Google

âme pour elle, et qui pris du pressentiment que la joie de cette jeune fille sans expérience pouvait cacher un malheur, était résolu à tout apprendre, dût ce qu'il apprendrait lui briser le cœur.

— Et deux ou trois fois vous ont suffi, reprit-il, pour savoir et pour vous dire l'un et l'autre que vous vous aimiez et pour parler mariage ?

— Oui, monsieur Robert, répondit Blanche presque avec le ton suppliant d'une femme qui voudrait qu'on ne l'interrogeât plus.

— C'est agir bien rapidement, continua Robert sans la quitter des yeux; c'est engager bien vite son amour et son avenir.

— Oh ! je suis sûre qu'il m'aime ! se hâta d'ajouter Blanche.

— Il est vrai qu'il ne faut pas vous voir souvent pour vous aimer, mademoiselle ; mais cependant, je vous le répète, il y a imprudence à donner son amour et sa main à un homme qu'on n'a vu que deux ou trois fois. Peut-être l'avez-vous vu plus souvent ?

— Oui, en effet, je l'ai vu plus souvent.

— Mais où le voyiez-vous, mademoiselle, puisque votre mère et votre frère ne le connaissent pas ?

Blanche essaya encore de donner le change à Robert, mais la pauvre enfant ne savait pas mentir.

— Je le voyais à l'église.

— Et c'est là qu'il vous parlait ? Comment faisait-il, puisque Mme Pascal ne vous quittait pas?

— C'est pourtant là que je le voyais.

Robert fit un mouvement.

— Et chez des amis, ajouta brusquement la jeune fille, mais sans oser lever les yeux sur l'ouvrier.

— Vous ne savez pas mentir, mademoiselle !

— Je ne mens pas.

— Si ! répliqua-t-il d'un ton ferme, car c'est ici même que vous voyiez cet homme.

Digitized by Google

— Comment le savez-vous?

— Vous voyez, pauvre enfant, que vous ne savez pas mentir!

Maintenant, Blanche, continua Robert en prenant la main de Mlle Pascal, il faut me dire la vérité.

— Oh! jamais!

— Il le faut cependant, s'écria Robert, plus pâle encore.

— Vous me faites peur, fit Blanche avec effroi ; je vous en supplie, ne me demandez plus rien.

— Écoutez, mademoiselle, reprit Robert avec émotion après un moment de silence, c'est vous qui avez provoqué cette confidence que je ne vous demandais pas ; il est trop tard maintenant pour que vous reculiez ; au nom du ciel, dites-moi tout, ou je raconte à votre mère ce que je sais déjà.

— Vous ne ferez pas cela, vous m'avez juré de vous taire.

— Si vous me disiez toute la vérité, mais non si vous manquiez de confiance.

— Eh bien! je vous dirai tout, mais vous garderez le silence.

— Je vous le jure. Parlez.

— Non, pas aujourd'hui, monsieur Robert.

— Elle est donc bien terrible, cette chose qui vous rendait si joyeuse! demanda Robert à voix basse. Oh! Blanche! Blanche! j'entrevois un malheur dans votre vie. Cet homme est un misérable.

— Que dites-vous là? mon Dieu!

— Voyons, Blanche, voyons, répondez-moi comme vous répondriez à Dieu, et le secret que vous verserez dans mon sein, je vous jure de nouveau que nul ne le connaîtra ; mais répondez-moi, sinon vous me laisserez supposer un plus grand malheur, une plus grande faute peut-être que la vérité.

Digitized by Google

— Je suis coupable, monsieur Robert, fit Blanche, qui ne put retenir ses larmes.

— Est-ce que je vous dis cela, mon enfant, est-ce que j'ai le droit de vous le dire, d'ailleurs? Je suis votre ami, votre frère, et non votre juge.

Reprenez du calme et répondez-moi sans feinte, et surtout ne pleurez pas, je vous en supplie. Voulez-vous me répondre?

— Oui, monsieur Robert; interrogez.

— Vous avez reçu cet homme ici?

— Oui.

— Dans votre chambre?

— Jamais.

— Dans le jardin, alors?

— Oui.

— Le soir, sans doute?

— Le soir.

Robert hésita quelques instants avant de continuer cet interrogatoire.

Il eût été facile de voir que c'était autant pour lui-même que pour la jeune fille qu'il tardait à le reprendre; car chaque pas qu'il faisait dans la vérité était une torture nouvelle pour lui.

Un instant, Blanche espéra qu'il s'en tiendrait là; mais il reprit avec précaution, avec courage même :

— Vous pouvez tout me dire, à moi qui n'ai aucun droit sur vous, mon enfant, car je ne suis ni votre mari, ni votre frère. Ce n'est donc que pour votre bien que je vous interroge, et ce que vous me direz sera mort pour les autres, je vous le répète.

Vous avez aimé cet homme tout de suite?

— Oui. Les mots qu'il me disait étaient si nouveaux pour moi!

— Et vous lui avez avoué que vous l'aimiez?

— Oui.

Digitized by Google

— Et...

— Assez, monsieur Robert, assez; je vous en prie, s'écria Blanche en tombant aux pieds du jeune homme.

Et en parlant ainsi, Blanche cachait sa tête dans ses deux mains.

Robert avait bien souffert quand ses parents étaient morts, car il les aimait comme aiment tous les grands cœurs, mais il n'avait jamais souffert comme il souffrait en ce moment.

— Qui sait si le malheur s'arrête là? murmura-t-il; puis il ajouta plus haut :

— Ainsi, vous appartenez à cet homme?

— Je n'ai pas dit cela.

Robert espéra qu'il s'était trompé.

— Dites-vous vrai, Blanche? s'écria-t-il, en la relevant et en lui prenant les mains, oh! dites-moi que vous n'appartenez pas à cet homme.

Blanche ne répondit rien; elle pleurait silencieusement.

— Ainsi ce mariage, fit Robert d'une voix faible, en se laissant tomber sur une chaise, car il n'avait plus la force de se tenir debout, ainsi ce mariage n'est qu'une réparation?

— Oh! il m'aime; il m'a juré qu'il m'épouserait.

— Enfant!

— Vous en doutez?

— Oh! je doute de tout maintenant!

— C'est un reproche que vous me faites, et vous m'aviez promis de ne pas m'en faire.

— Pardon. Ainsi, cet homme, vous l'aimez?

— Mon amour est ma seule excuse, Robert!

— Pourquoi ne vous épouse-t-il pas tout de suite, s'il vous aime?

— Oh! c'est un bon sentiment qui lui fait retarder notre mariage. Il veut que ce soit mon frère qui nous

Digitized by Google

marie, et il ne veut pas en ce moment distraire Félicien de ses vœux et de la religion.

Mais il m'a promis de tout lui avouer le jour même où il serait ordonné prêtre, afin, m'a-t-il dit, que, comme chrétien, il soit forcé de pardonner ce que, comme frère, il ne pardonnerait peut-être pas.

— C'est bien, Blanche, répondit Robert forcé d'appuyer sa main sur sa poitrine pour respirer; cet homme est peut-être un honnête homme après tout; mais, faites-moi un serment.

— Lequel?

— Jurez-moi que si, avant que M. Félicien soit prêtre, cet homme revient sur sa parole, vous me ferez connaître son nom et ne direz rien à votre frère ni à Mme Pascal de tout ce que vous venez de me dire.

— Pourquoi ce serment? Et que ferez-vous quand vous saurez son nom?

— Croyez-vous à mon amitié, mademoiselle, et à mon honneur?

— Aveuglément.

— Que vous importe alors ce que je ferai?

— Eh bien, je vous promets de vous dire ce nom, si ce que vous craignez arrive.

Robert tendit la main à la jeune fille, en lui disant:

— Essuyez vos yeux, mademoiselle; votre mère peut descendre d'un instant à l'antre, et il faut qu'elle ignore le sujet de vos larmes.

Robert fit un mouvement pour quitter le salon, Blanche le retint.

— Vous me méprisez, maintenant? lui dit-elle?

— Vous mépriser, Blanche, vous! s'écria le jeune homme. Oh! non.

Et prenant la tête de la belle enfant dans ses deux mains, il l'embrassa avec force et sortit brusquement pour ne pas lui donner le spectacle de l'étrange émotion qui l'étouffait.

Digitized by Google

Puis, prenant Suzanne dans ses bras, il quitta la maison de Mme Pascal, et courut comme un fou jusque chez lui.

Arrivé dans sa chambre, il se laissa tomber sur son lit et s'écria, en donnant un libre cours à ses larmes :

— Ma bonne petite Suzanne, ma sœur adorée, je suis bien malheureux !

L'enfant cacha sa tête dans le sein de son frère, et voyant les grosses larmes qui tombaient de ses yeux, elle se mit à pleurer aussi.

XX

SUZANNE.

Lorsque Blanche fut seule, et se rappela quelle confidence elle venait de faire à Robert, elle fut épouvantée et se demanda comment cela était arrivé.

La douce enfant, habituée à vivre dans sa conscience, n'avait su ni cacher sa joie, ni cacher sa faute, et elle eût fait à tout autre l'aveu que venait de recevoir le frère de Suzanne.

Seulement, cet aveu fait à un autre que Robert, eût été un malheur pour Blanche, tandis qu'elle connaissait assez le jeune homme pour être sûre qu'il ne trahirait pas une syllabe de ce secret, dont elle commençait maintenant à sentir la terrible importance.

Mlle Pascal comprit par l'effet que cette confidence avait produit sur Robert, c'est-à-dire sur un étranger, car elle ignorait les véritables sentiments de l'ouvrier pour elle, quel effroyable bouleversement elle eût causé dans le cœur et dans la vie de son frère ou de sa mère, si l'un d'eux l'eût surprise.

Digitized by Google

Elle gagna donc à cette confidence faite, d'abord de faire porter à un ami la moitié d'une pensée lourde, et ensuite de comprendre qu'il fallait qu'à tout prix Félicien et Mme Pascal ignorassent, jusqu'à l'époque où elle devait la leur apprendre, cette partie de son passé.

Une autre pensée acheva de rassurer Blanche et de la convaincre que c'était un bonheur pour elle d'avoir mis son secret dans le sein d'un honnête homme. Elle voyait dans Robert plus qu'un confident, elle voyait un appui, et si un malheur lui arrivait, elle entrevoyait le droit de dire au jeune homme : C'est à vous de me sauver, et elle était instinctivement persuadée qu'il la sauverait.

Cependant les craintes que Robert avait manifestées pour l'avenir, et au sujet desquelles il avait exigé un serment de la part de la jeune fille, ébranlaient un peu la confiance que Blanche avait en Frédéric, et lui faisaient voir à quel fil léger son honneur était suspendu.

Elle eût donc voulu avoir une entrevue avec son amant et puiser un peu de foi aux paroles du comte, mais elle partait dans deux heures et n'avait nul moyen, ni de se rendre chez Frédéric, ni de lui écrire sans se compromettre.

Alors il lui fallut bien se contenter d'évoquer les promesses qu'il lui avait faites, et raccrocher son espérance à ses souvenirs.

Quand Mme Pascal descendit auprès de sa fille, celle-ci avait eu le temps de se calmer, et sa mère ne put rien deviner de ce qui avait eu lieu. Elle s'étonna cependant que M. Robert ne fût pas venu les voir, elle et Blanche, avant qu'elles partissent.

Mais Blanche, qui n'avait aucune raison de cacher à sa mère la visite du jeune homme, lui dit qu'il était venu et qu'il l'avait chargée de lui faire ses compliments de départ.

Nous avons dit plus haut que le cœur des femmes est plein de confiance; c'est ici le cas de le répéter.

Digitized by Google

Plus elle réfléchissait à la scène du matin, plus Blanche remerciait Dieu de l'avoir fait naître : elle s'appuyait maintenant des deux côtés, et elle sentait que si l'un des deux venait à lui manquer, l'autre ne lui ferait pas défaut.

Vers trois heures, elle partit pour Niort avec sa mère.

Robert n'avait pu résister au désir de la voir encore une fois, et au moment où elle montait en voiture, il vint à elle et lui serra la main, en disant à Mme Pascal que, n'ayant pas voulu la déranger le matin, il était venu l'attendre à la voiture, pour la prier d'offrir à Félicien de nouveaux témoignages de sa vive sympathie.

Il échangea avec la jeune fille un signe qu'elle seule pouvait comprendre et qui était un nouvel engagement de dévouement et de discrétion.

La voiture partit.

Le même jour, les deux femmes étaient à Niort, et Félicien se jetait dans leurs bras.

— Je suis heureux, ma mère, fut le premier mot que le jeune homme dit à Mme Pascal, dans le parloir où il la reçut, ainsi que Blanche.

La jeune fille regardait autour d'elle.

Cette austérité tranquille des longs corridors, que troublait de temps à autre le pas d'un élève, ces voûtes sonores, dont la prière seule avait le droit de frapper l'écho, ces grands murs blancs, sur lesquels apparaissait de distance en distance un grand christ d'ébène ou d'ivoire, ces stalles de bois poli, régulièrement adossées au mur, ces lampes de fer suspendues entre les arcades, la vie monacale enfin, qui lui apparaissait dans toute la rigidité de ses devoirs, tout cela jetait la sœur de Félicien dans une profonde rêverie, car cet avenir cloîtré était un de ses avenirs possibles.

Aussi se disait-elle :

— Oui, le cloître doit être un doux asile pour l'âme

Digitized by Google

quand elle y entre par la vocation, mais ce doit être dans le premier temps un abri difficile, quand elle y arrive par le repentir. Oui, il doit être heureux ici, celui qui, comme mon frère, n'a eu que les pures ambitions de l'étude religieuse et que les tranquilles désirs d'un cœur voué à Dieu.

Mais quand un instant on a cru aux autres félicités de ce monde, quand on les a laissé pénétrer dans son cœur et qu'on les a vues s'enfuir comme des voleurs, emportant toutes vos illusions et vous laissant seuls dans le désert de vos souvenirs et de vos croyances, quand la prière n'est plus que le refuge d'une faute, oui, il doit y avoir des heures douloureuses pour celle qui vient s'y cacher et qu'y suit, malgré elle, un rayon de sa vie d'autrefois. La lutte est longue, sans doute, entre ce passé exigeant et ce calme avenir. Mais Dieu l'emporte à la fin et garde dans le trésor de sa clémence, pour celle qui se repent, la consolation ou tout au moins l'indifférence du passé.

— A quoi songes-tu, Blanche ? demanda Félicien à sa sœur, car la méditation de la jeune fille était visible pour tout le monde.

— A toutes les choses qui frappent l'esprit, mon frère, quand on entre dans un lieu comme celui-ci.

Félicien fit visiter à sa mère et à Blanche les longs corridors, les salles immenses, les escaliers silencieux du pieux monument.

De temps à autre, il rencontrait un de ses frères en Dieu qui le saluait d'une inclination de tête, et Blanche regardait avec une curiosité mêlée d'intérêt ces jeunes hommes qui avaient brusquement fermé la porte de leur cœur aux choses de la vie. L'un d'eux cependant rougit en voyant la jeune fille; et quand il fut passé, il se retourna pour la regarder encore, puis il disparut dans l'angle du corridor.

Qui sait quelles pensées emportait avec lui cet homme

Digitized by Google

de vingt ans, aux yeux noirs, aux lèvres rouges, qui allait se consacrer à l'Église et que faisait tressaillir le bruit d'une robe de femme!

Après tout, il n'y a victoire que dans la lutte.

Mme Pascal et sa fille restèrent avec Félicien jusqu'à l'heure du dîner, moment auquel elles prirent congé de lui, en lui promettant de le venir voir le lendemain.

Toutes deux rentrèrent à l'hôtel, l'une joyeuse d'avoir vu son fils heureux, l'autre, l'esprit plongé dans un ordre d'idées nouvelles et tristes même, car rien n'est plus triste, quand on laisse derrière soi ceux que l'on aime, que ces chambres d'auberge aux murs froids, aux aspects inaccoutumés, dans lesquelles la vie semble mal à son aise, où l'on se sent entouré de gens insensibles à votre joie comme à votre douleur, et qui n'ont pour vous qu'une affectuosité de passage, cotée à un certain chiffre, qu'ils mettent et qu'ils rejettent avec les draps du lit.

Blanche n'était pas tout-à-fait dans ces conditions là, me direz-vous, puisqu'elle avait sa mère auprès d'elle.

Certes, Blanche aimait sa mère, et cependant elle eût préféré être seule dans cette chambre d'auberge; car, seule, elle eût pu donner audience à toutes ses pensées, et verser dans une lettre le trop plein de tristesse qu'elle était forcée de repousser au fond de son cœur et qui l'étouffait par moments; tandis qu'au contraire, il lui fallait écouter ce que lui disait sa mère, toutes choses auxquelles, dans une autre circonstance, elle eût pris au moins cet intérêt respectueux que doivent les enfants aimants aux paroles de leur mère, si frivoles qu'elles leur paraissent, mais auxquelles, dans la position où elle se trouvait, Blanche eût bien voulu ne pas répondre.

Jusqu'à dix heures du soir, Mme Pascal parla de son fils à Blanche, et Blanche l'entendit, si elle ne l'écouta point.

Digitized by Google

Blanche ne dormit point.

Elle passa la nuit à écrire à Frédéric et à chercher un moyen de lui faire tenir cette lettre, mais le jour vint sans qu'elle l'eût trouvé. Rien n'est plus difficile à trouver en effet que ces petits moyens dont ont besoin les grandes questions de la vie, que ces petits ressorts du grand mécanisme moral.

Cette longue lettre où Blanche avouait à son amant cette vérité qui n'était encore connue que d'elle, c'est-à-dire que sa faute aurait un jour une preuve vivante, cette lettre qui, si elle tombait en d'autres mains que celles du comte, pouvait tuer deux personnes d'un seul coup, elle n'osait naturellement la confier à personne et la cachait dans son sein, sans savoir qu'en faire.

A onze heures, Mme Pascal et Blanche étaient à table quand on frappa à la porte.

Mme Pascal se leva et alla ouvrir.

— Monsieur Robert, s'écria-t-elle, vous ici !

Blanche devint pâle.

Depuis que le jeune homme était devenu son confident, elle pouvait craindre qu'il ne devînt le messager d'un malheur.

Mais Robert souriait de façon à lui faire comprendre qu'il n'apportait aucune mauvaise nouvelle ; et cependant elle vit bien que c'était pour elle qu'il était venu à Niort.

Naturellement, Suzanne accompagnait le jeune homme, et l'enfant quitta son frère pour aller se jeter dans les bras de Blanche.

— Comment se fait-il que vous soyez à Niort, monsieur Robert ? demanda Mme Pascal à l'ouvrier, tout en le faisant asseoir à côté d'elle.

— J'ai une affaire à terminer ici, madame, répondit Robert, et j'ai voulu profiter du moment où vous y êtes pour y venir. Je vous savais seule avec Mlle Blanche.

Digitized by Google

Deux femmes seules sont toujours exposées à un danger quelconque, surtout dans une ville où elles ne connaissent personne.

J'avais donc hâte de me mettre à votre disposition et de voir si je pouvais vous être bon à quelque chose. Puis, je désirais voir M. Félicien, que j'aime de tout mon cœur, et que nous attendons tous avec bien de l'impatience à Moncontour.

En parlant ainsi, Robert regardait Mlle Pascal, regard qui voulait dire que de toutes les raisons qui l'avaient fait partir, la plus sérieuse et la plus vraie était celle qu'il ne disait pas.

— Et vous êtes descendu dans cet hôtel ? demanda Blanche.

— Oui, mademoiselle.

— Y avez-vous retenu un appartement ?

— Pas encore. D'ailleurs, il ne me faut qu'une chambre, à moi.

— Oui, car nous garderons Suzanne avec nous tout le temps que vous resterez à Niort. Ma mère, rends à M. Robert le service d'aller lui choisir une chambre commode.

— Ne prenez pas cette peine, madame, fit Robert en se levant ; mais Blanche lui fit signe de se rasseoir, et que c'était avec intention qu'elle éloignait sa mère.

Robert se rassit.

— Vous devez être fatigué, reposez-vous, dit Mme Pascal ; Blanche a raison, je me charge de vous installer. N'êtes-vous pas comme mon enfant, monsieur Robert, vous qui m'avez conservé les miens ?

— Eh bien ! mademoiselle, demanda Robert à Blanche quand Mme Pascal se fut éloignée, vous n'avez encore rien à me dire ?

— Rien, monsieur Robert.

— J'avais de sinistres pressentiments, et voilà pourquoi je suis parti. Vous l'avez compris, sans doute ?

Digitized by Google

Rappelez-vous, mademoiselle, que vous m'avez juré de me dire le nom de cet homme, si cet homme manque à ses serments.

— Oui, Robert, fit Blanche en tendant la main au jeune homme ; oui, je me le rappelle. Mais, grâce à Dieu, je pense que je ne mettrai pas votre bonne amitié à l'épreuve, et que vous apprendrez ce nom en même temps que tout le monde.

— Quel nom ? demanda Suzanne avec cette éternelle curiosité des enfants devant lesquels on cause sans se défier d'eux.

— Le nom d'une dame chez qui l'on te mènera jouer, lui répondit Robert.

— Tu disais que c'était un homme? fit Suzanne.

— Je me trompais, chère enfant.

Et Robert embrassa sa sœur comme réponse dernière et concluante.

— Ne parlez pas devant cet enfant, lui dit tout bas Blanche, et rendez-moi un service.

— Lequel?

— Accompagnez ma mère au séminaire, afin que je reste seule.

— Avez-vous donc quelqu'un à recevoir? demanda Robert d'une voix tremblante.

— Non, mon ami, mais j'ai quelque chose à faire.

— Vous me pardonnez mon arrivée ici, Blanche ?

— Non-seulement je vous la pardonne, mais encore je vous en suis reconnaissante.

Ne dois-je pas être heureuse de sentir à côté de moi quelqu'un qui m'aime, et qui, au besoin, me protégerait comme sa sœur ? car, rappelez-vous cela aussi, Robert, vous m'avez promis votre protection.

— Et je vous la promets encore, mademoiselle. Quoi qu'il arrive, comptez sur moi.

— Voici ma mère !

Digitized by Google

— Vous avez une chambre magnifique, fit Mme Pascal en entrant et en s'adressant à Robert, le nº 11; j'y ai fait transporter votre malle.

— Merci, madame, merci mille fois !

— Maintenant, il est temps d'aller voir Félicien, continua la mère, qui regardait comme temps perdu le temps qu'elle ne passait pas auprès de son fils.

— Et je vais vous accompagner au séminaire, fit Robert.

— Avec Blanche?

— Non. Mlle Blanche se sacrifie aujourd'hui pour moi, et reste avec Suzanne, que nous ne pouvons emmener, et qui ne peut rester seule.

— A merveille! fit Mme Pascal. Alors, monsieur Robert, partons bien vite. A bientôt, Blanche.

La mère et la fille s'embrassèrent.

Blanche remercia Robert du regard, et resta seule avec Suzanne.

Elle se mit alors à la fenêtre, suivit quelque temps des yeux Mme Pascal et le jeune homme, qui se retournèrent pour lui sourire, et les ayant perdus de vue, elle rentra dans la chambre, alla fermer la porte, de peur de surprise, relut la lettre qu'elle avait écrite, et ne la trouvant pas suffisante à rendre ses impressions, car son âme était pleine, elle prit du papier et une plume, et ajouta deux autres pages aux quatre premières.

Suzanne était restée à la fenêtre à regarder passer les promeneurs, les rares promeneurs, car on ne se promène pas beaucoup à Niort, surtout à onze heures du matin.

Tous ses doutes, toutes ses craintes, toutes ses espérances, Blanche les trouvait dans sa première lettre ou les répétait dans l'autre, et sa plume courait rapidement sur le papier.

Digitized by Google

Toute aux pensées qui l'agitaient, elle oubliait parfois qu'elle n'était pas seule, et disait tout haut les mots qu'elle écrivait, si bien que deux ou trois fois Suzanne se retourna, croyant que Blanche lui adressait la parole.

Enfin, l'enfant, qui, comme tous les enfants, s'ennuyait vite d'une même chose, quitta la fenêtre et vint poser sa petite tête blonde sur l'épaule de Blanche.

— Oh ! comme tu écris vite ! lui dit-elle.

Blanche se retourna, l'embrassa sur le front, et lui dit :

— Laisse moi finir ma lettre et nous jouerons.

— En as-tu pour longtemps encore ?

— Non. Dans un quart d'heure j'aurai fini.

Blanche s'était remise à écrire.

— A qui donc écris-tu comme cela, à ton frère? lui demanda Suzanne, après une minute de silence.

— Oui.

— Tu aurais dû écrire avant que ta mère s'en allât, elle lui aurait remis ta lettre, puisqu'elle va le voir.

— Elle la lui remettra demain.

— Ce n'est donc pas pressé?

— Non.

Personne n'a plus de logique dans l'esprit que les enfants. Si vous ne l'avez pas encore observé, observez-le.

— Si ce n'est pas pressé, pourquoi écris-tu si vite ? reprit Suzanne.

Blanche ne trouva rien à répondre à cela. En effet, il n'y avait rien à répondre.

— Moi aussi, je sais écrire, ajouta Suzanne ; et, prenant une plume et du papier, elle jeta les yeux sur la lettre de Blanche, afin d'y lire un mot qu'elle pût copier.

Elle tomba sur le mot : désespoir, qui se trouvait dans cette lettre, et qui devait nuturellement s'y trouver.

Digitized by Google

— Désespoir ! dit l'enfant, en appuyant sur chaque syllabe, comme pour en faire sortir sa signification, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, répondit Blanche, avec cette patiente douceur qui la caractérisait, cela veut dire une chose qu'heureusement tu ne connais pas encore; cela veut dire : chagrin sans espérance.

— Comme Robert, alors ?

— Comment, comme Robert ?

— Oui.

— Robert a donc un chagrin ?

— Un grand chagrin, dit Suzanne tout bas et confidentiellement.

— Qui t'a dit cela ?

— Je l'ai vu.

— Quand ?

— Hier.

— Hier !

— Oui, quand il est revenu de chez toi.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il m'a prise dans ses bras, et il s'est mis à pleurer beaucoup, beaucoup, en disant : Ma pauvre Suzanne, que je suis malheureux ! Alors, moi aussi, j'ai pleuré; mais je ne sais pas pourquoi il pleurait, lui.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura Blanche, qui tremblait de soupçonner la vérité.

— Qu'a-t-il fait ensuite ? demanda-t-elle à Suzanne ?

— Ensuite, il a été à l'armoire, et il y a pris ses habits neufs. Tu ne les connais pas, ses habits neufs. Oh ! ils étaient bien jolis, et il les a jetés dans un coin en disant : Maintenant, c'est inutile, et il a recommencé à pleurer.

Sais-tu pourquoi, toi ? Dis-le-moi, si tu le sais.

— Voyons, ma petite Suzanne, fit Blanche, en prenant l'enfant sur ses genoux, et en abandonnant sa lettre ; voyons, réponds à ce que je vais te demander.

Digitized by Google

— Demande.

— Quand ton frère avait-il commandé ces habits?

— Il y a quelques jours.

— Depuis qu'il nous connaît, ma mère et moi?

— Oui. Et je crois bien que c'est pour venir vous voir qu'il les a fait faire. Il avait dit au tailleur : Je les veux tout de suite, tout de suite!

— Pauvre Robert! fit Blanche, qui commençait à comprendre.

— Tu le plains?... C'est bien, cela, dit Suzanne en embrassant Mlle Pascal.

— Continue.

— Que veux-tu que je te dise de plus?

— Qu'as-tu vu faire encore à ton frère?

— Il lisait beaucoup.

— Que lisait-il?

— Il lisait des livres d'histoire, de géographie, qu'il avait achetés pour moi.

— Et pourquoi lisait-il ces livres?

— Pour s'instruire.

— Et pourquoi s'instruisait-il?

— Il me l'a dit.

— Eh bien! dis-le-moi.

— C'était parce qu'il voulait être aussi savant que toi; et il était devenu coquet : il restait tous les matins au moins une heure devant sa glace à mettre sa cravate et à arranger ses cheveux, surtout quand nous venions te voir. Et puis...

— Et puis, quoi?

— Mais il ne faut pas lui dire ce que je dis là, il me gronderait.

— Je ne lui en parlerai pas, sois tranquille.

— Tu me le promets?

— Je te le promets.

— Eh bien! quelquefois il me prenait sur ses genoux

Digitized by Google

et il me disait : Suzanne, si tu avais une petite maman, comme Mlle Blanche, serais-tu contente? Et moi, je lui disais : Oh! oui, je serais bien contente! et c'est vrai, car je t'aime bien.

Et l'enfant, prenant la tête de Blanche dans ses deux petites mains, collait ses lèvres roses sur les joues de la jeune fille.

— Et hier il ne t'a plus rien dit de tout cela?

— Non. Il a pleuré, il a jeté ses livres et ses habits, et il n'a pas arrangé ses cheveux de toute la journée. Il n'a pas mangé non plus. Le soir, il m'a couchée et il s'est couché aussi. Et puis, quand je dormais, il m'a réveillée et il m'a dit : Nous partons.

Alors il a fait mon paquet, il a fait atteler une voiture, il m'a mis un manteau et nous sommes partis.

Cela t'amuse donc que je te raconte cela?

— Oui, cela m'amuse, chère enfant, dit Blanche avec émotion; mais il ne faut pas que Robert sache que tu me l'as dit, cela le contrarierait.

Pauvre Robert! ajouta-t-elle tout bas, quelle peine j'ai dû lui faire hier!

— Qu'est-ce que tu dis, Blanche?

— Rien, enfant, rien. Va jouer.

— Tu vas écrire encore?

— Oui.

— Veux-tu me laisser copier le mot : désespoir, puisque je sais ce qu'il veut dire maintenant.

Et Suzanne, comme toujours, joignait une petite mine gracieuse à sa demande pour obtenir ce qu'elle demandait.

Blanche la regarda, et devant cette touchante naïveté de l'enfant, elle se sentit émue :

— Non, je vais déchirer cette lettre, dit-elle.

— Oh! c'est dommage!

En effet, Blanche déchira la lettre, en jeta les mor-

Digitized by Google

ceaux par la fenêtre, revint s'asseoir, et prenant la sœur de Robert sous son bras, elle se mit à songer profondément, si profondément, qu'une heure après, elle était encore dans la même position, et que, lorsque Robert et Mme Pascal rentrèrent, ils furent forcés de frapper deux fois pour qu'elle vînt leur ouvrir la porte.

Bien des choses, pendant cette heure-là, avaient passé dans l'esprit de la jeune fille; aussi fut-ce avec une sérieuse émotion qu'elle regarda Robert, dont, maintenant, elle se savait aimée.

Car, rien n'est plus intéressant pour le cœur d'une femme que la découverte d'un pareil secret, même quand elle n'aime pas celui qui cache ce secret à tous les yeux; même quand, comme Blanche, elle aime un autre homme.

Malgré elle, alors, si son âme a quelque loyauté, elle se sent prise d'une affection soudaine ou tout au moins d'une touchante pitié pour ce cœur qu'elle a blessé sans le vouloir, et qu'involontairement elle fait et fera souffrir encore.

Quand une femme peut se dire avec certitude, en voyant passer un homme qui ne lui a jamais dit un mot d'amour, et qui croit n'avoir que lui seul pour confident :

— Cet homme m'aime, et tout ce qui n'est pas moi, n'est rien pour lui; croyez-moi, cet homme joue déjà un grand rôle dans la pensée et dans l'orgueil de cette femme, et, tôt ou tard, il prendra, s'il veut, une large place dans sa vie.

Blanche était comme toutes les femmes; et vous l'avez vu, elle avait déjà, à propos de Robert, laissé aller son cœur à une louable superstition, puisque le jour où elle apprenait l'amour du jeune homme pour elle, elle ne se sentait pas le courage de continuer la lettre qu'elle écrivait à celui qu'elle aimait.

Digitized by Google

XXI

L'AMOUR DE ROBERT.

Toute la soirée, Blanche étudia Robert, tantôt silencieux, tantôt expansif, tantôt souriant, tantôt triste, et se rendant compte maintenant de cette joie ou de cette tristesse.

— Que le cœur est égoïste! se disait-elle; comment se fait-il que, dans les regards de Robert, je n'aie pas depuis longtemps deviné l'amour qu'il ressent pour moi? C'est que je pensais à Frédéric! Frédéric m'aime aussi, et cependant ce n'est pas ainsi qu'il est avec moi.

Est-ce que Robert m'aimerait autrement que Frédéric ne m'aime?

Est-ce qu'il y a plusieurs manières d'aimer?

Et pour répondre à cette question, qu'elle s'adressait à elle-même, l'innocente jeune fille était bien forcée de comparer entre eux les deux amours qu'elle avait fait naître.

Alors, elle voyait l'un rapide, emporté, brûlant; l'autre, discret, timide, dévoué.

Le premier, insatiable, dominateur, portant le trouble dans les sens, demandant des preuves pour croire, ne se contentant pas de l'âme, exigeant le corps, ayant besoin de l'ombre et du mystère, commençant par une faute, menant au remords peut-être.

Le second, au contraire, fait d'une admiration muette, d'une contemplation pieuse, donnant à celui qui l'éprouve des coquetteries virginales et des timidités d'enfant, se faisant plein de respect pour celle qui le lui

Digitized by Google

inspire, et accompagné d'une loyauté telle, qu'il n'ose même pas se manifester par un regard, et s'abrite derrière le silence; si pur, si naturel, qu'il a pour confidente une enfant de dix ans, c'est-à-dire un ange.

Depuis quelques jours, Blanche en était arrivée aux réflexions.

— Lequel de ces deux amours est le plus vrai? se demanda-t-elle. Est-ce celui qui se tait? Est-ce celui qui parle? Celui qui se tait est le plus respectueux, celui qui parle est le plus violent.

Blanche sentait bien que, devant son estime, Frédéric était inférieur à Robert, aussi cherchait-elle des excuses à son amour et à sa faute, car l'excuser, lui, c'était s'excuser elle-même.

— La timidité de Robert lui vient de sa position, se dit-elle, comme la hardiesse de Frédéric lui vient de la sienne. Robert est un homme du peuple, Frédéric est un homme du monde. Robert est à peu près ignorant, il est d'une classe inférieure à moi, il aurait eu de la peine à exprimer ce qu'il éprouvait, tandis que Frédéric peut mettre l'éloquence et l'entraînement de sa parole au service de son cœur.

Robert eût eu crainte de m'offenser en m'avouant son amour, et Frédéric m'honorait presque en m'offrant le sien. Et cependant, Robert m'avait sauvé la vie, et ce service-là le faisait mon égal.

Eh bien, qui sait si ce n'est pas ce service rendu qui a retenu son aveu? qui sait si, ayant droit à ma reconnaissance, il n'aurait pas regardé comme une indélicatesse, comme une déloyauté de se croire des droits à mon amour.

Ainsi, plus Blanche cherchait des raisons à la conduite de Frédéric, plus elle en trouvait à l'éloge de celle de Robert.

Elle n'en continua pas moins ses recherches, et avec

Digitized by Google

cette teinte de mélancolie que sa position déjà exceptionnelle et que les réflexions qu'elle faisait devaient jeter dans ses pensées, elle se dit, tout en caressant la blonde tête de Suzanne qui dormait sur ses genoux, tandis que Robert causait avec Mme Pascal à l'autre bout de la chambre :

— Cependant, il y a une chose qui doit inspirer le même respect et la même réserve à tous les hommes de cœur, nobles ou non, c'est la pudeur d'une jeune fille, c'est son honneur, c'est sa réputation, c'est l'amour même qu'elle vous inspire.

Quand on veut faire d'elle sa femme, on doit la respecter assez pour ne pas faire d'elle votre maîtresse ; car si on l'épouse après sa faute, on aura toujours cette arrière-pensée qu'elle eût pu céder à un autre, comme elle vous a cédé. Que je suis folle !

Je calcule là sans faire la part de la passion, de l'emportement de la jeunesse, de l'amour enfin que j'ai subi moi même et qui m'a fait oublier la pudeur, le plus saint des devoirs.

Mais si Robert eût osé m'avouer son amour, il ne m'eût pas demandé ce sacrifice, lui, il m'eût dit naïvement :

« Blanche, je vous aime ; voulez-vous être ma femme, voulez-vous servir de mère à ma petite Suzanne, voulez-vous être avec elle toute ma vie et toute mon espérance ? »

Voilà ce qu'il m'eût dit, le brave cœur ; et si j'eusse accepté, il eût dansé de joie, et il n'eût peut-être pas osé demander après le mariage ce que Frédéric a exigé avant. Mais il faut dire aussi que j'aime Frédéric et que je n'aime pas Robert. Oh ! oui, j'aime Frédéric !

Blanche se dit cette dernière phrase comme si elle eût eu besoin de se convaincre que ce sentiment était bien réel, comme si elle eût douté d'elle-même enfin ; et aussitôt elle

Digitized by Google

évoqua, pour s'en faire un appui plus solide encore, le souvenir de ses entrevues avec son amant, des paroles qu'il lui disait, enfin de toutes les raisons que le cœur d'une femme peut avoir eues de se livrer à un autre cœur.

Elle descendait dans son esprit la pente de ses souvenirs, quand elle s'aperçut tout-à-coup qu'ils étaient remplacés sans efforts par le souvenir de ce que lui avait dit Suzanne, et que c'était à Robert qu'elle souriait intérieurement.

— Qui sait? se dit-elle alors, c'eût peut-être été le bonheur ! Une existence tranquille à côté d'un homme simple, qui m'eût aimée à deux genoux, et qui, toute sa vie, eût été fier de moi ; car pour lui, ouvrier obscur, j'eusse été un bonheur inespéré. Nous serions restés à Moncontour auprès de ma mère, qui eût été la sienne, auprès de mon frère, qui nous eût protégés de sa constante prière et de sa fervente religion.

Au lieu de cela, quand je serai la femme de Frédéric, qui est noble, qui est riche, il m'emmènera hors de ce village, loin de ma famille, loin de mes douces habitudes d'enfance et de jeunesse, loin enfin de cette vie intérieure pour laquelle je suis si bien faite. Il me conduira dans un monde que je ne connais pas et que je n'eusse pas désiré connaître.

Enfant que je suis : tout ne sera-t-il pas doux et joyeux avec l'homme que j'aimerai ? et j'aime Frédéric, et il m'aime !

Dix heures ! Voici l'heure de nos rendez-vous ; qu'il doit être triste en ce moment ! Quinze jours sans nous voir ! Quinze jours pendant lesquels je pourrais mourir, et je mourrais sans qu'il fût là ! C'est affreux à penser.

Mais pourquoi n'est-il pas ici ? Qui l'eût empêché de me suivre? Nul ici ne le connaît, nul ne sait que je l'aime. Il fût venu se loger en face de nous. Je l'eusse vu de temps en temps. Parfois, j'aurais pu lui serrer la main

Digitized by Google

peut-être. Je l'aurais rencontré dans la rue, à l'église ; un regard de lui eût fait une journée heureuse.

Rien n'empêchait que cela fût ! Pourquoi cela n'est-il pas ? Robert m'a bien suivie, lui ; Robert que je n'aime pas ; Robert qui sait que j'en aime un autre ; car, hélas ! il sait tout ! Robert n'a pu se faire à l'idée de rester vingt-quatre heures sans me voir, et Frédéric, que j'aime, accepte de passer quinze jours loin de moi, et son cœur ne lui conseille pas ce que Robert a fait.

C'est étrange ! Il ne m'aime donc pas autant que Robert m'aime ? serait-il donc vrai que l'homme auquel on s'est donné ne vous aime plus autant que celui qui n'a reçu rien de vous ?

Ainsi, de ces deux hommes qui m'aiment, celui qui m'oublie, c'est celui à qui j'appartiens ; celui qui se souvient et qui protége, c'est celui que je n'aime pas, qui ne peut être que mon frère, qui est le confident de ma faute, et qui cependant vient mettre sa vie à ma disposition.

Car, enfin, que fait-il ici ? Il y est venu dans la crainte d'un malheur ; il soupçonne celui qui occupe dans mon cœur la place qu'il y a ambitionnée un instant, capable de me tromper et de m'abandonner, et il veut être là pour savoir tout de suite le nom de cet homme, pour lui en demander raison sans doute, pour venger mon honneur, pour le tuer ou se faire tuer par lui.

Et cela à cause de moi, qui ne l'aimerai jamais, et cela malgré sa sœur, dont il est l'unique soutien dans le monde !

Oh ! oui, cet homme m'aime plus que l'autre...

Et si ce qu'il craint allait arriver ; si, lorsque nous retournerons à Moncontour, Frédéric n'y était plus ; si je ne trouvais plus qu'une lettre d'abandon, que deviendrais-je, mon Dieu ! dans l'état où je suis.

Et Blanche, à cette effroyable supposition, à ce terrible

Digitized by Google

pressentiment, ne put retenir un cri, et cacha sa tête dans ses mains.

— Mon enfant, qu'as-tu? s'écria Mme Pascal en courant à sa fille et en la prenant avec terreur entre ses bras.

Suzanne s'était réveillée, et regardait autour d'elle avec étonnement.

Robert était tout pâle.

— Ce n'est rien, ma mère, ce n'est rien, répondit Blanche en se levant et en essayant de sourire à Mme Pascal, je m'étais assoupie, et il m'est arrivé ce qui arrive souvent aux gens qui s'endorment. Il m'a semblé que je tombais, et j'ai poussé un cri.

Robert ne se laissa pas tromper par cette raison, mais Mme Pascal, qui ne pouvait se défier d'elle, s'y laissa prendre et lui dit :

— Tu as besoin de repos, chère enfant; il faut te coucher; je vais préparer ton lit.

Et Mme Pascal, prenant une lumière, passa dans la chambre voisine.

Alors Robert s'approcha de Blanche.

— Vous souffrez, mademoiselle? lui dit-il.

— C'est vrai, mon ami.

— Tâchez d'avoir de l'empire sur vous. Songez aux malheurs qui en résulteraient si vous trahissiez vos secrètes pensées. Ayez confiance en moi, Blanche, je vous en prie.

— Merci! Robert, merci, répondit la jeune fille en tendant sa main à l'ouvrier, mais en baissant les yeux; car maintenant qu'elle se savait aimée de lui, sa faute lui paraissait plus grande encore, et elle n'osait le regarder en face.

— Ayez confiance en moi; dites-moi tout; je vous le demande de nouveau, et tout ira bien.

— Vous avez donc deviné à quoi je pensais tout-à-l'heure?

Digitized by Google

— Oui. Ma pensée ne vous perd pas de vue un instant.

— Et vous me dites d'espérer?

— Oui. Car je vous donne ma parole d'honneur que le mal sera réparé, s'il y en a.

— Et vous, êtes-vous heureux, Robert? demanda Blanche, poussée par une secrète espérance que Robert, lui aussi, serait franc avec elle et lui avouerait l'état de son âme.

— Oui, Blanche, je suis bien heureux.

L'effort que le jeune homme avait fait pour répondre cette phrase était visible, et il avait un tel poids sur le cœur en la disant, qu'il détourna brusquement la tête. car il sentit qu'il allait pleurer.

En ce moment, Mme Pascal rentrait.

— Ton lit est prêt, dit-elle à sa fille.

— Bonsoir, madame. Bonne nuit, mademoiselle, fit Robert.

— Vous nous laissez Suzanne, n'est-ce pas? fit Blanche.

— Oui, puisque vous voulez bien vous charger d'elle.

— A demain, monsieur Robert.

— A demain, mesdames.

— Ah! le brave jeune homme! dit Mme Pascal quand elle fut seule avec sa fille, et qu'elle eut fermé la porte; voilà le mari qu'il te faudrait.

Blanche tressaillit à ce mot; mais elle ne répondit rien.

Elle se mit au lit, et fit semblant de dormir tout de suite pour pouvoir se livrer à ses pensées.

La pauvre fille ne retrouvait plus son âme dans la confiance où elle l'avait laissée la veille. Elle n'eût pu définir ce qu'elle éprouvait, mais la révélation de l'amour de Robert pour elle avait fait passer tout-à-coup, entre elle et Frédéric, l'image d'un bonheur si tranquille, de joies si pures que, malgré elle, elle suivait des yeux cette image impossible.

La crainte instantanée dont elle avait été prise, comme d'un fatal pressentiment, avait jeté son esprit dans un

Digitized by Google

doute trop sérieux, quoique, depuis quelques jours, comme nous l'avons dit, un doute vague se fût emparé d'elle, pour qu'elle pût fermer les yeux un seul instant de la nuit; si bien que, plusieurs fois elle se leva pour voir si le jour venait; comme si le jour eût dû lui amener le calme.

C'est le propre des esprits superstitieux, c'est un dernier reste des préjugés de l'enfance, de croire que la lumière du soleil chasse les douloureuses pensées qui fatiguent l'âme pendant les insomnies.

Toute la nuit, Blanche se figura que Frédéric l'abandonnerait. Elle le voyait fuyant, laissant la maison déserte, et elle se réveillait en sursaut, couverte de sueurs froides comme la mort.

Mme Pascal dormait d'un sommeil tranquille, et Suzanne, sa petite bouche rose entr'ouverte, sa tête blonde posée sur son bras, reposait dans sa jeune innocence.

Blanche seule veillait, poursuivie par une seule et même idée, qui, à ce qu'il paraît, devait lui rendre un peu de tranquillité, car, de temps à autre, elle murmurait :

— Oui, je demanderai ce service à Robert, et il ne me le refusera pas; il est si bon! Eh bien! si ce que je crains arrive, je mourrai, voilà tout. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

Vous savez aussi bien que moi combien le silence et la solitude de la nuit exagèrent les sentiments de l'âme; je n'ai donc pas besoin de vous dire à quel état de terreur fiévreuse Blanche était arrivée quand le jour parut.

Robert non plus n'avait pas dormi. Toute la nuit, il s'était promené dans sa chambre, s'accoudant de temps en temps à sa fenêtre ouverte et laissant tomber sa tête dans ses mains.

Il pleurait comme un enfant sur la faute de Blanche, et tout-à-coup il s'écriait :

— Oh! si cet homme pouvait ne pas l'aimer, s'il pou-

Digitized by Google

vait l'abandonner lâchement! alors peut-être, quand elle n'aurait plus d'espoir que dans la mort, peut-être consentirait-elle à aimer un peu celui qui la sauverait!

Les heures parurent bien longues à la jeune fille, depuis le moment où le jour se leva jusqu'au moment où elle devait voir Robert.

Afin d'apaiser un peu son agitation, et pour se convaincre que le projet qu'elle rêvait avait déjà un commencement d'exécution, elle se releva doucement sur la pointe des pieds, s'assura que sa mère dormait, et, au risque d'être surprise, se dirigea vers la chambre voisine, où il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire, et saisissant une feuille de papier, elle traça à la hâte ces mots :

« Je suis folle, Frédéric, je suis poursuivie de craintes et de pressentiments. Je viens de passer une nuit affreuse ; je n'ai pas dormi une minute.

» Au nom du ciel, au nom de ce que vous avez de plus sacré, calmez-moi. Écrivez-moi que vous m'aimez toujours. Écrivez-moi d'avoir du courage, car il me serait impossible de passer quinze jours dans l'état où je suis. Il y avait des moments, cette nuit, où je voulais me sauver et courir à pied jusqu'auprès de vous.

» Remettez avec confiance une lettre à la personne qui vous porte celle-ci. C'est un ami sûr et qui ignore de quel message il est chargé.

» Un mot d'espoir, mon Frédéric bien-aimé, et tu sauveras la vie à celle qui t'aimera éternellement ! »

Blanche signa cette lettre, car elle était trop chaste pour ne pas signer ce qu'elle écrivait, ce qu'elle écrivait dût-il la perdre, puis elle la cacheta, et se remettant dans son lit, elle la cacha sous son oreiller, et attendit plus patiemment l'heure où Robert devait descendre auprès d'elle.

Digitized by Google

Cette heure arriva enfin.

Robert parut comme toujours, s'efforçant de sourire.

Blanche l'entraîna dans une autre chambre, pendant que sa mère habillait Suzanne.

— Robert, lui dit-elle, il faut que vous me rendiez un service.

— Ordonnez, mademoiselle.

— Jurez-moi que vous n'abuserez pas du nom que je vais vous dire.

— Je vous le jure.

— Jurez-moi que vous ne direz à la personne que vous allez voir que ce que je vous aurai dit de lui dire.

— Je vous le jure, Blanche.

— Eh bien ! Robert, mon ami, au nom de votre mère, au nom de votre sœur, prenez cette lettre, partez pour Moncontour, et remettez-la au comte Frédéric de la Marche, qui habite le château du Nord.

— Le comte Frédéric de la Marche ! balbutia Robert, dont la voix s'éteignait, tant les battements de son cœur étaient violents. Et, sans doute, il y a une réponse à cette lettre ?

— Oui, répondit Blanche.

— Demain, vous aurez cette réponse.

— Pardonnez-moi ce que je vous demande là, Robert, fit la jeune fille en cachant sa tête dans le sein du jeune homme, comme s'il eût été son frère ; mais, depuis hier, je ne sais ce qui se passe en moi, je souffre ; seule, la réponse que j'attends du comte peut me calmer, et il n'y a que vous qui m'aimiez assez pour me rendre le service de la lui porter.

— Vous avez raison, Blanche ; il n'y a que moi dans le monde qui vous aime assez pour cela.

Puis, passant dans la chambre voisine, Robert embrassa Suzanne et lui dit :

— Ma petite Suzanne, je viens de recevoir une lettre

Digitized by Google

qui me force à te quitter jusqu'à demain; je te laisse avec Mme Pascal et Mlle Blanche. Tu seras bien sage, n'est-ce pas ?

— Vous allez déjeuner avant de partir, fit Mme Pascal, dont la vie se continuait uniforme et régulière au milieu de ces agitations.

— Merci, madame, répondit Robert; il faut que je parte à l'instant même.

Il embrassa encore une fois Suzanne, et il sortit.

Quand il fut sur le carré, il s'appuya au mur pour ne pas tomber.

Il étouffait.

Que n'eût-il pas souffert s'il eût su que, depuis la veille, la jeune fille se savait aimée de lui?

— J'ai fait là une mauvaise action, se dit Blanche quand elle fut seule; je me suis servie de l'amour qu'un homme de cœur a pour moi au profit de l'amour que j'ai pour un autre.

C'est plus qu'une mauvaise action, c'est une lâcheté! Mais j'étais si malheureuse que je serais morte, et Dieu me pardonnera de ne pas avoir voulu mourir!

— Allons! Blanche, cria Mme Pascal, viens te mettre à table; Suzanne est habillée, et le déjeuner est prêt.

Robert était déjà en route.

XXII

UN AMI.

Robert avait sauté sur un cheval et l'avait lancé au galop dans la route qu'il devait suivre.

Quant à définir et analyser ses impressions, cela lui

Digitized by Google

eût été impossible. Elles se pressaient sans suite dans son cerveau, comme se presseraient sur le rivage une foule d'hommes surpris par la marée montante et qui se sauveraient au hasard.

Cet amour qui lui était venu, cette initiation à la vie de Blanche, ce mystère dont il était le confident, cette mère sans méfiance au milieu de dangers quotidiens, ce frère pieux et tout au Seigneur, cet inconnu chez lequel il allait et qui tenait la destinée de quatre personnes dans ses mains, car la destinée de Robert commençait déjà à dépendre de Frédéric, tout cela passait comme une fantasmagorie devant les yeux du rapide voyageur, et avait un tel côté d'invraisemblable, que, par moments, tout s'embrouillait dans sa tête, et qu'il croyait avoir rêvé.

Puis son amour pour Blanche, fil d'acier qui le guidait dans ce labyrinthe d'événements et d'émotions, se dégageait de ce brouillard moral, et Robert finissait, en le suivant, par reconnaître toutes les choses telles qu'elles étaient et par s'identifier de nouveau avec la réalité.

Ainsi, lui, Robert, aimait Blanche à donner sa vie pour elle ; il allait porter une lettre de Blanche, lettre pleine d'amour sans doute, à l'homme qu'elle aimait, et l'ambition de son amour devait se borner là.

Voilà ce qu'il y avait de plus certain, voilà ce qu'il y avait de plus affreux pour le pauvre Robert.

Et cependant il était fier de se sacrifier ainsi pour Blanche. L'amour qu'il ressentait est si plein de dévouement et d'abnégation.

Quand un homme immole sa vanité intérieure, son orgueil intime à celle qu'il aime, vous pouvez dire que son amour est pur comme l'or qui résiste à la pierre de touche.

Il est plus facile de sacrifier sa vie que son amour-propre à la femme aimée.

Digitized by Google

Robert finissait par trouver une volupté âcre à faire ce qu'il faisait.

— Un jour, se disait-il, elle saura que je l'aimais et combien je l'aimais. Elle comprendra alors ce que j'aurai dû souffrir aujourd'hui, et au moins elle me plaindra, et, à défaut de son amour, j'aurai sa pitié.

Le rôle de victime n'est pas si douloureux qu'on pourrait le croire. Il a en lui-même ses compensations.

On y acquiert une admiration de soi-même qu'aucune autre position de la vie ne donne. Respectons ce sentiment. C'est celui qui a aidé la foi à faire les apôtres et les martyrs.

Robert arriva à Moncontour, entra chez lui, mit une veste et une casquette, et se rendit chez Frédéric.

Tout naturellement, l'émotion du jeune homme augmentait à mesure qu'il approchait de la résidence de M. de la Marche.

— Si l'on allait me répondre qu'il est parti et qu'il ne reviendra plus ! pensait-il.

Et un rayon d'espérance secrète éclairait le visage de Robert.

Il sonna à la grille du château.

— Que demandez-vous? fit le domestique qui parut à cette grille.

— M. le comte de la Marche, répondit Robert en regardant le valet de façon à lui faire comprendre que, s'il ne changeait pas de ton, il allait avoir affaire à lui.

— Dites-moi votre nom, continua le domestique d'une voix plus douce ; je vais vous annoncer.

— M. le comte ne connaît pas mon nom; d'ailleurs, c'est de la part de quelqu'un que je viens.

— Eh bien ! le nom de la personne qui vous envoie, alors?

— Ça, c'est autre chose : je ne veux pas vous le dire, attendu que ce n'est pas à vous qu'elle m'envoie, cette personne.

Digitized by Google

Dites donc tout bonnement à votre maître qu'il y a ici quelqu'un qui veut lui parler d'une affaire de la plus haute importance. Allez, allez.

Ces deux derniers mots, de la façon dont ils étaient prononcés, décidèrent le domestique à obéir.

Robert resta seul.

— Blanche sera heureuse ici, se dit-il en regardant autour de lui et en voyant les longues allées et les voûtes vertes que formaient les grands arbres du parc.

Quelquefois je passerai devant cette grille, et je la verrai se promener au bras de son mari! J'aurai du bonheur alors pour toute la journée.

Le domestique reparut.

— M. le comte, dit il avec un air de triomphe, ne reçoit que les gens qui se nomment.

— Je ne me nommerai pas, dit-il, et il me recevra.

— C'est ce que nous verrons, fit le domestique en barrant le passage à l'ouvrier.

— C'est tout vu, répondit celui-ci; et prenant le domestique d'une main, le fit pirouetter et l'envoya rouler à dix pas de lui; puis il s'achemina tranquillement vers le château, où il entra.

Il ouvrit une porte du rez-de-chaussée, et se trouva dans la chambre où était Frédéric.

— M. le comte de la Marche? demanda Robert.

— C'est moi, monsieur.

Nous aurions peine à décrire le regard que le jeune homme jeta sur le comte; qu'il nous suffise de dire que toute la curiosité de son amour était dans ce regard, et qu'il fut frappé de la pâleur fatale et du regard étrange de Frédéric.

— Cet homme est un méchant! telle fut sa première pensée.

— N'est-ce pas vous qui me demandiez tout-à-l'heure?

Digitized by Google

fit M. de la Marche d'un ton un peu hautain.

— Oui, monsieur, répliqua Robert.

— Et qui n'avez pas voulu dire votre nom ?

— Par une raison bien simple, monsieur, c'est que mon nom vous est inconnu, qu'il est inutile de le dire à un valet, et que c'est à vous seul que je voulais parler. J'ai une lettre à vous remettre, une réponse à attendre, et voilà tout.

— De qui vient cette lettre ?

— Nous sommes seuls ici, monsieur le comte ?

— Oui.

— Cette lettre vient de Mlle Blanche Pascal, répliqua Robert à voix basse.

— De Blanche ! s'écria le comte avec intention et en regardant attentivement le messager.

— Oui, fit l'ouvrier, qui avait rougi malgré lui en entendant Frédéric dire : Blanche, tout court.

— Donnez, donnez, reprit M. de la Marche avec empressement. Il ne lui est rien arrivé ?

— Rien, monsieur le comte, rien.

Frédéric ouvrit la lettre et la dévora.

— Pauvre enfant, murmura-t-il ; elle tremble toujours. Asseyez-vous, monsieur, je vais vous donner la réponse qu'elle demande.

Robert resta debout.

— Il l'aime, se dit-il.

Et, à cette pensée, il sentit au cœur cette douleur aiguë que sent l'homme qui voit s'évanouir sa dernière espérance. Un moment, malgré ses résolutions, il eut de la haine pour cet homme qu'il voyait si heureux.

Pendant ce temps-là, Frédéric écrivait :

« Rassure-toi, ma Blanche bien-aimée, je t'aime ! Voilà le mot que tu me demandes. Vingt pages pleines ne t'en diraient pas davantage. »

Frédéric plia cette lettre, la cacheta et la remit à Robert.

Digitized by Google

— Merci, monsieur, fit le jeune homme en s'éloignant.

— Pardon, mon ami, reprit le comte en l'arrêtant, après un moment de réflexion, vous venez de Niort?

— Oui, monsieur.

— Et vous allez repartir ?

— A l'instant même.

Le comte ouvrit un tiroir et prit dix louis qu'il tendit à Robert, en étudiant la physionomie du messager.

— Qu'est-ce que cela? demanda Robert.

— C'est le prix de votre course, mon ami.

— Elle est payée, monsieur le comte, répliqua Robert avec un tremblement involontaire dans la voix.

— C'est lui, c'est Robert, se dit Frédéric, à qui l'émotion du jeune homme n'échappait point.

Puis il reprit tout haut :

— Et sans doute vous saviez ce que contenait la lettre que vous m'apportiez?

— Pas plus que je ne sais ce que contient celle que je remporte, monsieur le comte.

— Cependant, on ne vous avait pas caché que cette lettre était d'importance?

— Je l'ai deviné à la manière dont Mlle Pascal m'a sollicité de m'en charger; ce qui n'était pas étonnant, du reste, car elle sait que je lui suis dévoué corps et âme.

— Alors, monsieur, donnez moi la main, puisque je n'ai en mon pouvoir que cette façon de vous remercier du bonheur que vous m'avez apporté aujourd'hui.

— Merci de cet honneur, monsienr le comte, fit Robert en s'inclinant, et d'une voix grave et digne; mais, outre le rang, trop de choses nous séparent pour que je l'accepte.

— Je m'en doutais, pensa Frédéric, il l'aime.

Comme il vous plaira, monsieur, ajouta-t-il tout haut.

Digitized by Google

— Vous n'avez plus rien à me dire, monsieur le comte?

— Non, monsieur.

Robert salua Frédéric et se retira.

— Quand on pense, fit M. de la Marche en regardant le jeune homme s'éloigner et en souriant d'un sourire étrange, quand on pense que voilà l'homme qui épousera Blanche et qui reconnaîtra mon enfant : il y a des gens faits tout exprès pour cet emploi-là.

Il l'aime comme un fou, le pauvre garçon. Il tremblait comme une feuille tout-à-l'heure.

Après tout, continua Frédéric en se rasseyant et en serrant dans un tiroir la lettre de Blanche, il sera très-heureux avec elle, et elle ne sera pas malheureuse avec lui. C'est une charmante fille, et lui est un fort beau garçon, ma foi!

Le comte sonna.

— Guillemin, dit-il au domestique qui parut, vous avez bien vu cet homme qui vient de venir?

— Oui, monsieur le comte, je ne l'ai que trop vu.

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce que, comme je m'opposais à ce qu'il entrât, d'après les ordres de monsieur le comte, il m'a pris au collet et m'a envoyé rouler à dix pas. Je me suis relevé tout meurtri.

— Vous ne le reconnaîtrez que mieux, alors.

Guillemin s'inclina en signe d'assentiment.

— Il ne faudra jamais le laisser entrer? dit-il, croyant prévenir ainsi la volonté de son maître.

— Au contraire, s'il se représente, il faudra avoir pour lui les plus grands égards et l'introduire immédiatement. Allez.

Digitized by Google

XXIII

OUI ET NON.

Robert s'était aussitôt remis en route.

Le lendemain il était de retour à Niort.

Blanche l'attendait avec une impatience indicible.

Elle était à la fenêtre quand il entra dans la rue de l'hôtel.

Elle l'aperçut et sentit tout son sang refluer vers son cœur.

— Est-ce la vie? est-ce la mort qu'il m'apporte? se demanda-t-elle.

Cinq minutes après, Robert était auprès d'elle.

— Que c'est bien à vous d'être revenu si vite! lui dit Mme Pascal.

— Ma bonne mère, va toi-même surveiller le déjeuner de M. Robert, afin que rien ne lui manque, dit Blanche à sa mère.

La jeune fille rougissait intérieurement de tous les moyens qu'elle employait pour tromper sa mère, la plus sainte des femmes; mais elle y était bien forcée pour éviter de plus grands malheurs.

Sans lui dire une parole, Robert remit à Blanche la lettre du comte, et prenant Suzanne dans ses bras, il l'embrassa avec effusion.

Que de choses il y avait dans ce baiser donné à l'enfant!

— Robert, dit Blanche après avoir lu la lettre du comte, que pourrai-je jamais faire pour récompenser le sacrifice que vous m'avez fait?

— Quel sacrifice? demanda Robert.

Digitized by Google

— N'en était-ce pas un que de vous charger d'une pareille mission? Ne deviez-vous pas souffrir à vous trouver en face du comte?

— Comment le savez-vous, Blanche?

— Je sais tout, Robert; je sais que vous m'aimez.

— Qui vous a dit cela? mon Dieu!

Blanche montra Suzanne.

— Elle ne m'a pas dit que vous m'aimiez; mais je l'ai deviné à ce qu'elle m'a dit.

Aussi attendais-je votre retour d'autant plus impatiemment que j'avais à vous demander pardon d'avoir imploré de vous un pareil service.

— Oh! oui! je vous aime, fit Robert en prenant la tête de la jeune fille dans ses mains et en déposant un baiser sur ses cheveux; mais je me guérirai de mon amour, puisque c'est la seule manière que j'aie de vous le prouver.

Blanche sentit deux larmes qui tombaient sur son front.

— Méchante! fit avec sa douce petite voix Suzanne qui assistait à cette scène, à laquelle elle ne comprenait pas grand'chose, mais qui voyait pleurer son frère; méchante! voilà que tu le fais pleurer encore, lui, qui t'aime tant! Dis-lui que tu l'aimeras bien, pour qu'il ne pleure plus.

Et la chère enfant, se haussant sur ses pieds, tendait d'en bas ses lèvres à son frère, en l'attirant à elle avec ses petites mains.

— Allons, voyons, nous sommes fous, reprit Robert en essuyant ses yeux et en souriant, donnez-moi la main, mademoiselle, et ne parlons plus de cela. Et toi, Suzanne, si tu racontes encore que tu m'as vu pleurer, je ne t'aimerai plus.

Pourquoi Blanche tomba-t-elle tout-à-coup dans une rêverie profonde?

Pourquoi, elle, qui, quelques minutes auparavant,

Digitized by Google

croyait sa vie suspendue à la réponse de Frédéric, pourquoi ne songeait-elle même plus à la lettre qu'elle tenait dans ses mains?

Pourquoi les douces images d'une autre vie que celle qui l'attendait, images qu'une terreur sinistre avait effacées tout-à-coup, reparaissaient-elles maintenant plus souriantes que jamais?

Pourquoi enfin, au lieu d'être tout à la joie que devait lui causer l'amour toujours le même de l'homme qu'elle aimait, Blanche ne pensait-elle qu'au mal qu'elle avait fait à Robert en le chargeant de cette étrange commission, et pourquoi eût-elle voulu, au prix de dix années de sa vie, ne pas lui avoir fait la confidence qu'il avait reçue d'elle?

Ce sont là de ces mystères du cœur qu'on signale, mais qu'on ne saurait expliquer. La jeune fille elle-même, elle surtout, n'eût pu se rendre compte de l'état où elle se trouvait.

Elle comprenait une chose cependant, et ce n'était déjà plus la délicatesse seule qui la lui faisait comprendre : c'est qu'il fallait dire quelque douce parole à ce cœur ulcéré, et verser un baume sur la blessure qu'elle avait faite.

Blanche, tout en paraissant rêver, jetait donc à la dérobée les yeux sur Robert, hésitant encore à lui dire ce qui murmurait en elle, dans la crainte d'obéir trop vite à un premier mouvement de délicate pitié, et de ne pas penser longtemps ce qu'elle pensait en ce moment.

Puis elle se disait : A quoi bon? à quoi cela nous mènera-t-il lui ou moi?

— Robert, dit-elle tout-à-coup en sortant brusquement de son incertitude, il y a une chose qu'il faut que je vous dise, parce qu'elle est vraie, parce que je la sens, parce que je vous en dois la confidence comme de toutes mes autres pensées.

Digitized by Google

— Dites, Blanche, dites, s'écria Robert, qui pressentait une joie dans ce qu'il allait entendre.

— Eh bien, Robert, je vous jure que si...

Blanche hésita.

— Que si?... reprit Robert en lui saisissant la main.

— Rien, fit Blanche, en retirant sa main de la main du jeune homme; voici ma mère.

— Qu'allait elle me dire? se demanda Robert.

— Il vaut mieux qu'il ignore cela, se dit Blanche, car, en vérité, je ne suis pas sûre moi-même de le penser.

Il y avait une demi-heure que cette scène avait eu lieu, et Robert, qui, pour faire plaisir à Mme Pascal, avait pris le repas qu'elle lui avait fait préparer, s'apprêtait à sortir, sous le prétexte de s'occuper des affaires qui l'avaient amené à Niort, mais en réalité pour essayer de distraire sa pensée et pour demander du calme au bruit du dehors, quand un messager entra apportant une lettre pour Mme Pascal.

Cette lettre était de Félicien.

« Ma bonne mère, disait cette lettre, si M. Robert est revenu aujourd'hui, comme tu l'espérais, prie-le de venir me voir, et ne viens avec Blanche qu'une heure après que je l'aurai vu; je voudrais l'entretenir de ce dont nous avons parlé hier.

» Je t'embrasse comme je t'aime,

» FÉLICIEN. »

— Qu'est-ce que cette lettre? demanda Blanche.

— C'est une lettre de Félicien, qui m'écrit qu'il nous attend aujourd'hui, mais une heure plus tard qu'à l'ordinaire. Il y a un mot pour vous dans cette lettre, monsieur Robert.

Et en même temps, Mme Pascal passait la lettre à Robert, et celui-ci la lisait.

Digitized by Google

— Que peut me vouloir M. Félicien? se demanda-t-il.

— Allez le voir tout de suite, lui dit tout bas Mme Pascal; je ne sais pas pourquoi j'ai idée que vous serez heureux d'y être allé.

Robert partit aussitôt, et se rendit au séminaire.

Félicien marcha à lui d'un air souriant et en lui tendant es deux mains.

— Mon frère, lui dit-il, je veux vous parler de choses sérieuses. Asseyons-nous et causons. Vous aimez Blanche, Robert?

Robert tressaillit.

— Vous pouvez l'avouer, quel crime y a-t-il à cela?

— Eh bien, oui, Félicien, j'aime votre sœur. Mais qui vous l'a dit?

— Votre arrivée à Niort, sous un faux prétexte, n'est-elle pas une indication suffisante pour un cœur comme le mien, attentif à tout ce qui regarde ma sœur?

Puis, est-ce qu'un homme comme vous, doué des mêmes qualités qu'elle, peut voir une fille comme Blanche sans l'aimer? Quant à Blanche, elle vous aime aussi.

Robert pâlit à ce mot.

— Non, mon ami, vous vous trompez, dit-il avec émotion, Mlle Pascal ne m'aime pas.

— Qui vous l'a dit? demanderai-je à mon tour. Avez-vous fait confidence de votre amour à Blanche?

— Jamais; mais je sais qu'elle ne m'aime pas.

— C'est ce que nous saurons bientôt.

— Comment cela?

— Dans une heure, Blanche va venir ici avec ma mère, et je le lui demanderai.

— Quel est donc votre but, Félicien?

— Mon but, mon ami, est ce qu'il a été toujours, de donner ma sœur à un honnête homme, qui l'aime bien, qu'elle aime et qui la rende heureuse. Or, je vous crois dans toutes les conditions que je désire.

Digitized by Google

Ce me serait, vous le pensez bien, une douce consolation, au moment où je me sépare du monde, de savoir à Blanche un protecteur comme vous. J'ai donc voulu vous parler de cela avant de la questionner. Si Blanche vous aime, comme je crois qu'elle doit vous aimer, si elle consent à devenir votre femme, consentirez-vous à devenir mon beau-frère, mon ami ?

— Dans quelque temps, dans quelque circonstance que ce soit, je jure, fit Robert d'une voix grave, d'épouser Mlle Pascal si elle veut bien m'accepter pour époux; mais, je vous le répète, mon frère, ajouta Robert avec tristesse, Mlle Pascal ne m'acceptera point.

Le soir, Blanche, restée seule pendant quelques instants dans sa chambre avec Robert, lui dit d'une voix pleine de reconnaissance et d'émotion :

— Merci, Robert, de ce que vous avez fait aujourd'hui.

— Qu'ai-je donc fait qui mérite ce remercîment?

— Malgré ce que vous saviez, mon ami, vous consentez à me donner votre nom; vous m'aimez donc bien?

— Oh! oui, je vous aime.

— Eh bien! mon frère m'a consultée à mon tour, et j'ai fait ce que je devais faire, j'ai refusé.

— C'est tout naturel, mademoiselle; vous ne m'aimez pas, vous!

— En effet, Robert, répondit Blanche, après un instant d'hésitation, et en quittant brusquement la chambre, en effet, je ne vous aime pas.

Et Mlle Pascal, s'enfermant dans la chambre voisine, éclata en sanglots.

— Allons! se dit Robert avec découragement, j'étais fou. Quand on pense que j'ai espéré un instant.

Encore quinze jours d'épreuve, encore quinze jours à souffrir, et quand elle sera heureuse, je confierai Suzanne à Mme Pascal, et moi, je partirai.

Digitized by Google

Je me ferai soldat. Il se trouvera peut-être bien quelque part une balle pour moi.

Quelques jours se passèrent, pendant lesquels Blanche évita de se trouver seule avec Robert. Qu'aurait-elle pu lui dire après ce qu'elle lui avait dit?

Deux ou trois fois, en le voyant venir, elle s'était enfermée, et comme si elle eût eu besoin de faire faire une brusque diversion à sa pensée, elle avait commencé des lettres pour Frédéric.

On eût dit que Blanche cherchait à puiser dans la certitude qu'elle devait appartenir à un autre homme, la force nécessaire contre le souvenir de Robert et contre ses propres sentiments.

Elle écrivait donc, elle jetait à la hâte les premières lignes sur le papier, puis sa main se ralentissait, puis l'expression faisait défaut à son esprit ou plutôt à son cœur, elle laisait tomber sa plume, appuyait sa tête sur sa main, et regardant avec étonnement le dernier mot qu'elle venait d'écrire, elle songeait des heures entières.

Après une heure de rêverie, elle reprenait la plume ; mais, au moment de continuer sa lettre, elle se levait et la déchirait sans même la relire.

Alors elle se promenait dans sa chambre, comme un prisonnier dans sa prison.

L'âme de la jeune fille était prisonnière, en effet, et ne savait comment sortir de l'état dans lequel elle était tombée, état étrange dont elle ne pouvait se rendre compte, et qui, à chaque mouvement qu'elle faisait pour s'y soustraire, lui représentait la même réalité.

Quand elle parvenait à mettre un peu d'ordre dans ses idées, quand un peu de jour éclairait les profondeurs de ses impressions nouvelles, c'était bien pis encore, et elle était comme épouvantée de ce qu'elle y découvrait.

Digitized by Google

Ce qu'elle voyait était si contraire à ce qu'elle avait cru jusqu'alors, c'était un démenti si formel donné à ses convictions d'autrefois, le changement opéré était si effrayant enfin, que Blanche aimait mieux ne pas le sonder et cherchait à se sauver d'elle-même.

Elle était semblable à un homme ruiné tout-à-coup et qui aime mieux mourir tout de suite que de chercher auparavant comment il s'est ruiné. Il est douloureux de douter des autres; il est plus douloureux encore de douter de soi, et Blanche en était arrivée là.

Depuis qu'elle était matériellement séparée de Frédéric, elle s'apercevait avec étonnement qu'elle supportait déjà sans effort cette séparation, et il y avait des moments où l'idée du rapprochement lui était pénible.

D'ordinaire, quand on s'éloigne des gens qu'on aime, le corps seul franchit l'espace qui sépare d'eux et l'esprit reste à leurs côtés. Il n'en était pas ainsi pour Mlle Pascal. Son esprit était encore plus loin de Frédéric que son corps.

Bref, elle commençait à échapper à l'influence dominatrice, à la puissance magnétique qu'il avait jusqu'alors exercée sur son esprit et sur ses sens; et ce qui était affreux pour elle dans la situation où elle se trouvait, elle commençait à analyser le sentiment qui l'avait fait tomber sous la domination de son amant, et à s'apercevoir que le cœur n'y avait peut être eu aucune part.

Comme nous l'avons dit, c'était là une effroyable découverte, car c'était non-seulement son passé, mais encore son avenir qui allaient en être victimes.

Aussi, la chose était tellement inattendue, et Blanche comprenait si bien les conséquences qu'elle pouvait avoir, que, nous le répétons, elle s'efforçait d'en sortir brusquement, et qu'elle s'écriait :

— Je suis folle ! j'aime toujours Frédéric. Quelle femme serais-je donc, si je ne l'aimais plus !

Digitized by Google

Peut-être, à l'aide de ses souvenirs et forte du respect qu'elle voulait se conserver, fût-elle parvenue ainsi, sinon à convaincre, du moins à faire patienter son cœur; mais ce changement avait une cause, mais elle n'était pas seule en jeu, et elle trouvait en son cœur un obstacle étranger à elle-même.

La cause de ce changement, cet obstacle, c'était ce sentiment tout nouveau qu'éveillait la seule apparition, le seul nom, le seul souvenir de Robert.

Comme un enfant timide qui se tient auprès d'un père redouté, ce nom venait tout doucement s'asseoir dans le cœur de la jeune fille, et lui souriait et l'attirait à lui; puis, quand il voyait ce cœur se révolter et s'irriter de sa présence, il se sauvait comme s'il eût dû ne jamais revenir, et, quelques instants après, profitant d'un moment où la jeune fille ne songeait pas à lui, il revenait tout doucement reprendre sa place, et cela avec une telle insistance, que Blanche, lassée dans son étonnement et dans sa colère, restait des heures, des nuits entières à écouter les promesses qu'il lui faisait.

Il procédait, pour se faire accepter, par des moyens si différents de ceux qu'avait employés Frédéric, si sympathiques à l'organisation de la jeune fille; il était si timide, si dévoué, si reconnaissant de la moindre faveur, que chaque jour il faisait un pas de plus et s'acclimatait dans cette atmosphère de jeunesse, de pudeur et de loyauté, qui était son atmosphère naturelle, celle où il était né, celle où il devait vivre.

L'amour de Robert se prouvait tout seul, par son silencieux dévouement, et Blanche en revenait forcément à se dire:

— Voilà comment le véritable amour se manifeste.

De là à douter de celui qui s'était présenté d'une façon toute contraire, il n'y avait pas loin.

Entre le cœur soumis, respectueux, qui n'avait encore

Digitized by Google

demandé que le droit de pardonner, et le cœur exigeant auquel il avait fallu tout de suite la plus grande preuve d'amour qu'une femme puisse donner, il n'y avait pas de comparaison à faire, et elle était bien sûre d'être plus aimée du premier que du second.

Mais c'eût été un malheur pour elle qu'elle aimât plus celui dont elle était le plus aimée, et pour conserver l'estime de cet homme, il fallait, puisqu'elle ne pouvait s'en convaincre, elle, le convaincre, lui, qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne l'aimerait jamais.

Comment, en [illegible]t, faire avouer à une jeune fille comme Blanche un changement aussi subit? Avoir appartenu à un homme dont on doit être la femme, et avouer à un autre qu'on l'aime, c'était, aux yeux de Blanche, l'acte de la plus folle impudeur, et elle comprenait qu'on mourût de cet amour, mais elle ne comprenait pas qu'on l'avouât.

Voilà pourquoi elle évitait Robert.

Auprès de lui, pressée par ses questions ou par son douloureux silence, elle eût peut-être tout dit; car, comme nous l'avons vu, la pauvre enfant ne savait rien cacher. Loin de lui, seule, elle pouvait s'abandonner sans crainte au chagrin de ce bonheur impossible.

Le châtiment suivait de près la faute, car Blanche souffrait horriblement d'avoir perdu la liberté de son cœur.

Mais plus elle songeait, plus elle faisait la solitude grande autour d'elle, plus cet amour nouveau acquérait de force, n'ayant même pas un souvenir à combattre, et se présentant à une âme qui s'enfermait et s'isolait pour le recevoir. Elle mettait donc sur la blessure de son cœur un baume qui le calmait momentanément, mais qui l'irritait, et qui, plus tard, la ferait plus large et plus grave.

Pendant ce temps, que faisait Robert?

Digitized by Google

Tous les jours, il se promettait de ne plus venir chez Blanche, en se donnant cette raison :

— A quoi bon y aller, puisque je la vois à peine?

Et tous les jours il y venait.

Il ne la voyait presque plus, mais il voyait la porte derrière laquelle elle était, et il passait des heures à regarder cette porte à la dérobée, tandis que Mme Pascal travaillait à côté de lui.

Que de regards Robert crut perdus, et que Blanche surprit ! car, bien des fois, la jeune fille n'avait pu résister au désir de le voir sans être vue. Alors, comme un enfant, elle avait regardé par le trou de la serrure, et deviné les pensées du jeune homme, dans les regards profonds qu'il jetait sur sa chambre close.

Cependant une trop grande obstination à s'éloigner de lui eût été remarquée de sa mère et eût paru d'une impolitesse par trop affectée, après ce qui s'était passé entre Robert et Félicien.

Blanche se croyait donc forcée, de temps en temps, de trouver un prétexte pour sortir de sa chambre et venir causer quelques instants avec Robert.

Cependant il lui avait fallu donner une raison à sa mère pour expliquer sa retraite quotidienne, et elle lui avait dit :

— Tu comprends, ma bonne mère, qu'après avoir refusé, comme je l'ai fait, d'épouser M. Robert, moins je me trouverai avec lui, mieux cela vaudra.

— C'est juste, mon enfant, avait répondu Mme Pascal; mais pourquoi as-tu refusé?

— Parce que je ne veux pas encore quitter ma mère que j'aime, pour un mari que je n'aimerai pas.

Et en disant cela, Blanche demandait pardon à Dieu de ce mensonge sacrilége.

Les pères et les mères croient toujours à une réponse qui flatte la vanité de leur amour, et Mme Pascal, qui

Digitized by Google

n'avait aucune raison de ne pas croire, avait cru à ce que Blanche lui avait dit.

D'un autre côté, elle était devenue la confidente de Robert, qui, s'il ne lui confiait pas toutes ses impressions et toutes ses pensées, lui disait de temps en temps quelques mots qui laissaient entrevoir l'état de son âme, et qui le faisaient plaindre de la brave dame.

Un soir, comme Blanche n'avait pas paru de la journée devant Robert, qu'elle avait dîné toute seule dans sa chambre, Robert crut voir dans cet éloignement le désir que ce fût lui qui s'éloignât ; il prit donc sa résolution et il dit à Mme Pascal :

— J'ai un service à vous demander, madame.

— Oh ! dites, monsieur Robert, dites. Le jour où je pourrai vous le rendre sera un beau jour pour moi.

— Je vais partir.

— Vous allez partir, dites-vous?

— Oui.

— Et pourquoi partir, bon Dieu ?

— Parce qu'il le faut, voyez-vous, parce que je suis trop malheureux.

— Pauvre monsieur Robert ! C'est vrai, vous souffrez ; vous avez peut-être raison. Voyagez pendant quelque temps, cela vous fera du bien; puis, qui sait ? avec le temps, les idées de Blanche changeront peut-être. Les petites filles sont si capricieuses !

Pour les mères, les filles sont toujours de petites filles.

— Et que ferez-vous ? continua Mme Pascal.

— Je prendrai du service.

— Vous vous ferez soldat ?

— Oui. Il me serait impossible de rester à ne rien faire. La discipline, les devoirs, une guerre peut-être, me distrairont et mettront une barrière entre le présent et l'avenir.

Digitized by Google

Tant que je m'appartiendrai, je serai capable de faire des folies; quand j'appartiendrai à mon pays, quand je serai forcé d'obéir à d'autres qu'à moi-même, quand je serai contraint de vivre loin de Mlle Blanche, quand enfin de l'état d'homme je serai passé à l'état de chose, peut-être arriverai-je à l'insensibilité, à l'oubli, au bonheur.

Cela vaut mieux que le suicide, n'est-ce pas?

— Le suicide! grand Dieu! Avez-vous pu avoir de pareilles idées?

— Eh bien! ma bonne madame Pascal, j'ai compté sur vous, car je ne puis emmener Suzanne avec moi, dans mon régiment. Ma résolution sera même un bonheur pour cette enfant.

Voici qu'elle arrive à l'âge où la femme a besoin des soins de la femme. Vous serez sa mère, sa tutrice, madame Pascal. Le voulez-vous? Mlle Blanche se mariera un jour; M. Félicien va être prêtre; vous resterez seule.

Eh bien! cette enfant vous sera une distraction, vous rendra une fille en retrouvant une mère.

Vous lui parlerez quelquefois de moi, n'est-ce pas? Et si le bonheur veut que je sois tué, vous lui direz que je l'aimais bien.

Le pauvre garçon se leva comme pour échapper à son émotion; mais malgré lui les larmes inondèrent ses yeux, et appuyant ses coudes sur la cheminée, il cacha sa tête dans ses deux mains, pleurant abondamment, et disant à Mme Pascal :

— Pardonnez-moi, madame; mais c'est plus fort que moi.

Mme Pascal s'était levée à son tour, et visiblement émue, elle s'était approchée de Robert comme elle se fût approchée de son fils :

— Je vous en prie, monsieur Robert, ne pleurez pas, lui avait-elle dit, vous me faites du mal; il me semble que c'est Eélicien qui pleure.

Digitized by Google

— Pardon, encore une fois, ma bonne madame Pascal, mais, aujourd'hui, l'affectation que Mlle Blanche a mise à se tenir loin de moi m'a fait un mal affreux. C'est plus que de l'indifférence, c'est du mépris. Et pourtant je ne le mérite pas.

Mme Pascal allait répondre, quand une main lui toucha doucement l'épaule.

Elle se retourna.

Blanche était derrière elle, pâle comme elle ne l'avait jamais été.

— Laisse-moi seule avec M. Robert, dit-elle tout bas à Mme Pascal; il faut que je lui parle.

Mme Pascal s'éloigna, rentrant dans la chambre que Blanche venait de quitter et qu'elle referma sur elle.

Alors, la jeune fille approcha sa main d'une des mains de Robert, qui n'avait rien vu de ce qui venait de se passer, abîmé qu'il était dans ses pensées douloureuses, et d'ailleurs la tête cachée dans ses deux mains.

— Écoutez-moi, Robert, fit Blanche de sa voix la plus douce, mais avec une émotion dont, comme on le comprend bien, elle ne pouvait être maîtresse.

Robert tressaillit au son de cette voix et au toucher de cette main.

Il releva la tête.

— Blanche! s'écria-t-il.

— Oui, Blanche qui a entendu tout ce que vous venez de dire, monsieur Robert; Blanche qui veut avoir une explication avec vous.

Asseyez-vous là, près de moi, et causons, mais causons bien bas, car, comme moi, ma mère pourrait entendre, et il y a des choses qu'il faut qu'elle ignore, n'est-ce pas?

En parlant ainsi, Blanche serrait significativement la main de Robert, et elle continua, quand il se fut assis auprès d'elle :

— Vous voulez partir, Robert?

Digitized by Google

— Oui.

— Vous avez raison.

— Ainsi, vous m'approuvez ? dit Robert, qui un moment avait espéré que Blanche lui dirait de rester.

— Cette idée ne vous fût pas venue, que je vous l'eusse donnée; il faut que vous partiez, Robert, pour votre bonheur à vous, pour mon bonheur à moi.

— Soit, je partirai. Quand faut-il que je parte?

— Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, Robert. Partez demain.

— Demain ?

— Je vous en prie.

Robert s'inclina en signe d'assentiment. Il n'aurait pas pu prononcer une parole, et il fallait à Blanche une force dont elle ne se fût jamais crue capable pour pouvoir conserver le calme à sa voix.

Il se fit un silence assez long, silence pendant lequel Blanche ne retira pas sa main de la main de Robert.

Celui-ci parvint à dire :

— C'est bien, Blanche, votre volonté sera faite, et plus tôt que vous ne l'espérez. Je partirai ce soir.

— Voilà que vous m'en voulez, ami, c'est mal.

— Moi, vous en vouloir de quelque chose ! Dieu m'en garde et me fasse mourir le jour où il entrera pour vous dans mon cœur un autre sentiment que celui que je vous ai voué ! mais vous me permettrez bien d'être triste à l'idée de m'éloigner de vous, et plus je comprends que vous ne pouvez m'aimer, plus je souffre que vous ne m'aimiez pas.

C'est à moi de vous demander pardon de la hardiesse que mon cœur a eue. Vous avez raison : il vaut mieux que je parte.

Adieu, Blanche, adieu !

Et le jeune homme posa ses lèvres sur le front de Mlle Pascal, baisa avec effusion ses deux mains et se dirigea vers la porte, le cœur et les yeux gonflés.

Digitized by Google

Blanche, debout à sa place, le regardait partir.

Au moment où il allait toucher le bouton de la porte :

— Robert, cria-t-elle, revenez !

Robert se retourna.

— Je ne puis pas vous laisser partir ainsi, reprit-elle, écoutez-moi ! Qu'allez-vous faire ?

— Ce que je disais à Mme Pascal, je vais m'engager. Que voulez-vous que je fasse ? Tant que je serai libre, j'irai où vous serez, et il ne le faut pas, vous venez de me le dire.

— Et c'est parce que je ne vous aime pas que vous changez votre vie ?

— Oui, mademoiselle.

— Vous vous trompez peut-être, Robert, sur le sentiment que je vous inspire. Qui sait si un autre amour ne vous consolera pas de celui-là ?

— Jamais ! sur ma mère, je le jure !

— Que je suis malheureuse, mon Dieu ! s'écria Blanche, qui ne pouvait plus contenir ses larmes et qui se laissa tomber sur une chaise.

Robert la contemplait avec étonnement.

Ce pauvre cœur naïf ne pouvait soupçonner la véritable cause de la douleur de Blanche.

— Blanche, ne pleurez pas, je vous en supplie, lui dit-il en se mettant à genoux devant elle, comme un enfant qui demande pardon à sa mère ; je suis déjà bien assez malheureux sans vous voir encore pleurer. Mme Pascal peut vous entendre ; ne pleurez pas, vos larmes me font trop de mal ; puis, qui peut vous faire pleurer, vous ?

Blanche essuya ses yeux, et jeta sur Robert un regard plein de reconnaissance et de douce compassion.

— Que vous êtes bon ! lui dit-elle. Quelle âme noble et généreuse vous avez ! Vous serez mon ami toujours, n'est-ce pas ? Si un jour j'étais malheureuse, je vous trouverais ; vous me le promettez ?

Digitized by Google

Vous nous laisserez Suzanne, votre chère sœur; je l'aimerai comme mon enfant, je l'élèverai dans le respect de votre nom, et plus tard vous la verrez heureuse, et son bonheur vous consolera de celui que vous n'aurez pas eu.

Oh! je la surveillerai, soyez tranquille, pour qu'elle ne prenne jamais une erreur de son esprit pour un besoin de son âme. On souffre trop quand on a la preuve qu'on s'est trompé.

— Que voulez-vous dire, Blanche? je ne vous comprends pas.

— Rien, ami, rien. Vous m'écrirez; moi, je vous écrirai souvent.

Une bonne et franche amitié remplacera un amour impossible, et si, malgré vos prévisions, vous trouvez une femme qui vous aime et que vous aimiez, vous ne me le cacherez pas, et le jour où je l'apprendrai sera un beau jour pour moi.

La vie a des nécessités cruelles, voyez-vous; il y a six mois, je vous eusse aimé. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que je vous connusse alors?

Maintenant, si je vous aimais, mon amour serait un malheur pour vous, une lâcheté vis-à-vis de celui à qui j'appartiens, une insulte que je me ferais à moi-même.

Deux hommes pourraient avoir le droit de me mépriser, l'un tout de suite, l'autre plus tard; car, si noble que vous soyez, qui vous dit qu'un jour vous ne porteriez pas la moitié de ma faute? Il y a des souvenirs qu'on oublie bien difficilement; il y a des faits qu'on ne raye pas de la vie avec sa volonté.

Une fois que je serai la femme de l'homme à qui je me suis donnée, le mal sera réparé, en ce qui regarde le monde.

Quelle excuse aurais-je de donner mon cœur à un autre maintenant? quelle garantie offrirait ce nouvel amour?

Digitized by Google

quelle femme serais-je à mes propres yeux? Non, mon ami, je ne peux pas, je ne veux pas, je ne dois pas vous aimer.

Si celui qui doit être mon mari ne le devenait pas; si la mort, le hasard ou sa volonté empêchaient cette réparation, c'est à Dieu que j'appartiendrais dorénavant. Son éternité seule a assez de pardon pour un pareil malheur.

Allons, Robert, du courage. Partez, mon ami, ne vous retournez pas en arrière, ne vous occupez plus de moi. Vous vouliez rester jusqu'à ce que vous m'eussiez vue heureuse, mariée du moins. Vous avez vu le comte, vous savez qu'il m'aime et qu'il tiendra sa parole comme un honnête homme.

Puis, en tout cas, à quoi bon attendre? Quoi qu'il arrive, il y a une douleur pour vous à rester auprès de moi. Détachez brusquement votre vie de la mienne.

Je vous en prie, je le veux, continua Blanche avec douceur, et ce qu'une sœur peut demander au ciel pour son frère, je le demanderai pour vous.

— Elle l'aime toujours, pensa Robert, et, tout pâle, il se leva.

Cette conversation avait lieu près du lit où reposait Suzanne.

Sans répondre un mot à ce que venait de lui dire Blanche, Robert s'agenouilla devant ce lit, considéra quelques instants sa sœur, essuya deux grosses larmes qui roulaient silencieusement le long de ses joues, larmes dont l'une tombait sur son passé mort et l'autre sur son avenir définitivement brisé; puis il se retourna vers Mlle Pascal, la prit dans ses bras, la serra contre son sein, et sortit brusquement de la chambre en jetant derrière lui ce seul mot : Adieu!

Blanche regarda cette porte qui venait de se refermer sur Robert. Si elle ne se fût retenue, elle l'eût rappelé encore une fois.

Digitized by Google

— Voilà mon bonheur qui s'en va, murmura-t-elle. A moi, maintenant, une vie de larmes et de regrets. Il se consolera sans doute, et moi je souffrirai seule! C'est mon pardon que je gagne!

— Ma mère, continua-t-elle en passant dans la chambre voisine, pour échapper à la solitude, ma mère, M. Robert est parti.

Mais Mme Pascal ne bougea point. Elle s'était endormie sur sa chaise, son travail à la main.

Ainsi, une des grandes questions de la vie de Blanche venait de s'agiter entre le sommeil d'une enfant et le sommeil d'une vieille femme.

— Ages heureux, pensa Blanche en regardant tour-à-tour Suzanne et sa mère; âge que je n'ai plus, âge que je n'ai pas encore, le bonheur est en vous. L'un a l'ignorance, l'autre a l'oubli. Quand donc aurai-je des cheveux blancs!

Et Blanche déposa un baiser sur le front de sa mère qui s'éveilla.

— Tu es seule? fit Mme Pascal en ouvrant les yeux et en regardant autour d'elle.

— Oui, ma bonne mère; M. Robert est parti.

— Pauvre garçon! il t'aime bien; mais puisque tu ne l'aimes pas, toi, n'en parlons plus. Ton bonheur avant tout. Oh! les mères sont égoïstes pour leurs enfants. C'est bien naturel, je crois. M. Robert t'a sauvé la vie; il lui faudrait la mienne, je la lui donnerais, mais la tienne, c'est autre chose.

Digitized by Google

XXIV

COMMENT FRÉDÉRIC S'ÉTAIT FAIT AIMER DE BLANCHE.

Le lendemain du jour où il avait reçu la lettre de Blanche, Frédéric avait quitté son château. Huit jours après, il était de retour, rapportant les papiers nécessaires pour son mariage. Il s'attendait en revenant à trouver au moins une lettre de Blanche. Comme nous le savons, la jeune fille ne lui avait pas écrit une seule fois.

Ce silence étonna le comte, et les choses qui l'étonnaient étaient rares. Aussi celle-ci lui sembla-t-elle mériter réflexion. M. de la Marche jugeait un peu les autres d'après lui; et comme il ne se faisait aucune illusion sur lui-même, il en résulte qu'il avait une mauvaise opinion de l'humanité. C'était un esprit mauvais, mais clairvoyant comme le dieu du mal, et il était difficile qu'une combinaison humaine lui échappât : nous l'avons vu par la réflexion qu'il avait faite en voyant Robert sortir de chez lui, réflexion qui prouvait qu'il avait deviné l'amour dévoué du jeune homme pour Blanche. Donc, s'il ne faisait pas le bien, il savait du moins que le bien existe; et ce qui augmentait sa force, c'est qu'au contraire des sceptiques ordinaires, quoiqu'il ne le pratiquât point, il le supposait facilement chez les autres, et savait, le cas échéant, ou s'en faire une arme utile, ou tout au moins le mettre dans la balance des probabilités.

Malheureusement, le bien est plus redoutable que le mal, pour les méchants, bien entendu. Les mauvaises natures aiment mieux avoir à combattre chez les autres les

Digitized by Google

vices ou les passions qu'elles ont, qu'avoir à attaquer une vie droite et marchant sans rien cacher d'elle, comme ces guerriers qu'un talisman rendait invulnérables, et contre lesquels les mauvais génies s'épuisaient en vain.

Frédéric ne se trompait pas sur le genre d'influence qu'il exerçait sur Blanche. Il savait parfaitement que ce n'était pas de l'amour qu'il inspirait à la jeune fille.

Il avait troublé ses sens, forcé sa volonté, égaré sa raison; mais il n'avait pas entamé le cœur de Mlle Pascal. Elle seule avait pu se tromper à ce bouleversement et le prendre pour de l'amour. Il fallait même qu'elle s'y trompât pour donner une raison à sa faute.

Les moyens auxquels elle avait cédé ne lui avaient d'ailleurs pas laissé le temps de la réflexion, et c'est ici le moment de les faire connaître, car nous ne croyons pas qu'on puisse présenter au lecteur une fille comme Blanche chargée d'une faute, sans expliquer minutieusement comment elle est arrivée à la commettre.

Dans ce cas-là, l'explication est presque l'excuse. Écoutez donc, et vous verrez qu'il y avait eu dans la volonté du comte un côté infernal auquel il était impossible que la pauvre enfant résistât.

C'était trois mois avant l'arrivée de son frère que Blanche avait vu Frédéric pour la première fois, et c'était à l'église qu'elle l'avait vu. Elle n'avait d'abord pas remarqué cet homme adossé, comme une statue, à l'une des colonnes près desquelles elle priait; mais cet homme, qui semblait dans tout le corps n'avoir de vivant que les yeux, avait rivé son regard sur elle d'une si étrange façon, que, deux ou trois fois, sans qu'elle y songeât d'abord et mue par la seule curiosité, Blanche avait levé les yeux de dessus son livre pour les porter sur cet inconnu.

Son premier mouvement d'enfant naïve et insouciante

Digitized by Google

avait été de rire de ce regard qu'elle ne comprenait pas; puis, le retrouvant toujours aussi calme, aussi insolemment fixe, elle s'était dit : Que me veut donc cet homme? et enfin, à un frémissement involontaire, elle avait compris que ce qu'elle faisait pouvait être mal, et elle avait pris la résolution de ne plus regarder de ce côté.

Mais elle sentait que ce regard l'enveloppait toujours, et, pesant sur elle, la fatiguait aussi réellement que si une main de plomb se fût posée sur sa tête. Elle voulut secouer ce magnétisme qui avait un côté douloureux; elle passa la main sur son front, elle se confina dans la prière; mais, malgré elle, elle jeta un coup d'œil de ce côté, et trouva le regard du contemplateur mystérieux adouci, comme s'il eût deviné la résolution qu'elle avait prise de l'éviter, et comme s'il eût voulu la remercier de n'avoir pas donné suite à cette résolution.

Blanche se sentait mal à son aise dans cette église, où elle appelait en vain la prière, et sans faire à sa mère, plongée dans ses dévotions, la confidence de ce qui se passait, elle lui dit seulement :

— Allons-nous-en, ma mère, je me sens un peu souffrante.

A la porte elle avait fait le signe de la croix, et arrivée au soleil, le charme sous lequel elle s'était trouvée quelques instants avait disparu. Alors elle avait respiré librement en disant à sa mère qui s'inquiétait :

— Tranquillise-toi, ma mère, je me sens mieux. J'avais besoin d'air, voilà tout.

Quand elle était arrivée à la grille de sa maison, elle avait aperçu, à trente pas d'elle, à moitié caché derrière l'angle d'une ruelle, cet homme qui l'avait suivie jusque-là.

Alors elle avait commencé à éprouver cette peur vague, instinctive, sans cause certaine, et qu'on nomme un pressentiment.

Digitized by Google

Elle était rentrée, et tout le jour, s'exagérant l'aventure du matin, comme le fait toute jeune fille dont la vie a toujours été transparente, calme et sans incident, elle n'avait pu ouvrir une porte sans se figurer qu'elle allait trouver, derrière, les deux yeux de l'église et de la rue.

Cependant la journée s'était passée sans qu'elle eût aucune nouvelle de l'inconnu, ce qui ne l'empêcha pas de s'enfermer le soir dans sa chambre et de s'endormir plus tard que de coutume.

Elle dormit néanmoins.

Elle avait à peu près oublié ses appréhensions de la veille, tant s'effacent vite de l'esprit des jeunes filles les impressions auxquelles leur cœur n'a point de part, et elle se disait même qu'elle raconterait cette ridicule frayeur à sa mère, ce qui prouvait qu'elle ne la subissait déjà plus, quand elle s'aperçut qu'elle n'en avait pas fini avec celui qui la lui avait fait subir.

En effet, elle se promenait le soir toute seule dans le jardin, comme cela lui arrivait souvent, quand, au moment où elle passait devant le pavillon qui en occupait un des angles du fond, elle s'entendit appeler, mais si faiblement que, dans toute autre disposition d'esprit, elle eût pu croire que c'était le souffle de la brise qui passait dans ses cheveux et non pas son nom qui arrivait à son oreille.

Elle tressaillit, et involontairement elle se retourna.

Alors elle crut voir trembler les rideaux de la fenêtre du rez-de-chaussée, et elle resta convaincue que, malgré l'obscurité, elle avait, entre les rideaux à peine entr'ouverts, distingué les deux yeux de la veille toujours fixés sur elle.

La peur qu'elle ressentit fut si grande qu'elle n'eut pas la force de se sauver, et qu'elle ne put s'éloigner qu'à pas lents.

Elle rentra dans la maison, vint s'asseoir à côté de sa mère, à qui sa pâleur n'échappa point, et à qui cepen-

Digitized by Google

dant elle n'osa faire part de ce qui venait de se passer. Elle prétendit avoir eu froid dans le jardin et une heure après elle se retira dans sa chambre, où elle emporta un livre avec elle, prévoyant qu'elle ne dormirait pas tout de suite.

Une fois dans sa chambre, elle s'enferma à double tour et essaya même de rouler un meuble contre la porte; elle n'osa pas ouvrir une armoire dans laquelle elle enfermait les objets nécessaires à sa toilette de nuit.

Elle tressaillait chaque fois que le vent plus fort ronflait dans la cheminée.

Elle ne dormit que trois heures cette nuit-là.

Le lendemain, au point du jour, elle se leva et descendit au jardin. Elle voulait, en plein soleil, s'assurer si elle s'était trompée ou non la veille. Elle alla au pavillon, sans pouvoir se défendre d'un battement de cœur.

La porte du pavillon était fermée à double tour.

— Je suis folle, se dit-elle; personne n'a pu entrer ici hier au soir.

Mais en regardant machinalement à terre, elle vit des traces de pas parfaitement indiquées sur la terre un peu humide, car il avait plu les jours précédents.

Les pas n'étaient ni ceux de sa mère, ni ceux du jardinier, ni les siens; d'ailleurs, arrivés au mur, ils disparaissaient, ce qui prouvait que celui qui avait marché là avait escaladé le mur et s'était sauvé dans la campagne.

— Cet homme est hardi, murmura Blanche.

Et savez-vous ce qu'elle fit?

Elle avait si grand'peur, l'innocente enfant, que sa mère ne vît ces traces de pas et ne conçût un soupçon quelconque, qu'elle prit un râteau et les effaça.

En agissant ainsi, elle voulait encore, s'il était possible, se retirer à elle-même la preuve de cette étrange persécution.

Digitized by Google

Tous les deux jours, Blanche allait à la messe avec Mme Pascal.

Ce jour-là était donc le jour où elle devait y retourner, puisqu'elle y avait été l'avant-veille.

Elle ne douta pas un instant qu'elle dût y rencontrer l'homme mystérieux.

Elle chercha d'abord un moyen de n'y point aller; mais pour cela, il fallait prétexter une indisposition et alarmer sa mère; puis, ce qui l'empêcherait d'aller à la messe, ce serait la certitude d'y rencontrer cet homme. S'il y était, c'était qu'il savait qu'elle devait y venir; si elle n'y venait pas, c'était lui avouer tacitement qu'elle le fuyait, et que, par conséquent, elle avait peur de lui.

Blanche alla à la messe comme de coutume, se promettant de ne trahir en rien son émotion.

Cependant son premier regard en entrant fut pour la colonne où elle avait vu pour la première fois son persécuteur obstiné.

Cette fois, il n'y avait personne.

Elle prit de l'eau bénite, fit le signe de la croix et marcha vers sa chaise.

Un homme était assis sur la chaise qui se trouvait derrière la sienne.

Avons-nous besoin de dire qui était cet homme ?

Blanche s'attendait si peu à le voir là qu'elle faillit pousser un cri.

Frédéric mit le doigt sur sa bouche pour lui imposer silence.

L'empire qu'il exerçait sur elle était déjà si grand, qu'elle baissa les yeux et s'agenouilla à sa place accoutumée.

Quand elle se rassit, le comte s'agenouilla, lui, si bien que ses lèvres effleuraient la tête de Mlle Pascal.

Elle pressentit qu'il allait lui parler.

— Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit-il d'une

Digitized by Google

voix si basse qu'il était impossible que Mme Pascal l'entendît; ne craignez rien, nul ne saura jamais que avez daigné m'entendre. Quand vous me trouverez sur votre chemin, ne me fuyez pas, voilà tout ce que je vous demande. Je suis si heureux quand je vous vois ! Vous êtes émue en ce moment, votre cœur bat, je trouble votre prière; faites un signe, et je vous prouverai mon respect en m'éloignant.

— Partez, monsieur, je vous en supplie, fit Blanche en tournant la tête du côté du comte, et en joignant à cette phrase un regard suppliant.

Frédéric se leva et quitta l'église.

Blanche n'entendit plus parler de lui de toute la journée.

Beaucoup plus tranquillisée, le soir, elle rentra dans sa chambre sans songer même à verrouiller sa porte.

Elle s'approcha même assez gaiement de son lit et l'entr'ouvrit.

En tirant le drap à elle, elle fit tomber un papier par terre.

Elle le releva sans soupçonner ce que cela pouvait être, et l'ouvrit sans défiance.

C'était une lettre d'une écriture complétement inconnue; mais, dès les premiers mots, à défaut de l'écriture, elle en reconnut l'auteur.

— Comment a-t-il pu déposer cette lettre sous mon oreiller? se demanda-t-elle en tenant le papier dans ses doigts tremblants. Aurait-il mis Gervaise ou le jardinier dans la confidence? C'est impossible! Ce sont de trop honnêtes gens pour consentir à de pareilles choses.

Alors, il est venu lui-même. Mais comment a-t-il fait?

Tout ce qui est étrange, original, mystérieux séduit les femmes malgré elles, et Blanche était femme.

Une fois la première émotion vaincue, il ne leur déplaît pas que leur vie prenne des teintes de roman.

Digitized by Google

D'ailleurs, jusque-là, il ne se passait rien d'inavouable, et celui qui lui écrivait faisait pour elle ce que bien des jeunes gens ont fait et font journellement pour des jeunes filles.

Ce ne fut donc pas tout-à-fait avec le sentiment du reproche qu'elle fit une nouvelle réflexion sur la hardiesse de Frédéric et qu'elle ouvrit le billet qui contenait ces mots :

« Vous avez vu, ce matin, comme j'ai promptement » obéi au premier ordre que vous m'avez donné! Seul, » un amour comme celui que je ressens pour vous est » capable d'une pareille obéissance, car je ne vis pas » quand je suis loin de vous. Vous me devez une com- » pensation à votre cruauté de ce matin.

» Vous voyez qu'il me serait facile d'arriver jusqu'à » vous, puisque j'ai pu moi-même, et sans que personne » me vît, déposer cette lettre dans votre chambre, mais » l'entretien que je désire, c'est de vous-même que je veux » l'obtenir, et je vous le demande à genoux.

» Jamais votre mère ne descend au jardin, surtout en » ce temps, avant midi, je le sais; vous êtes donc bien » sûre qu'elle ne vous verra pas si demain, à onze heures, » vous venez ouvrir la petite porte qui donne sur la » campagne et m'entendre, ne fût-ce qu'une minute. » Cette courte entrevue décidera de ma vie, et ce que » vous ordonnerez que je fasse, je le ferai. »

A la lecture de ce billet, que celui qui l'avait écrit n'avait pas signé, et dans lequel il semblait ne pas douter que Blanche vînt au rendez-vous qu'il lui donnait, la pudeur et la dignité de la jeune fille se révoltèrent; elle le déchira et en jeta les morceaux au feu avec colère, se repentant déjà de l'espèce de pardon qu'elle avait accordé aux tentatives de Frédéric, tant qu'elle avait cru que ses tentatives en resteraient à des regards,

Digitized by Google

pourraient passer pour des enfantillages, et ne lui causeraient que des étonnements.

Blanche était une fille trop pieuse pour répondre autrement que par un dédaigneux silence à une pareille invitation; et à l'idée qu'un homme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle avait vu pour la première fois quelques jours auparavant, avait osé lui écrire pareille chose, elle sentit le rouge de la honte lui monter au front et des larmes mouiller ses yeux.

Certes, ce n'était pas là une lettre bien habile, et un homme comme Frédéric aurait dû prévoir de quelle façon Mlle Pascal y répondrait, et par conséquent ne pas la lui écrire. Il l'avait prévu, et voilà justement pourquoi il l'avait écrite.

Ce qu'il voulait d'elle, ce n'était pas un entretien en plein jour, en plein air; et, en se faisant refuser celui-là, il se donnait presque le droit, en mettant son amour en avant, d'en obtenir un autre par tous les moyens qui seraient en son pouvoir.

Donc, non-seulement Blanche n'alla pas à ce rendez-vous, mais encore elle ne quitta pas de la journée la chambre de sa mère.

Elle était blessée dans la vanité de sa pudeur; elle était par conséquent invulnérable. Elle sentait en elle toute la force nécessaire, et du moment que les poursuites de cet inconnu cessaient d'être respectueuses, elle ne les redoutait plus.

Le soir, elle ouvrit son lit avec la certitude qu'elle allait y trouver une lettre, et voulut se donner à elle-même la satisfaction de la brûler sans la lire, pour rester dans une position légale vis-à-vis de sa conscience.

Il n'y avait rien.

— Tant mieux, se dit Blanche presque étonnée; et, convaincue que les choses en finiraient là, elle s'endormit, se félicitant de n'avoir pas entretenu sa mère de

Digitized by Google

toute cette affaire, et de n'avoir pas donné à cette aventure plus d'importance qu'elle n'en méritait.

Le lendemain se passa sans événement : pas de lettres, pas de traces de pas, pas de regards inattendus.

Blanche était une sainte et chaste fille dans toute l'acception du terme, et joignait à ces grandes vertus morales les qualités d'intérieur qui en étaient comme les ramifications.

L'ordre, dans les choses matérielles et communes de la vie, était une des qualités de la jeune fille. Aussi sa chambre, dans laquelle elle se plaisait, était le cadre charmant de son existence régulière. Tout, depuis les petits tableaux qu'elle avait dessinés elle-même, et qui en ornaient les murs, jusqu'aux moindres objets, y était rangé avec une symétrie si parfaite, que Mlle Pascal rentrant chez elle sans lumière, la nuit, eût pu, au premier coup, trouver toute chose dont elle eût eu besoin. Les jeunes filles ont assez souvent le don d'arrangement, et elles savent s'entourer de mille riens que nous, hommes, nous briserions au moindre contact si, pendant deux jours seulement, ils se mêlaient à nos habitudes, et au milieu desquels elles vivent pendant des années sans qu'aucun d'eux s'égare ou se détériore.

La cheminée, les étagères, les tables de Mlle Pascal étaient couvertes de ces mille frivolités qui n'avaient de prix que pour elle et par les souvenirs qu'elle y rattachait, car à peine si le tout eût valu cent francs. C'étaient des cachets, des dessins, des médailles, des figurines, des petites tasses de Chine. Porcelaines, cuivres, cristaux se confondaient dans une parfaite intelligence et dans une fraternelle communauté.

Aussi, quand il arrivait à la bonne de Blanche de changer de place le plus petit de ces objets, au premier coup d'œil que la jeune fille jetait par habitude autour d'elle en rentrant dans sa chamdre, elle surprenait ce changement, et d'instinct le réparait. Elle avait même

Digitized by Google

fini, autant par quintessence de pudeur que par amour de l'harmonie, par faire elle-même son petit ménage, et par ne laisser pénétrer personne, excepté sa mère, dans la chaleur de son nid.

Comme nous l'avons dit, le lendemain du jour où elle avait reçu la lettre de Frédéric s'était passé sans événement, quand, le soir, Blanche rentra chez elle pour se mettre au lit, laissant dans la chambre précédente sa mère qui, pour être plus près de sa fille, avait fait de cette chambre sa chambre à coucher. A peine si elle songeait à ce qui l'avait occupée pendant trois jours.

Mais en entrant, elle devint pâle et s'arrêta sur le seuil de la porte.

Une chaise était renversée au milieu de la chambre et les morceaux d'une petite tasse brisée gisaient à terre.

Il était impossible que ce fût quelqu'un de la maison qui eût renversé cette chaise et brisé cette tasse, car il eût relevé l'une et fait disparaître les morceaux de l'autre.

— Il est venu ce soir, se dit-elle.

Et malgré elle, ses yeux se fixèrent sur l'armoire où elle enfermait ses robes, et qui était le seul endroit où pût se mettre quelqu'un ayant intérêt à se cacher dans cette chambre.

A partir de ce moment, elle ne pressentit pas, elle fut convaincue que l'homme à la lettre était caché dans cette armoire.

Blanche avait le courage des âmes qui n'ont rien à se reprocher. Elle s'assura que sa mère dormait ; elle ferma la porte qui communiquait de sa chambre à la sienne, et marchant droit à l'armoire, elle l'ouvrit.

Elle ne s'était pas trompée, Frédéric était caché là.

Frédéric sortit tranquillement de l'armoire où il venait d'être surpris, car nous devons dire que si perspicace qu'il fût, il ne s'attendait pas que Blanche devine-

Digitized by Google

rait sa présence dans sa chambre, et à la façon dont elle venait d'ouvrir la porte derrière laquelle il était, il comprit bien que ce n'était pas le hasard qui la lui avait fait ouvrir.

— Que faites-vous ici, monsieur? dit Blanche pâle et d'un ton sévère.

— Vous le voyez, mademoiselle, répondit le comte d'une voix calme, je vous attendais. Vous n'avez pas voulu venir en plein jour, au rendez-vous que je vous avais demandé, il a bien fallu que je demandasse à la nuit l'entretien que je voulais obtenir.

— Au risque de me perdre, monsieur!

— De vous perdre! Et comment? Je risquais de recevoir un coup de fusil comme un voleur, au moment où j'escaladais le mur de votre jardin, quand je m'introduisais ici. Mais vous, mademoiselle, vous ne risquez rien.

— C'est bien, monsieur, maintenant vous allez sortir d'ici.

— Comment, mademoiselle?

— Tout simplement par la porte.

— Mais il faut pour cela traverser la chambre de votre mère.

— Ma mère dort.

— Et si en passant je la réveille?

— Tant pis pour vous, monsieur, car alors je lui dirai la vérité. Tout ce que je puis faire, et cela, moins pour vous que pour moi, c'est de prendre le plus de précautions possibles, afin que nul ne vous voie sortir de chez moi.

— Et si je refusais de m'en aller, mademoiselle?

— Alors, monsieur, j'appellerais.

Le comte parut réfléchir pendant quelques instants.

Blanche prit la lampe et se dirigea vers la porte de sa mère.

Digitized by Google

— Venez, monsieur, dit-elle.

— Assurez-vous d'abord que Mme Pascal dort, fit le comte; c'est plus prudent, je crois.

Blanche ouvrit la porte et passant dans la chambre de sa mère, elle se pencha sur le front de Mme Pascal et s'assura qu'elle dormait.

Au moment où elle relevait la tête, une chaise tomba dans la chambre voisine, et Mme Pascal rouvrit les yeux, réveillée en sursaut. C'était Frédéric qui avait volontairement fait ce bruit.

Blanche ne put retenir un cri en l'entendant.

— Que fais-tu là? lui dit sa mère.

— Je croyais que tu m'avais appelée, répondit Banche d'une voix tremblante.

— Qu'as-tu donc? Tu parais tout émue! D'où vient le bruit qui m'a réveillée?

— C'est moi qui ai fait tomber une chaise en passant par ici.

— Pourquoi n'es-tu pas encore couchée?

— Je vais me coucher, ma mère, embrasse-moi et rendors-toi vite.

La jeune fille posa ses lèvres sur le front de Mme Pascal, et rentra dans sa chambre dont elle eut soin de fermer la porte.

En ce moment, elle haïssait bien sincèrement l'homme qui l'attendait et qui, sans qu'elle fût sa complice, venait de la forcer de faire à sa mère le premier mensonge qu'elle eût fait de sa vie, car elle n'avait pas osé dire à Mme Pascal la véritable cause du bruit.

Et cependant, elle n'était pas coupable; mais même innocente, une jeune fille pudique comme Blanche et craintive comme elle emploie tous les moyens honorables et conciliants, avant de faire un aveu comme celui qu'elle eût été forcée de faire. De l'avis de Blanche, rien qu'une tentative comme celle du comte était déjà une

Digitized by Google

tache sur sa vie, et elle aimait autant être seule à l'effacer. Elle se croyait d'ailleurs assez forte de sa conscience pour cela.

Frédéric l'attendait, les bras croisés, et adossé à la cheminée.

— Ce que vous faites est infâme, monsieur, lui dit-elle à voix basse.

— Votre mère dormait, n'est-ce pas? fit le comte, dont la bouche touchait presque l'oreille de la jeune fille; je l'ai bien vu, et je l'ai réveillée exprès, cela me donnera toujours une demi-heure pendant laquelle je vous dirai ce que j'ai à vous dire.

Et en parlant ainsi, Frédéric fixait ses yeux ardents sur Blanche.

— Eh bien, monsieur, dit-elle en acceptant résolûment la nécessité où elle se trouvait, ayons donc une explication franche; d'autant plus franche, que ce sera la seule et dernière que nous aurons.

— Je vous aime, Blanche, répondit Frédéric d'une voix calme et grave, comme si elle était réellement un écho du cœur, et cependant si faible, que c'était plutôt au mouvement de ses lèvres qu'au son des paroles que la jeune fille entendit ce que cet homme lui disait; car, pour que Mme Pascal ne surprît rien, il fallait parler à voix basse, et c'était plutôt l'âme que le corps qui parlait.

Blanche regarda le comte, qui soutint le regard clair et franc de cette chaste fille.

— Vous abusez du sacrifice que je fais au repos de ma mère, monsieur, lui dit-elle, pour me dire des choses que je n'ai jamais entendues. Au nom de votre mère, monsieur, taisez-vous.

Frédéric devint silencieux, et laissa tomber sur Mlle Pascal un regard profond et scrutateur.

— Oui, je vous aime, murmura-t-il, comme s'il n'eût

Digitized by Google

pu contenir la voix de son âme, malgré tous ses efforts. Je vous aime, et il faudra bien que vous m'aimiez.

Blanche, sans répondre un mot, marcha vers la chambre de Mme Pascal.

— Où allez-vous? demanda le comte.

— Je vais rejoindre ma mère, monsieur, pour ne plus vous entendre. Je m'enfermerai dans sa chambre, et vous sortirez d'ici comme vous pourrez.

— Allez ! fit le comte en tirant des tablettes de sa poche et en se mettant à écrire.

Il y avait un tel air de menace dans ce seul mot, que Blanche s'arrêta et revint sur ses pas.

— Que faites-vous? demanda-t-elle.

Le comte déchira de ses tablettes la feuille qu'il venait d'écrire, et la passa à Blanche qui lut ces mots :

« Je me suis introduit la nuit auprès de Mlle Pascal que j'aimais et qui m'a repoussé. Préférant la mort à l'idée d'être séparé d'elle, je me suis tué dans sa chambre. Qu'on n'accuse personne de ma mort et qu'on ne la soupçonne pas un instant, elle la plus pure et la plus chaste de toutes les femmes.

» Comte FRÉDÉRIC DE LA MARCHE. »

— Vous faites cela pour m'effrayer, monsieur, dit Blanche en déchirant ce papier; vous ne vous tueriez pas.

— Vous ne me connaissez point, Blanche, continua M. de la Marche, qui s'obstinait à traiter ainsi familièrement la jeune fille, et qui répondait avec un sang-froid merveilleux, contre lequel devaient se briser tous les doutes de Mlle Pascal.

Et en même temps il tirait de sa poitrine une paire de pistolets de poche, et, les armant tranquillement l'un et l'autre, il les déposa sur la cheminée.

Blanche vit briller les amorces à la lueur de la lampe.

Digitized by Google

— Sur ce christ, dont l'image veille au-dessus de votre lit, dit le comte en étendant la main sur un crucifix qui se dessinait dans la pénombre des rideaux; sur ma mère et sur mon honneur, mademoiselle, je vous jure que si vous quittez cette chambre avant le moment où il est convenu que nous la quitterons ensemble, je vous jure que je me fais sauter la cervelle.

Cet homme pouvait mentir, mais il pouvait dire vrai. Puis il y avait tout à craindre d'un homme doué d'une pareille volonté, et réveiller Mme Pascal, c'était peut-être exposer sa vie.

— C'est bien, monsieur, je reste; mais cachez ces armes.

Le comte désarma ses pistolets et les replaça où il les avait pris, sans pouvoir s'empêcher de sourire.

Quel immense mépris Blanche eût eu pour cet homme, si elle avait su que ces pistolets n'étaient même pas chargés!

Maître de la position, Frédéric se rapprocha d'elle, et lui prenant la main et l'enfermant dans les siennes, malgré les efforts de la jeune fille, il lui dit:

— Vous avez dû voir, Blanche, que je ne suis pas un homme comme les autres, et que l'amour que je ressens n'est pas l'amour de tout le monde. D'ailleurs, pouvez-vous inspirer un amour ordinaire?

Depuis que je vous ai vue pour la première fois, vous êtes devenue un besoin de ma vie; et, je vous le répète, le jour où je serai sûr de ne pas être aimé de vous, je me tuerai; mais jusque-là je tenterai tout pour me faire aimer.

Vous me trouverez partout, comme votre ombre, en quelque endroit que vous alliez, quoi que vous fassiez pour m'échapper. Je vous suivrai comme je suivrais mon cœur, s'il marchait devant moi. Avez-vous quelque chose à m'ordonner, quelque chose d'étrange, d'impossible? je le ferai.

Digitized by Google

Certaines gens diront :

— Elle n'avait qu'à répondre à Frédéric :

Puisque votre amour est si pur, si sincère, si loyal, si capable de tout, au lieu de vous introduire, la nuit, chez moi comme un voleur, au lieu de risquer de me compromettre, au lieu de me demander à moi-même, demandez-moi à ma mère.

C'est vrai, Blanche eût pu répondre ainsi ; mais, pour cela, il eût fallu d'abord qu'elle entendît ce que Frédéric lui disait, et la pauvre enfant n'avait plus la tête à elle en ce moment ; elle n'était préoccupée que d'une chose, c'était de la crainte que sa mère entendît le chuchotement d'une voix étrangère ; car, après le mensonge qu'elle lui avait fait, si Frédéric eût été vu de Mme Pascal, Blanche eût eu toutes les peines du monde à la convaincre de son innocence ; puis il eût encore fallu pour cela qu'elle pût consentir à épouser le comte, et non-seulement elle ne l'aimait pas et ne pouvait pas l'aimer, mais encore elle le redoutait et se sentait bien près de le haïr.

L'empire que cet homme exerçait sur elle, il ne l'exerçait que par le mystérieux dont il parvenait à s'entourer, cette volonté de fer qui lui faisait accomplir tout ce qu'il avait résolu, et enfin par l'effroi qu'il inspirait à la pauvre fille, peu habituée à ces scènes de roman, au milieu desquelles elle ne se reconnaissait plus, et se demandait parfois si c'était bien elle qui s'y trouvait.

Elle subissait donc ce que lui disait Frédéric, comme un martyre auquel elle ne pouvait échapper, et, l'oreille tendue vers la porte, tout en abandonnant sa main au comte pour ne pas faire de bruit en lui résistant, elle cherchait à distinguer si, dans le silence, ne passerait pas la respiration plus rapide et plus bruyante de sa mère endormie.

Entre un mensonge à avouer et une faute à com-

Digitized by Google

mettre, Blanche n'eût point hésité. Ce qui eût même pu lui arriver de plus heureux, c'eût été une tentative plus hardie de la part du comte. Elle eût appelé alors, et à partir de ce moment, tout eût été fini entre elle et lui; car les obstacles qu'il eût eus à surmonter pour la revoir eussent été au-dessus de ses forces et de ses combinaisons.

Malheureusement Frédéric était un homme trop habile, un cœur trop froidement corrompu pour faire une telle sottise.

Aussi se contenta-t-il d'offrir sa vie sans rien demander en échange, et son amour resta-t-il soumis et respectueux, afin que, parti de chez Blanche, elle n'eût rien à lui reprocher, qu'une action romanesque, et que, le danger passé, elle fût forcée de se dire : Il faut réellement que cet homme m'aime pour avoir fait ce qu'il a fait.

Tout-à-coup Blanche dit à Frédéric d'une voix comprimée mais impérative :

— Silence, monsieur !

Elle croyait avoir entendu sa mère.

Il y avait quelque chose de vraiment étrange dans cette conversation à voix basse entre un jeune homme et une jeune fille, dans la chambre de cette dernière, à minuit, à dix pas d'une mère; et quiconque eût vu ces deux êtres à côté l'un de l'autre, et se parlant ainsi, eût parié sur sa vie que la jeune fille avait volontairement introduit le jeune homme.

Deux amants pouvaient seuls pousser la hardiesse aussi loin.

Blanche dégagea sa main des mains du comte et alla coller son oreille contre la porte.

Évidemment Mme Pascal dormait.

La jeune fille entr'ouvrit la porte, et passant la tête, elle écouta de nouveau.

Digitized by Google

La respiration cadencée qu'elle entendit était bien celle du sommeil, et du sommeil profond.

Elle se retourna vers Frédéric, et avec un geste plein de noblesse :

— Venez, monsieur, venez, dit-elle.

Elle tremblait que le comte en marchant ne fît trembler le parquet, mais il s'avança sur la pointe des pieds, sans qu'elle-même entendît son pas.

On eût dit que cet homme s'était exercé toute sa vie à marcher ainsi.

C'était un véritable pas de voleur de nuit.

Blanche saisit la main de Frédéric en lui disant :

— Suivez-moi.

Elle était belle ainsi, la noble fille, sûre de sa conscience, forte de sa pudeur, et coupable en apparence aux yeux même du plus indulgent qui l'eût surprise.

La lampe, déposée dans sa chambre, jetait un faible rayon dans la chambre de Mme Pascal, et devenait le chemin à suivre jusqu'à la porte qui donnait dans l'antichambre.

Blanche, le cœur haletant, l'haleine suspendue, pâle comme un marbre, marchait la première ; Frédéric venait ensuite, mais souriant comme si son âme, au milieu de ces émotions-là, eût été dans son véritable élément.

Mme Pascal dormait toujours d'un sommeil confiant et calme.

Au milieu de la chambre, c'est-à-dire à l'endroit le plus dangereux, puisque c'était le plus près du lit où reposait la mère, Frédéric se pencha sur Blanche, et posant ses lèvres sur son front :

— Je t'aime ! lui dit-il.

La jeune fille tressaillit, mais elle ne répondit rien, comme si ce baiser et ce mot n'eussent rien touché en elle qui pût se ternir ; elle continua de marcher, et Frédéric continua de la suivre.

Digitized by Google

Ils arrivèrent à la porte qu'il fallait ouvrir et qui pouvait crier sur ses gonds avec cette terrible indifférence des objets inanimés.

Que d'existences ont été perdues, parce qu'il n'y avait pas d'huile dans les gonds d'une porte, ou parce qu'une clef faisait du bruit dans une serrure !

— Je n'ose pas! murmura Blanche.

— Laissez-moi faire, alors, dit Frédéric.

Et posant sa main sur le bouton de la porte, il le tourna, tandis que, de l'autre, il tirait le verrou que Mme Pascal avait soin de mettre tous les soirs.

La porte s'ouvrit sans qu'il y eût plus de bruit dans la chambre que quand elle était fermée.

Toutes les preuves de sang-froid et d'adresse que lui donnait Frédéric causaient à Blanche de nouvelles terreurs.

Que faire contre un pareil homme ?

La respiration de Mme Pascal ne varia point.

Blanche était à moitié sauvée ; elle s'appuya contre le mur et porta la main sur son cœur, sans quoi elle eût étouffé.

— Rentrez, maintenant, lui dit Frédéric ; je n'ai plus qu'une porte à ouvrir, et vous venez de voir comment je m'en acquitte, l'escalier à descendre et le jardin à traverser.

— Non, monsieur, répondit Mlle Pascal en se relevant, ce n'est pas seulement de ma chambre, c'est de cette maison que je veux vous voir sortir. Je veux vous accompagner, pour qu'on ne vous arrête pas comme un voleur si l'on vous surprend, et pour pouvoir dire à qui nous surprendrait ce que vous êtes venu faire ici.

Ils gagnèrent le jardin à l'aide des mêmes précautions, et Blanche accompagna le comte jusqu'au mur qu'il allait escalader.

Au moment où il allait le franchir :

Digitized by Google

— Maintenant, monsieur, lui dit-elle, j'espère que je ne vous reverrai jamais?

— Vous me reverrez ce soir, Blanche, fit le comte; et il disparut.

Je vous laisse à comprendre dans quel état la pauvre fille était. Ses jambes ne pouvaient plus la porter, et une sueur froide couvrait son visage.

— Que serait-ce donc si j'étais coupable? se disait-elle.

Elle avait laissé toutes les portes ouvertes derrière, et elle reprit le chemin de sa chambre. Mme Pascal dormait toujours. Lorsque Blanche fut retirée dans sa chambre, quand elle s'y vit seule, elle tomba à genoux et remercia Dieu, en poussant ce soupir de joie que pousserait l'être qui reverrait la lumière après être resté deux jours sous les décombres d'une maison écroulée.

— J'ai bien fait, pensa-t-elle de ne rien dire à ma mère; me voilà sauvée maintenant et sans scandale; mais il m'a dit: « A ce soir, » pour m'effrayer sans doute, car il doit bien comprendre que, maintenant que je suis prévenue, il ne franchira pas le seuil de cette chambre. J'accepte la lutte, monsieur le comte, et vous verrez que le plus fort est celui du côté duquel Dieu se met.

Blanche s'enferma, et brisée par tant d'émotions, elle s'endormit.

Le lendemain, elle crut un moment avoir rêvé ses effroyables terreurs de la nuit.

Quand elle vit sa mère et les domestiques ouvrir et fermer librement ces portes devant lesquelles son cœur avait tant combattu, nous ne saurions dire l'étrange sentiment qui s'empara d'elle : elle se mit à rire. A compter de ce moment, elle regardait le comte comme vaincu.

Blanche devait passer la soirée avec sa mère chez une

Digitized by Google

vieille amie de celle-ci, dont la maison était à cinquante pas de la sienne environ.

Avant de partir, elle monta dans sa chambre, ouvrit toutes les armoires, regarda sous le lit, derrière les rideaux, dans tous les endroits enfin où un homme eût pu se cacher, et quand elle fut sûre qu'il ne pouvait y avoir personne chez elle, elle ferma les volets de ses croisées, baissa le tablier de sa cheminée, pour plus de précaution, ferma sa porte à double tour et emporta la clef sur elle.

— De cette façon, se dit-elle, je suis sûre de dormir tranquille cette nuit.

A dix heures, elle et sa mère quittèrent la maison de leur amie et se retirèrent.

Blanche, sa lampe à la main, embrassa Mme Pascal et ouvrit la porte de sa chambre. Elle poussa un cri et faillit s'évanouir.

— Qu'as-tu? mon Dieu! lui demanda Mme Pascal.

— Rien, ma mère, rien ; je me suis heurtée.

Ce qui avait fait pousser un cri à Blanche, c'était une bougie brûlant tranquillement dans sa chambre, qu'elle avait laissée fermée sans lumière à huit heures du soir.

— J'en mourrai! murmura-t-elle.

Et, convaincue que Frédéric était encore caché là comme la veille, et résolue à en finir, elle courut à l'armoire et l'ouvrit brusquement :

— Sortez, monsieur! dit-elle.

L'armoire était vide.

Blanche recommença les investigations auxquelles elle s'était livrée avant de partir, et ne découvrit personne.

— Que veut dire cela? se demanda-t-elle. Comment a-t-il pu pénétrer ici? Car c'est évidemment lui qui a allumé cette bougie pour me prouver qu'il était venu. Il n'y a qu'une clef de ma porte, et c'est moi qui l'ai. Cet homme est-il donc le diable?

Digitized by Google

Il s'en fallait de bien peu que l'esprit effrayé de la jeune fille crût à cette supposition.

La prière était un grand refuge ; elle se mit à prier; puis elle s'enferma aux verrous et s'apprêta à se déshabiller.

Mais sa terreur était si grande, qu'elle n'ôta que son châle et son chapeau et se jeta tout habillée sur son lit. Elle avait à craindre que Frédéric n'entrât pendant la nuit, puisqu'il passait à travers les murs, et que, déshabillée, couchée et endormie peut-être, elle n'eût plus de défense contre lui.

Ce n'était pas vivre que de vivre de la sorte.

Blanche prit un livre et se mit à lire; mais elle ne comprenait rien à ce qu'elle lisait, et tenait constamment son oreille tendue et ses yeux fixés sur les portes et les fenêtres.

Une heure se passa ainsi.

Le silence du dehors était si grand, qu'elle reprit un peu de confiance.

Elle se releva, prit de petits ciseaux à ouvrage, afin d'avoir une espèce d'arme à sa disposition, et les glissa sous son oreiller.

Elle y trouva une lettre, de Frédéric, bien entendu,

Elle l'ouvrit et la lut avidement.

Voici ce qu'elle lut :

« Vous voyez, Blanche, que, malgré toutes vos précautions, je puis pénétrer chez vous quand bon me semble. Il en sera toujours ainsi, quoi que vous fassiez; mais je veux vous prouver mon amour en ne renouvelant pas aujourd'hui vos émotions d'hier. Dormez sans crainte, chère enfant, et pensez sans haine à celui qui a mis son bonheur et sa vie dans l'amour éternel qu'il vous a voué.

» FRÉDÉRIC. »

Digitized by Google

— C'est peut-être un piége ! se dit Blanche.

Et elle s'en tint à sa première résolution de se jeter sur son lit tout habillée.

Elle s'endormit d'un sommeil fiévreux et dont elle se réveillait en sursaut à chaque instant.

Cependant le jour parut, et Frédéric ne vint pas.

Alors elle comprit qu'elle n'avait plus rien à craindre.

— Ce qu'il a fait est bien, pensa-t-elle alors en soufflant sa lampe et en s'apprêtant à dormir mieux qu'elle ne l'avait fait jusque-là et à réparer ses forces épuisées.

Et elle fut reconnaissante à Frédéric d'avoir tenu sa parole.

Comme les dangers passés s'effacent vite dans l'esprit quand on a l'âge de Blanche !

A onze heures, elle dormait encore.

Avouons que ce Frédéric était un homme habile, et qu'il savait bien merveilleusement se servir des impressions qu'il faisait naître. Comme nous venons de le dire, lorsque Blanche, en se réveillant, vit qu'elle avait eu tort de se défiar de la parole que Frédéric lui avait donnée, il ne fut plus le même homme pour elle, et elle ne put s'empêcher de dire : Ce qu'il a fait là est bien.

Il était entré si brusquement dans la vie de la jeune fille, il y avait si violemment brisé les habitudes prises, qu'il fallait bien qu'elle lui sût gré de la trêve qu'il lui accordait. C'était le premier homme que Blanche eût remarqué. Il est vrai qu'il ne pouvait guère en être autrement après la façon dont il s'était présenté à elle.

Quoi qu'il en soit, il l'avait forcée à s'occuper de lui, et quand, à l'âge de Blanche, on est forcé de s'occuper d'un homme jeune, beau, et que l'on sait amoureux de soi, on est bien près de lui pardonner ses audaces, surtout quand elles sont une preuve de son amour, que le danger est passé et qu'après avoir prouvé l'énergie de sa

Digitized by Google

volonté, il se fait humble et soumis comme un esclave. Or, c'était là ce qui arrivait.

Frédéric voulait laisser à Blanche le temps de réfléchir, car il savait bien, dans son expérience du cœur, que la réflexion ne pouvait que lui être profitable.

En effet, restée seule avec elle-même, Mlle Pascal commença à envisager ce qui s'était passé avec moins d'émotion et à dégager ce souvenir des terreurs qui l'entouraient. Physiquement et moralement, toute chose a deux faces bien distinctes et bien différentes l'une de l'autre.

Du moment que Blanche sentait dans son cœur une ombre de reconnaissance vis-à-vis de Frédéric pour le repos qu'il lui avait accordé, elle devait arriver à ne plus voir que la seconde face de cet événement, celle qu'elle n'avait pas encore vue.

Or, en arriver là, c'était se dire ce que toute autre se fût dit à sa place, car les jeunes filles, comme tous les gens qui ne connaissent pas le danger qu'ils affrontent, sont pleines de hardiesse dans leurs sentiments intérieurs et dans leurs pensées intimes. Elles croient que parce qu'elles sont seules quand elles pensent, que parce qu'elles ne mettent personne dans la confidence de leurs pensées, elles croient que ces pensées restent en elles et que nul ne les pourra deviner ni surprendre. Elles ne s'aperçoivent pas que le péril est justement dans cette solitude, et que la facilité qu'elles ont de s'enfermer avec ces preuves nouvelles leur en fait contracter l'habitude, le besoin même; et elles sont tout étonnées un jour que, sans avoir rien dit, leur cœur se soit dévoilé à quelqu'un qui avait intérêt à le pénétrer. Elles se demandent comment il a pu deviner ce qui se passait en elles, tandis qu'il n'a eu pour cela qu'à remarquer leur rêverie, cette indiscrétion des âmes silencieuses.

D'ailleurs l'idée qu'un homme s'occupe d'elles a toujours une grande puissance sur l'esprit des jeunes filles;

Digitized by Google

à plus forte raison quand celui-là qui s'occupe d'elles le leur prouve comme Frédéric l'avait prouvé à Blanche, en affrontant un danger réel, en employant des moyens étranges et en appelant à son aide des ressources de théâtre et de roman.

La nature, qui ne veut qu'une chose, l'union des corps et des cœurs, pour arriver à la reproduction qui fait la base éternelle du monde, la nature a mis deux choses dans le cœur des jeunes filles, l'inexpérience et la poésie, deux portes ouvertes à qui veut se donner la peine de les pousser. L'inexpérience leur vient de la confiance qu'elles ont en elles et du peu de défiance qu'elles ont des autres; la poésie leur vient de leur âge, va sans cesse de leur esprit à leur cœur, et fait naître l'enthousiasme dans l'un et l'amour dans l'autre.

Presque toutes les jeunes filles qui se sont perdues se sont perdues par l'exagération d'un noble sentiment. Si j'avais une fille, je lui dirais : « Combats les mauvaises pensées et défie-toi des bonnes. »

Blanche n'avait pas reçu de conseils : aussi se laissait-elle aller sans défiance à cette dangereuse pente de l'indulgence qui mène au pardon. Pardonner à un homme qui s'est conduit comme Frédéric, c'est déjà faire acte de complicité.

Est-ce bien la faute de la jeune fille? Non, c'est la faute de la nature et de la jeunesse, qui la font fière tout-à-coup d'être une femme, de prendre rang dans la vie morale et de pouvoir dire : Moi aussi !

Du moment que sa pudeur croyait n'avoir plus rien à craindre, qu'elle voyait la témérité du comte se changer en humilité, car ce fut sous cet aspect nouveau qu'il se montra à elle pendant deux jours, à la messe où il la vit de nouveau et dans une lettre qu'il lui fit passer, Blanche commençait à se complaire dans l'aventure dont elle était l'héroïne.

Enfermée avec elle-même, elle faisait vibrer dans son

Digitized by Google

âme des cordes inactives jusque-là, et dont elle croyait qu'elle seule pouvait entendre les premiers sons. Elle était semblable à une belle enfant coquette, qui, rentrée le soir dans sa chambre, croyant n'avoir d'autre confidents que sa lampe et sa glace, dévoile peu à peu les beautés de son corps, leur sourit et les admire, sans se douter qu'un œil indiscret et curieux veille aux vitres de la fenêtre ou au trou de la serrure.

Frédéric suivait le progrès de son influence dans l'esprit de Blanche, et lisait ce progrès dans ses yeux, ces fenêtres ouvertes de l'âme.

— Je ne suis donc plus une enfant, se disait Blanche, puisqu'un homme m'aime, puisqu'il me l'a dit, puisque pour me le dire il a exposé sa vie. Quelle émotion j'ai ressentie quand je l'ai trouvé là dans ma chambre!

Ce n'est pas un homme ordinaire qui fait ce qu'il a fait. Il a voulu me montrer que pour me voir il pouvait tout tenter, et maintenant, craignant de me déplaire et comme pour me demander pardon, à peine s'il se montre à moi, et il ne se manifeste à mon souvenir que par des choses dont je ne puis lui vouloir, si rigoureuse que je sois.

En effet, ce n'étaient plus des lettres que Blanche trouvait le soir sous son oreiller; c'étaient des fleurs, confidentes muettes, qui lui parlaient de celui qui les avait cueillies, plus longtemps et plus éloquemment que n'eussent fait des mots, car elle pouvait les laisser près d'elle pendant son sommeil, sans crainte qu'elles disent de quelle main elles venaient.

— Mais comment fait-il pour venir dans cette chambre, les fenêtres et les portes étant closes? Quel homme étrange!

Voilà ce que Blanche se demandait et se disait, et convaincue qu'elle n'avait plus rien à redouter de Frédéric, elle s'amusait à lui susciter de nouvelles difficultés pour

Digitized by Google

voir s'il en triompherait. Elle faisait un jeu de ce qui l'avait épouvantée d'abord. Ce qu'elle avait considéré comme un danger, elle le considérait maintenant comme une distraction à sa vie monotone et uniforme, et elle en arrivait à sourire d'admiration en pensant au moment que Frédéric avait choisi pour lui dire qu'il l'aimait et la baiser au front, à quatre pas de Mme Pascal endormie.

Elle contractait habitude avec un nouveau sentiment. Le danger était bien plus là pour elle, que dans les tentatives nocturnes de Frédéric.

Tous les jours, en rentrant dans sa chambre, la première chose qu'elle faisait était de glisser sa main sous son oreiller, pour voir s'il cachait quelque lettre ou quelque fleur, et cela aussi naïvement qu'un enfant qui, le lendemain de Noël, fourre sa main dans son soulier pour voir si pendant la nuit saint Nicolas y a déposé quelque chose, et il y avait déjà désappointement chez elle quand elle ne trouvait rien.

Commençait-elle donc à aimer Frédéric? Pas le moins du monde. Son imagination de jeune fille se plaisait à accepter un rôle dans la vie d'un homme à qui elle n'en donnait pas dans la sienne, voilà tout.

N'entrevoyant plus le moindre danger dans cette distraction, elle ne songeait plus à le combattre. D'ailleurs, elle aurait eu affaire à un ennemi invulnérable, puisqu'il était invisible. Jeter les fleurs sans les garder, déchirer les lettres sans les lire, c'était le seul genre de victoire qu'elle pouvait emporter; mais cette victoire restant sans témoins eût été une victoire inutile. Pour convaincre Frédéric qu'elle ne lisait pas ses lettres, Blanche eût été forcée de les renvoyer sans les décacheter, mais où, et par qui, et d'ailleurs, elle les trouvait tout ouvertes sous son oreiller, et dans le cas où elle eût pu les faire remettre à celui qui les lui avait écrites, il fût toujours resté convaincu qu'elle en avait pris connaissance, sans compter que la curiosité, inhérente à toute femme, faisait sa par-

Digitized by Google

tie dans tout cela. Et qui a jamais osé dire, depuis Ève, qu'on pouvait empêcher la femme de mordre dans ce fruit éternel qui a perdu la première femme, et qu'on nomme : curiosité ?

Un mois se passa ainsi pendant lequel deux ou trois fois, soit à l'église, soit à la promenade, Blanche rencontra le regard de Frédéric, et ne put s'empêcher de rougir devant ce regard qui se fixait si ardemment sur elle. Pour le comte, cette rougeur était l'aveu de la complicité de Blanche.

Il pensa donc que le moment était venu de pousser les choses plus avant, et un soir Blanche trouva sous son oreiller une lettre ainsi conçue :

« Blanche, il faut absolument que je vous voie. Un grand malheur m'est arrivé aujourd'hui, et ma destinée est entre vos mains.

» Après ce qui s'est passé entre nous, nous ne sommes déjà plus étrangers l'un à l'autre, et j'ai presque le droit de réclamer de vous le service que le dévouement peut demander à l'indulgence.

» Cette nuit, à une heure, je vous attendrai dans le pavillon qui est au fond de votre jardin ; si à une heure et demie vous n'y êtes pas venue, ce sera m'autoriser tacitement à aller vous trouver dans votre chambre, et vous savez que rien ne m'en empêchera ; mais vous aimerez mieux venir à moi que de vous exposer de nouveau à l'émotion que vous avez ressentie la dernière fois que nous nous y sommes vus. »

Comme on le voit, cette lettre était écrite de façon à compromettre Blanche dans le cas où elle la montrerait à sa mère ; mais l'idée ne lui en vint même pas.

— Que peut-il lui être arrivé, se demanda-t-elle, et que me veut-il ?

Elle ne soupçonna pas un instant le véritable but du

Digitized by Google

comte. La chaste et pure jeune fille ne discutait pas vis-à-vis d'elle-même le droit que Frédéric avait de lui demander un rendez-vous. Il avait pris depuis qu'elle le connaissait une telle place dans ses habitudes, qu'il ne lui sembla pas étonnant qu'il lui fît une pareille demande.

Après la trêve qu'il lui avait accordée, c'eût été s'exposer à une nouvelle guerre que de lui refuser, et c'eût été surtout s'exposer à une tentative dangereuse.

— J'ai lu les lettres, se dit Blanche, j'ai reçu les fleurs; il ne le sait pas, mais moi je le sais; puis-je, quand il me dit qu'il souffre et que sa destinée dépend de moi, puis-je garder le silence? et la menace qu'il me fait de venir me trouver jusqu'ici, menace qu'il réalisera, j'en suis sûre, ne devrait-elle pas me décider à aller à lui, quand bien même j'hésiterais encore?

Cette raison était la meilleure, et c'était toujours à elle qu'aboutissaient les hésitations de la jeune fille.

Le temps s'écoulait.

Deux ou trois fois, Blanche était venue voir si sa mère dormait.

Mme Pascal dormait profondément.

En attendant, Blanche ne se couchait pas, et, plongée dans ses réflexions, elle regardait l'aiguille de la pendule décrire lentement son cercle de chaque heure.

— Une heure sonna.

Le cœur de Blanche battait.

— Il arrive en ce moment, dit-elle. Que faire? Il faut que je le voie cependant, quand ce ne serait que pour lui dire de cesser cet enfantillage de fleurs et de lettres qui ne peut durer toujours. Mais quelle que soit la raison qui me mène à lui, c'est une faute d'y aller aux yeux des hommes, car Dieu juge l'intention et non le fait.

Blanche écarta le rideau de sa fenêtre et regarda la nuit.

Digitized by Google

On eût dit que le monde n'avait jamais vécu, tant tout était calme, silencieux et désert.

La pendule marqua une heure et un quart.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Cependant, Blanche ne pouvait se décider à quitter sa chambre. Elle relut encore une fois la lettre de Frédéric.

— Si je n'y vais, il viendra.

L'impitoyable aiguille marchait toujours.

Trois minutes seules la séparaient de la demie.

Blanche fut instantanément saisie de l'idée qu'il n'était déjà plus temps peut-être, et fuyant devant la terreur de voir tout-à-coup apparaître Frédéric, elle traversa la chambre de sa mère, sans presque savoir ce qu'elle faisait, descendit rapidement l'escalier et courut au pavillon.

Le comte l'y attendait.

Une lanterne sourde éclairait cette chambre.

Lorsque Blanche fut entrée, Frédéric ferma la porte à double tour et mit la clef dans sa poche.

— Oh ! monsieur, vous me ferez mourir de peur, murmura Blanche en se laissant tomber sur une chaise, et voyant qu'il avait fermé la porte.

Pourquoi fermez-vous cette porte? ajouta-t-elle avec une sorte d'effroi; car Frédéric était pâle et son regard avait quelque chose de menaçant.

— Je ferme cette porte pour que nul ne nous dérange et pour que vous ne puissiez pas sortir.

— Que voulez-vous donc, monsieur ?

— Je veux vous parler de choses sérieuses, Blanche. Je vous aime, fit le comte en appuyant la main sur le dossier de la chaise sur laquelle Blanche était assise et en penchant ses lèvres à la hauteur de son front.

La jeune fille se leva et se recula de Frédéric, qui, lui saisissant la main, la ramena à lui.

Digitized by Google

— Je vous aime, reprit-il, comprenez-vous?

— Mais, monsieur, fit Blanche d'une voix tremblante, je ne vous aime pas, moi.

— Tant pis, car il va falloir que vous m'aimiez.

— Mon Dieu! je suis perdue, s'écria Mlle Pascal, à qui l'intonation de la dernière phrase de Frédéric ne laissait plus aucun doute sur ses intentions.

Un instant lui suffit pour mesurer l'abîme qui s'ouvrait. Elle se vit seule, sans défense, aux mains de cet homme, tigre qui s'était fait agneau un instant et qui redevenait tigre de dents, de griffes et de cœur.

Elle jeta les yeux autour d'elle machinalement, instinctivement, pour chercher un appui, une protection, une arme.

Il ne fallait pas songer à lutter. Elle appartenait bien à cet homme.

Alors Blanche tomba à genoux, et prenant les mains du comte, elle les baisa en lui disant:

— Au nom de ce que vous avez de plus sacré, monsieur, laissez-moi retourner auprès de ma mère, et je vous bénirai et je vous aimerai, je vous le jure.

— Vous tremblez, Blanche, et pourquoi? lui dit Frédéric d'une voix calme, toute pleine encore de la résolution première.

— J'ai peur.

— Ne vous ai-je pas dit que je vous aimais? Qu'avez-vous donc à craindre?

— C'est justement votre amour que je redoute, monsieur le comte. Je vous en supplie, laissez-moi sortir.

— Blanche, voulez-vous être ma femme? dit Frédéric en prenant les mains de la jeune fille et en la relevant.

— Votre femme?

— Oui. Puisque je vous aime, qu'y a-t-il d'étonnant que je veuille vous épouser?

— Est-ce là tout ce que voulez de moi? demanda

Digitized by Google

Blanche, à qui vint tout-à-coup l'espérance qu'elle en avait fini avec le danger redouté.

— Oui, Blanche, c'est tout, répondit Frédéric d'une voix douce. Que croyiez-vous donc que je voulais?

— Oh! monsieur le comte, que cela est bien! fit la jeune fille; oh! je n'ai plus peur de vous quand vous parlez ainsi!

Et brisée par l'émotion qu'elle venait de ressentir et toute reconnaissante de ce qu'elle venait d'entendre, elle posa son front sur l'épaule du comte et la mouilla de larmes.

— Vous ne m'avez pas répondu, reprit Frédéric d'une voix pleine de prière, mais avec un regard qui démentait étrangement sa voix.

— Que voulez-vous que je vous réponde?

— Je vous ai demandé si vous vouliez être ma femme, Blanche.

Si Frédéric n'eût pas commencé par épouvanter Blanche, il ne fût jamais arrivé à lui faire faire la confidence qu'il voulait obtenir d'elle; mais après la peur qu'elle venait d'avoir, tout ce qui n'était pas la cause de cette peur lui semblait une concession bien petite, ou plutôt ne lui semblait même plus une concession. Les choses morales n'ont d'importance que relativement. Disons franchement les choses. Un moment Blanche avait craint d'être violée par cet homme au rendez-vous duquel elle était imprudemment venue; et cet homme, au lieu d'abuser de sa position, lui prenait les mains et d'une voix douce et suppliante lui demandait si elle voulait être sa femme : elle devait bien quelque chose à cet homme devant lequel elle ne tremblait plus.

— Demandez ma main à ma mère, monsieur, et si sa volonté est que je vous épouse, fit Blanche, je vous promets de ne m'opposer en rien à sa volonté.

— Mais si elle me refusait votre main?

Digitized by Google

— Je vous promets alors, ajouta Blanche en baissant les yeux, de combattre ce refus de tout mon pouvoir.

Pour sortir de cette chambre comme elle y était entrée, Blanche eût promis tout ce qu'on eût voulu. Disons cependant que ce qu'elle venait de promettre était à cette heure l'écho des secrètes pensées de son âme.

— Ainsi, vous m'aimerez un peu? reprit le comte.

— Je serai votre femme, répliqua Blanche avec une touchante pudeur, et je ne comprends le mariage qu'accompagné de l'amour.

— Cependant, tout-à-l'heure vous me disiez que vous ne m'aimiez pas.

— Tout-à-l'heure j'avais peur de vous.

— Et maintenant?

— Maintenant je sens que je n'ai plus rien à craindre.

— Vous avez raison, ma Blanche bien-aimée! Alors vous pouvez être confiante, car voilà que nous ne sommes plus des étrangers l'un pour l'autre. Dites-moi, mon enfant, continua Frédéric en faisant asseoir Mlle Pascal, en se mettant à ses genoux et en pressant ses mains, avez-vous pensé à moi sans trop de colère, m'avez-vous pardonné ces lettres et ces fleurs que je vous envoyais? Il m'était si doux de penser que vous toucheriez des choses que j'avais pressées sur mon cœur et portées à mes lèvres!

— Ce que je faisais était peut-être mal, mais j'ai lu vos lettres et j'ai gardé vos fleurs!

— Oh! Blanche, combien je vous aime! Parlez, parlez encore.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur le comte? Je m'habituais lentement à ces surprises de chaque soir; je me faisais un plaisir de visiter mon oreiller, et mon étonnement, quand je ne trouvais rien, ressemblait fort à du désappointement.

Elle ne s'apercevait pas, la pauvre petite, qu'entrer

Digitized by Google

avec Frédéric dans une pareille confidence, c'était courir un danger plus grand que celui qu'elle avait couru quelques minutes plus tôt, car c'était peu à peu s'en faire la complice.

Pourvu qu'on jette des fleurs sur la route qui doit l'égarer, l'âme qui la suit ne demande pas autre chose et s'y laisse conduire.

Blanche fit au comte une question qui mieux que toutes les analyses prouvera combien elle était déjà rassurée et combien, par conséquent, elle eût dû se méfier de sa confidence.

— Mais comment faisiez-vous, monsieur le comte, dit-elle, pour pénétrer dans ma chambre, quand la porte en était fermée par moi à double tour?

Frédéric ne put s'empêcher de sourire à la curiosité de Mlle Pascal, car il comprit par là le progrès qu'il avait fait dans son esprit.

— J'avais la clef, dit-il tout simplement.

— Mais comment l'aviez-vous?

— La première fois qu'ayant trouvé votre porte ouverte, je me suis caché dans votre chambre, j'ai pris l'empreinte de la serrure et j'ai fait faire une clef sur cette empreinte. Vous voyez que je ne suis pas plus sorcier qu'un autre.

Le moyen était si simple que Blanche ne l'avait pas supposé un instant. Elle en fut presque humiliée. Cela réduisait son roman aux proportions humaines.

— Maintenant, mon enfant, ma femme, fit le comte, il faut retourner auprès de votre mère, car je ne veux pas que le moindre soupçon plane sur vous, fussé-je cause de ce soupçon. Demain, je verrai Mme Pascal et lui demanderai votre main. Dans huit jours nous serons mariés.

Le comte appuya avec une intention cachée sur ce mot.

Digitized by Google

— Dans huit jours, c'est impossible, monsieur le comte.

— Pourquoi?

— Parce que ma mère ne me mariera pas sans le consentement de mon frère Félicien, et que Félicien ne sera de retour que dans deux ou trois mois.

— Quel âge a votre frère?

— Il a vingt-quatre ans.

— S'il allait s'opposer à notre union?

— Pourquoi s'y opposerait-il, s'il croit que cette union peut me rendre heureuse?

— Que fait-il, votre frère?

— Il est, ou plutôt il sera prêtre.

— Alors il pourra nous marier lui-même, Blanche; mais trois mois, c'est bien long!

Blanche n'était pas encore assez sûre de son cœur pour ne pas être contente de ce sursis accordé à une résolution un peu subite.

— Blanche, reprit le comte, il faut que vous m'aidiez à patienter ce long temps. Avez-vous maintenant confiance en moi; êtes-vous bien convaincue que je vous aime et que je vous respecte déjà à la fois?

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien, prenez cette clef; c'est celle de ce pavillon. Je l'ai fait faire comme celle de votre chambre. Une fois par semaine, promettez-moi de me donner une heure pendant la nuit. Accordez-moi ce que je vous demande, Blanche, au nom de mon amour respectueux, au nom de ce malheur que ma lettre vous annonçait et dont vous ne vous êtes même pas inquiétée.

— En effet, un malheur vous est arrivé, quel est-il?

— Mon père est mort ce matin, Blanche, mon père auquel je n'aurais jamais cru survivre, tant je l'aimais, e auquel j'ai survécu, cependant tant je vous aime.

Le comte cacha ses larmes dans ses deux mains.

Digitized by Google

— Aussi, reprit-il, étais-je réellement un peu fou quand je suis venu ici ce soir. Vous comprenez donc dans quelle solitude et quelle tristesse je vais vivre, Blanche, si de temps en temps un rayon de votre vie pure n'éclaire l'ombre de la mienne. Par grâce, par pitié, laissez-moi vous voir une heure de temps en temps; c'est tout ce que je vous demande. Au jour, je vais assister à cette douloureuse cérémonie de l'enterrement, laissez-moi emporter d'ici un espoir pour m'accompagner dans cette douleur, ou, je le sens, je suivrai mon père où il sera.

— Détachez une pierre du mur extérieur, dit Blanche, d'une voix émue, et venez tous les jours voir si elle cache quelque chose. Quand je pourrai vous voir un instant je vous l'écrirai, gardez la clef de ce pavillon, monsieur le comte, j'ai confiance en vous.

Comme on le voit, le comte avait bien fait de garder pour la fin l'effet qu'il comptait faire avec la fausse mort d'un père qu'il n'avait pas.

C'était un grand metteur en scène que le comte.

Le lendemain, à quatre heures, il vint visiter la pierre. Il y trouva ces mots :

« A minuit, une amie de votre cœur essayera de le consoler un peu de la douleur qu'il a éprouvée ce matin. »

Ce n'était plus le comte qui écrivait à Blanche, c'était maintenant Blanche qui lui écrivait.

Ah ! que l'âme va vite, quand elle se trompe de route !

Digitized by Google

XXV

UNE VISITE INATTENDUE.

Quinze jours après, Frédéric n'avait pas demandé la main de Blanche à Mme Pascal, et Blanche était sa maîtresse.

Suivez la progression de l'empire que le comte avait exercé sur la jeune fille, et vous verrez que cela devait finir bientôt ainsi.

Comment cela s'était-il fait? Elle en était à se le demander. Ce qu'il y avait de certain, c'est que cela était, et que cela avait eu lieu de telle façon, que Blanche fut à la fois convaincue que sa pudeur avait été surprise et que son cœur s'était donné.

Les piéges comme celui que M. de la Marche avait tendu à Mlle Pascal sont semblables à ces immenses machines de fer dont mille rouages fonctionnent en même temps. Si l'on a le malheur d'y laisser prendre le bout de son doigt, il faut que le corps entier y passe.

Nous nous sommes appesanti sur les détails du commencement de cette liaison, parce qu'à notre avis, quand une fille jeune, belle et chaste comme Blanche se perd, il faut montrer la fatalité qui l'a perdue dans toute sa vérité et dans toute sa vraisemblance.

Toute autre à sa place se fût perdue comme elle.

— Ainsi, moi, Blanche Pascal, j'ai un amant, se disait-elle quelquefois avec étonnement en regardant toutes les autres choses de sa vie continuer leur cours régulier et harmonieux.

Digitized by Google

Alors avait commencé cette existence que nous avons décrite plus haut, qui devait avoir le mariage pour solution, et au milieu de laquelle le retour de Félicien avait eu lieu.

Frédéric, qui savait, lui, par quels moyens il s'était emparé de la jeune fille, et qui avait eu à le faire un puissant intérêt que le lecteur a deviné déjà, sans doute, et qu'en tous cas il connaîtra bientôt, Frédéric, disons-nous, lisait dans l'âme de Blanche, comme dans un livre ouvert, et il commençait à trembler que l'apparition de Robert, cet ange du bien, ne bouleversât toutes ses conjectures, et ne détruisît toutes ses combinaisons.

— On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec les honnêtes gens, se disait-il. Si Blanche allait s'apercevoir qu'elle ne m'aime pas et qu'elle aime ce Robert; si elle allait tout lui avouer, et si ce gaillard-là, s'épanouissant dans un dévouement sublime, allait jeter par amour sur la faute de Blanche, comme moi par intérêt sur la faute de Léonie, ce voile épais que le pardon tient toujours à la main, tout mon échafaudage de fortune et d'ambition serait détruit, et Dieu sait ce qui arriverait. Or, il ne faut pas que cela ait lieu, et pour cela il faut que je voie Blanche.

Cependant Blanche avait compris qu'il fallait donner un peu de courage à Robert, cet exilé de son cœur et de sa patrie, et elle lui avait écrit une longue lettre où elle lui avait détaillé, autant qu'elle avait pu, toutes les causes de sa chute, pour s'excuser le mieux possible aux yeux de l'homme à l'estime duquel elle tenait le plus.

Blanche pleura beaucoup en écrivant cette lettre, palpable et terrible réalité jetée entre les rêves d'autrefois et ses rêves présents, séparés à tout jamais maintenant comme des frères jumeaux qui s'aiment et qu'une distance infranchissable éloigne l'un de l'autre.

Pour Robert, cette lettre était une preuve de plus

Digitized by Google

qu'il n'y avait plus rien pour lui dans le cœur de Mlle Pascal, et que non-seulement elle devait aimer, mais qu'elle aimait celui pour qui elle s'était perdue.

Il fallait que dans cette lettre Blanche puisât la force de vivre loin de Robert, et Robert le courage de vivre loin d'elle.

Elle se réconfortait avec le sang de sa blessure.

Pendant ce temps, Robert rôdait par la ville comme une âme égarée qui ne sait plus son chemin, mais qui ne peut sortir d'un certain cercle sans que quelque chose se brise en elle, et Frédéric prenait la route de Niort, où il arrivait vers neuf heures du soir.

Il se dirigea aussitôt vers l'hôtel où demeurait Blanche et sa mère. Au moment où il entrait dans la rue de cet hôtel, une ombre se pencha pour le voir, ou plutôt pour le reconnaître.

Un réverbère éclaira le visage de cette ombre.

Frédéric reconnut Robert, mais il continua son chemin, comme si la rue eût été déserte.

— C'est lui, fit Robert en pâlissant; il vient la rejoindre ici. Oh! je comprends maintenant pourquoi elle m'a dit de partir.

Et le pauvre garçon, s'appuyant à la muraille, se mit à pleurer comme un enfant; puis il s'en alla dans la campagne sombre et triste comme son cœur, et s'asseyant au pied d'un arbre, il attendit là que le jour parût, car avant de partir, il voulait voir Félicien, et lui demander des forces et des consolations.

Frédéric sonna à la porte de l'hôtel de Blanche.

— Donnez-moi un appartement, dit-il au domestique qui vint lui ouvrir la porte, et qui, la lampe à la main, passa devant lui et monta l'escalier qui conduisait aux divers logements de l'hôtel.

Selon son habitude, Frédéric examinait les localités.

— Que faisait Robert dans la rue à cette heure? se de-

Digitized by Google

manda-t-il, et il dit au garçon, pour arriver à apprendre tout ce qu'il voulait savoir.

— N'est-ce pas prochainement que doit avoir lieu à la cathédrale une cérémonie d'ordination ?

— Oui, monsieur ; après-demain.

— Le prêtre qu'on doit ordonner ne se nomme-t-il pas Félicien Pascal ?

— Oui, monsieur, et nous avons même dans l'hôtel sa mère et sa sœur, qui occupent le numéro 8.

— Et du doigt, le garçon, qui était arrivé au premier étage, montrait la porte et l'appartement de Mme Pascal.

— Ah ! ces dames sont ici ?

— Monsieur les connaît ?

— De vue et de nom seulement. Où allez-vous me loger ?

— Où monsieur voudra.

— Eh bien ! donnez-moi ces deux chambres, fit le comte en choisissant justement les deux chambres qui étaient au-dessus de celles de Blanche et de sa mère.

— Je vais faire le lit de monsieur.

— Faites... Mais, dites-moi, n'avez-vous pas aussi dans votre hôtel un jeune homme du nom de Robert ?

— Il est parti aujourd'hui même.

— Reviendra-t-il ?

— Je ne crois pas... Je vais chercher des draps pour le lit de monsieur. Quel nom inscrirons-nous sur le livre ?

— M. le comte Frédéric de la Marche. D'ailleurs, voici ma carte.

Et le comte se mit à marcher à grands pas, faisant sonner les talons de ses bottes sur les carreaux de sa chambre.

Mme Pascal, qui s'était endormie sur le livre qu'elle lisait, se réveilla en sursaut à ce bruit qui se faisait au-dessus de sa tête.

Digitized by Google

Blanche était si absorbée par ses réflexions qu'elle n'entendait rien.

— Qui donc peut marcher ainsi à pareille heure? fit Mme Pascal, voyant que le bruit ne faisait qu'augmenter. Il n'y aura pas moyen de dormir. Entends-tu, Blanche?

— Oui, ma mère, j'entends.

— Ce bruit est insupportable.

— Je croyais que nous n'avions personne au-dessus de nous.

— C'est quelqu'un qui vient d'arriver, sans doute.

— Peut-être bien.

Mme Pascal patienta quelques instants encore. Blanche retomba dans ses pensées.

Les pas allaient toujours.

En ce moment, Mme Pascal entendit le garçon qui remontait. Elle ouvrit la porte et l'appela.

Le garçon entra.

— Qui donc est au-dessus de nous? demanda-t-elle.

— Un monsieur qui vient d'arriver, M. le comte de la Marche, ajouta le garçon, tout fier d'avoir un comte dans son hôtel.

Blanche tressaillit.

— Il est ici! fit-elle, que veut-il?

— Eh bien! priez le comte de la Marche de marcher moins fort dans sa chambre, fit Mme Pascal, qui ne put s'empêcher de sourire de l'espèce de jeu de mots qu'elle venait de faire, sans intention, du reste.

— Ah! si tout pouvait se terminer bien vite! pensait Blanche; s'il pouvait me demander à mon frère, m'épouser et m'emmener bien loin d'ici!

Le garçon remonta chez le comte, et lui dit:

— Monsieur le comte, Mme et Mlle Pascal, qui demeurent au-dessous de vous, vous prient de marcher moins fort.

Les pas cessèrent.

Digitized by Google

— Je suis désolé d'avoir fait tant de bruit, dit le comte. Est-ce que ces dames sont couchées?

— Non, monsieur, pas encore.

— Que font-elles?

— La maman lit et la demoiselle travaille.

— Veuillez leur dire alors que je leur demande la permission de leur présenter mes excuses moi-même.

— Cela ne vaut pas la peine que ce monsieur se dérange, dit Mme Pascal au garçon, qui venait lui annoncer la visite de Frédéric.

— Il sera toujours plus poli de le recevoir, fit Blanche. Dites à M. le comte de la Marche qu'il peut se présenter.

Trois minutes après, Frédéric frappait à la porte de Mme Pascal, et Mme Pascal l'introduisait.

Blanche, depuis qu'elle connaissait le comte, avait eu le temps et l'occasion fréquente de se familiariser avec certaines émotions; aussi n'était-ce pas l'inattendu de cette visite et la présence de sa mère qui faisaient battre son cœur en ce moment; c'était cette douloureuse conviction qui pénétrait en elle qu'elle n'aimait pas cet homme, à qui elle s'était donnée, que les deux sentiments qu'il lui inspirait étaient la terreur et le remords, et que ce mariage, devenu une nécessité, était un châtiment et non une réparation.

Aussi, Blanche était encore bien pâle quand le comte entra.

— Je ne m'étais pas trompé, se dit Frédéric en remarquant cette pâleur et les efforts que Blanche faisait pour la dissimuler; mais elle a toujours peur de moi : c'est tout ce qu'il faut.

— Madame, dit le comte en s'approchant de Mme Pascal, j'ignorais qu'il y eût quelqu'un sous la chambre où je viens d'arriver, et surtout que ce quelqu'un était la mère et la sœur de M. Félicien Pascal.

Digitized by Google

Frédéric avait trouvé le vrai moyen de prolonger sa visite.

— Est-ce que vous connaissez mon fils ? demanda la mère en faisant asseoir le comte.

— Oui, madame, de nom, de réputation et de vue seulement, car je n'ai jamais eu l'honneur de lui parler ; mais nous sommes voisins de campagne, et, dans tout Moncontour, il n'est question que de ses vertus et de sa dévotion.

— Que vous me rendez heureuse en me parlant ainsi, monsieur ! fit Mme Pascal, tandis que Blanche, qui s'était remise à une broderie pour se donner une contenance, rougissait de voir ainsi tromper sa mère.

— Je ne viens même à Niort qu'à cause de M. Félicien, madame.

— Venez-vous donc assister à son ordination ?

— Oui, madame.

— Oh ! ce sera une belle et touchante cérémonie, n'est-ce pas ?

— Qui va vous séparer de quelqu'un que vous aimez, et vous retirer un appui et une protection, mademoiselle, continua le comte en se retournant vers Blanche.

— Le plus sûr des appuis et la plus forte des protections, monsieur le comte, répondit Blanche, c'est la prière d'un cœur pur et l'intercession d'une âme pieuse auprès du Seigneur ; c'est l'appui et la protection que nous trouverons dorénavant dans mon frère.

— Eh bien ! mademoiselle, j'ai une prière à lui adresser, à ce saint jeune homme, et pour être plus sûr qu'il l'accueille, je désire qu'elle lui arrive par vous. Consentez-vous à vous en charger, mademoiselle, si madame votre mère le permet ?

— Oui, monsieur, répondit Blanche ; quelle est cette prière ? Si elle est juste, mon frère l'accueillera.

— C'est une simple lettre à lui donner, mais mon bonheur dépendra de sa réponse.

Digitized by Google

— Et vous avez préparé cette lettre, monsieur?

— Non, mademoiselle, mais elle ne contiendra que quelques lignes, et je demanderai la permission de l'écrire ici.

— Ma mère, veux-tu donner du papier, une plume et de l'encre à M. le comte?

Mme Pascal se leva et passa dans la salle voisine, où dormait Suzanne, pour aller chercher ce que sa fille lui demandait.

— Que se passe-t-il donc, Blanche? dit aussitôt et à voix basse le comte, quand il se trouva seul avec Mlle Pascal; depuis votre départ je n'ai reçu qu'une lettre de vous; avez-vous donc oublié la promesse que je vous ai faite? ne vous souvenez-vous donc plus que vous êtes ma femme, que je vous aime, qu'un lien sacré nous unit et que je tuerai quiconque tentera de briser ce lien?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'en venant ici, continua Frédéric d'une voix qu'il fit impérieuse et menaçante, j'ai rencontré cet homme qui vous a sauvé la vie, que vous m'avez envoyé une fois, qui vous est si dévoué, et je ne sais pourquoi je n'aime pas cet homme.

— Rien ne lui échappe donc? murmura Blanche.

— Vous ne le rencontrerez plus, ajouta-t-elle tout haut, il est parti.

— Tant mieux. Moi je viens tenir ma promesse. La lettre que je vais écrire renfermera la demande de votre main. Vous la remettrez après-demain à votre frère après la cérémonie, et, le soir de son arrivée à Moncontour, je viendrai lui demander sa réponse et régler les conditions du mariage.

Et maintenant, silence! voici votre mère.

En effet, Mme Pascal reparut, apportant tout ce qu'il fallait pour écrire.

Digitized by Google

Frédéric la remercia, et écrivit, en ayant soin que Blanche pût voir ce qu'il écrivait.

« Monsieur,

» Je me nomme le comte Frédéric de la Marche. Je suis riche; j'aime mademoiselle votre sœur, et je crois être aimé d'elle.

» J'ai l'honneur de vous demander sa main.

» Recevez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

» Comte FRÉDÉRIC DE LA MARCHE. »

— Allons, décidément, se dit Blanche avec une sorte de découragement, c'est un honnête homme, et il m'aime.

Blanche se résignait.

Qui lui eût dit deux mois auparavant, à la pauvre fille, qu'il lui faudrait un jour de la résignation pour épouser l'homme sans le nom duquel la vie ne devait plus avoir pour elle que honte, remords et solitude?

Oh! le cœur, mystère!

Voilà cependant quelles étaient les pensées de Blanche, tandis que Frédéric pliait et cachetait la lettre qu'il venait d'écrire, et qu'il lui remit pour Félicien; après quoi il prit congé d'elle et de sa mère en renouvelant une dernière fois ses excuses.

Et ce qui prouve encore mieux ce que nous venons de dire, c'est que, depuis qu'elle aimait Robert, Blanche s'était fait le serment de ne plus appartenir à Frédéric que lorsque les lois humaines lui en auraient fait un devoir.

Quelques moyens qu'il eût employés, le comte n'eût pu obtenir d'elle maintenant un seul des rendez-vous qu'il avait obtenus autrefois. C'est que Blanche enfermait dans son cœur un sentiment pur qu'elle ne voulait

Digitized by Google

souiller en rien; c'est que l'amour fait naître chez les femmes une pudeur nouvelle, bien plus forte, bien plus sûre d'elle-même que la première pudeur, voile blanc, tissu léger, capable à peine de couvrir, mais souvent impuissante à défendre celle qui sent s'éveiller dans ses sens les premières ardeurs de la vie.

Aussi la pauvre enfant se demandait-elle avec étonnement, avec terreur, comment elle avait succombé. Alors elle accusait la fatalité de tout cela.

La fatalité est le nom générique qu'on donne à toutes les passions, à toutes les fautes, à toutes les erreurs humaines, quand on arrive à l'heure du châtiment.

Nous ne croyons pas qu'il puisse exister pour une femme une douleur plus grande que la conviction trop tardive qu'elle s'est trompée, qu'elle s'est donnée sans amour, conviction jointe à la certitude qu'elle aime réellement un autre homme que celui à qui elle appartient et à qui elle doit appartenir à tout jamais.

Or, c'était à cette douleur-là que Blanche était livrée. Avons-nous besoin de dire ce qu'elle souffrait?

L'entrevue que Frédéric venait d'avoir avec sa maîtresse était la seule chose qu'il désirât en venant la retrouver. Il repartit de Niort dans la nuit.

Quand il l'eut quittée, Blanche passa dans la chambre où dormait Suzanne et s'y enferma.

Être avec Suzanne, c'était être un peu avec Robert. La chère enfant était devenue ainsi, sans le savoir et sans y rien comprendre, la confidente et la consolation momentanée des chagrins de Mlle Pascal. Ne pouvant aller à l'amour de Robert, l'amour de Blanche allait à Suzanne.

C'était là le terrain où leurs chastes affections se rencontraient sans crime, et Blanche pouvait embrasser la sœur avec toute l'énergie de ses sentiments pour le frère.

Digitized by Google

— Oui, je t'aimerai, chère petite, disait-elle en prenant Suzanne endormie dans ses bras et en la couvrant de baisers et de larmes; c'est moi qui te prends ton frère, ta seule famille, c'est moi qui suis cause qu'il part; mais je te serai une mère si dévouée, que ton jeune cœur prendra patience jusqu'au jour où Robert pourra revenir, guéri de son amour impossible.

La respiration seule de Suzanne endormie répondait à ces confidences muettes.

Blanche versait en elle, comme dans un vase pur et qui le lui devait conserver, le trop plein de ses émotions; mais, comme le vase, Suzanne ignorait qu'elle renfermât quelque chose, et si c'était miel ou poison.

Quelqu'un était loin de se douter de tous les mouvements moraux qui se faisaient autour de lui, c'était Félicien.

Heureux, fier, éclairé d'en haut, le cœur ouvert, ainsi qu'un temple, à tous les rayons purs, à toutes les saintes exaltations de la vie, il allait enfin toucher au but de ses rêves pieux, et des hauteurs où sa foi le plaçait, le monde ne lui apparaissait plus que comme une immense famille à une fraction de laquelle il allait pouvoir donner tous les jours le pain quotidien de l'âme.

La charité débordait en lui, et il se sentait l'âme assez large et assez forte pour y contenir le genre humain tout entier dans un seul embrassement,

Comme ces arbres géants qui sont chargés de nids et de chansons à leur sommet, dont le faîte est visité chaque matin par les premiers rayons du soleil, il ne voyait plus les passions humaines, semblables à des couleuvres que recèle la terre, se glisser sous l'ombre rayonnante de ses ramures et le piquer au pied pour l'abattre.

Le jour dont l'aurore trouva Robert au milieu de la plaine déserte, où il errait depuis la veille, était donc le dernier jour où Félicien s'appartînt encore, puisque le lendemain il devait prononcer d'indissolubles vœux.

Digitized by Google

Cette dernière journée, il avait voulu la donner tout à sa mère et à sa sœur, et les deux femmes devaient venir le trouver à dix heures pour ne le plus quitter que lorsque quatre heures sonneraient; car depuis cette heure jusqu'au lendemain, nul ne pouvait le voir, et il devait se consacrer à la méditation et à la prière.

Robert le savait, et dans la crainte de déplaire à Blanche en se trouvant avec elle chez Félicien, il se présenta chez le jeune homme dès le point du jour, et le trouva se promenant dans le jardin du séminaire et lisant le livre de Dieu,

— Eh bien! mon frère, tu souffres encore, dit Félicien à Robert en lui prenant la main.

— Oui, je suis bien malheureux! et se jetant dans les bras de Pascal, Robert ne put retenir ses larmes.

— Sois fort, ami. La douleur est une épreuve d'où l'âme sort plus pure, et le Seigneur a des consolations dans ses mains toujours ouvertes. C'est ma sœur qui te fait souffrir, Robert, pardonne-lui, pardonne-moi.

— Oh! je lui pardonne, et je vous bénis, Félicien.

— Un moment j'avais espéré que je vous verrais unis l'un à l'autre, et que tu me remplacerais auprès d'elle. Elle ne le veut pas. Respectons la volonté de son cœur. Le cœur est la seule chose qui soit bien réellement à nous, et dont aucune force humaine ne puisse nous forcer à disposer. Que vas-tu faire?

— Je vais partir.

— Et Suzanne?

— Je la laisse à votre mère, Félicien. Elle approche de l'âge où je lui serais inutile, gênant même. Votre mère et votre sœur sauront mieux l'aimer que moi.

Je n'ai besoin de rien, je vais vendre la petite maison que j'habite, réaliser une quarantaine de mille francs par cette vente et celle d'une petite terre que nous possédons. Je vous les remettrai, cela fera une dot à Suzanne quand elle aura l'âge de se marier.

Digitized by Google

Puisse-t-elle alors ne faire souffrir à personne ce que je souffre en me séparant d'elle !

— On guérit de l'amour, Robert. Si je ne le croyais, je te dirais : « Reste avec moi et mets au service de Dieu ton âme désespérée ; » mais peut-être un jour, quand la blessure de ton cœur se serait refermée, regretterais-tu le monde que tu aurais quitté pour toujours, et qui a un baume pour les blessures qu'il fait.

C'est par vocation et non par désespoir qu'il faut servir le Seigneur : combats donc ta douleur avec les forces qui sont en toi, et si, plus tard, tu reconnais tes efforts inutiles, alors il sera temps de venir à nous. Dieu sera toujours là.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent cordialement.

— Merci de ces bonnes paroles, Félicien ; vous avez raison, et je ne voudrais pas apporter à Dieu un cœur où il resterait encore quelque chose des passions de la terre ; mais je le prierai si ardemment, qu'il fera heureuse celle qui me fait malheureux, et son bonheur sera ma guérison.

En ce moment, un jeune séminariste s'approcha de Félicien, et lui dit :

— Mon frère, celui qui vient de me remettre cette carte pour vous demande si vous voulez le recevoir.

Pascal jeta les yeux sur la carte.

— M. Maréchal, docteur à bord du *Nicolas !* Certes, oui, je veux le recevoir, s'écria-t-il ; et après avoir fait signe à Robert de ne pas s'éloigner, il courut à la rencontre du médecin.

Digitized by Google

XXVI

VALERY.

Félicien sauta au cou de M. Maréchal et vint avec lui rejoindre Robert, qui s'était assis tout pensif sous les arbres réguliers du jardin monacal.

— Mon cher docteur, lui dit-il, je vous présente M. Robert, un bon ami à nous, qui nous a sauvé la vie, à ma mère, à ma sœur et à moi, — et à vous Robert, je vous présente le docteur Maréchal, avec qui j'ai voyagé de Madagascar au Cap, un bon compagnon qui sauve aussi la vie aux gens par métier comme vous par dévouement.

Robert et le docteur se serrèrent la main, et s'assirent avec Félicien sur un banc de bois.

— Maintenant, mon cher docteur, reprit Pascal, tandis que Robert, laissant retomber sa tête sur sa main, se plongeait de nouveau dans ses pensées; maintenant, dites-moi comment il se fait que je vous voie aujourd'hui?

— Vous savez bien que je suis arrivé en France il y a trois mois.

— Comment! si je le sais? vous avez même eu la bonté de faire remettre à ma mère une lettre de moi.

— Eh bien! j'ai quitté immédiatement Melle, où demeure mon père, et je me suis rendu à Paris.

— Qu'alliez-vous faire là?

— J'allais solliciter, car je me sentais pris de vos goûts sédentaires. J'avais assez des océans et des immensités. J'ai voulu être pour les malades de mon pays

Digitized by Google

ce que vous allez être pour les fidèles du vôtre. Il y a un hospice dans notre ville, j'ai demandé au ministre la place de directeur-médecin de cet hospice.

— Et vous l'avez obtenue ?

— Il y a huit jours. Je suis revenu aussitôt annoncer cette bonne nouvelle à mon père, et c'est alors que j'ai appris qu'une ordination allait avoir lieu à Niort, et que cette ordination était la vôtre.

Je me suis mis en route pour assister à cette cérémonie et pour vous serrer la main avant, si cela était possible. N'ai-je pas bien fait ?

Vous nous avez parlé avec tant d'enthousiasme de votre sainte carrière, que j'ai tenu à vous y voir faire vos premiers pas. Dans quelques jours, je repartirai, mais nous nous verrons souvent ensuite, car Melle n'est pas loin de Moncontour.

— Que cela est bien à vous, mon cher docteur, et combien je vous sais gré de cette bonne visite ! Vous le voyez, Dieu est bon et fait droit aux tranquilles ambitions des hommes.

Courage ! Robert, courage ! continua Félicien en se tournant vers l'ouvrier, tu es un brave cœur ; que le bonheur des autres te console !

— Vous arrive-t-il donc un malheur ? demanda M. Maréchal avec intérêt.

— Un malheur, non ; une douleur, oui, répondit Félicien ; et il serra confidentiellement la main de Robert, qui lui sourit ; puis il continua, en s'adressant au docteur :

— Et notre capitaine, M. Durantin, qui était si fort aux dominos, comment va-t-il ?

— Il va bien : il se dispose à partir pour Rio-Janeiro.

— Avec ses mêmes officiers ?

— Oui.

— Ils sont toujours gais et bien portants ?

Digitized by Google

— Toujours.

— Allons, tant mieux! Il est doux de savoir heureux les gens que l'on a connus.

— Vous ne demandez plus de nouvelles de personne?

— De qui encore?

— Il y avait un autre passager que vous à bord du *Nicolas*.

— M. Valery?

— Eh bien?

— Eh bien! quelles nouvelles voulez-vous que je demande de lui? Vous n'en savez pas plus long que moi sur son compte. Il est mort, que Dieu prenne pitié de son âme!

— M. Valery se porte comme vous et moi, mon frère.

— Il n'est pas mort? s'écria Félicien avec un étonnement auquel le souvenir des crimes de Valery et le pressentiment du mal que sa méchante nature pouvait faire encore, mêlaient une sorte d'effroi. Il n'est pas mort, dites-vous?

— Non.

— Que m'apprenez-vous là?

— La vérité, mon frère.

— Mais au moment où, après vous avoir remis la lettre pour ma mère, je quittais le *Nicolas*, on préparait le boulet qu'on allait lui attacher aux pieds, et l'on se disposait à le jeter à la mer!

— C'est vrai, et nous sommes entrés dans sa cabine pour voir s'il était mort, comme je le croyais, et en finir avec lui.

Vous jugez de mon étonnement, quand, au lieu d'un cadavre, je trouvai un homme debout, pâle et maigre comme un spectre, se soutenant d'une main au bois de son lit, et de l'autre cherchant un point d'appui en avant, pour pouvoir faire un pas sans tomber.

— Je suis sauvé, docteur, disait-il, je le sens. Je veux parler à M. Pascal.

Digitized by Google

Je lui appris alors que vous veniez de quitter le bord, et je lui montrai la barque qui vous emportait.

Cette nouvelle le jeta dans un grand désespoir, et il s'évanouit.

Mais, comme il l'avait dit, il était sauvé. Cette bouteille de madère qu'il avait bue en entier, avait fait déclarer une inflammation qui avait tué l'autre. Les vomissements commencèrent, et trois jours après, M. Valery était sur ses pieds.

Félicien songeait profondément.

— En effet, murmurait-il, ce malheureux devait désirer de me voir.

— Voulez-vous que je vous parle franchement, mon frère? reprit le docteur après quelques secondes de silence, eh bien! j'ai regretté que cet homme ne fût pas mort.

— Pourquoi?

— Parce que je suis convaincu que c'était un misérable. Il avait trop peur de mourir pour être un honnête homme, et les mots qu'il a laissés échapper devant moi, au moment de se confesser, sont des mots de conscience lourde et de remords pesants.

— Vous vous trompez, docteur, répondit Félicien d'une voix grave.

A l'heure de la mort, l'âme devient plus scrupuleuse, plus exigeante, et s'exagère les fautes de son passé. Il y a à la fois surexcitation morale et physique : c'est dans ce cas-là que se trouvait M. Valery.

— Vous me répondez là ce que vous devez me répondre, mon frère.

Vous avez reçu la confession de M. Valery, et ne devez rien en divulguer, c'est votre devoir; mais vous ne pouvez m'empêcher d'avoir sur cet homme l'opinion que mes impressions m'ont laissée, et, je vous le répète, mon premier sentiment, en le voyant sauvé, a été le regret.

Digitized by Google

Ce désir instantané qu'il a manifesté de vous voir m'a prouvé qu'il s'était trop hâté dans sa confession, et qu'il avait versé en vous quelque terrible secret qu'il eût bien voulu reprendre.

— En admettant que M. Valery m'eût confié un secret, c'est sous le sceau de la confession que je l'aurais reçu ; il n'eût donc pas eu à craindre que j'en révélasse une syllabe. Non. Je sais pourquoi M. Valery tenait à me voir.

Avant de mourir, il m'avait fait don de toute sa fortune pour les pauvres de Nîmes, la ville où il est né, et il voulait sans doute, en se voyant vivant, annuler cette donation.

— Peut-être, mon frère, fit le docteur, que cette raison était loin de convaincre, mais qui ne pouvait faire autrement que de paraître convaincu.

— Et où M. Valery vous a-t-il quitté? demanda Pascal.

— A Marseille.

— Qu'est-il devenu, alors ?

— Je n'en sais rien.

— Le croyez-vous en France ?

— Oui. Du moins, son intention était d'y rester.

— Comment le retrouverai-je ?

— Permettez-moi de vous donner un conseil, mon frère. A votre place, j'éviterais, quoi que vous m'en ayez dit tout-à-l'heure, toute espèce de rapports avec cet homme.

— Je ne pense pas les continuer, dit Félicien d'une voix douce; car les routes que nous suivons sont fort éloignées l'une de l'autre : il vit dans un monde dont demain je serai complétement séparé; mais il faut que j'aie quelques rapports avec lui, s'il est encore en France.

J'ai à lui remettre des papiers que, croyant mourir, il m'avait confiés et qui doivent lui être fort utiles.

Digitized by Google

— S'ils lui sont d'une si grande utilité, comment se fait-il qu'à votre retour, il ne vous les ait pas réclamés, lui qui savait, comme moi, où vous trouver, puisque c'est devant lui, le capitaine et moi, que vous avez dit où vous êtes né, où vous alliez, et ce que vous comptiez faire en revenant en France.

Non, croyez-moi, mon frère, je ne sais pas pourquoi je vous dis cela, mais ne vous occupez pas de cet homme. Comme vous le disiez tout-à-l'heure, les routes que vous suivez tous les deux ne doivent pas se rencontrer : moi, dont le métier est de voir mourir, c'est d'après leur mort que je juge la vie des hommes, et, je vous le répète, ce Valery mourait trop mal pour qu'il mérite même que vous prononciez son nom.

— C'est mon devoir de retrouver cet homme, dit Félicien.

— Alors, n'en parlons plus.

Robert s'était levé, et se promenait avec une certaine agitation.

— Seulement, où peut-il être? reprit Pascal.

— N'avez-vous pas dit tout-à-l'heure qu'il vous avait fait une donation de sa fortune pour les pauvres de Nîmes? fit Robert en s'arrêtant.

— Oui.

— Où se trouvait cette fortune?

— Chez un correspondant à Paris, chez un M. Morel.

— Vous n'avez pas encore vu ce correspondant?

— Non. Je comptais faire tout cela après mon ordination, vous le savez.

— Eh bien! écrivez tout de suite à ce correspondant de vous faire savoir où est M. Valery. C'est à lui que ce dernier aura fait sa première visite pour donner contre-ordre de la donation, et il doit savoir ce qu'il est devenu.

— C'est juste. Attendez-moi un instant. Robert, vous vous chargerez de faire partir la lettre.

Digitized by Google

Dès que Robert eut vu Félicien s'éloigner, il s'approcha de M. Maréchal et lui dit :

— Vous paraissez bien convaincu que ce M. Valery était un misérable?

— Oui ; car outre les raisons de le croire que je vous disais tout-à-l'heure et que j'ai, quand Félicien est sorti de la cabine où il avait reçu la confession de cet homme, il était tout bouleversé et s'est mis à respirer comme un homme qui étouffe.

Je vais plus loin, je ne serais pas étonné que cet homme eût commis un crime, et que ce fût de cela qu'il se fût confessé à notre ami.

Ces papiers que Félicien veut lui rendre, je parierais que c'est quelque déclaration qui le compromet, et dont Pascal avait reçu de lui l'autorisation de se servir, soit pour éclairer la justice sur quelque ténébreuse affaire où il aurait joué un rôle, soit pour faire une restitution d'argent mal acquis ; en un mot, je jurerais que Félicien a dans les mains de quoi perdre M. Valery.

— Alors, comment se fait-il que ce M. Valery n'ait pas tout fait depuis son retour pour rentrer en possession de ces pièces compromettantes que vous supposez être entre les mains de Félicien?

— Voilà ce que je ne comprends pas. Peut-être aura-t-il eu peur, et aura-t-il quitté la France après avoir réalisé toute sa fortune.

— A moins, fit Robert d'une voix tremblante qui prouvait que ses craintes se soudaient plus fortement dans son esprit facile aux pressentiments, à moins qu'il n'ait cherché un moyen de mettre Félicien dans l'impossibilité d'agir contre lui.

— Oui ; mais quel moyen eût-il pu trouver?

— Comment était cet homme ? demanda Robert sans répondre à la question du docteur ; répétez-le-moi, monsieur, je vous prie.

Digitized by Google

— Il était grand, l'œil d'un bleu étrange, assez beau garçon, les cheveux blonds, les dents blanches, la barbe blonde.

— Quel âge ?

— Trente ans environ.

— Vous avez raison, docteur, c'est peut-être un grand malheur que cet homme ne soit pas mort.

— Pourquoi ?

— Je ne puis vous le dire, docteur; mais promettez-moi de ne pas parler à Félicien des craintes que je viens de laisser paraître devant vous.

— Je vous le promets.

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur.

— Merci.

En disant cela, Robert serrait la main de M. Maréchal et se dirigeait vers la cellule de Félicien.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda le docteur le regardant s'éloigner. D'où vient le trouble de ce jeune homme ?

— C'est lui ! se disait Robert, c'est lui !

Pour Robert, Valery et le comte de la Marche ne faisaient plus qu'un; pour ce loyal jeune homme, celui que M. Maréchal regardait comme un misérable et le misérable qui avait séduit Blanche étaient un seul et même individu ; et ce n'était pas seulement de la ressemblance physique qui existait entre les deux hommes que cette conviction lui venait, elle lui venait d'un de ces pressentiments qui, rapides comme la foudre, jettent, comme elle, assez de lumière dans l'esprit pour éclairer tout-à-coup les choses les plus obscures.

Robert, dont toute la vie, dont toute la pensée étaient Blanche, souffrait trop depuis quelque temps pour que cette douloureuse inquiétude ne fût pas l'avertissement qu'un grand danger venait de l'horizon vers celle qu'il

Digitized by Google

aimait. Les cœurs aimants pressentent dans la moindre chose un malheur pour ceux qu'ils aiment, comme les marins devinent l'orage dans une vapeur légère que personne ne remarque.

Robert aimait tant Mlle Pascal, que tout ce qui avait l'apparence d'un malheur, il le redoutait pour elle.

On lui eût dit qu'une maison venait de s'écrouler à dix lieues de Niort, que son amour alarmé eût tremblé un instant que Blanche n'eût été écrasée par cette maison, quoiqu'il sût Blanche à deux cents pas de lui.

Mais s'il y avait ressemblance de visages, il y avait différence de noms. C'était là une preuve de plus pour Robert, qui se disait que l'homme qui veut cacher certaines actions de sa vie, a tout intérêt à cacher son nom véritable.

Il était donc convaincu que si cela était possible, un plus grand désastre que la faute de Blanche et son déshonneur menaçait la chère famille de Félicien et Félicien lui-même. Il fallait donc aller au-devant de ce désastre et le combattre avant que Mme Pascal, Blanche ou son fils le soupçonnassent ; il fallait, si cela se pouvait, qu'ils l'ignorassent toujours, Robert dût-il y laisser sa vie.

C'était la volonté de Dieu, sans doute, puisqu'il avait permis au jeune homme, au moment où il allait partir, cette providentielle inspiration.

Cependant il pouvait se tromper.

Après tout, ce Valery et le comte de la Marche pouvaient être deux personnages différents. L'un pouvait avoir eu peur de la mort sans pour cela avoir commis de crime; l'autre pouvait aimer sérieusement Blanche et être dans la ferme intention de réparer une faute justifiée par la passion.

Le monde est plein de gens qui ont peur de mourir et de gens qui séduisent des jeunes filles. Il n'y a pas sur

Digitized by Google

la terre qu'un homme chargé de ce double emploi. Il ne fallait donc rien brusquer, et, avant d'agir, que Robert corroborât ses prévisions des preuves les plus évidentes.

C'était pour cela qu'il montait auprès de Félicien.

Il le trouva, la tête appuyée sur une main, tenant la plume de l'autre, mais songeant au lieu d'écrire.

— Avez-vous écrit la lettre pour M. Morel, mon frère? lui dit Robert.

— Pas encore, mais je vais l'écrire.

— Dites alors à votre correspondant de me donner, à moi, le renseignement que vous lui demandez; car, si vous le voulez bien, je me chargerai de cette mission. Cela me distraira un peu, et vous aurez votre réponse plus tôt

— Je veux bien, mon ami, que vous vous chargiez de cette mission, mais je vous préviens que si M. Morel fait la réponse que je lui demande, il vous la remettra cachetée et ne vous en dira rien.

Vous comprenez bien, Robert, que ce n'est pas que je me défie de vous, bien au contraire, car le secret le plus caché de mon cœur, si mon cœur avait des secrets, je le verserais avec certitude dans le silence du vôtre: mais personne, avec mon consentement du moins, ne doit savoir ce qu'est devenu M. Valery, avant que je lui aie remis certains papiers que j'ai là.

D'ailleurs, vous n'avez aucun intérêt à connaître la destinée de cet homme. Vous ne m'en voulez pas de cette discrétion forcée?

— Aucunement, mon frère; mais donnez moi vite cette lettre, car j'ai hâte d'être de retour ici.

Félicien prit une plume et écrivit à M. Morel:

« Monsieur,

» A bord du vaisseau le *Nicolas*, qui l'a ramené en France, M. Valery, un de vos clients, s'est trouvé un

Digitized by Google

moment en danger de mort. Il m'a alors confié des papiers de la plus haute importance, papiers dont le moins important est une donation de la totalité de sa fortune.

» Je viens d'apprendre que M. Valery, contre toute espérance, avait été sauvé, et qu'il était revenu en France.

» Il faut absolument, pour ses intérêts les plus graves, que je le voie.

» Veuillez donc être assez bon, monsieur, si vous le savez, pour m'écrire où il est, et remettre, sans autre détail verbal, votre réponse cachetée à la personne qui vous porte ma lettre.

» Recevez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

» FÉLICIEN PASCAL. »

Félicien plia, cacheta cette lettre et la remit à Robert.

— Mon ami, lui dit-il, vous me retrouverez à Moncontour, car je m'y rendrai immédiatement après mon ordination. Embrassez-moi, et bon voyage !

Robert se jeta dans les bras de Félicien, l'embrassa cordialement, quitta la cellule, traversa le jardin, recommanda une dernière fois le silence à M. Maréchal, quitta le séminaire, passa à la poste, y prit un cheval, l'enfourcha et disparut sur la route de Paris.

Robert allait comme le vent.

Jamais messager devant annoncer une mauvaise nouvelle n'éperonna tant sa monture. Aux relais, pour ne pas perdre de temps, le jeune homme sellait et bridait lui-même le cheval qu'il devait monter.

Il arriva à Paris sans s'être reposé une minute, et il courut aussitôt chez M. Morel.

Pendant ce voyage, les choses s'accomplissaient à Niort comme le désirait Pascal.

Digitized by Google

Le jour où Robert était parti, Félicien était resté avec M. Maréchal d'abord, puis avec sa mère et Blanche jusqu'à quatre heures.

A partir de ce moment, il s'était retiré dans sa cellule jusqu'au lendemain, car jusqu'au lendemain, comme nous l'avons dit, il ne devait recevoir personne.

XXVII

L'ORDINATION.

A travers les méditations qui devaient naturellement précéder un jour comme celui qui allait se lever pour lui et avoir une si grande influence sur sa destinée, Félicien remerciait Dieu d'une résolution qu'il avait prise à l'égard de Valery, et dans la sainteté de son âme, il se promettait la joie, s'il retrouvait Valery, de tenter cette conversion difficile, et se livrait au saint enthousiasme d'accomplir, au profit de la religion, cette cure merveilleuse.

Quelle confiance en lui, quelle foi il allait acquérir, quelle force il allait avoir, s'il pouvait faire pénétrer le jour du bien, la lumière du vrai dans cette âme obscure, livrée jusque-là aux plus ténébreuses passions et aux plus fatales erreurs !

Faire épeler la prière à cette bouche sacrilége, faire agenouiller cet orgueil insolent, n'était-ce pas là un triomphe magnifique, n'était-ce pas commencer sa mission par le plus éclatant des augures ?

Quelqu'un qui eût pu se pencher sur cet esprit ardent de foi, conférer avec cette conscience pure comme le diamant, calme comme l'azur, rayonnante comme le

Digitized by Google

ciel qui l'inspirait, eût senti son âme s'exalter, aspirer aux régions infinies, s'épanouir dans un indéfinissable bien-être.

Félicien donnait à la religion, à laquelle il se consacrait, toutes les forces, toutes les illusions, toutes les pensées de l'homme de son âge.

Ce que la nature a mis dans un cœur de vingt ans, pour qu'il puisse admirer, comprendre, aimer toutes les choses de ce monde, ne formait en lui qu'un seul amour, chaste, puissant, immuable. Dieu l'élevait au-dessus de la terre, et le mettait en communication directe avec le principe des vérités éternelles.

Si nous ne craignions, pour expliquer de si pures exaltations, de nous servir d'une comparaison humaine, presque impie, nous dirions que le doux jeune homme aimait la vie dans laquelle il entrait, comme l'enthousiaste de dix-huit ans aime son premier rêve d'amour.

Il voyait la religion belle comme une épouse promise, épouse immatérielle qui n'accepte que l'union des âmes, dans des sphères mystérieuses et inhabitables aux esprits ordinaires, et il adorait cette fiancée, qui apportait en dot, dans ces chastes fiançailles, son immuable virginité, sa beauté sans fin, son inaltérable amour. Son âme trop pleine débordait, sa prière se répandait en un chant perpétuel découlant de l'intarissable source de ses poétiques enchantements.

Félicien était un être si pur, que, dans l'expression de son bonheur, on retrouvait le caractère de l'expansive naïveté des enfants, qui, ne sachant comment formuler leur joie intérieure, la laissent se manifester par un chant sans cause, sans but, qui s'exhale de leur bouche comme le parfum d'un calice trop plein.

Au milieu du silence du séminaire, on entendait une voix moduler les pieuses oraisons et les saints canti-

Digitized by Google

ques de l'Église : cette voix était celle de Félicien, qui emplissait sa cellule d'une harmonie chrétienne, comme pour retrouver les pensées de son âme jusque dans l'air qu'il respirait.

Il voyait donc venir avec une douce émotion l'heure où il allait définitivement s'unir à Dieu.

De sa fenêtre ouverte, et par laquelle sa vue plongeait sur les campagnes environnantes, il assistait au réveil de la nature, calme et imposante expression du Dieu qui la dirige et qu'elle reproduit. Les arbres, chargés de la rosée de la nuit, secouaient des perles sous la fraîche brise du matin. Quelques nuages blancs passaient gaiement sous le ciel, courant, légers et folâtres, dans l'immensité des plaines bleues, comme de blanches jeunes filles, pendant un jour de fête, dans le champ de leur père ; la fumée des chaumières, visible respiration de la famille qui s'éveille, les parfums vivaces que le vent cueille sur le haut des collines, le bruit des animaux commençant leur travail quotidien sous l'ordre de l'homme, l'homme recommençant sa vie de chaque jour sous la volonté de Dieu, enfin cet orchestre immense où tout a sa note, même la chose inanimée, tout cela déroulait, sous les yeux et devant la pensée de Félicien, un de ces riants tableaux où l'âme prend un nouvel élan et une nouvelle vie avec le monde réveillé, et se reflétait dans la prière du jeune homme dont la vocation avait la nature pour cause et l'humanité pour but.

L'âme du jeune homme était donc admirablement préparée, par la contemplation des grandes choses de Dieu, à l'engagement qu'elle allait prendre.

A dix heures du matin, on vint le prévenir, et, dans un pieux recueillement, il se dirigea vers la grande église, où l'ordination devait être faite.

C'était une belle journée, nous l'avons dit.

La maison du Seigneur avait ouvert toutes ses portes

Digitized by Google

à la foule, et la foule s'y pressait, comme les abeilles bourdonnantes autour de la ruche.

Les cloches tintaient à toute volée pour appeler les fidèles.

L'encens brûlait, l'autel avait mis sa parure de fête, les fleurs se mêlaient aux flammes des cierges, et l'orgue, élargissant l'église avec sa puissante harmonie, pour que Dieu pût y entrer, la faisait grande comme le monde.

Agenouillées dans la galerie de l'orgue, Mme Pascal et sa fille priaient, l'une pour son fils, l'autre pour son frère et pour elle-même.

L'évêque, revêtu de son grand costume, était assis à l'autel sur un fauteuil de velours et d'or, et sur l'autel on avait préparé l'huile des catéchumènes, un calice avec du vin et de l'eau, une patène et une hostie sur la patène, de la mie de pain, un bassin avec sa burette pour laver les mains, ainsi que des serviettes pour les essuyer.

L'archidiacre s'avança alors, et, au milieu d'un vaste silence, car toutes les voix de l'église s'étaient tues, il appela à haute voix:

— Félicien Pascal!

Toutes les têtes se tendirent, et l'on vit entrer le pieux jeune homme.

Son visage rayonnait. Il était couvert de l'amict, de l'aube, de la ceintnre, de l'étole et du manipule; il tenait sa chasuble pliée sur son bras gauche, en signe qu'il n'avait pas encore le droit de la revêtir, et il portait un cierge de la main droite; il se plaça devant l'évêque, qui lui sourit et auquel l'archidiacre le présenta, en disant:

— Très-révérend père, l'Église catholique, notre sainte mère, demande que vous daigniez élever à l'honneur de la prêtrise le diacre ici présent.

Digitized by Google

— L'en croyez-vous digne ? demanda l'évêque.

— Autant qu'il est permis à notre faible humanité de connaître, je crois et j'atteste qu'il est digne d'être élevé à cette dignité.

— Dieu soit béni, alors, fit l'évêque en se levant, et se tournant vers la foule, il dit ces paroles consacrées :

— Mes chers frères, puisque les mêmes motifs de crainte et d'espérance doivent exister pour le pilote et pour le passager, chacun à le droit de donner son avis dans une chose où chacun à le même intérêt.

Ce ne fut pas en vain que les saints Pères établirent que l'on devait consulter le peuple lui-même au sujet de l'élection de ceux qui doivent s'approcher du service des autels, parce que ce que plusieurs personnes ignorent sur la vie et les pensées de quelqu'un peut être connu d'autres personnes, et que l'on est porté davantage à obéir à celui qui est ordonné, quand on a consenti à son ordination.

La conduite de ce diacre, à mon avis du moins, et avec l'aide de Dieu, mérite cette honneur. Mais de peur que l'avis d'un seul ou d'un petit nombre ne soit influencé par faiblesse ou par amitié particulière, il est bon de suivre l'avis du plus grand nombre.

Veuillez donc dire ici ouvertement ce que vous pensez des actes, des mœurs et du mérite de ce diacre ici présent, et souvenez-vous que vous devez rendre témoignage à la sainteté du sacerdoce plutôt que d'écouter les sentiments d'affection.

Si donc quelqu'un connaît quelque chose contre lui, qu'il s'avance, et qu'il parle au nom de Dieu et dans l'intérêt de sa gloire.

Pas une voix ne s'éleva ; mais un murmure d'assentiment courut dans l'église.

Alors l'évêque se tourna vers Félicien et lui dit à voix

Digitized by Google

haute, et pour être entendu de tous, comme lorsqu'il s'adressait à tous :

— Mon cher fils, vous désirez être promu à la dignité de prêtre, tachez de recevoir cet ordre dignement et de vous montrer ensuite digne de cet honneur.

En effet, le prêtre doit offrir le sacrifice, bénir, diriger, prêcher et baptiser. Il faut donc s'approcher avec une grande crainte de ce grade et veiller à ce que la sagesse divine, des mœurs pures et l'observation continuelle des règles de la justice vous recommandent à nos frères.

Dieu ordonnant à Moïse de choisir soixante-dix hommes dans Israël pour l'aider dans son ministère et pour leur distribuer les dons du Saint-Esprit, lui dit : « Tu les reconnaîtras à ce qu'ils sont des vieillards parmi le peuple. »

Les prêtres auront été choisis ainsi, car ils seront les vieillards du peuple, si par l'esprit, auteur des sept dons, gardant l'esprit du décalogue, la science, le travail et la chasteté les ont faits mûrs et probes avant la vieillesse. L'Église a ainsi une couronne admirable et éternelle dans cette variété de serviteurs répandus de toutes parts, et ne faisant cependant qu'un seul corps en Jésus-Christ.

Quand il eut entendu ces paroles, Félicien vint s'agenouiller devant l'évêque, qui lui imposa silencieusement les deux mains sur la tête, puis, ramenant par devant vers l'épaule droite l'étole qui pendait par derrière, et la mettant en signe de croix sur la poitrine du jeune homme, il lui dit :

— Recevez le joug du seigneur ! son joug est doux et léger.

— Que le Seigneur soit béni ! murmura Félicien plein d'une touchante émotion.

— Et maintenant, recevez l'habit de prêtre, continua

Digitized by Google

l'évêque en revêtant le néophyte de la chasuble qu'il portait sur son bras; Dieu vous donnera la charité et la perfection.

Puis, le vénérable père, ayant ôté ses gants et passé à son doigt l'anneau pontifical, prit de l'huile des catéchumènes, en oignit les mains jointes de Félicien, en disant :

— Daignez, Seigneur, consacrer et sanctifier ces mains que nous venons de toucher avec l'huile sainte, et qu'elles puissent à leur tour consacrer ce qu'elles auront consacré, et bénir ce qu'elles auront béni !

La consécration des mains faite, l'évêque donna du vin et de l'eau au nouveau consacré; et lui dit en même temps :

— Recevez, mon fils, le pouvoir d'offrir le sacrifice divin, et de célébrer, au nom du Seigneur, la messe pour les vivants et pour les morts.

— Que le Seigneur soit béni ! dit une seconde fois Pascal ; et il se releva, et jetant un regard sur la foule qui l'entourait, il sourit à sa mère et à sa sœur.

— Que la paix soit avec vous ! fit l'évêque ; et il embrassa le jeune homme.

Alors le chant des enfants de chœur et la voix de l'orgue éclatèrent en même temps. L'Église, la sainte mère, se mettait en fête pour célébrer le nouveau fils qui lui venait.

Tous s'agenouillèrent, et bientôt les fidèles mêlant leurs voix à celle des enfants de chœur et de l'orgue, ce fut, sous la voûte sacrée, un chant général, une prière unanime.

Pendant ce temps, la messe continuait et Pascal recevait la sainte communion.

Après le *Credo*, le chant cessa, et l'évêque, se levant de nouveau, reprit en s'adressant au jeune prêtre :

— Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

Digitized by Google

Ensuite, rabattant tout-à-fait la chasuble que Pascal gardait encore pliée par derrière, il dit :

— Le Seigneur vous revêt de la robe d'innocence. — Donnez-moi votre main. — Vous promettez de croire ce que vous lirez?

— Oui.

— D'enseigner ce que vous croirez?

— Oui.

— D'imiter ce que vous aurez enseigné?

— Oui.

Puis, après une pause :

— Vous promettez à moi et à mes successeurs respect et obéissance?

— Je le promets.

— Vous affirmez que vous pardonnerez à ceux qui vous auront offensé?

— Je l'affirme.

— Vous jurez que vous immolerez toutes les passions humaines au culte du Seigneur?

— Je le jure.

— Allez, mon fils, vous êtes avec Dieu. Que la paix soit avec vous!

— Dieu soit béni! dit une troisième fois Pascal, les yeux mouillés des saintes larmes de la reconnaissance et de la foi.

Les chants reprirent, et l'on commença à se retirer sous la douce impression de cette imposante cérémonie.

— Heureuse est la mère de ce juste! disaient les mères sur le passage de Félicien, qui s'en allait jusqu'à la grande porte de l'église distribuer quelque argent aux pauvres et commencer sa mission par la charité.

Une heure après, Mme Pascal et sa fille étaient réunies à Félicien. Les deux femmes se tenaient tout émues à ses côtés, et lui souriaient comme les deux images de l'espérance et de la foi.

Digitized by Google

Le soir même Félicien partit pour Moncontour, et le lendemain, toujours accompagné de sa mère et de Blanche, il quitta la maison maternelle pour se rendre au presbytère qu'il allait habiter ; mais la moitié du village était venue à sa rencontre, et les maisons de la rue par laquelle il devait passer étaient toutes ornées de fleurs et de draperies.

— Bénissez notre maison, mon frère, lui disait-on de toutes parts.

Et des jeunes filles, vêtues de robes blanches, innocentes comme des anges, faisaient cortége au jeune prêtre et jetaient des feuilles de roses et de lis sur sa route.

— Vive M. Pascal! criaient les hommes. Et c'était à qui s'approcherait de lui, lui parlerait et toucherait sa main.

Félicien récoltait dans cette manifestation unanime la moisson d'amour et de bénédictions que le bien qu'on a fait et que les vertus qu'on pratique font tôt ou tard germer dans le cœur des hommes.

— Pourquoi faut-il qu'une douleur secrète se mêle à cette joie et à ce bonheur? se disait Blanche, dont les femmes baisaient les mains, et à qui Suzanne disait sans cesse :

— Blanche, pourquoi Robert n'est-il pas là?

Arrivé à la porte de l'église, Félicien trouva le curé qui l'y attendait.

Le saint homme lui dit, en l'embrassant, et devant ceux qui l'accompagnaient :

— Mon frère, je remets mon troupeau sous votre direction et je le confie à votre sagesse.

Voilà dix ans que je le guide dans le chemin de la justice et de la foi.

Je vais tenter autre part ce que j'ai tenté ici. Entrez, mon frère, et soyez le bienvenu.

Digitized by Google

Vous avez de longues années devant vous; utilisez-les, au service de Dieu.

D'ailleurs, vous trouverez dans vos compatriotes des oreilles toujours prêtes à vous entendre, des âmes toujours prêtes à vous croire.

Il n'y a ici ni aveuglement ni surdité volontaires. Le terrain est pur, semez-le bien, il fécondera tout seul.

Adieu, mes frères, je vous quitte; mais là où je vais, je prierai toujours pour vous; je voudrais pouvoir vous presser tous une dernière fois sur mon sein; mais ces belles enfants que j'embrasse et qui sont les anges de vos familles, vous porteront les vœux et les bénédictions que je mets dans le baiser que je leur donne.

Les petites filles, au nombre desquelles se trouvait Suzanne, se jetèrent dans les bras du bon prêtre, demandant toutes le baiser promis.

C'était une scène touchante, en vérité, et capable d'émouvoir les cœurs les plus endurcis.

L'installation de Félicien eut lieu au milieu de la joie de tous.

Cette joie qui accueillait le nouveau venu eût pu paraître de l'ingratitude vis-à-vis de celui qui s'en allait, si, depuis le retour de Pascal, le curé n'eût préparé ses fidèles à ce départ, et ne les eût rassurés en leur disant qu'il les viendrait visiter de temps en temps.

Cependant, tout le village, Pascal en tête, lui fit cortége jusqu'à la voiture qui le devait emmener.

Quand le soir, vers six heures, Félicien se trouva seul, comme il avait demandé à l'être pendant quelques instants, il tomba à genoux au milieu de la petite chambre qu'il allait habiter jusqu'à sa mort, et laissa couler de son âme toutes les prières, toutes les joies et toutes les gratitudes qui s'y amoncelaient depuis le matin.

Il était encore à genoux quand on frappa à sa porte.

Digitized by Google

Il alla l'ouvrir, et vit Blanche toute seule, qui, s'agenouillant à son tour, lui dit, en cachant son visage dans ses mains :

— Mon frère, veux-tu m'entendre?

— T'entendre! dit Félicien en souriant, en relevant sa sœur et en l'embrassant sur le front, et pourquoi te mettre à genoux et cacher ton visage pour parler à ton frère?

— Mon bon frère, fit Blanche en posant sa tête sur le sein du jeune prêtre, promets-moi que tu me pardonneras.

— Tu m'effrayes, enfant, tu pleures. Voyons, que se passe-t-il, et que veux-tu que je te pardonne?

— Pardonne-moi de t'avoir menti, Félicien, ou plutôt de t'avoir caché quelque chose, continua Blanche après une hésitation qui semblait près de se renouveler.

— Explique-toi. Tu sais bien que je t'aime, tu ne peux rien avoir fait qui te fasse trembler devant moi.

Parle, mon enfant, je t'écoute.

— Quand j'ai refusé d'être la femme de Robert, je ne t'ai pas dit, mon frère, pourquoi je refusais.

— Tu m'as dit que tu ne l'aimais pas. C'était la meilleure raison que tu pouvais me donner.

— Il y en avait une seconde, mon frère.

— Laquelle?

— C'est que j'aimais une autre personne.

— Tu as l'âge où le cœur se décide, Blanche, tu ne peux aimer qu'un homme digne de toi; nomme-moi cet homme, et s'il t'aime, s'il mérite d'être ton époux, il le sera.

— Il m'aime, mon frère, il me l'a dit. Voilà ce qu'il faut que tu me pardonnes.

Si Félicien eût douté un instant de sa sœur, il eût cru douter de Dieu. Si elle lui eût avoué tout ce que

Digitized by Google

nous savons, il fût peut-être devenu fou, mais il ne l'eût pas cru.

— Et ta mère sait-elle cet amour?

— Non, mon frère.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt?

— Parce que j'ai voulu attendre que tu fusses prêtre, afin que tu pusses nous marier toi-même.

— Chère enfant! Et tu es sûre d'aimer cet homme?

— Oui, j'en suis sûre, murmura Blanche avec effort.

— Eh bien! dis-moi son nom, répondit Félicien d'une voix émue par ce qu'il venait d'entendre.

Blanche tira de son sein la lettre que Frédéric lui avait remise, et lui dit, quand il eut fini de la lire :

— Le comte va venir dans un instant te demander lui-même ce qu'il te demande dans cette lettre.

— Retourne alors auprès de ta mère, ma chère Blanche, et quand le comte sera parti, j'irai vous voir toutes les deux et vous apprendre ce qui aura été convenu.

Tu seras sans doute comtesse. Es-tu bien sûre, mon enfant, qu'il n'y a pas d'orgueil dans ton amour? Es-tu bien sûre que Robert, qui n'a que la noblesse du cœur, ne te rendrait pas plus heureuse que cette noblesse de nom?

Réfléchis, il en est temps encore; l'heure qui va sonner sera une heure solennelle dans ta vie.

— Je te répète, mon frère, que j'aime le comte, que je ne veux et ne dois être qu'à lui, et que je mourrai si je ne suis pas sa femme.

En disant cela, Blanche ne pouvait retenir ses larmes, et se jetait de nouveau au cou de son frère, qui, se trompant naturellement sur la cause de ses larmes, lui dit :

— Tranquillise-toi, mon enfant, le comte t'aime puisqu'il demande ta main. Le comte sera ton époux.

Digitized by Google

Blanche remercia son frère du regard, lui serra la main, et s'en alla rejoindre Geryaise, qui l'avait amenée et qui devait la reconduire chez Mme Pascal; puis elle regagna la maison de sa mère en longeant la rue, déserte à cette heure.

Elle passa ainsi devant la maison de Robert, devant cette maison d'où le jeune homme s'était élancé au-devant, du taureau le jour où son frère était parti pour Niort.

— Pauvre Robert! murmura-t-elle en regardant tristement la petite maison silencieuse avec ses volets fermés. Il est parti maintenant, et c'est moi qui ai fait vide cette maison autrefois joyeuse.

Pourquoi s'est-il trouvé là pour me sauver la vie? Il vaudrait mieux que je fusse morte, je ne souffrirais pas ce que je souffre aujourd'hui.

Et la douce enfant jetait comme un baiser son regard plein de larmes sur la blanche maison, triste comme une tombe, et continuait son chemin, en se retournant de temps en temps pour la voir encore. Les yeux aiment à se fixer sur les lieux qu'habitaient les gens aimés.

Pascal s'était mis à la fenêtre, et suivait du regard sa sœur qui s'éloignait.

— Pourquoi suis-je si ému? se demanda-t-il quand il fut seul. Pourquoi ai-je tressailli, malgré moi, en lisant la lettre que m'a remise Blanche, comme si, au lieu d'un bonheur, cette lettre eût enfermé un malheur pour elle.

C'est encore là un des égoïsmes du cœur. Si bons que nous soyons, nous souffrons toujours à voir de nouvelles affections prendre dans le cœur de ceux qui nous sont chers un peu de la place que nous y occupons.

Puis, tant que je croyais que Blanche n'aimait personne, j'espérais encore qu'elle aimerait un jour Robert.

Digitized by Google

mon pauvre Robert, qui va bien pleurer quand il va apprendre cet amour et ce mariage, car, sans doute, il nourrissait dans le fond de son cœur la même espérance que moi.

Mais comment cet amour est-il venu au cœur de Blanche? comment a-t-elle su qu'elle l'éprouvait, comment a-t-elle appris qu'elle l'avait inspiré? Je ne lui ai rien demandé de tout cela.

D'ailleurs, avais-je besoin d'autre confidence? J'aurais paru la soupçonner, je lui aurais fait de la peine. Ce sentiment lui est venu comme il vient à toutes les jeunes filles.

Elle aura vu ce jeune homme pendant mon absence, ils se seront aimés, ils se le seront naïvement dit, sans vouloir d'autres confidents que leurs cœurs. Ils ont choisi le jour où je devais être plein d'indulgence et de joie, pour me l'avouer; c'est bien à eux. Pauvre Robert!

Félicien s'assit devant sa table, et posant sa tête sur sa main, à la lueur de la lampe qui éclairait sa petite chambre, il continua de songer en relisant machinalement la lettre que venait de lui remettre sa sœur.

— Quelle chose étrange que la vie! pensait-il, et comme le cœur y grandit vite aux impressions!

Il me semble que c'est hier que Blanche est venue au monde. Je la vois encore avec ses grands yeux bleus, s'agitant dans son maillot sur les genoux de notre mère. Son regard ne comprenait pas, sa bouche ne pouvait parler.

Il semble que la nature, si puissante qu'elle soit, doive mettre des siècles à faire une femme de cette enfant, une intelligence de cette faiblesse. Seize années s'écoulent, et l'œuvre de la nature est faite.

Toutes les choses de la vie sont devenues accessibles à ce jeune esprit; et voilà que les mêmes passions, à

Digitized by Google

travers lesquelles elle passait quelques années auparavant sans soupçonner qu'elles existassent, et qui attendent toutes les générations au même âge de la vie, se présentent à elle, lui imposant, comme aux autres, leurs inévitables volontés.

Voilà que cet esprit pense avec un but, que ce cœur bat avec une cause; voilà enfin qu'un jour, l'être dans lequel on s'obstine toujours à ne voir qu'un enfant arrive et vous dit :

— J'aime, et je mourrai si je n'appartiens pas à celui-là que j'aime.

Oh! mon Dieu! s'il est dans votre volonté d'éprouver par une douleur quelqu'un de notre famille, choisissez-moi pour l'épreuve, et gardez de toute atteinte la chère et belle enfant qui sort d'ici.

Pascal en était là de ses pensées, quand la porte s'ouvrit et que Robert haletant parut.

— Mlle Blanche sort d'ici? tel fut son premier mot.

— Oui, mon ami, l'avez-vous donc vue? demanda Félicien, en venant s'asseoir à côté de Robert, qui s'était laissé tomber sur une chaise, car il était épuisé de fatigue.

— Je viens de la voir passer; mais elle ne m'a pas vu. Elle me croit parti, il vaut mieux qu'elle le croie toujours. Elle m'en voudrait peut-être d'être resté. D'ailleurs, je partirai demain.

— Écoutez, mon ami, Blanche, que vous avez rencontrée, venait de me dire pourquoi elle n'avait pas consenti à être votre femme.

— Elle ne m'aimait pas, voilà tout.

— Non. Elle en aimait un autre qui l'aime, qui demande sa main et que j'attends avant une heure, continua Félicien en passant à Robert la lettre du comte.

— Voilà donc ce qu'il venait faire à Niort, pensa

Digitized by Google

Robert en lisant cette lettre, le soir où je l'ai rencontré? Ai-je besoin de vous dire, mon frère, ajouta-t-il tout haut, que mon cœur est plein de vœux pour Mlle Pascal ?

— Je le sais, bon Robert.

— Maintenant, reprit l'ouvrier d'une voix émue, car chez lui l'âme était plus brisée que le corps, maintenant, laissez-moi vous dire que j'ai rempli la mission dont vous m'aviez chargé.

— Vous avez vu M. Morel ?

— Oui.

— Il avait vu M. Valery?

— Qui était venu reprendre chez lui tous les fonds qu'il y avait déposés. M. Morel ne voulait d'abord pas répondre à cette lettre; mais quand je lui ai eu dit qu'elle était d'un prêtre, et qu'il s'agissait de choses importantes dont un homme revêtu de votre caractère peut devenir le confident, il n'a plus fait de difficultés, et il m'a remis cette réponse pour vous.

— Donnez.

Robert, à ce moment suprême, fut forcé de se lever et de mettre sa main sur sa poitrine pour s'aider à respirer, car il étouffait d'inquiétude et de pressentiment.

Enfin, il tira la lettre de sa poche et la remit à Pascal.

Celui-ci s'approcha de la lampe et l'ouvrit.

A peine en eut-il lu quelques mots, qu'il devint pâle comme un mort.

Un moment Robert crut que Félicien allait se trouver mal, et se précipitant vers lui, il le prit dans ses bras.

— Que se passe-t-il, mon frère? lui dit-il, et que vous apprend cette lettre ?

Le cœur de Robert battait à lui rompre la poitrine; car, pour lui, qui avait suivi d'un œil avide l'impression que cette lecture allait produire sur le jeune prêtre, il n'y avait plus de doute, et il était convaincu que Valery et l'amant de Blanche n'étaient qu'un seul homme.

Digitized by Google

— Ce n'est rien, mon ami, rien, répondit Félicien en pliant la lettre, en élevant la tête comme pour saisir la respiration qui lui manquait, et en faisant des efforts sur humains pour paraître calme, je vous remercie de la peine que vous vous êtes donnée. Cette lettre m'apprend tout ce que je voulais savoir.

Voilà deux jours que vous êtes à cheval, vous devez être fatigué. Allez vous reposer, mon cher Robert. D'ailleurs, vous savez que j'attends quelqu'un avec qui je dois avoir une entrevue secrète.

Laissez-moi donc seul, et à demain, n'est-ce pas? Demain, j'aurai besoin de vous voir.

— Je ne veux pas vous quitter, Félicien, car, malgré la peine que vous prenez à me le cacher, vous souffrez en ce moment, et vous souffrez beaucoup.

— Oui, je souffre beaucoup, comme vous le dites, mais ce serait un crime, à moi, de vous dire la cause de cette souffrance. Allez, mon ami, allez.

Robert se jeta dans les bras de Félicien.

En ce moment la servante de Pascal entra.

— Monsieur le curé, lui dit-elle, il y a en bas un monsieur qui veut vous parler.

— Comment le nomme-t-on? demanda Félicien.

— M. le comte Frédéric de la Marche.

— Priez ce monsieur de monter, je vais le recevoir. A demain, Robert, à demain.

— Robert quitta la chambre en se disant:

— Oh! non, pas à demain, car, ou je me trompe fort, ou je vais avoir ici quelque chose à faire.

Le comte parut et salua Félicien.

— C'est bien lui, murmura le jeune homme, en s'appuyant à sa table pour ne pas tomber.

Quand les deux hommes se trouvèrent face à face l'un de l'autre, toute leur âme passa dans leur regard. L'œil de l'un resta calme comme le premier rayon d'un jour

Digitized by Google

d'été; l'œil de l'autre s'éclaira d'une lumière fauve, comme le premier éclair d'une tempête.

Pour Félicien il n'y avait déjà plus de doute. L'être fatal qu'il avait devant lui, et dont la bouche s'entr'ouvrait dans le sourire du mal, venait briser quelque chose dans sa vie.

Les deux grands principes du monde se résumaient en eux en ce moment : le bien et le mal. La lutte allait commencer. Qui des deux allait tuer l'autre?

L'orgeuil seul puise sa force en lui-même, voilà pourquoi il tombe. Félicien leva les yeux au ciel et demanda au Dieu qu'il servait la force dont il allait avoir besoin, et la résignation dont aurait besoin, à son tour, la pauvre enfant pour laquelle il priait quelques minutes auparavant.

Du reste, tout était si calme en Félicien, que Valery se dit :

— Il ne se doute de rien encore. Il ne me reconnaît pas.

La lutte commençait donc déjà par une défaite pour lui, puisque Pascal savait le véritable nom du comte.

Ce fut Valery qui le premier rompit le silence, et avec l'intonation d'un homme qui serait inconnu à celui à qui il parle, il dit à Félicien :

— Monsieur, vous devez avoir reçu ce soir la visite de Mlle Blanche, qui a dû vous remettre une lettre de moi.

Félicien fit un signe d'assentiment.

— Je viens moi-même, reprit l'ancien mendiant, chercher votre réponse à cette lettre.

— Asseyez-vous, monsieur Valery, dit Félicien d'une voix douce, causons.

— Vous m'avez donc reconnu, monsieur? demanda Valery.

— Depuis hier je sais par M. Maréchal que Dieu

Digitized by Google

vous a sauvé, et depuis un instant, je sais que M. de la Marche et M. Valery ne font qu'un seul et même homme.

Instinctivement, Valéry regarda autour de lui.

Cette idée venait de lui traverser l'esprit, que Félicien voulait peut-être le faire arrêter et révéler tout de suite la déclaration qu'il avait reçue.

Valery avait compté sur un coup de théâtre, sur un grand effet à produire quand il dirait à Félicien son véritable nom : il était reconnu d'avance ; le jeune prêtre ne laissait voir devant lui, aucun étonnement, aucune émotion.

Ce premier moyen sur lequel il avait compté lui manquant, il sentit en lui un commencement d'infériorité, et il reprit :

— Eh bien, oui ! monsieur, je suis M. Valery, et je viens vous demander la main de Mlle Blanche, que j'aime et qui m'aime.

— Si vous aimiez ma sœur, monsieur, au lieu de me le dire d'un ton froid et presque menaçant, ainsi que vous venez de le faire, vous vous jetteriez à mes genoux en pleurant, et vous me diriez : Mon frère, ma vie et ma mort sont en votre pouvoir ; mon frère, vous tenez la justice et le pardon dans vos mains ; mon frère, je me repens, car j'aime votre sœur, car un pareil amour renferme en lui toutes les vertus, et il sera mon châtiment ou ma délivrance éternelle, selon votre volonté.

— Et si je vous parlais ainsi, monsieur, que feriez-vous ?

— Ce que je ferais, monsieur ? Je vous prendrais la main, et vous relevant, je vous dirais :

Dieu emploie tous les moyens pour ramener à lui les âmes égarées ; je remercie Dieu d'avoir choisi ma sœur pour opérer votre conversion.

Digitized by Google

Ayez patience un an; assurez-vous pendant cette année que votre âme ne se trompe pas, et dans un an, si votre repentir est ferme, si votre amour est sérieux, si votre conversion est sincère, je vous donnerai la main de ma sœur, non pas seulement pour la satisfaction de votre amour, mais comme un gage vivant du pardon de Dieu.

— Ainsi, reprit Valery, parce que je n'ai mis aucune hypocrisie dans ma demande, parce que je ne vous ai pas trompé par des feintes, parce que je vous ai fait froidement et gravement cette demande, vous la repoussez.

— Quelque moyen que vous eussiez employé, monsieur, j'eusse vu la vérité transparaître. J'aime trop ma sœur pour me tromper au sentiment qu'elle inspire.

— Alors, vous me la refusez?

— Oui, monsieur.

— Et vous faites aussi bien, répondit Valery d'une voix railleuse, car je ne l'épouserais pas?

— Alors, que faites-vous ici, monsieur, et pourquoi me demandez-vous la main de ma sœur?

— C'est qu'il y a une chose que vous paraissez ignorer, et que je vais vous dire. Il y a entre nous un secret terrible, monsieur.

— Quel secret?

— N'avez-vous pas reçu ma confession?

— C'est vrai.

— Ne savez-vous pas que c'est moi qui ai assassiné le curé de Lafou et sa servante?

— C'est vrai encore.

— Ne vous ai je pas donné, croyant mourir, une déclaration de ces deux crimes avec l'autorisation de la rendre publique?

— Oui, eh bien?

Digitized by Google

— Eh bien, je ne suis pas mort, comme vous voyez, et ne veux pas mourir, surtout au moment où je suis, c'est-à-dire au moment de m'allier à une des plus grandes familles de France. Il fallait donc que je rentrasse en possession de cette déclaration maudite, ou, tout au moins, que je vous contraignisse au silence. Alors...

— Alors ? répéta Félicien, pâle comme une statue.

— Alors je me suis fait aimer de votre sœur, et elle est devenue ma maîtresse.

— Vous mentez, monsieur, répondit Félicien d'une voix douce.

Valery tendit, pour toute réponse au prêtre, les lettres de sa sœur.

Pascal en ouvrit une au hasard et la lut.

Une grosse larme, une seule, tomba de ses yeux sur le papier qu'il lisait et qu'il referma silencieusement.

— Je vous demande pardon, monsieur, ma sœur est bien ce que vous dites,

Puis, restitution sublime, il rendit à M. Valery les lettres qui lui appartenaient.

Le calme du jeune homme irritait de plus en plus Valery, et il ajouta :

— Mais vous ne savez pas encore tout.

— Que peut-il y avoir de plus, mon Dieu !

— Dans quelques mois votre sœur sera mère.

— Pascal s'appuya au mur d'une main et passa l'autre sur son front, comme pour contenir son cerveau près d'éclater.

— Et pourquoi toutes ces infamies ? monsieur.

— Comment ! vous ne comprenez pas ? s'écria l'ancien mendiant avec son éternel sourire de haine et de défi.

— Non ! je ne comprends pas que vous fassiez du mal à ceux qui ne vous ont rien fait.

Digitized by Google

— Ne fallait-il pas que je vous forçasse à vous taire sur mon compte ? ne fallait-il pas que je sauvasse ma tête de l'échafaud?

— Il y avait pour cela un moyen bien simple, monsieur.

— Lequel ?

— C'était de venir me dire : Je vis ; et la mort, c'est-à-dire la cause de votre déclaration n'ayant pas eu lieu, l'effet devait disparaître avec elle. Un prêtre ne peut révéler la confession ; vous n'avez donc rien à craindre de moi.

— Ainsi, vous auriez gardé le secret?

— Oui, monsieur.

— Et maintenant ?

— Maintenant, fit Pascal avec effort, maintenant je le garderai encore, car c'est mon devoir de le garder. Puis, je prierai Dieu qu'il vous éclaire, et qu'il vous envoie à vous le repentir, à moi la résignation.

Si fort qu'il fût, Valery était anéanti devant cette force bien autrement puissante, bien autrement élevée que la sienne.

— Et cette déclaration ? reprit Frédéric.

— La voici, monsieur.

Et Félicien, tirant d'un tiroir un papier cacheté, s'apprêta à déchirer ce papier.

— Non, rendez-le-moi, j'aime mieux cela, fit Valery, pâle et ne quittant pas le prêtre des yeux ; car il lui semblait impossible qu'au moment de lui rendre la seule preuve qu'il eût contre lui, le jeune homme n'essayât pas d'étrangler l'homme qui venait de lui faire tant de mal.

Félicien rendit le papier à Valery, qui le mit dans sa poche et qui, reculant devant l'attitude calme, résignée, du jeune prêtre, gagna la porte à reculons, pâle, effaré, comme don Juan devant la statue du Commandeur.

Digitized by Google

Cependant, il trouva le courage de s'écrier :

— Je l'ai enfin! A moi l'avenir, maintenant!

Félicien resta quelques minutes comme anéanti, puis, levant les mains au ciel, il laissa les larmes déborder de ses yeux, et au milieu de ses larmes il murmura :

— Mon Dieu, vous m'avez mis entre ma conscience et mon honneur, entre mon devoir envers vous et mon amour pour ma pauvre Blanche; je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir donné la force de tenir le serment que je vous ai fait, d'immoler à votre culte toutes les passions des hommes.

Et Pascal, se remettant à genoux, continua sa prière.

Alors un homme entr'ouvrit doucement la porte et le considéra quelques secondes avec une touchante admiration.

Cet homme pâle comme un spectre, et qui, caché dans la chambre voisine, avait entendu tout ce qui venait de se passer, c'était Robert.

Il referma la porte sans interrrompre la prière, descendit dans la rue, et suivant Valery qui s'éloignait :

— A nous deux maintenant, dit il.

XXVIII

LE PARDON.

Félicien était brisé. L'âme, si chrétienne qu'elle soit, ne reçoit pas impunément de semblables secousses. La lutte qu'il avait soutenue contre Valery n'était rien à côté de celle qu'il avait soutenue contre lui-même et dont il venait de sortir victorieux. Félicien était jeune;

Digitized by Google

il aimait Blanche plus que sa vie, son honneur plus que que Blanche; mais il aimait Dieu plus que tout cela, et Dieu inspire de rudes devoirs à ceux qui l'aiment. Un moment, sa jeunesse, comme un jeune cheval sous l'éperon, avait bondi en lui sous l'effroyable défi de l'homme qui venait de sortir. Un moment, la nature de l'homme avait eu sa volonté sous le devoir du prêtre. Félicien avait senti dans ses oreilles bourdonner le sang rapide de la colère, il avait fermé ses yeux sous ce nuage brûlant qui donne le vertige, et qui, sans qu'on sache comment, vous met la vengeance au cœur et une arme à la main; mais bientôt la résignation chrétienne s'était élevée du fond de son cœur jusqu'au niveau de sa passion, et l'avait dépassé, comme un fleuve pur qui monte et qui cache dans la transparence de ses eaux les rocs arides ou méphitiques qu'il avait un moment laissés à découvert. L'âme du pieux jeune homme n'avait plus offert alors qu'une surface calme et pure qui, au lieu de se ternir de la vase du fond, se colorait de l'azur du ciel.

C'était donc là une de ces effroyables victoires qui peuvent tuer les vainqueurs; mais n'est-ce pas aussi une magnifique chose, que cette religion d'humilité, de devoir et de résignation, que Jésus à apportée sur la terre, et qui a révélé à l'âme ces grands et sublimes triomphes qu'elle sait, depuis Jésus-Christ, remporter sur elle-même? N'est-il pas bien réellement un membre de la divinité, l'homme qui se hausse à ce point au-dessus de lui-même, que, tout en souffrant, et en mourant quelquefois des blessures qu'on lui fait et des coups qu'on lui porte, il en laisse, comme le divin Rédempteur, couler le pardon avec son sang? Ne doit-elle pas un jour enfin être la religion universelle, cette merveilleuse doctrine qui a pris l'âme esclave de la matière et qui a fait de la matière l'esclave éternelle de l'âme?

Lorsque Pascal eut terminé sa prière, il s'assit, et,

Digitized by Google

dans la solitude de sa petite chambre, il se remit une seconde fois en face de lui-même.

— Ainsi, se dit-il, voilà Blanche perdue, voilà notre nom flétri, voilà mon avenir brisé dès le premier jour. Dieu me donnera-t-il assez de piété, assez de temps pour reconstruire tout cet échafaudage de bonheur et de pureté? Je l'espère; en attendant, j'ai fait ce que je devais faire. Dieu soit béni.

Alors Félicien appela sa vieille servante, brave femme qui, depuis vingt ans, était dans le presbytère, qui l'avait vu naître et qui avait voulu le servir.

— Ma bonne Marguerite, lui dit-il, car les bonnes âmes deviennent d'autant plus expansives qu'elles souffrent plus; ma bonne Marguerite...

Il s'arrêta là, comme un homme qui ne se rappelle plus ce qu'il voulait dire.

— Que désirez-vous, monsieur le curé?

— Je n'en sais rien, ma bonne Marguerite, mais embrassez-moi, ajouta Félicien en la prenant dans ses bras et en sentant son cœur se fondre dans ses larmes, j'ai besoin de presser sur mon cœur un cœur honnête et aimant.

— Qu'avez-vous donc, monsieur le curé?

— Rien, Marguerite, rien.

Félicien prit son chapeau et descendit.

— Vive monsieur le curé! crièrent les paysans qui attendaient à la porte.

— Merci, mes amis; mes bons amis, merci, répondit le jeune homme avec émotion. Soyez tranquilles, je prierai Dieu pour vous tous, et Dieu vous bénira.

Tous ces braves gens, qui ne se doutaient certes pas de ce qui venait d'avoir lieu et à quelle douleur sérieuse leur joie naïve faisait cortége; tous ces braves gens disons-nous, accompagnèrent Félicien jusqu'à la porte de la maison de sa mère, lui rendant ainsi un public et

Digitized by Google

unanime témoignage de leur estime, de leur admiration et de leur dévouement.

Au moment où Pascal refermait la grille du jardin sur lui, le cri: « Vive monsieur le curé ! » retentit une dernière fois ; puis ces bonnes gens se retirèrent gaiement, et le village retomba bientôt dans son silence accoutumé.

On eût dit que Dieu envoyait au jeune homme cet accord de touchantes et sincères sympathies pour le récompenser déjà de l'épreuve qu'il venait de subir.

Félicien trouva Blanche assise à côté de sa mère, l'œil fixé sur la porte de la chambre où elle était, et tressaillant au moindre bruit.

Son frère entra en lui souriant.

Il alla embrasser sa mère, puis, se penchant vers la jeune fille et lui prenant la main, il lui dit:

— Viens avec moi, Blanche, j'ai à te parler.

Blanche ne quittait pas du regard les yeux de son frère, comme pour y lire plus tôt sa destinée.

Il n'y avait toujours que de la bienveillance dans les yeux de Félicien.

Il emmena Blanche dans une chambre voisine.

Il s'assit et la fit asseoir à côté de lui; puis, sans dire une parole, il l'embrassa.

Ce baiser donna du courage à la pauvre enfant.

— Tu as vu M. de la Marche ? lui dit-elle.

— Oui, répondit Félicien, et il m'a tout dit.

— Tout ? s'écria Blanche.

— Tout.

— Et tu m'as pardonnée, mon frère ? continua-t-elle en se jetant aux genoux de Pascal et en cachant sa tête dans le sein du jeune homme.

— De quel droit ne te pardonnerais-je pas?

— Et le comte t'a demandé ma main ?

— Oui.

— Et tu la lui as accordée ?

Digitized by Google

— Non.

— Non ! fit Blanche avec étonnement.

— Cet homme ne t'aimait pas, et il était indigne de toi, mon enfant.

— Oh ! sois béni, mon frère ! s'écria la jeune fille en se jetant dans les bras de Félicien.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, mon bon frère, que moi non plus je n'aimais pas cet homme ; qu'une effroyable fatalité m'a fait tomber sous son pouvoir, et que j'acceptais ce mariage pour l'honneur de notre nom que j'avais taché, mais qu'il eût été ma punition éternelle. Que Dieu est bon de permettre que je puisse expier autrement la faute que j'ai commise ! Il n'y a faute si grande que le repentir n'efface, n'est-ce pas, mon frère ? Eh bien ! j'entrerai dans un couvent, je prierai jour et nuit, mais au moins je ne serais pas la femme de cet homme, et je placerai mon cœur entre les mains de Dieu. Nul ne saura la cause de ma retraite, pas même notre mère, et mon âme, retardée par sa faute, finira cependant par rejoindre la tienne, et toutes deux marcheront côte à côte dans le chemin du Seigneur.

Félicien, la tête baissée, écoutait sa sœur, et sa poitrine se gonflait de plus en plus. Il allait lui répondre, quand les larmes se firent jour de nouveau et que son visage s'en couvrit comme d'une bienfaisante rosée.

— Dieu n'accepte pas le sacrifice que tu veux lui faire, ma Blanche bien-aimée, dit Pascal à sa sœur ; tu te dois à ton enfant, innocente créature qui demanderait où est sa mère et que tu n'as pas le droit d'abandonner. Espère en Dieu, ma sœur, tu as été victime d'une fatalité. Au nom du Seigneur je te pardonne, comme frère je t'absous et je t'aime. Embrasse-moi, Blanche ; et songeons à l'avenir. Le bien que nous faisons nous dédommagera du mal qu'on nous a fait, et nous serons heureux encore. Puis, nous avons un devoir à remplir. N'avons-nous pas

Digitized by Google

promis à un brave cœur, que tu as blessé malgré toi, car le malheur est dans notre maison, n'avons-nous pas promis à Robert de nous charger de Suzanne? Il faut tenir cette promesse, Blanche, car il faut que Robert ignore ce qui s'est passé et qu'il parte à son tour. Ma mère et Suzanne resteront avec nous.

— Oh oui! Félicien, fit Blanche en pleurant aussi, tu as raison de dire que le malheur est dans notre maison, et cependant tu ne sais pas tout.

— Qu'y a-t-il encore? mon enfant.

— J'aime Robert!

Le doux et pieux jeune homme n'eût jamais soupçonné que le cœur d'une jeune fille pût enfermer de pareils mystères.

— Pauvre enfant! murmura-t-il, que vas-tu devenir maintenant entre ta faute et ton amour!

XXIX

LA FORCE PHYSIQUE.

Croyez-vous que la force physique ait été donnée à l'homme comme elle a été donnée au taureau, sans cause, sans intelligence, sans but providentiel?

Je ne le crois pas, moi.

Croyez-vous que Dieu ait donné à certains hommes justes et honnêtes le droit de se faire, sans le secours de la loi, les instruments de sa justice, quand ils se trouvent en face d'exceptions aussi fatales et aussi dangereuses pour toute une société, que celle que nous avons essayé de peindre dans Valery?

Je le crois fermement.

Digitized by Google

La nuit était obscure, Robert suivait Valery à trente pas de distance.

L'un était pâle, agité, frissonnant comme l'image de la terreur; l'autre pâle aussi, mais calme et sombre comme une statue de la Nécessité.

Tout-à-coup Valery disparut dans une ruelle, espèce d'escalier étroit et raboteux, conduisant entre deux murs au fond de la vallée.

Au moment où il entrait, Robert disparaissait de son côté, mais il reparaissait bientôt au bas de cette ruelle et venait tranquillement s'asseoir sur la première marche de cet escalier, tournant ainsi le dos à celui qui descendait, et barrant complétement le chemin.

Valery, en arrivant à cet homme immobile, lui toucha l'épaule en disant :

— Mon ami, veuillez me laisser passer.

Alors Robert se leva, se retourna, et regardant le comte en face :

— Non, monsieur, lui dit-il, vous ne passerez pas.

— Et pourquoi cela? demanda Valery, qui ne reconnaissait pas ce jeune homme et croyait avoir affaire à un homme ivre.

— Parce que le pas que vous venez de faire est le dernier que vous ferez de votre vie.

Frédéric haussa les épaules.

— Allons, fit-il en étendant la main pour écarter le paysan, éloignez-vous,

— Regardez-moi donc, monsieur, et vous verrez que je ne puis pas vous laisser passer.

Valery se pencha sur son interlocuteur.

— Robert! s'écria-t-il.

— Oui, Robert.

— C'est autre chose alors. Et que me voulez vous?

— Je veux vous tuer.

— Vous!

Digitized by Google

— Moi.

— Et croyez-vous que je sois homme à me laisser tuer ainsi?

— Il le faudra bien.

— Et pourquoi voulez-vous me tuer? demanda le comte d'un ton moitié ironique, moitié ému.

— Parce qu'il est temps que vous soyez puni de tout ce que vous avez fait. J'ai entendu tout ce que vous avez dit à Félicien tout-à-l'heure. Vous avez assassiné un homme et une femme; vous avez forcé une jeune fille à douter de la pudeur; vous avez voulu forcer un prêtre saint comme un martyr à douter de Dieu. Sur mon âme et sur ma conscience, vous avez mérité la peine de mort, non pas cette peine de mort légale qui laisse au condamné le temps et le moyen de faire du mal avant de mourir, mais cette peine de mort qui tue comme la foudre et qui est la brusque volonté de Dieu.

— Allons, monsieur, tuez-moi, reprit Valery en portant la main à la poche de son habit et en y armant un pistolet, car, comme on le pense bien, Valery n'était pas de ceux qui sortent, qui dorment même sans armes.

Robert vit le mouvement, et saisissant d'une main vigoureuse et impassible comme un étau le bras de son adversaire :

— Cinq minutes encore, monsieur, et dans cinq minutes je vous laisserai décharger cette arme contre moi, et j'espère même que vous me blesserez; mais auparavant je veux que vous sachiez bien à qui vous avez affaire et ce qui va se passer. J'aime Mlle Pascal et je veux l'épouser; mais vous comprenez bien que pour cela il faut que vous soyez mort. Votre enfant, je le reconnaîtrai et il portera mon nom; cela vaut bien quelque chose, n'est-ce pas? Je pourrais vous tuer en duel, mais vous n'en valez pas la peine, d'ailleurs je n'ai pas le temps d'attendre; vous êtes une bête fauve, et j'aime mieux vous tuer d'un coup de poing.

Digitized by Google

— Essayez.

— Patience, seulement je ne veux pas qu'on me tranche le cou pour avoir commis un assassinat. Il y a trop longtemps que je souffre à cause de vous, il est temps que vous me dédommagiez. Je vais vous lâcher le bras et vous barrer le passage, vous me tirerez évidemment le coup de pistolet que vous tenez là, ce sera donc un duel où vous aurez toutes les chances; seulement, comme il y a un Dieu, vous me blesserez peut-être, mais vous ne me tuerez pas. Alors je serai en cas de légitime défense, et je vous assommerai comme on assomme un bœuf, d'un coup de poing. Je vous prendrai les lettres de Blanche, que vous avez sur vous, je les brûlerai, mais je laisserai sur votre cadavre la déclaration que Félicien vient de vous rendre. J'irai déclarer que j'ai tué un homme qui, sans raison, m'avait tiré un coup de pistolet. Je suis connu, aimé, honoré ici. Quand on m'interrogera, je répondrai que je ne vous connaissais pas, que j'ignore pourquoi vous m'avez attaqué, et comme on aura trouvé sur vous cette déclaration qui prouve que vous êtes un assassin, on rejettera cette nouvelle tentative de meurtre sur les terreurs familières aux gens de votre espèce, qui croient voir un juge et un dénonciateur dans tous ceux qu'ils rencontrent. On me plaindra et je serai acquitté. Avouez que tout cela est bien raisonné et qu'il n'y a pas besoin d'être un malhonnête homme pour trouver une pareille combinaison.

Vous devinez, n'est-ce pas, de quel ton tout cela était dit?

— Oui, c'est bien raisonné, reprit Valery d'une voix rauque; mais il se passera bien des choses avant que cela s'accomplisse, et je ne suis pas encore mort.

— Eh bien, monsieur, essayons. Vous êtes un homme fort, vous avez brisé tous les obstacles qui s'opposaient à vos volontés; je vous défie de briser celui-ci. Et en disant cela, Robert lâcha la main de Valery pour lui laisser

Digitized by Google

tous les moyens d'attaque et de défense, et lui montrait ses deux vigoureux poignets.

Valery tira son pistolet de sa poche.

— Voulez-vous me laisser passer? lui dit-il.

— Non.

Et Robert ne bougea point.

— Vous ne le voulez pas?

— Non.

— Prenez garde!

— Tirez donc, monsieur.

— C'est vous qui l'aurez voulu, s'écria Valery. Et ivre de colère et tremblant de toutes les émotions du jour, il étendit le bras sur Robert et lâcha la détente de son arme.

Le colosse ne bougea point; cependant Valery était sûr d'avoir touché son adversaire.

En effet, malgré l'obscurité de la nuit, il vit une large tache de sang rougir la chemise du jeune homme à la hauteur du cœur. Il espéra alors, car plus un homme est criminel, plus il espère, il espéra encore avoir le temps de se sauver et il fit un pas en arrière, mais avant qu'il en eût fait un second, Robert, muet et pâle, l'avait saisi d'une main, et levant l'autre :

— Te repens-tu? lui dit-il.

Au lieu de répondre, Valery, de la main qu'il avait libre, essaya de déchirer le papier que Félicien venait de lui rendre; mais au moment où il le saisissait, Robert jetait au loin le chapeau de Frédéric et laissait, véritable massue, tomber son formidable poing sur la tête de ce misérable.

Valery vacilla comme un homme ivre, ses yeux roulèrent sans regard dans leur orbite, des mots sans suite s'échappèrent de sa bouche, il étendit le bras, et tournant deux ou trois fois sur lui-même, il tomba, chose inerte, heurtant de sa tête les marches de l'escalier et

Digitized by Google

froissant dans ses mains crispées la preuve de tous ses crimes.

Robert ramassa le pistolet déchargé, prit la déclaration de l'assassin et les lettres de Blanche, qu'il anéantit, puis avec une force surhumaine, car la balle du comte lui avait traversé la poitrine, il regagna la ville, se rendit tout sanglant chez le maire et lui dit :

— Monsieur le maire, en passant pour revenir ici par le chemin creux de la vallée, j'ai rencontré un homme qui m'a tiré un coup de pistolet et m'a fait la blessure que vous voyez. Je me suis défendu comme j'ai pu, et je crois bien que je l'ai assommé d'un coup de poing. Voilà une lettre cachetée qu'il tenait à la main et le pistolet dont il s'est servi. Je me constitue prisonnier, mais je demande un médecin et un prêtre. En disant cela, Robert souriait au maire, comme un homme tellement calme de conscience qu'il trouve moyen de rire dans la douleur, et le maire, qui le connaissait bien, s'écriait :

— Je vais chercher le médecin moi-même ; qu'on aille chercher M. Pascal !

Une demi-heure après, le premier pansement était fait, et Félicien accourait auprès de Robert.

Quant au médecin qui avait fait le pansement, c'était M. Maréchal, lequel, comme on le sait, n'avait pas encore quitté Moncontour.

Quand le premier appareil eut été posé sur sa blessure, Robert tendit la main à M. Maréchal :

— Merci, docteur, lui dit-il, veuillez me laisser quelques instants seul avec Félicien.

M. Maréchal se retira.

— Mon frère, dit alors Robert, je puis mourir. Il faut donc que je me confesse ; et le jeune homme raconta au prêtre tout ce qui s'était passé, puis il ajouta :

— Voilà toute la vérité, mon cher Pascal, j'ai fait ce

Digitized by Google

que j'ai cru de mon devoir et de mon droit de faire. Par un hasard étrange, la force du bien et la force du mal pesant chacune de son côté, le mal l'emportait, cela ne pouvait être, et la force physique, cette force absurde du poignet, est venue providentiellement, croyez-le bien, rétablir l'équilibre. Je ne suis pas prêtre, moi, je n'ai pas fait vœu de résignation et d'humilité. J'ai abattu cet homme comme j'ai abattu le taureau qui se précipitait sur vous; ç'a été entre nous un duel loyal, dans lequel je ne me suis servi que de ma seule force et de mon seul droit contre un homme armé. Tout cela fut fait en dehors de vous, et vous n'en êtes solidaire en rien. Cependant, je n'ai pas encore réparé tout le mal que cet homme a fait. Allez chercher Mlle Blanche, mon frère, j'ai quelque chose à lui dire.

Pascal, pleurant et priant pour ce noble cœur, embrassa Robert, et sans dire une parole, il alla chercher sa sœur.

Pendant ce temps, le substitut du procureur du roi était venu pour interroger le meurtrier, car, en somme, aux yeux de la loi, il y avait meurtre.

— Racontez-moi les faits, monsieur, dit le substitut.

— J'étais assis dans le chemin creux, répondit Robert, quand un homme qui le descendait m'a touché l'épaule, en me disant: Laissez-moi passer. Il paraît que je ne lui ai pas obéi assez vite, car il a pris un pistolet, et à trois pas il a fait feu sur moi. La balle m'a traversé la poitrine; alors je me suis précipité sur lui, et d'un coup de poing sur la tête je l'ai étendu à terre. Cet homme avait l'air effaré d'un criminel qui se sauve, et j'ai rapporté ici un papier qu'il tenait à la main, qu'avant de tomber il a essayé d'anéantir, et le pistolet dont il était armé.

— C'est bien la vérité?

— Oui, monsieur.

Digitized by Google

C'était la vérité en effet, sinon dans les causes, du moins dans les résultats; c'était la seule vérité que, pour l'honneur de Blanche et de Pascal, Robert pût dire à la justice des hommes.

Le substitut decacheta la déclaration et la lut.

— Vous ne vous étiez pas trompé, monsieur, dit-il à Robert, vous aviez affaire à un grand criminel.

La balle avait été extraite de la blessure, on s'assura qu'elle était du calibre du pistolet saisi, lequel portait sur sa poignée les initiales de M. de la Marche, et le substitut, se levant, dit à Robert.

— Je suis forcé, monsieur, préventivement, de vous maintenir en état d'arrestation; mais l'instruction de cette affaire ne durera pas longtemps, je pense, et vous serez libre bientôt, je l'espère.

— Je suis prêt à vous suivre, monsieur le substitut; mais j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle?

— Je puis mourir de la blessure que cet homme m'a faite; je puis être condamné, puisqu'il n'y a pas d'autre témoignage que le mien : avant que je meure, avant que j'aille en prison, pendant que je suis encore un homme vivant et un honnête homme, je voudrais donner mon nom à une jeune fille que j'aime et que je devais épouser. Nous sommes ici chez le maire, le frère de cette jeune fille est prêtre, elle va venir; c'est l'affaire de deux heures. Dans deux heures je me rendrai où la justice ordonnera que je me rende.

— C'est bien, monsieur Robert, demain je vous ferai transporter, non pas à la prison, mais à l'infirmerie de la prison; et jusque-là vous êtes prisonnier ici, mais seulement sur parole.

Robert remercia le substitut, qui s'éloigna avec toutes les marques possibles de sympathie pour le prisonnier.

Digitized by Google

Cinq minutes après, Blanche et Pascal entraient.

— Robert, vous êtes blessé! sécria Blanche en se précipitant aux genoux du jeune homme, et pour moi! Dieu me pardonnera-t-il jamais tout ce que je vous aurai fait souffrir, mon ami!

— M. de la Marche est mort, Blanche.

— Je le sais.

Et la jeune fille baissa la tête devant ce nom qui était la preuve de sa faute.

— Ne vous avais-je pas promis, reprit Robert, que le mal serait réparé?

— C'est vrai.

— Félicien, il y a quinze jours, vous m'avez offert la main de votre sœur; maintenant que j'ai tué un homme, me l'offrez-vous encore?

— Il y a quinze jours, répondit Félicien, je ne savais pas ce que je sais, Robert; aujourd'hui je ne puis plus offrir la main de Blanche.

— Blanche, dit alors Robert, voulez-vous être ma femme?

— Hélas! s'écria Blanche en éclatant en sanglots et en cachant son visage dans ses mains, je ne pouvais être la femme que du père de mon enfant.

— Eh bien! Blanche, fit Robert avec une voix et un sourire impossibles à rendre, soyez la mère de Suzanne, je serai le père de cet enfant.

Mon frère, continua Robert en se soutenant sur Pascal, faites préparer l'église, dans une heure nous vous rejoindrons, Blanche et moi.

En effet, une heure après, Blanche et Robert étaient agenouillés devant l'autel, et Pascal les mariait.

Robert demandait à Dieu de donner à Blanche la force nécessaire pour accomplir le sacrifice qu'elle faisait au repos et à l'honneur de sa famille, car Robert ne se savait pas aimé de Blanche.

Digitized by Google

Après la cérémonie, elle rentra avec son frère, et Robert se fit transporter à l'infirmerie de la prison.

Au bout d'un mois, l'instruction de l'affaire était faite, Robert était guéri, et les assises s'ouvraient à Niort.

Le tribunal était envahi comme l'avait été celui de Nîmes pendant le procès de Raynal; seulement, au contraire du premier accusé, Robert n'était entouré que de sympathies, et de tous les coins de la salle on lui souriait.

Au moment où allait commencer l'interrogatoire, l'avocat général se leva et prononça ces paroles en s'adressant aux jurés :

« Messieurs,

» Il y a huit ans, le tribunal de la ville de Nîmes était plein comme l'est celui-ci. Un jeune homme était au banc des accusés; on l'accusait d'avoir assassiné son oncle et une vieille femme, et de les avoir volés après leur mort.

» Ce jeune homme était innocent; mais les charges qui pesaient sur lui étaient accablantes.

» Il fut condamné à mort et exécuté. Le coupable assistait aux débats et vit l'exécution.

» C'est ce misérable, voleur, deux fois assassin, plus que jamais endurci dans le crime, que Robert a tué après avoir reçu de lui une blessure dont il est à peine remis, et la Providence a voulu que le meurtrier eût sur lui en ce moment la preuve écrite de sa main de tous ses crimes passés, preuve que M. le président a dans le dossier.

» Pourquoi a-t-il voulu tuer Robert? Je l'ignore; sans doute parce que, poursuivi de remords et d'épouvante, il croyait voir dans tout honnête homme un juge et un vengeur.

Digitized by Google

» Moi, avocat général, ministère public, je demande la mise immédiate en liberté de l'accusé Robert. »

Les paroles du magistrat furent accueillies par des applaudissements unanimes et des cris de joie.

Les jurés se levèrent et se retirèrent dans la salle des délibérations.

Cinq minutes après ils reparaissaient avec un verdict d'acquittement.

XXX

NOBLESSE OBLIGE.

Ce procès et la déclaration qu'il fit connaître causèrent une grande émotion à Nîmes. On rechercha les parents de Raynal; ils étaient morts. On réhabilita la mémoire de l'innocent, c'était tout ce qu'on pouvait faire.

M. de Thonnerins et Léonie avaient quitté Paris. Ils s'étaient rendus dans leur terre du Dauphiné; mais, arrivés là, le père et la fille s'étaient séparés autant que les convenances le permettaient, c'est-à-dire que, sous le prétexte de s'occuper de musique ou de dessin, Mlle de Thonnerins restait dans sa chambre, tandis que le marquis restait dans la sienne.

Le vieux noble avait vieilli de dix années en un mois. Il était aisé de voir qu'une grande douleur morale minait ce grand orgueil.

Léonie vivait comme elle avait toujours vécu.

Tous les matins elle montait à cheval et, suivie de deux domestiques, elle faisait dans un magnifique bois

Digitized by Google

dépendant de sa propriété des promenades de deux ou trois heures, promenades pendant lesquelles elles lançait son cheval à fond de train et dont elle revenait haletante. N'y avait-il pour elle, dans ces courses forcenées, que le seul plaisir de se sentir emporter sur un cheval rapide comme le vent et de lutter contre un danger?

Cette année-là, le marquis voyait peu ses voisins de campagne, et le château ne s'éclairait plus des fêtes d'autrefois.

Du reste, il allait devenir la résidence définitive de M. de Thonnerins, qui allait y rester seul après le mariage de sa fille, laquelle devait suivre M. de la Marche dans la mission diplomatique que son père avait obtenue à l'avance pour son gendre futur, qu'il n'avait point encore nommé.

L'époque à laquelle Frédéric devait venir en Dauphiné était déjà passée, quand un soir M. de Thonnerins lut dans un des journaux qu'il recevait et qui lui apportaient des nouvelles du monde au fond de sa retraite, les détails du double événement de la déclaration de Valery et de la mort de M. de la Marche.

Il pâlit en lisant ce récit, prit le journal et monta dans la chambre de sa fille.

— Lisez, lui dit-il en lui présentant la feuille et en lui montrant du doigt le paragraphe qu'elle devait lire.

Léonie prit le journal.

Pas un muscle de son visage ne tressaillit.

— C'est bien! mon père, dit-elle.

Le vieillard redescendit sans autre explication et se renferma dans sa chambre, sombre et muet comme le désespoir.

Léonie, restée seule, se leva, s'approcha de son miroir et s'y contempla quelques instants.

— C'est dommage! dit-elle en se souriant, j'étais belle.

Digitized by Google

Elle était belle, en effet, belle de cette beauté de race, froide, imposante, énergique, et aux traits de laquelle la noblesse et l'aristocratie donnent la hauteur mâle que le courage et la force donnent à l'homme.

Vers minuit, Léonie se coucha.

Deux ou trois fois, pendant la soirée, elle avait entendu des pas se rapprocher de sa chambre et s'arrêter à sa porte.

Elle avait reconnu le pas de son père, qui avait prêté l'oreille à ce qui se passait en dedans de la chambre, mais qui n'avait pas osé en franchir le seuil.

Mlle de Thonnerins tenait un livre ouvert sur son lit, mais ses yeux et sa pensée étaient autre part.

Elle entendit sonner les unes après les autres toutes les heures de la nuit. Comme elle, son père veillait dans sa chambre; seulement, lui, il ne s'était pas couché, et continuellement il entr'ouvrait les rideaux de sa fenêtre, et ses yeux se fixaient sur les fenêtres éclairées de sa fille.

Enfin le jour parut.

Léonie se leva et revêtit son costume d'amazone, puis elle descendit retrouver son père dans la salle à manger pour déjeuner avec lui,

Le marquis était plus pâle qu'il ne l'avait jamais été.

Le déjeuner se passa comme de coutume; mais quand il fut terminé Mlle de Thonnerins s'approcha du marquis et lui dit ce que, depuis la visite de Frédéric, elle ne lui avait pas dit une seule fois :

— Voulez-vous m'embrasser, mon père ?

M. de Thonnerins prit sa fille dans ses bras et lui dit en l'embrassant et d'une voix faible :

Du courage !

— J'en ai mon père, soyez tranquille, répondit Léonie; et s'arrachant brusquement des bras du marquis, elle demanda son cheval.

Digitized by Google

On lui amena une magnifique bête aux jambes souples comme l'acier, et toute frémissante de jeunesse et d'ardeur.

Léonie se mit en selle. L'animal bondit deux ou trois fois sous cette main connue, et, suivie de ses deux domestiques, la jeune fille quitta le château.

Au bout de deux cents pas, elle mit son cheval au grand trot, et les deux valets mirent, tout en causant, les leurs à la même allure; mais ils furent bientôt forcés de la doubler, car du trot Léonie passa au galop et disparut dans un tourbillon de poussière

— Diable! quel train! dit un des domestiques.

— Tu sais bien que c'est le plaisir de mademoiselle de lancer son cheval à toute vitesse.

— Oui, mais ordinairement ce n'est pas dans des allées comme celle-ci.

— Qu'a-t-elle donc, cette allée?

— Comment! tu ne vois pas qu'elle est pleine de trous là-bas, et qu'il faut franchir des barrières à chaque instant? Tiens, regarde, voilà mademoiselle qui en saute une.

— Mais elle va se casser le cou!

— En effet, Léonie faisait en ce moment sauter à son cheval une barrière qui avait au moins quatre pieds et demi.

— Quand mademoiselle se cassera le cou à cheval, le monde finira; regarde.

En ce moment, Léonie, qui avait franchi la barrière, reprenait sa course en se disant:

— C'est plus difficile que je ne croyais.

— Il faut dire aussi que Corinne a de fameuses jambes.

— Mais la voilà qui gagne drôlement sur nous. On dirait que son cheval l'emporte.

— Imbécile!

— C'est impossible autrement. La voilà qui court tout droit dans la direction du ravin: si elle ne s'arrête pas, elle est tuée.

Digitized by Google

— Hardi là !

Et les deux domestiques enfoncèrent les éperons dans le ventre de leurs chevaux, en hurlant, car le danger que courait Léonie était évident et effroyable :

— Mademoiselle, mademoiselle, arrêtez !

Mais Léonie n'entendait plus rien, et arrivant au bord du ravin, qui pouvait avoir une vingtaine de pieds de profondeur et dont le fond était occupé par de larges pierres granitiques, elle fit franchir à son cheval le garde-fou qui séparait le ravin de la route et s'élança dans l'espace, en criant avec une sorte d'ivresse fatale :

— Allons donc !

Femme et cheval roulèrent dans l'abîme.

Le cheval seul se releva, pour aller retomber quelques pas plus loin : il a[illegible] [illegible]ées.

Quant à Léonie, elle avait [illegible]tuée sur le coup.

Une vieille femme, qui ramassait du bois dans le ravin et qui avait tout vu, raconta comment la chose s'était passée, et les deux domestiques, arrivés sur le lieu de l'accident, relevèrent le corps de leur maîtresse, firent une espèce de civière avec des branches entre leurs deux chevaux, et ramenèrent ainsi le cadavre au château, se demandant comment ils allaient annoncer au marquis cette effroyable nouvelle.

Remplacez chez Léonie et chez M. de Thonnerins le respect humain et l'orgueil du nom par la résignation de Pascal et la foi en Dieu de Blanche, et vous aurez un jour pour Léonie le repentir au lieu du suicide, et pour le marquis le calme au lieu du désespoir. Dieu, qui défend l'orgueil dans la vie, ne peut pas pardonner le suicide, cet orgueil de la mort. C'est ce qui fait dire à saint Augustin cette phrase sublime : « Oui, la mort de Lucrèce ne voulant pas survivre à sa pudeur est une belle et grande chose, mais le consentement à la vie eût été plus beau encore, et, chrétienne, elle eût vécu. »

Digitized by Google

XXXI

ÉPILOGUE.

Sept mois après la mise en liberté de Robert, la nature, qui ne s'occupe ni des causes ni des effets, accomplissait son œuvre, et Blanche ressentait les premières douleurs de l'enfantement.

Mme Pascal, Félicien et M. Maréchal étaient là.

Robert, l'homme fort, pleurait : n'osait entrer dans la chambre où so[illegible] plus au monde.

Tout-à-coup, M. Maréchal vint le trouver et lui dit :

— Vous pouvez entrer, mon ami.

— Blanche?

— Est sauvée.

— Et l'enfant?

— L'enfant vit, mais dans deux heures il sera mort.

L'homme n'est pas complet comme Dieu. Robert avait juré de faire son enfant de cet enfant ; mais Dieu, qui connaît la limite des forces humaines, rappelait à lui cette pauvre petite créature, c'est-à-dire une preuve vivante d'un passé douloureux.

Malgré lui Robert remercia Dieu, revint s'agenouiller aux pieds de sa femme, qui, pâle, épuisée, mourante, lui dit tout bas :

— Robert, je suis en danger de mort, tout être qui donne la vie est près de mourir. J'attendais cette heure avec impatience, car à cette heure seulement il m'était permis d'être franche et d'avouer toute la vérité. — Robert, j'ai à te dire un mot qui depuis huit mois emplit mon cœur et m'étouffe. — Robert, je t'aime!

Digitized by Google

Et Blanche, brisée par la douleur et l'émotion, retomba sans mouvement sur son lit.

— Elle est morte ! s'écria Robert avec terreur.

— Non, fit M. Maréchal en souriant, elle dort, et dans quinze jours nous irons tous remercier Dieu et entendre le premier prêche de Félicien.

Quinze jours s'écoulèrent, et par une belle journée de dimanche, Robert, Suzanne, Mme Pascal, M. Maréchal et Blanche, pâle et appuyée au bras de son mari, se rendirent à la petite église de Moncontour.

Au moment où ils entraient, Pascal montait en chaire, et le sermon de ce jour fut un pieux et chaste développement de cette belle parole du Christ sur la femme égarée :

« Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. »

FIN.

Digitized by Google

TABLE

		Pages
I	Prologue	1
II	Le Nicolas	42
III	Une partie de dominos	46
IV	Force et faiblesse	52
V	Le Mendiant	65
VI	Anatomie morale	79
VII	Monsieur Raynal	84
VIII	Le Crime	89
IX	La Réparation	93
X	Félicien Pascal	98
XI	Le Retour	109
XII	Blanche	114
XIII	Le secret de Blanche	119
XIV	Projets	124
XV	Robert	129
XVI	Ce que Frédéric allait faire à Paris	136
XVII	Un caractère de jeune fille	148
XVIII	Ce que le monde appelle un beau mariage	165
XIX	Confidences forcées	170
XX	Suzanne	196

Digitized by Google

Pages

XXI L'Amour de Robert. 210
XXII Un Ami. 220
XXIII Oui et non 2.7
XXIV Comment Frédéric s'était fait aimer de Blanche. 246
XXV Une visite inattendue. 283
XXVI Valery. 296
XXVII L'Ordination. 307
XXVIII Le Pardon. 329
XXIX La Force physique. 334
XXX Noblesse oblige. 344
XXXI Épilogue. 319

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 418

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google